This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

840.6
M558

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUARANTE-NEUVIÈME

A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1811.

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXXIII. — *Samedi* 5 *Octobre* 1811.

POÉSIE.

FRAGMENS DE CHARLEMAGNE,

Poëme héroïque en dix chants ; par M. MILLEVOYE (*).

(*La fée Morgane veut inspirer à la jeune Ophélie, fille du roi Didier, de l'amour pour Charlemagne ; elle a recours à tous les prestiges de son art.*)

. . . .
L'enchanteresse, en sa grotte profonde,
Des blancs lutins, des sylphes mensongers,
A rassemblé la troupe vagabonde.
Aux feux errans des phosphores légers,
Et dit ces mots : « Aimables infidèles,

(*) Il vient de paraître plusieurs fragmens d'un autre *Charlemagne*. Quelle que soit l'époque des deux publications, le poëme de M. Millevoye, annoncé depuis fort long-tems, conservera son droit de priorité.

Sylphes brillans, ministres de ma cour !
Illusions, jeunes sœurs de l'Amour!
Prenez vos luths et parfumez vos ailes.
Si tant de fois votre magique essaim,
Glissant dans l'ombre à l'heure du mystère,
Fit soupirer la vierge solitaire
Et souleva l'albâtre de son sein ;
Si tant de fois, à travers un nuage,
Du jeune amant qu'elle ne connait pas
A son regard vous offrîtes l'image ;
Vers l'Italie accourez sur mes pas.
Cette Italie est sur-tout notre empire !
Ce ciel d'amour, si brûlant et si doux,
Cette langueur qu'avec l'air on respire,
Ces chants heureux que la beauté soupire,
Tout nous protége et tout combat pour nous. »
Elle se tut. Dans la troupe volage
Un bruit flatteur doucement circula,
Comme le bruit du mobile feuillage
Ou de l'abeille aux montagnes d'Hybla.
En ses jardins, odorant labyrinthe,
La fée alors descend : dans leur enceinte,
Croît à l'écart un arbuste enchanté,
Et que Morgane elle-même a planté :
Un charme pur de sa tige s'exhale,
Et mollement la brise orientale
Sous l'épaisseur de ses rameaux fleuris
Balance un prisme au changeant coloris.
L'urne à la main, douze jeunes sylphides,
Aux réseaux d'or, aux flottantes chlamydes
D'un frais nectar l'abreuvent tout le jour.
L'arbre charmant se nomme arbre d'amour.
Tout est soumis à son magique empire.
L'hôte des airs, sur sa branche arrêté,
Charmé soudain, frémit de volupté ;
Plus tendrement la palombe y soupire.
L'indifférent, qui sous l'ombrage heureux
S'est endormi, se réveille amoureux.
Même on a vu les nymphes palpitantes
Abandonnant leurs urnes éclatantes,
Faibles, céder aux langueurs du désir,

Compl. acti Zijterf. 7-10-31 24009

Et l'œil fermé, la bouche demi-close,
En murmurant les accents du plaisir,
Tomber d'amour sur les tapis de rose.

Morgane approche en invoquant la nuit;
Puis, proférant des mots plein de mystère,
Elle détache une branche légère,
Et disparaît comme le trait qui fuit.
A l'escorter sa cour est préparée.
Quatre lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers du char qui te conduit,
Belle Morgane! autour de toi s'élance
Le groupe ailé de ces fils du silence.
Le météore allumant tous ses feux
Est le flambeau qui marche devant eux;
Et dans ses mains la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au Styx les mânes fabuleux.

Mais le char vole, et Morgane ravie
Dans la vapeur a reconnu Pavie:
Le char docile y descend à sa voix.
Devant ses pas déjà s'ouvre l'asile
Où d'un sommeil innocent et tranquille
Dormait encor l'héritière des rois.
En la voyant et si jeune si belle,
Elle frémit: « Souffle de volupté!
Parfums d'amour! enivrez-la, » dit-elle.
Et du rameau doucement agité
Avec lenteur elle effleura la couche
Où reposait la pudique beauté,
Et respira quelque tems sur sa bouche.
Durant ce tems, les sylphes vaporeux
Vont caressant de leur souffle amoureux
La vierge pure, et font jouer dans l'ombre
De leurs miroirs les facettes sans nombre.
Le roi des preux, sous mille aspects mouvans,
Parait, s'enfuit, et reparait encore,
Tantôt porté du couchant à l'aurore
Sur un coursier plus léger que les vents;
Tantôt debout sur le char de la guerre
Distribuant les trônes de la terre,

Dictant la paix à vingt peuples soumis ;
Tantôt aux pieds de la beauté qu'il aime,
Avec son sceptre, avec son diadème
Posant un fer qui manque d'ennemis.
Prodige heureux ! cette beauté, c'est elle...
Et tout-à-coup dans le vague des cieux
Elle entendit ce chant délicieux
Que le zéphyr apportait sur son aile :

« L'ombre s'enfuit, la courrière du jour
Va colorer l'asile où tu reposes.
Aimable sœur du printems et des roses !
Eveille-toi du doux réveil d'amour.

» Aime et jouis : le plaisir n'a qu'un jour ;
Moins fugitive est la fleur printanière.
Dans les bosquets de rose et de lumière,
Viens te mêler à nos danses d'amour.

» Viens d'Obéron charmer le beau séjour.
Titania sur son trône t'appelle :
Un char traîné par la blanche gazelle
Te conduira vers son île d'amour. »

La voix s'exhale et meurt.... mais Ophélie
Jusqu'au matin crut dans l'éloignement
L'entendre encor se mêler faiblement
Aux sons légers des harpes d'Eolie.

(*Chant* 2me.)

. . . .

Les premiers feux de l'aurore nouvelle
Ont d'Ophélie éclairé le séjour.
Elle s'éveille, et regarde autour d'elle,
Et son regard semble étonné du jour.
Songes légers, peuple de Sylphirie,
Déjà, bornant votre rapide essor,
Vous reposiez au palais de féerie,
Que du réveil elle doutait encor.
Elle se lève et marche à l'aventure :
En noirs anneaux flotte sa chevelure.
L'air est frappé de ses gémissemens ;
Puis, retenant ses plaintes étouffées,
Elle s'arrête, et croit quelques momens

Ouïr les sons de la lyre des fées.
Le regard fixe et le sein palpitant,
Elle poursuit l'image qu'elle adore ;
Elle la voit, et lui parle et l'entend.
L'erreur s'enfuit, elle la cherche encore ;
Et dans son cœur s'accroît à chaque instant
L'affreux progrès du mal qui la dévore.
Telle, sous l'œil du Tropique enflammé,
Du bords des mers, la rêveuse Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé.
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène ;
La jeune amante, ainsi que le rocher,
Reste immobile, et de l'image vaine
Ses longs regards n'ont pu se détacher :
La vague enfin la soulève et l'entraîne.

Durant ce tems, Charlemagne et sa cour
Se préparaient aux nouvelles conquêtes,
Et, d'Isambart saluant le retour,
A leurs combats préludaient par des fêtes.
De tous côtés, des dards, des boucliers
Jaillit l'éclair : les nombreux chevaliers,
Rêvant déjà les hautes aventures,
L'œil enflammé, polissent leurs armures.
La lance au poing, l'un exerce en champ clos
Son destrier fatigué du repos ;
L'autre aux caveaux des vieilles basiliques,
De ses aïeux vient toucher les reliques,
Ou visiter la tombe des héros.

Vierges d'amour, beautés mélancoliques,
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques !
Plus d'une aussi pour l'ami de son cœur
Porte une offrande à la sainte chapelle,
Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
Priant tout bas qu'il revienne fidelle.

Mais cependant les larges boucliers,
Les cimiers d'or, les hauberts magnifiques,
Les bracelets et les brillans colliers

Sont suspendus aux lances pacifiques.
Superbe, et jeune en sa maturité,
Sur le pavois Charles va prendre place:
On admirait sa libre majesté,
De sa stature et la force et la grace,
Et de son front la douce gravité;
Sur cette foule à sa voix réunie
Il dominait: tel aux bois d'Hercynie
L'arbre sacré, de ses puissans rameaux,
Ombrage au loin les robustes ormeaux.
L'aigle lui seul repose sur sa tête;
Plus d'un trophée orne ses bras noueux;
Et des forêts ce roi majestueux,
Qui mille fois affronta la tempête,
Protège encor les fêtes et les jeux.

Non loin siégeaient ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut, dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur;
Cet Adélard, des sages le modèle;
Cet Albion dont les sanglans exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême;
Ce jeune Echert, qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadême,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.

Près du monarque assise sous la tente,
Sa noble sœur doit aux vaillans rivaux
Distribuer le prix de leurs travaux,
Et les parer d'une marque éclatante.
Aux sons du cor qui retentit soudain,
La jeune Ulda se lève: elle détache
L'armet d'azur et le mouvant panache,
Et, les offrant à chaque paladin,
Double le prix que décerne sa main.
Pour recevoir l'auguste récompense
Lorsque Angilbert se présente à son tour,
En rougissant elle offre à son amour
Le don chéri qu'attendait sa vaillance.

Pour le départ le signal est donné.
Eblouissant de pourpre et de dorure,

Un destrier, à la noble encolure,
Au grand monarque est alors amené.
C'est *Fulgurin*. Son pied qui bat la poudre
Est un éclair, son souffle un tourbillon :
Son flanc jamais n'a senti l'aiguillon ;
Fier de son maître, il vole, et de la foudre
A la vitesse et le choc et le nom.
Dans la carrière Angilbert caracole.
Son palefroi, l'impétueux *Eole*,
Les crins gonflés et les naseaux mouvans,
Est comparable aux coursiers dont la race
Naquit, dit-on, des cavales de Thrace
Que fécondaient les caresses des vents.

(*Chant* 3me.)

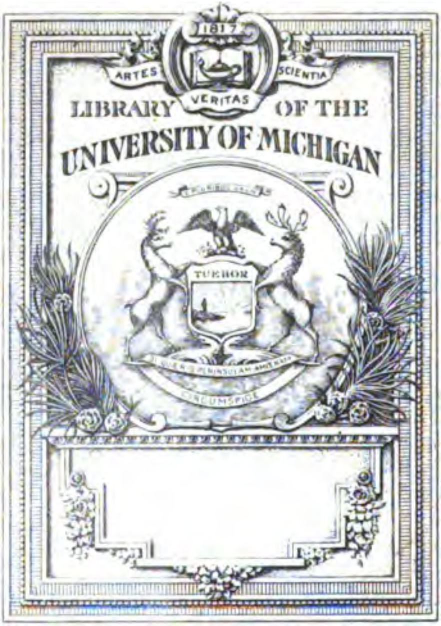
ÉNIGME.

DANS la France je suis à tel point nécessaire,
Que si je n'interviens, la plus petite affaire
Ne se peut terminer. A la religion,
Je préside toujours, ainsi qu'à la raison.
Je suis au sein du sacerdoce,
Au sein de la vertu, comme au sein de la force ;
Au cœur de tout guerrier, au cœur de tout héros ;
J'annonce son réveil, j'annonce son repos ;
Je contribue à sa victoire,
J'achève le laurier qui couronne sa gloire.

S........

LOGOGRIPHE.

MON nom n'est pas d'accord avec la vérité,
Ainsi du moins l'ont attesté,
Newton, Descartes, Galilée,
Copernic et Tycho-Brahée.
J'ai huit pieds qui t'offrent, lecteur,
L'espace prescrite au jouteur
Qui veut emporter à la lutte
Le prix qu'un autre lui dispute ;
Le nom du soleil en latin,


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

840.
M558

conserve. Les anciens regardaient le blé comme originaire de la Sicile; c'est dans la Sicile que la mythologie place le berceau de Cérès et ses premiers autels. L'historien Diodore assure que de son tems les plantes céréales croissaient spontanément dans les champs de sa patrie ; Strabon fait le même honneur au pays des Musicains, province du nord de l'Inde : mais leur autorité paraît démentie par les faits. L'auteur de l'*Art de faire le pain* observe que ces écrivains n'étaient pas assez habiles botanistes pour qu'on puisse ajouter foi à leur témoignage. Les plus savans naturalistes ont vainement scruté toutes les parties de l'Inde et de la Sicile, ils n'ont trouvé nulle part la graine précieuse indiquée par Cérès. Faudra-t-il s'en rapporter davantage aux récits des modernes ? Heintzelman et Michaux de Satory prétendent, à la vérité, avoir rencontré le blé dans l'état sauvage, l'un en Perse, l'autre en Egypte ; mais qui sait si ces graminées n'étaient pas provenues de leurs analogues cultivés ? Anson a découvert l'avoine dans l'île de Juan Fernandez ; n'est-il pas évident qu'elle provenait de graines répandues par les Européens ? car assurément on ne croira pas que l'Amérique ait été découverte dans l'origine du monde ; que la connaissance de cette vaste contrée ait été perdue et que nous ayions conservé, malgré toutes les vicissitudes des tems, le présent que nous avait fait l'île de Juan Fernandez. Ainsi l'origine du blé reste encore inconnue. L'auteur de l'*Art de faire le pain* pense même qu'elle remonte au-delà de la grande catastrophe du déluge, et que c'est du reste des nations échappées à ce mémorable désastre que nous tenons l'usage des plantes céréales.

Il est constant que dans les tems les plus reculés on voit les hommes occupés à cultiver les grains comme la ressource alimentaire la plus féconde et la plus saine ; mais combien l'art était grossier dans son origine ! On se contenta d'abord de faire cuire le blé dans de l'eau ; et d'en former un mélange lourd, visqueux, et difficile à digérer. On le broya ensuite dans les mortiers ou sur des pierres ; on sépara grossièrement le son de la farine;

et l'on obtint des gâteaux sans levain, mais toujours insipides et pesans. Enfin on inventa les moulins, on se procura une farine plus pure, et l'on apprit que la pâte fermentée donnait un aliment succulent, léger, agréable au goût : de là est venu ce pain qu'on sert aujourd'hui sur nos tables, et qui nourrit une grande partie de l'Europe et des contrées fréquentées par les Européens. Mais ce n'est pas assez de laisser fermenter la farine et de mêler le levain avec une pâte vierge pour en obtenir du pain : il n'est pas d'industrie qui ne soit susceptible d'être perfectionnée, et l'art de faire le pain exige aussi de nombreuses connaissances, des observations multipliées et sur-tout une longue expérience.

Ce sont ces connaissances, cette expérience, ces observations que M. Edlin entreprend de nous communiquer. Il commence par décrire les six espèces de blé reconnues par les botanistes, *le cultivé*, *le rameux*, *l'épeautre*, *le polonais* et *le monocoque* ou *locular*; il indique leurs variétés et traite de leurs maladies. La connaissance de ces maladies est de la plus haute importance. Le pain fait avec des graines infectées de *carie* ou de *charbon*, fermente et se cuit mal. Il est visqueux, pesant, excite des nausées et produit souvent des maladies chroniques du bas ventre et de la peau.

Le seigle *ergoté* occasionne des maux bien plus redoutables. L'histoire n'a pas dédaigné de consigner dans ses fastes les ravages qu'il a causés à diverses époques. En 1596, les peuples de la Hesse furent frappés d'épilepsie et de démence pour en avoir fait usage. Ils mouraient stupides; leurs cadavres se corrompaient avec une extrême rapidité, et par une circonstance jusqu'alors inconnue, ce cruel fléau se propagea par la contagion et frappa également les hommes et les animaux. On le vit se reproduire dans le Voigtland en 1648, 1649, 1675. En 1702, il parcourut tout le territoire de Freyberg. En 1716, il affligea la Saxe et la Lusace. En 1736, la Bohême et la Silésie en furent désolées. Ses principaux symptômes étaient un fourmillement incommode aux pieds, une cardialgie grave, la contraction spas-

modique des nerfs, la pesanteur de la tête, l'obscurcissement de la vue, les vertiges et l'aliénation mentale. Les enfans et les femmes en étaient plus vivement incommodés que les hommes.

En 1632, l'usage du blé ergoté produisit en France de cruelles épidémies. Les provinces méridionales en furent sur-tout affectées. Les malades éprouvaient un engourdissement considérable dans les jambes; leurs membres se chargeaient de tumeurs livides et gangreneuses, et la partie affectée ne tardait point à tomber. Les animaux domestiques mouraient dans d'affreuses convulsions. Un cochon nourri de ce seigle ergoté avec deux fois autant d'orge périt chargé d'ulcères aux jambes. Son foie, ses instestins se trouvèrent en partie gangrenés. L'auteur de l'*Art de faire le Pain* indique les moyens de prévenir cette cruelle maladie, décrit toutes celles qui affectent le blé, et nous enseigne les moyens propres à le conserver. Rien n'est plus célèbre que les greniers publics de Dantzick. Ils sont élevés de sept, huit ou neuf étages avec un entonnoir au milieu de chaque salle, pour faire passer le blé de l'une à l'autre. Ils sont construits avec tant de soin que l'humidité ne les attaque jamais, quoiqu'entourés d'eau de tous côtés. En Russie, on garde le blé dans des greniers souterrains, de la forme d'un cône, larges en bas, étroits dans la partie supérieure; les parties latérales sont mastiquées avec un soin extrême, le sommet du cône est fermé par des pierres. Dans quelques endroits, on passe le grain au four avant de l'entasser dans les greniers: mais si le grain est nouveau, cette précaution l'expose à un danger dont la cause est encore un mystère pour les physiciens. On a remarqué que la foudre altère, dénature matériellement les grains préparés de cette manière, qu'ils deviennent pâteux et gluans et occasionnent des maladies graves. Le remède est de les remuer trois ou quatre fois par jour pendant deux mois; encore ne parvient-on pas toujours à le rendre propre à l'usage domestique.

On dirait que la nature ait armé tous les fléaux contre l'industrie de l'homme. Les insectes lui font une guerre

perpétuelle, les quadrupèdes et les volatiles lui disputent sa nourriture, le ciel lui-même semble prendre part à cette coalition universelle; et quand la meule a réduit en farine ces grains cultivés avec tant de soins, obtenus au prix de tant de sueurs, une simple étincelle suffit pour nous ravir en un instant les trésors les plus précieux. On a vu en 1785, à Turin, un magasin de farine sauter avec une horrible explosion. L'auteur expose, à ce sujet, quelques principes qui méritent d'être connus de tous les boulangers. Lorsqu'on entasse une grande quantité de farine dans un espace étroit, la combinaison de la chaleur et de l'humidité donne lieu à un dégagement considérable de gaz hydrogène, et si dans le moment où l'on agite de la farine, une main imprudente approche une lumière du magasin, il peut s'enflammer avec une violente détonation. C'est par une imprévoyance de ce genre qu'on a vu, il y a quelques années, une frégate russe sauter en l'air dans le port de Cronstadt.

Quoique ces connaissances ne se rapportent qu'indirectement à l'art de faire le pain, elles n'en sont pas moins curieuses et importantes; c'est en étendant le cercle de ces idées que l'on parvient à accroître le raisonnement et l'intelligence. Cent mille boulangers pétrissent tous les jours leur farine, sans avoir jamais songé aux élémens qui *la composent*; faut-il pour cela que la chimie renonce à en faire l'analyse? Faut-il repousser la science comme inutile et rejeter son intervention? N'est-ce pas la science qui perfectionne nos inventions, rectifie nos erreurs, régularise nos procédés? M. Edlin a décomposé la farine, il en a recherché les parties constituantes, et il a reconnu que les élémens dont se compose le pain, sont le gluten, l'amidon, le sucre et le gaz acide carbonique. C'est le gluten qui donne au froment la propriété de former une pâte adhésive avec l'eau. Cette faculté n'existe point dans l'orge. La pâte qui en résulte est très-solide, mais peu ductile; elle se rompt avec une extrême facilité, et fermente difficilement. M. Edlin s'est assuré aussi que le gluten a toutes les qualités d'une matière animale, et lui ressemble dans

tous ses produits. Cette découverte importante est due aux recherches des savans du dernier siècle. On était convaincu autrefois que la farine de toutes les graines céréales était également chargée de gluten. Ce fut M. Beccasi qui reconnut en 1728 que le froment était doué d'une constitution particulière; et que pour obtenir des autres céréales un pain d'une bonne qualité, il suffisait d'y ajouter le gluten du froment. En général, il est impossible d'obtenir un pain bon et léger, toutes les fois que la substance farineuse qu'on emploie manque d'une des parties constituantes du froment. Enlevez, par exemple, l'amidon des pommes-de-terre; vous leur ajouterez inutilement le gluten, la levure, l'eau, elles ne vous donneront jamais de pain, parce qu'elles seront dépouillées de l'acide saccharin renfermé dans l'amidon, et sans lequel il n'est point de fermentation. C'est surtout cet acide que M. Edlin a considéré le plus attentivement, et après plusieurs expériences décisives, il a reconnu que quelque petite que soit la quantité de sucre contenu dans la farine, sa présence est absolument nécessaire pour obtenir un pain de bonne qualité, et que sans elle il est impossible de produire aucune fermentation. Ces recherches peuvent être du plus grand intérêt; car les élémens qui composent la farine de froment, une fois bien connus, on peut par des procédés chimiques communiquer à d'autres substances farineuses les parties qui leur manquent et les améliorer. C'est ainsi que M. Edlin est parvenu à faire un pain artificiel qui ne le cédait en rien au meilleur pain des boulangers. Il pétrit ensemble 12 décagrammes ou 4 onces d'amidon, 16 grammes ou 1 demi-once de colle de poisson, deux gros de sucre, une cuillerée à café de levure et un peu d'eau, il plaça le tout près du feu; et dans l'espace d'une demi-heure, le mélange leva, et quand il fut cuit au four, il produisit une substance alimentaire poreuse, légère, et à laquelle il ne manqua qu'un peu de sel pour être très-agréable au goût.

Après avoir ainsi déterminé les parties élémentaires qui entrent dans la constitution du froment, M. Edlin

passe à l'analyse de la levure, et rapporte plusieurs expériences qui l'ont convaincu que c'est à la présence du gaz acide carbonique qu'est dû le phénomène de la fermentation. Tout ce qu'il dit sur ce sujet et sur les principes de la fermentation panaire est également curieux et instructif. On lit aussi avec plaisir les chapitres qu'il a consacrés à la description des différens pains en usage chez les peuples anciens et modernes. Son livre est terminé par un article sur la construction d'une boulangerie, et le four perpétuel de M. comte de Rumfort. Son ouvrage est, en général, utile et intéressant, mais il est à craindre qu'il ne reste entre les mains des savans. La plupart de nos boulangers n'ont pas assez d'instruction pour apprécier le mérite d'un pareil travail, et quand il s'agit d'attaquer l'ignorance et la routine, l'issue du combat est toujours incertaine et douteuse. Il faut plus de tems et d'efforts pour vaincre un préjugé que pour conquérir une province ou soumettre un empire.

SALGUES.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

TOBIE, ou *les Captifs de Ninive*. Poëme qui a obtenu la mention honorable au concours de l'Athénée de Niort, le 14 juin 1810; suivi d'un choix de poésies, par P. J. CHARIN (de Lyon), membre correspondant de la Société des Sciences et Arts du département des Deux-Sèvres. — A Paris, chez *Hocquet* et Comp^e, imprimeurs, rue du faubourg Montmartre, n° 4.

CE sujet a été plus heureusement traité par Florian, qui laissant, comme étrangers à son récit, les crimes et les malheurs de Ninive, commence par l'évènement fâcheux qui aveugla le vieux Tobie; et, toujours d'accord avec l'Ecriture, finit sa narration à l'instant où l'ange Raphaël remonte aux cieux, après s'être fait connaître à la famille israélite. Ce plan est plus simple que celui de M. Charin, qui raconte tout ce qui attira sur Ninive la colère céleste. Ces événemens peuvent être intéressans; mais en les lisant on peut dire aussi avec Horace : *Non erat his locus*.

Cet avantage d'une marche plus naturelle n'est pas le seul que l'ouvrage de Florian ait sur celui de M. Charin; le premier, sans être poëte d'une grande élévation, versifie avec beaucoup d'élégance, de grâce et de pureté. Le second ne nous paraît pas mériter les mêmes éloges, et nous regrettons d'avoir très-peu de bien à dire de la production de M. Charin. Voici le début de *Tobie* :

« O Dieu! viens m'inspirer, viens aider ma mémoire!
» D'un sage d'Israël je vais tracer l'histoire.
» Rappelle-moi ces tems où les tribus en pleurs
» D'un esclavage affreux sentirent les rigueurs.
» Cruels Assyriens, en brûlant ses domaines,
» Au peuple du Seigneur vous donnâtes des chaînes, etc. »

Ce frontispice n'est pas fait pour donner une grande

idée du temple, ni pour inspirer la curiosité d'y entrer. On voit ici une prose commune que la rime n'ennoblit pas. Qui peut supporter : *En brûlant ses domaines?* Précédemment on lit : *Tracer l'histoire;* mais le poëte n'est pas un historien, et la poésie ne *trace* point, elle peint. *Viens aider ma mémoire!* Quel commencement d'invocation! Ce n'est pas ainsi qu'un grand poëte (le Tasse) évoque sa pensée.

Mente de gli anni, e del l'obblio nemica, etc.

Si l'auteur veut peindre les vertus de Tobie, il dit :

» Toujours bon, toujours juste, il soulage en secret
» L'indigent qui toujours le devine au bienfait. »

Nous nous abstiendrons de qualifier ce dernier vers. Est-ce là écrire en poëte?

Le portrait du fils de Salmanazar ne vaut pas mieux que celui de Tobie; le voici :

« Salmanazar mourant revêt de son pouvoir
» Un fils qui pour régner foule aux pieds tout devoir. »

Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations, et extraire de *Tobie* appelé poëme je ne sais pourquoi, car il n'y a aucune espèce d'action, en extraire, dis-je, quelques centaines de lignes de prose rimée. On y trouve aussi des fautes de goût, et plusieurs incorrections de langage. Par exemple, on lit dans l'invocation: *au peuple du Seigneur*; on dit *le peuple de Dieu*, mais non pas *le peuple du Seigneur*. Suit *le monarque exécré;* ce participe est antiharmonique, inusité même en prose. M. Charin dit *l'hébreu fuit*, ailleurs *le sage hébreu*, et plusieurs fois *le jeune hébreu*. Mais ce mot *hébreu* est collectif, fait pour désigner la nation, et non pas un individu; Boileau a fort bien dit :

» L'hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres.

Le vieux Tobie, soupçonnant la jeunesse du guide céleste de son fils, lui dit avant le départ :

» Je te crois, mon enfant; mais sans expérience
» On voit souvent, hélas! succomber l'innocence.

» Pardonne mes soupçons, *je puis bien en avoir*.
» Mon fils de ma vieillesse est le plus doux espoir.
» Et toi qui dès ce jour, vas lui servir de guide,
» Ne l'égare jamais par un conseil perfide.
» Le craindre est t'offenser : ah ! je suis dans l'erreur,
» Un sentiment secret me parle en ta faveur... »

Ces soupçons si mal exprimés ne sont point dans la Bible.

Voilà, à ce qu'il nous semble, assez de citations pour que notre examen de *Tobie* ne soit pas accusé d'injustice; nous n'avons pas voulu y répandre un *fiel précieux,* ni un *fiel salutaire,* comme l'auteur appelle le fiel du poisson qui doit rendre la vue au vieux Tobie.

Le discours de l'ange Raphaël se faisant connaître à la famille israélite, est ce que dans cet opuscule nous avons trouvé de mieux écrit, mais il ne fallait pas le terminer par ce vers incroyable où l'on souhaite le bon soir à la compagnie :

» J'ai rempli mon devoir, je te fais mes adieux.

Tobie est suivi d'une églogue intitulée : *le Tombeau.* L'invention n'en est ni heureuse ni neuve, et dans la versification, comme dans la pensée, il n'y a rien de touchant et de naturel.

Une idylle succède; elle est intitulée : *la Journée Champêtre,* sujet heureux, s'il était bien traité; l'auteur y peint ses amusemens, et d'abord la pêche :

« Dès l'aube matinale, en quittant ma chaumière,
» Je chemine gaîment jusques à la rivière.
» Arrivé, *je m'assieds sur* un frêle bateau
» Qui, sans être guidé, suit le courant de l'eau.
» Je tente, par l'appât, le poisson trop avide;
» Je le sens s'accrocher à l'hameçon perfide;
» Il se débat, s'agite, et le roseau pliant
» Fait tomber en mes mains un brochet frétillant,
» Que j'enferme avec soin dans un filet humide.

Les détails sont le charme de la poésie, le triomphe des poëtes, et l'écueil de ceux qui ne le sont pas.

Nous passons légèrement sur une autre idylle, sur des

fables sans invention, mal contées, et dont les moralités sont des lieux communs.

L'auteur offre encore au public des chansons. Ce sont *des vers de société*, et dans toute la force du terme *de petits vers*.

Il y a pourtant du bien à dire, et nous en saisissons avec joie l'occasion, il y a du bien à dire du *Cimetière de Village*, imitation de l'élégie très-connue de Gray, dont les écrits sont en Angleterre réputés de haute poésie. M. Charin s'est approché du poëte anglais en l'imitant, et plusieurs strophes de cette élégie sont d'une véritable beauté. D.

LE SERIN DE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU.

ANECDOTE INÉDITE.

Ma patrie est celle de Jean-Jacques-Rousseau. Je fus long-tems enthousiaste de son génie et de ses ouvrages.

J'étais très-jeune lorsque je perdis une mère chérie qui me servait de guide; je restai seule avec mon père qui, trop occupé de ses affaires, ne pouvait diriger ni surveiller mes lectures. Les œuvres de Jean-Jacques faisaient le fond d'une petite bibliothèque à ma disposition. Dès que j'eus commencé à les lire, toute autre lecture me devint insipide; et je crois que j'y ai plus gagné que perdu. J'ai lu, il est vrai, bien jeune encore, un roman qu'il dit lui-même être dangereux; mais du moins je n'en ai pas lu d'autres; et dans celui-là j'ai trouvé bien plus d'encouragement à la vertu qu'au vice. Si j'ai bien compris la phrase tant citée de sa préface, c'est en général la lecture des romans qu'il interdit aux jeunes filles, plutôt que celle de son Héloïse en particulier. Quoi qu'il en soit, je puis affirmer que la lecture répétée de la nouvelle Héloïse et d'Emile, loin d'avoir eu du danger pour moi, m'a toujours fait désirer plus vivement de devenir et meilleure, et plus vertueuse. Je lui dois peut-être aussi d'avoir évité tous les dangers de mon âge dans une ville où les jeunes gens des deux sexes ont de fréquentes occasions de se rencontrer. Combien tous les hommes me paraissaient au-dessous de cet auteur sublime dont je cherchais en vain le modèle dans les lieux de sa naissance! et lorsque je venais de lire ses écrits, comme

tout ce que j'entendais me paraissait d'une fadeur insupportable ! la magie de son style, ce charme inconnu qu'on ne peut définir ni imiter, qui donne à sa prose l'effet d'une musique délicieuse, m'enchantait au point que je ne pouvais supposer aucun défaut à l'être qui exprimait ses pensées avec tant de sensibilité et d'énergie. Je lui trouvais tous les caractères de l'idéal de la perfection. J'aurais voulu pouvoir vivre avec lui, être sa sœur, son amie, sa compagne, le soigner dans ses maux, le consoler de ses peines, lui consacrer toute mon existence; j'en étais sans cesse occupée. Cette passion pour un homme que je ne connaissais que par ses écrits, était sans doute une folie; mais si, comme j'en suis persuadée, je lui dois de m'avoir garantie d'autres passions et d'autres folies, puis-je en vouloir à celui qui me l'inspirait ? Elle remplissait entièrement mon jeune cœur (ou plutôt ma très-jeune tête), lorsque Jean-Jacques mourut à Ermenonville, et très-certainement il ne fut regretté de personne plus sincèrement que de sa jeune amie inconnue, dont jamais il ne s'était douté. Cent fois j'avais voulu lui écrire, lui apprendre mon admiration, mon enthousiasme; mais la timidité de mon âge, une juste défiance de moi-même et de mon style, plus que tout encore la crainte de perdre cette chère illusion qui me faisait imaginer qu'il m'aurait aimée s'il eût su combien je l'aimais, m'avaient arrêtée. Il n'était plus tems ; et cela même augmentait mes regrets. Il me semblait que mon attachement aurait pu embellir et prolonger son existence. J'aurais voulu du moins rendre un hommage à sa mémoire ; je l'essayai, et ne fus contente d'aucun de mes essais ; soit que je manquasse de talens, ou que je sentisse trop pour exprimer à mon gré mes sentimens.

J'avais un oncle très-aimable, assez bon poëte de société, qui m'avait paru partager mon enthousiasme pour notre compatriote. Lorsqu'il me voyait rougir et m'animer en parlant de lui, il riait et me disait en me frappant sur l'épaule : « Bonne Pauline, tu es digne d'être l'amie de Jean-Jacques ! » C'était à mon gré le plus beau des éloges, il me rendait bien fière de moi-même. Ce fut à lui que je m'adressai en le conjurant d'employer tout son cœur et tout son esprit à faire une épitaphe pour mon cher Jean-Jacques. J'y penserai, me dit-il, et dès le lendemain il m'en apporta une qui me mit en fureur, que je déchirai et jetai au feu, mais que ma bonne mémoire retint malgré moi. Je ne la crois pas connue. Mon oncle avait le double mérite de rimer

avec esprit et facilité et de n'attacher ni prétention, ni importance à ses productions. Mes vers n'ont point de lendemain, nous disait-il souvent, en nous récitant ceux qu'il venait de faire. Cependant plusieurs de ses poésies auraient mérité de lui survivre; mais c'était si peu son opinion qu'on n'a trouvé dans ses papiers après sa mort ni brouillon, ni copie d'aucune de ses compositions. C'est un trait si rare chez les poètes que je me plais à le citer, ainsi que l'épitaphe qui avait si fort excité ma colère, et que je trouve à présent moins mauvaise :

> Ci-gît Rousseau ! en lui tout fut contraste ;
> Il aima les humains, mais ce fut pour les fuir ;
> Il perdit sa patrie en voulant la servir.
> Modeste avec orgueil, il fut pauvre avec faste,
> Ne sut pas vivre et sut mourir.

Eh quoi, mon oncle ! dis-je avec indignation, n'aviez-vous donc que cela à dire? — Rien autre chose, ma nièce. — Ah Dieu ! pas autre chose !... et sa sensibilité profonde !... et cette ardente humanité !... et ce génie si supérieur !... et cette ame si sublime !... et sa magique éloquence !... et sa passion pour la vérité !... et cette occupation touchante du bonheur des enfans !... et tout ce qui le distingue, qui le met si fort au-dessus de tous les écrivains,... de tous les mortels !... Mon oncle, votre épitaphe me paraît une cruelle satire... je me suis bien trompée... je croyais que vous partagiez mon admiration... que vous étiez son ami dévoué... — Son admirateur, je le suis sans aucun doute; son ami... le ciel m'en préserve ! Pauline, un jour tu reviendras de ton erreur; tu verras que l'être à-peu-près divin que tu viens de peindre, n'était souvent qu'un mortel bien faible et bien orgueilleux. — Mon oncle ! — Tu es bien courroucée, eh bien ! venge-toi sur mon épitaphe, je te l'abandonne. Au reste, nous allons avoir, sous le titre de CONFESSIONS, les mémoires de cet homme célèbre. *L'apôtre de la vérité* (comme tu le nommes), n'en aura pas imposé; et nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte. En attendant, calme ton imagination, de peur qu'elle ne t'égare comme la sienne qui fit son malheur, et celui de tous ceux qui l'ont aimé.

Les Confessions parurent, en effet, quelques mois après, et le voile tomba. Voilà ton ami J.-J., me dit mon oncle en me les apportant : je conviens avec toi qu'il est véri-

dique; mais il prouve que s'il y a de la vertu à ne pas mentir, il y en a aussi à ne pas tout dire.

Je lus et j'en revins à-peu-près à l'opinion de mon oncle. Je dois avouer cependant que dans plus d'une page de cet inconcevable ouvrage, je retrouvai toute mon admiration et tous mes regrets, que ce fut même celui qui m'attacha et m'attendrit le plus; mais en même tems j'eus à rougir plus d'une fois de mon adoration insensée qui s'évanouit par degrés, et se changea en tendre compassion sur ses erreurs dont la source fut une sensibilité exaltée. Rousseau fut toujours pour moi le premier des écrivains, mais non plus le premier des hommes. Les années amenèrent enfin l'âge de la raison. Je lus d'autres bons ouvrages, je relus les siens, et fus entièrement convaincue que Rousseau était en effet un composé des plus étonnans contrastes.

Des affaires m'appelèrent, en 1800, de Genève à Paris. Je visitai tous les monumens de la capitale; et celui qui, après le Louvre, me parut mériter le plus l'admiration générale, fut ce superbe édifice que l'on nommait alors le Panthéon. Dans l'église souterraine, on me fit remarquer parmi d'autres tombeaux celui de J.-J. Rousseau : à cette vue, à ce nom, je me rappelai mon ancienne passion, et j'en retrouvai même dans mon cœur quelque étincelle. Ce bras armé d'un flambeau qui sortait de la tombe entrouverte, me parut être la sublime image de l'immortalité et du feu de son génie. Je me retraçai tour-à-tour et ses plus belles pensées, et ses sophismes, et sa grandeur, et sa foiblesse, et ses torts, et ses malheurs, et l'épitaphe de mon oncle. J'étais absorbée dans ces souvenirs, lorsque j'aperçus, sous le pli du bras qui tient le flambeau, une petite boîte ficelée. Dans ce moment mes amis se rapprochèrent, et avec eux celui qui nous montrait l'édifice. Je me hâtai de lui demander, en la lui montrant, ce que c'était que cette petite boîte. Il parut surpris, et m'assura qu'il ignorait quand et comment elle avait été déposée là. Il fallait, en effet, toute l'attention que j'avais mise à examiner le monument pour la découvrir; et la poussière qui la couvrait indiquait qu'elle était là depuis quelque tems. Le concierge la prit et me la donna; on lisait écrit sur le couvercle de la boîte, d'une petite écriture de femme : *Jean-Jacques m'aimait.* Notre curiosité, très-excitée, fut bientôt satisfaite; le concierge reprit la boîte, coupa la ficelle, l'ouvrit, et nous présenta un très-joli serin de

Canarie, très-proprement empaillé, et couché sur un lit de coton. Le gardien leva les épaules en souriant de pitié, et ne fit nulle difficulté de me céder ce qu'il appelait ma *trouvaille*. J'étais redevenue bien jeune auprès du monument de Rousseau, car j'emportai la petite boîte et la petite bête avec un vrai plaisir d'enfant; et de crainte qu'on ne m'en séparât, je me hâtai de cacher mon trésor et de m'en aller l'admirer chez moi. Je sortis avec précaution le petit oiseau de sa niche, je lissais son joli plumage jaune, je soufflais dessus pour le relever, je penchais ensuite l'oiseau sur mon doigt; on l'aurait cru vivant, deux jais noirs remplaçaient ses yeux à s'y tromper. L'absence totale d'air l'avait sans doute conservé si bien qu'il paraissait prêt à chanter. Ah! combien j'aurais désiré qu'il pût parler et me dire à quel titre il avait appartenu à Jean-Jacques, et qui s'était donné le soin de le placer sur son tombeau! Je ne pouvais me rappeler aucune page de ses œuvres où il fût question d'un oiseau. Cependant je me promis de relire ses Confessions, que je n'avais pas voulu rouvrir depuis que leur lecture m'avait *désenchantée*. En attendant, j'eus la fantaisie de placer le serin sur un buste de son maître que j'avais sur ma cheminée: je me levai dans cette intention; la boîte tombe, je la relève: le coton s'était dérangé, et ce dérangement me fait apercevoir un petit papier fin écrit de la même main que le dessus de la boîte. Il y avait pour adresse: *A ceux qui trouveront mon serin*. C'était indubitablement à moi. Je lus et j'appris ainsi l'histoire de mon oiseau, que je vais copier sans rien changer au récit naïf de son historienne. Heureuse et simple Rosine! combien autrefois j'aurais envié ton sort! Tu fus pour J.-J. ce que j'ai tant désiré d'être, son élève, son amie... et sans doute tu le méritais mieux que moi, puisque tes sentimens et ta vénération n'ont point varié.

Copie de l'écrit trouvé au fond de la boîte.

« C'est demain que le monument qu'on élève au Panthéon, à mon vieil ami, sera terminé. Je ne veux plus perdre un seul jour; j'irai, comme il me l'a demandé, déposer notre serin sur son tombeau. Hélas! depuis longtems, tous deux ont cessé de vivre, et je n'ai pu remplir encore ma promesse; mais j'ai tout préparé; son *Carino* (1),

(1) Mot italien qui équivaut à ceux-ci: *cher-petit*.

bien empaillé, repose dans une petite boîte, et j'espère pouvoir trouver un moment pour le réunir à son bon maître, quoiqu'il soit allé mourir si loin de la pauvre Rosine. Ah ! ils étaient déjà réunis dans ma pensée !.... Qui que vous soyez, qui déplacerez Carino, ne méprisez pas ce petit oiseau ! Il fut tendrement aimé de Jean-Jacques et de sa Rosine. Je vais, en peu de mots, faire son histoire ; je la mettrai au fond de la petite boîte ; vous la lirez ; elle vous intéressera, et vous remettrez Carino sur le tombeau de son ami.

» Je me nomme Rosine. Mon père, dont j'étais l'unique enfant, vivait à la Chaux-de-Fonds, dans la principauté de Neufchâtel. Il était habile horloger-mécanicien, et l'associé du fameux Jacques Droz, avec qui il composa ces figures organisées qu'ils appelaient des automates, qui furent admirées de toute l'Europe, et qui ont fait les plaisirs de mon enfance. J'étais cependant un peu jalouse du *petit dessinateur* et de la *petite musicienne*. Ils étaient si obéissans, si dociles, si attentifs à leur ouvrage, qu'on me les présentait sans cesse pour modèles. « Vois, Rosine, me disait mon père, comme ils sont plus sages que toi : je n'ai d'autre souci que de les monter, et ils travaillent sans la moindre distraction, tandis que ton nez est toujours en l'air : aussi sont-ils beaucoup plus habiles que toi. — Mais papa, disais-je, ils font toujours les mêmes choses. — J'en conviens, mais ils les font bien, et toi tu barbouilles tout ce que tu fais. » Je les vis donc partir sans peine. J'aimais beaucoup mieux un charmant petit serin de Canarie que mon père avait organisé pour moi, auquel on ne me comparait point et qui faisait tout mon bonheur. Il sifflait à merveille trois jolis airs l'un après l'autre ; il tournait la tête, et pendant un quart d'heure il sautait d'un bâton à l'autre dans sa jolie cage, de l'air du monde le plus naturel. Je l'aimais à la folie ; et lorsqu'après la mort de mon bon père, ma mère vint s'établir à Mottier-Travers, chez une sœur qui y était établie, je n'eus garde d'oublier mon gentil automate que je nommais *Bibi*. Ma tante, chez qui nous logeâmes, était veuve aussi et n'avait qu'un fils plus âgé que moi de cinq ou six ans, et que j'aimais beaucoup. Lorsqu'il venait chez mon père, il avait mille complaisances pour sa petite cousine. J'avais souvent entendu nos mamans former le projet de nous marier ensemble, et j'en étais bien aise, car personne ne

me plaisait plus que mon cousin Armand; mais il n'en était pas question encore. J'étais dans ma onzième année, et mon cousin, qui en avait dix-sept, était élevé à Paris, chez un parent de son père qui l'avait demandé. Je fus fort triste de ne pas le trouver chez lui, il ne fallut pas moins que les caresses de ma bonne tante, dont j'étais l'enfant gâté, et la gentillesse de l'oiseau automate, pour me consoler. Je le montais vingt fois par jour sans me lasser jamais de l'éternelle répétition des trois airs qu'il sifflait. Il est vrai qu'ils étaient charmans et nouveaux. C'était trois airs du Devin de Village : *J'ai perdu mon serviteur,* etc.; *Si des galans de la ville*, et le charmant vaudeville de la fin : *C'est un enfant, c'est un enfant*. On m'en avait appris les paroles; je les chantais avec une voix juste et fraîche; le serin m'accompagnait en balançant sa petite tête à droite et à gauche, et nous formions ainsi de petits concerts, peu variés, il est vrai, mais qui n'enchantaient pas moins mes bonnes parentes et moi-même.

» J'appris enfin à connaître d'autres plaisirs que celui de chanter avec un automate. Nous occupions, avec ma tante, un des corps de logis de la maison. Il y en avait un autre séparé par un petit jardin et qui n'était pas habité. Un vieux monsieur de Neufchâtel vint proposer à ma tante de louer ce pavillon, qui était très-petit, à un de ses amis. C'était, lui dit-il, un homme sur le retour, maladif, bon, doux, tranquille, n'ayant avec lui qu'une gouvernante qui le soignait et faisait son ménage. Ma tante accepta, et son locataire ne tarda pas à arriver. C'était J.-J. Rousseau. On en parlait très-diversement; les uns comme d'une divinité, les autres comme d'un méchant homme. Ma tante prenait son parti parce qu'il logeait chez elle, et ma mère parce qu'elle avait lu un roman de lui qui lui avait fait plaisir. Pour moi, petite fille, je n'en pensais ni bien, ni mal; mais sa physionomie me plaisait et son costume m'amusait. Il portait une longue robe garnie de fourrure, rattachée au milieu du corps par une large ceinture, et sur sa tête un bonnet fourré, aussi en forme de turban. Il ressemblait ainsi à un automate turc que j'avais vu chez mon père, qui frappait de la timbale. Tout le monde, à Mottier, l'appelait *l'Arménien Jean-Jacques*; moi, je le nommais toujours *l'Automate Jean-Jacques*. Je me mettais à la fenêtre dès que je le voyais sortir de chez lui. Il se promenait tout seul avec une grande boîte de fer-blanc sous un bras, et un livre sous l'autre. Quelquefois je me

trouvais sur son passage, et je lui fesais une grande révérence qu'il me rendait par un sourire de bienveillance et quelques mots caressans, car il aimait les enfans et savait s'en faire aimer. Ma tante, qui l'avait reçu à son arrivée, et qui voyait souvent M^{lle} Thérèse Levasseur, sa gouvernante, disait qu'il était le meilleur des hommes, simple lui-même comme un enfant, mais sauvage et singulier dans sa manière de vivre. Il herborisait dans la matinée, faisait des lacets sur un coussin dans la soirée, et dans ses momens perdus il s'occupait d'un serin de Canarie qu'il avait apporté avec lui, et qui était sa seule société. Cet oiseau qui nous rapprocha l'un de l'autre, est le pauvre Carino renfermé dans cette boîte.

» Les fenêtres de mon cabinet étaient vis-à-vis de celles de notre voisin. Son oiseau avait la liberté de voler dans la chambre, mais non pas celle d'en sortir. Attiré par le chant du mien, et profitant d'un moment où l'on ouvrit la fenêtre, il s'échappa, traversa rapidement le jardin et se plaça sur la cage de Bibi que je venais de monter, et qui débitait ses trois airs. Qu'on juge de mon enchantement en voyant arriver ce second oiseau; il commença aussi à chanter après avoir écouté un moment; mais ce n'était pas des airs, c'était une mélodie bruyante et variée, toute nouvelle pour moi, et qui me parut délicieuse. Il tournait aussi sa tête en chantant, mais avec beaucoup plus de grace que Bibi, et d'un air bien plus intelligent. Je lui tendis le doigt, il s'y plaça, puis sur mon épaule, puis sur ma tête, tandis que Bibi ayant fini son chant sautait régulièrement d'un bâton sur un autre, toujours à la même place, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât tout-à-fait; le nouveau venu retourna sur sa cage, puis sur mon doigt. Je le trouvais charmant, et je l'approchais de mes lèvres, lorsqu'un coup de sifflet et le nom de Carino, répété plusieurs fois, le firent partir à tire d'aile. Il se posa encore sur un arbre du jardin, puis rejoignit son maître que je voyais à la fenêtre l'appeler sans relâche. Quand il l'eut repris, il me fit un signe qui exprimait le plaisir de le revoir et une félicitation sur la sagesse du mien qui ne sortait pas. Un moment après, je vis notre voisin sortir, traverser le jardin, et entrer chez nous. Bientôt on m'appela, je le trouvai assis entre ma mère et ma tante. — Je viens vous remercier, ma belle enfant, me dit-il avec bonté, de l'accueil que vous avez fait à mon oiseau; je vous dois des excuses du mauvais exemple qu'il donne au vôtre, mais vous l'avez mieux

élevé ; il se trouve bien auprès de vous ; il ne vous quittera pas. — Oh ! non monsieur, dis-je en riant, il ne s'envolera pas, j'en suis bien sûre.... Je voudrais bien qu'il pût s'envoler. — Pour avoir le plaisir de le voir revenir, sans doute ? Voulez-vous me le montrer ? Il siffle à merveille, à ce qu'il m'a paru, des airs.... que je siffle aussi quelquefois. Je courus le chercher, et son immobilité parfaite lui eut bientôt appris ce que c'était, car le ressort avait fini son jeu. — Quoi ! c'est un automate ! s'écria-t-il avec surprise : de ma fenêtre j'y ai été complétement trompé, et je l'ai cru plein de vie. Il le prit, l'examina. Je lui racontai que c'était l'ouvrage de mon bon papa que j'avais tant regretté ; je lui montrai comment on le montait, et dès qu'il le fut il recommença ses petits mouvemens, ses petites cadences, et puis les trois airs les uns après les autres, qu'il n'était pas question d'arrêter. Mon cœur battait de plaisir, car je voyais visiblement que *l'Automate Jean-Jacques* en avait beaucoup à entendre l'automate Bibi ; j'en attribuais la gloire à ce dernier, et j'en prenais bien une petite portion pour sa maîtresse, ignorant alors qu'un auteur a toujours du plaisir à entendre ou voir ses ouvrages, et que j'avais devant moi celui des jolis airs tant répétés. Ses yeux assez petits, mais noirs et pleins de feu, avaient une expression d'orgueil et de joie ; elle augmenta encore, lorsque ma tante m'ordonna de chanter les paroles. J'obéis promptement, car j'en mourais d'envie. Je crois le voir encore, ce bon Jean-Jacques, m'écoutant avec délices, battant la mesure sur ma main qu'il avait pris dans les siennes ; et répétant d'une voix douce, juste, mais un peu cassée : *C'est un enfant, c'est un enfant* ; et un aimable enfant, ajouta-t-il quand l'air fut fini, en pressant de ses lèvres la main qu'il avait gardée dans les siennes. Il voulut savoir comment je m'appelais. Rosine, monsieur. — Ce nom vous va fort bien ; et vous, savez-vous comment je m'appelle ? — Je baissai les yeux en souriant sans répondre. Ma mère trouva très-plaisant de lui dire que je l'avais baptisé du nom d'automate à cause de son vêtement, et il en rit beaucoup. « Elle a plus raison » que vous ne pensez, lui dit-il ; plût au ciel que je n'eusse » été qu'un automate, ou que je pusse le devenir ! C'est à » cela que j'aspire : d'ailleurs c'est un moyen de plaire à » Rosine ; elle aimait tant son serin ! » Il avait raison de parler au passé ; car, sans savoir pourquoi, il me semblait que j'aimais déjà moins Bibi. Il était démonté. Je lui

trouvais l'air si imbécile avec son bec entr'ouvert et sa figure immobile! Je le remis dans sa loge pour l'emporter. « Bien obligé, bonne Rosine, me dit notre aimable voisin ; » je sais bon gré à votre gentil automate ; sans le savoir, il » vous occupait de moi, il vous a appris très-bien des airs » que j'aime à entendre ; mais je crains cependant qu'à la » fin ils ne vous ennuyent. » Oh non ! monsieur, jamais ! ils sont si jolis ! Il parut attendri. Douce petite, me dit-il, puisses-tu conserver cette précieuse innocence, et ne t'ennuyer jamais de ce qui t'a plu une fois ! Veux-tu m'aimer, Rosine, comme tu aimais ton bon papa ? Les larmes me vinrent aux yeux au nom de mon père, et je répondis en secouant la tête : Je veux bien vous aimer, monsieur, et je vous aime déjà ; mais comme mon papa..... Oh non ! je ne le pourrais pas ; je sens que je n'aimerai jamais personne autant que j'aimais mon papa. — Excellente fille ! Eh bien ! aime-moi donc comme un ami. Appelle-moi *ton vieux bon ami*. Tu le veux bien, n'est-ce pas ? Il mit un accent si tendre dans ces derniers mots, que je me jetai dans ses bras. De ce moment je fus sa Rosine, sa bonne fille, et lui *mon bon vieux ami*. Daignez me confier votre enfant, dit-il à ma mère. Je me suis souvent occupé d'éducation, et j'ose vous assurer, en toute confiance, qu'elle s'en trouvera bien. Ma mère le remercia avec attendrissement, et lui dit qu'elle s'en reposait entièrement sur lui. Te voilà donc, ma fille, mon élève, *ma Sophie*, me dit-il en me serrant dans ses bras ; je voudrais que tu te fusses appelée Sophie, mais le nom de Rosine te va si bien, il m'intéressera aussi. Après quelques momens d'entretien sur ce que je savais, ou plutôt sur ce que je ne savais pas, car je n'avais guère appris qu'à soigner mon serin, il me proposa d'aller rendre à Carino la visite qu'il m'avait faite. Il n'a que le chant de la nature, dit-il, mais il le varie sans cesse, et le redouble quand je lui réponds, comme pour me répondre à son tour. Tu sentiras la différence d'un automate à un être vivant et sensible. De plus, mon cher Carino me donne le plaisir de le rendre heureux.

» Ce qui trouble le plaisir d'avoir des oiseaux dans sa chambre, dit ma mère, c'est l'obligation où l'on est de les tenir en captivité.

» Vous avez raison, madame ; ce fut pendant long-tems ce qui m'empêcha d'en avoir. Le premier des biens est la liberté. Pénétré de cette idée, j'avais le mauvais goût de préférer un chat à cause du goût de son espèce pour l'indé-

pendance; mais je finis par trouver que les chats ressemblent trop aux hommes. Ils ont comme eux la liberté du coup de griffe, et ils s'en servent trop souvent. Une amie bien chère me donna Carino, et dès ce moment les chats perdirent leur crédit chez moi. Je frémis à l'idée que si l'un d'eux apercevait mon pauvre oiseau il le traiterait aussi mal qu'on a traité son pauvre maître, et qu'il serait aussi déchiré à belles dents. D'ailleurs Carino n'est esclave que de son amitié pour moi; sa cage n'est jamais fermée; il ne m'a quitté encore que pour visiter Rosine, et je l'en aime davantage; viens, ma fille, je veux que tu fasses plus ample connaissance avec lui.

» Nous sortîmes ensemble nous tenant par la main, et j'étais déjà tout-à-fait familiarisée avec lui. En traversant le jardin il me nomma plusieurs plantes dont j'ignorais les noms, et me promit de m'apprendre à les connaître toutes. En entrant dans sa chambre il me présenta à M^lle^ Thérèse, qui était occupée à la ranger. C'est ma fille, dit-il, et je veux qu'elle ait ses entrées libres chez moi. Je courus d'abord à la cage de Carino. Elle était ouverte. Mon vieux ami l'appela en lui présentant un petit morceau de sucre qu'il vint becqueter; il voltigea ensuite tour-à-tour sur nos têtes, sur nos épaules. J'eus le plaisir (inconnu avec le mien) de lui faire manger des grains entre mes lèvres; il nous régala ensuite de son joli chant. Il volait dans tous les coins de la chambre avec un air si content! je le suivais des yeux avec transport; et je sentis que l'insipide Bibi avait grand besoin d'être un don de mon père, et de chanter les airs de mon vieux ami, pour m'intéresser encore.

» Depuis ce jour je devins l'élève de Jean-Jacques. Il tint tout ce qu'il avait promis à ma mère, en m'apprenant ce qu'il savait de bien, et me laissant l'ignorance du mal. Par ses soins je devins une passable musicienne; j'appris les noms de toutes les plantes usuelles, et assez de botanique pour les classer moi-même; j'appris de l'histoire et de la géographie ce qu'il en fallait pour comprendre les gazettes que je lisais à ma tante. Je lisais avec lui quelques morceaux choisis des meilleurs auteurs français; quelques tragédies de Racine, Télémaque en entier, peu d'ouvrages modernes, et des siens seulement quelques pages d'Emile, qui me firent comprendre pourquoi il me nommait quelquefois *sa Sophie*. Ce nom réveillait en lui mille souvenirs doux et pénibles. Il le prononçait souvent en caressant Carino. Il me dit que celle qui le lui avait donné, portait ce

nom qu'il ne prononçait jamais sans émotion. Ce fut dans un de ces momens qu'il me dit les larmes aux yeux : Bonne Rosine! si tu m'aimes encore quand je ne serai plus, porte Carino sur ma tombe lorsque sa vie aussi sera terminée; tu le placeras sur la pierre qui couvrira ton vieux ami, ce sera peut-être le seul être qui m'aura toujours aimé. Ce fut mon tour de pleurer. Tais-toi, lui dis-je en portant ma main sur sa bouche, tu dis qu'il ne faut pas mentir, et à présent tu ne dis pas la vérité; tu sais bien que je t'aime, que je t'aimerai toute ma vie.

» *Toute sa vie*, répéta-t-il en souriant; puis il me donna un baiser sur le front en renouvellant sa prière de placer Carino sur sa tombe. Je le lui promis. Hélas! il ne prévoyait pas alors qu'il irait mourir si loin de moi, et que bientôt nous serions séparés à jamais. Il voulait, disait-il sans cesse, se fixer à Mottier pour le reste de sa vie; il voulait voir sa Rosine femme, mère et nourrice : quand il me disait cela, je riais et je pensais à mon cousin Armand qui manquait seul à mon bonheur. Il revint, et son arrivée occasionna mes premières découvertes sur le caractère défiant et ombrageux de mon vieux ami. Je lui avais vu souvent des momens d'humeur, ou plutôt de tristesse; mais ils étaient ordinairement causés par quelque propos de Mlle Thérèse; et une caresse de Rosine, ou le chant du serin, la dissipait bientôt.

» Armand arriva sans être attendu; nous étions à souper. On comprend notre joie; c'était à qui lui prodiguerait plus de caresses. Il était cependant devenu un grand beau monsieur de très-bonne façon, qui aurait dû m'intimider; mais pour moi c'était toujours mon Armand. Il ne pouvait non plus en croire ses yeux en retrouvant sa petite Rosine avec le maintien de grande fille, de l'aisance, de la grâce, et un accent très-pur; car mon vieux ami, qui attachait beaucoup de prix à ces avantages chez une femme, ne me passait aucun mauvais terme, aucune inflexion aigre ou fausse, aucune mauvaise contenance; il me faisait tenir droite sans roideur, il ramenait mes bras en avant pour qu'en marchant ou sautant je n'eusse pas, disait-il, l'air d'une sauterelle : j'avais donc, grâce à ses leçons, une très-*bonne tenue*. A chaque surprise de mon cousin, à chaque éloge, je me hâtais de répondre : c'est mon vieux ami. Mais combien son étonnement augmenta lorsque je lui nommai ce vieux ami! il courait hors de lui-même par la chambre en répétant : Jean-Jacques-Rousseau est ici! il est

votre ami, est-il possible! Que je suis heureux! Quoi! je pourrai le voir, l'entendre? Dès ce soir, si tu le veux, Armand, je vais chez lui quand il me plaît. Nos mères nous firent observer qu'il était trop tard, que la maison serait fermée, que Mlle Thérèse grognerait... et malgré sa frénésie et son impatience M. Armand fut obligé d'attendre au lendemain. Toute la soirée il nous entretint de Rousseau, de ses ouvrages, des amis et des ennemis qu'il avait à Paris. Il nous dit que lui, Armand, était collaborateur d'un journal; et qu'il se réjouissait beaucoup d'y parler de Jean-Jacques-Rousseau, de sa retraite à Mottier, et de tout ce qu'il aurait vu et entendu de cet écrivain célèbre. Cela ne me plaisait pas trop; mais dans ma joie de revoir mon cousin, je ne voulus pas le contrarier. A peine étions-nous levés qu'il me conjura de le conduire chez mon vieux ami. Je n'y allais jamais de si bonne heure; mais je cédai; nous ne le trouvâmes pas; il était déjà sorti pour herboriser: Thérèse préparait son café, et nous dit qu'il ne tarderait pas à rentrer. J'ouvris sa chambre pour nous y établir en l'attendant. Je caressai Carino, je contai à mon cousin son histoire et celle de l'automate, ce qui l'amusa beaucoup; je m'assis ensuite au clavecin, et déchiffrai quelques ariettes. Pendant ce tems-là Armand touchait tout, regardait tout, ouvrait tous les livres, et prenait des notes sur son portefeuille, lorsque mon vieux ami rentra. Bon Dieu! comment est-il possible qu'un homme puisse devenir aussi différent de lui-même! Cette aimable et bonne physionomie qui me souriait toujours, devint sombre, farouche: son regard exprimait l'indignation et la colère la plus violente. Il le porta d'abord sur Armand, puis sur moi. — Que faites-vous ici, Rosine, avec ce jeune homme? Pourquoi me l'amenez-vous? Qui est-il? Que me veut-il? — C'est mon cousin Armand, répondis-je toute tremblante, qui est de retour de Paris et... — Dieu! de Paris, dit-il avec un accent terrible, en cachant son visage dans ses deux mains qui tremblaient de colère, je vois..... je comprends..... retirez-vous...., laissez-moi, laissez-moi. Il se promenait avec agitation, Armand le suivait en lui faisant des excuses, et lui nommant des gens de lettres de Paris qu'il connaissait. A chaque nom, à chaque pas, la fureur de Jean-Jacques redoublait, et son terrible *laissez-moi* devenait plus positif. Je voulus aller prendre Carino dans sa cage pour m'aider à l'apaiser. — Laissez cet oiseau, Rosine; vous n'êtes plus digne de lui; il est le seul être qui ne m'ait pas trahi. — Je

vis bien qu'il fallait laisser passer ce mauvais moment; et prenant mon cousin sous le bras, je sortis bien affligée, en le grondant beaucoup, sûre que c'était lui qui avait ainsi irrité mon vieux ami. Je pleurais aux sanglots, et lui riait aux éclats. Il était enchanté, disait-il, d'avoir cette scène à raconter à ses amis et à mettre sur son journal; et moi les mains jointes je le conjurais de n'en parler à personne, en lui assurant que je saurais bien apaiser mon vieux ami. Je voulus y retourner seule l'après-midi; mais il lui vint des visites d'étrangers, ce qui arrivait quelquefois; et ces jours-là je ne me montrais pas. Ils restèrent deux jours qui me parurent bien longs, je lui écrivis un mot pour lui demander excuse pour Armand et moi, le conjurant de me pardonner mon tort involontaire. Je portai moi-même mon billet à Mlle Thérèse que je trouvai, comme à son ordinaire, de très-mauvaise humeur. Elle me dit qu'on en voulait à son maître, et que sa vie n'était pas en sûreté s'il restait à Mottier. Il y avait, il est vrai, beaucoup de gens contre lui; mais il était adoré du plus grand nombre; et Mlle Thérèse disait tant de sottises que celle-là me fit peu d'impression.

» Je ne veux raconter que ce qui a rapport à Carino, et ce que je sais positivement : je ne parlerai donc de la fameuse lapidation qui eut lieu cette même nuit, que pour rappeler qu'elle fit partir subitement Jean-Jacques de Mottier, et me causa ainsi une peine bien cruelle. On peut en voir les détails dans ses mémoires. Le lendemain matin nous étions occupés tristement de ce qui s'était passé chez lui pendant la nuit, et j'allais essayer de pénétrer jusqu'à lui pour le consoler, lorsqu'une fille qui aidait dans son ménage vint m'apprendre leur départ subit, en m'apportant, de la part de mon vieux ami, Carino dans sa cage, et ce billet :

» Adieu, Rosine, il m'en coûterait trop de te haïr; c'est
» bien assez de te quitter. Je veux te croire innocente de
» la conspiration qui me chasse de Mottier. Je voulais y
» passer le reste de ma vie, mais je ne veux pas la perdre
» par un supplice qui n'est destiné qu'au méchant. Je pars,
» chère et bonne fille! non, tu n'es pas coupable, tu n'as
» pas conspiré contre celui qui t'aimait. Mais qu'ai-je fait
» à ce jeune homme pour venir m'épier, pour se liguer
» avec mes ennemis? Tu l'aimes, Rosine, il est ton cousin;
» il sera ton mari... Eh bien! qu'il te rende heureuse, et je
» lui pardonne. Je pars, je vais dérober ma triste existence
» à ceux qui la poursuivent. Rosine! je ne te reverrai plus;

» mais tous les jours je penserai à toi, jusqu'à celui où ma
» pensée s'anéantira pour jamais. Je ne sais où ma fatale
» destinée va me conduire; peut-être au-delà des mers:
» Carino ne peut me suivre; il faut nous séparer, et ce n'est
» pas le moindre de mes chagrins: il fut le gage d'amitié
» de la femme que j'ai le plus aimée, qu'il soit pour toi
» celui de la mienne. Soigne Carino, Rosine, comme tu au-
» rais soigné ton vieux ami s'il fût resté auprès de toi. Qu'à
» chaque instant il te le rappelle; et souviens-toi que tu
» m'as promis de réunir dans le même tombeau, s'il est
» possible, Jean-Jacques et l'oiseau de Sophie. Si ma der-
» nière demeure est trop éloignée de la tienne, si les ondes
» m'engloutissent, si je péris ignoré dans une terre étran-
» gère, tu me remplaceras, et mon serin reposera près de
» toi. Adieu, Rosine! n'oublie pas ton malheureux vieux
» ami, ton père, ton instituteur; et que tes vertus prouvent
» que celui qui instruisit ta jeunesse était *vertueux*.»

» Ce n'est pas mon histoire que j'écris, et mon papier est près d'être rempli; je n'entrerai donc pas dans le détail de mon chagrin profond, de mes larmes, de mes éternels regrets. Je n'ai plus revu mon vieux ami; mais je n'ai jamais cessé de penser à lui, et mes soins continuels ont prolongé la vie de Carino, beaucoup au-delà de celle des serins ordinaires: il a survécu à notre protecteur, dont j'appris la mort avec un redoublement de regrets. Retenue à Mottier par les soins que demandaient la vieillesse et la santé de mes deux mères (car celle d'Armand devint la mienne), joints à mes nouveaux devoirs de mère et de nourrice, je n'avais pu faire le pélerinage d'Erménonville, quoique je l'eusse passionnément désiré pour revoir encore une fois mon excellent instituteur: mais je lui avais écrit, et j'en avais reçu une réponse. Il n'avait oublié ni Rosine, ni Carino. Ce dernier expira doucement de vieillesse, après avoir encore chanté un moment auparavant, comme pour me faire ses adieux. Je le fis empailler par un artiste de mon pays; il m'offrit de l'organiser comme le mien; mais je n'aimais plus les automates, et Carino devait dormir avec Jean-Jacques Je voulais seulement le conserver pour remplir un jour ma promesse. Enfin le moment en est venu; Armand, qui a des correspondans à Paris, apprit qu'on transportait au Panthéon les restes de Rousseau, et qu'on lui élevait un monument: il m'offrit de m'y conduire, jugez si j'acceptai. J'amenai avec moi mes deux enfans, mon Emile et ma Sophie, nommés ainsi en mémoire

de mon vieux ami. Ils m'ont accompagné au Panthéon, son ombre les bénira; je les ai nourris comme il me l'avait tant de fois recommandé; je les ai élevés d'après ses principes, et jusqu'à présent je n'ai qu'à m'en féliciter.

» Si cet écrit tombe entre les mains d'un ami de Jean-Jacques, il le lira avec intérêt, et remettra peut-être Carino auprès de son maître. Eh! quel autre qu'un ami de Jean-Jacques visiterait son tombeau avec assez d'attention pour y découvrir le modeste petit cercueil que j'y vais déposer? »

ROSINE M.

Ah! sans doute c'était une amie qui l'avait trouvé; et qui l'a reporté avec un saint respect sur le monument de Rousseau, en demandant qu'il n'en soit plus ôté. Je n'ai gardé que l'écrit de Rosine dont je ne garantis point l'authenticité. Il porte cependant un tel caractère de vérité et de simplicité qu'il ne doit laisser aucun doute; car qui pourrait avoir engagé Rosine à mentir?

Rien, il est vrai, ne confirme cette anecdote dans les mémoires de Rousseau, et ce petit épisode valait bien quelques-uns de ceux qu'on y trouve; mais cette liaison avec Rosine a eu lieu dans un des momens de sa vie où il était le plus agité, malheureux, occupé de tristes pensées; ses Confessions finissent avec son séjour à Mottier, et j'y vois qu'il y avait formé des liaisons assez intimes sur lesquelles il n'entre dans aucun détail; je veux croire que ma petite Rosine était du nombre. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'elle et son oiseau ont droit d'intéresser ceux qui, comme moi, ont aimé et plaint Jean-Jacques-Rousseau.

Note de l'Éditeur. Nous pouvons affirmer que le serin, tel qu'il est ici dépeint, a vraiment été trouvé sur le monument de Jean-Jacques. L'histoire de sa relation avec cet homme célèbre et celle de la petite Rosine sont-elles réelles ou imaginaires? c'est ce qu'il est impossible de savoir avec certitude.

Mme ISABELLE DE MONTOLIEU.

POLITIQUE.

Les nouvelles de Hongrie, à la date du 17 septembre, donnent toujours comme très-prochain un engagement général entre les deux armées belligérantes sur le Danube. Elles annoncent que déjà 30,000 Turcs ont passé le Danube, ce qui jusqu'à ce moment avait été en question; que les familles aisées de la Moldavie et de la Valachie se réfugient en Hongrie, ce qui serait une conséquence de la première nouvelle, sur laquelle il reste encore des doutes. Cependant, on écrit de Belgrade que cette ville craint d'être bientôt assiégée. L'entrée de quatre mille Russes dans ses murs ne s'est pas confirmée. Les femmes, dit-on, les enfans, les vieillards abandonnent le plat pays pour se réfugier dans les forteresses voisines. La garnison russe est très-faible, le sénat a délibéré sur les moyens de défense. Près de Sophia et de Widdin les Turcs ont été considérablement renforcés. L'armée bosniaque menace toujours d'une invasion en Servie.

Les nouvelles de Pétersbourg que nous allons ici rapporter sont officielles, mais elles remontent à une date plus éloignée; la distance qui sépare la capitale russe du théâtre de la guerre explique assez pourquoi les bruits relatifs aux opérations nous parviennent plus promptement par l'Allemagne méridionale, que les relations officielles russes par l'Allemagne du nord.

La gazette de la cour de Pétersbourg publiait, à la date du 9 septembre, la note suivante :

« Le général en chef de notre armée en Valachie mande qu'un corps d'armée turc, sous les ordres d'Ismaïl, bey de Serès, occupe plusieurs îles situées sous le canon de la forteresse de Widdin, séparées de la rive gauche par un bras du fleuve, que l'on peut passer au gué. L'ennemi a pénétré ensuite sur la rive gauche, sous la protection des batteries qu'il avait établies dans ces îles.

» Le 3 août, les Turcs attaquèrent nos troupes avec impétuosité sur trois points différens. Les généraux-majors Repninski I^er^ et II, et Ibywski repoussèrent l'attaque de l'ennemi, et le forcèrent à fuir jusque dans ses retranchemens, après avoir laissé beaucoup de morts sur le champ

de bataille. Nos troupes ont combattu contre des troupes deux fois supérieures en nombre, depuis sept heures du matin jusqu'à trois après-midi. Les Turcs ont perdu plus de mille hommes tués ou blessés. Notre perte consiste en 3 officiers et 93 soldats tués ou blessés. »

Dans le même rapport, le général en chef annonce que, le 15 août, à trois heures après-midi, les Turcs sont de nouveau sortis de leur camp, et ont attaqué la position occupée par le corps d'armée du lieutenant-général de Sass. Ils ont renouvellé trois fois l'attaque contre la redoute que nous élevions, et trois fois ils ont été complétement repoussés. Le combat a duré jusqu'à la nuit. L'ennemi a perdu encore dans cette journée plus de mille hommes tués ou blessés. Notre perte consiste en un officier et 19 soldats tués, 4 officiers et 122 soldats blessés.

La diète de Presbourg a tenu dix séances; on connaît les propositions royales faites à cette diète: elles sont relatives à l'état des finances et au plan adopté par le cabinet de Vienne pour les restaurer. Le point essentiel est d'assurer aux billets d'amortissement un crédit solide et durable, en travaillant conjointement dans les royaumes qui composent la monarchie autrichienne, à hypothéquer, réaliser et amortir ces billets.

Le second objet des propositions est qu'il soit pourvu aux besoins de l'Etat par des moyens suffisans, en épargnant la classe des contribuables. Les fonds actuels destinés à l'entretien de l'état militaire ne suffisent pas. Sous ce double rapport, tous les documens nécessaires, toutes les instructions désirables ont été remis aux Etats.

Le troisième point est relatif aux engagemens des particuliers entr'eux, et à l'établissement d'une échelle de proportion, que les vicissitudes dans la valeur du papier-monnaie ont rendu nécessaire.

Le quatrième est relatif à l'administration intérieure du pays, et aux améliorations qui peuvent y être désirées; mais S. M. a établi la nécessité pour l'intérêt général que les trois premiers points fussent d'abord débattus et vidés.

S. A. I. l'archiduc palatin de Hongrie a fait au discours émané du trône, au nom de la diète qu'il préside, les réponses suivantes :

« Sire, V. M. I. R. et apostolique a donné une preuve touchante de la sollicitude paternelle dont elle est animée envers ses fidèles sujets, en appelant autour de son trône les fidèles Etats de Hongrie et des pays attenant à ce royaume pour délibérer sur la restauration du crédit public et du trésor royal, épuisés par une succession d'évé-

nemens malheureux, pour leur faire connaître, comme à ses enfans, les besoins pressans de l'Etat, et en prenant la résolution de confier à leurs soins le rétablissement de la félicité publique. Les Etats de Hongrie et des pays attachés à ce royaume reconnaissent par-là combien S. M. s'intéresse au maintien de l'antique constitution ; ils sentent par-là le prix que S. M. a mis à la fidélité inébranlable du peuple hongrois, aux sacrifices immenses qu'il a faits pour la gloire de son roi et le salut de la patrie, et qu'il en coûterait infiniment au cœur paternel de S. M. d'exiger de nouveaux et de plus importans sacrifices ; mais bien convaincus que S. M., par suite de sa bienfaisance innée, et dont nous avons tant d'exemples, n'exigera d'eux que ce qui peut se concilier avec la constitution antique, que ce qui est proportionné aux forces du royaume, ce qui n'excède pas la mesure précise des besoins de l'Empire. les Etats écouteront avec joie les propositions royales, les prendront en considération, et feront tous leurs efforts pour appuyer les vues paternelles de S. M., et se rendre toujours dignes de ses bontés. Tels sont les sentimens de vos fidèles sujets de Hongrie, Sire, comme j'ai eu l'honneur de l'assurer à V. M., lorsqu'elle voulut bien me confier ses projets sur les fonds suffisans pour les billets de rachat, sur le crédit public qui en devait résulter, sur la manière de couvrir avec sagesse les besoins de l'Etat, et même me consulter. J'osai, dès-lors, assurer à V. M. que si les Etats étaient requis d'une manière légale, ils s'empresseraient de concourir au bien de la patrie et au maintien de la constitution, et de répondre aux vues du meilleur des rois. V. M. ne peut pas douter que ce ne soit aujourd'hui les sentimens des Etats qui environnent son trône. Que S. M. daigne donc, dans la plus parfaite confiance, leur communiquer les besoins de l'Empire ; qu'elle daigne aussi recevoir avec bonté et comme un tendre père les vœux respectueux qu'ils font pour elle, et qu'elle daigne accorder à tous, à chacun de nous, à moi, sa grace et sa bienveillance. »

Les nouvelles de Londres donnent de l'état du roi des détails satisfaisans. S. M. paraît visiblement mieux ; le sommeil et l'appétit sont revenus. L'état mental est toujours le même. On regarde désormais la guerre avec les Etats-Unis comme inévitable ; la frégate anglaise *le Mélampus* a pris la frégate *le Président*. Le gouvernement anglais a envoyé en Canada 40,000 équipemens complets ; à Monte-Video, les insurgés ont obtenu un succès complet : on annonce comme certaine la reddition de la place. Mais ce qui se passe en Sicile mérite une attention et une mention particulière. Les notes suivantes apprendront de quel œil les Anglais y sont vus, et quel rôle ils ont prétendu y jouer.

On connaît à présent, dit *l'Englishmann*, la cause des arrestations qui ont eu lieu en Sicile. Cinquante-deux personnes de la première noblesse avaient adressé une pétition au gouvernement britannique, tendante à provoquer la coopération de l'Angleterre pour établir un meilleur ordre dans l'administration intérieure. On nomme les princes de

Villa-Franca, Belmonte, Castel-Nuovo, d'Archy, et même une personne liée à la famille royale. La plupart de ces pétitionnaires ont été envoyés en exil à Pantalarie : mais on espérait que lord William Bentinck intercèderait en leur faveur.

Aussi les plaintes contre le gouvernement de la Sicile prennent de jour en jour un caractère plus affligeant. Nous apprenons qu'un vaisseau grec, muni de licences anglaises, a été pris par un corsaire sicilien, et déclaré de bonne prise. Le tribunal sicilien a osé déclarer que les licences anglaises n'étaient d'aucune valeur. Les déportés sont cinq des premiers barons du royaume et les plus fermes soutiens de l'intérêt britannique. Le roi Ferdinand allait même signer des pleins-pouvoirs qui autorisaient le chevalier Castrani à bannir tout étranger qui se rendrait suspect, lorsque lord Bentinck est arrivé et a fait des remontrances. Mais ces remontrances ont été nulles ; les propositions apportées à la cour de Palerme par cet ambassadeur ont parus incompatibles avec l'honneur du pays; *Flaminius* Bentinck a quitté la Sicile : son départ précipité, et son retour à Londres, annoncent une prompte rupture avec la cour de Palerme.

Les détails reçus d'Espagne ont confirmé le désastre de l'armée de Murcie. Le général Freire a été complètement battu. Les Espagnols fuyant sur tous les points qui conduisent à Murcie, les ont ouverts aux Français qui préparent une expédition contre Carthagène. De son côté, lord Wellington est devant Ciudad-Rodrigo. Les Français continuent à occuper leur position de Coria; il ne s'est rien passé d'important. Les Anglais s'étendent de la route de Placentia, où les Français sont en force considérable, à Ciudad-Rodrigo. Les premiers s'attendent à être attaqués incessamment par les Français, séparés d'eux par des défilés.

Quant à Cadix, nous avons déjà fait mention des plaintes que le gouvernement anglais a élevées contre la conduite d'un grand nombre d'habitans de cette ville. Le ministre Wellesley les a consignées dans une note authentique ; cette pièce est étendue, mais elle appartient trop à l'histoire de cette guerre, elle y dévoile trop bien et l'égarement des insurgés, et l'incertitude de leurs dispositions, et l'embarras de leurs instigateurs, pour ne pas la publier en entier.

Le ministre anglais l'adresse au secrétaire-d'état de la junte insurrectionnelle de Cadix ; il commence par rappeler sa longue patience, et son silence sur les bruits et les

écrits qui circulent à Cadix contre le gouvernement anglais. « Mais, ajoute-t-il, les écrits qui ont été publiés, ainsi que les bruits qui ont circulé, sont devenus si injurieux pour le nom et le caractère anglais, et tendent tellement à favoriser les vues de l'ennemi et à semer des dissentions parmi les alliés, que je croirais manquer aux devoirs de ma place et aux sentimens qui doivent animer tout Anglais, si je pouvais voir avec indifférence les calomnies qu'on accumule chaque jour contre mon pays. Pour donner une idée des termes dans lesquels sont conçues ces assertions, il me suffira, je crois, de prier V. Exc. de lire la pièce ci-jointe, où l'on impute à mon souverain et à son gouvernement, ainsi qu'à la nation britannique, des intentions contraires à l'honneur, à la justice et à la bonne foi, et entièrement subversives de tous les principes qui ont déterminé la Grande-Bretagne à servir la cause de la nation espagnole. On reproduit, en outre, dans cet écrit, les plaintes et les imputations dirigées au mois de mars dernier contre l'Angleterre; savoir : que les provinces espagnoles frontières du Portugal étaient placées sous le commandement militaire de lord Wellington; que l'armée espagnole devait être commandée par des officiers anglais, et en un mot soustraite à l'autorité militaire espagnole, afin de former une armée véritablement anglaise. On attribue aussi au gouvernement britannique le projet d'envoyer à Cadix un renfort de troupes suffisant pour prendre possession de la ville et de l'île, et de les garder au nom et comme une propriété de S. M. britannique. Si l'on considère les sacrifices qu'a faits l'Angleterre, les déclarations successives de la conduite qu'elle a résolu de tenir à l'égard des colonies espagnoles, dont quelques-unes ont été insérées dans la Gazette de la Régence; si l'on considère la preuve décisive qu'elle vient tout récemment de donner du désintéressement de ses vues, en offrant sa médiation entre la junte et celles des colonies qui ont refusé de reconnaître son autorité, je ne devrais pas être dans la nécessité de réfuter des charges telles que celles contenues dans la pièce en question. Il fallait, en effet, que nous nous trouvassions dans une situation aussi critique que celle où nous nous trouvons réduits dans les bornes étroites de cette place, dont le salut dépend de l'harmonie et de la bonne intelligence, pour que je me soumisse à l'humiliation de venger l'honneur de mon pays, outragé par les publications dont la tendance malveillante se fait suffisamment apercevoir.

« Désirant cependant conserver sans la moindre altération

les sentimens d'estime et de respect dont mon souverain et la junte sont mutuellement animés, je me crois obligé à réclamer de la manière la plus positive et la plus solennelle, au nom de S. M. B., de son gouvernement, et de la nation anglaise toute entière, contre les imputations injurieuses dirigées contre eux. Je nie avec la même assurance qu'il existe le moindre fondement pour l'interprétation donnée aux notes que j'ai présentées au mois de mars dernier, par lesquelles je suggérais qu'il convenait que les provinces espagnoles frontières du Portugal fussent placées sous l'autorité temporaire de lord Wellington, cette mesure n'ayant d'autre objet que d'autoriser S. S. à en tirer les secours militaires qu'elles sont capables de fournir. J'affirme pareillement, de la manière la plus solennelle, que ni mon souverain, ni son gouvernement, n'ont eu l'intention de s'emparer de Cadix, et que si l'on y envoyait des renforts, ce serait exclusivement pour concourir à la défense de cette importante position.

» Enfin, je répète ce que j'ai plusieurs fois déclaré à V. Exc., c'est qu'en prenant part à la lutte actuelle, la Grande-Bretagne n'a pas eu l'intention de profiter des circonstances malheureuses où se trouve l'Espagne pour en obtenir des avantages exclusifs, et qu'elle n'a voulu que contribuer à l'expulsion de l'ennemi.

» Je termine, très-excellent seigneur, en suppliant V. Exc. de vouloir bien soumettre cette note au conseil de régence dans le plus bref délai possible, et je me crois obligé de demander qu'il lui donne la publicité convenable, afin de prévenir les conséquences fâcheuses qui pourraient avoir lieu si l'on se persuaduait que les intentions de la nation anglaise sont telles que les représentent les bruits et les écrits qui ont circulé dans cette ville.

» J'ai l'honneur de réitérer à V. Exc. les assurances de ma considération distinguée. » *Signé*, WELLESLEY.

Cet écrit fait juger les dispositions des alliés, celles des insurgés, et des chefs de parti. Il atteste la désunion et la haine qui règnent dans cette coalition. Nous avons dû le rapporter en le rapprochant de l'ordre du jour par lequel le général anglais inflige des punitions exemplaires à des officiers portugais ou qui désertent leur cause, ou qui la servent comme s'ils voulaient la déserter.

De telles publications, faites en Angleterre même, ne contribuent pas peu à y éclairer les esprits, à y former l'opinion. Les alarmes qu'inspire le voyage de l'Empereur sur les côtes n'y sont point dissimulées. Un des journaux de

l'opposition s'en rend l'interprête avec une force de dialectique qui ne semble permettre la sécurité ni aux ministres, ni au dernier de leurs adhérens.

« Tandis que des difficultés imprévues, dit-il, paralysaient dans la péninsule la vigueur que le gouvernement français a coutume de déployer à la guerre, la vaste étendue de ses différens ports, la tentation qu'il éprouve de faire un effort maritime, et, plus que cela, les circonstances où nous nous trouvons, circonstances aussi imprévues qu'heureuses pour lui, ont absorbé tous les soins et dirigé toute l'attention de Napoléon vers la création d'une marine française, et son organisation. Le courage et l'habileté des amiraux anglais ont sans doute presque entièrement anéanti la marine française, jadis si formidable; mais ce que la science et le courage ont détruit, le génie, secondé de l'industrie, peut le rétablir. La France peut, à l'abri de tout danger, construire des flottes nombreuses; et l'énergie d'une vigoureuse administration, puissamment aidée de l'irrésistible levier de la conscription, peut donner une existence dangereuse à cette masse inerte, en l'armant d'un nombre suffisant d'hommes et de navigateurs. Nous nous abuserions étrangement si nous supposions que parce que des hommes n'ont pas passé leur vie à la mer, leur habileté ne suffirait pas dans un moment de danger et dans le cas d'une urgente nécessité. Une portion comparativement faible d'habiles matelots, suffirait pour mettre une flotte considérable en état de manœuvrer et de combattre; et du moment où les Français s'apercevront que le nombre de leurs vaisseaux attendra celui des nôtres, rien ne pourra les retenir dans leurs ports, sur-tout s'ils croient pouvoir, par une sortie audacieuse, accomplir quelque grand objet.

» L'état de nos relations avec l'Amérique, et la malheureuse situation de l'Irlande, sont pour Napoléon les causes d'une tentation irrésistible, d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour créer une marine. Les vues du gouvernement et les espérances des Français sont également dirigées vers ce grand objet national. Les avis les plus récens des côtes de France et de Hollande s'accordent tous à montrer le peuple comme rempli d'espoir et pleinement convaincu que dans peu la France aura une flotte capable de lutter, quant à l'habileté, avec celles si vantées de la Grande-Bretagne. Lorsque les vues du gouvernement sont ainsi fondées sur les véritables sentimens de la nation, les mesures d'exécution sont rarement insuffisantes et

échouent difficilement. Les immenses travaux que l'ennemi a faits dans l'Escaut pour hâter l'exécution de ses projets maritimes, sont réellement formidables et de nature à nous causer les plus sérieuses alarmes. Les malheurs qui résulteraient pour nous de la sortie heureuse d'une escadre française qui se porterait sur l'Irlande en tournant l'Ecosse, ou qui cinglerait vers l'Amérique, dans les circonstances où nous nous trouvons relativement aux Etats-Unis, méritent l'attention la plus sérieuse. Les dangers auxquels une flotte ennemie serait exposée dans un tel cas, seraient sans doute très-grands; mais l'objet est de la plus haute importance et mérite bien qu'on s'expose à quelques risques.

» L'opinion générale en France est que, sous peu de tems, Napoléon aura des forces navales suffisantes pour lutter avec les nôtres. Il est constant que, dans l'Escaut seulement, la France aura avant Noël une flotte de trente à trente-cinq vaisseaux de ligne. Nous devons donc surveiller ses mouvemens et ses mesures avec d'autant plus de soin, que nous ne pouvons douter que Napoléon ne soit toujours disposé à tenter les plus grands efforts pour anéantir notre supériorité maritime. »

En lisant ces extraits de papiers anglais, on croirait que notre ennemi avait connaissance des détails que le voyage de S. M. sur les côtes allait rendre publics. L'Anglais, en effet, ne fait ici que présager et dire à l'avance ce que *le Moniteur* va en quelque sorte dire après lui. Les aveux ennemis vont au-delà de nos assertions, et les alarmes de l'Angleterre sont en proportion de nos espérances.

Voici ces notes officielles sur le voyage de S. M. : elles doivent terminer cet aperçu des événemens hebdomadaires qui intéressent la politique générale.

S. M. est partie le 19 de ce mois au matin de Compiègne, et arrivée à Montreuil à quatre heures après midi; elle est restée deux heures dans cette place, et a ordonné, après en avoir inspecté la situation, divers travaux aux officiers du génie.

A huit heures du soir elle est arrivée à Boulogne; le 20, à six heures du matin, elle a passé en revue la division d'infanterie commandée par le général Ledru; à midi, S. M. s'est embarquée pour visiter la flottille, et est allée par mer voir les ports de Vimereux et d'Ambleteuse; le prince de Neuchâtel et le ministre de la marine accompagnaient l'Empereur dans son canot, qui était conduit par le capitaine de vaisseau Lecoat-Saint-Haouen.

Pendant ce tems, la flottille échangeait des coups de canon avec la station anglaise et la forçait de prendre le large.

Le 21, l'Empereur a passé en revue les autres troupes et a inspecté les fortifications de Boulogne.

Le contre-amiral Baste, commandant de la flottille, a eu différens engagemens avec la croisière ennemie; un bâtiment écurie étant allé à la dérive, a été pris; mais les bâtimens anglais ont été très-maltraités; ils ont eu deux officiers et une trentaine d'hommes tués ou blessés. La frégate commandante a été criblée par les boulets de 24 de nos canonnières, qui l'ont obligée à mettre sur-le-champ le cap sur l'Angleterre, pour se faire radouber; on sera forcé de la faire entrer dans le bassin.

Le 22, à neuf heures du matin, S. M. a fait défiler le corps d'armée que commande le maréchal duc d'Elchingen, ainsi que les bataillons d'équipage de la flottille; avant que S. M. montât à cheval, les différentes autorités du pays lui avaient été présentées à l'issue de la messe.

A deux heures, S. M. est montée en voiture, et est arrivée à Ostende à minuit.

Le 23, l'Empereur, après avoir visité les fortifications d'Ostende et ordonné de nouveaux travaux, est parti à cheval en suivant le Strand par la route de Blankeimberg, a passé le Swyn et est arrivé à Breskins à six heures du soir.

Le 24, l'Empereur est monté à cheval, et a visité dans le plus grand détail le Fort-Impérial, le Fort-Napoléon et le Fort-du-Centre de l'île de Cadzand. S. M. a été très-satisfaite des travaux du génie. Soixante mortiers, partie à plaque, partie de nouvelle invention, partie mortiers de 12 pouces à la Gomer, les uns portant leurs bombes à 2500 toises, les autres à 2000 toises, et les mortiers à la Gomer, à 1500 toises, soixante pièces de 36 et vingt pièces de 48, sont en batterie dans ces trois forts. Des casemates à l'épreuve de la bombe contiennent les magasins et la garnison. Une large inondation couvre les fraits de terre, qui ont eux-mêmes des cavaliers armés de pièces de siége. Dans l'impossibilité de cheminer à travers l'inondation, l'ennemi qui voudrait prendre le Fort-Impérial, devrait cheminer sur la digue. Il n'arriverait au Fort-Impérial qu'après s'être emparé du Fort-Napoléon, fort qui est construit en maçonnerie, et susceptible d'une vigoureuse résistance. Il serait après cela obligé de cheminer sur la digue pour forcer le Fort-du-Centre; et, après ces deux grands siéges,

évalués par les gens de l'art devoir durer quarante jours de tranchée ouverte, il ne se trouverait qu'à quatre cents toises du Fort-Impérial, ce fort ayant des cavaliers casematés, une galerie de mine, une traverse sur la digue et autres ouvrages avancés. Deux autres forts placés sur la digue défendent le Fort-Impérial en amont du fleuve. On doit donc considérer le Fort-Impérial comme susceptible d'une défense régulière de trois mois de tranchée ouverte, sans calculer les accidens que l'assiégé pourra faire naître dans un terrain où l'on ne peut cheminer que sur une digue.

A une heure après-midi, S. M. est montée à bord de l'escadre par un très-joli tems. Elle a commencé sa visite par *l'Anversois*, vaisseau de 74, commandé par le capitaine Soleil, qui tenait la tête de la ligne. Elle a parcouru successivement toute la ligne, s'arrêtant sur chaque bâtiment; S. M. a donné sur chacun divers avancemens; elle a été très-satisfaite de la tenue des équipages et des vaisseaux; elle en a témoigné sa satisfaction au vice-amiral Missiessy, commandant en chef l'escadre, et aux officiers. Le ministre de la marine, en peu d'années, a créé une escadre de 30 vaisseaux de guerre, munis de tout, dans une contrée où, il y a huit ans, il n'y avait pas un chantier; cales de construction, bassin, magasin, vaisseaux, tout a été formé.

A six heures du soir, S. M. a fait arborer son pavillon à bord du *Charlemagne*, où elle a passé la nuit.

Le 25, à huit heures du matin, la mer est grosse et le vent grand frais.

S. M. a accordé la décoration de la Légion-d'honneur aux pilotes Pierre Thomas et Mathieu Amadis, et à chacun une pension de 3000 fr. leur vie durant, pour les services rendus à l'escadre. L'un de ces pilotes est de Flessingue, l'autre de Brest. L'un est chef du pilotage de l'intérieur du fleuve, l'autre de l'extérieur.

Le ministre de la marine, le vice-amiral Ganteaume, colonel commandant les marins de la garde, le vice-amiral Missiessy, le contre-amiral Ruysch, ont eu l'honneur de dîner avec S. M.

Le 25 et le 26, un coup de l'équinoxe s'est fait sentir. Il a venté grand-frais, et la mer a été très-houleuse. Il a été impossible de communiquer avec la terre.

Le 26 après-midi, trois vaisseaux ont appareillé, et ont fait différentes manœuvres.

S. M. n'a point souffert de la mer.

Le 27 septembre, l'Empereur est allé à Flessingue. S. M. a été très-satisfaite des immenses travaux que le génie et la marine y ont exécutés.

Le fort Montebello est armé de quatre-vingts bouches à feu, avec réduit casematé. Les fronts de mer de Flessingue sont armés de cent pièces de 36, et de soixante mortiers à plaque, ou de 12 pouces à la Gomer. Toute la partie en arrière de Flessingue a été relevée; des flaques d'eau y procurent une inondation de 150 toises, soutenue par un système de lunettes. De bons chemins couverts, de bons glacis et trois couronnes placées à 1200 toises en avant, s'appuyent sur les forts Saint-Hilaire et Montebello, et mettent la place à l'abri de tout bombardement. Le fort Saint-Hilaire, armé de cinquante bouches à feu, est réuni au fort Rameskens par des forts intermédiaires. Le fort Rameskens, couvert par une couronne qui est elle-même couverte par des inondations; des digues coupées et réunies par batardeaux en maçonnerie; des galeries de mine pratiquées à soixante toises des digues, de manière à les faire sauter si cela était nécessaire: tel est l'aperçu des immenses travaux faits depuis deux ans à Flessingue. Il est vrai que le génie de terre seul a employé dans cet espace de tems près de neuf millions. On achève des cavaliers casematés dans l'intérieur de la ville; et déjà les magasins à poudre, les magasins des vivres et l'arsenal sont à l'abri de la bombe. Ces travaux ont mis Flessingue au rang des places de premier ordre.

La marine a fait également des travaux considérables. Tous les quais des bassins que les Anglais avaient voulu détruire ont été réparés. Les mines par lesquelles l'ennemi a fait sauter l'écluse étaient si mal dirigées, que le radier n'a pas souffert; on l'a découvert, et on l'a trouvé intact et en bon état. L'ingénieur Sganzin est parvenu à donner vingt-cinq pieds d'eau aux portes, en faisant creuser dans le radier. L'écluse sera finie cette année, et trente vaisseaux de guerre pourront y entrer tout armés, avantage que ce bassin n'offrait pas précédemment. Le magasin général, que les Anglais avaient fait sauter, est rétabli, mis à l'abri de la bombe, et un cavalier s'élève sur la plate-forme.

Le 28, S. M. est allée à Middelbourg et à Tervere. Elle a ordonné de nouveaux ouvrages pour accroître les fortifications de Tervere, dont il est important de faire une bonne place.

Le 29, à cinq heures du matin, l'Empereur s'est rendu

à Terneuse pour visiter les travaux du bassin que les ingénieurs des ponts et chaussées y construisent, et dans lequel quarante vaisseaux de ligne pourront entrer à basse-mer comme à haute-mer. Il y a soixante pieds d'eau au pied des digues de Terneuse, et ce point important est appuyé sur les deux rades de Terneuse et de Baerlandt.

Après avoir examiné les travaux du bassin, S. M. a continué de remonter l'Escaut, dans son canot, jusqu'à Batz, où elle est arrivée à sept heures du soir. Elle y a visité les ouvrages qu'on a faits pour s'assurer le passage du bras de Berg-op-Zoom, dont le fort de Batz n'est que le réduit. Elle est ensuite rentrée dans son yacht, et à une heure après minuit elle arrivait à Anvers, très-satisfaite de l'avancement de tous les travaux, du bon état personnel et matériel de ses escadres, et de la rapidité de leurs manœuvres.

Voilà les détails publiés sur les mouvemens qu'impriment sur tous les points de la côte les ordres de S. M., et que redouble sa présence. Il gouverne son Empire en le parcourant, l'émulation le précède, les bienfaits l'accompagnent, et les témoignages de la reconnaissance de toutes les classes le suivent; mais après avoir montré le souverain veillant à l'exécution de ses ordres, jugeant tout par lui-même et voyant tout par ses yeux, on aime à le retrouver dans les détails les plus petits de son voyage; on veut assister à toutes ses actions, et entendre, s'il se peut, toutes ses paroles. Voici une anecdote en ce genre à ajouter à celles qui ont fourni tant de sujets aux beaux-arts, et tant de pages intéressantes au biographe.

L'Empereur, en partant d'Ostende, a suivi l'Estran. Ne voulant pas faire le tour par Ecluse, elle s'est jetée, pour passer le Swin, dans un bateau pêcheur avec le duc de Vicence, son grand-écuyer; le comte Lobau, l'un de ses aides-de-camp, et deux chasseurs de la garde. Deux pauvres pêcheurs menaient la barque qui, avec tout son gréement, valait 150 florins: c'était tout leur bien. La traversée a duré une demi-heure. S. M. est arrivée au fort Orange dans l'île de Cadsan où l'attendaient le préfet et sa suite. On a allumé un grand feu, parce que l'Empereur était mouillé et qu'il faisait froid. Les pêcheurs auxquels on a demandé ce qu'ils voulaient pour leur passage, ont demandé un florin pas passager. S. M. alors les a fait appeler, leur a fait donner 100 napoléons et 300 fr. de pension leur vie durant. Il est difficile de se peindre la joie de ces pauvres gens, qui étaient bien loin de se douter qui ils avaient reçu dans leur barque. S...r.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXXIV. — *Samedi* 12 *Octobre* 1811.

POÉSIE.

SCIPION A SON ARMÉE, EN ABORDANT EN AFRIQUE.

FRAGMENT.

Romains, la voilà donc cette terre fatale,
De vos destins fameux dangereuse rivale,
Où furent assemblés ces bataillons nombreux,
Qui, sous un chef encor plus redoutable qu'eux,
Pour renverser nos murs venus avec furie,
Depuis plus de seize ans dévorent l'Italie!
Soldats, rappelez-vous toutes leurs cruautés,
Les fleuves teints de sang et nos champs dévastés,
En tous lieux sous leurs pas les campagnes fumantes,
Vos enfans éperdus et vos femmes tremblantes,
Voyant avec effroi du haut de nos remparts
Aux bords du Téveron flotter leurs étendards.

Mais le jour est venu de laver nos injures,
Il est tems de punir ces traîtres, ces parjures,
Des plus sacrés sermens infracteurs odieux,
Et de venger enfin la patrie et les Dieux.
Abattons la fierté de cette république;
Excités par la haine, allons rendre à l'Afrique

Toutes les cruautés de ce nom de vainqueur,
La désolation, le carnage et l'horreur.

Ces fiers Carthaginois du fond de l'Ibérie,
Auront pu pénétrer au sein de l'Italie :
Et vous, braves guerriers, invincibles soldats,
Ce qu'ils ont entrepris vous ne l'oseriez pas !
Ah ! je vois s'indigner votre bouillant courage.
Allons ; et de ce pas, je vous mène à Carthage ;
Annibal vint à Rome, et je veux l'imiter,
Ce qu'en vain il tenta je veux l'exécuter.

Aurons-nous à passer des monts inaccessibles,
Nous opposera-t-on des troupes invincibles ?
Ils n'ont pour défenseurs qu'un ramas d'étrangers,
Vil troupeau qui s'enfuit à l'aspect des dangers,
Sans patrie et sans biens, du seul pillage avides,
Qui n'ont que la fureur et l'intérêt pour guides.
Et nous, braves amis, nous verrons tous les jours
Le Numide allié nous prêter son secours ;
L'ardent Massinissa que son serment engage,
Accourt s'unir à nous pour renverser Carthage ;
Nous le verrons suivi de ses nombreux soldats,
Et bientôt sur ces bords il guidera nos pas.
Marchons, et le succès est certain pour nos armes,
Tout tremble dans l'Afrique, et Carthage en alarmes
D'Annibal vainement implorant le secours,
Frémit, et croit déjà voir s'écrouler ses tours.

Et ce qui doit bien plus flatter notre espérance,
Ce Dieu qui prit toujours Rome sous sa défense,
Ce Dieu le seul auteur de tous nos grands exploits,
Ce Dieu qui doit ranger l'univers sous nos lois,
Le grand Capitolin nous promet la victoire ;
Mais si vous démentez en ce jour votre gloire,
Si la crainte un instant peut s'emparer de vous,
Trop indignes soldats, redoutez son courroux.

Rappelez-vous plutôt que l'Espagne soumise,
Mardonius défait, Carthagène conquise,
Par vos sanglantes mains les Scipions vengés,
Font voir que par les dieux vous êtes protégés.

Et quelle gloire, amis, si nous pouvions encore
Détruire ces remparts que l'Italie abhorre,
Soumettre ce pays à Rome si fatal,
Qui nourrit Amilcar, qui vit naître Annibal,
Et pour prix de nos soins et de notre courage,
Voir croître les moissons aux lieux où fut Carthage.

TALAIRAT.

LES RIVES DE PROVENCE.

ÉLÉGIE.

Sur tes bords, aimable Provence,
Que ne puis-je couler mes jours!
Que ne puis-je, au sein des amours,
Savourer le bonheur d'une obscure existence,
Et reposer mon indolence,
Dans ces bois parfumés, à l'ombre de ces tours,
Qui conservent encor des premiers troubadours,
La poétique souvenance!

Jeune amant de la lyre et des ombrages verds,
Avec quel doux transport ici je me rappelle
Ces chanteurs si naïfs, dont les heureux concerts,
Inspirés par l'amour, n'eurent point de modèle!
A leurs tendres accords, ce rivage enchanté,
Vit naître l'art des vers, la noble courtoisie,
Et cette fleur de loyauté,
Par qui du Gaulois indompté
La rudesse fut adoucie.
O charme des antiques mœurs!
C'est ici que l'amant, avec persévérance,
De sa douce ennemie adorait les rigueurs,
La servait en esclave, ornait de ses couleurs,
Ou sa guitare, ou le fer de sa lance;
Et moins timide après tant de souffrance,
Venait à ses genoux, les yeux mouillés de pleurs,
Demander un peu d'espérance.

Voilà ces frais vallons, ces fertiles coteaux,
Où de gais ménestrels, sur des harpes légères,
S'en allaient récitant de châteaux en châteaux,

D 2

Les sirventes malins, les gentils fabliaux,
Qu'enfantait chaque jour la muse des Trouvères.

Visité par eux tour-à-tour,
Hélas! pourquoi ce beau rivage
A-t-il vu tomber sans retour,
Ces superbes dònjons, illustrés d'âge en âge,
Où des dames de haut parage
Rassemblaient leur galante cour!
Pourquoi sur ces gazons émaillés de pervenches,
Ne vois-je plus se rendre, ainsi qu'au bon vieux tems,
Des poursuivans d'amour, vêtus d'habits flottans,
Et couronnés de roses blanches!

O bergers! dans ces lieux vous qui fûtes nourris,
Vous dont la folle ivresse et me plaît et m'attire,
De grâce, montrez-moi les ombrages fleuris,
Où, pleins d'un aimable délire,
Ces jeunes paladins, ces poëtes chéris,
Venaient se disputer le prix,
Du bien aimer et du bien dire.
Apprenez-moi quels murs, quels palais autrefois
Du joyeux Adhémar entendirent la voix:
Quel asyle a reçu la dépouille mortelle
Du noble Bérenger, du tendre Palazis,
Ou de ce Mirval si fidèle
Aux doux attraits d'Azalaïs.

Mais en vain je les prie.... aucun d'eux ne m'écoute.
Les sons du galoubet mêlés au tambourin,
Vers ces bois arrondis en voûte,
Appellent le folâtre essaim.
Là, sous de frais palmiers qu'un doux rayon colore,
Au bord de cette mer, témoin de leurs amours,
Je vois se rassembler encore
Ces enfans des vieux troubadours.
Semblable au chevreuil des montagnes,
Près d'eux, une jeune beauté
Accourt d'un pas précipité,
A la tête de ses compagnes.
Dans les flots de ses noirs cheveux,
Le souffle du zéphir se joue,
La rose brille sur sa joue,

La flamme étincelle en ses yeux.
Aux bras de son amant, légère, elle s'élance :
Toutes à l'imiter s'empressent à-la-fois ;
Et répétant un refrain villageois,
La foule bondit en cadence.

Cependant du sommet de ces riches coteaux,
Un faible crépuscule, avant-coureur de l'ombre,
A la gaîté de ces tableaux,
Vient mêler une teinte sombre.
Le long du bord, plus mollement,
Chaque flot tour-à-tour s'avance et se retire.
Avec un sourd gémissement,
Dans la feuille des bois le vent du soir expire ;
Et la mer qui semble sourire,
A peine au plus léger navire
Imprime un doux balancement.
Fidèle à de si beaux rivages,
L'astre des nuits leur donne un regard indulgent,
Et sur un trône de nuages
Il jette son manteau d'argent.

A ces clartés mystérieuses,
Folâtrez, innocens pasteurs !
Vierges ! couronnez-vous de fleurs,
Et vers ces rives amoureuses,
De vos danses voluptueuses,
Ramenez, ramenez les chœurs.
L'âge vient ; les fêtes joyeuses
Assez tôt font place aux douleurs.
La plus belle vie a des pleurs,
La mer des saisons orageuses ;
Jamais sur ces bords enchanteurs
Vous ne danserez plus heureuses.

S. Edmond Géraud.

Pour le portrait de M. Ducis, *gravé d'après le beau tableau de M.* Gérard.

A ce front, à ces yeux, à cet air de fierté,
Et de puissance et de bonté,

Français, reconnaissez ce fils de Melpomène,
Qui, vingt ans maître de la scène,
Y marcha dans sa force et dans sa liberté (1).

GINGUENÉ.

ENIGME, LOGOGRIPHE, CHARADE.

Tâche de fuir mes appas dangereux,
Rougis, lecteur, même de me connaître;
Il est constant que les plaisirs, les jeux,
Peuvent, *chez moi*, détruire ton bien-être,
Où, malheureux! par ta perversité,
Tu peux encor détruire ta santé.

Cherche à-présent, ami, trouve dans mes six lettres,
Ce que l'on voit toujours au-dessus des fenêtres,
Une ville d'Afrique, un adverbe, un pronom,
Un souverain, un chant, l'opposé de raison,
Ce qui n'est ni le pas, ni le galop des bêtes,
Ce qui met les vaisseaux à l'abri des tempêtes,
Un de tes ennemis, fameux ministre anglais,
Ce qu'un avare entasse et ne donne jamais,
Un vent qui peut par fois attirer un reproche,
Ce qu'on cuit sur le gril, et souvent à la broche.

Enfin, mon premier est un jeu,
Mon second est souvent au feu,
Et mon tout est un mauvais lieu.

Par un Abonné de Lunel.

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est la lettre *R*.

Celui du Logogriphe est *Solstice*, où l'on trouve : *lice, soleil, lie, site, œil, tic, cils, lot, si, sol, sot, ciel* et *liste*.

Celui de la Charade est *Richelieu*.

(1) Vers de la tragédie d'*Abufar*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Biographie universelle, ancienne et moderne, ou *Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes.* Ouvrage entièrement neuf, rédigé par une Société de gens de lettres et de savans. *Première livraison*, en deux volumes in-8° d'environ 700 pages. — Prix, 14 fr., et 19 fr. franc de port. — A Paris, chez *Michaud* frères, imprim.-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le prospectus de cet important ouvrage excita vivement l'attention publique lorsqu'il fut mis au jour par MM. Michaud, en 1810. Il s'ouvrait par un discours préliminaire qui sert à présent de préface à l'ouvrage, et dans lequel M. Auger, l'un de nos meilleurs littérateurs, exposait avec beaucoup de clarté le plan de cette entreprise, signalait les défauts des anciens dictionnaires, et annonçait par quels moyens on se proposait de les éviter; à la suite du Discours se trouvait une liste des collaborateurs entre lesquels on avait distribué les différentes parties de l'Encyclopédie biographique : elle offrait bien quelques noms obscurs, mais elle en présentait aussi de très-célèbres; en un mot, le *Discours* et la *Liste* semblaient promettre, dans la *Biographie universelle*, un ouvrage aussi sagement conçu que soigneusement exécuté. Cependant, il faut l'avouer, ce prospectus ne pouvait manquer de faire aussi naître des craintes. De combien d'annonces semblables ne trouve-t-on pas l'histoire dans ce vers d'Horace :

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus !

Et combien n'a-t-on pas vu d'entreprises où les noms célèbres n'étaient affichés que pour inspirer la confiance

et dont l'exécution était ensuite remise aux ouvriers les plus obscurs ! Il fallait donc attendre la première livraison de la *Biographie universelle*, pour se fier avec un peu de certitude aux promesses des éditeurs, et nous nous faisons un plaisir d'annoncer aujourd'hui qu'elles n'ont point été trompeuses. Les noms de leurs collaborateurs les plus distingués, après avoir décoré le prospectus, attestent à présent la bonté d'un très-grand nombre d'articles. Le plan annoncé dans ce même prospectus a été exactement suivi ; si l'on n'a point atteint tous les avantages qu'on s'en promettait, si en évitant certains défauts on est tombé quelquefois dans des défauts contraires, cela tient beaucoup plus à la nature de l'entreprise et à ses nombreuses difficultés, qu'à la négligence de ceux qui l'exécutent ou la dirigent ; et ce qu'il faut principalement observer, les inconvéniens où l'on a pu tomber ne sont rien en comparaison de ceux que l'on reprochait aux anciens Dictionnaires.

Le plus grave de tous a été fort bien développé par M. Auger dans son *Discours*. Un seul homme, ou deux tout au plus, s'étant chargés jusqu'ici des entreprises de ce genre, comment pouvait-on se flatter qu'un si petit nombre d'individus rassemblât des connaissances assez variées pour juger pertinemment les hommes de tous les siècles et de tous les pays, les écrivains de toutes les langues, les hommes illustres dans toutes les sciences et dans tous les arts ? Un tel espoir était chimérique, et l'on devait par conséquent être sûr que la plupart des jugemens de ces biographes universels étaient prononcés sur parole. La division du travail a fait totalement disparaître cet inconvénient dans le nouveau Dictionnaire ; et sans recourir à des preuves qu'il serait trop long de rapporter, nous croyons que nos lecteurs seront convaincus, en apprenant que fidèles aux annonces du prospectus, MM. Delambre et Lacroix ont réellement écrit les notices qui regardent les mathématiciens célèbres ; que les principaux naturalistes ont été traités par M. Cuvier ; que MM. Clavier et Boissonnade ont donné les articles les plus intéressans de l'histoire et de la littérature grecque ; que MM. Suard et de Lally se sont par-

tagé l'histoire d'Angleterre, et que celle de l'Autriche et de l'Allemagne n'est point sortie des mains de MM. Stapfer, Constant de Rebecque et Guizot. De ce premier inconvénient il en était résulté un autre presque aussi grave dans les anciens Dictionnaires. Lorsque les auteurs ne trouvaient plus de sources à consulter, ils étaient forcés de garder le silence, et comme ils connaissaient mieux la littérature française que toute autre, ils compensaient, par la surabondance et l'étendue des articles nationaux, une pénurie quelquefois honteuse d'articles étrangers. On sera encore convaincu que ce défaut n'existe plus dans la nouvelle Biographie, si aux noms que l'on vient de lire, on veut ajouter ceux de M. Langlès, qui a traité à fond la littérature orientale; de M. Ginguené, qui s'est chargé de la littérature italienne, et de M. Correa de Serra, à qui l'on doit d'excellens articles sur les écrivains portugais et espagnols.

M. Auger reproche, avec raison, aux anciennes compilations historiques, un autre défaut qu'il était encore plus facile d'éviter. On y avait introduit une surcharge d'articles géographiques, archéologiques, mythologiques, qui occupaient un espace bien précieux. On s'était encore embarrassé de l'histoire de certains êtres collectifs, tels que sectes et sociétés religieuses, qui devaient, ce semble, être exclus d'un ouvrage biographique, où l'on ne doit admettre que des individus. Tous ces articles pouvaient être abrégés, et l'on pouvait en réduire le nombre; une justice plus complète, et peut-être plus que complète, les a fait totalement supprimer.

Tels sont les avantages que présente le plan de la *Biographie universelle*, comparé à ceux des autres ouvrages du même genre que nous possédions déjà: mais nous avons aussi fait entrevoir qu'on ne pouvait guères se les procurer sans en perdre d'autres, et l'auteur du *Discours préliminaire* ne l'a pas non plus dissimulé. En acquérant par l'association d'un grand nombre de collaborateurs, une plus grande variété de connaissances, il avoue que l'on a pu craindre de nuire à cette unité ou du moins à cette parité de vues et d'esprit si nécessaires

pour ne pas plonger le jugement des lecteurs dans l'incertitude qui naît toujours des contradictions. Mais on a pris tous les moyens les plus propres à prévenir cet inconvénient. On a voulu que les faits plus que les opinions fussent l'objet de la *Biographie universelle*; et l'on a établi un centre de révision et de rédaction où tous les articles doivent être lus et confrontés, afin que les réviseurs en fassent disparaître les contradictions les plus apparentes. Pour en diminuer le nombre, et aussi pour ménager l'espace, les collaborateurs ont même fait le sacrifice d'une partie de leur amour-propre, en immolant à la précision et à l'exactitude le désir de juger et de briller. Convenons qu'il était impossible de faire plus pour arriver au but desiré, la perfection et l'utilité de l'ouvrage.

Nous croyons, en effet, qu'on en est déjà bien près dans cette première livraison; et nous espérons qu'après ce témoignage que nous leur rendons avec sincérité, les éditeurs nous permettront quelques observations qui pourront les aider à s'approcher encore davantage de cette perfection à laquelle nous devons toujours tendre, bien qu'avec la certitude de n'y arriver jamais.

Nous sommes loin d'avoir examiné ces deux premiers volumes en détail et avec sévérité, et cependant nous y avons trouvé plus d'une exception à l'éloge général qu'ils méritent.

1°. Quelques collaborateurs ne soignent pas assez leur style, ou du moins on ne le soigne pas assez pour eux. On nous dit à l'article *Alcman*, qu'*Horace doit beaucoup à ce poëte, et en général à tous les lyriques dont il a traduit ou imité une foule de pièces*. Il fallait dire : *à tous les lyriques grecs*, autrement ce passage n'offre qu'une vérité niaise. M. Malte-Brun, de son côté, nous dit qu'on a du savant Abilgaard beaucoup de mémoires particuliers insérés dans *ceux* de l'académie des sciences de Copenhague; on n'insère point des mémoires dans des mémoires, mais dans un recueil de ce genre d'écrits. M. Botta, dont nous honorons d'ailleurs les talens et le savoir, s'exprime ainsi à l'article de *John Adams*, second président des Etats-Unis : L'*histoire* l'a placé au

nombre des premiers hommes d'état de son pays. M. Botta aurait dû se rappeler que l'histoire n'a pas encore commencé, en 1811, pour un homme mort en 1803. Enfin, pour ne plus citer qu'un seul exemple, on nous apprend, à l'article *Archytas*, qu'un fragment de ce philosophe fut *édité* par H. Etienne, en 1557; *editus* est latin, mais *édité* n'appartient à aucune langue.

2°. D'autres collaborateurs se laissent trop entraîner à l'intérêt que leur inspirent certains sujets, beaucoup moins intéressans pour l'immense majorité des lecteurs de la Biographie. M. Treneuil, par exemple, a écrit neuf colonnes entières sur le baron des Adrets; c'est trois de plus que M. Clavier n'en a employé à l'histoire d'Agésilas, et l'on conviendra cependant que ce dernier personnage a un peu plus d'importance. M. de Lally n'a pu se tenir de remplir huit colonnes de l'histoire de *Georges Abbot;* c'est quelques lignes de plus qu'on n'en compte à l'article de *Saint-Ambroise,* qui pourtant intéresse un peu plus l'histoire de l'église que cet archevêque de Cantorbery. Mais M. Noël a été plus loin encore: dix-huit colonnes pour *Antoine Arnauld!* En vérité, c'est tout ce qu'on aurait pu faire pour lui, il y a soixante ans, dans un *Dictionnaire des Jansénistes.*

3°. Les rédacteurs généraux n'ont pas toujours donné assez de soin à ce qu'ils appellent la corélation des articles. Lisez celui d'*Adam,* par M. Tabaraud. Vous y verrez qu'Adam passa 130 ans dans le paradis terrestre, et qu'il n'eut d'enfans, selon l'Ecriture, qu'après en être sorti; d'où il suit qu'Abel, à le supposer frère jumeau de Caïn, serait né tout au plus l'an 131 du monde. Lisez ensuite l'article *Abel*, par M. Coteret; ce docte ecclésiastique vous apprendra qu'Abel est né probablement la deuxième année du monde; ce qui fait une petite différence de 129 ans.

4°. Ces mêmes rédacteurs ne soignent pas toujours assez l'orthographe des noms propres et les notices bibliographiques. Il nous semble du moins qu'on a toujours écrit *Vanoza* ou *Vanozza*, le nom de la maîtresse d'Alexandre VI, et non *Venozza*, comme dans l'article de M. Desportes. Il nous semble que l'amant de M^elle^ *Aïssé*

se nommait d'*Aydie* et non d'*Aidy* comme l'écrit Mme de Vannoz, et nous sommes sûrs qu'en 1806, comme en 1787, les lettres de Mlle Aïssé ne faisaient qu'un volume, et non trois, comme le dit son historienne.

5°. Ceci nous conduit naturellement à la correction typographique de l'ouvrage, et nous devons engager les éditeurs à prendre des mesures pour l'assurer à l'avenir. Il est fâcheux de lire cette phrase à l'article *Alderete* (Diego Gracian), par M. Correa de Serra : « Charles-Quint le fit son secrétaire particulier, fut conservé dans la même qualité par Philippe II, etc. » Il manque là un *il* dont rien ne répare l'absence. On doit aussi soupçonner une faute grave dans ce passage de l'article *Apollonius de Tyanes*, par M. Michaud : « Il y avait dans le *temple* d'Ægæ un *temple* consacré à Esculape ; » et rien ne peut excuser le réviseur d'épreuves qui a laissé subsister dans l'énumération des généraux d'Alexandre qui se partagèrent ses états, *Ptolémée fils de Pagus*, au lieu de Lagus, et *Hysimaque* pour Lysimaque.

Nous faisons d'autant moins scrupule de relever ces fautes, qu'il sera facile de les corriger dans un *errata* ou dans un supplément, et c'est aussi par cette raison que nous indiquerons ici aux éditeurs quelques omissions qu'ils pourront réparer de la même manière. Ils nous donneront, par exemple, un article sur *Acron*, le plus estimé des commentateurs d'Horace, qu'ils ont exclus de leur Dictionnaire sans aucune raison et qui se trouve dans celui de MM. Chaudon et Delandine ; il faut en dire autant du poëte *Arrien* qui florissait sous Tibère, et dont les ouvrages sont indiqués dans le Dictionnaire de Lyon. S'ils veulent consulter le *Dictionnaire des Savans* écrit en Allemand par Joecher, ils pourront y compter seulement, depuis A jusqu'à AEM, une cinquantaine d'auteurs allemands, hollandais ou suisses dont ils ne font aucune mention, et parmi lesquels il s'en trouvera peut-être cinq ou six dont une Biographie *universelle* ne pouvait se dispenser de parler. Mais ce que nous devons sur-tout leur recommander de revoir avec le plus grand soin, c'est la partie des musiciens, et des auteurs qui ont écrit sur la musique ; elle est aussi

par trop incomplète. Nous pourrions leur indiquer, seulement pour leur premier volume, dix-huit articles à faire, tous plus ou moins importans pour l'histoire de l'art. Nous nous bornerons à citer ici un auteur persan *Abdulcadir* et un arabe *Abu Nasr* dont les ouvrages manuscrits se trouvent à la bibliothèque de Leyde; nous nommerons encore *Adraste*, philosophe grec et disciple d'Aristote, auteur de trois livres sur l'*harmonie* conservés dans la bibliothèque royale de Naples; et pour faciliter aux rédacteurs les recherches de ce genre, nous leur recommanderons les ouvrages du prince-abbé de Saint-Blaise, publiés en 1774 et 1784, en cinq volumes in-4°, ou, pour plus de commodité, le Dictionnaire historique et bibliographique des Musiciens, publié en allemand par E. L. Gerber en 1790 et 1792.

Quoiqu'il soit un peu tard après la publication de deux gros volumes, nous aurions aussi grande envie de réclamer contre l'exclusion de tous les personnages appartenant aux tems mythologiques ou héroïques; car ils ne sont pas tous fabuleux. De toutes les raisons qu'on en donne dans le *Discours préliminaire*, il n'y en a qu'une seule de concluante; mais en revanche elle est de nature, quoiqu'à peine indiquée, à nous ôter tout espoir de réussir. On a laissé, dit-on, tous les articles de ce genre dans les Dictionnaires mythologiques de deux collaborateurs de la *Biographie universelle*, MM. Millin et Noel. Il est tout simple que ces messieurs n'ayent pas voulu nuire au débit de leurs propres ouvrages pour en enrichir un autre où ils ne sont que simples collaborateurs.

Cette annonce est déjà si longue qu'il ne nous reste plus d'espace pour joindre aux éloges généraux par lesquels nous l'avons commencé, l'éloge particulier d'un grand nombre d'articles des principaux collaborateurs. Heureusement que la plupart ont déjà été indiqués au public par les journalistes. Les citer ici de nouveau n'ajouterait rien à l'idée qu'on a pu se faire de leur valeur. Nous croyons avoir plus fait pour les éditeurs, en relevant les défectuosités dont nous avons été le plus frappés dans ces deux premiers volumes, et en indiquant

les moyens de les réparer et de les éviter à l'avenir. Les éloges des journaux peuvent faire le sort d'une brochure, d'un roman, d'un ouvrage de circonstances, de tout livre en un mot qui ne peut avoir que le succès du moment. Ces éloges n'influent presque en rien sur la fortune d'une entreprise qui ne peut être exécutée qu'en plusieurs années, d'un ouvrage dont le débit doit durer encore plus long-tems. L'examen du lecteur impartial et éclairé suit nécessairement celui des journalistes, seul il engage les souscripteurs à persévérer, et procure de nouveaux acquéreurs à l'ouvrage. Or le résultat de cet examen dépend uniquement de la solidité, de l'exactitude du travail qui en est l'objet ; en provoquer la perfection est donc le meilleur moyen d'en assurer la réussite. M. B.

LA MALTÉIDE, ou *le Siége de Malte par Soliman II, empereur des Turcs*, poëme en seize chants ; par N. HALMA jeune. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3.

LA piété et la valeur instituèrent l'ordre de Malte ; elles en avaient fait un des objets les plus intéressans de l'histoire moderne. La fleur de la noblesse européenne s'élevait heureusement et brillait sur cette roche méditerranée où Charles-Quint l'avait transplantée de Rhodes. Le Directoire français, il y a quelques années, trancha les belles destinées des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassa de leur nid, bâti par eux, ces fiers aigles marins, et termina ainsi, tout d'un coup, l'histoire de Malte.

Ces braves chevaliers soutinrent, en 1565, contre toutes les forces de Soliman II, un siége meurtrier que M. Halma a choisi pour sujet de son poëme, et que l'abbé de Vertot a raconté avec fidélité et élégance.

Nous observerons d'abord que ce mot nouveau, *la Maltéide*, n'est pas une création heureuse, que même il semble plutôt indiquer l'histoire entière de Malte,

qu'un fait particulier de cette histoire (1). L'auteur feint qu'une belle Grecque, enlevée par des Maltais à l'amour de Soliman, fut la première cause de ses fureurs contre les chevaliers, et le décida à les assiéger dans leur île.

L'invocation ou le début du poëte mérite d'être cité.

Je chante la valeur et les travaux guerriers
De ces hommes pieux, illustres chevaliers,
Qui parmi les assauts, au plus fort des batailles,
Affrontèrent la mort pour sauver leurs murailles,
Et glorieux vainqueurs d'un ennemi puissant
Délivrèrent leurs bords des armes du Croissant.
Du pur sang des héros leur milice formée
Avait sur mille exploits bâti sa renommée :
Elle régnait dans Malte, et maitresse des eaux,
De l'Europe chrétienne assurait le repos.

Ce début est noble et assez élevé ; mais on est fâché d'y voir quelques taches, comme, *au plus fort des batailles*, et *sauver leurs murailles*, expressions peu poétiques ; enfin, *maîtresse des eaux*, qui est vague.

L'enlèvement de la belle Grecque *Elvire*, l'Hélène de cette guerre, est une fiction heureuse, ainsi que le songe envoyé par l'Amour à Soliman désespéré de la perte qu'il a faite. Ce dieu prend la figure, les charmes d'Elvire; lui apprend qu'elle est captive, et que son ravisseur est le rival de l'empereur des Musulmans. Sa flotte part pour assiéger Malte. Son amiral *Piali* court de grands dangers dont l'Amour le délivre, et lui fournit ensuite les moyens de débarquer dans l'île. Cette fiction, trop voisine de l'autre, est moins heureuse ; l'Auteur l'emploie encore au cinquième chant. Un épisode enrichit le quatrième, mais il est trop court, et l'on désirerait qu'il offrît plus d'intérêt. Je préfère celui d'Elvire transportée par son ravisseur dans une île déserte où elle se donne la mort pour sauver son hon-

---

(1) Il a paru, il y a deux ou trois ans, un ouvrage intitulé : *Malte ancienne et moderne*, par M. Louis de Boisgelin, chevalier de Malte. Nous n'avons pas lu cet écrit; mais le bien qu'on nous en a dit, ne nous a point surpris ; nous connaissons l'auteur.

neur. Soliman arrive au moment de cette catastrophe; mais est-il bien naturel que ce héros abandonne un siége si important pour courir sur les mers après sa maîtresse?

Il y a de l'invention poétique dans le projet de *Sélima* qui, avec ses compagnes, va demander aux chevaliers le corps de son mari Dragus tué sous les murs de Malte; le grand-maître les admet au festin pompeux qu'il donne en réjouissance de ses succès. Un chevalier y prend sa harpe et chante les hauts faits des héros chrétiens. On trouvera, dans cette fiction, de la fécondité, de l'agrément et de l'intérêt. Mais il suffit de lire seulement les argumens sommaires de presque tous les autres chants de ce poëme, pour voir que la manière de l'Auteur est plus historique que poétique, ce qui ne devrait pas être. Le génie de la poésie n'aime point à chanter des faits connus et déjà célébrés, il veut créer. Il ne s'abaisse point sur des pages d'histoire, sur des mémoires, des récits; la poudre de toutes ces paperasses souillerait ses ailes sublimes. Voyez sur un sujet à-peu-près pareil le génie créateur du Tasse. Dans son poëme (peut-être la plus haute gloire de l'esprit humain), il n'y a de réellement et exactement historique que le fait du *Siége de Jérusalem*. Tout le reste est invention, et quelle invention! On en peut dire avec l'auteur,

Magnanima menzogna!
E qual ver a te si puo preporre? (Chant IV.)

De ce reproche de peu d'invention dans *la Maltéïde*, nous exceptons volontiers l'épisode de Soliman qui, s'éloignant de Malte, aborde dans une île délicieuse où la Nature, qui l'y reçoit, lui apparaît sous une forme terrible, et lui fournit des secours. Le tableau que l'auteur fait de la Nature est grand et poétique, on le lira avec plaisir.

Au sixième chant, Mahomet avait apparu en songe à Soliman, pour l'exhorter à presser le siége de Malte. Ces apparitions se suivent de trop près: d'ailleurs l'apparition de la Nature n'est pas bien motivée; elle n'était point nécessaire à la marche du poëme.

Nec Deus intersit nisi dignus vindice nodus. HORACE.

La Discorde, le démon des combats, et la gloire révélant au grand maître les destinées de Malte, interviennent encore dans ce poëme, dont elles écartent la monotonie qui résulterait du récit historique. On y verra avec plaisir l'épisode de *Linna*, au quinzième chant, mais non pas les tentatives de l'*Amour* pour exciter les Turcs contre les Chrétiens, tentatives confondues par l'Eternel, et présentant l'idée d'une rivalité peu raisonnable.

La puissance du ciel triomphant sépare les deux chefs combattans, le grand-maître Lavalette et Soliman ; elle dénoue et termine l'action épique en déclarant Elvire vengée, les chrétiens innocens de sa mort, et en conseillant à Soliman, qui a tué le coupable ravisseur, de retourner dans ses Etats.... Cette fin est satisfaisante ; mais peut-être fallait-il à un poëme si important une conclusion plus remarquable.

Il nous reste à parler du style : il offre des taches et des beautés. Les taches sont des vers prosaïques. Si l'auteur, par exemple, annonce que l'ennemi a pénétré dans Malte, il dit :

> Dans Malte enfin pénètre une troupe guerrière ;
> Mais contre elle marchait le jeune Larivière...
> Dans un calme profond s'avançait à sa suite
> Un escadron formé d'une troupe d'élite.
> Tout-à-coup il s'arrête, il écoute, il entend,
> Un bruit sourd et confus qui jusqu'à lui s'étend.

Ce récit n'a pas la couleur poétique. — Gusman, dans l'épisode qui porte ce nom,

> Goûtait un doux repos au déclin de ses ans :
> Heureux, il possédait pour unique richesse,
> Des champs, de frais enclos, charme de sa vieillesse ;
> Le soin de leur culture occupait ses loisirs,
> Et dans leurs seuls tributs se bornaient ses désirs.
> D'une terre stérile enrichissant le fond,
> Il en avait enfin rendu le sol fécond.

Nous pourrions multiplier ces citations de vers prosaïques, mais nous aimons bien mieux prouver que

DEPT DE LA 5. C. O.

M. Halma sait, en maints endroits, racheter ces défauts par de très-bonnes tirades.

Voici comme il peint l'île sauvage où Soliman vit Elvire :

C'était au fond d'une île et déserte et sauvage
Que le cruel Ismar lui cachait son outrage.
Ce lieu favorisait ses coupables desseins.
Un embrage touffu, des antres souterrains,
Des rochers dont la cime allait toucher la nue,
Des abymes, des monts d'une vaste étendue,
Tout, dans ce solitaire et lugubre séjour,
Se prêtait aux larcins d'un criminel amour.
Un bruit sourd en tout tems au loin s'y fait entendre.
L'horreur semble y régner ; jamais une voix tendre
N'y charma les échos par d'agréables sons ;
Le berger n'y vient pas fredonner ses chansons, etc.

Il décrit encore fort bien les funérailles de Dragut, que dirige Sélima.

Ses compagnes, comme elle, avaient voilé leurs charmes,
Et de leur tendre amour exprimaient les alarmes.
Des guerriers les suivaient......
Déplorant en secret les malheurs de la guerre,
Le front courbé, l'œil morne et fixé vers la terre,
Cheminaient au bruit sourd d'un airain gémissant,
Dont les échos plaintifs multipliaient l'accent.
Tous en ordre *filaient :* dans sa marche imposante,
Leur troupe était pareille à la vague dormante
Qu'un paisible aquilon soulève mollement
Dans les champs aplanis de l'humide élément.

Enfin, si un langage presque toujours correct, un heureux choix de termes nobles, des sentimens élevés, des pensées justes, l'éloignement de toute afféterie et de mauvais goût suffisent pour faire réussir un ouvrage, la *Maltéide* droit prétendre à des succès. L'auteur a fait preuve d'un grand courage en osant entreprendre une épopée, dans ce siècle où il ne paraît que des *opuscules*. A ce titre seul il mériterait des ménagemens ; mais on lui doit de plus des éloges pour le talent qu'il a montré dans quelques épisodes et dans un assez grand nombre de descriptions. D.

Coup-d'œil *rapide sur les révolutions de la philosophie depuis Thalès jusqu'à l'Université impériale.*

C'est chez les Grecs qu'il faut aller chercher l'origine de toutes nos connaissances ; c'est d'eux que nous tenons notre philosophie. Sans parler ici des sept sages, d'Orphée et de quelques autres philosophes peu connus, je passerai de suite à Thalès, Pythagore et Xénophane. Thalès fonda l'école d'Ionie, et donna le premier en Grèce des leçons de physique et d'astronomie. Il eut pour disciples Anaximène, qui regardait l'infini comme le principe de tout ; Anaxagore, qui reconnut un premier principe intelligent, immatériel, et fut accusé d'impiété. A cet Anaxagore succéda Archelaüs de Milet, qui donna des leçons à Socrate, auteur d'une révolution dans la philosophie.

Pythagore forma en Italie une école célèbre. Il chercha vainement le principe de nos connaissances dans les nombres et l'harmonie, et eut sur la morale des idées élevées et sévères, dont quelques-unes menaient à l'enthousiasme. C'est à son école que se forma Héraclite, maître d'Hippocrate, qui prit pour fondement de sa philosophie l'expérience dirigée par la raison. La secte assez nombreuse de Pythagore s'éteignit au milieu des persécutions.

Xénophane est le chef de la secte éléatique. Il soutenait que tout est immuable. Il compte, parmi ses disciples, Leucippe et Démocrite, auteurs du système des atômes, et les sophistes Protagoras et Diagoras.

La plupart de ces philosophes eurent des idées assez justes sur la morale ; tous s'égarèrent sur la physique ; tous mêlèrent à quelques vérités beaucoup d'erreurs sur le principe de nos connaissances et sur l'art de raisonner. Bientôt, sur-tout dans la secte éléatique, on vit les sophistes se multiplier. Plus un peuple est ingénieux, vif et subtil, plus cette espèce de charlatans doit pulluler. Aussi se répandirent-ils de toutes parts dans la Grèce. Ils se donnaient en spectacle dans les différentes villes, attiraient la foule, et surprenaient la multitude par l'abondance de leurs paroles et la subtilité de leurs idées. On peut voir dans les philosophes à l'encan du railleur Lucien, jusqu'où ces espèces de joueurs de gobelets avaient porté le délire et la déraison, et comment, après avoir fait devenir un homme pierre à l'aide d'un syllogisme, ils le faisaient redevenir homme à l'aide d'un autre syllogisme.

Pour tirer la philosophie de ce chaos, il fallait un homme d'un courage héroïque, d'un esprit profond, adroit, insinuant, animé d'un vif désir de la vertu et de la vérité. Socrate fut cet homme; il se fit un devoir de combattre et de confondre ces corrupteurs de la morale et de la raison. Il fit changer de face à la philosophie, et disparaître toutes les sectes anciennes. « Il existe un Dieu, disait-il, il est » immuable, éternel, différent de la matière. Voilà tout » ce que je sais, et il sera dangereux d'en savoir davan- » tage. Nous ne sommes pas faits pour connaître la nature » des choses, mais seulement leur rapport avec nous. » Rien n'était plus raisonnable, mais on continua de deviner au lieu d'observer; on s'égara dans de vains systèmes, et l'abus des mots prit la place de l'expérience.

Platon et Aristote, les deux disciples les plus célèbres de Socrate, n'eurent pas toujours la sagesse et la réserve de leur maître. Le premier fut doué d'un beau génie, d'une imagination brillante, d'une éloquence entraînante, et eut une élocution noble et riche. Le second montra un esprit plus étendu, plus méthodique, plus subtil, plus observateur. Tous deux eurent sur nos études et nos idées une influence immense qui se fait encore sentir de nos jours. Platon qui admettait des essences immuables, éternelles, nécessaires, qui dégageait nos ames de la matière et les purifiait par la vue de ces essences, régna sur les philosophes païens et chrétiens des six premiers siècles de notre ère, et donna naissance aux contemplatifs, aux illuminés; mais au moins ses disciples écrivirent avec éloquence, et nous ont laissé des ouvrages où se montrent la noblesse et la grandeur des idées, l'élévation de l'ame, une morale pure et sublime. Aristote voulant combattre les essences de Platon, ne fit qu'y substituer de nouvelles erreurs, et nous donna la matière, la forme et la privation. Il voulait détruire les abstractions de Platon et en créait d'une autre espèce. Il montra du génie dans ce qu'il dit de l'influence du langage sur les idées, et dans sa nomenclature de toutes les formes possibles du raisonnement, où il indique avec précision celles qui sont fausses et celles qui sont vraies; mais, en s'arrêtant au mécanisme du raisonnement plutôt qu'au raisonnement même, il contribua à égarer les esprits et fit naître la scholastique qui depuis le onzième siècle régna exclusivement dans les écoles catholiques sur la philosophie, la physique et la théologie. Ses disciples auxquels il parvint souvent défiguré, et qui ne le

comprirent pas toujours, s'attachèrent sur-tout à ses formes arides et rebutantes ; ils divisèrent, morcelèrent, disséquèrent toutes les questions, et portèrent par-tout la sécheresse et la subtilité.

Il serait trop long de parler ici d'Epicure, de Pyrrhon, de Diogène, et d'autres philosophes tous sortis de l'école de Socrate, qu'ils dénaturèrent ; je m'arrêterai seulement à Zénon, le fondateur du stoïcisme, qui paraît avoir assez bien saisi et connu les procédés de l'esprit humain. Il avança qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été dans les sens, que les abstractions ne sont que des vues de l'esprit, que toute connaissance vient de l'observation d'un fait. C'est l'oubli de ces principes qui, pendant près de deux mille ans, plongea la philosophie dans un chaos dont elle n'a été tirée que de nos jours.

Chez les Romains, peuple sérieux et guerrier, la philosophie fut plusieurs siècles sans trouver de sectateurs. On bannit même plusieurs fois de Rome ceux qui la professaient. Caton fit renvoyer en Grèce l'ambassadeur Carnéades. Cependant elle surmonta les obstacles qu'on lui opposait, et parvint enfin à s'introduire dans la capitale du monde. Lucrèce développant le système d'Epicure nia en beaux vers la Providence et l'immortalité de l'ame. Cicéron, sans adopter aucun système particulier, se déclare pour l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, et pour tous ces sentimens moraux que l'auteur de la nature a gravés lui-même dans nos cœurs ; il sème la philosophie de fleurs et développe avec une élégante austérité les principes éternels de la morale.

Depuis Auguste qui favorisa les philosophes, ils furent maltraités jusqu'à Nerva et Trajan : mais alors on cultivait bien plus la morale et les doctrines qui tendaient à affermir l'ame contre les dangers, que la logique et l'art de raisonner. On avait besoin de se fortifier contre la tyrannie et l'infortune. Le stoïcisme fut en honneur, et l'école de Zénon produisit un grand nombre d'ames fortes qui donnèrent au monde le spectacle des vertus le plus héroïques. Sénèque développa avec une espèce d'enthousiasme les principes de cette secte, et Tacite s'attachant à la pratique, en qualité d'historien, peignit avec son éloquence mâle et précise et la cruauté qui se met au-dessus de toutes les lois, et le courage inébranlable qui sait la braver. On raisonnait trop mal pour faire aucun grogrès dans les sciences ; cependant

Sénèque fit sur la physique un traité dont la partie historique n'est pas sans mérite.

La philosophie fut favorisée et honorée sous Adrien, Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Antonin. Toutes les doctrines cherchent à se mélanger, à se combiner. On s'efforce d'allier les théories de Platon avec le stoïcisme. On modifie successivement les systèmes de Pythagore et de Platon. Porphyre au troisième siècle tâche de concilier ce dernier avec Aristote. Sextus Empiricus défend avec beaucoup d'art et de subtilité le septicisme, qui bientôt disparaît au milieu de l'enthousisme dogmatique. L'école d'Alexandrie domine. La contemplation et l'illumination sont regardées comme l'origine unique des connaissances. On peuple l'Univers de génies intermédiaires avec lesquels les initiés entrent en communication. Ils peuvent conjurer les efforts des mauvais et s'attirer la protection des bons. Excepté les deux Plines, Galien qui comme Hippocrate son maître s'attacha à l'observation, et Ptolémée qui donna sur le monde un système assez bien enchaîné et rectifié au seizième siècle par Tichobrahé et Copernic, tous les autres philosophes de cette époque, mais sur-tout Jamblique, Porphyre, Prodicus et Sopatre, donnèrent plus ou moins dans la magie et la daimonologie. Julien fut un de leurs plus zélés partisans; il abandonna le christianisme pour la théurgie.

La philosophie cultivée par tous les hommes instruits, enseignée dans toutes les écoles, n'avait pu manquer de s'introduire dans le christianisme. Platon parle avec éloquence de la divinité, de la pureté de l'ame, de la vertu; aussi tous les premiers pères de l'église, Justin, Tatien, Origène, Quadrat, Lactance furent-ils platoniciens. Aristote au contraire semblait nier la Providence, l'immortalité de l'ame; il raisonne d'une manière sèche et aride; il trouva peu de partisans parmi les chrétiens. Tertullien disait que la dialectique d'Aristote n'était propre qu'à jeter dans des disputes interminables.

Constantin, en transportant à Constantinople le siége de l'empire, prépara la chute de Rome; bientôt l'arianisme met tout en feu. Les Goths surviennent et ravagent l'Italie; Alaric est maître de Rome. Au milieu de tant de dissensions et de guerres pouvait-on se livrer à l'étude? On voit cependant paraître, vers cette époque, saint Jean de Damas qui ayant étudié chez les Arabes donna un corps de théologie scholastique, et Boëce, auteur de la Consolation de

la Philosophie, et traducteur de Platon et d'Aristote; mais c'étaient les dernières étincelles d'un feu qui ne devait se rallumer de long-tems.

Les plus profondes ténèbres vinrent couvrir toute l'Europe. Pendant près de huit siècles, l'esprit humain, loin de faire aucun progrès, s'enfonça de plus en plus dans l'ignorance et la barbarie. La religion consistait en apparitions, en reliques, en pélerinages, la justice en épreuves et en combats. On supposait des écrits, des titres; tout était marqué au coin de la fausseté; et à peine dans cette longue suite de siècles trouverait-on un seul ouvrage que pût avouer le goût et la raison. On avait vu la magie s'introduire dans la philosophie; on redouta donc cette dernière science, on proscrivit toute étude profane, et au septième siècle nous voyons saint Grégoire-le-Grand se faire un mérite de violer les lois de la grammaire en écrivant. Bientôt toute la philosophie consista à savoir chanter au lutrin.

Charlemagne paraît; il était au-dessus de son siècle et par ses talens militaires, et par ses vues politiques, et par son zèle pour l'instruction. Il fit tout ce qu'il dépendait de lui pour se tirer de l'ignorance lui et ses sujets, et n'en put venir à bout. Les méthodes étaient vicieuses, et les guides que l'on suivait ne pouvaient qu'égarer. C'étaient Cassiodore, Capella, Macrobe qui a critiqué Virgile, et saint Augustin qui avait un beau génie, mais peu de goût et trop de subtilité. La philosophie commençait à se confondre avec la théologie. Cependant nous ne voyons pas encore dans les écoles la scholastique et l'art de disputer. Les troubles dont l'Europe fut agitée sous les faibles successeurs de Charlemagne, apportèrent de grands obstacles aux études; et les établissemens de ce grand homme tombèrent dans la langueur. Le latin se défigura; on ne fut plus en état de rien produire; on se contenta de compiler les pères, de faire des recueils de leurs pensées et de leurs sentimens. Ainsi firent Bede et Theodulfe; cette méthode paisible, assez bonne en elle-même, annonçait cependant une espèce de sommeil léthargique dans la pensée.

Ce sommeil cessa enfin; ce fut au onzième siècle, époque fameuse des violentes querelles du sacerdoce et de l'empire, au moment où l'austère et inflexible Grégoire VII détrônait les rois et bouleversait les états, que l'esprit humain reprenant son activité se livra à la scholastique qui entra définitivement dans la philosophie et la théologie. Cette méthode nous venait des Arabes. Avi-

cennes et Averroës, commentateurs obscurs des traductions déjà infidelles d'Aristote, furent les guides auxquels on s'attacha. L'habileté dans la dispute conduisit aux richesses et aux dignités. Ce fut à qui se signalerait le plus dans cette carrière. Une distinction nouvelle était regardée comme une découverte importante, comme un moyen de victoire et de triomphe. Ce siècle devait être celui des hérésies. Bérenger, écolâtre de Tours, fécond en opinions nouvelles qu'il était bientôt obligé de rétracter, fut condamné dans onze conciles. Abeilard qui excite l'intérêt par ses liaisons avec Héloïse, qui eut du génie et quelques vues saines, poussa l'art de disputer jusqu'à la plus profonde subtilité. Sans cesse entouré de plusieurs milliers d'écoliers, il jouissait de la plus brillante réputation. Mais il ne fut pas plus heureux en dialectique qu'en amour. Saint Bernard l'attaqua et le fit condamner. Je ne sais si ce saint, la gloire et l'oracle de son siècle, ne mit pas un peu trop de vivacité dans ses poursuites contre Abeilard; je ne sais s'il eut raison de l'accuser d'hérésie, mais à coup sûr, il pouvait lui reprocher d'obscurcir la raison et la foi par des abstractions minutieuses, et de se consumer trop souvent en vains efforts pour ne saisir que des ombres et des fantômes. Saint Bernard montra certainement du goût et de la justesse d'esprit en condamnant tant de vaines subtilités, et en traitant la religion selon la méthode des pères.

L'art de raisonner n'est que l'art de comparer l'inconnu avec le connu, pour découvrir par-là ce que l'on ne connaît pas. Aristote sut réduire à certaines classes toutes ces manières de comparer les idées. Ces classes sont les figures du syllogisme, à l'aide desquelles on peut voir tout-à-coup si une conséquence est fausse ou juste. Le même philosophe classa également les attributs et les propriétés des êtres en général, et pour connaître l'essence et les rapports d'un être en particulier, il ne fallait qu'examiner à quelle classe il appartenait. Telles sont les cathégories. On crut donc, à l'aide de ces cathégories et des figures du syllogisme, pouvoir juger et raisonner de tout: mais avec toutes ces formules, aussi embarrassantes qu'ingénieuses, on pouvait fort bien ne raisonner que sur des mots, et sur des êtres qui n'ont d'existence que dans l'imagination. C'est ce qui avait lieu effectivement. Roscelin, maître d'Abeilard, s'en aperçut et montra que les idées sur lesquelles on raisonnait n'étaient que de simples vues de l'esprit e

n'avaient aucune réalité dans la nature. Cette opinion pouvait mener à des résultats utiles, mais déjà soutenue par Zénon, elle fut mal défendue. Elle trouva des adversaires violens qui prétendirent que la logique, telle qu'elle était, avait pour objet les choses et les mots. De là se formèrent les sectes des nominaux et des réalistes, dont les disputes très-vives et souvent sanglantes durèrent plusieurs siècles. L'opinion des nominaux finit par être par-tout proscrite, jusqu'à ce que Bacon s'en emparant 500 ans après, en tira cette conséquence utile et féconde, que les abstractions nous égarent quand on en veut faire le principe de nos connaissances, et que l'on ne s'instruit véritablement que par les faits et l'observation.

On était encore loin d'en venir à cette idée qui nous paraît simple aujourd'hui. On brûla, il est vrai, la physique, la métaphysique d'Aristote en 1209, mais sa dialectique fut toujours suivie; elle prit un nouvel ascendant et trouva de solides appuis dans Albert-le-Grand qui vint alors à Paris, dans Scot et dans saint Thomas d'Aquin qui ayant été canonisé depuis, rendit respectable une méthode souvent combattue.

Jean Scot et saint Thomas donnèrent naissance aux scotistes et aux thomistes. Ces deux partis, divisés par quelques distinctions et quelques subtilités, se réunissaient contre les nominaux qui même furent assez vivement persécutés en Allemagne par les papes. En vain les nominaux recommandaient l'étude de l'écriture sainte, de la tradition, de l'histoire ecclésiastique et civile. Il était plus aisé de n'avoir à étudier qu'un seul ouvrage où l'on prétendait tout trouver. Aristote, qui avait été condamné dans le treizième siècle, triompha complètement dans le quinzième. La cour de Rome ordonna de l'enseigner, et l'on ne fut plus reçu aux grades de l'Université sans être en état de répondre sur sa dialectique, sa physique, sa métaphysique et sa morale. Le péripatétisme domina dans toutes les écoles. A ces mauvaises méthodes joignez une langue informe, un latin barbare, et vous pourrez juger de l'état où se trouvaient les sciences. La rhétorique n'était que l'art de parler par des figures gigantesques, la poésie rampait sans harmonie; la logique consistait à faire des syllogismes bons ou mauvais; la métaphysique ne savait que réaliser des abstractions; en physique, on croyait pouvoir tout expliquer par le moyen des qualités occultes; la théologie n'était qu'un amas de doutes et d'opinions probables. On expliquait l'écriture-

sainte par des allégories; la morale ne roulait que sur des questions frivoles et ridicules, dont les disputes de Jean XXII avec les franciscains sur la propriété du pain qu'ils mangeaient, peuvent donner une idée. On ignorait l'art d'observer et par conséquent de raisonner; on isolait trop les sciences qui doivent se prêter un appui mutuel. Qu'on le remarque bien, la vraie logique, ou l'art de fonder ses raisonnemens sur des faits, précède les autres sciences, les guide et les éclaire. Tant qu'elle ne sera pas née, nous n'aurons ni physique, ni histoire naturelle, ni chimie, ni législation, ni même de mathématiques. Toutes ces sciences renaîtront avec elle, et à leur tour elles éclaireront sa marche et affermiront ses pas.

Tandis que notre occident languissait dans cet état d'ignorance et de dégradation, l'orient brillait encore de quelque lumière. La langue grecque si belle et si féconde n'avait point été altérée comme la latine. Malgré les persécutions de quelques empereurs iconoclastes, les sciences souvent gênées dans leur marche n'avaient pas cessé d'être cultivées, et la Grèce avait toujours eu des écrivains de mérite. L'Arabie au douzième siècle fut gouvernée par des princes amis des lettres, et sous leur empire on étudia avec succès la médecine, l'astronomie et la dialectique; mais cette dernière science produisit chez les Arabes les mêmes effets que chez nous, et jeta les docteurs mahométans dans des questions frivoles et insolubles. Athènes, Alexandrie, avaient aussi leurs écoles; mais au quinzième siècle, en 1455, Mahomet II se rend maître de Constantinople et d'Athènes : peu-à-près Alexandrie succombe sous les efforts des Perses, et bientôt, par un retour qui n'est que trop ordinaire, l'ignorance la plus complette s'empare de ces contrées célèbres, presqu'au moment même où les lumières renaissaient en occident pour ne plus faire que des progrès rapides et non interrompus.

L'orient, en perdant ses lumières, en communiqua du moins une partie à l'occident. Des Grecs célèbres vinrent se réfugier en Italie, et y apportèrent leur langue, leurs connaissances, leurs systèmes de philosophie, le platonisme qui triompha sous les Médicis, le péripapétisme qui eut son tour sous leurs successeurs. Ces Grecs firent connaître les anciens, et c'est à-peu-près le seul service qu'ils rendirent à l'Italie : le peuple ingénieux de cette contrée avait avant l'arrivée des Grecs cultivé sa langue avec succès.

Déjà le Dante et Pétrarque avaient produit des chefs-d'œuvre et fondé la véritable gloire littéraire de l'Italie.

Bientôt séduits par les charmes de la littérature, les savans de toutes parts s'attachent à l'étude des anciens. Sénèque et Cicéron forment des enthousiastes. Tous les systèmes des philosophes grecs renaissent, et la théurgie elle-même trouve des partisans. Mais autant on prit de goût pour tout ce qui tenait à l'antiquité, autant la scholastique inspira-t-elle de mépris et d'aversion. Elle fut proscrite, et son langage regardé comme un jargon barbare et inintelligible. Elle fut sur-tout tournée en ridicule par un esprit sage et étendu, par Erasme qui dans un siècle à demi-sauvage évitant tous les excès sut tenir un juste milieu entre les catholiques trop zélés et les protestans fanatiques. D'un autre côté les partisans de la scholastique la présentaient comme le rempart de la religion, et les moines mendians dont elle faisait la gloire et la force la défendaient avec tout le zèle que donne l'intérêt et l'esprit de parti. De plus les ennemis d'Aristote donnèrent dans des erreurs pernicieuses à la morale; on crut donc ne pouvoir trouver la vérité et la vertu qu'en se réfugiant dans le sein de ce philosophe, et en respectant ses décisions comme celles d'un oracle infaillible. Dans ces circonstances où les ennemis du catholicisme établissent pour une des premières bases de leur réforme l'abolition de la scholastique, il n'en faudra pas davantage pour la faire adopter plus que jamais par toutes les écoles catholiques : on la regardera comme le palladium de la foi; on l'identifiera avec la religion, et tous les ennemis de cette méthode passeront pour des hérétiques : telle est la logique des passions.

Cependant les Allemands, les Génevois, les Anglais, en rejettant la scholastique, gagnèrent beaucoup du côté des études. Adoptant peu-à-peu les principes de Bacon, ils prirent l'expérience pour base de leur philosophie, et étudièrent la théologie dans les sources. Avant la formation de l'Université impériale, nous n'avions rien en France qui égalât les établissemens d'instruction publique de l'Allemagne et de Genève. Là toutes les sciences, la bonne littérature, la saine philosophie, sont enseignées sur le plan le plus vaste. Là se trouvent réunis les savans les plus distingués dans tous les genres. Aussi a-t-on dit avec quelque raison que les études des Allemands commencent où les nôtres finissent.

Montaigne et Charron avaient déjà introduit le bon sens

dans la philosophie, et fait sentir l'utilité du doute. La découverte du Nouveau-Monde, la réforme, l'invention de l'imprimerie, avaient mis dans toutes les têtes une activité que rien ne pouvait arrêter. Il ne fallait qu'une imagination ardente et forte pour opérer une révolution dans la philosophie, même au sein du catholicisme. Descartes paraît, combat la scholastique, change la face des sciences, et pour en hâter les progrès, pose quelques principes qu'il ne suit pas toujours. Il rendit aux mathématiques des services essentiels, mais presque tous ses pas dans les sciences philosophiques furent marqués par des erreurs. Au lieu de commencer par des faits, il avait eu recours à des abstractions et à des principes.

Descartes eut pour partisans en France tous ceux qui n'avaient aucun intérêt à soutenir les opinions des scholastiques; les plus distingués furent les solitaires de Port-Royal: seuls ils eussent suffi pour faire une révolution dans les sciences, mais au moins ils contribuèrent fortement à leurs progrès. C'est à eux que l'on est redevable d'une multitude d'écrits qui ont fixé la langue française et qui dureront autant qu'elle; de ces Provinciales si purement écrites et où se trouvent réunis tous les genres d'éloquence; de ces grammaires grecques et latines où sont approfondis les principes des deux langues; de cette logique si différente de celle des écoles, et qui renferme tout ce qu'Aristote a dit de meilleur sur le langage, et tout ce que Descartes a de plus juste sur la méthode; de cette grammaire générale où la vraie métaphysique paraissait pour la première fois, et de tous ces traités de morale où les principes de la philosophie chrétienne sont exposés avec tant de force et de netteté. Ils dûrent leurs succès à la justesse de leurs méthodes et à l'habileté avec laquelle ils manièrent la langue française. Tant de mérite devait porter ombrage aux jésuites alors dominans, et chargés presque partout de l'éducation de la jeunesse. Ils jurèrent la perte de cette école rivale où fut formé Racine. Il était impossible d'attaquer les solitaires de Port-Royal du côté de la science, il fut aisé de les prendre sur les opinions religieuses. Ne pouvant les faire ignorans, on les fit jansénistes; mais les jésuites n'y gagnèrent rien. Pour se justifier du crime d'hérésie et continuer de poursuivre leurs adversaires, d'un côté les port-royalistes combattirent vigoureusement les protestans; de l'autre, sans vouloir rompre l'unité, ils soumirent aux règles d'une saine critique les droits des papes,

et éclaircirent les principes qui servirent de base aux quatre fameux articles de l'église gallicane. Les jésuites ayant pour eux la raison du plus fort, vinrent à bout de détruire Port-Royal en 1708; mais moins de soixante ans après eux-mêmes avaient disparu.

Malgré leurs lumières, ni Descartes, ni les solitaires de Port-Royal, n'avaient découvert la véritable logique et la marche naturelle de l'esprit humain; ils n'avaient dissipé qu'en partie les ténèbres qui couvraient l'horizon des sciences : cet honneur était réservé à nos voisins. Bacon, le vrai Socrate moderne, et né trente-six ans avant Descartes, portant un regard juste et profond sur toutes les connaissances humaines, avait commencé à débrouiller le chaos dans lequel elles étaient plongées, avait fait sentir le vide et l'inutilité des anciennes méthodes, et posé pour unique base des découvertes et de la certitude l'expérience et l'observation. Trop éclairé pour son siècle, il n'en fut pas assez entendu; mais un de ses compatriotes, né trente-six ans après lui, devait avoir la gloire de développer ses principes. Locke, profitant des vues de Bacon et de celles de Descartes, appliqua l'observation aux opérations de l'entendement, découvrit l'origine et la filiation des idées, marqua avec précision les forces et les limites de l'esprit, montra l'influence du langage sur les idées, distingua les abstractions des objets réels, et fut ainsi le fondateur de la vraie philosophie.

Gassendi avant Descartes et Locke, marchant sur les traces de Bacon, avait donné une logique dont le plan simple servit depuis de modèle aux auteurs de celle de Port-Royal. Il place l'origine des idées dans les sens, et insiste sur le danger de l'abus des mots. Buffier, dans son *Cours des Sciences*, a suivi la même doctrine et montré un esprit vraiment philosophique. Enfin Voltaire à qui les sciences, les lettres et la philosophie ont presqu'une égale obligation, Voltaire par ses lettres sur les Anglais acheva d'accréditer les sentimens de Locke, comme il avait donné à la physique et à l'astronomie une impulsion salutaire par ses Élémens de la philosophie de Newton : mais bientôt la France ne devait avoir plus rien à envier aux étrangers. Elle possédait dans son sein un disciple de Locke qui ne tarda pas à égaler et même à surpasser son maître. Condillac, esprit juste, profond, méthodique, plein de clarté, invariable dans sa marche, mit à la portée de tous les esprits ce qu'il y a de plus caché dans les profondeurs de la philosophie. Il eut

beaucoup de partisans et ne fit pas d'enthousiastes. Il ne parla qu'à la raison, et c'est par l'imagination que l'on enflamme les esprits. Il n'eut que du bon sens, et l'on ne séduit que par des erreurs brillantes. Excellent observateur, son système fut celui de la nature. Au même moment où cet auteur célèbre, dans un de ses meilleurs écrits, animait une statue pour découvrir les idées que nous devons à chacun de nos sens, Bonnet à Genève concevait un pareil ouvrage et l'exécutait à-peu-près sur un plan analogue. Les mêmes principes de philosophie qui ne trouvaient qu'un seul écrivain en Espagne et en Portugal, un petit nombre en Italie, se propageaient par des écrits nombreux en Allemagne, en Ecosse, en Angleterre, et dans d'autres contrées de l'Europe.

En France, cette philosophie pénétra dans toutes les Académies et fut adoptée par tous les hommes instruits. Elle contribua à introduire dans tous les ouvrages plus d'ordre, de suite et de clarté; mais elle fut toujours exclue des écoles publiques. La méthode des scholastiques, sauf quelques modifications et un peu de cartésianisme, continua d'être la base de l'enseignement philosophique dans les colléges et les universités.

La révolution arrive. L'assemblée constituante, composée de tout ce qu'il y avait de plus éclairé dans tous les ordres, ne tarda pas à porter ses vues sur l'instruction. Aussi bon écrivain que philosophe et politique habile, M. Taleyrand-Périgord fut chargé de rédiger un plan sur cette partie. Ce plan fut brillant, vaste et méthodique. L'art de raisonner, dans les écoles de district qui correspondaient aux lycées, était lié avec la rhétorique et par conséquent dégagé de la rouille scholastique. La logique et la morale avaient deux chaires dans l'Institut qui devait remplacer les anciennes académies. On peut remarquer que le plan des écoles de district pour les études littéraires est à-très-peu-près le même que celui des lycées. Malheureusement l'assemblée constituante se sépara trop tôt. Elle forma beaucoup de projets et en laissa l'exécution à des successeurs infidèles qui s'empressèrent de détruire son ouvrage.

Les opinions n'eurent bientôt plus de mesures. Les idées exagérées prirent rapidement la place des idées justes et raisonnables. L'assemblée législative, oubliant les travaux de ses prédécesseurs, se fit présenter un nouveau rapport sur l'instruction. Condorcet lui servit d'organe.

Son ouvrage, pour le style et les idées, me paraît aussi inférieur à celui du prince de Bénévent que l'assemblée législative était elle-même au-dessous de l'assemblée constituante. Condorcet, aux écoles de district substitua des instituts, déclama contre l'éloquence et la langue latine, et exclut la religion de l'enseignement. Les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, remplacèrent exclusivement l'étude des langues dont on méconnut la nécessité, sans songer qu'elles sont l'instrument indispensable de toutes les sciences, que leur étude est une logique perpétuelle, qu'il faut des efforts soutenus et commencés dès sa jeunesse pour apprendre à bien manier sa propre langue, et que ce rare talent n'est départi qu'à un petit nombre d'écrivains privilégiés : *Pauci quos æquus amavit, etc.* La philosophie, dans le plan de Condorcet, eut une chaire sous le titre d'*Analyse des sensations et des idées*, de morale, de méthode des sciences ou logique, de principes généraux des constitutions politiques.

Ce plan n'eut pas non plus d'exécution. Tout disparut sous la faix révolutionnaire. Enfin, après dix-huit mois d'une horrible tourmente, l'ordre fait place au chaos, les lois renaissent. On sent le besoin de rétablir l'instruction : une école normale est créée, douze cents jeunes gens arrivent de tous les points de la France pour y être instruits par les hommes les plus habiles dans tous les genres. Pendant cinq mois, ces maîtres donnèrent des leçons que la plupart de leurs disciples écoutaient avec une espèce d'enthousiasme. De nouveaux troubles s'élèvent : le pain manque dans Paris, les fonds dans le trésor public; et de toute cette vaste école, il ne reste que quelques volumes, monumens de l'habileté des maîtres. La philosophie eut dans cette école une chaire sous le titre d'*Analyse de l'entendement humain*. Le professeur, un des premiers écrivains de la France, ne donna que deux leçons.

Les troubles n'ayant été que momentanés, la Convention reprit le travail de l'instruction. On décréta et l'on organisa une école centrale par chaque département. Dans tous les autres plans on avait établi plusieurs degrés d'instruction; ici (car je ne parle pas des écoles primaires), il paraissait n'y en avoir qu'un seul assez élevé. On avait, en quelque sorte, commencé l'édifice par le toit; les fondemens avaient été oubliés. Ici encore, comme dans le plan de Condorcet, l'étude des langues avait été sacrifiée à celle

des sciences physiques. La philosophie dans les écoles centrales fut enseignée sous le titre un peu circonscrit et resserré de *Grammaire générale*. Cette partie fut cultivée avec assez de zèle et d'intérêt; mais le tems seul pouvait en assurer et consolider le succès. Quoi qu'il en soit, dans les circonstances où l'on se trouvait, les écoles centrales rendirent de grands services : elles ont trouvé des défenseurs habiles dont l'autorité était d'un assez grand poids. On aurait peut-être pu en tirer parti, soit en formant des écoles inférieures qui leur eussent servi d'échelons, soit en faisant mieux connaître l'esprit de leur plan : mais le restaurateur des lettres et des sciences dans notre patrie, le grand monarque qui d'une vue générale embrassait et coordonnait déjà les institutions qu'il préparait à la France, supprima ces écoles pour leur substituer des lycées, et bientôt après cette grande Université qui finira par surpasser ce que nos voisins ont de plus parfait en ce genre.

La philosophie n'eut pas d'abord de chaire dans les lycées; mais admise dans les académies et dans les lycées de Paris, elle ne tarda pas à l'être dans ceux des départemens. Les élèves de cette classe doivent être instruits sur la logique, la métaphysique, la morale et l'histoire des opinions des anciens philosophes. Les principes de l'enseignement philosophique ne peuvent plus être douteux d'après les livres que l'on recommande aux professeurs et dont ils doivent se pénétrer. Ces livres sont, parmi les anciens, les *Dialogues de Platon*, les Analytiques d'Aristote, les Traités philosophiques de Cicéron, et parmi les modernes, Bacon, Descartes, Pascal, l'Essai de Locke sur l'entendement humain; l'Essai analytique des facultés de l'ame, par Charles Bonnet; Fénélon et Clarke sur l'existence de Dieu, etc. Le sort de la philosophie dans les écoles de la France me paraît désormais fixé. La méthode ancienne des scholastiques ne peut plus subsister avec les auteurs que l'on vient de nommer, et sur-tout avec la faculté de pouvoir enseigner en français. Cette méthode n'est en rapport avec aucune des sciences que l'on cultive aujourd'hui, avec la chimie, la physique, l'histoire naturelle, les mathématiques, et cependant la vraie philosophie doit éclairer la marche de ces sciences, en faire connaître l'origine et les progrès, et dévoiler les procédés secrets de l'esprit humain dans leur formation. Telle est celle de Locke et de Condillac. Tout autre mode serait, à chaque instant, convaincu de fausseté, et heurterait de front la raison et

l'expérience, qui servent aujourd'hui de bases à toutes les parties de l'enseignement. On peut même dire de chaque science qu'elle est une véritable logique mise en pratique.

Cependant, il faut l'avouer, la philosophie de Locke et de Condillac a encore des ennemis nombreux; et cela doit être. Les idées ne changent pas en un jour. On l'accuse de favoriser le matérialisme, et on la confond avec ce qu'on appelle vulgairement la *philosophie moderne*. Je donnerai quelques éclaircissemens sur ce dernier point, après avoir répondu à l'accusation.

La philosophie qui désormais paraît devoir présider à l'enseignement n'est nullement favorable au matérialisme, comme il est facile de s'en convaincre par le sentiment de ses fondateurs. Bacon, leur chef, dit positivement que « l'incrédulité est un attentat contre l'autorité et la puissance de Dieu. — Que Dieu s'est réservé les fondemens de notre croyance, sans qu'il soit possible de les contester. — Que les mystères sont les conventions de Dieu comme les lois sont les conventions des rois. — Qu'un peu de philosophie *mène à l'incrédulité*, et que beaucoup de philosophie *ramène à la religion*. » — Un auteur qui s'exprime ainsi est bien éloigné d'être un matérialiste et de rien avancer qui soit contraire à la doctrine de l'immortalité de l'ame. Locke a toujours été très-attaché à la religion chrétienne, dont il a même pris la défense dans un de ses écrits. Il a établi fortement l'existence de Dieu, et si, comme philosophe, il a paru jeter quelque doute sur l'immatérialité de l'ame, question qui n'a été bien éclaircie que depuis Descartes, il est certain qu'il croyait fermement à son immortalité. Condillac, plus positif encore, insiste sur la spiritualité de l'ame dans plusieurs endroits de ses écrits, et il est impossible de démontrer l'existence de Dieu avec plus de force et de clarté que lui: Bonnet enfin est le plus grand spiritualiste que je connaisse. Il a employé tout ce qu'il avait de force de tête et de logique pour établir l'immatérialité de l'ame. Il n'oublie rien pour faire sentir la possibilité de l'union du corps et de l'ame, et il revient à cette vérité dans cent endroits de ses ouvrages; on voit qu'il se faisait une gloire de la fortifier par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Quel auteur a jamais démontré avec plus de force et d'éloquence la nécessité d'une cause première intelligente? et sa *Contemplation de la Nature* n'est-elle pas la réunion de toutes les preuves les plus convaincantes en

faveur de la divinité? Jamais ces fondateurs de la saine philosophie n'ont attaqué aucune vérité morale, religieuse ou politique. La raison et la vertu ont dicté tous leurs écrits, et leurs véritables disciples répandus en grand nombre dans toutes les parties de l'Europe ont marché constamment sur leur trace, et montré la même sagesse et la même modération.

Que fait-on cependant pour pouvoir condamner tout ce qui s'appelle philosophes et philosophie? On confond les Bacon, les Locke, les Condillac, les Bonnet qui n'ont écrit que pour diriger la marche de l'esprit humain, pour éclairer l'origine de ses opérations, avec les philosphes qui ont examiné nos institutions politiques et religieuses, et qui ont souvent scruté avec trop de hardiesse et de liberté les principes du pouvoir du trône et de l'autel. Quelle différence néanmoins dans ces deux espèces de philosophie! L'une, douce, paisible, pacifique, appuyée modestement sur les faits et l'expérience, ne s'est jamais occupée que de l'avancement des sciences; elle a guidé Lavoisier dans la réforme de la chimie, et guide encore tous les jours dans la médecine les Pinel, les Richerand, les Dumas, etc., et dans toutes les autres parties des connaissances humaines un assez grand nombre de savans illustres. L'autre, un peu inquiète et ambitieuse, n'a dû son existence qu'à la faiblesse de l'ancien gouvernement qui, faisant tout le contraire de ce qu'il aurait dû faire, souffrait patiemment qu'on lui dénonçât tous les abus, sans avoir jamais le courage ou d'en réformer aucun ou d'imposer un silence absolu. L'une prétend régler les empires, l'autre ne veut qu'éclairer l'esprit et le cœur. Peut-on avoir une marche plus opposée et un but plus différent? Mais, au reste, on peut dire pour la justification de ces philosophes politiques, qu'ils ont mis en avant beaucoup de vérités utiles et pratiques dont nous profitons aujourd'hui, et que s'ils revenaient en ce moment ils tiendraient un autre langage et penseraient bien différemment. Car enfin que voulaient-ils sur-tout? Que désirait Voltaire désigné comme leur chef? la *tolérance* et rien autre chose. Ce point une fois obtenu, Voltaire eût été le premier à défendre le trône et l'autel. Cette idée n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas bien ses écrits. C'est donc bien vainement que l'on se plaît à attaquer des auteurs qui souvent penseraient comme leurs adversaires, s'il était possible qu'ils sortissent du tombeau;

c'est bien injustement que l'on confond la philosophie qui s'occupe de l'origine et de la marche de nos idées, avec celle qui s'est mêlée de politique et de religion.

Par un Abonné.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

On a trouvé la femme forte que cherchait le grand roi Salomon ; elle est au milieu de nous, et si l'on fait une nouvelle édition de la *Galerie des femmes fortes du P. Lemoyne*, on y verra certainement Mme de G.... figurer avec avantage auprès des Judith, des Arrie, des Jeanne d'Arc, etc. N'est-elle pas une femme forte, celle qui, à peine guérie des glorieuses blessures qu'elle avait reçues dans un premier choc, donne déjà le signal d'un nouveau combat ? Elle n'a jamais compté ses ennemis, ni mesuré leurs forces. Elle attaque toujours, et dédaigne l'art des retraites. La plus belle retraite dont pourraient s'honorer des héros, ne lui paraît qu'une honteuse fuite. Après s'être escrimée toute sa vie (on sait avec quel succès) contre tous les hommes célèbres du dernier siècle, et même contre quelques personnages illustres de son siècle favori, c'est à la génération actuelle qu'elle adresse ses redoutables traits. Ce n'est ni Fénélon, ni J.-J. Rousseau, ni Voltaire, ni d'Alembert, etc. qu'elle attaque aujourd'hui ; elle est bien sûre de les avoir terrassés : ce sont tous les écrivains dont peut s'honorer notre siècle. Tremblez, Mrs A. B. C. jusqu'à Z., tremblez. Vos pères et vos maîtres ont succombé sous ses coups. Cédez le champ de bataille. Pourquoi avez-vous entrepris *une biographie universelle?* ou pourquoi n'empruntez-vous pas, pour l'exécution de cet ouvrage, les opinions et le style de Mme de G....? L'entreprise n'y gagnerait pas peut-être ; mais vous seriez tranquilles, si toutefois l'ardeur belliqueuse dont elle est animée pouvait lui permettre de laisser un peu de repos à ses rivaux de gloire.

Mme de G.... n'a-t-elle donc point un ami qui puisse lui dire : Pour Dieu, madame, reposez-vous ; il en est tems. Vous avez une réputation littéraire fondée sur de véritables titres, et ce sont les ouvrages de votre jeunesse : mais

voulez-vous donc qu'on ne s'occupe jamais que de vous? Vous avez peint tous les dangers de la célébrité pour une femme. Croyez-vous être seule à l'abri de ces dangers? Cependant, vous l'avez-vu, vos adversaires ont fait pleuvoir sur vous les traits les plus piquans, d'autant plus piquans qu'ils ne sont pas toujours ceux de la calomnie; et pour comble de disgrâce, ils ont pris le parti de n'employer contre vous que l'arme du ridicule. Tâchez, enfin, de mettre en pratique les principes religieux que vous avez répandus dans vos ouvrages. Vous voulez régenter les sciences et les lettres. Où sont vos droits pour exercer cette magistrature? Quelques jolis ouvrages doivent-ils vous placer au rang de ces génies qui enfantent des chefs-d'œuvre, qui donnent une physionomie à tout un siècle, et qui forment les opinions et le goût de la postérité? Puisque vous avez la manie d'écrire, bornez-vous du moins au conte et au roman; et s'il reste encore quelques couleurs pures et douces sur votre palette, peignez-nous quelque autre M^{me} de Clermont, quelque autre La Valière....

— Un libraire de Caen vient, dit-on, de publier un ouvrage intitulé : *Bonum vinum lœtificat cor hominis.* Comme c'est un latin que tout le monde connaît, et qu'on peut appeler un latin de cuisine, nous ne l'expliquerons point aux dames qui nous font l'honneur de lire notre journal.

Cet ouvrage paraît tout juste dans le pays le plus favorisé du ciel pour la qualité du cidre, et dans le moment où il se fabrique. C'est le jus de la pomme qui a sans doute inspiré l'auteur; et s'il a bien parlé des effets du bon vin, cela doit faire honneur à son imagination. Au reste, en vantant les charmes du *divin jus* à ses compatriotes, il les expose à souffrir le supplice de Tantale; à moins toutefois qu'il n'en ait parlé de manière à leur faire préférer même les plus mauvaises qualités de cidre, ce qui serait un acte de patriotisme très-recommandable.

— Il paraît un petit ouvrage qui a pour titre : *Sermon pour la consolation des Cocus.*

L'auteur, en prenant ce sujet, comptait sans doute s'adresser à un grand nombre de gens *désolés*, et trouver par conséquent un grand débit de son livre. En effet, il y a plusieurs siècles qu'il aurait fait une fort belle spéculation; mais où sont aujourd'hui les maris qui ont besoin de consolation? L'auteur du sermon ne peut prêcher que

des convertis. Qui ne connaît ces deux vers du bon La Fontaine :

> Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
> Quand on le sait, c'est peu de chose.

Et qui n'a senti tout ce qu'ils ont de consolant ? Il y a même beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent à redire au dernier vers, en ce qu'il leur semble *que ce n'est rien lors même qu'on le sait.*

— Pour rédiger la *Chronique de Paris*, on ne peut guères s'empêcher de puiser quelquefois dans le *Journal des Dames et des Modes*. Voici donc un article sur la *Petite Poste* que nous allons extraire de ces précieuses annales des mœurs et du goût.

« C'est une chose admirable que l'activité de la *Petite Poste*. Du matin au soir, à toutes les heures, vous rencontrez de ces agens fidèles qui de l'Arsenal au faubourg du Roule, et de la barrière des Martyrs au boulevard du Mont-Parnasse, par quelque tems qu'il fasse, par la pluie, par la neige, par la grêle, par les orages, se chargent de porter vos missives pour une rétribution bien légère : quinze centimes.

» Qui peut donc fournir à ces paquets énormes qui se renouvellent comme par magie ? Qui, dites-vous ? Belle demande ! à Paris, la ville des amours et des dettes ! Car je gage que c'est de dettes et d'amours que parlent les trois quarts de ces lettres.

» C'est un jeune homme encore neuf qui, plutôt que d'attendre gaîment son créancier pour le payer de bonnes ou mauvaises raisons, lui demande tristement quelques semaines de grâce, et par cette maladresse perd le reste de crédit qu'il pouvait avoir.

» C'est une jeune femme qui par de cruels parens (comme elles disent toutes) mariée à un vieil égoïste, indique à l'ami de son choix l'instant où elle pourra l'entretenir sans témoins et se consoler autant que possible des ennuis que l'hymen lui cause.

» C'est une foule de gens de la sorte qui appellent le plaisir ou que les huissiers menacent.

» Quelles dépenses d'encre et de papier cela fait à la fin de l'année ! Papier timbré pour les billets à ordre, papier à vignettes pour les poulets mignons. Aussi on ne voit le long des rues que des marchands papetiers qui paraissent tous être en fort bonne laine. Tout le monde a la plume à

la main. On écrit, on écrit, il n'y a pas si petite lingère ou demoiselle en modes, qui ne rivalise sinon par le style, du moins par le nombre de ses épîtres, avec Mesdames de Riccoboni, de Grafigny, etc.

» Il serait piquant de voir la tournure que chacun donne à ses doléances ou à ses protestations. Au fait, cela ne serait peut-être pas aussi curieux que je me l'imagine. Toutes ces correspondances se divisent en cinq ou six espèces, et dans chacune de celles-ci c'est à-peu-près le même ton qui règne.

» Si c'est un amant de la veille qui écrit, ce doit être de cette façon : « Ah! mon adorable, que votre voix est tou» chante! que je soupire après l'instant où je pourrai l'en» tendre encore! Votre image ne sort pas de ma pensée. » Cette nuit en songe je vous voyais, Dieux, que de » charmes!... » Et mille belles choses ainsi.

» Si c'est un amant du lendemain : « Je t'avais promis, » ma bonne, d'aller dîner avec toi. Impossible, Charles » est venu me prendre, il m'emmène, il m'entraîne; je » suis au désespoir, mais ce soir sans faute, compte sur » moi... »

» Si c'est un mari : « Madame, (en vedette) je prends » le parti de vous écrire, puisque vous n'êtes jamais chez » vous, et qu'il faut que je renonce au plaisir de vous y » voir. Dès le matin vous partez en leste et brillant équi» page. Prenez garde, vous ruinerez votre santé, vous me » ruinerez aussi et vous en aurez trop tard du regret. Je » veux vous prévenir que j'ai fait solder tous vos comptes, » chez Leroy, Grosjean, Versepuy, chez tous enfin... » Quel bon caractère de mari! que d'honnêteté dans cette lettre! Il y a bien d'abord quelque mine de reproche, puis ensuite des espèces de conseils, mais la fin raccommode tout et fait tout passer.

» Qu'est-ce? Qu'apportez-vous là? C'est l'humble requête d'un tailleur à l'un de nos élégans : « Je prends la » liberté de faire tenir à Monsieur le mémoire des fourni» tures que, depuis cinq ans, j'ai eu l'honneur... » Peste soit de l'impertinent! Eh! je vous prie, qui lui a demandé cette note, ce détail? Ne pouvait-il attendre? Il est donc bien pressé? En vérité, si on n'y met ordre, on ne sait pas où s'arrêteront ces messieurs-là! »

. . . .

SPECTACLES. — *Théâtre impérial de l'Opéra-Comique.* — Première représentation de *Bayard à La Ferté*, opéra en trois actes.

Cette première représentation a été applaudie, mais l'opéra a obtenu encore plus de succès à la seconde. On a dit souvent qu'une première représentation n'était qu'une répétition générale ; c'est sur-tout à Bayard que l'on peut appliquer cette observation : les acteurs, à l'exception de Gavaudan, étaient peu sûrs de leur mémoire, et cette hésitation, en jetant du froid sur l'exécution, a nui à l'ensemble de l'ouvrage. La seconde représentation, mieux sentie, a obtenu un plein succès, confirmé encore par la troisième.

La scène se passe à La Ferté, dans le château de Mme de Randan, où François Ier s'est rendu sous le prétexte de se livrer au plaisir de la chasse.

Cependant Mézières est assiégée par les Impériaux ; François Ier a envoyé Bayard presque seul au secours de cette place, mais pendant que le chevalier sans peur et sans reproche verse son sang pour son prince, il est en butte aux intrigues des courtisans : deux seigneurs, jaloux de sa gloire, l'accusent auprès du roi ; ils produisent une lettre de Bayard lui-même, par laquelle il paraîtrait que celui-ci aurait quitté son poste et livré Mézières aux impériaux : le roi refuse de croire coupable celui qui l'a armé chevalier, et lui a donné les premières leçons du métier de la guerre. Mais une nouvelle circonstance vient ajouter quelque vraisemblance à l'accusation des ennemis de Bayard : celui-ci vient d'arriver à La Ferté dans le moment où il devrait être à Mézières, dont les dernières nouvelles ont annoncé l'étroit blocus. Le roi et Bayard sont rivaux, tous deux aiment Mme de Randan, et chacun sait qu'un roi est un terrible concurrent : Bayard paraît, et François Ier le reçoit assez mal ; au lieu de se justifier, Bayard chante pour annoncer qu'il ne peut se résoudre à renoncer à sa maîtresse, et il sort incontinent. On pense bien que lorsqu'il en sera tems Bayard n'aura qu'un seul mot à dire pour faire connaître son innocence : le roi veut enfin savoir la vérité, il mande Bayard qui lui annonce devant ses accusateurs que le siége de Mézières est levé, et que les impériaux ont été complétement battus : en faveur d'un service si important, d'un fait d'armes si beau, François Ier renonce

à son amour, et reconnaît le mariage secret qui unissait Bayard à Mme de Randan.

Sans montrer trop de rigueur, il est permis de relever les invraisemblances échappées aux auteurs; un opéra en trois actes mérite bien une analyse plus détaillée qu'un mélodrame.

Comment se fait-il que Bayard ne soit pas intruit du séjour du roi à la Ferté? Comment le chevalier *sans reproche*, au lieu de se rendre directement auprès du roi, s'écarte-t-il de sa route pour visiter sa maîtresse? Comment sur-tout, aux premiers reproches que lui adresse le roi, Bayard ne répond-il pas : *le siége de Mézières est levé?* S'il agissait ainsi, il se conduirait sensément; mais alors il n'y aurait pas de pièce, et j'en serais fâché, car nous aurions à regretter une belle scène entre le roi et Bayard, des détails agréables, et sur-tout la musique de M. Plantade dont je vais parler.

M. Plantade est connu par des compositions gracieuses et par le joli opéra de *Palma*, il a voulu prouver que sa lyre pouvait prendre tous les tons;

> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Et je crois qu'il y a réussi : l'ouverture a été vivement applaudie; c'est un tableau dans lequel on retrace les principaux événemens qui doivent passer sous les yeux des spectateurs; un chœur au premier acte, exprime bien le chant joyeux du peuple; au second acte, on remarque deux airs pour leur facture et leur couleur particulière; l'un est chanté par Bayard, il peint les craintes du chevalier qui se dissipent au souvenir des vertus de Mme de Randan; l'autre chanté par Mme Paul Michu, est remarquable par sa mélodie simple; la partie de l'orchestre est bien écrite, on a cependant remarqué un usage un peu trop fréquent du cor. Cet opéra est le premier ouvrage de M. Plantade depuis son retour, et le succès qu'il a obtenu est un engagement que le compositeur contracte avec le public.

Gavaudan, chargé du rôle de Bayard, a bien représenté ce héros; il a su allier la noblesse et la fermeté d'un chevaliers : cet acteur me paraît être le seul, à ce théâtre, qui puisse jouer cet emploi. Mme Paul Michu a mis de la grace et de la décence dans le rôle de Mme de Randan.

POLITIQUE.

Les mouvemens qui doivent suivre de la part du grand-visir celui des Russes au-delà du Danube, sont toujours l'objet de beaucoup de rapports contradictoires ; mais tous s'accordent à présenter le chef de l'armée ottomane comme offrant la plupart des qualités qui constituent un général distingué. Il entretient dans son camp une discipline sévère, il reste étranger au faste oriental ; il se concilie l'estime des chefs et l'affection des soldats par un mélange de douceur et de sévérité. Ses soins particuliers sont donnés à l'état de sa cavalerie, et sur-tout à celui de l'artillerie plus forte et mieux exercée qu'elle ne l'a jamais été dans les armées turques. Il paraît hors de doute que sur plusieurs points le passage du Danube a été tenté, et qu'après divers engagemens, deux corps turcs ayant passé successivement, sont parvenus à se retrancher sur la rive gauche du fleuve. Les îles qui pouvaient protéger le passage et entretenir les communications sont au pouvoir des Ottomans. Le grand-visir est près du corps qui a passé le fleuve, et tous les jours des engagemens partiels font prévoir celui qui peut décider du sort des provinces, théâtre et cause de la guerre. A cet égard, les nouvelles de Vienne ont lieu d'étonner ; voici ce qu'on écrit de cette ville, en date du 28 septembre :

« Les nouvelles que nous recevons aujourd'hui de l'armée russe dérangent tous les calculs de nos politiques. Une suite de rapports uniformes nous avait appris, depuis quelques semaines, que le général Kutusow, instruit des projets du grand-visir de s'emparer de la Valachie, avait donné ordre à toutes les troupes de réserve qui se trouvaient en Moldavie et sur les bords du Dniester et du Dnieper de se porter en toute hâte sur le Danube, et l'on ajoutait que ces troupes avaient, sur-le-champ, quitté leurs cantonnemens pour obéir. Des lettres de Lemberg nous apprennent maintenant que l'un des corps de cette armée de réserve, qui se mettait en marche, a reçu inopinément l'ordre de rétrograder et de se porter en Podolie ; ce qu'il a fait. La force de ce corps est de 20 mille hommes

qui auraient été très-utiles dans un moment aussi décisif que celui-ci; car les Turcs rassemblent toutes les forces disponibles de leur Empire pour enlever aux Russes leurs conquêtes, et les Russes ne sont pas nombreux. Les frontières de la Servie sont plus que jamais menacées par les Turcs : on s'attend même à une attaque prochaine du camp de Deligrade. »

Les travaux de la diète de Presbourg continuent; aucun résultat essentiel n'est encore connu. Il paraîtrait que le débat sur la question de priorité à donner aux objets en discussion, a occupé long-tems l'assemblée et les comités. Rien encore n'a été statué sur les propositions royales, et rien sur les réclamations précédemment formées; MM. de Wallis et de Metternich sont retournés à Presbourg, par ordre de l'empereur qui a ordonné que l'état le plus exact de la situation des finances fût mis sous les yeux de ses fidèles Hongrois. Le cours se soutient.

Le roi de Saxe visite son grand-duché de Varsovie; il y est arrivé le 23 septembre, et y a été reçu par le général en chef de l'armée le prince Poniatowski, et le général Zayonzeck. La ville entière était illuminée, le roi a été complimenté par le sénat et les ministres. Il a assisté le lendemain à un *Te Deum*, et a reçu toutes les autorités. Par-tout les marques de l'allégresse publique, les témoignages du respect et de l'amour des peuples accompagnent les pas de ce digne souverain.

Les nouvelles anglaises offrent très-peu d'intérêt. L'état du roi est le même. Le parlement a été prorogé au 12 novembre prochain. Les ministres ont jugé à propos de se donner un peu plus de tems pour préparer les comptes qu'ils ont à rendre sur tant d'objets importans qui tiennent l'Angleterre dans l'incertitude et les alarmes, par exemple, sur les résultats effectifs de l'expédition de la Baltique, sur le *commerce* d'Héligoland, sur les relations avec l'Amérique, sur la conduite des généraux et des ministres anglais en Sicile, sur la position hasardée de lord Wellington en Espagne, sur le degré d'union qui règne entre ce général et la junte de Cadix, sur les dispositions des Portugais à l'égard de leurs auxiliaires, enfin, sur l'accord qui règne en Irlande entre les milices anglaises et celles du pays pour le maintien de l'autorité établie, accord cimenté par le sang qui vient de couler à Dublin même, dans un combat dont les détails ne sont pas précisés, mais où l'on prétend que 400 Irlandais déterminés ont tenu tête

à 1500 des hôtes stipendiés qu'on leur envoie pour protéger la liberté des cultes, et le plein exercice des droits constitutionnels assurés à tous les sujets du royaume-uni. On conviendra que pour traiter dignement de tels sujets, et pour les exposer à la nation sous le jour qui convient aux intérêts du ministère plus qu'à ceux de la vérité et de l'intérêt public, ce même ministère ne peut trop différer la séance dans laquelle il doit présenter le discours émané du trône. Cette ouverture du parlement doit être attendue avec impatience, et il est curieux de connaître dans quels termes pourra être conçue l'adresse de remercîment pour tant de plans utiles, tant d'entreprises bien combinées, tant de succès politiques, militaires et commerciaux.

Pendant ce tems, l'Empereur des Français poursuit l'un de ces voyages auxquels il sait toujours attacher le double but de l'intérêt général de l'état, de l'intérêt particulier des pays qu'il visite; partout il porte l'activité, l'émulation, l'encouragement et la vie. Où rien n'existait, il crée; où tout était détruit, il réédifie; où de bons élémens se trouvaient, il rectifie, il perfectionne, il répare tout pour le passé, il prévoit, il dispose tout pour l'avenir. Le lecteur prévoit que nous allons l'entretenir de Flessingue, de l'Escaut et d'Anvers. Il y aura loin de ce qu'il va lire à l'état où étaient ces importans parages au moment où les Anglais y ont laissé pour tout monument, le souvenir de leur faiblesse, de leur incertitude, de leurs dispositions inhabiles, et, le croirait-on? de leur inexpérience.

Le 30 septembre à neuf heures du matin, dit le *Moniteur*, S. M. a reçu à Anvers les différentes autorités. A midi, elle est montée à cheval, et a visité les bassins, l'arsenal, les fortifications, les quais. A quatre heures de l'après-midi, S. M. l'Impératrice est arrivée de Bruxelles. Le 1^{er} octobre, S. M. a continué à visiter les fortifications et l'arsenal, et a vu entrer des bâtimens de guerre dans le bassin. Le 2, elle a passé en revue le 26^e régiment d'infanterie légère, les troupes d'artillerie, le bataillon d'ouvriers de la marine, et a visité les travaux de la tête de Flandres. Le 3, S. M. a tenu différens conseils. Le 4, à deux heures du matin, S. M. est partie pour aller visiter la place de Willenstadt et l'île de Gorée. S. M. l'Impératrice est partie à dix heures du matin, pour aller coucher à Breda.

Anvers peut être considéré aujourd'hui comme une place forte du rang de celles de Metz et de Strasbourg. Les travaux qui y ont été faits sont prodigieux. C'est un des

boulevards de la France. Sur la rive gauche de l'Escaut, où il n'existait, il y a deux ans, qu'une redoute, s'élève une ville de 2000 toises de développement, formant huit fronts bastionnés, défendue par une inondation soutenue par la chaussée de Gand et des digues d'amont et d'aval Les sommes considérables qui ont été dépensées pour ces grands travaux, ont été employées avec intelligence et profit. S. M. en a témoigné sa satisfaction au corps du génie et au major-Bernard, qui ont dirigé ces travaux avec une singulière activité.

Le spectacle qu'offrent les chantiers de la marine est unique et sans exemple. Vingt-un vaisseaux de guerre dont huit à trois ponts sont en construction, et sont plus ou moins avancés. L'arsenal est pourvu abondamment de toute espèce d'approvisionnemens, que le Rhin et la Meuse y font affluer. Il y a plusieurs milliers de mâts du nord.

Il y a sept ans qu'il n'y avait pas à Anvers un seul quai, et les maisons s'avançaient jusqu'au bord de la rivière. Aujourd'hui ces maisons ont fait place à de superbes quais utiles au commerce, et même à la défense de la place.

Il y a six ans, il n'y avait pas de bassin, mais seulement quelques canaux, où des bâtimens tirant 10 ou 12 pieds d'eau pouvaient à peine entrer. Aujourd'hui il existe un bassin ayant 26 pieds d'eau à partir du radier, pouvant contenir 50 vaisseaux de ligne, avec une écluse donnant passage à des vaisseaux de 120 canons.

Les quais de la nouvelle ville sur la rive gauche, seront incessamment construits, et l'on y creusera un nouveau bassin.

Tous les canaux, égouts ou aqueducs de la ville qui corrompaient l'air, et donnaient à cette belle ville un aspect de ruines, ont été réparés et nettoyés.

L'Escaut, depuis son embouchure jusqu'à Anvers, est partout praticable pour des vaisseaux à trois ponts : c'est une rade continue abritée de tous les vents. Plus de cent vaisseaux de guerre peuvent mouiller dans les rades de Hoogdlaten, de Terneuse et de Baërland.

Indépendamment des places fortes de Flessingue et de Cadzand, S. M. a ordonné l'établissement d'une autre place forte à la pointe de Borselen. Ces places, jointes aux forts de Batz, de Lillo, de Liefkensoeck, qui ont été l'objet de grands travaux, mettent désormais les établissemens de ce fleuve à l'abri de toute expédition.

Les places de Berg-op-Zoom, de Willenstadt, les forts

de l'île de Gorée, les places de Breda et de Gorcum complettent la défense de tout le territoire.

S. M. est partie d'Anvers le 4, à trois heures du matin; elle est arrivée à Willenstadt à huit heures : après avoir visité les fortifications de la place et les nouveaux forts qu'on y a ajoutés, S. M. s'est embarquée et a descendu la Meuse jusqu'à Helvoet-Sluys, où elle est arrivée à deux heures après-midi; elle a visité la place, le bassin et les établissemens maritimes de ce port important. Le vaisseau de guerre *le Tromp*, de 70 canons, venait d'y arriver de Rotterdam. S. M., après avoir vu évoluer la flottille de cette station, est venue passer la nuit dans son yacht mouillé près de Gorée.

Le 5, au point du jour, S. M. a continué sa route; elle est arrivée à Dordrecht à sept heures du matin, sans y être attendue, a fait le tour de la ville et en a visité les magasins. S. M. a visité également les trains de la Meuse et du Rhin, qui se composent de plusieurs centaines de milliers de pieds cubes de bois, en chargement pour l'arsenal d'Anvers. De retour dans son yacht, S. M. y a reçu le maire, le conseil municipal, le tribunal de première instance, le conseil de commerce et les autres autorités de Dordrecht.

A deux heures après-midi, S. M. a continué sa route en canot, et est arrivé à Gorcum à trois heures. Le prince archi-trésorier, gouverneur-général de la Hollande, le maréchal duc de Reggio, le général Molitor et d'autres principaux fonctionnaires se trouvaient dans cette ville pour y recevoir l'Empereur.

En arrivant à Gorcum, S. M. a fait aussitôt la visite des fortifications de la place.

S. M. a été extrêmement satisfaite de tout ce qu'elle a vu dans la partie de la Hollande qu'elle a visitée. Un million a été dépensé cette année aux fortifications de Willenstadt et de Gorée, pour mettre ces positions importantes dans un état respectable de défense. La place d'Helvoet-Sluys est très-forte et n'exigera aucune nouvelle dépense.

S. M. l'Impératrice, après avoir couché à Breda, est arrivée directement à Gorcum, à six heures après midi.

LL. MM. sont parties de Gorcum le 6 octobre, à neuf heures du matin : elles ont passé le Leck dans un yacht, et sont arrivées à Utrecht à deux heures après midi.

Une demi-heure après, l'Empereur est monté à cheval pour faire le tour des remparts, a visité les principales rues

et places de la ville, sans gardes et environné d'un peuple immense.

Le 7, à neuf heures du matin, S. M. a passé la revue du corps du duc de Reggio; elle est rentrée à cinq heures du soir.

LL. MM., malgré les fatigues du voyage, se portent très-bien.

Voici donc l'Empereur au milieu de ces fidèles Hollandais, qui sans renoncer à leurs qualités nationales, vont trouver dans leur nom nouveau, un nouveau développement de leur excellent caractère, d'autres qualités encore et des vertus différentes. L'Empereur, maître de la terre classique des héros, maître de celle des arts, a touché celle de l'industrie et du commerce, moins en conquérant, qu'en législateur, appelé à réparer de longues infortunes et d'immenses pertes. Bientôt nous le verrons sur ces digues fameuses prodiges de l'industrie hollandaise, qui, si une main puissante ne les soutenait, céderaient peut-être à l'effort de l'élément qu'elles ont dompté, et lui rendraient le territoire conquis sur son empire; nous le verrons rendre inébranlables ces remparts sous lesquels le Hollandais brave l'effort de la tempête, et la masse ébranlée de l'Océan; nous le verrons parcourir ces mille canaux qui portent dans toutes les parties de ces contrées la circulation et la vie, les réparer, les épurer, les rendre et plus faciles et plus sains; nous le verrons aussi sur ces chantiers fameux où un czar vint apprendre à construire un vaisseau, mais où notre Empereur, recevant facilement les tributs du nord, marquera la place où de nombreuses flottes devront s'élever à sa voix, pour rétablir dans les annales de la marine et du commerce des noms qui y furent si fameux. De grands souvenirs seront attachés à ce voyage, parce qu'il ouvre à l'imagination une carrière brillante. Toutes les espérances comme tous les vœux y sont attachés, et tandis que nous suivons avec tant d'intérêt et de reconnaissance les pas de notre immortel souverain, l'insulaire les suit aussi, mais avec une jalouse rage, et avec une sombre inquiétude; il est averti de la marche de l'Empereur par les feux qui l'éclairent, et les cris de joie qui l'accompagnent. Il compte avec une fureur impuissante les vaisseaux élancés de leurs quilles, les matelots nationaux ou alliés rangés sous le pavillon impérial, et ces forêts ambulantes qui descendent le cours des fleuves et arrivent jusqu'à la mer, pour un jour, peut-être, s'y élever en reines, ou du moins en disputer l'empire.

Sans doute dans ce compte ministériel que le parlement anglais doit entendre, il sera question de ce que promettent au commerce et à la marine des Anglais un système si fortement conçu, si constamment soutenu, tant de génie et tant d'efforts, tant d'audace et tant de moyens. S....

ANNONCES.

Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture des Essais de Montaigne. Par M. Vernier, sénateur, comte de Mont-Orient, commandant de la Légion-d'Honneur, membre de la Société littéraire, belles-lettres et arts de Besançon, de la Société académique des sciences, de la Société philotechnique, de celle de l'Athénée des arts de Paris, et de la Société d'agriculture de la Haute-Saone. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez Blaise, libr., quai des Augustins, n° 61.

Du Bonheur individuel, considéré au physique et au moral dans ses rapports divers avec les facultés et les conditions humaines. Par le même. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Examen critique de l'ouvrage intitulé : Biographie universelle, ouvrage entièrement neuf, etc.; par Mme de Genlis. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Mélanges de Botanique et de Voyages ; par Aubert du Petit-Thouars, directeur de la pépinière impériale du Roule, membre des Sociétés d'Agriculture et Philomathique de Paris, et de l'Académie phytologique de Gorenki. Un vol. in-8°, avec une carte et 18 planches. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ouvrage du même auteur, qui se trouve chez le même libraire :

Essais sur la végétation considérée dans le développement des bourgeons. Un vol. in-8°, fig. Prix, 5 fr.; sur grand-raisin, 6 fr.; sur grand-raisin vélin, 8 fr.

Histoire des campagnes du maréchal Bernadotte, prince royal de Suède; par A. H. Châteauneuf. *Nouvelle édition*, revue et corrigée. Ce volume, supérieurement bien imprimé par M. Didot l'aîné, sur beau papier vélin, se vend 5 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34; Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi; et chez Michaud frères, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Mémoires de la Société médicale d'émulation, séant à l'Ecole de médecine de Paris, dédiés à son président honoraire perpétuel, M. Corvisart, baron de l'Empire, premier médecin de leurs MM. II. et RR.; avec son portrait. *Septième volume*, in-8° de 558 pages, orné de neuf planches en taille-douce. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc de port. Chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue Jean-Jacques-Rousseau, n° 6.

Cet ouvrage contient :

1°. L'Eloge de François Péron; par M. Alard.

2°. Mémoire sur la circulation capillaire, tendant à faire mieux connaitre les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques, par M. le docteur Broussais.

3°. Memoire sur l'exhalation sanguine; par M. F. V. Mérat.

4°. Recherches anatomiques et physiologiques sur quelques parties de l'œil, à l'occasion d'une plaie de tête, par M. F. Ribes.

5°. Mémoire sur les maladies organiques; par M. Martin.

6°. *Alberti Mathiæ Vering*, medicinæ doctoris solutio quæstionum morbos organicos sistentium, quas mense Februarii 1809 proposuit illustrissima emulationis medica Societas.

7°. Commentaire sur la loi de Numa Pompilius, relative à l'ouverture cadavérique des femmes enceintes; par M. Marc.

8°. Considérations et observations théoriques et pratiques sur la syphilis dégénérée; par M. le docteur Kéraudren.

9°. De temperamentis; danturne tria vel quator temperamenta? auctore Roussille-Chamseru.

10°. Mémoire sur les terminaisons de l'hépatitis; par M. le docteur Hébréard.

11°. Mémoire sur la ligature de l'artère iliaque externe, dans les anévrismes de la fémorale, au pli de l'aine; par M. Delaporte.

12°. Mémoire sur les rapports qui existent entre les premières et les secondes dents, et sur la disposition favorable de ces dernières au développement des deux mâchoires; par M. Léveillé.

13°. Quelques idées sur le rapport des deux dentitions, et sur l'accroissement des mâchoires dans l'homme; par M. Miel.

Edition stéréotype d'après le procédé d'Herhann.

Dictionnaire abrégé de la Fable, pour l'intelligence des poëtes, des tableaux et des statues dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique; par Chompré. Edition revue et corrigée d'après les meilleurs dictionnaires mythologiques. Un gros volume in-18. Prix, 2 fr., et 2 fr. 65 c. franc de port. Relié en basane, 2 f. 60 c. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et à Tours, chez Ad. Mame.

Mme de Montolieu vient de traduire de l'allemand : Agatocles. — *Lettres écrites de Rome et de Nicomédie, les années* 301, 302, etc. Par Mme Caroline Piébler. L'ouvrage, qui formera trois volumes, est sous presse.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXXV. — *Samedi* 19 *Octobre* 1811.

DEPT DE LA SEINE 5 cen

POÉSIE.

PÉTRARQUE.

POÈME.

Grandissimo filosofo, grandissimo innamorato, grandissimo poeta.

(Mot de Christine, reine de Suède, sur Pétrarque.)

Dans ce tems déplorable où Bellone en furie,
Du sang des factieux inondait l'Etrurie (1),
Et foulait les débris du trône des Césars,
Tout-à-coup apparut sur l'horizon des arts,
Un astre radieux qui, dans ces jours d'orages,
D'un siècle ténébreux dissipa les nuages.
Pétrarque, poursuivi par un sort trop fatal,
Transfuge, jeune encor, de son séjour natal,
Vint se réfugier dans ce pays magique,
Des brillans Troubadours le berceau poétique,

(1) L'Italie était déchirée par les deux factions des Guelphes et des Gibelins.

S'élança vers le Pinde, et du Comtat charmant
Devint, par ses écrits, la gloire et l'ornement.

Viens, accours à ma voix, tendre et sensible muse,
Qui l'inspiras souvent aux rives de Vaucluse!
Interroge avec moi ce paisible séjour,
Qu'habitaient avec lui les Muses et l'Amour:
Ensemble visitons ce solitaire asile,
Où Pétrarque, fuyant l'air impur de la ville,
Venait, pour échapper aux traits d'un dieu vainqueur,
Rêver l'indépendance, et distraire son cœur.
(2) Laure l'avait séduit par un charme suprême:
Ses yeux dignes, eux seuls, d'inspirer un poëme,
Ses gestes et ses pas par la grâce embellis,
Ses bras, comme l'ivoire, éclatans et polis,
Sa blonde chevelure et ses sourcils d'ébène,
Son sourire angélique et sa voix de sirène,
De mille attraits enfin le dangereux poison,
Du chantre d'Arezzo troublèrent la raison (3).
Mais comment éviter cette amante adorée?
Où fuir?... Je vous salue, ô fontaine sacrée (4),
Antre mystérieux, romantique vallon,
Célèbres à jamais par un autre Apollon!

J'aime à voir de ces bords la plaintive naïade
S'élancer, retomber de cascade en cascade;
Le fracas de ces flots au loin retentissans,
L'antique nudité de ces rocs imposans;
Cet écho qui redit au loin le bruit de l'onde,
Seule, de ces beaux lieux troublant la paix profonde;
Ce torrent, qui bientôt plus rapide et plus pur,
Réfléchit et les fleurs et le céleste azur.

---

(2) J'ai peint la belle Laure d'après le portrait qu'il en a tracé dans ses Sonnets.

(3) François Pétrarque, fils d'un notaire d'Arezzo en Toscane, naquit en cette ville le 20 juillet 1304.

(4) Vaucluse, appelé par Pline *Vallis clausa*, est un vallon situé à cinq lieues d'Avignon, renfermé de tous côtés par des rochers d'une hauteur prodigieuse, qui sont élevés perpendiculairement, et forment un fer à cheval: c'est au pied de ces rocs, dans un bassin sans fond, que la Sorgue prend sa source.

De ce double tableau la rapide magie
Semble inviter notre ame à la mélancolie :
Pétrarque vint pleurer sur ces rochers déserts,
Que consacrent son nom, sa Laure et ses beaux vers.
Ah! redis-moi ses chants, immortelle retraite,
Que vont chercher de loin l'amant et le poëte!
Vaucluse, que sans peine ils ne peuvent quitter,
O toi qu'avec transport je courus visiter,
Jeune encore, et surpris d'y rêver une amante,
Quatre siècles ont fui; mais ton onde écumante,
Et tes monts recourbés en cercle sur tes bords,
Tes antres encor pleins d'harmonieux accords,
Semblent nous y montrer ces deux ombres fidèles,
Et l'amoureux penser vient errer autour d'elles.
Aux nymphes du vallon, aux bergers d'alentour
Tes flots en murmurant parlent encor d'amour;
C'est là qu'on aime bien par un charme invincible;
C'est là que l'on gémit de n'être plus sensible.

C'est donc là, me disais-je, oui, c'est en ce séjour,
Dans l'âge où le bonheur n'est vraiment que l'amour,
Que Laure triompha des feux qu'elle fit naître,
Et des vers d'un amant plus dangereux peut-être.
Ses vers au moins l'ont dit, croyons à sa rigueur;
L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur (5).
Là, d'heureux souvenirs son image parée,
Suivait, charmait Pétrarque, et cette ombre adorée
D'un magique univers entourait son amant;
Dans le parfum des fleurs qu'avec lui mollement
Foulait sous l'oranger le pied léger de Laure,
C'était son souffle pur qu'il respirait encore.
Près des eaux de Vaucluse il aimait à s'asseoir;
Dans les eaux de Vaucluse il croyait la revoir;
Il la voyait encor dans ces routes secrètes,
Portant ce tissu verd, orné de violettes (6),

(5) Les devoirs de l'hymen furent toujours un obstacle insurmontable dans le cœur de la belle Laure, qui l'empêcha de couronner la vive tendresse de Pétrarque.

(6) Le 6 avril 1327, le lundi de la semaine sainte, à la première heure, c'est-à-dire, six heures du matin, dans l'église de Sainte-

Dont elle était parée en ce temple chrétien
Où son premier regard sollicita le sien.
Il croyait quitter Laure en quittant la fontaine;
Quelquefois appuyé sur le tronc d'un vieux chêne,
Ou du sombre bosquet parcourant les détours,
Triste et seul, il rêvait; mais plus belle toujours
Laure absente peuplait le solitaire ombrage;
Laure en un lieu charmant changeait un lieu sauvage.
Et la nuit que de fois l'œil fixé sur les cieux,
Tranquille, contemplant tous ces points radieux,
Ces mondes étoilés dont leur voûte se dore,
Il voulait les chanter! il ne chantait que Laure;
Et les vers accouraient plus prompts à la nommer;
Vingt ans il fut heureux du seul bonheur d'aimer.
Il chantait, et le cœur lui seul montait la lyre;
Le cœur est éloquent, lorsque l'amour l'inspire.

Laure, quoique rebelle à des feux si touchans,
Se vit avec orgueil l'objet de ses doux chants;
Laure aimait l'art des vers, les vers l'immortalisent.

Belles, aimez les vers, eux seuls vous éternisent:
Vos noms par eux vivront tant qu'Hébé dans les cieux
Versera l'ambroisie au monarque des dieux,
Que Vénus sourira, que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers: sans cet art immortel,
Que de Dieux oubliés n'auraient point eu d'autel!
Toi-même, il t'en souvient, Vénus, le vieil Homère
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire.

Pétrarque d'un laurier (7), l'orgueil de son jardin,
Long-tems d'un nom chéri fit l'emblême divin:
Heureux, il mariait sur l'écorce nouvelle,
A son chiffre amoureux le chiffre de sa belle,
Et serrait dans ses bras l'arbrisseau qu'il aimait,
Croyant qu'en un laurier Laure se transformait;

Claire d'Avignon, il vit une dame fort jeune dont la beauté le frappa. Elle était vêtue d'une robe verte parsemée de violettes; c'était Laure, fille d'Audibert de Noves, mariée à Huges de la maison de Sade.

(7) Il croyait à la métempsycose et se plaisait dans le rapprochement des mots *Laura* et *Lauro*.

Mais bientôt à ses sens l'erreur était ravie ;
Ainsi par Apollon Daphné fut poursuivie ;
Et le poëte amant, dans son riant vallon,
N'embrassa qu'un laurier de même qu'Apollon.

Dans le calme inspirant de cette solitude,
Il combattit l'amour par l'arme de l'étude,
Et le Dieu des beaux vers lui donna des beaux jours.
Là, d'une amitié sainte invoquant le secours,
Quelquefois il reçut dans son nouveau Parnasse,
Et le sage Colonne, et le riant Boccace.
De la cour d'Avignon méprisant les faveurs (8),
Du pontife à Vaucluse il attaquait les mœurs.
C'est ainsi qu'à Tusoule autrefois un grand homme
Tonnait contre le luxe et les crimes de Rome.
C'est là que pour tromper un rigoureux destin,
Moraliste, imitant le pieux Augustin,
Pétrarque médita ces chapitres sublimes
Dont le sage relit les profondes maximes.
Quoique l'ambition ne troublât point ses sens,
De l'autel de la gloire il savourait l'encens.
La médiocrité, fille de la sagesse,
De son cœur satisfait fut la seule déesse.
Implacable censeur, peu sensible aux présens,
Objet d'antipathie à tous les courtisans,
Trouvant ainsi que l'or la grandeur importune,
Sur son rocher sauvage il bravait la fortune.
Oui, c'est là qu'évoquant les ombres des mortels
A qui l'antiquité consacra des autels,
O François ! tu chantas les fâmeux capitaines,
Les sages, les savans et de Rome et d'Athènes !
C'est là qu'avec Clio, des annales du tems
Parcourant le grand livre et les faits éclatans,
Tu sus ressusciter dans tes savantes pages,
De ces siècles brillans les nobles personnages !
De la langue natale en tes écrits charmans,
Ton goût ingénieux fixa les élémens (9),

(8) Le Saint-Siége était alors établi dans le comtat Venaissin.

(9) Le Dante avait composé un poëme sublime, quoique bizarre ; cependant la langue italienne, appelée alors la langue vulgaire, qui

Et par l'expression d'une douce harmonie,
Et par des vers heureux, proverbes du génie.
« Epurons, disait-il, mes écrits imparfaits,
» Qu'ils soient dignes de Laure et de ses doux attraits!
» Inutile projet! mon goût toujours sévère
» Dans la postérité redoute un juge austère. »
O modeste écrivain, que d'aimables leçons,
Dans tes brillans sonnets, dans tes tendres chansons!
Tant d'esprit, de savoir méritaient la couronne
Que le talent réclame et que Minerve donne.

Il luit enfin ce jour, où malgré ses rivaux,
Minerve, pour payer ses sublimes travaux,
De lauriers toujours verds, unis au chêne antique,
Compose pour son front la tresse poétique (10).
Le Capitole ouvert par un insigne honneur,
D'Ovide et de Tibulle attend le successeur.
Un cortége pompeux, dans les places de Rome,
Dès l'aurore au sénat précède ce grand homme :
Des enfans revêtus des plus riches couleurs,
En récitant ses vers, sèment au loin des fleurs;
Décoré de la pourpre, il monte au Capitole,
Et le vin et l'encens ont fumé pour l'idole.
« Gloire, crie un hérault, et triomphe au vainqueur!
» Triomphe, ont répété tous les Romains en chœur! »
Mais lorsqu'avec respect s'incline le poëte,
Le feuillage immortel rayonne sur sa tête,
Et Rome en ses écrits couronne tour-à-tour
L'histoire, l'art des vers, la morale et l'amour.

Mais que son cœur fut grand, si ses vers sont sublimes!
Sur les Alpes un jour, sur ces superbes cimes
Qui dominent les airs de leur front souverain,
De la guerre civile avait tonné l'airain;
Telle la cloche exhale au loin des sons funèbres,
Ce formidable bruit émeut les bords célèbres

---

tirait son origine d'un latin corrompu que parlaient les soldats romains, était informe et sans règles avant que Pétrarque l'enrichit.

(10) Il fut couronné à Rome, dans le Capitole, au milieu des honneurs suprêmes et des acclamations du peuple romain.

Où le Pô de son urne épanche le torrent.
Jouissant des attraits d'un beau jour expirant,
Pétrarque entend ce bruit, à ce signal frissonne;
Il croit voir tout-à-coup Némésis et Bellone
A leur char fratricide atteler leurs chevaux;
Il voit flotter partout des étendards rivaux.
« Romains, pourquoi, dit-il, ces aigles mercenaires?
» Vous creusez vos tombeaux de vos mains sanguinaires;
» La nature éleva, bienfaisante pour vous,
» Ces Alpes où viendra se briser le courroux
» De ces fiers étrangers enrichis de vos pertes;
» Pourquoi porter la mort dans vos cités désertes?
» Qu'un baiser fraternel assure leur repos!
» Unissez à-la-fois vos cœurs et vos drapeaux. »
Il chantait : ô pouvoir de sa céleste lyre!
Abjurant tout-à-coup leur belliqueux délire,
Ces guerriers sont vaincus par la douce pitié,
Et sous leurs étendards vient s'asseoir l'amitié.
Mais pour chanter Vaucluse il poursuivait encore,
Ses pleurs coulent.... On voit qu'il veut parler de Laure.
Ah! toujours plus épris, toujours plus malheureux,
Et fuyant, mais en vain, un objet dangereux,
L'infortuné traîna dans toute l'Italie
Le fatal souvenir de sa Laure chérie,
Qu'il aima si long-tems, et qu'il chantait si bien.
Philosophe, poëte, amant, historien
Que n'eût pas fait Pétrarque électrisé par elle!
Il puisait dans ses yeux une ardeur immortelle.
Mais, ô douleur affreuse! un mal contagieux (11)
Soudain a frappé Laure, et ses jours précieux
S'éteignent par degrés. Ainsi le doux sourire
Presqu'insensiblement sur les lèvres expire:
Ainsi du rossignol l'harmonieuse voix
Presqu'insensiblement se perd au fond des bois.

De Vaucluse écartant l'image dangereuse,
Il choisit pour sa tombe une obscure Chartreuse.

---

(11) La belle Laure mourut de la peste à Avignon, le 6 avril 1348, à six heures du matin, à la même heure que Pétrarque l'avait vue pour la première fois.

Arqua (12) le vit mourir en sage, en vrai chrétien,
Du cloître devenu l'honneur et le soutien.
Si la religion regretta son saint zèle,
La science perdit un apôtre fidèle,
Qui le jour et la nuit par l'étude enflammé
Nourrit le feu divin dont il fut animé.
Quelle ardeur! Le poëte allait cesser de vivre,
Et sa mourante main ouvrait encore un livre.
Il expira. L'Amour pleurant sur son tombeau
De douleur tout-à-coup éteignit son flambeau.
Armé d'un de ses traits, chers à l'amant célèbre,
De la pointe il grava sur le marbre funèbre,
Ces mots ingénieux qui le peignent si bien :
« Par Laure il était tout, sans Laure il n'était rien. »

H. DE VALORI.

ÉNIGME.

UNE déesse éloquente,
Bien connue au tems jadis
Parmi la troupe savante,
Ici, lecteur, vous présente
Ses quatre pieds réunis.
De leur ensemble ôtez dix ;
Le reste vaut cent cinquante.

B.

LOGOGRIPHE.

JE suis un des plaisirs faits pour le genre humain,
Et je suis le plus doux peut-être.
Lecteur, si tu veux me connaître,
Le nombre de mes pieds se trouve dans ta main.
Avec eux tu feras le nom que chacun donne
A l'objet qui charme son cœur.
Un autre, hélas! qui par malheur

---

(12) Pétrarque mourut à Arqua d'une apoplexie, le 18 juillet 1388. On le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête penchée sur un livre.

Ne doit presque jamais se donner à personne !
Un autre nom révéré du chrétien ;
Ce que tu dois sauver, et ce que l'on respire ;
Ce qu'un fils de Saturne avait pour son empire ;
Ce que Boileau trouvait si bien ;
Ce qui dans les combats est le plus nécessaire ;
D'animaux croassans la retraite ordinaire ;
Ce que, bien malgré lui, le pauvre forçat tient ;
Un mot synonyme à colère ;
D'autres encor, mais je n'en dirai rien.
Enfin ce que sans moi l'homme est souvent las d'être.
Ne t'en étonne pas, lecteur,
Si tu parviens à me connaître,
Tu trouveras sans moi qu'il n'est point de bonheur.

S........

CHARADE.

Mon premier se trouve dans tout,
On ne voit mon second qu'en une seule ville ;
Mon entier réunit l'esprit, les arts et le goût ;
Des plaisirs, des talens, c'est le vrai domicile.

J. D. B.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme, en acrostiche, est *Tripot* (maison de jeu.)

Celui du Logogriphe est *Tripot*, où l'on trouve : *toit*, *tir*, *trop*, *toi*, *roi*, *trio*, *tort*, *trot*, *port*, *Pitt*, *or*, *rot* et *rôti*.

Celui de la Charade est *Tripot*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Discours prononcé en français l'an 1809, et en latin l'an 1810, à l'école de M. Laurent, à Brest, par M. Maillet-Lacoste, de Saint-Domingue, ancien élève de l'Ecole Polytechnique. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; *Pillet*, rue Christine; *Delance* et *Belin*, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Souvent un gros volume qu'on aurait lu en conscience (chose assez rare), laisserait à peine dans votre esprit de quoi remplir peu de pages; quelquefois aussi, mais plus rarement, un mince cahier y déposera de quoi remplir un gros volume. D'un côté, on dirait quelquefois une mer de sable qui vous offre par-ci par-là quelques plantes sans parfum et sans vertus, des arbres sans graces, sans feuilles et sans fruits: vous la mesurez des yeux et vous la traversez aussi vite que la fatigue vous le permet; de l'autre côté, c'est un verger fécond où vous trouvez par-tout quelque fruit qui vous tente; par-tout quelque charme qui vous invite à vous promener, à vous arrêter, à revenir sur vos pas...... Boileau disait de certains livres ennuyeux (car on en faisait déjà de son tems), *rendons-les courts en ne les lisant point*; de même, on serait tenté de dire de certaine petite brochure que nous avons en ce moment sous les yeux, *relisons-la pour la rendre plus longue.*

Nous voulons parler d'un Discours de M. Maillet-Lacoste, en français et en latin, sur l'instruction de la jeunesse, et particulièrement sur l'enseignement du latin, cette langue ordinairement si redoutée de ceux qui l'apprennent, si aimée de ceux qui la savent; mais avant que d'entrer en matière sur les détails et les procédés de la méthode qu'il a choisie, M. Maillet se croit obligé d'écarter préalable-

ment quelques objections qu'il suppose, un peu gratuitement peut-être, qu'on va lui faire sur le parti qu'il se promet de tirer de l'amour propre des enfans. Il paraît craindre qu'une dévotion trop facile à inquiéter ne s'alarme d'un système d'éducation qui chercherait dans l'orgueil humain le perfectionnement de l'homme, tandis que la doctrine évangélique, au contraire, ne place la vraie perfection que dans l'humilité. Une pareille difficulté, qu'on attendrait plutôt d'un cloître que d'un lycée, n'avait pas besoin de la sagacité de M. Maillet pour être résolue : malheur à l'éducateur, si dans l'accomplissement de ses nobles devoirs, il rejetait le secours de l'amour propre, ce grand ressort des plus beaux efforts humains qui s'annonce presqu'aussitôt que la vie, et qui ne se détend qu'à la mort! Regardons-le plutôt comme un vent favorable à tous les progrès vers toute espèce de bien, comme une tendance continuelle à s'élever, non-seulement au-dessus des autres, mais encore au-dessus de soi-même. Au reste, quand M. Maillet se serait fait à plaisir des fantômes pour les combattre, il n'en faudrait pas moins applaudir à la grace et à la force qu'il déploie dans ce brillant assaut, ainsi qu'aux belles couleurs sous lesquelles il sait montrer les deux opinions contraires.

« Le grand art, dans nos institutions humaines, dit » notre orateur, est, non point de détruire, mais de » diriger les sentimens imprimés en nous par la nature. » L'audace peut mener l'homme à la férocité, la curio» sité à tous les écarts de l'esprit, l'amour à tous les » écarts des passions : mais imprimez à l'homme une » direction plus heureuse, l'audace produira l'héroïsme ; » la curiosité, la science ; l'amour, peut-être le bon» heur. Il en sera de même de l'amour propre : se » repliant sur lui-même dans l'inaction, il produira la » vanité des petites ames ; se déployant dans des efforts » généreux, il produira l'orgueil des grandes. . . . . . . » et . . . . . . Voyez ce savant qui s'arrache à sa retraite » chérie, qui va chercher laborieusement la vérité à tra» vers les précipices, les montagnes, les écueils ; qui, » pour connaître la nature, commence par la braver :

» c'est encore la gloire qui l'entraîne. C'est elle, c'est » son brillant prestige qui adoucit, pour l'écrivain supé» rieur, les derniers momens de la nature déclinante. » A l'instant même où cette vie périssable lui échappe, » il arrête complaisamment ses regards sur cette autre » existence qu'il s'est créée par son génie, son immor» talité. A la vue de la tombe qui va l'engloutir, il se » réfugie tout entier dans ses ouvrages, et de là semble » braver la mort. »

M. Maillet part delà pour s'étendre, un peu longuement peut-être, sur la différence apparente et l'accord réel qu'il voit entre la sainte religion, qui fait de l'humilité un de ses plus importans préceptes, et la saine politique qui fait de l'amour-propre un de ses plus puissans moyens; après quoi il se résume ainsi: « Concluons, tout en reconnaissant la supériorité infinie » des vertus dont la religion est la source, que dévelop» per cet amour-propre qu'elle condamne, sous le point » de vue de cette morale sévère qu'elle nous commande, » ce n'est point encore contredire son esprit, sous le » point de vue des sociétés qu'elle protége; c'est recon» naître avec elle notre faiblesse; c'est suppléer à son » grand ouvrage; c'est remplir dans la conduite des Etats » un vide immense qu'elle abandonne à la sagesse du » législateur. »

Après cette justification, plus élégante qu'elle n'était nécessaire, le zélé professeur entre en compte avec ses auditeurs, sur les moyens dont il se sert pour applanir à la délicate enfance le dur chemin de l'instruction; les premiers pas d'ordinaire y sont les plus difficiles; l'ennui, la contrainte et le dégoût se montrent au jeune débutant comme autant de monstres postés à l'entrée de la carrière, et qui menacent de le suivre dans toute sa course; il n'est point d'écolier qui ne l'éprouve, point de maître qui ne s'en souvienne; voyons comment M. Maillet va s'y prendre pour les combattre, ou du moins pour les écarter. Il a jugé avec beaucoup de sens que la manière la plus sûre de fixer l'attention, c'est de ne point la fatiguer. Il commencera donc par faire grace aux plus faibles; de tout ce qui serait encore trop au-dessus de

leur portée, comme de tout ce qui n'aurait encore pour eux aucun intérêt; il voudrait que l'étude leur devînt, s'il se pouvait, un amusement de plus (c'est beaucoup demander), mais, au moins, qu'ils n'y trouvassent pas un supplice; bien sûr que ce qui est appris à contre-cœur, ne profite pas plus que ce qui est mangé avec répugnance. Il se gardera bien, dès-lors, de les engager dans ce tissu indéchiffrable de règles, dont ils n'aperçoivent pendant long-tems que la confusion, et qui leur semblent autant de fils tendus par des araignées à de malheureuses petites mouches qui ne pourront jamais s'en dépêtrer; il veut qu'en cela, comme il serait à désirer que cela fût par-tout, la pratique précède la théorie, et les traductions interlinéaires lui paraissent propres à son dessein. L'enfant les lira, et comme, malgré les extrêmes facilités qu'elles présentent, la pauvre petite créature aura néanmoins encore quelque peine à s'y reconnaître, son sage ami promet de venir charitablement à son secours, et de faire à la fois l'office de rudiment et de dictionnaire, pour que l'écolier embarrassé trouve chez lui, à point nommé, tout ce qu'il chercherait pendant trop long-tems et avec trop peu de fruit. Mais après que le jeune catéchumène aura traduit ainsi quelques lignes d'une langue dans une autre, on lui demandera de traduire de nouveau ces mêmes lignes de la seconde langue dans la première. Cette contre-épreuve qui nous paraît à tous si facile, ne laisse pas d'avoir encore des difficultés pour celui à qui on la propose, et il faudra que tantôt son intelligence vienne au secours de sa mémoire, et tantôt sa mémoire au secours de son intelligence, et son maître au secours de toutes les deux. L'instituteur espère que par l'habitude de ces utiles retours sur ses propres traces, le sillon de l'instruction sera plus approfondi; il se flatte même que le jeune élève, de plus en plus familiarisé avec les rapports des deux langues, se fera bientôt ses premières règles à lui-même, au moyen d'un petit travail intérieur dont il ne s'apercevra pas plus que de sa croissance, et qu'il finira par avoir, en quelque sorte, composé son rudiment sans l'avoir appris.

Ne craignez pas non plus que ce maître attentif à tout ce

qui peut résulter de ses leçons, présente à ses disciples les froides inepties, les phrases insignifiantes dont beaucoup de pédans ne se font pas scrupule de composer ce qu'ils appellent les devoirs de leurs innocentes victimes, comme pour leur faire encore mieux savourer l'ennui d'étudier. M. Maillet-Lacoste voudrait n'exercer leurs esprits à peine éclos, que sur des traits dont ils pussent en même-tems retirer quelqu'utilité morale. L'intention est assurément bien louable, mais n'est-ce pas s'y prendre un peu matin? Nous croyons connaître cet âge aimable, qui seul a droit d'être frivole; nous l'avons toujours vu ennemi déclaré de tout ce qu'on lui propose pour son plus grand bien, et craignant la morale autant que la médecine; rendez-donc, dirions-nous à M. Maillet, vos leçons plutôt amusantes qu'utiles, il y aura, pour les enfans, la même différence qu'entre des pilules et des dragées.

En général, on peut remarquer dans cette suite de soins et d'attentions jusqu'à présent trop négligés dans l'enseignement du premier âge, je ne sais quelle douceur, je ne sais quelle sollicitude presque paternelle qu'on aime à partager envers ces aimables créatures à qui nous faisons passer de si tristes heures, en échange des heures charmantes que nous leur devons; ils ne voyent pas encore, ces pauvres enfans, notre amour sous notre tyrannie, et dans leur petite logique ils sont en droit de croire que nous leur rendons le mal pour le bien. Espérons qu'ils ne penseront pas toujours ainsi; mais, en attendant qu'ils soyent justes, soyons compatissans, et remercions en leur nom M. Maillet des soins qu'il se donne pour adoucir leur sort; on serait tenté de croire en effet qu'il conserve une mémoire encore fraîche des ennuis et des chagrins qu'il essaie de leur épargner, et qu'il leur dirait volontiers comme Didon :

Non ignara mali miseris succurrere disco.

La même attention qu'il aura mise à soulager les premiers commençans de toutes les peines inutiles, il les continuera, proportion gardée, avec les classes plus hautes, mesurant toujours la tâche à la force, et la voile

au vent. Lorsque les progrès de l'instruction et de l'intelligence auront mis ses élèves en état de comprendre un peu au-delà du sens littéral de la phrase qu'on leur aura donnée à traduire, mais d'en sentir l'élégance, la finesse ou l'harmonie, il leur demandera compte de l'impression qu'ils en auront reçue. Il a prévu d'avance leur embarras (le pourquoi, en fait de goût, est si difficile à dire), mais cet embarras même, il en jouira, et ne viendra point à leur secours qu'il ne les voye à bout de voie; persuadé qu'à tout âge on apprend mieux de soi que d'autrui, et que le raisonnement d'un écolier devient son premier instituteur.

Il semblerait qu'à la suite de tant de soins préliminaires, le moment serait venu d'initier la jeunesse studieuse aux mystères de la composition, qui paraît être le terme et le but de toutes les leçons du professeur, ainsi que de tous les travaux de l'étudiant; mais notre prudent professeur ne trouve point encore les ailes de ses aiglons assez fortes pour les soulever hors de leur aire; il pense avec inquiétude aux dangers que court l'inexpérience confiée à elle-même dans les vastes régions de l'imagination; il craint, d'une part, les efforts impuissans d'une faiblesse présomptueuse; il craint, de l'autre, les écarts désordonnés d'une jeunesse trop ardente. En vain lui objecterait-on que ce serait le vrai moyen de juger de la vraie force de chacun, et de savoir

Quid valeant humeri, quid ferre recusent.

Il pense qu'il n'a pas plus de tems qu'il ne lui en faut pour former le goût et la raison de ses néophytes par la connaissance approfondie et la critique raisonnée de la foule des chefs-d'œuvre que leur offrent la littérature latine et la française, entre lesquelles il les promène, comme sur un fleuve tranquille, entre deux rives fleuries : enfin il se contente de leur faire amasser le plus de provisions qu'il lui sera possible, avant que de les mettre en route; sans peut-être avoir assez réfléchi que souvent la mémoire se remplit aux dépens de l'imagination, et que tant de bagages empêchent quelquefois d'avancer.

Notre professeur a eu d'autant plus de mérite à exprimer comme il l'a fait ces menus détails d'enseignement, qu'ils paraissent moins compatibles avec la dignité du style oratoire; mais on peut juger qu'il en discourait devant une assemblée d'hommes exerçant à-peu-près les mêmes fonctions, qu'il ne pouvait pas manquer d'intéresser; et devant une réunion de parens, aux yeux de qui d'ordinaire rien de ce qui se rapporte à leurs enfans ne semble puéril. Au reste, il ne tarde pas à se relever de cette légère contrainte par une apostrophe énergique aux professeurs qui ne sentiraient point assez l'importance de leur mission, et qui ne trouveraient pas leurs plus chères délices dans la pensée du bien qui doit en découler sur toute la société; pour lui, il aime à espérer que de ces germes précieux dont il conduit le développement, il pourra s'élever des hommes dont le mérite transcendant sera sa plus belle récompense; et qui, après avoir été l'espoir de l'âge présent, deviendront les ornemens de l'avenir. Hélas! le spectacle toujours changeant de la nature et de la société nous apprend de reste que rien ne brille toujours; mais à mesure que l'inévitable faulx du tems moissonnera ces êtres presque célestes, en qui la patrie a mis son orgueil et ses complaisances, un véritable instituteur travaille du moins loin des regards d'un vulgaire ignorant et frivole, à préparer pour cette chère patrie, de quoi réparer ses pertes, renouveler ses forces, et rajeunir sa gloire. En effet, puisque le mérite aussi doit mourir, il est satisfaisant, il est beau d'aider à le faire renaître, et de contribuer ainsi à remplir le vrai trésor public de ces richesses vivantes qui n'ont point d'équivalent, et qui haussent en quelque sorte le change d'une nation vis-à-vis de tous les peuples du monde. Telle est la louable perspective qui se montre sans cesse à la pensée de l'éducateur, pour le guider et le soutenir dans ses travaux; telle est la gloire où il aspire, gloire modeste, mais pure, dont la conscience elle-même s'enorgueillit, et qui n'a que de beaux côtés. C'est ainsi qu'un discours de peu d'étendue et sur un objet purement classique, décèle néanmoins un ami du bien, un ami de la patrie, un ami de l'humanité, et

ce qui fait encore plus d'honneur, s'il est possible, au professeur, ainsi qu'à la profession, un homme content de son état.

Quelques lecteurs accuseront M. Maillet d'abonder un peu trop dans son sens, et de voir l'état de professeur trop en beau : eh bien! que ces lecteurs-là se donnent la peine de relire et ils se rétracteront. On reprochera peut-être aussi à l'orateur de prêter à l'étude du latin une importance que le commun des hommes aurait peine à lui reconnaître; mais si le commun des hommes est d'un avis, il se peut que l'élite soit d'un autre. Pensons, tous tant que nous sommes qui avons appris cette langue, à tout ce que nous lui devons; il y a dans le latin plus que du latin; ceux même qui depuis auraient pu l'oublier s'en ressentiraient encore : il en serait comme d'une source rentrée dans la terre, et qui n'aurait pas laissé de fertiliser le champ où elle aurait sourdi. Quand le latin n'aurait d'autres titres auprès de nous que d'être depuis douze ou treize cents ans la langue savante de l'Europe, et d'avoir constamment servi aux premiers esprits de tous les pays d'interprète commun, chargé exclusivement, en quelque sorte, de l'exportation et de l'importation des connaissances et des pensées, qui pourrait se refuser à le conserver dans son emploi? Ainsi rendons grace à celui qui pense à tout, d'avoir pensé à raviver dans nos écoles cette branche d'instruction qui commençait à s'y dessécher; ne sait-on point d'ailleurs, combien il est utile pour se perfectionner dans une langue, et pour la perfectionner, d'en posséder à fond quelqu'autre, qui vous serve d'objet de comparaison et d'émulation; qui vous fournisse au besoin des expressions, des tours, des figures, des ressources, des artifices de style qui ne sont pas dans la vôtre, mais qui, empruntés avec discrétion et employés avec discernement, peuvent s'y naturaliser?

La langue grecque aurait pu sans doute sous plusieurs de ces rapports balancer et même surpasser tout ce qu'on pouvait se promettre de la langue latine : l'énergie, la délicatesse, l'harmonie, l'euphonie, une égale apti-

DE LA SEINE 5.

tude à exprimer les pensées les plus fines et les idées les plus sublimes, tout s'y trouve.

Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

C'est un superbe instrument, assorti de tous les jeux, et propre à toutes les musiques. Ajoutez à cela que le grec est par lui-même une première initiation à la plupart des arts et des sciences, dont il a déposé les termes dans les autres idiômes; ajoutez encore que dans cette langue ingénieuse, toutes les expressions de choses d'une même sorte, tiennent, comme on le sait, à une racine particulière qui indique leur commune origine, et leur fait conserver entr'elles un air de famille, en sorte que la langue à elle seule offre à l'esprit une classification naturelle des idées, à laquelle dans les autres idiômes on ne parvient qu'avec beaucoup de réflexion et d'inexactitude; mais il y a plus, c'est que non content d'exprimer les idées, le grec les explique, au moyen de la composition et de la décomposition des mots; ensorte que ceux qui le parlent, seraient doublement coupables de ne pas savoir ce qu'ils disent.

On aurait donc bien fait, peut-être, de choisir partout le grec pour la langue savante, d'autant plus qu'on peut le considérer, dans son organisation, comme le plan le plus détaillé, le plus net et le plus complet du champ de l'intelligence humaine; mais il fallait s'y prendre quelques siècles plus tôt. Les hellénistes ne sont point à beaucoup près assez répandus en Europe pour qu'on puisse espérer d'y généraliser de sitôt l'enseignement de leur langue, ainsi qu'on l'a fait pour la langue latine. Ce que les Latins sont depuis long-tems aux Français, les Grecs l'avaient été jadis aux Latins, et convenons qu'ils ont fait d'assez belles éducations pour mettre leurs écoliers en état d'enseigner à leur tour. Horace veut qu'un poëte latin passe ses jours et ses nuits à feuilleter les poëtes grecs; il pouvait donner un pareil précepte aux orateurs, aux historiens, aux philosophes, à quiconque ose entrer en commerce de pensées avec le monde et la postérité. M. l'abbé d'Olivet a, de nos jours,

montré pour un Romain le même enthousiasme qu'Horace pour les Grecs. Voulez-vous être un homme d'Etat, disait-il, un homme de guerre, un homme de cour.... lisez Cicéron; et il continuait toujours sur le même ton, jusqu'à dire, voulez-vous bien parler français, lisez Cicéron. Il paraît au français de M. Maillet-Lacoste qu'il a soigneusement suivi le conseil de M. l'abbé d'Olivet; il y paraît aussi à son latin, et l'on pourrait même quelquefois s'en apercevoir des deux côtés à la durée des périodes. Au reste, cet élégant discours imprimé dans les deux langues, laisserait en doute dans laquelle il a été pensé, tant son latin sent peu le thême, et son français peu la version. Il est du moins bien clair que les deux langues également aux ordres de l'orateur, se sont rivalisées ou plutôt entr'aidées, car avec un peu d'attention, on les voit se prêter un secours amical, pour embellir, comme à l'envi, de belles pensées.

Alterius sic
Altera poscit opem res et conjurat amicè.

BOUFFLERS.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE; par P. L. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France. — Trois vol. in-8°. —Prix, 18 fr., et 23 fr. 50 c. franc de port.—A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

(TROISIÈME EXTRAIT.)

J'AI laissé l'*Histoire littéraire d'Italie*, par M. Ginguené, à la fin de la discussion sur le Décameron de Boccace, qui termine avec éclat le tableau de la première moitié du quatorzième siècle. Dans le chapitre qui suit cette excellente discussion (le XVII^e^), on prend une idée générale de l'état des sciences et des lettres immédiatement après l'époque, et l'on pourrait dire, après le règne de Pétrarque et de Boccace. Les théologiens, les jurisconsultes, les médecins, les historiens et les poëtes qui fleurirent, en grand nombre, dans cette

dernière portion du quatorzième siècle, y sont passés en revue ; mais parmi eux, les uns ayant écrit en latin n'appartiennent, pour ainsi dire, qu'à demi à la littérature italienne ; les autres, ayant cultivé des sciences aujourd'hui abandonnées, ou devenues des sciences toutes nouvelles par les progrès qu'elles ont faites et les révolutions qu'elles ont subies, la justice qui leur était due dans un ouvrage de la nature de celui de M. Ginguené, se bornait à celle qui leur y est en effet rendue : je veux dire à l'énoncé de leurs travaux les plus importans, et au récit des événemens de leur vie les plus notables ou les plus propres à caractériser l'époque à laquelle ils appartiennent. L'histoire littéraire d'Italie reprend plus d'intérêt et plus d'importance, dès l'instant où elle revient aux écrivains qui firent usage de la langue nationale, pour la soutenir au degré de beauté et de perfection où elle venait d'être élevée.

Buonaccorso da Montemagno l'ancien, et sainte *Catherine de Sienne*, sont les premiers qui se présentent, le premier comme poëte, la seconde comme prosateur. Les lettres spirituelles de celle-ci sont lues encore avec admiration et avec plaisir, même par ceux qui n'y cherchent rien de plus que la grâce, la finesse et la pureté du style. Quant aux poésies de Buonaccorso, elles se réduisent à un petit nombre de Sonnets auxquels on a fait quelquefois l'honneur de les comparer à ceux de Pétrarque ; mais c'est un éloge qu'il ne faut pas prendre à la lettre, sous peine de confondre les inspirations du sentiment et du génie avec les produits de l'art dans sa médiocrité, et borné, à peu de chose près, à ses seuls moyens.

Mais c'est à l'émulation qu'excita subitement le prodigieux succès du Décameron, que l'on doit les écrivains les plus distingués de cette époque, parmi lesquels *Franco Sacchetti* doit être placé, et peut-être au premier rang. Outre un assez grand nombre de poésies pleines de naturel et d'élégance, pour la plupart encore inédites, au regret de ceux qui en connaissent des fragmens, F. Sacchetti a laissé deux volumes de Nouvelles. On ne leur préfère que celles de Boccace avec

lesquelles elles n'ont guère, d'ailleurs, que les rapports généraux en vertu desquels les unes et les autres appartiennent à un même genre de littérature, genre tout-à-fait particulier à l'Italie. Ecrites avec moins d'élégance, composées avec moins d'art, moins riches en traits éloquens, moins variées que celles qui composent le Décameron, elles sont, en général, d'un ton plus simple, plus naturel et plus franc; et l'on y trouve une foule de traits de la naïveté la plus piquante, on serait tenté de dire, la plus hardie. Elles ont d'ailleurs en commun avec ces dernières, et peut-être à un plus haut degré, le mérite de peindre avec énergie et vérité les mœurs et l'esprit du tems qui en a fourni les sujets, et de celui où elles ont été écrites. Aussi ne tiendrait-il qu'à l'historien qui saurait les lire avec le discernement convenable, d'y puiser beaucoup de notions utiles qui ne se sont conservées que là; mais c'est dans M. Ginguené même qu'il faut prendre une idée juste de cet intéressant et singulier recueil. Il aurait pu sans doute en parler avec plus de développement, sans courir aucun risque de fatiguer ses lecteurs; mais ce qu'il en a dit suffit pour marquer la place de *Sacchetti* parmi les écrivains de sa nation et de son siècle; et cette place est certainement plus distinguée que ne le ferait présumer d'abord la nature et l'espèce de familiarité du genre dans lequel il s'est exercé.

Un autre écrivain de Nouvelles, contemporain de *Franco Sacchetti*, mais dont la personne est moins connue, c'est *Giovanni Fiorentino* qui a laissé aussi un recueil assez considérable de Nouvelles, sous le titre bizarre de *Pecorone*.

Notre historien, d'accord en cela avec les littérateurs italiens, lui donne au moins autant d'éloges qu'à Sacchetti, en ce qui concerne la correction et la beauté de la langue et du style. Plusieurs de ses Nouvelles sont, en effet, écrites avec une certaine élégance facilement et doucement soutenue qui en rend la lecture fort agréable. Il y en a aussi quelques-unes qui sont intéressantes pour le fond: par exemple, celle qui a fourni à *Shakespéare* le canevas et les principaux incidens de son *Marchand*

de Venise, l'une de ses pièces les plus ingénieusement conduites. Mais à tout prendre, *Giovanni Fiorentino* ne saurait être comparé pour l'invention des détails, pour la vivacité et la flexibilité d'esprit, je ne dis pas seulement à *Boccace*, mais même à *Sacchetti*. C'est ce que prouvent plusieurs observations de M. Ginguené; mais l'observation qui, je crois, le prouverait le mieux, et que, pour cette raison, je m'étonne de ne pas trouver dans notre historien, c'est que sur cinquante-trois Nouvelles, la plupart assez longues, qui composent les éditions les plus complètes du *Pecorone*, il y en a plus de la moitié qui ne sauraient être appelées des Nouvelles dans le sens exact de ce mot, et ne sont que de pures et froides compilations de chroniques historiques. Sans doute ni *Boccace*, ni *Sacchetti* n'ont inventé le fond d'aucune de leurs Nouvelles; ils l'ont puisé dans les traditions qui circulaient, ou dans les histoires qui se lisaient de leur tems; mais ils en ont inventé ou animé les détails par ce qu'ils y ont mis de leurs idées, de leur sentiment et de leur esprit. *Giovanni Fiorentino*, au contraire, n'a fait que copier servilement, et très-souvent à la lettre, des chapitres pris comme au hasard dans des livres qu'il avait sous les yeux, et particulièrement dans la chronique de *J. Villani*. Quant aux nouvelles du *Pecorone* auxquelles ce titre convient réellement, je soupçonne *G. Fiorentino* d'en avoir puisé non seulement le fond et le motif, mais souvent aussi l'ordonnance et les détails dans des sources aujourd'hui perdues, pour la plupart, mais dont on retrouverait, au besoin, quelques-unes.

Après nous avoir fait connaître deux des prosateurs les plus anciens et les plus célèbres entre les imitateurs de *Boccace*, et nous avoir justement intéressés à eux, M. Ginguené revient à la poésie; et ce sont deux imitateurs du Dante qu'il offre à notre attention: *Fazio degli Uberti*, et *Federigo Frezzi*, le premier Florentin, et le second de Foligno. On a de *Fazio degli Uberti* quelques poésies lyriques qui ont du mérite et du caractère; mais il a laissé aussi un grand poëme intitulé: *il Dittamondo* où, dans un cadre analogue à celui de *la Divine Comédie*, il trace une description géographique du globe, à-

peu-près aussi complète que cela était possible alors, et entremêlée de diverses fictions poétiques qui sont comme autant d'épisodes de la fiction générale sur laquelle le poëme est fondé. Ce poëme est rare et peu connu même en Italie, et j'avoue que je dois tout ce que j'en sais au travail de M. Ginguené : mais ce qu'il en dit est remarquable, et me paraît plus que suffisant pour prouver que le *Dittamondo* mériterait d'être beaucoup plus connu qu'il ne l'est. Peut-être l'attention qu'il a donnée à cet ouvrage et le jugement éclairé qu'il en porte inspireront-ils à quelque Italien zélé pour la gloire littéraire de sa patrie, le projet d'en donner une nouvelle édition, et de le retirer ainsi d'un injuste oubli.

Pour dire un mot de *Federigo Frezzi*, il est l'auteur d'un long poëme où il décrit les quatre règnes de l'Amour, de Satan, des Vices et des Vertus, et pour cela, intitulé : *il Quadriregio*. Ce poëme est plus connu que le *Dittamondo*, mais il ne l'est point encore assez, d'après l'idée qu'en donne M. Ginguené.

Le dernier poëte du quatorzième siècle dont notre historien ait fait mention avec quelque particularité, c'est *Antonio Pucci*, singulier personnage et poëte non moins singulier, qui eut, je ne sais si je dois dire la patience ou la folle fantaisie de paraphraser en vers, dans le mètre difficile que les Italiens nomment *terza rima*, la longue chronique de *J. Villani*, son compatriote. Il décrivit aussi l'état de Florence à l'époque de 1373, dans un *Capitolo* dont parle M. Ginguené, mais qu'il n'a pu qualifier de satirique que par distraction. Ce n'est qu'une description chorographique de Florence, la plus sèche que l'on puisse imaginer, et un catalogue rimé des familles qui prospéraient alors dans cette ville, et tout cela ne ressemble guère à une œuvre poétique quelconque, et moins à une satire qu'à toute autre chose. Ce qui a valu à Antonio Pucci la mention qu'en a faite M. Ginguené, et ce qui la méritait effectivement le plus, ce sont quelques sonnets, satiriques pour la plupart, et d'un ton assez voisin du burlesque, dont les plus saillans ne sont malheureusement pas les plus chastes.

Tout ce grand tableau littéraire du quatorzième siècle,

c'est-à-dire d'un des siècles les plus glorieux que présentent les annales de l'esprit humain, est terminé par un résumé très-bien conçu, où M. Ginguené embrasse d'un seul regard les diverses directions des études et des esprits durant tout le cours de ce période, et discerne ce qui est résulté d'heureux et d'efficace, ou de stérile et de désavantageux, de chacune de ces directions. On sentira facilement qu'après des discussions aussi variées que celles qui précèdent, et après tant de notices partielles sur des hommes emportés ou conduits par des opinions ou des vues différentes, un tel résumé était, non-seulement utile, mais en quelque façon nécessaire, pour aider la pensée du lecteur à réduire dans un cadre général et simple beaucoup de faits et de détails en apparence isolés et indépendans les uns des autres.

Ce qui me reste à examiner de l'ouvrage de M. Ginguené consiste en six chapitres, qui remplissent presque les deux tiers du troisième volume, et contiennent tout le quinzième siècle de la littérature italienne.

M. Ginguené débute dans cette nouvelle partie de son vaste sujet par une observation générale très-importante : c'est que, si les grands hommes du siècle précédent s'étaient, en quelque sorte, formés d'eux-mêmes ; et n'avaient presque rien dû qu'à la force et à l'ardeur de leur génie, ceux qui les suivirent furent, au contraire, puissamment secondés par les circonstances et jusqu'à un certain point façonnés par elles : et il part de cette observation, pour entrer plus avant qu'il n'avait eu besoin jusque-là de le faire, dans les détails de la situation politique de l'Italie, et de ses relations avec le reste de l'Europe. En effet, la liaison entre les événemens politiques et la condition des lettres devient plus immédiate et plus apparente qu'elle n'avait encore été. La chute de l'Empire d'Orient et l'émigration des savans de Constantinople en Italie, coïncidant presque avec la découverte de l'imprimerie, déterminèrent dans la culture et la marche de la littérature et des sciences une révolution si grande, qu'elle comprenait, pour ainsi dire, en elle toutes celles de l'avenir le plus indéfini.

Le quatorzième siècle avait été pour l'Italie le siècle

du génie, non pas dans les sciences de raisonnement et de fait, mais en tout ce qui devait constituer les grandes bases de la littérature nationale : le quinzième fut proprement celui de l'érudition. On avait bien à l'époque de Pétrarque et de Boccace, outre une connaissance assez approfondie du latin, une certaine teinture de la langue grecque; et tout le monde sait que ces deux grands hommes se signalèrent par l'ardeur avec laquelle ils étudièrent Homère et quelques autres écrivains de l'antique Grèce; je serais même tenté de croire, contre l'opinion aujourd'hui dominante en Italie, que Dante avait lu le texte de quelques ouvrages grecs. Mais toutefois ce ne fut qu'au quinzième siècle, que l'étude de la littérature et des langues anciennes, surtout de la grecque, devint générale, dominante, et fut soumise à certaines règles de goût et de critique. Aussi, la tendance à l'imitation des anciens devint-elle dès-lors aussi absolue et aussi exclusive qu'elle pouvait l'être. La littérature nationale fut sacrifiée à la recherche, à l'interprétation, on pourrait dire, au culte des productions littéraires de l'antiquité; et il n'y eut guère que des hommes dont l'amour de la gloire ou la vanité n'étaient pas le premier mobile qui écrivirent en italien, surtout dans les deux premiers tiers du siècle. Nul doute enfin que la langue de Dante, de Pétrarque et de Boccace n'eût été dès-lors oubliée ou anéantie, pour peu que cela eût dépendu des érudits.

Cette espèce de restauration de la littérature ancienne n'aurait jamais pu avoir lieu sans la munificence et les encouragemens les plus décidés des gouvernemens et des souverains. Ainsi, M. Ginguené a eu raison de commencer par exposer dans un chapitre particulier les services rendus, à cet égard, par les princes et les autorités souveraines de l'Italie. Il les montre dans des circonstances plus ou moins favorables, et avec plus ou moins de ressources pour seconder ce penchant de leur siècle; mais le secondant presque tous avec zèle; presque tous consacrant une portion considérable de leurs revenus à former des collections de manuscrits grecs et latins, et à salarier largement les savans chargés de la découverte de ces manuscrits et de tous les travaux qui

devaient rendre cette découverte profitable aux lettres. C'est à cette époque que l'on voit se former les premières bibliothèques publiques ; et grâces à l'imprimerie qui venait d'être inventée, et passa rapidement d'Allemagne en Italie, les trésors littéraires de l'antiquité, à mesure qu'ils étaient retirés de la poussière, et sauvés d'une destruction prochaine, recevaient une sorte d'existence toute nouvelle qui les mettait à l'abri des ravages du tems, et même de tout retour accidentel des époques de barbarie. . . . . .

Les trois chapitres suivans (c'est-à-dire les XIX, XX et XXI), renferment l'exposé à-la-fois historique et critique, mais cependant beaucoup plus historique que critique, de tout ce qui a été fait en Italie par les savans du quinzième siècle pour faire refleurir les lettres grecques et latines. On sent bien, sans que je m'arrête à en montrer les raisons, que cette partie du travail de M. Ginguené n'était pas susceptible du genre d'attrait, ni du degré d'intérêt qu'il a su répandre sur ce qui précède. Mais on reconnaîtra aussi, qu'à moins de laisser dans son ouvrage une grande et évidente lacune, il ne pouvait passer sous silence, ni même traiter légèrement une époque d'où date pour l'Europe entière une certaine communauté de goût et de principes dans la culture des lettres et des arts ; c'est-là pour la littérature italienne un titre de gloire que son historien ne pouvait se dispenser de faire valoir. Et quel homme prétendant au titre d'homme éclairé peut, sans une sorte d'ingratitude et d'injustice, ignorer tout-à-fait les noms, les tentatives et les travaux de tant de savans qui, nés peut-être avec du génie, c'est-à-dire, capables d'inventer et de produire, se bornèrent et se dévouèrent à connaître et à faire connaître tant de chefs-d'œuvre qui semblent devoir rester à jamais les modèles du beau ? N'est-ce pas à la contemplation de ces modèles que le génie des modernes doit ce qu'il a de plus élevé et de plus pur, et pourrait, s'il était bien dirigé, devoir bien plus encore, je veux dire les moyens de les surpasser ?

M. Ginguené a fait, d'ailleurs, tout ce qui dépend d'un écrivain habile, lorsque dans un tableau très-riche,

et très-intéressant dans son ensemble, il vient à rencontrer quelque point moins fécond en résultats curieux, ou en grands exemples : il n'a insisté que sur les points les plus essentiels relativement à son but principal, et il a disposé ses recherches sur un plan méthodique, sans toutefois intervertir l'ordre chronologique d'une manière sensible. Ainsi, le XIX^e^ chapitre est principalement consacré à l'examen des travaux philologiques et littéraires proprement dits. Dans le XX^e^, on trouve un récit succinct, mais très-bien fait, des querelles qui s'élevèrent à l'époque dont il s'agit, entre les sectateurs de la philosophie de Platon et ceux de la philosophie d'Aristote; et c'est de ces querelles que datent proprement les études philosophiques en Europe. Dans le XXI^e^, l'auteur traite d'abord des travaux qui eurent pour objet la découverte et les collections des monumens de l'histoire antique, tels que les médailles et les inscriptions : il nomme ensuite les principaux écrivains d'histoire qui fleurirent dans la dernière moitié du siècle, et finit par ceux qui cultivèrent la poésie latine. Mais il faut remarquer que le goût pour les vers latins ne fut point particulier au quinzième siècle, il y fut seulement plus répandu; et ce qui caractérise le siècle sous ce rapport, c'est une connaissance plus intime de la langue, plus d'élégance, de souplesse et de richesse dans le style.

Après avoir observé l'espèce de difficulté attachée à l'histoire littéraire du quinzième siècle, en raison de l'uniformité des études, et sur-tout de l'asservissement presqu'absolu des esprits aux lettres anciennes, il est juste de ne pas omettre que cette époque présente néanmoins, indépendamment de son importance réelle, quelques côtés piquans pour la curiosité, et que M. Ginguené a saisis à son avantage. La fréquence et l'animosité des querelles des érudits de ce siècle entr'eux sont sans doute plus propres à satisfaire quiconque se plaît à noter les faiblesses de la vanité humaine que ceux qui n'y voient que des exceptions scandaleuses à l'accord naturel du savoir et de la modestie. Mais ce qui est plus singulier encore, et plus intéressant à observer que ces querelles toutes si furieuses et presque toutes si vaines,

c'est l'ardeur incroyable avec laquelle l'esprit humain se livra alors à des recherches qui ne lui offraient cependant pas le genre d'attrait le plus vif, le plaisir le plus naturel qui soit attaché à l'exercice de ses forces, celui de découvrir des vérités nouvelles, ou, ce qui semble la même chose, des rapports nouveaux entre des vérités déjà connues. Je ne trouve guère, dans l'histoire des lettres et des sciences, qu'une seule époque où il me semble que les esprits fussent transportés avec autant de passion et d'énergie vers des études d'ailleurs bien différentes, et plus dignes encore d'un si grand zèle; je veux parler de l'époque où les sectes philosophiques de la Grèce sondaient avec tant de hardiesse et de génie les mystères de l'intelligence et de la volonté humaine, pour en déduire les lois de la raison et de la morale.

Mais c'est en revenant à la poésie nationale de l'Italie que M. Ginguené était le plus assuré de faire heureusement diversion à ce que paraît avoir d'un peu aride l'érudition du quinzième siècle. Dans la première moitié du siècle, les deux poëtes italiens les plus remarquables sont *Giusto de' Conti* et *Burchiello*. Le premier est célèbre par un recueil considérable de sonnets qui eut le mérite de l'élégance et de la correction, sous le rapport de la langue, dans un tems où ce mérite était rare et peu senti. Il fut grand imitateur de Pétrarque, mais il eût mieux valu lui ressembler davantage, et l'imiter moins. *Burchiello* est fameux comme inventeur d'un genre de poésie particulier à l'Italie, et si bizarre que je n'en saurais donner une idée, à moins de répéter tout ce qu'en dit M. Ginguené, et même de citer textuellement des exemples. Plus près de la fin du siècle fleurirent d'autres poëtes de plus ou moins de mérite, mais qui furent tous éclipsés par Laurent de Médicis et par Ange Politien.

Ces deux noms se présentent agréablement, et comme de compagnie, à la mémoire des amis de la poésie et des lettres. L'article que M. Ginguené a donné à chacun d'eux est assez étendu, et je ne puis me livrer au plaisir d'en indiquer les principaux traits, mais je n'hésite point à affirmer que le chapitre dont ils forment la partie la plus saillante est devenu par-là l'un des plus soignés, des

plus agréables de tout l'ouvrage. On ne saurait juger avec plus de goût et de justesse, ni énoncer son jugement avec plus de grâce et d'intérêt que ne l'a fait ici notre historien : et l'hommage qu'il rend à deux talens originaux et distingués dans un siècle dont il s'en faut bien que l'originalité soit le cachet, termine le tableau littéraire de ce siècle d'une manière plus brillante et plus heureuse que l'on ne s'y attendait.

Il semblera peut-être que j'ai parlé bien longuement de l'*Histoire littéraire de l'Italie*, par M. Ginguené, et cependant je n'ai fait, pour ainsi dire, qu'indiquer l'ordre matériel dans lequel se suivent les diverses parties de cette histoire ; à peine ai-je pu dire quelque chose de ce qui en fait le mérite intrinsèque. Je n'ai point parlé du style ; constamment correct, animé et facile ; éloquent et noble quand les matières le comportent ou l'exigent ; agréable et léger, mais sans prétention et sans recherche, quand il convient de sauver par la forme l'aridité passagère et accidentelle du fond ; attestant partout, en un mot, non pas seulement le talent naturel, mais le talent assoupli, fortifié, fécondé par l'exercice. Je n'ai pu faire remarquer comment les grandes parties de l'ouvrage sont enchaînées entre elles, ni par quelles transitions les détails en sont fondus ensemble ou rapprochés. Je n'ai pu montrer comment l'unité et l'élévation de sentiment et de pensée qui y règnent par-tout, ajoutent à l'intérêt positif du sujet une sorte d'intérêt moral qui l'ennoblit en lui communiquant quelque chose de général et d'absolu. Il m'a été également impossible d'entrer dans la discussion de quelques faits et de quelques opinions, où j'aurais proposé à M. Ginguené mes doutes bien plus que des objections ; mais toutes ces omissions tiennent à l'étendue même et à l'importance de l'ouvrage dont j'avais à parler. J'aurai, je l'espère, l'occasion d'en réparer au moins quelques-unes, et je la saisirai avec un plaisir égal à celui que m'a procuré la lecture de cet ouvrage qui enrichit véritablement notre littérature, dans un genre où l'on ne sent peut-être pas assez combien elle a besoin de l'être.

Après tant de recherches partielles auxquelles il a fallu

donner de l'importance par la manière de les lier et de les présenter ; après tant de discussions dont il a fallu prouver par le fait que les sujets n'en étaient point à beaucoup près épuisés, quoique rebattus ; après tant de jugemens où il a fallu satisfaire à la haute renommée des hommes auxquels ils s'appliquaient, sans manquer à la vérité, plus haute que toutes les renommées, M. Ginguené semble à peine arrivé au tiers de la carrière qu'il a promis de parcourir. Mais la partie qui en reste devant lui est la moins ardue, la plus brillante, celle où un plus grand nombre de lecteurs, tout en faisant sur ses pas beaucoup de découvertes inattendues, trouveront néanmoins plus d'objets accoutumés d'admiration. Et s'il avait besoin d'un autre sentiment que de celui de vouloir et pouvoir bien faire, pour être encouragé à poursuivre un aussi grand travail que le sien, un travail dont les difficulés apparentes sont bien loin d'égaler les difficultés réelles, il lui suffirait sans doute de considérer avec quelle satisfaction la première livraison de ce travail a été accueillie en Italie, en France, et j'ajouterai dans la France méridionale, aux habitans de laquelle il a retracé des anciens jours de gloire où ils donnèrent à l'Europe entière les premières leçons et les premiers exemples de la poésie et de l'art d'écrire. C. F.

AUX RÉDACTEURS DU MERCURE DE FRANCE,

Sur le nouveau livre de Mme DE GENLIS, *intitulé :* Examen critique de la BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

ME suis-je trompé, Messieurs, lorsque j'ai pensé que mon double titre d'abonné du *Mercure* et de souscripteur de la *Biographie Universelle*, m'autorisait à vous proposer d'insérer dans votre journal quelques réflexions sur l'examen critique que Mme de Genlis vient de publier de cet ouvrage? Non, me direz-vous, si ces réflexions sont utiles et ne prennent pas un espace dont nous pourrions mieux disposer ; mais.. — Je vous entends, Messieurs, l'alternative est trop juste. Voici mes observations, faites-en l'usage qu'il vous plaira.

Et d'abord je vous avouerai qu'avant votre article de samedi dernier, où vous annoncez la première livraison de la *Biographie Universelle*, je n'avais point pensé à lire la brochure de Mme de Genlis ; la raison en est qu'elle avait *causé*, pour me servir d'une expression de cette dame, une espèce de *désapprobation du public*. J'entendais répéter par-tout que la passion l'avait dictée, et qu'il serait ridicule d'ajouter quelque importance aux critiques faites par une femme, d'un livre où travaillent tant de savans et de littérateurs distingués. Votre article, qui semble écrit par l'impartialité la plus franche, m'a fait changer d'idée. On y relève plusieurs omissions et quelques fautes particulières des nouveaux biographes, tout en rendant justice à l'ensemble de leur travail. J'en ai conclu que, sans passion, on pouvait critiquer utilement cet ouvrage ; que les écrivains les plus distingués peuvent se tromper quelquefois ; et mon but dans la lecture des critiques étant sur-tout de m'éclairer, j'ai pensé qu'après l'avoir été par l'impartialité, je pouvais encore profiter des recherches de la malveillance, bien entendu que je n'adopterais aucune de ses imputations qu'après avoir eu soin d'en constater la vérité.

Voilà dans quelles dispositions j'ai ouvert l'*Examen critique*, et vous saurez bientôt quel profit j'en ai tiré pour mon instruction. Après quelques phrases préliminaires, l'auteur débute par attaquer, non l'ouvrage même, mais le titre et le Prospectus. Elle ne veut point qu'un ouvrage soit entiérement neuf lorsqu'il ne l'est entiérement que pour le style, comme si les faits pouvaient être neufs dans un livre historique, comme si les fables de La Fontaine, presque toutes empruntées d'autres fabulistes, n'étaient pas, par le seul fait du style, un ouvrage entiérement neuf. De cette remarque vraiment neuve, Mme de Genlis passe à l'examen de la liste des collaborateurs, elle se récrie sur leur nombre ; elle observe que Bayle et D. Calmet ont fait seuls de grands dictionnaires, et son observation paraîtrait solide, si un peu plus loin elle n'exigeait deux collaborateurs, non pour un dictionnaire entier, mais pour un seul article, lorsqu'il concerne un homme qui a été géomètre et littérateur tout ensemble, comme Leibnitz, Fontenelle ou d'Alembert. Cette contradiction vous paraîtra peut-être un peu forte, mais ce n'est point Mme de Genlis, c'est M. Auger qu'il faut en accuser ; si l'un ne s'était point avisé de dire qu'il fallait une réunion nombreuse de gens de lettres pour composer un dictionnaire historique, l'autre

n'aurait point écrit que cette entreprise pouvait être exécutée par un seul. Ce qui le prouve, c'est qu'après avoir bien plaisanté sur le nombre des collaborateurs de la *Biographie*, M^{me} de Genlis propose d'en faire composer une autre par un pareil nombre de collaborateurs, d'où il résulte qu'ici ce n'est point le nombre mais le choix qui la scandalise. Pourquoi, dit-elle, n'a-t-on pas chargé de la vie des poëtes, au lieu de M. Auger, M. Esménard, M^{me} de Vannoz ou M. Treneuil? Pourquoi les auteurs tragiques vivans n'ont-ils pas été chargés de juger les morts? Pourquoi n'a-t-on pas suivi la même règle pour les auteurs comiques? Pourquoi les poëtes épiques et les grands traducteurs n'ont-ils pas été mis entre les mains de M. Delille? Pourquoi les littérateurs et les autres poëtes n'ont-ils pas pour historiens, MM. Briffaut, Perceval, Millevoye, etc., M^{mes} de Salm et de Beaufort? Pourquoi?...... Ces questions, Messieurs, ne vous semblent-elles pas trop plaisantes?... Faut-il pour y répondre rappeler à M^{me} de Genlis la note où elle reconnaît qu'il n'est pas nécessaire d'être poëte pour juger les poëtes, et où elle appuie cet aveu de l'exemple de M. Dussault? Faut-il joindre à cet exemple, très-imposant sans doute, ceux d'Aristote, de Quintilien, de Johnson, qui, sans être poëtes, ont parlé peut-être aussi bien des poëtes et de la poésie que le journaliste qu'elle a cité? Pourrait-elle oublier enfin que ce n'est point dans les arts, dans les ouvrages d'imagination, qu'on est jugé par ses pairs de la manière la plus équitable?

Mais voici qui vaut encore mieux : parmi les collaborateurs de son nouveau Dictionnaire, M^{me} de Genlis propose pour les voyageurs, et l'Histoire ancienne, M. de Châteaubriant; pour l'Histoire moderne, M. de Lacretelle; elle veut que les hommes d'Etat et les moralistes soient traités par M. de Bonald; les romanciers par M^{me} de Beaufort et par l'auteur d'*Adèle de Sénange*. Il n'y a même que le *respect* qui l'empêche d'ajouter à sa liste un poëte et un orateur célèbres revêtus d'éminentes dignités. M^{me} de Genlis a véritablement des idées neuves. Croit-elle donc que les hommes et femmes de lettres que le *respect* ne l'empêche pas de nommer, fussent tous disposés à faire des articles pour un Dictionnaire? Il semblerait, à l'entendre, que MM. Michaud n'avaient qu'à envoyer un ordre à tous les écrivains célèbres pour les attacher au leur; qu'aussitôt chacun eût abandonné ses propres travaux, sacrifié ses loisirs et même ses devoirs, pour coopérer à la nouvelle

Biographie. Car il ne faut pas s'y tromper, cette occupation, selon Mme de Genlis, exclut toutes les autres. Elle nous dit positivement (page 46), qu'il faut lire soi-même tous les ouvrages des auteurs dont on se fait l'historien, (page 47) qu'il ne suffit pas de les avoir lus jadis, qu'il faut les relire, et (page 46) qu'il ne faut pas s'occuper d'autre chose jusqu'à la fin du travail. Ainsi, voilà, pour complaire à MM. Michaud ou plutôt à Mme de Genlis, tous nos auteurs tragiques et comiques désertant la scène, toutes nos romancières abandonnant les romans, tous nos poëtes lyriques, didactiques, descriptifs, élégiaques, descendant des hauteurs du Pinde, et ne lisant plus que des ouvrages ensevelis dans la poussière des bibliothèques, ne feuilletant que des compilations. Voilà M. de Bonald négligeant les travaux de l'Université, M. de Lacretelle renonçant à sa chaire d'histoire et de géographie ancienne, à ses fonctions de censeur impérial; l'un pour lire tout ce qu'on a écrit sur la politique et la morale depuis deux mille ans; l'autre, pour fouiller toutes les archives de l'histoire moderne. Encore ces Messieurs ne sont-ils pas tout prêts à entreprendre ce travail. Mme de Genlis ne veut pas qu'on juge sur des traductions; il faut donc qu'ils apprennent toutes les langues lettrées qu'ils ignorent; que M. Delille, par exemple, étudie l'allemand, s'il ne le sait pas, pour parler de l'auteur du *Messie* et du grand traducteur M. Voss; que M. Raynouard ou M. Delrieu prennent en main la grammaire russe, pour juger le théâtre de Sumarokof; M. Picard la grammaire danoise, pour parler pertinemment des comédies de Holberg; et même que Mme de Beaufort et l'auteur d'*Adele* s'enfarinent au plutôt du grec, pour prononcer sur les romans d'Eustathe, de Longus, d'Achilles Tatius, et de Xénophon d'Ephèse. Avouez, Messieurs, que voilà des propositions bien étranges, et que Mme de Genlis ressemble un peu à ces médecins qui, après avoir signalé le mal, ne proposent pour le guérir que des remèdes impraticables.

Mais enfin ce mal est-il bien aussi grand que l'auteur de la brochure veut le faire? Vous allez vous-mêmes en juger. Sur les quatre-vingts collaborateurs qu'elle reproche à la *Biographie Universelle*, elle n'en attaque guère que cinq, et de ces cinq il n'y en a que deux contre qui elle produise des griefs multipliés : ce sont MM. Suard et Ginguené. Elle trouve leurs articles tantôt trop courts et tantôt trop longs; elle se fâche contre M. Ginguené de ce

qu'il préfère l'Arioste au Tasse, tort qui est encore celui de beaucoup d'Italiens; elle blâme M. Suard de ce qu'il a parlé d'Addisson autrement qu'elle-même n'en pense. Elle chicane l'un et l'autre sur quelques phrases louches ou embarrassées qui ont pu leur échapper dans la promptitude du travail; elle leur reproche à tous deux d'avoir raconté des anecdotes qu'elle aurait supprimées, et d'en avoir supprimé d'autres qu'elle aurait voulu raconter; elle accuse M. Suard d'avoir rapporté des impiétés dans certains articles où il n'a d'autre but que de censurer la superstition et l'intolérance. Ses attaques contre M. Auger sont du même genre; selon M^{me} de Genlis ce littérateur n'a point parlé avec assez de respect du concile de Trente, ni avec assez d'horreur de l'accusation intentée contre d'Assouci. M. Michaud n'est ni plus ni moins coupable. Il n'a pas écrit les articles d'Attila et d'Alexandre du ton qu'aurait voulu M^{lle} de Genlis; et M. Lacroix a eu le malheur de ne pas juger les ouvrages littéraires de d'Alembert comme ils l'auraient été par cette dame.

Vous me direz peut-être, Messieurs, que dans tout cela vous ne voyez encore rien de bien grave; qu'on peut excuser quelques fautes de style dans un long ouvrage; qu'il est permis de plaisanter sur d'Assouci, après Chapelle et Bachaumont, et qu'à la rigueur, on peut pardonner à des littérateurs du premier ordre, à des membres distingués de l'Institut, d'avoir en littérature et en philosophie d'autres opinions que M^{me} de Genlis. Vous me direz que ce n'est pas ainsi qu'il fallait attaquer la *Biographie*, mais en y relevant des omissions ou des erreurs. Vous me demanderez ce que M^{me} de Genlis a découvert dans ce genre; le voici : 1° Alberti, très-grand compositeur de musique, a été oublié dans le Nouveau Dictionnaire; 2° la famille Talon n'est point éteinte, comme le dit un anonyme qui signe K; 3° le célèbre abbé Andrès n'est pas mort, quoi qu'en dise M. Bourgoing, dont cependant M^{me} de Genlis loue en général les articles. — Cette dernière erreur, direz-vous, méritait d'être relevée; mais sont-ce là toutes celles qu'a rectifiées M^{me} de Genlis? — Toutes (1). — Et des

(1) En relisant la brochure de M^{me} de Genlis, je trouve qu'elle a rectifié une erreur de plus dans la *Biographie*. On y lit que le jardin de feu M. d'Albon, à Franconville, était d'une grande beauté; M^{me} de Genlis nous apprend qu'il n'y a jamais eu de jardin plus mesquin, plus pauvre, et plus ridicule.

quatre-vingts collaborateurs de MM. Michaud, ce sont-là les seuls qu'elle ait critiqués ? — Les seuls ; et même elle en loue un beaucoup plus grand nombre. — Et de quoi donc a-t-elle rempli sa brochure ? — Du beau projet dont je vous ai parlé d'abord, d'une déclamation en trois pages à l'honneur du Tasse, de deux autres à la louange de Bossuet et de Vertot ; de quelques plaisanteries bien fades qui sembleraient prouver qu'elle ne connaît ni la géographie ni une des locutions les plus en usage en français. — Mais enfin, que vous a-t-elle appris dans sa brochure ? — Que l'abbé Andrès n'est point mort. — Cela valait-il la peine de l'écrire ? — J'en doute. — Et pourquoi donc l'a-t-elle écrite ?... — Ah ! vous m'en demandez trop. Interrogez M^me^ de Genlis elle-même, elle vous répondra que c'est pour l'utilité des jeunes littérateurs ; si cette raison ne vous suffit pas, remarquez que ses censures tombent principalement sur le choix des rédacteurs de *la Biographie Universelle*, sur M. Auger, auteur du Discours préliminaire, sur M. Michaud, l'un des entrepreneurs ; sur M. Ginguené qui rédige les articles de littérature italienne ; sur M. Suard, par qui elle se plaint d'avoir été censurée pendant beaucoup d'années dans le *Publiciste* et dans le *Journal de Paris*, et en réfléchissant sur les effets, peut être remonterez-vous aux causes. Au reste, quelles que puissent avoir été les intentions de M^me^ de Genlis en publiant cette brochure, et quoiqu'elle en promette une autre où elle donnera un article qui a besoin, dit-elle, d'être refait, je crois que MM. Michaud ne peuvent que se féliciter de ce qu'elle s'est jetée dans cette entreprise. Ils ne pouvaient rien désirer de mieux pour le succès de leur *Biographie*, qu'une attaque aussi couverte, aussi animée, et qui produit d'aussi minces résultats.

Permettez-moi, Messieurs, de terminer ici ma lettre, quoique j'eusse encore bien des choses à dire, et quoique la brochure de M^me^ de Genlis débute par une huitaine de pages dont je n'ai rien dit. Elle y revient encore sur sa querelle avec M. T. du *Journal de l'Empire* ; il n'est que glorieux, pour ce journaliste, d'être confondu par elle dans ses anathêmes contre Fénélon. M^me^ de Genlis, qui sait si bien que le public a reçu *la Biographie Universelle* avec une espèce de désapprobation, est-elle aussi exactement informée de l'effet qu'a produit sur ce même public son attaque plus qu'étrange contre le vertueux archevêque de Cambrai ? J'aime à croire qu'elle est également trompée

sur ces deux points, car, si la vérité lui était connue, elle ne s'obstinerait sûrement pas dans une lutte où elle ne peut recueillir que honte et confusion.

J'ai l'honneur, etc.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation de l'*Exil de Rochester*, ou *la Taverne*, vaudeville en un acte.

L'Exil de Rochester! Sur ce titre, je m'attendais à voir ce trait si connu : « Rochester exilé par le roi se cacha dans » la cité, où déguisé en directeur de marionnettes, il eut » tant de vogue, que le bruit de sa renommée passa bientôt » de la cité jusqu'au palais de St.-James : plusieurs seigneurs » vinrent voir les marionnettes; Rochester qui les faisait » parler, amusait les habitans de Londres du récit des avan- » tures scandaleuses de la cour; enfin, les choses furent » poussées si loin, que le roi lui-même s'y rendit. » C'est dans les mémoires du chevalier de Grammont qu'il faut lire cette anecdote racontée avec tant de graces et de gaîté par Hamilton : je crois que si l'on y eût cousu une intrigue amoureuse, elle aurait pu fournir le sujet d'un joli vaudeville; mais ce n'est pas là le fond de la pièce nouvelle. Rochester, exilé de même par le roi, se fait maître de taverne, et Dorset, son ami, passe pour son associé; le constable du quartier vient visiter les nouveaux venus qui se débarrassent de lui avec du punch. Quelques momens après, Charles II vient lui-même souper dans cette taverne. Le constable qui a reçu l'ordre de s'emparer de Rochester, se trompe et veut arrêter le roi à sa place; celui-ci, pour être libre, sans être obligé de se nommer, présente au constable un ordre signé du roi qui accorde la grace de Rochester et de Dorset : Rochester, présent à cette scène, s'empare prudemment de l'ordre, et tombe aux genoux du roi pour implorer son pardon qui lui est accordé.

Ce n'est pas tout de faire un ouvrage, il faut encore en distribuer avantageusement les rôles. Henry représente Rochester; ce rôle me semblerait devoir appartenir à Julien, et Henry aurait été placé dans celui de Dorset mieux que l'acteur qui le remplit, et qui a un air bien sévère et une voix bien grave pour le compagnon de joyeuses débau-

ches. Le rôle du constable est une copie du commissaire de Piron avec ses amis ; Edouard le joue avec trop de charge ; il imite servilement la caricature de Tiercelin.

Le reproche le mieux fondé qu'on puisse faire à l'*Exil de Rochester*, c'est une ressemblance trop exacte avec la jolie comédie de M. Alexandre Duval, *la Jeunesse d'Henri V*; cependant l'ouvrage a réussi et il méritait d'être applaudi : il unit des avantages qui deviennent plus rares tous les jours ; il est bien écrit, et les auteurs, MM. Moreau et Dumolard, ont mis de la vivacité dans le dialogue et de l'esprit dans les couplets : il faudrait être bien mal disposé pour ne pas se contenter de la réunion de ces deux qualités dans un petit acte au Vaudeville. B. S.

On a donné à ce même théâtre la reprise des *Deux Edmon*; cette jolie pièce a été revue avec beaucoup de plaisir : c'est un des ouvrages qui fait le plus d'honneur au talent aimable et fécond de MM. Barré, Radet et Desfontaines, ce triumvirat qui conserve la bonne tradition du vaudeville franc, spirituel, et même un peu malin. L'ouvrage est bien joué par Henri, Joli, Saint-Léger et Mme Hervey.

La troupe italienne vient enfin de satisfaire à l'impatience des amateurs ; elle a représenté l'opéra de *Don Juan*; l'exécution des trois premières représentations a été si faible, que nous croyons rendre service à la troupe entière de renvoyer à notre premier numéro le compte détaillé que nous nous proposons de rendre de cet opéra.

» Les linons, gazes et batistes de France ont trouvé du débit. Il en a été de même des marchandises de mode en général.

» La mercerie a eu du débit dans le détail. Les toiles et nappages de l'Allemagne n'ont pas trouvé autant d'acheteurs que pendant l'année dernière.

» Il s'est fait peu de chose en joaillerie, bijouterie, orfévrerie, bronzes, plaqués, lustrés et papiers peints. Le commerce de la librairie a été nul.

» Les cuirs tannés de toutes les espèces ont une très-grande vogue pendant la foire de Francfort. Les fabricans du département de l'Ourte sont en possession depuis des siècles de tenir le haut bout dans ce genre de commerce, passant à juste titre pour des négocians immédiats. Ils ont vendu tout ce que renferment leurs immenses magasins, et à des prix beaucoup plus élevés que pendant les foires précédentes. »

Les extraits de papiers anglais termineront cet aperçu. Ils contiennent quelques notions intéressantes sur les affaires d'Espagne. Il y est question que le maréchal duc de Raguse a reçu des renforts considérables, que plusieurs corps français ont franchi les Pyrénées, et se sont répandus dans la Péninsule en suivant plusieurs direction. L'armée anglaise a aussi reçu quelques transports, mais ils sont jugés insuffisans. On demande de nouveaux secours. Les Anglais croient à une affaire générale prochaine. Le blocus de Ciudad-Rodrigo continue. Le duc de Raguse a ses forces concentrées à Placentia. Les troupes ne souffrent pas beaucoup du climat et de la saison.

Le résultat des délibérations du conseil de la reine sur l'état de la santé de S. M. a été moins favorable qu'on ne l'espérait. Le voici, en date du 5 octobre 1811 :

« L'état de la santé de S. M., depuis la date de notre dernier rapport, ne s'est point amélioré au point de permettre à S. M. de reprendre l'exercice personnel de l'autorité royale, et quoique la santé corporelle du roi n'ait point subi d'altération depuis notre dernier rapport, néanmoins ses facultés mentales ont été, dans cet intervalle, considérablement affaiblies; et les médecins de S. M. pensent tous, excepté un seul, qu'il n'y a pas de probabilité qu'elle puisse jamais être rétablie, et la majorité désespère même *entièrement* du rétablissement de S. M. »

Cependant, il n'est pas encore question d'une régence illimitée; dans ces circonstances, le parlement, qui devait

se réunir au 12 novembre, ne se rassemblera que vers Noël; on ne sait plus jusqu'où les ministres porteront la crainte du rassemblement du parlement, et ajourneront le compte qu'ils ont à rendre de l'état dans lequel ils ont mis la nation.

Les mêmes feuilles donnent des détails assez étendus sur les affaires de l'Amérique méridionale.

On a reçu des lettres de Buénos-Ayres, qui vont jusqu'au 17 juillet. L'armée des provinces-unies de la Plata avait bombardé Monte-Video; une petite escadre, partie de ce port, s'était rendue devant Buenos-Ayres le 13, et avait essayé, dès le 15, d'y jeter quelques bombes et obus. Les deux partis ne paraissaient pas avancer leurs affaires. Le général Elio a proposé à la junte une convention d'après laquelle il abdiquerait sa dignité de vice-roi, et resterait gouverneur de Monte-Video, en attendant que la junte se soit réconciliée avec les cortès d'Espagne; mais la junte a répondu en exigeant que les habitans de Monte-Video eussent liberté entière de se joindre au peuple des provinces-unies de la Plata. En attendant l'issue de ces négociations, une armée portugaise de 6 à 7000 hommes s'approche de Monte-Video, dans l'intention d'en prendre possession. L'amiral de Courcy, avec la flotte anglaise, s'est aussi approché de cette place, et un dénouement est attendu d'un jour à l'autre.

Les affaires de Sicile appellent, d'une manière plus directe, l'attention du ministère; l'orgueil national y est intéressé.

« Le 6 de ce mois, dit *le Morning-Cronicle*, une surprise et une anxiété générale se sont répandues dans le public par suite du retour inopiné de Sicile de lord William Bentinck, qui est arrivé hier à Londres, et a eu aussitôt une entrevue avec les ministres. Sa seigneurie, comme on se le rappelle, a fait voile il n'y a que peu de tems pour aller prendre le commandement de notre amée dans cette île, et pour y exercer en même tems les fonctions de ministre d'Angleterre près la cour de Sicile. A peine cependant a-t-il débarqué, qu'il juge à propos de revenir en Angleterre. Quelle peut être la cause d'une démarche aussi extraordinaire et aussi imprévue? c'est sur quoi le public est encore dans une entière ignorance. Le bruit s'est répandu qu'une insurrection générale avait éclaté en Sicile : et d'après la connaissance que l'on a de l'état des affaires dans ce royaume, cet événement ne

doit paraître nullement improbable. Toutefois *le Sun* d'hier soir nous dit « que ce qui prouve qu'un tel événement n'a pas eu lieu, c'est que sa seigneurie a laissé en Sicile sa femme et ses enfans. » Il eût été beaucoup plus satisfaisant pour le public de voir contredits, d'une manière moins équivoque, les bruits désagréables qui circulent sur ce pays. Bien loin que les vœux du public aient été satisfaits, un voile de mystère a été jeté par les ministres sur toutes les circonstances de cette affaire, et ils gardent soigneusement le secret sur les avis qui leur sont parvenus. Ce mystère étudié a fait prendre du crédit au bruit d'une insurrection générale qui aurait éclaté dans cette île. Il est bien évident, en effet, qu'il faut qu'il soit arrivé quelque grand changement dans l'état des affaires en Sicile pour justifier le retour inopiné de lord William Bentinck, venu, dit-on, pour chercher des instructions. Il n'y a qu'une communication officielle qui puisse calmer les esprits, et mettre fin à l'extrême inquiétude qui doit naître naturellement, lorsqu'on considère dans quelle situation il est possible que se trouve notre brave armée en Sicile.

» Nous avons depuis long-tems appelé l'attention du public sur l'état des affaires en Sicile, et prédit le résultat certain du déplorable système que l'on suit à l'égard de ce pays, si quelque prompt changement n'avait lieu, et si nos ministres ne se décidaient pas enfin à prendre un ton plus ferme et plus décisif à l'égard de la cour sicilienne; ton que les sacrifices que nous faisons pour la défense de la Sicile, nous donnent pleinement le droit de prendre. Il nous fut dit, il y a quelque tems, que lord William Bentinck était chargé d'instructions fermes et positives pour exiger certaines mesures de la cour de Sicile. Quelle qu'ait pu être la nature de ces instructions, il paraît qu'elles étaient insuffisantes ou qu'elles sont venues trop tard; il est néanmoins bien extraordinaire que les ministres n'aient pas prévu dans leurs instructions une crise dont l'approche frappait tous les yeux. Eh quoi! c'est au moment où cette crise éclate, que le ministre de l'Angleterre et le commandant de nos forces en Sicile se croit obligé de mettre à la voile pour venir chercher en Angleterre de nouvelles instructions! Nous souhaitons que le gouvernement donne une explication satisfaisante sur ces différens points; elle est due au public, elle est due particulièrement aux parens des braves compatriotes que nous avons en Sicile : le mystère dont s'est enveloppé le gouvernement dans cette cir-

constance, n'a fait que donner crédit aux bruits de la nature la plus alarmante. »

Le Sun dit, à cet égard, quelque chose de fort singulier. Les ministres qui le font écrire viennent d'*apprendre* à l'Angleterre et à l'Europe, que la reine de Sicile est tante de l'Empereur Napoléon; ce qui probablement n'avait encore été soupçonné de personne; et ils en infèrent que ces relations de parenté ont servi à l'Empereur pour changer les dispositions de la cour de Palerme. Mais, dit le *Morning-Chronicle*, lord Bentinck est parti pour la Sicile long-tems après le mariage qui a uni les familles de France et d'Autriche; les ministres ne lui auraient-ils pas donné des instructions adaptées à un tel état de choses? Leur imprévoyance bien connue aurait-elle été jusqu'à ce point? Dans ce cas, ils se seraient surpassés eux-mêmes. Mais pendant que lord Bentinck découvre en Sicile que la reine est parente de l'Empereur des Français, pendant qu'il revient en Angleterre chercher des instructions, que devient l'armée anglaise? Que devient la Sicile? Le bruit s'est répandu que les troupes britanniques avaient évacué cette île, et le crédit public a éprouvé une vive commotion à Malte, sur la nouvelle de cette désertion. Quoi qu'il en soit, à la date du 3 octobre, le résultat des délibérations du conseil était, que la cour de Palerme ne conservant pas avec les Anglais les formes de l'entière soumission qu'exigent partout ces dangereux protecteurs, on s'emparerait de la Sicile. Lord Bentinck doit repartir pour cette île à cet effet. Le *Ménélaüs* de 38 canons a reçu l'ordre de le recevoir à son bord, et de faire voile pour la Sicile.

Quant aux Etats-Unis, les gazettes de New-Yorck, à la date du 30 août, portaient: « Il paraît, d'après une feuille officielle américaine qu'on s'attend à une guerre entre l'Amérique et l'Angleterre. La proclamation d'un embargo général dans tous les ports des Etats-Unis était aussi incessamment attendue. La ville de New-Yorck, la partie la plus précieuse et la plus vulnérable des Etats-Unis, faisait de grands préparatifs de défense. L'administration est déterminée à faire tête à l'orage. »

Le *Public-Advertiser* observe que l'attitude menaçante et hostile que l'Angleterre vient de prendre, déterminera l'Amérique à se déclarer définitivement. On présume que le parti qu'elle prendra sera d'agir conjointement avec un bon nombre de troupes françaises, commandées par des officiers français. « La France (dit le

Moniteur publié à Washington) nous aidera non-seulement de ses conseils, mais aussi en nous fournissant des armes et un train convenable d'artillerie; elle nous fournira également plusieurs bons officiers et des ingénieurs habiles; et comme la crise est dans ce moment à ce point, c'est le seul choix raisonnable qui nous reste à faire. Acceptez, habitans des Etats du nord et du sud, les secours de la nation française.» Tel est le langage d'une gazette récemment publiée à Washington, et dévouée au gouvernement.

Les Anglais ont un bien autre point d'inquiétude: c'est sur leurs propres possessions qu'ils sont alarmés. Les îles de Jersey et de Guernesey sont dans des transes continuelles. Un officier écrit de Jersey, en date du 22 septembre:

«L'ennemi menace nos côtes: on fait tous les préparatifs pour le repousser. A la pointe du jour, on n'aperçoit que des lunettes d'approche; chacun voudrait être le premier à annoncer l'approche de l'ennemi. On dit que 30,000 hommes se rassemblent à Cherbourg, pour venir attaquer Jersey, Guernesey et Alderney. L'ennemi a, dit-on, l'intention de passer en chaloupes, dont chacune doit contenir 95 hommes, et sera armée d'une pièce de 24 à l'avant et d'un mortier de 5 ½ pouces en poupe.

» Notre opinion, dit *le Times*, est, que si l'ennemi a sérieusement une entreprise en vue, elle ne sera point dirigée contre Jersey, et une attaque contre cette île ne sera qu'une feinte pour déguiser son véritable projet. S'il peut nous persuader que c'est le seul but de ses préparatifs, on peut croire que toutes nos forces dans le Canal, à la première nouvelle qu'elles auront de la sortie de l'ennemi, se porteront à la hâte sur ce point, et laisseront ainsi *peut-être* libre et ouvert le chemin pour l'Irlande. Nous sommes donc fortement convaincus, que la plus grande et la plus importante partie de l'Empire britannique demande la plus grande attention dans ce moment. Notre ministère donnera à l'île de Jersey des forces navales et militaires qu'il croira nécessaires pour sa défense, et enverra le reste pour protéger l'Irlande.»

Nous aimons à croire que *le Times* est bien instruit, et qu'il a d'excellens renseignemens; mais il ne faut pas en avoir reçu d'aussi précis, il ne faut que connaître l'état des choses, et faire le calcul le plus simple pour sentir que l'Angleterre ne pourra à-la-fois défendre le Portugal, alimenter

Lisbonne, soutenir Cadix, surveiller les ports d'Anvers, de Brest, de Cherbourg, de Toulon (1), protéger ses expéditions dans la Baltique, conserver ses comptoirs dans l'Inde, conquérir Batavia, guerroyer avec les États-Unis, s'emparer de la Sicile, et profiter des mouvemens de l'Amérique méridionale. Telle est cependant la tâche que les ministres ont embrassée à-la-fois; mais dans ce tableau on ne voit rien de réservé pour les possessions intérieures, le mot de Pitt est comme oublié, sa menace prophétique est méconnue; en France on n'a pas oublié d'autres paroles également remarquables, et ce que d'audacieux soldats de l'Empereur peuvent faire avec un bon vent et quelques heures.

Le voyage de l'Empereur continue. L'entrée de LL. MM. à Amsterdam, a donné aux nouveaux Français qui habitent cette troisième ville de l'Empire, l'occasion de prouver qu'ils saluaient Napoléon comme le restaurateur de la patrie. Sa Majesté a visité tous les établissemens publics d'Amsterdam et des endroits voisins : elle a paru très-satisfaite. En même tems que le génie politique plane sur ces intéressantes contrées destinées à redevenir, en peu d'années, les dépositaires de l'entrepôt des richesses du monde, l'esprit français s'y introduit avec nos institutions, nos lois, et il faut ajouter, avec nos chansons. De jolies pièces de circonstances, d'ingénieux couplets, produisent sur le spectateur d'Amsterdam leur effet accoutumé sur celui de Paris. On croit qu'en quittant la Hollande LL. MM. doivent visiter le grand-duché de Berg; déjà le ministre de ce duché, M. le sénateur comte Rœderer, est parti pour y aller recevoir l'Empereur. S....

PARIS.

On annonce que M. le maréchal duc de Tarente, malade de la goutte, a reçu un congé et revient en France. M. le général de Caën est parti pour prendre un commandement en Catalogne.

---

(1) Les Anglais croyaient avoir un mouillage sûr devant Toulon; ils n'y avaient pas encore été atteints. L'inspecteur-général. Lariboisière, a fait établir des batteries de nouvelle invention qui, à l'apparition des vaisseaux anglais au mouillage accoutumé, les ont promptement contraints à prendre le large.

— L'académie française tiendra, le jeudi 7 novembre, une séance extraordinaire pour la réception de MM. Lacretelle et Etienne.

ANNONCES.

Tome troisième de la *Correspondance sur la conservation et l'amélioration des animaux domestiques, pour perfectionner les moyens de les choisir, de les employer, de les entretenir en santé, de les multiplier, de les traiter dans leurs maladies; en un mot, d'en tirer le parti le plus utile aux propriétaires et à l'état*. Recueillie de la pratique d'une Société d'hommes de l'art, français ou étrangers, et publiée périodiquement par M. Fromage de Feugré, vétérinaire en chef de la gendarmerie de la garde de S. M. l'Empereur et Roi, membre de la Légion-d'Honneur, docteur en médecine de l'Université de Leipsick, ancien professeur à l'Ecole vétérinaire d'Alfort, etc. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Leçons françaises de littérature et de morale, ou Recueil en prose et en vers des plus beaux morceaux de notre langue dans la littérature des deux derniers siècles. Ouvrage classique à l'usage de tous les établissemens d'instruction publics et particuliers de l'un et de l'autre sexe; par MM. Noël et Delaplace. *Cinquième édition*. Deux vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Détails historiques de la première expédition des Chrétiens dans la Palestine, sous l'empereur Zimiscès; tirés d'un manuscrit arménien inédit de la Bibliothèque Impériale, composé dans le douzième siècle par Mathieu d'Edesse; traduits en français par F. Martin; collationnés sur le texte original, et accompagnés de notes, par M. Chahan de Cirbied, professeur de langue arménienne à l'Ecole spéciale des langues orientales, établie près la Bibliothèque Impériale. Pour servir de supplément à l'*Histoire du Bas-Empire*. In-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Lemarchand, libraire, quai des Augustins, n° 41.

Principes raisonnés d'Agriculture, traduits de l'allemand d'A. Thaër, par E. V. B. Crud. Quatre vol. in-4°. *Première livraison*,

formant le tome Ier. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22; à Genève, chez le même libraire.

Nouvelle Grammaire latine, à l'usage de la sixième classe du Collège de Genève; par un professeur de l'Académie impériale de Genève. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Grammaire française, ouvrage posthume de M. Hellemans, ancien officier d'artillerie, et ancien maire de Saint-Omer. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Mme Ve Courcier, imprim.-libraire pour les mathématiques, quai des Augustins, n° 57; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Instructions pour conserver les dents belles et saines, aux diverses époques de la vie, ainsi que pour maintenir la bouche fraîche; par J. L. Rivière, officier de santé. Un vol. in-12. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8, près le pont des Arts.

Travaux de la terre réunis à ceux de la construction. — Onzième Conférence de Cointeraux. — Celle-ci embrasse plusieurs principes qui tendent tous à l'économie; 1° en réfutant l'isolement des maisons et les réunissant sans danger d'incendie; 2° en réduisant l'épaisseur des murs relativement à leur élévation, ce qui épargne beaucoup, sur-tout aux grands enclos, soit en changeant les formes des clôtures, ce qui rend les jardins charmans et fructueux, etc., etc.

Cet ouvrage élémentaire renferme de plus quantité de figures gravées. Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. — Pour 14 brochures in-8° et 44 gravures, la plupart coloriées, 21 fr., et 24 fr. franc de port. Chez Mlle Cointeraux, au salon d'exposition des modèles, rue Traversière Saint-Honoré, n° 39.

Mémoires de la princesse Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse, Margrave de Bareith, sœur de Frédéric-le-Grand; écrits de sa main. Troisième édition. Deux vol. in-8°. Prix, 9 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Œuvres complettes de Ponce Denis Ecouchart Lebrun, membre de l'Institut de France et de la Légion-d'honneur; mises en ordre et publiées par P. L. Ginguené, membre de l'Institut; et précédées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, rédigée par l'éditeur. Quatre vol. in-8°, ornés d'un portrait de l'auteur, gravé d'après le buste en marbre

d'Espereieux. Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port. Chez Gabriel Warée, libraire, quai Voltaire, n° 21; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Il en a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin, prix, 48 fr., et 54 fr. franc de port.

Notice sur le Pastel (Isatis tinctorum), *sa culture et les moyens d'en retirer l'indigo;* on y a joint l'instruction publiée dans *le Moniteur* le 24 mars 1811; par M. Puymaurin, législateur, de plusieurs Académies. In-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Réponse aux reproches que les gens du monde font à l'étude de la Botanique; lue à la Société des Sciences physiques, médicales et d'agriculture d'Orléans, le 26 novembre 1810; par Auguste de Saint-Hilaire. In-8°. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, et au Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266.

Précis de la révolution française, et des événemens politiques et militaires qui l'ont suivie, jusqu'au 1er avril 1810; par F. Schoell. *Deuxième édition.* In-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. franc de port; pap. vélin, 3 fr., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez F. Schoell, libr., rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29.

Ce Manuel ayant manqué pendant quelques tems, on s'empresse d'en annoncer la réimpression.

Histoire des généraux français depuis 1792 *jusqu'à nos jours;* par A. H. Châteauneuf. — XXIII° LIVRAISON. — Ce volume contient les généraux Berruyer, Hoche, Grenier, Emériau, Eblé, Delaage Saint-Cyr, Claparède, d'Ayat. Prix, 1 fr., et 3 fr. en papier vélin.

Nota. Les personnes qui n'ont acheté que les douze premières parties de cet ouvrage, pourront s'en procurer la suite jusqu'à la vingt-troisième qui vient de paraître, moyennant 14 fr., et 17 fr. franc de port, ou payer chaque petit volume qui manquerait à leur collection, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 70 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le Bal du bois de Brevannes, poëme; suivi de l'*Epître à mon Berceau,* et d'une traduction du *Cimetière de Village,* de Thomas Gray; par Hugues Nelson Cottreau. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 f. 50 c. franc de port. Chez Cretté libraire, rue Saint-Martin, n°s 94 et 98; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, et au Palais-Royal, chez les Marchands de nouveautés.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXXVI. — *Samedi* 26 *Octobre* 1811.

POÉSIE.

ODE SUR L'AMOUR DE LA GLOIRE.

Sublime nourrisson du Dieu de l'harmonie,
Toi qu'entraînent toujours de son puissant génie
Les rapides élans,
Qui voudrais repousser le néant par la gloire,
Et déposer un jour au temple de Mémoire
La palme des talens;

Laisse dans ses dédains s'obstiner le vulgaire :
Qu'il appelle la gloire un être imaginaire!
Qu'il condamne nos vœux!
Il n'est point enflammé par son souffle invincible,
Et ses lauriers sont vains pour une ame insensible
Au bruit d'un nom fameux.

Mais c'est pour un grand cœur la plus noble espérance.
Couronné mille fois, l'Homère de la France
Reprenait ses crayons;
La gloire alimenta les beaux jours de Voltaire,
Et réchauffait encor sa tête octogénaire
Du feu de ses rayons.

K

Frédéric s'enivrait à sa coupe féconde :
Si pour cette immortelle il faisait craindre au monde
Ses belliqueux transports,
Pour elle il abjurait ce funeste délire,
Et déposant l'épée, il tirait de sa lyre
D'harmonieux accords.

Créons-nous d'autres jours loin du siècle où nous sommes,
Qu'un éternel trophée atteste aux yeux des hommes
Que nous avons vécu !
Jadis, gloire, vertus, tout n'était qu'éphémère,
Le Tems dévorait tout; mais le ciel fit Homère,
Et le tems fut vaincu.

Où court ce furieux?..... O démence profane!
Un impie..... Erostrate, au temple de Diane,
Porte un feu destructeur,
Et cet obscur mortel, célèbre téméraire,
Ose, sur des débris, aspirer au salaire
D'un mortel créateur.

Sur ce mont mugissant, effroi de la Sicile,
Empédocle dépose une marque stérile
De son délire affreux :
Il confie au volcan le soin de sa mémoire,
Et, bravant sa fureur, il croit trouver la gloire
Dans ses flancs ténébreux.

Illustres insensés! votre honte fameuse,
Pour une ame sublime et de gloire amoureuse,
Fut toujours sans appas;
Un mortel généreux ne renonce à la vie
Qu'au moment où la gloire offre à sa noble envie
Un utile trépas.

Contemple ce héros : il saisit une lance,
Et vole, impatient d'éprouver sa vaillance
Contre un fils d'Albion :
Aux champs de la valeur son corps blessé chancelle;
Mais la gloire l'entoure, et, succombant pour elle,
Il revit dans son nom.

Le vois-tu dans Calais, chargé de nobles chaînes,
Celui qui se dévoue aux fureurs souveraines

D'un vainqueur rigoureux?
L'éclat de sa défaite éclipse la victoire :
Il est près d'arroser les palmes de la gloire
De son sang généreux!

O Rotrou! viens aussi nous servir de modèle;
Le triomphe t'attend, mais ton pays t'appelle
Et tu n'hésites pas;
Tu pars, tu sembles fuir l'immortelle déesse;
Mais non, elle te suit, t'environne sans cesse,
Et tu meurs dans ses bras!

La gloire ne se rend qu'aux vœux d'une belle ame.
Le plus sublime esprit que le vice diffame,
Brigue en vain son amour;
Et s'il brille à nos yeux, c'est la flamme légère,
Qui, rayonnant la nuit dans un astre éphémère,
Cède à l'éclat du jour.

Mais celui qui, toujours rempli d'un saint délire,
Consacre à la vertu les accords de sa lyre,
Et l'aime avec ardeur,
Ne nous laissant de lui que de nobles images,
Ira de son triomphe, aux yeux de tous les âges,
Etaler la splendeur.

Toi qui voudrais trancher les ailes du génie,
Qui joins ton sifflement à sa douce harmonie,
Reptile furieux,
Dans ce dédale impur, qu'on appelle le monde,
Déroule tes replis, traîne ton corps immonde,
Rampe...... je vole aux cieux!

Suis-moi, fils de Linus, viens rouvrir la barrière,
Vois le but, vois le prix au bout de la carrière,
Ne crains pas d'y marcher;
Et confonds ce mortel, jaloux de ta victoire,
Qui, ne pouvant monter sur le char de la gloire,
Voudrait t'en arracher.

Songe, te dira-t-il, songe au destin d'Homère :
Il traîna les lambeaux de l'horrible misère
Dont hérita Milton.

Oui, mais si ces mortels dans la foule commune
Avaient perdu leurs jours aux pieds de la fortune,
Auraient-ils un grand nom?

Ah! loin des vains trésors de l'altière opulence,
Le génie est heureux, même dans l'indigence,
Qui ne peut le ternir.
Un poëte, sans l'or, excite assez l'envie;
Rien ne manque à ses vœux, s'il peut quitter la vie
Riche de l'avenir.

C'était le seul besoin du plus grand des Corneilles.
Un ministre, jaloux de ses illustres veilles,
Peut troubler son bonheur;
Mais en vain Richelieu le prie ou l'importune,
Il préfère aux flots d'or que verse la fortune,
L'indigence et l'honneur!

Que ne peut ce désir sur les ames bien nées!
Il nous fait mépriser de mortelles années
Et nous égale aux Dieux.
O Lachésis! voilà le destin que j'envie!
N'ajoute plus qu'un jour à ma naissante vie,
Mais qu'il soit glorieux!

F. DE VERNEUIL.

ARIANE.

Cantate exécutée dans la séance publique de la Classe des beaux arts de l'Institut, du 5 octobre.

RÉCITATIF.

Phébé s'enfuit: déjà l'horizon se colore;
Le soleil à son tour va s'emparer des cieux;
D'un jour pur et serein, la plus brillante aurore
Annonce l'éclat radieux.
Un vent léger s'élève, et le flot qu'il caresse,
Sur ces tranquilles bords s'agite sans fureur;
Cette nuit, dans un songe, ô présage enchanteur!
Par ce vent protégée, au doux pays de Grèce,
Je voguais avec mon vainqueur.
Thésée!.... où donc est-il? Ariane craintive,

Près d'elle, à son réveil, le voyait chaque jour....
Ah ! sans doute, empressé de voler sur la rive,
Il prépare déjà la voile fugitive,
Qui doit, loin de Naxos, m'emporter sans retour.

CANTABILE.

Fils de Vénus ! ô toi qui m'as choisie
Pour sauver d'un héros les destins précieux ;
Amour ! tu veux encor lui consacrer ma vie :
J'obéis.... qui pourrait résister à des Dieux ?
N'en doute point, Thésée : oui, celle qui t'adore
Au bout de l'univers te suivrait sans effroi ;
Et je le sens, ce que j'ai fait pour toi,
A ce cœur enivré te rend plus cher encore.

RÉCITATIF.

De l'Amour quelle est donc l'invincible douceur !
Quoi ! des plus saints devoirs rompant les douces chaînes,
D'une vierge timide abjurant la pudeur,
La fille de Minos s'exile dans Athènes,
Et bientôt.... Mais que fait ce tyran de mon cœur ?
Que ne m'éveillait-il pour le suivre au rivage ?....
Je l'aurais suivi sans effort ;
J'aurais aidé moi-même aux apprêts du voyage,
Et peut-être déjà serions-nous loin du port !....
Thésée !.... et cependant la mer étincelante
Du jour réfléchit tous les feux :
Le vent s'accroit, frémit sur la vague écumante....
Je n'entends point sa voix ! rien ne s'offre à mes yeux !
Thésée !.... Ah ! cher Thésée, accours vers ton amante ;
Sans toi, je meurs d'effroi dans ces sauvages lieux.

CAVATINE.

O mon protecteur ! ô mon guide !
Viens rassurer, par ton retour,
Un cœur sans toi faible et timide,
Mais qui peut tout avec l'amour.
Dans tes dangers, héros aimable,
Si mon bras te fut secourable,
L'amour me prêtait son appui.
Ce dieu me ranime ou m'accable,
Et je n'existe que par lui.
O mon protecteur ! etc.

RÉCITATIF.

Thésée !.... Ah ! c'en est trop, et mon impatience
Accuse justement un si cruel retard :
Du haut de ce rocher, je puis, d'un seul regard,
Embrasser et Naxos et cette mer immense....
Où donc est ton vaisseau ?.... Tout est muet, désert...
Hier mes yeux l'ont vu sur cette plage aride....
Mais quel objet au loin semble fuir sur la mer ?
C'est ce vaisseau fatal !... c'est lui-même !... Ah ! perfide !...
Veillé-je ?... Un songe affreux trouble-t-il ma raison ?...
Quoi ! ce lâche étranger, ce cruel, cet impie,
A qui j'immolai tout, mon honneur, ma patrie,
Et les liens du sang, et l'orgueil de mon nom,
M'abandonne pour prix d'avoir sauvé sa vie !...
O crime inconcevable !.... horrible trahison !
Et cependant il fuit !.... Ah ! puisse la tempête
Engloutir le vaisseau de ce monstre odieux !
Que Jupiter vengeur, sur sa coupable tête
De son tonnerre assemble tous les feux :
Ou si le dieu des mers protège les perfides,
S'il touche au port, malgré tous ses forfaits,
Vengeresses du crime !.... ô saintes Euménides !....
Écoutez les vœux que je fais.

AIR :

Déesses !.... que votre colère
Seconde un si juste transport !
Que dans le palais de son père,
Il trouve, en abordant la terre,
Le trouble, le deuil et la mort !
Que dans l'exil et la misère
Il expire en proie au remord !
Alors mon ombre redoutable,
A ce parjure, à ce coupable,
Rendra les maux que j'ai soufferts ;
Et de sa vengeance implacable
Le poursuivra jusqu'aux enfers.

Par M. DE SAINT-VICTOR.

FROSINE.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

FROSINE a vu seize printems,
Frosine séduit et l'ignore;
Cueillir les fleurs, courir les champs,
C'est-là tout son plaisir encore.
Heureux et mille fois heureux
Le mortel dont la vive flamme
Lui faisant oublier ces jeux,
Portera le trouble en son ame!

Tendre Sapho, ta douce voix
Près de la sienne a peu d'empire;
Les accords d'un luth sous ses doigts,
Flattent plus que ceux de ta lyre.
La nature en enfant gâté
A voulu traiter cette belle,
Et qui chérit sa liberté
Craindra toujours d'approcher d'elle.

Ah! dois-je me féliciter
Ou me plaindre de la connaître?
Faut-il fuir, faut-il écouter
Cet amour qui me parle en maître?
Si mes yeux peignent mon ardeur,
On semble à peine me comprendre:
Est-ce indifférence ou pudeur?
Je tremble et brûle de l'apprendre.

CHARLES WATRIN.

ÉNIGME.

ON voit quatre frères jumeaux
Au sein d'une famille en France bien connue.
Trois de ces messieurs-là se servent de chapeaux,
Tandis que l'autre est toujours tête nue.
L'un d'eux ouvre, en parlant, la bouche à tout propos;
L'autre serre les dents, un autre sur les mots
Traîne d'un air de conséquence;
Mais quant au quatrième il n'a pas ces défauts;
Car il est sourd et muet de naissance.

B.

LOGOGRIPHE.

QUAND j'ai mes quatre pieds, je ne vais que sur deux.
Coupez-moi le premier (sans peine on peut l'abattre);
Je n'en ai plus que trois, et je marche avec quatre.
Allons, ami lecteur, devine si tu peux.

B.

CHARADE.

CHAQUE mot exprime une chose,
Ainsi chaque chose a son nom,
Simple, élégant, décent ou non;
Et de là vient qu'il est certains mots que l'on n'ose
Dans le monde poli prononcer franchement.
On tergiverse, on périphrase, on glose,
Si l'on ne peut faire autrement.
Au surplus, dire ou faire est un cas différent.
Sans proférer, ou même en proférant,
Par exemple, tel mot, au moins n'allez pas faire
Ce qu'exprime ce mot; vous seriez téméraire,
Malhonnête, grossier.
Eh bien! ce même mot, lecteur, est mon premier;
Je vous ai dit pourquoi je dois le taire.
Passons de suite à mon dernier.
On désigne par lui presqu'en chaque famille,
Un parent dont parfois on devient l'héritier.
Mon entier, né marin, est un poisson-coquille.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Clio*.

Celui du Logogriphe est *Aimer*, où l'on trouve : *amie*, *ami*, *Marie*, *ame*, *air*, *mer*, *rime*, *arme*, *mare*, *rame*, *ire* et *mari*.

Celui de la Charade est *Opéra*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Précis de la Géographie universelle, ou *Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe ; précédé de l'Histoire de la géographie, et d'une Théorie générale de la géographie mathématique, physique et politique;* accompagné de cartes et de tableaux analytiques ; par M. Malte-Brun. — Tome IIIe. — Vol. in-8°. Paris, chez *F. Buisson,* rue Gilles-Cœur, n° 10. (*)

Avant qu'un Florentin s'avisât d'enfermer dans une boîte et de suspendre sur un léger pivot cette aiguille mobile et fugitive qui semble toujours prête à s'élancer vers le pôle, quel était l'état de la navigation et de la géographie ? Quel homme de génie pouvait jamais se flatter de connaître un jour toutes les parties du globe qu'il habitait, et d'enrichir la science d'une géographie universelle ? Si je consulte les anciens, je vois qu'ils étaient convaincus que la nature avait opposé à la curiosité de l'homme des barrières insurmontables. Le docte Macrobe, dans son commentaire sur le songe de Scipion (1), m'assure que la terre n'offre à la triste hu-

(*) L'ouvrage complet formera 5 forts volumes in-8°, imprimés en grand format, sur beaux caractères neufs de philosophie, et papier superfin d'Auvergne ; avec un atlas de 24 Cartes géographiques coloriées, format in-folio ; ces Cartes, dirigées par l'auteur, sont dessinées par MM. Lapie et Poirson, gravées par d'habiles artistes, et coloriées avec grand soin. Le tome IIe comprend la Théorie de la géographie, et le tome IIIe la Description de l'Asie, excepté l'Inde ; avec des Tableaux synoptiques, analytiques et élémentaires. Prix, 8 fr. chaque volume broché, et 10 fr. franc de port. Le tome Ier avec l'atlas coûte 31 fr., dont 6 francs à valoir sur le dernier volume, et 33 fr. 20 cent. franc de port. Le prix de l'ouvrage complet (en 5 forts volumes in-8° avec atlas de 24 Cartes coloriées), est de 58 francs, pris à Paris. Le tome IV est sous presse. On ne vend séparément aucune partie de cet ouvrage.

(1) Liv. II, ch. 9.

manité que deux zônes habitables, et que ces zônes sont condamnées à ne jamais se connaître; il me montre la zône torride s'étendant comme une ceinture de feu entre les extrémités du monde et leur fermant à jamais tout espoir de communication; il me décrit, à l'orient et à l'occident, les immenses bras de l'océan qui terminent de toutes parts notre horizon, et s'interposent, comme une invincible limite, entre les deux hémisphères; (car le docte Macrobe ne doutait point de l'existence des antipodes, et ce qu'il dit à ce sujet serait digne de nos plus habiles académies.)

Je suppose maintenant, qu'au milieu de ses immenses productions, la nature eût oublié de créer ce minéral singulier, auquel elle semble avoir inspiré une sorte d'ame et d'esprit; ou, je suppose, si l'on veut, qu'un jeune berger de la Colchide n'eût jamais mené paître ses troupeaux sur une mine d'aimant, qu'il n'y eût jamais été attaché par ses souliers, comme le prétend le poëte Nicandre; je suppose enfin qu'un physicien ingénieux n'eût point saisi ce phénomène pour en faire une heureuse application, quel serait aujourd'hui le sort de notre Europe, si riche, si polie, si savante? Plus de commerce dans le nouveau monde, plus de Pérou pour alimenter nos finances, plus de diamans du Brésil pour parer nos beautés, plus de gérofle et de cannelle pour assaisonner nos alimens, plus de sucreries pour nos jeunes nones, plus de casse et de séné pour nos malades, plus d'acajou pour nos salons, plus de géographie universelle pour la gloire de l'auteur, l'instruction du public et le profit des libraires. L'astronomie elle-même languit dans le doute et l'incertitude; la plupart des sciences physiques et mathématiques restent stationnaires et imparfaites, et les idées de Macrobe forment de nouveau tout le code géographique de l'Europe.

Ainsi, les combinaisons de la nature en apparence les plus indifférentes et le génie de quelques hommes privilégiés décident du sort des nations, agrandissent ou maintiennent les limites de la pensée. Quel spectacle plus intéressant que de voir l'homme former ses premiers pas dans la carrière des sciences! Il marche d'abord d'un

pas timide et incertain, il s'effraie des moindres obstacles, il cherche un appui dans tous les objets qui l'environnent ; il s'avance lentement et avec précaution, jusqu'à ce que fortifié enfin par le tems, éclairé par l'expérience, il s'élance avec sécurité, et brave audacieusement les difficultés qui l'arrêtaient auparavant. Un jour, sans doute, si le monde ne retombe point dans la nuit de la barbarie, si le voisinage d'une comète ne bouleverse point notre frêle machine, il en sera de notre géographie comme de celle des anciens. D'autres Malte-Brun viendront et s'étonneront de l'imperfection de nos connaissances. En attendant, jouissons de ce que nous possédons, et plaçons le *Précis de la Géographie universelle* sur les premières tablettes de nos bibliothèques.

Après avoir tracé dans le premier volume la naissance, les incertitudes et les progrès de la géographie, M. Malte-Brun s'est attaché dans le second à la partie physique et mathématique de son sujet; car l'art du géographe ne consiste pas dans la mesure stérile et inanimée des cieux. Il faut qu'il soit astronome, naturaliste, physicien, chimiste. Il faut qu'il me montre les rapports des phénomènes terrestres avec les phénomènes célestes, qu'il sonde les profondeurs du globe pour me révéler les élémens qui le composent, qu'il parcoure sa surface pour me décrire ses productions, qu'il s'élève dans l'atmosphère pour m'en expliquer les météores, qu'il fixe les limites que la nature a données aux diverses régions, qu'il m'indique celles que la politique a inventées, qu'il me découvre les différences des climats, qu'il me fasse connaître les diverses races d'hommes et d'animaux, qu'il me trace l'histoire des peuples, le tableau de leurs mœurs, de leurs arts, de leur industrie, qu'il ne soit enfin étranger à aucune science. Il serait difficile de posséder ce mérite à un plus haut degré que M. Malte-Brun. Tout ce qu'il a écrit annonce une variété de connaissances aussi rares que précieuses; et ce qui ajoute un grand prix à ses leçons, c'est qu'elles n'ont rien de pénible et d'obscur, que la science y est toujours facile, exacte et lumineuse. Sans doute un travail si distingué n'appartient point exclusivement à M. Malte-Brun;

il s'est aidé des recherches des savans; souvent même il s'est contenté de donner un extrait de leurs ouvrages: mais c'est un mérite assez grand que de bien choisir; un choix judicieux suppose toujours un esprit juste et éclairé.

La géographie physique était, jusqu'à ce jour, presque inconnue et très-imparfaite dans nos traités méthodiques. M. Malte-Brun a non-seulement le mérite de l'avoir créée, mais de l'avoir traitée avec un rare talent. Qui croirait que dans un sujet en apparence si ingrat, l'auteur a trouvé le secret d'animer son style, d'en varier les tons, d'enrichir ses descriptions de tous les charmes du langage? On y trouve des morceaux que nos meilleurs écrivains ne désavoueraient pas, et qui font d'autant plus d'honneur à M. Malte-Brun, qu'il n'appartient point à la France; c'est sur-tout dans cette partie de la géographie physique où la terre est considérée comme le séjour des êtres animés, que l'auteur a déployé une plus haute et plus noble éloquence.

Je ne sais si ce ton plaira à quelques hommes austères et sourcilleux, qui prétendent bannir du domaine de la science tout ce qui tient au domaine de l'imagination, assujétir les formes du langage aux formes de l'algèbre, et suivant l'expression de Boileau :

> Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;

mais les gens du monde applaudiront au travail de M. Malte-Brun, et les gens de goût le féliciteront d'avoir su joindre avec tant d'habileté l'utile et l'agréable.

Après avoir consacré les deux premiers volumes de son ouvrage aux développemens des connaissances préliminaires, M. Malte-Brun commence au troisième la description de la terre. La première contrée qui s'offre à ses regards, c'est l'Asie ; c'est d'elle, dit-il, qu'ont jailli les premières clartés de la civilisation ; c'est dans ses provinces qu'on trouve le berceau du genre humain; soit que, dans l'origine des tems, la main du créateur l'y ait réellement placé, soit qu'après quelque terrible catastrophe ce point le plus élevé du globe ait offert un asile aux tristes débris des nations.

Les géographes européens avaient jusqu'à ce jour commencé la description de la terre par celle de l'Europe ; mais c'était l'amour-propre et la vanité seule qui avaient décidé de cette préférence ; car sur quels titres se fondait sa prérogative ? Les nations européennes sont-elles plus anciennes que les autres ? Occupent-elles sur le globe un rang privilégié ? Ont-elles conservé plus religieusement leurs divisions primitives ? Les barrières posées par la nature y sont-elles plus respectées ? N'est-elle pas, au contraire, le séjour habituel des orages politiques ? est-il un point sur la terre où le sort des Empires soit plus changeant et plus variable? C'est donc par l'Europe qu'il faut terminer la description du globe, pour laisser au lecteur les impressions les plus vraies et les notions les plus récentes.

C'est donc aussi un mérite pour M. Malte-Brun de s'être affranchi du joug des routines et d'avoir envisagé son sujet d'une manière libre et indépendante. Il fixe d'abord les limites générales de l'Asie, indique ses grandes divisions, décrit ses fleuves, ses montagnes, ses lacs, ses déserts ; il en considère ensuite les contrées particulières, et les envisage sous tous les rapports qui peuvent intéresser nos connaissances.

Dans tous ces détails, son style est facile, élégant, animé ; ce ne sont point des descriptions sèches et dénuées de toute grâce, ce sont des tableaux tracés par un peintre habile et sur lesquels les regards aiment à se reposer. C'est ainsi que Strabon avait traité autrefois la géographie. Mais alors les sciences n'avaient point encore acquis ce degré d'étendue auquel elles sont arrivées aujourd'hui, et M. Malte-Brun a sur le géographe grec tout l'avantage que lui donne l'accroissement de nos connaissances.

Si M. Malte-Brun n'avait voulu faire qu'un ouvrage vulgaire, il aurait pu se contenter de rassembler les matériaux épars dans les livres de ses prédécesseurs, et en les présentant sous un jour intéressant et nouveau, il aurait encore eu des droits aux suffrages du public ; mais il a fait mieux, il n'a rien négligé pour étendre le domaine de la science : il a non-seulement consulté les

meilleures autorités, mais il s'est ouvert des communications inconnues, soit dans les bibliothèques les plus riches et parmi les manuscrits les plus précieux, soit dans les portefeuilles des hommes les plus savans qui se sont empressés de contribuer au succès de son ouvrage. On trouvera donc dans ce troisième volume des parties tout-à-fait neuves; on y trouvera des détails curieux et inconnus sur les Druses, les Kalmoukes, les îles du Japon, les mœurs, la religion, le commerce de plusieurs nations mal décrites par les voyageurs.

Mais l'auteur ne s'est pas contenté de nous donner l'état le plus exact de la géographie moderne; il a senti combien il était nécessaire d'établir une sorte d'alliance entre elle et la géographie ancienne, et par des tableaux comparatifs faits avec beaucoup de soin, il nous a mis en état de retrouver ces lieux et ces peuples, objets de nos premières études et de nos souvenirs les plus tendres. Il n'a pas même négligé la statistique, cette partie si chère à quelques profonds publicistes, à ces esprits exacts et méthodiques qui ne voudraient pas qu'il pût naître un seul habitant dans nos basses-cours sans être enregistré aussitôt dans un état civil.

Ainsi tout est complet dans le *Précis de la Géographie universelle*, et si l'œil de la critique y découvre quelques fautes, elles sont si légères qu'elles ne sauraient porter le moindre préjudice au succès de l'ouvrage. On ne peut donc former d'autre vœu que de voir M. Malte-Brun achever promptement cette utile entreprise, et porter le même soin dans toutes les parties qui doivent la terminer. On lui a reproché de s'être quelquefois appuyé sur les autres, il me paraît assez fort pour marcher seul avec assurance. Il arrive souvent dans le cours d'un long ouvrage que la verve se refroidit, que l'activité s'endort, que le sommeil nous surprend; alors on se sent disposé à faire quelques sacrifices à cette douce paresse dont les langueurs ont tant de charmes: mais avec l'esprit, le talent et l'émulation de M. Malte-Brun, ce repos ne saurait être long; c'est celui de Renaud dans les bras d'Armide. Le réveil d'un brave est le signal d'un nouveau triomphe. SALGUES.

Du Bonheur individuel, considéré au physique et au moral dans ses rapports divers avec les facultés et les conditions humaines; par M. le sénateur Vernier. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Blaise*, libraire, quai des Augustins, n° 61. (1811.)

On a disserté, dans tous les tems, sur le bonheur, ordinaire prétexte des passions, et seul but visible de l'existence. Dernièrement encore, on a publié, sous un titre à-peu-près semblable, un volume généralement bien écrit et bien pensé : mais quel que soit le mérite du livre de M. Droz, il restait sans doute beaucoup à dire, comme il nous reste beaucoup à faire pour être heureux, malgré les années favorables que certains hommes peuvent obtenir au milieu de tant d'efforts qui ajoutent au malheur du plus grand nombre. Après de longs siècles passés dans l'attente d'une félicité générale, celui qui rendrait la multitude vraiment heureuse ferait une chose inouie et surprenante : il en est de même à cet égard du bonheur individuel; il paraît assez facile d'en indiquer les voies aux hommes bien organisés; cependant les obstacles au bonheur sont si nombreux dans l'agitation d'une société florissante, qu'un excellent traité sur l'objet que des millions d'hommes se proposent depuis des milliers d'années, serait aujourd'hui même un livre nouveau.

M. Vernier dit bien où est le bonheur; mais peut-être ne s'arrête-t-il pas assez aux difficultés qu'il faut surmonter pour y arriver. La plupart de ces difficultés paraissent accidentelles, et le sont en effet si l'on remonte à l'origine des choses sociales, mais l'ensemble en est inévitable pour nous. Au reste, cette sorte d'oubli des fatigues d'une route que la fatigue même rend plus nécessaire à suivre, paraît être l'effet d'un louable courage, et peut en inspirer à ces hommes qui ne restent faibles qu'en s'exagérant leur faiblesse, qui ne songent point que puisqu'enfin il faut être heureux, le plus simple est de vaincre pour n'avoir pas toujours à combattre, et qui

ont négligé de prendre pour leur devise ce mot d'un texte vénéré : *Porrò unum est necessarium.*

L'intelligence des leçons de la sagesse n'appartient exclusivement à aucun âge ; un génie impartial n'a pas besoin de sa propre expérience pour concilier dans un ordre meilleur, ou perfectionner les préceptes transmis par d'autres générations ; mais lorsque, vers le soir de la vie, rappelant les divers sentimens que la succession des choses a produits en nous, et jugeant dans le silence les mouvemens des hommes, l'on consacre, ainsi que le fait M. Vernier, ses heures de recueillement à détromper ceux que le défaut de réflexion livre aux erreurs, on donne une autorité plus grande aux conseils d'une bienfaisante morale. Minerve était jeune, à la vérité, mais elle était déesse : si les traits de l'homme peuvent devenir assez augustes pour donner l'idée d'une empreinte divine, il faut du moins que le tems les ait préparés ; quand cette patronne des Athéniens prit la figure d'un mortel, on la vit substituer au feu des regards de Pallas la gravité du front de Mentor.

Si l'historien de Télémaque a fidélement rapporté les discours de Minerve, Minerve n'a pas toujours dit des choses neuves, à plus forte raison ne faut-il point reprocher à M. Vernier d'employer *dans la construction de son édifice des matériaux préparés et disposés* par d'autres ; il a mis à contribution, comme il le déclare lui-même, les sages, les philosophes de l'antiquité, et ceux qui depuis la renaissance des lettres se sont occupés de cet objet. *Si nous offrons peu de maximes nouvelles,* dit M. Vernier, *nous aurons du moins l'avantage de classer celles qui sont connues dans l'ordre convenable pour les rendre plus utiles. L'ordre*, observe-t-il avec raison, *est un genre de création qui.... met en évidence les vérités... et leur donne une force nouvelle. Toutes les grandes questions de morale et de philosophie seront*, ajoute-t-il, *non pas discutées, mais fondues dans cet essai, et nous ne craignons pas d'avancer que nous n'offrirons rien qui ne soit frappé au coin de la certitude et de l'évidence.* Un tel engagement bien rempli, formerait sans doute un livre peu ordinaire. M. Vernier n'y manque pas d'une

manière essentielle ; cependant j'aurais plusieurs objections à lui proposer : j'en réduirai le nombre.

La compensation entre les avantages des diverses conditions *est plus clairement démontrée par la seule idée que l'inégalité dans le partage choquerait toutes les notions de justice et de bonté....* En admettant une autre vie l'on répond facilement à cette difficulté, ainsi la compensation n'est point *démontrée* par-là.

Le bonheur dont l'homme peut se flatter de jouir est dans ses mains, il dépend entièrement de sa conduite, etc. chap. 1er de la seconde partie. Ceci me paraît au moins exagéré. L'auteur dit lui-même dans le chapitre V de la première partie : *La santé.... est si essentielle à notre bonheur que sans elle nous serions privés de toute espèce de jouissance, que la vie même ne serait pas un bien, et que tous les efforts de courage seraient insuffisans pour nous faire supporter les maux attachés à sa privation.* Le bonheur ne *dépend* donc *entièrement de notre conduite*, que si la santé en dépend toujours, ce que l'on ne saurait prétendre.

Les hommes de lettres qui devraient avoir plus de droit au bonheur, sont pour l'ordinaire les moins heureux. Si l'on eût voulu en rechercher la cause et l'approfondir, on eût aisément reconnu qu'il n'en existe pas d'autre que le défaut d'éducation morale perfectionnée par l'usage du monde. On en reconnaîtrait, ce me semble, plusieurs autres causes, dont la plus générale est dans l'inconvénient des habitudes sédentaires et d'un travail sans activité corporelle. Quand on ne pense qu'autant qu'il le faut pour agir en même tems, pour diriger les divers mouvemens du corps, la pensée ne saurait être fatigante, puisqu'elle est inséparable de l'existence humaine : mais réfléchir en restant immobile, occuper habituellement le cerveau sans remuer les membres, c'est s'écarter selon toute apparence des premières dispositions de la nature. Si cette contention d'esprit ne détruit pas toujours la santé, elle l'altère inévitablement, et sans souffrir, on perd cette fraîcheur du sang, cette liberté des organes, qui est, avec le calme des passions, la première disposition au contentement de la vie.

M. Vernier dit encore : *Si tu crains la mort, c'est que tu as mal vécu. Il n'y a qu'un être fortement imbu des préjugés de l'enfance, ou vicieux et corrompu, qui puisse en être effrayé.* Ne serait-ce pas prononcer d'une manière trop absolue ? Si l'on ne veut point avouer que nous ne pouvons pas toujours sentir les approches de la mort avec indifférence, il faut expliquer comment il ne doit pas nous être pénible de voir cesser tout espoir de bien employer la vie, ou comment, en croyant à l'immortalité, l'homme vertueux lui-même peut entrer sans quelque terreur dans la vie inconnue, et commencer sans trouble une destinée qui paraît irrévocable.

Les pensées justes ne sauraient être rares dans un traité moral dont l'auteur a mis les sages *à contribution*. Je n'en citerai que deux ou trois, qui suffiront pour donner quelque idée du système général adopté par M. Vernier sur les vrais moyens du bonheur : *Il suffit de s'aimer soi-même pour aimer la morale ; il suffit de désirer d'être heureux pour s'attacher à ses préceptes. Si l'on demande à l'homme qui n'est pas éclairé par la morale, en quoi consiste le bonheur, il répondra : à contenter tous ses désirs ; réponse d'un insensé, parce que...... l'on ne peut obliger l'Univers à faire ce qui nous plaît, et à l'instant où il nous plaît. — La cause la plus ordinaire de nos chagrins vient de ce que nous courons après les plaisirs qui ne sont pas faits pour nous, que nous ne savons pas les concilier avec les principes qui doivent nous diriger, avec notre état et notre condition. — Moins nous avons de besoins, plus nous sommes rapprochés du bonheur ; il est d'autant plus pur, d'autant plus durable, qu'il est composé de parties plus simples, et qu'il est moins dépendant d'autrui.*

Ce qui vient d'être dit suffit sans doute pour faire entrevoir que l'auteur ayant le désir de répandre des idées utiles, bien plus que l'ambition de présenter des choses neuves, a rendu son livre plus recommandable par le mérite d'une telle intention, que par la hardiesse des pensées, ou la grandeur des images, et que sans beaucoup de vigueur, le style en est généralement facile et convenable au sujet. La critique pourrait néanmoins remarquer, en quelques

endroits seulement, par exemple au chap. 8, une manière un peu triviale, ou même des expressions défectueuses; mais elle ferait remarquer dans le même chapitre cette heureuse définition des grâces, *charme inexprimable qui résulte d'un juste rapport des mouvemens avec la fin qu'on se propose.....*

Dans un ouvrage de cette nature, où l'auteur a conservé d'ailleurs le ton qui convenait, et à lui-même et au sujet, *le grand jour de l'impression* lui aura peut-être fait apercevoir que des vers fréquemment cités au milieu du texte, l'interrompent d'une manière trop familière, et qu'ils semblent former quelque disparate, d'autant plus que le choix même n'en est pas toujours fort sévère.

En voici de J.-B. Rousseau, que transcrit M. Vernier; ils ne présentent, à notre avis, sous une couleur très-peu poétique, qu'une idée assez commune.

Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.
Les Dieux même. . . . .
. . . .
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes et nos autels.
. . . .
. . . . C'est leur bonté qu'on adore.
. . . .

Ces vers rappellent l'idée exprimée avec plus de justesse peut-être dans ce passage d'un écrivain moderne: « Dieu! tu es admirable dans l'ordre des mondes; mais tu es adorable dans le regard de l'homme bon qui rompt le pain qui lui reste dans la main de son semblable. »

DE SEN.....

Susanne, poëme en quatre chants, suivi du Repentir, et de Poésies fugitives; par Mme Joliveau. — Un vol. in-18. — Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. — Chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Avant qu'Horace eût donné le grand précepte si peu suivi :

Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto ;

traduit, mais peu littéralement, par le législateur du Parnasse :

C'est peu d'être sublime, il faut être touchant ;

avant cet axiôme moderne, disons-nous, nos livres saints en avaient, dans l'antiquité la plus reculée, donné l'exemple; et c'est, comme l'on sait, la meilleure de toutes les leçons. Qui peut lire sans émotion les histoires de Joseph, de Ruth, de Susanne et de Tobie? Tous les arts s'en sont emparés. Les artistes, les poëtes et les écrivains de toutes les nations, ne se croyant pas une imagination assez féconde, un génie assez inventif pour intéresser par des fictions imitatives de la vérité, ont peint, sculpté, raconté en vers ou en prose les événemens touchans que nous a transmis *la Bible*, c'est-à-dire *le livre*, antonomase qui désigne parfaitement ce précieux recueil dont le charme ravit et instruit tout-à-la-fois quiconque a conservé la droiture du cœur et de l'esprit; quiconque n'a point adopté ces doctrines odieuses aussi fatales à la société qu'aux individus qui la composent. Le mérite de ce recueil sacré, *le livre* par excellence, était bien connu de nos plus grands poëtes, Malherbe, Racine et J.-B. Rousseau. Ils y ont trouvé les plus beaux diamans de leur couronne. Mme Joliveau a donc fait un bon choix quand elle a mis en vers français l'histoire de *Susanne*.

Des deux lois capitales promulguées par le poëte romain dans le code du bon goût qu'on appelle *Art*

poëtique, l'auteur que nous annonçons a suivi dans son choix la première :

. . . . *dulcia sunto* (*poëmata*).

En peut-on dire autant de la seconde :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus? . . . . .

Le chantre de *Susanne* a-t-il fait preuve d'une force proportionnée à son sujet? c'est ce que nous devons examiner. Voici le début de ce poëme :

Qu'un autre suive l'aigle au séjour des éclairs,
Exalte le héros qu'admire l'Univers,
Que pour lui le génie embouche la trompette;
Moi qui n'ose essayer qu'une simple musette,
Qui veux parer mon front de l'humble fleur des champs,
Je cherche à moduler quelques récits touchans.

Ce début, simple et gracieux, est parfaitement dans le genre du poëme, et mériterait plus d'éloges s'il n'était pas déparé par deux impropriétés d'expression tout-à-fait choquantes : on dit *le séjour du tonnerre*, mais non pas *le séjour des éclairs*; de même, on ne peut dire *moduler des récits*, mais bien *des chants*.

En versifiant l'histoire de Susanne, Mme Joliveau s'est permis des changemens qu'elle appelle *petits*, et qui nous paraissent *grands*. Elle feint qu'un des deux vieillards calomniateurs, avait été, dans sa jeunesse, amoureux de Susanne, et sur le point de l'épouser. Outre que cette fiction n'est point heureuse, c'est un anachronisme; car dans la jeunesse de ce vieillard, Susanne, aussi jeune que belle, n'existait point. L'auteur représente encore absent Joachim son époux, qui se trouvait près d'elle quand elle fut accusée. Dans sa défense, Susanne est accompagnée d'Helcias son vieux père; de sa mère Salomith, qui présente au peuple-juge l'enfant de sa fille, et cette fiction est plus heureuse. Je la trouve bien préférable à celle de Baal, démon tentateur qui veut séduire Susanne par des prestiges, et qui ne séduit que les deux vieillards.

La vertu de Susanne au ciel portait la joie,

Baal désespéré, pour ravir cette proie,
En vain la berce, etc.

Tous ces détails de faits ou d'inventions sont écrits de ce style qui n'est nullement poétique.

Dans une première déclaration Joël dit à Susanne:

J'ai vécu, j'ai langui désolé, solitaire;
Le devoir, l'amitié m'obligeaient à me taire;
Je succombe à mes maux, tout me semble odieux,
Je ne puis plus souffrir la lumière des cieux.....
Dieu! tu parais troublée, et changes de couleur!
A ce cœur accablé rendrais-tu le bonheur?
Le tien est-il ému? daigne enfin me l'apprendre;
S'il existe un ingrat.... Joël, toujours plus tendre,
Malgré toi, malgré lui n'en est que plus constant.

Susanne lui répond avec l'air imposant:

Gardez-vous de jamais concevoir la pensée.....

Ce n'est point ainsi que Racine exprime les feux et le trouble de Phèdre; et cet amour du vieux Joël se ressent fort des glaces de l'âge. Son rival Zarbas vient pour le supplanter auprès de Susanne, il lui représente son époux comme un infidèle indigne de sa tendresse.

Ton époux, ma Susanne, il te ravit son cœur,
Dédaigne tes attraits; mais moi qui les adore,
Je viens chercher le prix du feu qui me dévore.

Nous n'avons point choisi ces morceaux, on en trouve fréquemment de pareils dans tout ce poëme, et nous sommes fâchés d'être obligés de faire de telles citations. Il n'est point de si mince poëte qui ne puisse sentir toute la faiblesse de ce style.

Zarbas dit encore à Susanne:

L'amour rapproche tout, le rang, l'état et l'âge;
Ta divine beauté doit être son partage.
Ne vois donc point en moi, Susanne, un séducteur,
Mais un amant discret, mais un consolateur.

Susanne dit à sa suivante:

Ton œil observateur
A-t-il de ce jardin percé la sombre enceinte,

Et puis-je au fond des eaux poser le pied sans crainte ?

. . . .

. . . .

Elle pâlit. Ses cris sur ses lèvres tremblantes
Expirent ; elle sent ses forces défaillantes,
Et ses yeux obscurcis roulent des pleurs amers.
Il croit en triompher ; les monstres des enfers
Espèrent son bonheur arraché par la crainte ;
L'allégresse déjà dans leurs regards est peinte ;
Mais ta vertu, Susanne, a fait fuir la terreur ;
Le trépas, le mépris ne te font point horreur.

On ne peut pas reprocher à ces vers d'être travaillés ; ils sont d'une rare simplicité : mais la muse française qui chante Susanne, quelque intéressante, quelque aimable qu'elle puisse être, n'aurait pas dû se montrer ainsi au public sans nulle parure.

Un goût plus sévère lui aurait aussi appris à purger son poëme de beaucoup d'expressions non-seulement prosaïques, mais impropres et incorrectes. Par exemple, Mme Joliveau dit : *le ruban qui couvrait l'ivoire de son pied*. On peut dire *son pied d'ivoire*, mais je ne crois pas que l'on doive se permettre *l'ivoire de son pied* : on demandera pourquoi ; le goût ne saurait donner de raison : c'est comme un sixième sens dont les jouissances délicieuses ne peuvent être analysées. Despote absolu, il régit impérieusement les bons écrivains qui lui obéissent avec fidélité, quoique jamais il ne leur rende compte de ses permissions et de ses défenses. En peignant les charmes de la belle Inès, le Camoëns a fort bien dit, et après lui son traducteur français, *ses jambes d'argent*, ce qui présente l'image exacte et voluptueuse d'une belle jambe de femme. A cette expression substituez *l'argent de ses jambes*, et vous verrez ce que c'est que le goût, vous sentirez ce qui le blesse, ce qui le flatte.

Enfin, comment a-t-on raconté le fait ? Comment a-t-on peint *la belle Susanne au bain ?* Je lis :

Elle dit : vers le bain un doux charme l'entraine ;
Le bain calme les sens, il calme aussi la peine....

Et le lin délicat, et la chaste ceinture,
Ses habits les plus chers vont couvrir la verdure....
Ses contours délicats, sa peau douce, éclatante,
Chaque veine d'azur qui sous les lis serpente....

Certes, ce n'est pas ainsi qu'il fallait faire ce tableau. Sans doute, en racontant cette histoire, l'écrivain sacré a voulu, pour l'instruction de la plus belle, de la plus intéressante moitié du genre humain, peindre l'union si rare de la beauté et de la chasteté, les vertus sous la forme des grâces, et la protection céleste qui au besoin ne leur manque jamais. Susanne est un mot hébreu qui signifie *rose et lis*. Il fallait donc peindre, ou du moins esquisser *ces roses, ces lis ;* et M^me^ Joliveau devait ici emprunter le pinceau de Santerre et le burin de Porporati. On eût bien fait de représenter cette belle comme une colombe innocente sous la griffe de deux vautours, Susanne défendant ses charmes contre les entreprises de deux vieux impudens, contre les honteux larcins de l'amour hideux et ridicule en cheveux blancs ; et ces tableaux tracés par une main savante, pouvaient être à-la-fois voluptueux et modestes.

Le même amour de la vérité qui a rendu nos critiques nécessaires, nous porte à avouer, et de très-bon cœur, qu'il y a dans ce petit poëme beaucoup de vers heureux qui expriment spirituellement une foule de sentimens honnêtes. Voici le début poétique du troisième chant :

Déjà l'astre fécond qui verse la lumière
Touchait dans son déclin les bords de l'hémisphère,
Et semblait agrandir son disque étincelant ;
Sa pourpre se mêlait à la frange d'argent
Des nuages légers qu'un doux zéphyr promène ;
Déjà brillait Vénus dans la céleste plaine.
Susanne respirait la fraîcheur des jardins,
Le doux parfum des fleurs, *l'œil flatté des raisins*,
Dont les ceps amoureux ornaient le sycomore,
Paré des fruits vermeils qu'il n'a point fait éclore.

Au lieu de *paré*, pléonasme synonyme d'*ornaient*, il fallait mettre *fier*, *orgueilleux*.

Nous ne citerons rien du très-petit nombre de *Poésies fugitives* qui terminent le volume. Nous pourrions, il est vrai y trouver plusieurs passages dignes d'éloges; mais la part de la critique serait plus grande, et c'est l'ouvrage d'une femme que nous avons sous les yeux : ce titre mérite des égards. D.

VARIÉTÉS.

UNE BONNE ACTION.

LA mort d'un homme respectable dont nous avions le bonheur d'être l'ami, a fait tomber cette lettre entre nos mains. Si les sentimens qui nous attachaient à l'auteur ne nous font pas illusion, l'anecdote qu'elle renferme ne sera pas sans quelqu'intérêt pour nos lecteurs. Ignorant jusqu'à quel point il peut convenir aux personnes dont il est fait mention dans cette lettre de s'y voir citées nominativement, nous avons cru devoir faire usage de noms supposés; c'est le seul changement que nous nous soyons permis.

Rennes, le 21 février 1788.

Je voudrais bien, mon ami, pouvoir fixer l'époque où je partirai d'ici pour aller te rejoindre; mais cela dépend de tant de causes étrangères à ma volonté, que je ne puis encore te rien dire de positif à ce sujet. Dans tous les cas, compte, pour abréger notre séparation, sur le désir que j'ai de me retrouver près de toi.

Il faut avouer que sans le secours d'Emmanuel, j'aurais eu bien de la peine à sortir du dédale d'affaires où je me trouvais engagé, et je vois qu'il est bon d'avoir un conseiller au Parlement pour frère, quand on a pour intendants des avocats et des procureurs. Au demeurant, je me trouve beaucoup plus riche que je ne l'espérais, et comme la fortune ne fait jamais rien à demi, après m'avoir comblé de faveurs aux bords du Gange, elle me procure en France des successions que j'étais loin de désirer et d'attendre.

A propos de succession, je te dois le récit d'une petite aventure qui m'est arrivée il y a quelques jours. J'ai toujours entendu dire que c'était gâter une bonne action que de la publier; mais ce n'est pas la publier que d'en faire

part à son ami ; c'est, tout simplement, s'en rendre compte à soi-même.

Venons au fait. Lorsqu'à mon arrivée, mon curateur me mit sous les yeux l'état de mes biens, je vis avec surprise que le baron de Saint-Maurice, cousin-germain de mon père, mort il y a deux ans, m'avait institué par testament son légataire universel d'une fortune d'environ deux cent mille francs de capital. Les dispositions de ce testament m'étonnèrent d'autant plus que je connaissais au baron deux neveux auxquels cette succession devait naturellement appartenir. Je m'informai des motifs qui avaient pu déterminer le testateur à frustrer de ses biens ses héritiers légitimes. On m'apprit que ce vieillard célibataire, qui avait recueilli chez lui ces deux jeunes gens sans fortune, qui s'était chargé de leur éducation, et les avait entretenus honorablement dans la différente carrière qu'ils avaient embrassée, avait eu beaucoup à s'en plaindre dans les dernières années de sa vie, que l'aîné avait été obligé de quitter son régiment et le royaume, pour avoir tué en duel un de ses camarades, et que le cadet, après avoir renoncé au barreau, au moment d'y remplir une place honorable, avait épousé, contre l'aveu de son oncle, une jeune fille de cette ville sans fortune et sans naissance. Je sus que l'officier, dont l'affaire avait été assoupie, se trouvait à Rennes, ainsi que son frère, et que depuis deux ans ils avaient en vain épuisé toutes leurs ressources pour faire casser le testament de leur oncle. Mes informations bien prises, et sachant qu'ils ignoraient encore mon arrivée, j'engageai mon frère qui les voyait quelquefois à me faire dîner avec eux. Emmanuel, sans vouloir approfondir mes motifs, qu'il pressentait sans doute, invita pour le lendemain les deux frères et la femme du plus jeune. Tous trois se rendirent à son invitation; nous nous étions perdus de vue depuis trop long-tems pour qu'ils pussent me reconnaître ; Emmanuel suppléant à leur mémoire, leur dit en me conduisant vers eux : Messieurs, je vous présente mon frère, le chevalier Félix. La tête de Méduse ne pétrifiait pas mieux son monde. Ils restèrent immobiles; mais revenus de leur première surprise, mes cousins me firent une légère inclination sans daigner répondre au compliment que je leur adressai. Je vis avec plaisir, en jetant les yeux sur la jeune femme, qu'elle était douée d'une de ces figures douces et gracieuses qui peuvent servir d'excuse à bien des folies : je m'approchai d'elle, et j'en reçus un accueil, qu'en dépit du regard

que son mari lui lança, elle ne parvint pas à rendre désobligeant. On se mit à table, la conversation fut sèche et générale; mais lorsque les gens se furent retirés, Emmanuel parla du baron de Saint-Maurice; j'en fis l'éloge. Le mari de la jolie cousine, qui ne cherchait qu'une occasion d'éclater, ne perdit pas celle que je lui offrais avec intention. « La mémoire de mon oncle, dit-il avec un rire amer, ne recevra pas un grand lustre de vos louanges; on sait le cas que l'on doit faire d'une oraison funèbre payée au poids de l'or. La sortie est un peu brusque, mon cher cousin, répondis-je sans aigreur; mais comme le reproche a le même motif que vous supposez à l'éloge, il est permis de ne pas le croire plus juste. — Le même motif? — Oui; vous me jugez assez sévèrement pour ne voir dans mes louanges que l'expression de la reconnaissance d'un héritier; je puis bien ne voir dans votre humeur que le regret de l'héritage. — Dans tous les cas, Monsieur, mes regrets ne sont pas, ainsi que votre reconnaissance, une injure à la justice. — Je ne vois pas jusqu'à présent en quoi je m'en suis écarté. — Et moi, reprit l'aîné des deux cousins, je ne vois pas de raisons pour engager une discussion sur laquelle les lois ont prononcé. Mon oncle était le maître de ses biens; nous étions ses héritiers naturels, il a cru avoir à se plaindre de nous, et nous a frustrés de sa succession en faveur d'un parent éloigné: ce parent arrive et recueille un héritage qui lui est légalement acquis; rien de plus simple. Nous pouvons taxer d'injustice la volonté du testateur; nous avons d'excellentes raisons pour cela; mais d'autres en ont d'aussi bonnes pour la justifier; laissons donc une conversation chagrinante pour celui qui possède, parce qu'elle mêle à ses plaisirs l'idée du dépouillement d'autrui, et plus chagrinante pour nous qui, n'ayant plus rien à prétendre, croyons encore avoir droit à tout réclamer. — Je ne prends pas aussi facilement mon parti, répliqua l'autre, et je ne m'accoutume pas à regarder de sang-froid une extorsion légale. Monsieur peut en juger différemment; la justice des Indes après tout ne ressemble peut-être pas à celle d'Europe. — J'écoutai avec une tranquillité imperturbable tous les traits piquans qu'il plut au cher cousin de me lancer, et que sa femme cherchait à détourner par les interprétations qu'elle donnait au discours de son mari, et la douceur aimable dont elle accompagnait les siens. Son frère continuait à blâmer ses plaintes, et le bon Emmanuel attendait avec impatience la fin de cette scène. Après avoir bien mis le jeune homme dans son tort: Mon-

sieur, lui dis-je, je croyais m'attirer quelques remercîmens, et je vois que c'est moi qui finirai par vous en devoir. En priant mon frère de nous réunir, je n'avais en vue qu'un acte de justice, et vous m'offrez l'occasion d'en faire un de générosité. — Mon notaire entra dans ce moment; monsieur, continuai-je, en le fesant asseoir près de moi, est chargé de répondre à vos injures, et je lui cède la parole. Les deux frères demeurèrent interdits, incertains encore où j'en voulais venir; ma petite cousine me regardait avec des yeux qui m'indiquaient déjà qu'elle m'avait entendu (les femmes vont plus vite au-devant d'un procédé délicat). Le notaire, sans autre préambule, tira de sa poche un papier dont il fit lecture. Ce papier n'était autre chose qu'un acte formel de renonciation à l'héritage du baron de Saint-Maurice, et le transport de tous mes droits à ses neveux. Je voudrais pouvoir te peindre les différentes figures de mon auditoire à cette lecture; l'étonnement et la joie du frère aîné, la confusion profonde et attendrissante du cadet, l'expression vive et délicieuse de sa femme qui fondait en larmes, et la physionomie rayonnante du bon Emmanuel. Vous voyez, mon cousin, ajoutai-je en prenant la parole après le notaire, que la justice des Indes est la même que celle de l'Europe; mais, si je ne suis que juste en renonçant à un bien auquel je vous crois des droits mieux fondés quoique moins reconnus que les miens, vous avouerez qu'il y a quelque générosité à les proclamer dans ce moment. Et sur-le-champ je signai l'acte dont on venait de donner lecture. Mon étourdi se confondait en excuses, son frère en remercîmens, la petite femme en pleurs. Embrassons-nous, mes chers cousins, dis-je avec cette gaieté que donne le contentement de soi-même, et buvons à la mémoire du baron qui doit maintenant nous être cher à tous. Je reçus, avec le plaisir le plus vif que j'aie peut-être éprouvé de ma vie, les témoignages de reconnaissance dont m'accablèrent ces bons parens, et le baiser mouillé de larmes que me donna ma jolie petite cousine.

Tu trouveras, comme moi, que je n'ai pas grand mérite à céder mes prétentions sur un bien qui ne ferait qu'augmenter ma fortune, et dont la jouissance est tout pour ceux aux dépens de qui je pouvais me l'approprier : mais aussi ce n'est pas du sacrifice de deux cent mille francs que je me vante à tes yeux, mais de celui que j'ai fait à mon devoir, de mon injure personnelle, et des mouvemens de mon amour-propre offensé. Comme on juge du

mérite d'une action par ce qu'elle exige d'efforts pour l'accomplir, tu ne seras pas étonné, toi qui me connais, du prix que j'attache à la mienne.

Adieu, nous nous reverrons bientôt. Y.

ENCORE SUR LA COMÈTE.

A MM. les Chroniqueurs.

Vous vous croyez, Messieurs, d'habiles gens avec vos anecdotes, vos bons mots, vos remarques et votre philosophie : vous avez des ermites qui ne bougent pas des cercles de la capitale; des *femmes de lettres* qui crient *au feu* parce qu'on prétend qu'elles n'ont point de barbe au menton; des professeurs qui, à propos de ce Pygmalion sur lequel ils devraient se taire, vous entretiennent d'objets dont on est convenu de ne jamais parler; des raisonneurs à perte de vue sur la *comète*..... Mais ici je m'arrête, car que n'avez-vous pas? et j'en veux venir à la comète.

Vos journaux ont dit les plus belles choses du monde sur ce corps lumineux dont on ignore la nature et la marche. Les uns veulent que ce soit un astre en fusion, et les autres un monde qui sort de l'eau. Celui-ci veut que la lumière dont il brille, lui soit propre : celui-là prétend qu'il la reçoit du soleil : un troisième, partageant le différent par la moitié, assure que cette lumière est *mixte*, et due à ces deux causes. Il y a de quoi contenter tous les goûts. Mais il est un point sur lequel on est convenu de s'enorgueillir : c'est le *stoïcisme* avec lequel on regarde cet astre aux longs cheveux. Jadis il présageait la fin du monde; à son apparition les temples étaient remplis, les confessionnaux obstrués, et nos ministres ne savaient plus auquel entendre. Voilà du moins ce qu'on a dit, ce qu'on a répété, et ce dont vous êtes convaincus, parce qu'il est flatteur pour votre amour-propre de vous croire et plus courageux et plus instruits que vos grands pères. Il semble, d'après tout ce qu'on a écrit depuis deux mois, que dans les siècles passés on ait toujours éprouvé de l'effroi en apercevant dans les airs la queue, la barbe ou la chevelure d'une comète, et que personne n'en a peur dans le dix-neuvième siècle. Or, ce sont deux articles sur lesquels on est dans l'erreur; en voici les preuves. Commençons par ce qui est venu avant nous. Christophle de Gamon, fort mauvais poëte, vivait sous le règne d'Henri IV; il était contempo-

rain de Du Bartas qui ne valait guère mieux, mais qui croyait aux revenans et craignait les comètes. Ce dernier publia fort malencontreusement pour ceux qui, dans ce tems, étaient obligés de tout lire, la *Semaine de la Création, en sept livres*. Christophle de Gamon, trouvant que ce sujet n'était pas bien traité, et voulant disputer la palme à Du Bartas, fit paraître, en 1609, la *Semaine, ou Création du monde, contre celle de Du Bartas*. C'est de cette dernière que je vais extraire un morceau sur les comètes.

« C'est se rendre complice à l'erreur monstrueux
» De donner du présage à l'astre aux longs cheveux ;
» Plus encor de penser que son crain porte-flâme
» Par son branle incertain doive ébranler notre ame,
» Causer perte aux pasteurs, etc. . . . .
» Que si, depuis que l'astre, à tort nommé funeste,
» A commencé briller sous l'arcade céleste,
» Tandis qu'il rougissait, quelqu'accident nouveau
» Se trouve être arrivé, qu'en peut mais ce flambeau ?
» Puis, où voit-on que Dieu nous ait prescrit cet astre
» Pour prédire aux humains quelqu'inhumain désastre?
» Veut-il que nous lisions dans les airs agités,
» Non dans les saints feuillets, ses saintes volontés ?
» Combien voit-on de fois que le Tout-Puissant jète
» Les comètes sans maux et les maux sans comète ? (1)

L'on voit par cette citation qu'il y a plus de deux siècles que les comètes étaient impunément affrontées et que nous n'avons pas la gloire de les avoir bravées pour la première fois. Il est vrai de dire qu'elles inspiraient à d'autres personnes une grande terreur, et Du Bartas, tout ambassadeur qu'il était du brave Henri, en est un exemple. Mais il n'est pas moins vrai d'assurer que beaucoup de gens ont encore peur de la comète, et j'en viens à la preuve.

Etant derniérement à quatre lieues de Paris, je regardais comme les autres ce faisceau de rayons qui décrivaient dans le ciel une légère courbe. L'impression que produisait son éclat sur les spectateurs était différente. Quelques individus donnaient des marques de frayeur : interrogés sur le motif de leurs craintes, ils répondirent avec la persuasion du mal que pouvait faire la comète. Aucun raisonnement ne fut capable de calmer leurs alarmes. Tous

(1) *La Semaine*, par C. de Gamon, page 47, édition de 1709.

paraissaient redouter des effets semblables à ceux du tonnerre. L'un assurait que l'astre pouvait tomber sur sa maison, et l'autre entrer par sa cheminée. Un mauvais plaisant conseilla au premier de faire construire, sur son toit, un *para-comète*, et au second de faire du bouillon de comète si l'astre tombait dans sa marmite. Il fit prudemment de s'éclipser. Il lui serait arrivé quelque mésaventure, ce qui ne nous eût pas empêché de dire : *qu'en peut mais ce flambeau ?* VERAX.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, je crois devoir, à plus d'un titre, vous adresser une remarque utile aux lettres. Votre journal, sous le rapport littéraire, doit survivre à toutes les feuilles périodiques dans lesquelles se trouvent insérés un grand nombre d'articles incohérens et sans rapports entre eux, qu'on ne consulte guère une fois lus. Le *Mercure*, au contraire, est considéré, en général, comme un monument qui s'édifie pour l'usage d'un grand nombre de gens de lettres qu'il intéressera constamment. Tout ce qui peut concerner la littérature semble devoir donc y être consigné, pour servir de matériaux à ce vaste édifice.

Je m'étonne chaque jour, Messieurs, que, dans un siècle que l'on dit éclairé, où les éditions de la majeure partie des ouvrages utiles se renouvellent rapidement, *après avoir été soigneusement revues, corrigées et considérablement augmentées*, il se trouve, dans ces mêmes ouvrages, des citations pleines d'erreurs grossières qui protestent contre ces annotations pompeuses de messieurs les éditeurs.

Une de ces négligences, au sujet de la bataille de Marathon, brave le lecteur confiant et débonnaire, dans huit éditions du *Dictionnaire historique* de MM. Chaudon et Delandine, dont la neuvième édition est sur le point d'être complettée.

On lit dans la table chronologique de cet ouvrage :

« An 490, avant J.-C., combat de Marathon où Miltiade, général » des Athéniens, est vainqueur de Mardonius, général des Perses. »

A la vérité, avant MM. Chaudon et Delandine, Bossuet a dit, dans son discours sur l'*Histoire universelle* :

« Mardonius, après avoir traversé l'Asie, croyait accabler les » Grecs par le nombre de ses soldats, mais Miltiade défit cette armée » immense dans la plaine de Marathon, avec dix mille hommes. »

M. A. Serieys, dans ses tables chronologiques, première et deuxième éditions, nous offre le même texte.

Il faudrait donc en conclure, par rapport à Mardonius, qu'il eut l'honneur de combattre à Marathon à la tête des Perses.

On lit cependant, soit dans Hérodote, soit dans les nombreux historiens qui ont écrit sur ce sujet d'après ce père de l'histoire :

« Darius envoya Mardonius pour le venger des insultes qu'il prétendait avoir reçues des Grecs ; mais ce général et ses troupes, traversés par une tempête qu'ils essuyèrent sur mer, ne purent exécuter cette commission dont Datis et Artapherne fils furent chargés. » Mardonius se trouvant hors d'état de rien entreprendre de considérable, retourna en Asie. »

Mardonius n'eut donc aucune part à la bataille de Marathon. Ce général, depuis son retour en Asie, que je viens de citer, ne reparut sur la scène politique de la Grèce qu'après la mort de Darius, et pour la grande et malheureuse expédition de Xerxès.

Un fait historique aussi important, m'a semblé exiger l'observation que je vous adresse. Il me mettrait en droit d'ajouter, que les deux Artapherne ne figurent dans aucune des neuf éditions de MM. Chaudon et Delandine ; qu'ils ont également été oubliés par MM. les Rédacteurs de la *Biographie Universelle*, dont il n'a paru encore que deux volumes : mais je dois mettre un terme à cette digression déjà trop longue, et garder même le silence sur le genre d'étonnement que doivent causer ces sortes d'omissions.

J'ai l'honneur d'être, etc.

C. V.

Rouen, le 29 septembre 1811.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Description de la fête décennale de la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen, célébrée le 1er août 1811.

C'est un usage des membres de la Société de se rassembler tous les ans, et de se trouver à une séance extraordinaire, suivie d'un banquet pour se délasser ensemble de leurs travaux. La Société avait cette fois à célébrer la fête décennale de son rétablissement.

Sur les trois heures de l'après-midi, M. le baron Méchain, préfet du département, a ouvert la séance dans la salle ordinaire des assemblées.

Le secrétaire a donné communication d'un arrêt du Conseil d'Etat du Roi, en date du 25 juillet 1762, qui ordonne l'établissement d'une Société d'Agriculture dans la généralité de Caen. Cet arrêt retrouvé par les soins de M. de Magneville, comprend aussi les noms des

soixante-seize fondateurs. L'assemblée en a entendu la lecture avec un vif intérêt, et ordonné l'insertion entière sur ses registres. Le secrétaire a rappelé que la Société a été rétablie en 1801, sous le titre de *Société d'Agriculture et de Commerce de Caen.*

Plusieurs objets d'arts relatifs à l'agriculture et à l'industrie du département, avaient été recueillis pour être soumis à l'examen de l'assemblée.

On a d'abord présenté des échantillons de laine *mérinos* et rendu compte de l'état des béliers de race espagnole, donnés par M. Sanguin de Livry, et confiés à des cultivateurs de l'arrondissement de Caen. M. d'Aubigny, présent à la séance, a renouvelé l'offre de deux béliers de race qui seraient pris, au choix de la Société, dans le beau troupeau qu'il possède près de Falaise.

M. de Magneville a présenté des betteraves rouges, jaunes et blanches, récoltées dans sa terre de Lébisey. Quoique ces betteraves ne paraissent point encore parvenues à leur dernier degré de maturité, elles sont déjà très-sucrées, particuliérement la betterave blanche, destinée à faire du sucre.

On a goûté de la cassonade et du sucre de betterave de la fabrique de Cormelles, qui n'a point semblé différer de la cassonade et du sucre de canne.

L'eau-de-vie provenant des résidus de la betterave, a paru délicate et avoir le goût de l'eau-de-vie de cerise.

La Société s'est beaucoup occupée, cette année, de la culture du pastel. S. Exc. le ministre de l'intérieur en avait envoyé de la graine récoltée du côté de Turin, et M. le préfet avait chargé la Société de la distribuer. Le secrétaire a fait un rapport sur cette distribution. Il en résulte que 200 kilogrammes de graines ont été répartis entre plus de soixante personnes de l'arrondissement de Caen, et entre beaucoup d'autres cultivateurs, par MM. les sous-préfets dans leurs différens arrondissemens. La récolte qui se fait en ce moment est très-abondante. D'après l'invitation de M. le préfet, une commission prise dans le sein de la Société, se livre avec beaucoup de zèle à des expériences sur la manière la plus simple de tirer parti du pastel et d'en extraire un indigo national.

On a revu, avec un nouvel intérêt, des échantillons de bonneterie de la fabrique de M Bellamy. Tous les membres ont été étonnés de la régularité du tissu, de la finesse, presque imperceptible, de la maille, et du bon goût de la broderie.

M. Bellamy avait obtenu l'avantage sur ses concurrens, et remporté une médaille à la seconde exposition publique des productions

des arts du département. Cette fois il s'est surpassé lui-même ; il faisait alors le n° 30 fin, il fait à présent le n° 42. Notre collègue s'occupe aussi de donner à la bonnéterie en fil le même degré de perfection.

Si dans cette circonstance il n'a point paru de dentelles, quoique la fabrique ait fait de grands progrès depuis quelque tems, c'est que les plus belles ont été achetées par S. M. l'Impératrice. M. Bonnaire est en ce moment chargé d'exécuter un manteau en dentelles pour la cour. Ce sera un des ouvrages remarquables sortis de son établissement.

Parmi plusieurs produits de la manufacture de M. Désétables, on a distingué une feuille de papier de 42 pouces de longueur et de 34 de largeur ; le papier de cette dimension n'avait pas de nom dans le commerce. Notre collègue l'a désigné sous celui de papier *grand empire*.

Une jolie console d'acajou *roncé*, sortie de l'atelier de MM. Lunel, a rappelé le souvenir du secrétaire en bois d'orme du pays, fait par les mêmes artistes, et mis à la troisième exposition publique du Calvados, qui a été honorée de la présence de LL. MM. pendant le séjour qu'elles ont fait à Caen dans le mois de mai dernier. La Société a exprimé le désir que les frères Lunel exerçant leur talent sur d'autres expèces de bois français, nous affranchissent du tribut que nous payons en ce genre à l'étranger. Ils trouveraient, dans notre département même, des bois précieux dont ils pourraient tirer parti, tels que l'orme *tortillard*, le hêtre, l'érable, que l'on semble dédaigner parce qu'ils sont communs.

M. Guérin, élève de M. Huet, a présenté un forté-piano de sa composition. M. Guérin est de Litteau, près de Lingèvres, lieu de la naissance de M. le Breton, dont la Société entendit, il y a quelques années, avec tant de plaisir, un piano à six octaves, dans une de ces réunions qu'elle consacre quelquefois à ses délassemens. M. le Breton habite en ce moment la ville de Rouen, où il jouit d'une réputation méritée, comme facteur d'orgues.

Un ouvrage de M. le Prêtre, sur le jaugeage, et des observations sur l'acier, par M. Damamme, ont été renvoyées à l'examen de MM. Nicolas et Prud'homme.

M. de Roussel, professeur d'histoire naturelle au jardin des plantes de Caen, a présenté six feuilles d'un tableau météorologique comprenant les six premiers mois de l'année 1810. Il est relatif à des observations particulières sur le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre. M. de Roussel continue son travail sur ce sujet important

dont s'était beaucoup occupé feu M. Chibourg notre respectable collègue, et dont s'occupe aussi M. Godefroy, professeur à l'Ecole de médecine de Caen.

Un membre a présenté plusieurs morceaux d'Histoire naturelle du département, peints avec un soin particulier, par M. Amédée Léchaudée. On a distingué une *belemnite* des Moutiers, près d'Harcourt, un galet *silicio-calcaire* de Moudeville, près de Caen, et deux cornes d'*ammon*; l'une trouvée près de Dives, et l'autre à Evrecy.

Les regards ont aussi été frappés de la beauté et de l'exactitude d'un plan parcellaire de la ville de Caen, fait par M. Desprès, ingénieur-géomètre.

Parmi plusieurs dessins de monumens de notre ville, s'est trouvé un ouvrage de M. de la Rose, représentant l'horloge du pont Saint-Pierre de Caen, construite en 1314, et détruite le 15 mai 1755.

Un membre a lu l'inscription placée sur la tombe de messire Guillaume d'Auberville, mort le 5 août 1478, transportée de l'Abbaye-aux-Dames dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville, par les soins de la Société. Elle y a été déposée avec une salamandre en pierre, provenant d'une maison, rue de Geole, que l'on présume avoir été bâtie sous François I^er, et habitée par Jean Marot, né à Mathieu près de Caen.

Après l'examen raisonné de ces différens objets qui servent à prouver que les sciences, les arts et le goût font de véritables progrès dans le département, et que la Société y contribue beaucoup par les encouragemens qu'elle ne cesse d'y donner, l'assemblée a passé dans les salles du Muséum de peinture où un banquet était préparé. On ne pouvait choisir un local plus convenable à une fête de ce genre. Au magnifique coup-d'œil que présentait cette vaste galerie, se joignaient des idées bien intéressantes. Ces salles, quoique nouvellement faites, rappelaient déjà de précieux souvenirs. C'est là que deux mois auparavant les personnages les plus distingués du département, s'étaient rassemblés pour rendre hommage à LL. MM. II. C'est là que la ville avait donné un banquet au protecteur des arts, à M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur.

Tous les membres ont été frappés de la beauté variée et imposante de cette galerie. Parmi les tableaux dont elle était décorée, on distinguait les productions des peintres normands qui occupent une place honorable dans l'école française. On apercevait aussi le portrait de notre duc Guillaume et de la reine Mathilde, représentés avec les costumes du tems. Mais le portrait qui fixait tous les regards, c'était celui de Napoléon, fait par notre compatriote Robert Lefebvre. En

contemplant l'image de l'Empereur, le souvenir de ses bienfaits se retraçait naturellement à la mémoire. Le décret rendu par S. M. sur la reconstruction d'un hôpital à Caen se trouvait lié avec la vue du plan de ce monument utile qui doit d'autant plus intéresser les amis de l'humanité, qu'il est destiné à remplacer de vieux bâtimens dont la mauvaise distribution est le défaut le moins grand. L'aspect de ce beau plan a contribué à donner quelque chose de plus touchant à notre fête.

M. Lair a profité de cette heureuse circonstance pour offrir le portrait de M. Le-Berriays, cet auteur agronome dont la mémoire sera toujours chère aux amis de l'agriculture.

A chaque banquet la Société invite un homme qui a rendu des services au département par son talent et son mérite. Personne n'avait plus de droit à cet honneur que M. Haron Le Romain, auquel nous devons le projet d'hôpital militaire et civil dont nous venons de parler, le bel arc-de-triomphe, et les autres monumens qui ont été élevés à Caen au passage de LL. MM. On avait aussi invité M. Elouis qui, après une longue absence et des voyages utiles, rentre dans sa ville natale par suite d'un concours honorable dans lequel il vient d'obtenir la place de professeur de l'école publique de dessin. Notre compatriote, M. Descotils fils, ingénieur en chef à l'école des Mines, qu'un heureux hasard avait amené à Caen, faisait aussi partie de cette réunion.

Pour extrait conforme au procès-verbal,

P. A. LAIR, *secrétaire.*

POLITIQUE.

On a vu quelquefois des ministres chercher à donner plus d'éclat à une heureuse nouvelle, en la faisant précéder du bruit adroitement semé d'un événement malheureux, d'un échec, ou même d'un revers. Le bruit réparateur qui succède est alors accueilli avec une joie inespérée, et le récit officiel entendu avec enthousiasme. Les ministres anglais auraient pu trouver une agréable description de cette tactique, dans les écrits d'un de leurs compatriotes fait pour être le nôtre, l'aimable et spirituel Hamilton : loin de là, ils ont adopté un usage contraire dont vingt fois ils ont dû reconnaître l'abus et le danger. Lorsque leurs généraux ne leur donnent point de nouvelles ou ne leur en donnent que d'insignifiantes, ils dictent aux feuilles dont ils disposent des relations anticipées d'opérations qu'un brillant succès a couronnées ; les Français sont cernés, battus, prisonniers, sur quelque point qu'ils aient dû combattre ; on prépare les feux de joie dans la cité ; on charge le canon de la tour ; mais deux jours se passent, le *Moniteur* débarque à Douvres, et porte rapidement à Londres le démenti de tant de succès, le désaveu de si belles espérances. Tout récemment encore la chose vient d'arriver, et la petite distraction préparée au peuple anglais par ses ministres est convertie, au moment où le lecteur recevra cette feuille, en un véritable *désappointement*, mot bien anglais, et que ce peuple a fort bien fait d'imaginer : il est ici très-convenable.

Le 8 octobre, Londres a retenti d'un bruit qu'avait dû apporter à Liverpool un brick expédié d'Oporto : un passager tenait ce bruit du colonel Fagan, qui le tenait du colonel Trant gouverneur de la place ; rien n'était plus authentique, et voici tout uniment quel était ce bruit :

« Lord Wellington a eu un engagement avec les Français, et leur a tué ou pris 20,000 hommes dans les journées des 25 et 26 septembre ; la bataille a eu lieu à cinq ou six lieues de Ciudad-Rodrigo, et a entraîné la chute de la place. Les habitans d'Oporto font des réjouissances à cette occasion. »

Nous ne faisons point aux gens sensés dont l'Angleterre abonde l'injure de croire qu'ils ajoutent foi à de tels bruits; mais celui-ci avait été précédé de la publication d'une lettre d'un officier d'état-major de lord Wellington, lettre qui bien lue et bien interprêtée ne pouvait donner lieu qu'à des alarmes, et non à des réjouissances. La voici :

« Ciudad-Rodrigo est maintenant investi. Vingt pièces de canon sont arrivées pour battre la place. Beaucoup de personnes pensent que nous continuerons de lui couper les vivres. La garnison attend dans quelques jours un convoi considérable de vivres, que nous aurons sûrement le bonheur d'intercepter, à moins que Soult et Marmont ne fassent, de concert, un mouvement pour menacer l'Alentejo, point, à mon avis, le plus accessible et le plus vulnérable du Portugal. Dans ce cas, nous serons forcés de faire un mouvement rétrograde pour assurer nos derrières : ce convoi sera, dit-on, escorté par 12,000 hommes venant de Salamanque.

» Les troupes souffrent beaucoup d'une fièvre d'une nature très-maligne : il y a plus d'officiers de santé malades par suite des fatigues causées par leurs fonctions, que d'employés de toute espèce. »

D'autres détails étaient donnés; les généraux ennemis y étaient présentés comme ayant concentré toutes leurs forces : le duc de Raguse avait dû attaquer l'armée anglaise devant Ciudad-Rodrigo, et c'est dans cette entreprise qu'il avait été battu.

Empressons-nous de détruire ce vain échafaudage; analysons les rapports officiels qui viennent de paraître; nous y trouverons les Anglais toujours les mêmes : ils n'ont point défendu Ciudad-Rodrigo lorsqu'attaquée par les Français, déjà maîtres d'Almeida également tombé sans défense, la garnison qui résistait par leur ordre implorait leur secours; ils n'ont pas non plus défendu leurs lignes d'attaque contre cette place lorsque les Français ont en effet marché pour soutenir leur garnison et la ravitailler. La pointe faite vers le nord par l'armée anglaise s'est convertie en une pointe vers le midi; ce n'est plus sur Salamanque, c'est sur Lisbonne, et ses éternelles lignes de Torres-Vedras, que marche lord Wellington et son armée; armée, il faut en convenir, infatigable pour la marche, quoiqu'elle avoue que ses malades laissés en échelons sur la route s'élèvent à 16,000 hommes.

Voici comment le maréchal duc de Raguse rend compte

au prince major-général, en date de Ciudad-Rodrigo, le 30 septembre, de ses mouvemens combinés avec le général comte Dorsenne.

« Après avoir fait lever le siége de Badajoz, dit-il, et rejeté l'armée anglaise au-delà de la Guadiana, le duc de Dalmatie et moi convînmes que je me porterais sur le Tage en laissant une division sur la Guadiana ; que l'armée du Midi laisserait le cinquième corps dans l'Estramadure ; que le duc de Dalmatie se porterait avec le reste de ses troupes contre les divisions espagnoles qui avaient quitté l'armée anglaise, et contre l'armée insurgée de Murcie, et que tandis qu'il les détruirait et nettoierait les provinces de Cordoue, Grenade, Malaga et Murcie, je tiendrais en échec l'armée anglaise. Nous avons pris nos mesures dans le cas où le général anglais ferait une diversion, et se porterait de nouveau sur Badajoz ; mais le général anglais, sourd aux cris des Espagnols, a abandonné l'armée de Murcie à son destin, et passant le Tage, s'est porté sur la Coa. On lui supposa dès-lors le projet d'aller au secours de l'armée de Galice.

» Aussitôt que le général Dorsenne fut instruit de cette nouvelle combinaison, il marcha sur Astorga, battit les Galiciens, les dispersa au-delà de Villa-Franca et rétablit les fortifications d'Astorga. Nous espérions que ce mouvement engagerait les Anglais à se porter sur Salamanque ; mais ils restèrent impassibles à cet événement, comme ils l'avaient été aux désastres de l'armée de Murcie.

» Vers les premiers jours de septembre, j'appris que les sept divisions de l'armée anglaise étaient toutes réunies sur la Coa ; qu'elles bloquaient Ciudad-Rodrigo ; qu'on rassemblait à Fuente-Guinaldo des fascines et des gabions ; que les ouvrages du camp retranché de Fuente-Guinaldo étaient déjà avancés, et que même l'équipage de siége y arrivait d'Oporto. Je proposai alors au général Dorsenne de me réunir à lui avec une partie de mon armée pour faire lever le siége de Ciudad-Rodrigo, l'approvisionner pour long-tems, enlever le camp retranché de l'ennemi, ses magasins et son parc de siége, et enfin lui livrer bataille, et le poursuivre aussi loin que pourrait le permettre le plan général d'opérations que V. A. m'a communiqué par sa dernière lettre en chiffres, plan qui embrasse tous les climats. J'ai aujourd'hui la satisfaction d'annoncer à V. A. que tout a réussi à nos armes.

» Je partis avec cinq de mes divisions, et j'arrivai le 22

par le col de Banos à Tamamès, où je fis ma jonction avec les quatre divisions du général comte Dorsenne. J'admirai le bon état d'un convoi de 1500 voitures chargées de vivres qui avaient été rassemblées et organisées avec une activité et un ordre extraordinaires. Les deux armées se mirent en mouvement. Nous reployâmes tous les postes ennemis, et fîmes entrer le 24 tout le convoi à Ciudad-Rodrigo. Cette place se trouve par là approvisionnée pour long-tems. Le comte Dorsenne m'a rendu les troupes de la garnison qui appartenaient à mon corps d'armée et les a remplacées par celles de l'armée du Nord.

» Le 25, nous nous mîmes en marche; nous aperçûmes à deux lieues de Ciudad-Rodrigo l'arrière-garde anglaise. Le général Montbrun, commandant l'avant-garde, chargea l'ennemi avec cette rapidité et cette audace qu'il a si souvent montrées, et lui enleva quatre pièces de canon. Nous nous emparâmes du plateau et nous nous y maintînmes malgré tous les efforts des Anglais, qui furent obligés de se mettre en retraite. Le général Montbrun les poursuivit pendant deux heures : son feu fut si vif qu'il usa ses caissons de munition. La perte de l'ennemi a été considérable; il ne s'est arrêté qu'au camp de Fuente-Guinaldo; mais notre avant-garde seule était là; nos divisions d'infanterie étaient à une marche en arrière; sans cela l'armée anglaise était perdue; nous eûmes la douleur de voir ses divisions se précipiter dans toutes les directions sur le camp retranché. Si j'eusse eu alors seulement 15,000 hommes sous la main, l'armée anglaise était prise en flagrant délit, et battue en détail sans pouvoir se réunir. La division du général anglais Coole était encore à Pajo, tandis que la division légère du général Crawfurd était à Martiago; mais notre infanterie n'arriva que pendant la nuit; et à la pointe du jour, nous reconnûmes le camp retranché entièrement garni de troupes ennemies. Nous fîmes, le général Dorsenne et moi, les dispositions nécessaires pour attaquer le 27 au matin. Le général anglais ne crut pas devoir nous attendre; il abandonna son camp pendant la nuit, se retirant sur Alfayates et Sabugal.

» Nous entrâmes au jour dans Fuente-Guinaldo, et fîmes conduire dans la place de Ciudad-Rodrigo une grande quantité de fascines et autres matériaux rassemblés pour le siége. Je fis détruire les lignes de l'ennemi; sa retraite se fit sur trois colonnes. Le général Montbrun se mit à sa poursuite par la route de Casillas de Flores. Le général

Watier, avec la cavalerie de l'armée du Nord, prit la route d'Albergeria; il rencontra l'arrière-garde ennemie à Aldea del Ponte et la fit charger sur-le-champ. La division Souham étant arrivée, le combat fut glorieux pour les armes de S. M., et l'ennemi fut repoussé avec une grande perte et confusion. Son arrière-garde continua sa retraite sur Sabugal. Nous avons pris les bagages du prince d'Orange et ceux du général Crawfurd. La confusion était telle dans l'armée anglaise, qu'un aide-de-camp du général Wellington, cherchant à la rejoindre, est venu se jeter dans nos rangs. L'armée de Portugal a eu 120 hommes hors de combat. L'ennemi a perdu un millier d'hommes. Les insurgés espagnols se voyant à la fois abandonnés par les Anglais au nord et au midi, sentent redoubler contre eux une haine qui éclatera tôt ou tard. L'armée française aurait suivi lord Wellington jusqu'à ses lignes de Lisbonne, et aurait fait de nouveau sa jonction avec l'armée du Midi, qui n'a devant elle que la division du général Hill, si le moment préparé pour la catastrophe des Anglais était arrivé.»

Le comte Dorsenne, commandant en chef l'armée du Nord, donne dans sa relation des détails conformes à ceux qu'on vient de lire; il termine en priant le prince major-général d'exprimer à S. M. le zèle et l'ardeur de ses troupes; lorsqu'elle jugera arrivé, dit-il, le moment de commencer les grandes opérations pour chasser définitivement les Anglais de la péninsule, S. M. ne trouvera dans aucune armée plus de fidélité et de dévouement.

En Aragon, nous avons laissé récemment le maréchal comte Suchet préparant son expédition de Valence; nous le trouvons déjà sur le territoire fertile et intact de ce royaume, assiégeant la forteresse de Murviédro, dont la ville est occupée par ses troupes. L'armée est animée de la plus grande ardeur. Le maréchal a assuré ses opérations en battant successivement à la ronde tous les petits partis qui se sont présentés.

Ses opérations sont appuyées par le général d'Armagnac, qui de Cuença s'est avancé avec sa division; elles le sont aussi par les dernières opérations du général Godinot en Murcie. Le duc de Dalmatie, en retournant à Séville, a laissé tout tranquille dans les provinces de Malaga et de Grenade; le général Cassagne occupe en force Ronda, le duc de Bellune poursuit ses opérations contre Cadix, et le général Drouet, comte d'Erlon, par ordre du duc de Dal-

matie, s'étant porté de l'Estramadure vers l'embouchure de la Guadiana, a purgé entiérement cette contrée des bandes de Ballasteros, et l'a forcé de s'embarquer comme Blake, et de se réfugier à Cadix.

La division en Sicile entre les Anglais et la cour, entre le ministre Bentinck et le cabinet de Palerme, a déjà des résultats qui inquiètent le gouvernement et le public. On a reçu à Londres l'avis que la cour avait demandé l'évacuation de l'île par les troupes anglaises, et que le commandant de ces troupes avait été obligé de prendre des mesures défensives et contre l'ennemi du dedans et contre celui du dehors; dans ces circonstances, et pendant que le ministre Bentinck retourne en Sicile, porteur des nouvelles instructions du cabinet, *le Times* nous semble dévoiler, avec une grande naïveté, toute la politique de ce cabinet à l'égard de la Sicile; c'est une sorte de déclaration patente des conditions auxquelles les Anglais protègent, et du sens dans lequel ils entendent le mot *allié*. Ce morceau mérite d'être lu avec attention.

« La situation des affaires en Sicile, y est-il dit, est tellement singulière, que nous ne pouvons nous empêcher de présenter à nos lecteurs quelques réflexions à ce sujet. Nous commençons par déclarer que si les mesures que nous désirons voir adopter par les ministres ne nous paraissaient pas aussi conformes à la justice qu'à la politique, nous rougirions de les recommander. Nos observations toutefois ne sont motivées que sur la nouvelle crise que l'on suppose avoir eu lieu dans cette île, et sur les désastres qui pourraient en résulter, si notre gouvernement n'en prévient les effets. Nous ne sommes que faiblement enclins à blâmer la longanimité que notre gouvernement a montrée jusqu'ici à l'égard de la cour et de la famille royale de Sicile; réprouvant comme nous le devons la conduite perfide et tyrannique de nos adversaires à l'égard de plusieurs souverains de l'Europe, il nous eût paru odieux que nous eussions cherché d'une manière inconsidérée et peu délicate à diriger le cabinet et à contrarier les vues d'une puissance qui, au moins ostensiblement, se montrait disposée à maintenir sa propre indépendance, ainsi que l'alliance qu'elle avait librement contractée avec nous. Mais s'il était démontré que ce souverain ou sa cour eût conspiré pour nous trahir, nous ne devrions pas pour cela nous arroger le droit de le punir; l'humanité, au contraire, nous ferait peut-être un devoir de protéger sa per-

sonne contre la vengeance de ses sujets offensés ; mais ne conviendrait-il pas alors de le mettre dans une situation semblable à celle où il se trouverait placé par l'effet seul de sa conduite, abstraction faite de toute intervention de notre part ?

» Dans le cas donc (ou plutôt pour éviter toute offense, comme nous ne sommes encore que très-imparfaitement informés de ce qui s'est passé en Sicile), dans la supposition où le roi de Sicile aurait abandonné l'alliance de l'Angleterre, pour s'unir à la France, voyons dans quelle position il se trouverait placé par cette hypothèse. En s'alliant à la France, qui depuis long-tems l'a déposé, il s'unit à la politique de son nouvel allié et souscrit en quelque sorte lui-même à l'acte de sa propre déposition. La main puissante de l'Angleterre le retenait seule sur ce trône dont la France l'avait déclaré déchu ; mais aujourd'hui il échappe à l'Angleterre et se jette dans les bras de la France : donc par cela seul le siége royal devient vacant. Nous avons bien le droit de le maintenir roi de Sicile en dépit de Napoléon, mais nous n'avons pas le droit de le maintenir roi en dépit de Napoléon et en dépit de lui-même. Il est donc évident qu'une union de S. M. sicilienne avec la France qui l'a détrôné, n'est autre chose de sa part qu'un acte volontaire d'abdication ; acte auquel nous n'avons pas la moindre part, puisqu'il se trouve avoir été conclu secrétement, et à notre grande surprise, entre Napoléon et le roi lui-même.

» Mais pour montrer cette vérité dans un jour encore plus éclatant, considérons ce qui serait arrivé si nous n'avions pas été en Sicile : précisément ce qui arriverait dans l'hypothèse que nous venons de poser, c'est-à-dire que Ferdinand IV ne serait plus roi de Sicile. Il s'ensuit donc que ce n'est pas notre présence en Sicile, mais son propre acquiescement aux volontés de notre ennemi, qui opère le détrônement de ce monarque. Ici, par conséquent, nos obligations comme alliés cessent. Ferdinand, par cela seul qu'il s'unit à la France, reconnaît Joachim pour roi des Deux-Siciles, puisque c'est le seul roi que reconnaisse la France. A cela, nous n'avons rien à dire ; nous en sommes fâchés, mais ce n'est pas notre affaire. Joachim a gagné un sujet de plus ; mais ce sujet n'a pas le droit d'en entraîner d'autres avec lui, et d'offrir à son nouveau maître l'hommage de ceux qui refusent de se courber sous le joug que lui-même a reçu. Il est

donc clair que notre devoir est de soutenir les Siciliens contre la France, soit qu'ils aient, soit qu'ils n'aient pas un roi à leur tête; bien plus, c'est notre devoir plus que jamais, dans la supposition que nous avons faite de la désertion de leur souverain dans le parti de l'ennemi, de nous mettre en avant pour leur propre défense, et de les exciter, par tous les moyens qui sont en notre pouvoir, à maintenir leur indépendance, à assurer leurs priviléges, et à pourvoir, comme bon leur semblera, à la vacance du trône et à l'absence d'un gouvernement qui se dissout lui-même. »

Le *Star* traite le même sujet dans une longue dissertation qui occupe six colonnes du *Moniteur*.

Il commence par mettre en balance les avantages commerciaux résultant du traité de défense qui a appelé les Anglais en Sicile, et les dépenses énormes qu'entraînent les subsides : l'entretien de l'armée, l'approvisionnement même du pays, tout est à la charge de l'Angleterre. Le blé vient d'Egypte, les bœufs de Grèce et de Sardaigne. Si l'île était conquise par les Français, les Anglais pourraient disposer de 15,000 hommes de plus et de sommes considérables; ils y gagneraient sous le rapport politique et sous le rapport financier; ils n'occupent donc, et ne défendent la Sicile et sa cour, que par pure générosité.

Les malheurs de la cour de Naples ont contribué à la prospérité même de la Sicile; elle n'est plus reconnaissable depuis le traité de défense et l'arrivée de la cour à Palerme. La Sicile pourrait se défendre seule et sans appui, si l'on savait user des ressources qu'elle offre; mais, dit le *Star*, la cour refuse de mettre les armes à la main des Siciliens, elle agit avec eux comme si elle les redoutait; elle excite des passions ennemies, tandis qu'elle-même est agitée par la crainte. Le roi est personnellement aimé : on admire les talens supérieurs de la reine; mais on redoute et l'on hait l'influence sous laquelle existe cette cour, influence qui lui a fait perdre le royaume de Naples.

Le gouvernement redoutant les Siciliens, et ne voulant pas les voir armés, a donc des projets contre eux, contre leurs droits, leurs lois, leur constitution. Ici le *Star* établit en principe que le traité de défense s'applique aux choses plus qu'aux personnes, et à l'île plus qu'au souverain, si ce dernier commet une usurpation, s'il viole lui-même le traité de défense. Le roi de Sicile levant des taxes et suspendant les lois à son gré, n'est plus le souverain que les

Anglais ont voulu soutenir et défendre; ils distinguent l'homme du monarque; ce n'est point avec l'individu, c'est avec *le premier magistrat* de l'île qu'on a traité.

Le *Star* énumère ensuite les divers actes du ministre Circello, et les divers ordres du cabinet où il trouve la preuve que le gouvernement sicilien s'est mis en hostilité contre ses sujets, et bien plus, contre l'armée anglaise appelée à sa défense; que ces ordres ont été arbitraires pour les Siciliens, injurieux, insultans pour les Anglais.

Jusqu'ici on ne peut remarquer que la distinction établie par le *Star* entre la Sicile et son souverain, entre le territoire et le roi, entre l'homme et le roi qu'il appelle premier magistrat ou fonctionnaire, distinction qui a dû paraître frappante; mais ce journal va devenir plus clair encore, lorsqu'il établit que la nation qui fournit les moyens de défense d'un territoire, est propriétaire de ce territoire. Nous défendons la Jamaïque, dit-il, nous en sommes donc les propriétaires politiques; ne doit-on pas en dire autant de la Sicile? Si l'on suivait ce raisonnement, le *Star* l'appliquerait sans doute au Portugal, mais il ne s'éloigne pas de Palerme, et s'étonne que le cabinet sicilien ne raisonne pas comme lui sur le principe de la propriété attachée à la défense, et considérée comme son résultat nécessaire. Mais loin de là le cabinet a fait arrêter des sujets anglais, il a suspendu de ses fonctions un commissaire anglais; il a osé parler de sa clémence en ne punissant pas ce commissaire; enfin le roi de Sicile a fait chez lui des actes qui tendraient à faire croire qu'il s'y regarde comme le souverain, et l'on conçoit combien s'en indigne l'orgueil de ses alliés et de ses défenseurs *propriétaires*. Toutefois le *Star* n'en accuse directement ni le roi, ni même la reine dont il reconnaît l'esprit, les talens, le jugement, qu'il nomme une femme extraordinaire, mais dont il trouve toute la maladie dans la vivacité de ses sentimens. Il accuse le ministère et surtout Circello, qui, dit-il, inquiète, tourmente la reine, lui inspire contre les Anglais de vaines terreurs, et la traîne au bord du précipice qu'elle craint tant. Ainsi raisonne le *Star*, qui ne voit pas sans doute que les terreurs dont il parle doivent être portées à leur comble au cabinet de Palerme, si l'on y lit ses distinctions constitutionnelles, sa théorie politique sur les droits des peuples, et sur-tout sa théorie, toute anglaise, sur les droits de propriété qu'on acquiert sur un territoire, du moment qu'on est l'allié et le défenseur de son souverain.

Sur aucun autre point les nouvelles politiques n'ont assez d'importance pour être recueillies et détaillées. Les séances de la diète de Hongrie continuent sans résultats connus; les mouvemens sur le Danube ne présentent rien d'officiel; Constantinople est tranquille; la Porte s'occupe de consolider son pouvoir raffermi en Egypte par la chute des mamelucks, et d'étouffer en Syrie les sectaires armés connus sous le nom de Véchabites. En Allemagne et en Italie les manœuvres d'automne sont terminées, et partout les troupes sont rentrées dans leurs garnisons respectives.

Le voyage de l'Empereur en Hollande s'est prolongé; il a continué à visiter les côtes, les digues, les ports, les chantiers, les arsenaux et les camps: il a vu la Nord-Hollande et le Helder; on trace d'une manière incertaine l'itinéraire de son retour. Les villes situées sur le bord du Rhin depuis Dusseldorf jusqu'à Mayence se flattent de le posséder: rien n'est connu, à cet égard, officiellement.

Pendant son absence, l'auguste rejeton sur le berceau duquel a été déposée la couronne de Rome, fait apercevoir l'heureux développement de ses forces naissantes. Le premier travail que la nature impose à l'enfance, celui de la dentition, s'opère avec succès: déjà un premier effort a réussi; il donne la plus heureuse espérance pour ceux qui vont le suivre; la santé du jeune roi est parfaite.

S....

ANNONCES.

Lexique grec-français du premier livre de l'Iliade. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., relié en parchemin, et 3 fr. franc de port.

Lexique grec-français de quarante fables d'Esope. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., relié en parchemin, et 2 fr. 50 c. franc de port.

Lexique grec-français de douze dialogues de Lucien. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., relié en parchemin, et 2 fr. 50 c. franc de port.

Lexique grec-français du discours d'Isocrate à Démonique. Un vol. in-12. Prix, 2 fr., relié en parchemin, et 2 fr. 50 c. franc de port.

Les quatre volumes, pris ensemble, coûtent 8 fr., et 10 fr. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université Impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ces quatre Lexiques, fruit de plusieurs années de travaux et d'é-

preuves, sont disposés de manière à pouvoir expliquer, avec la seule connaissance des déclinaisons et des conjugaisons, les ouvrages qui en sont l'objet, sans être arrêté par la recherche des mots, ni par aucune difficulté grammaticale ou poétique.

Mémoires sur différens sujets relatifs aux sciences et aux arts, contenant : 1° De la fabrication des vins en Angleterre et du préjudice qu'elle porte à la consommation des vins de France ; 2° Notice historique sur la fabrication de la faïence en Angleterre ; 3° Notice sur le pastel, sa culture et les moyens d'en retirer l'indigo ; 4° Détails chimiques sur la conservation des corps qui sont déposés aux caveaux des Cordeliers et des Jacobins de Toulouse ; 5° Recherches sur le ver blanc qui détruit l'écorce des arbres ; 6° De l'acide fluorique, de son action sur les terres siliceuses, etc. ; 7° Nouvelle méthode de faire les cimens pour les terrasses en employant du goudron, etc ; par Puymaurin, de plusieurs Académies. In-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23.

Cours de Grammaire française, contenant : 1° des notions sur la nature des mots ; des analyses grammaticales sur les parties du discours ; une instruction sur la conjugaison des verbes ; des observations essentielles sur les mots considérés comme des sons ; des principes d'orthographe, etc. 2° Des principes raisonnés sur l'arrangement des mots dans le discours ; l'accord du participe passé, résolu par une seule règle ; des notions sur la proposition, sur la construction, sur les gallicismes ; une méthode raisonnée de ponctuation, avec un exercice d'application ; une analyse raisonnée des propositions ; un abrégé des règles de la versification, etc. Ouvrage classique ; par J. B. Lehodey, ex-directeur d'école secondaire et professeur de belles-lettres. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. A la librairie d'Education, chez P. Blanchard et Comp^e, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249 ; et chez l'Auteur, boulevard Saint-Antoine, n° 79.

Agrostologia Helvetica, definitionem descriptionem que Graminum et plantarum eis affinium in Helvetia sponte nascentium complectens. Auctore J. Gaudin. Deux vol. in-8°, imprimés sur beau papier. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3 ; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23 ; et à Genève, chez Paschoud.

Cet ouvrage est le fruit de dix années d'observations et d'un grand nombre de voyages dans toutes les parties de la Suisse et sur-tout dans les Alpes de ce pays-là. L'auteur, qui a été aidé des conseils de la

plupart des naturalistes ses compatriotes, n'a rien négligé pour le rendre complet et pour faciliter aux amis de la botanique l'étude de la famille intéressante, mais difficile, des *Graminées*. On peut assurer qu'avec son secours les commençans se verront en état de déterminer aisément et avec précision toutes les espèces qui y sont décrites, sans être obligés d'avoir recours à d'autres livres et notamment à ces collections de gravures que leurs prix élevés et souvent exorbitans rendent inaccessibles à la plupart des amateurs. Du reste, l'accueil favorable que le public a fait aux *Etrennes de Flore* du même auteur, et le compte avantageux qu'en ont rendu les savans de la France et de l'Allemagne, sont d'un heureux augure pour le succès de cette *Agrostologie* dont ce petit ouvrage n'était que le prodrome.

Histoire du Bas-Empire, en commençant à Constantin-le-Grand, par Le Beau, secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, continuée par H. P. Ameilhon, ci-devant de la même Académie, maintenant de l'Institut de France, membre de la Légion-d'Honneur. — TOME XXVII ET DERNIER, divisé en deux volumes in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Caille et Ravier, lib., rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

L'Amour Maternel, poëme en quatre chants, par Mme B*****. Un vol. in-18, grand-raisin fin. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Le même, sur vélin superfin, satiné et cartonné à la Bradel, 3 fr.

Principes des Sciences Mathématiques, contenant des élémens d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie et de mécanique. Suivis d'une Notice historique sur quinze mathématiciens nommés dans cet ouvrage; par M. de Fortia d'Urban, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs Académies savantes. Un vol. in-12, avec trois planches gravées en taille-douce. Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez d'Hautel, libraire, rue du Dragon, n° 13, près la cour du Dragon.

Traité complet du Kermès, considéré sous un rapport nouveau, relativement aux circonstances de sa vie, à sa propagation, à sa conservation, et aux moyens de le rendre propre à remplacer la cochenille des îles; par M. Michel Truchet, d'Arles. Un vol. in-8°, avec deux planches. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice*. — Je voudrais bien m'expliquer un phénomène dont j'ai été cinq fois de suite le témoin. Comment se fait-il que la troupe italienne, dans laquelle on trouve tant de talens recommandables, exécute l'opéra de *Don Juan* avec moins d'ensemble que ne le fait une troupe d'Italie ou d'Allemagne du second ordre ?

Un de nos critiques, qui, pour se faire remarquer, n'aurait pas besoin d'affecter autant d'originalité dans ses opinions, a assuré ses lecteurs, en rendant compte de cet ouvrage, que Gluck était sur son déclin, et que Mozart perdrait beaucoup de sa réputation, parce que la première représentation de *Don Juan* n'avait pas tout-à-fait répondu à l'attente du public. Que le critique se rassure, la réputation de Mozart est établie sur des bases trop solides pour souffrir la moindre atteinte de la faible exécution d'un de ses nombreux chefs-d'œuvre. La réputation de Mozart est universelle comme son génie ; il a composé dans tous les genres, et dans tous il s'est montré supérieur. Il faut s'abstenir de toutes réflexions sur le poëme, quoique le fond soit calqué sur le Don Juan français ; mais les embellissemens qu'on a cru devoir y ajouter, l'ont rendu méconnaissable dans l'opéra italien. Je ne citerai qu'un seul des nombreux changemens qui ont été faits : on a retranché le rôle du père ; dans la pièce française ce qui condamne Don Juan, ce sont les paroles affreuses qu'il adresse à son père : *Mourez quand vous voudrez*. Sans cette horrible ingratitude envers l'auteur de ses jours, le reste de sa conduite, qui n'est pas cependant trop régulière, ne mériterait pourtant pas que le ciel, pour le punir, permît le renversement des lois de la nature ; et si le feu du ciel consumait tous ceux qui trahissent ou multiplient leurs sermens,

Jupiter exiguo tempore inermis erit.

Le Don Juan de Mozart, regardé comme l'un de ses meilleurs ouvrages, jouit depuis long-tems de l'estime qu'il mérite. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans cette belle production, ou de la pureté et de la mélodie du chant, ou de l'expression forte et dramatique des morceaux d'ensemble, ou des savantes combinaisons des instrumens qui produisent des effets si pittoresques dans l'or-

chestre; et que l'on ne croie pas que cette partie, quoique écrite d'une manière harmonieuse et détaillée, nuise jamais au chant principal; ce faisceau d'harmonie qui s'élève de l'orchestre, soutient le chant de l'acteur et ne le couvre jamais. Mozart me paraît, en un mot, avoir résolu dans cet ouvrage le problême si difficile de l'union de l'harmonie avec la mélodie.

Tachinardi a un talent trop vrai pour être déplacé dans aucun rôle; cependant celui de *Don Juan* me paraît peu lui convenir; je n'ai pas retrouvé dans l'expression qu'il y met, cette facilité, cette pureté de sons que l'on admire dans l'opéra de la destruction de Jérusalem.

Dona Elvire est une femme outragée et abandonnée par Don Juan, et M^lle^ Néri représente ce personnage avec calme: je rends justice au talent de cette cantatrice, mais elle devrait animer son chant, et faire ensorte que les paroles de son rôle ne soient pas en opposition parfaite avec son expression. M^me^ Barilli a mérité, aux premières représentations, les mêmes reproches que M^lle^ Néri, mais à présent elle rend avec vigueur le rôle de *Dona Anna*. Barilli représente bien *Leporello*. M^me^ Festa est charmante dans le rôle de *Zerline;* la nature de son talent l'appelle particulièrement à chanter la musique gracieuse et expressive.

Angrisani représente le commandeur avant et après sa mort; avant d'être tué par Don Juan, il ne paraît que pour se battre avec lui et expirer sous ses coups; mais après sa mort son rôle devient important; il agit bien plus; il a à chanter plusieurs morceaux qui, par leur couleur particulière, exigent une voix aussi belle que celle de cet acteur.

Porto joue et chante le rôle de *Mazetto* de manière à faire regretter qu'on ne l'entende pas plus souvent.

Je ne conçois pas pourquoi l'administration a confié le rôle de *Don Octavio* à Benelli; je ne veux pas lui refuser le mérite de tenir tant bien que mal sa partie dans un morceau d'ensemble ou dans un chœur; mais il me paraît manquer des qualités nécessaires pour remplir d'une manière satisfaisante un rôle qui, sans être le premier de l'ouvrage, occupe aussi souvent la scène. J'ai admiré encore à cette occasion l'indulgence de notre public de Paris pour les étrangers: je mets en fait que si un acteur français se hasardait sur la scène de l'Opéra ou sur celle de Feydeau avec aussi peu de moyens que Benelli, on le recevrait de manière à lui ôter toute envie de reparaître une seconde fois.

Procès-verbal de la séance publique de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne, tenue à Châlons, le 18 août 1811.

Le 18 août 1811, la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne a tenu sa séance publique dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville de Châlons, sous la présidence de M. le préfet, baron de Jessaint, officier de la Légion-d'Honneur, et en présence d'un grand nombre de citoyens.

M. Turpin, juge au tribunal civil, président annuel, a ouvert la séance par un discours à l'honneur des guerriers français morts en défendant la patrie. — Après avoir développé les avantages de la force publique, il a parlé des vertus qu'exige la profession militaire; il n'a pas dissimulé les privations et les dangers qui l'accompagnent, mais il a montré à côté les honneurs et la gloire qui en sont le prix; il a raconté plusieurs traits qui attestent le courage, la patience et le dévouement du soldat français, et qui prouvent que le sentiment de l'honneur où ils ont pris leur source est inhérent au caractère national, et ne peut qu'être exalté par l'institution de cette Légion composée de tant de héros. — Parmi les guerriers morts aux champs de la victoire, il a nommé un grand nombre de ceux qui appartiennent au département de la Marne; il a cité plusieurs actions par lesquelles ils se sont illustrés, et a félicité leurs parens d'avoir donné le jour à des citoyens aussi recommandables, dont l'exemple doit enflammer les jeunes gens qui veulent se distinguer dans la carrière brillante des armes. Enfin l'orateur a évoqué les ombres des guerriers morts en défendant la patrie, et leur a montré la récompense de leur dévouement dans le bonheur et la gloire de l'Empire français.

M. Dupuis, secrétaire, a présenté le compte sommaire des travaux de la Société pendant le cours de cette année. Au nombre de ces travaux, on doit placer l'examen auquel elle a soumis une nouvelle charrue-semoir qui lui a été adressée par M. Goret, propriétaire à Dormans, et les essais répétés qu'elle a faits de cette charrue comparativement avec la manière ordinaire de semer; lesquels essais ont donné un résultat avantageux.

Le secrétaire a parlé des expériences de la Société relativement aux plantes fourragères propres à former de bonnes prairies naturelles et artificielles, ainsi que par rapport aux différens engrais. Il a cité le Mémoire d'un associé correspondant, sur la découverte d'une terre sulfureuse qui est de nature à servir d'engrais, et les tentatives d'un autre associé correspondant, pour la destruction des insectes ennemis de la vigne.

Il a présenté le tableau rapide des plantations exécutées dans plusieurs parties du département par des membres de la Société.

Il a parlé successivement de la fabrication du sucre de raisin par un membre de la Société, des expériences qu'elle a faites pour s'assurer de la nature et des propriétés de divers sirops de raisin fabriqués dans le département; des soins qu'elle a donnés et qu'elle continuera de donner à la culture du pastel et de la betterave; d'une machine à cylindre destinée à nétoyer le blé carié, et de fourneaux économiques qui ont mérité l'attention de la Société.

Il a donné l'analyse de quelques Mémoires de membres titulaires et d'associés correspondans, sur différens objets d'économie rurale, de commerce, de sciences et de littérature.

M. Vanzut a lu des Réflexions sur les progrès des sciences et des arts. Il a représenté l'homme renfermant en lui le germe de tous les talens et le désir de les étendre sans cesse; près d'atteindre à la perfection, et soudain précipité de cette hauteur par quelque grande catastrophe; tour-à-tour fier de ses progrès et honteux de sa dégradation morale, mais faisant bientôt de nouveaux efforts pour agrandir la sphère de ses connaissances.

C'est aux troubles politiques que l'auteur attribue la décadence des sciences et des arts à certaines époques. Par la raison des contraires, il prédit, à ces nobles objets de l'étude de l'homme, les progrès les plus étendus sous un gouvernement juste, appréciateur des talens et des connaissances, et dont la main ferme et puissante saura étouffer les semences des discordes civiles, et conquérir une paix extérieure, solide et durable.

Après avoir rendu hommage aux vertus du chef de l'Empire, il parle de l'heureuse naissance du roi de Rome, qui a comblé de joie tous les cœurs français, et qui, consolidant les fondemens d'un trône appuyé sur la justice et les lumières, présage à la France les plus belles destinées, et aux sciences et aux arts une éclatante protection, source des plus heureux efforts.

Dans une notice sur M. De Juigné, chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis, ancien évêque de Châlons-sur-Marne, et président de l'Académie de cette ville, ancien archevêque de Paris, M. Perin a retracé les vertus publiques et privées de ce prélat, qui a laissé de son zèle pour l'instruction de la jeunesse, de sa piété édifiante, de son active charité, de l'aimable simplicité de ses mœurs, un souvenir qui ne s'effacera jamais.

M. Leblanc a lu un rapport sur les travaux agricoles de Mme la comtesse d'Harville, à Arzillières, tels que l'établissement d'une ferme expérimentale, le desséchement de marais et leur changement

en prairies, une grande quantité de plantations, l'entretien de superbes troupeaux, et une culture très-variée et très-florissante.

M. de Villarsy a offert à l'assemblée des observations sur les avantages que retirerait le département de la Marne de la culture plus multipliée du châtaignier, de l'épicea, du hêtre, etc., espèces d'arbres qui croissent dans les terrains les plus maigres; il indique les moyens de former des pépinières de ces arbres, et de prévenir les accidens dont le hêtre n'est pas exempt.

M. de Villarsy recommande encore aux soins des amateurs et des pépiniéristes le vernis du Japon, dont la végétation est aussi prompte que vigoureuse, même dans les sols arides, et le cytise des Alpes ou faux ébénier qui réussirait dans le département, comme le prouvent déjà quelques expériences.

Ces diverses lectures ont été entremêlées de morceaux de musique, exécutés par MM. les Elèves de l'école impériale d'arts et métiers, qui ont aussi fait entendre, avec ce talent agréable et précieux qu'on leur connaît, une cantate sur la Naissance du Roi de Rome.

M. le Président annuel a ensuite proclamé les sujets de prix.

La Société avait proposé, pour le concours de 1811, la question du meilleur système d'irrigation à introduire dans le département de la Marne; mais n'ayant reçu qu'un mémoire après le terme du concours, et considérant que les personnes qui auraient pu concourir n'ont pas eu le tems suffisant pour traiter cette question, qui a été annoncée très-tard dans les journaux, elle la propose de nouveau pour 1812, en ces termes :

Quels seraient les meilleurs systèmes d'irrigation à introduire dans le département de la Marne, suivant la nature et la situation des différens sols ?

Les concurrens indiqueront les machines et les divers moyens dont on peut faire usage, et en feront l'application aux eaux courantes, pluviales et souterraines.

Le mémoire qui a été adressé à la Société restera pour le concours. L'auteur pourra, sous la même devise, y faire les additions et les changemens qu'il croira convenables.

Elle propose pour la même année cette question :

Quels seraient les moyens d'accroître, dans le département de la Marne, la fabrication de ses chanvres, dont la plus grande partie s'exporte brute? Quels genres de fabrication seraient les plus avantageux?

Ces prix, consistant chacun en une médaille de la valeur de mille grammes d'argent, seront distribués dans la séance publique qui se tiendra le dimanche d'après la Saint-Napoléon 1812.

La Société distribuera dans la même séance des médailles d'encouragement à chacun des deux propriétaires ou fermiers qui auront cultivé avec succès la plus grande quantité de betteraves à sucre.

Elle propose pour 1813 la question suivante :

Quelle est la cause de la maladie des vins connue vulgairement sous le nom de graisse ? Quels seraient les moyens de prévenir cette maladie ? Quels seraient ceux de la guérir ?

Le prix sera une médaille de mille grammes d'argent.

La Société continuera de décerner, en 1812 et en 1813, une médaille à l'auteur du meilleur tableau statistique d'un canton du département de la Marne, à l'exception de ceux de Marson et de Suippes qui ont été traités. Les personnes qui ne pourront donner des détails que sur quelques communes d'un canton, sur une seule même, sont invitées à les adresser à la Société, qui les recevra avec reconnaissance et les mentionnera honorablement.

Les ouvrages sur les deux premières questions et les tableaux statistiques qu'on voudra faire admettre au concours prochain, devront parvenir (*franc de port*) au Secrétaire de la Société, avant le premier juillet 1812 ; et les mémoires sur la troisième question, et les tableaux statistiques qui n'auront pas été adressés avant le premier juillet 1812, devront être adressés pour le premier juillet 1813. Ce terme est de rigueur. Les auteurs mettront en tête de leurs ouvrages une épigraphe qu'ils répéteront dans le billet cacheté où seront leur nom et leur demeure. Les membres titulaires sont seuls exclus de ces différens concours.

La séance a été terminée par la distribution que M. le Président a faite des médailles d'encouragement, et par la proclamation des mentions honorables, dans l'ordre suivant :

La Société avait proposé une médaille d'or de 200 fr. pour celui qui fabriquerait avec le moins de frais, et avec le plus de succès, une quantité de sucre de raisin qui ne pouvait être moindre de 50 kilogrammes, et dont les échantillons devaient parvenir à la Société avant le premier mars de cette année. Personne n'a répondu précisément à cet appel ; mais considérant que ceux qui avaient fabriqué du sirop de raisin, avaient servi utilement le commerce de vins du département, et qu'ils contribuaient à la diminution de la consommation du sucre de canne ; ce qui a été le principal objet de la Société dans l'ouverture de ce concours, elle a accordé une médaille d'or de la valeur de 100 fr. à MM. Adrien et Jouron, qui, dans le terme fixé pour le concours, ont fabriqué en commun, avec beaucoup de succès, la quantité de 1880 kilogrammes de sirop de raisin.

Elle regrette de ne pouvoir disposer d'un second prix en faveur

de M. Pointe-Bertrand, d'Avise, qui a aussi fabriqué avec succès 1200 kilogrammes de sirop de raisin.

Elle a cru devoir aussi mentionner honorablement MM. Deschamps, pharmacien, Robinet, propriétaire à Epernai, et Mathieu, chirurgien à Vitri-le-Brûlé, qui se sont livrés aux mêmes travaux avec plus ou moins de succès.

Elle a décerné une médaille de première classe à Mme la comtesse d'Harville, pour les travaux agricoles extrêmement utiles qu'elle a fait exécuter à Arzillières;

Une médaille de seconde classe à M. Joseph Bocquet de Reims, qui a planté vingt-cinq mille pieds d'arbres dans un terrain négligé, situé près d'un des faubourgs de cette ville;

Une mention honorable à M. Nicolas Bliard, de Vienne-le-Château, qui a couvert de bouleaux environ trente hectares d'un mauvais terrain;

Une médaille de première classe à M. Dez-Cartier, de Jonchery-sur-Suippes, pour l'intelligence avec laquelle il élève depuis plusieurs années jusqu'à huit et neuf cents ruches d'abeilles;

Une médaille de première classe à M. Normand, ancien chirurgien-major des armées, demeurant à Courtisols, pour un tableau statistique du canton de Marson;

Une pareille médaille à M. Hubert, chirurgien à Somme-Suippes, pour une Topographie du canton de Suippes.

La Société a adopté la rédaction du présent procès-verbal, et a arrêté qu'il serait imprimé et adressé à S. Ex. le Ministre de l'Intérieur, à M. le Préfet, au Conseil-général du département, aux Autorités constituées, aux Sociétés correspondantes, et distribué à ses Membres tant associés que résidans.

Pour extrait conforme au registre des délibérations :

TURPIN, *président*; DUPUIS, *secrétaire*.

Prix proposé par la Société académique des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon, pour le 14 août 1812.

La Société académique des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon, décernera, le 14 août 1812, une médaille d'or de la valeur de 200 fr., à l'auteur du meilleur *Eloge historique de M. l'abbé Millot*.

Les concurrens ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise à leur choix. Ils la répéteront dans un billet cacheté qui contiendra leur nom et leur adresse.

Les auteurs adresseront leurs ouvrages, franc de port, à M. le secrétaire perpétuel, avant le 1er juin 1812.

L'étendue des discours sera de trois quarts d'heure de lecture, sans y comprendre les notes.

Arrêté en séance générale, le 8 août 1811.

Signé, J. J. ORDINAIRE, *président*. GRAPPIN, *secrét. perp.*

POLITIQUE.

Les dernières relations des événemens de l'Amérique méridionale nous présentaient Monte-Video armé contre Buenos-Ayres, et cette ville elle-même attaquant la première, toutes deux échangeant leurs forces et s'assiégeant mutuellement, la première dans la partie de l'ancienne Espagne soutenue par le vice-roi Ellio, la seconde arborant le drapeau de l'indépendance sur les rives de la Plata, comme il l'est sur le golfe du Mexique. Le 15 août, l'escadre de Monte-Video a fait une démonstration sérieuse contre Buénos-Ayres, des bombes ont été jetées dans la ville qui fut exposée au feu pendant deux heures. Le trouble était extrême; des pourparlers furent entamés, mais ils n'eurent aucun résultat : on s'attendait à voir recommencer le feu, mais au grand étonnement de la ville elle-même, les bâtimens ennemis se retirèrent. Dans les premiers jours d'août Ellio a fait faire de nouvelles ouvertures à la junte, il paraît qu'il doit y avoir une conférence entre deux commissaires de la junte et deux du vice-roi à bord du *Nereus*. Le parti de l'indépendance était contenu au Pérou par le vice-roi de Lima; mais la province d'Arequippa a pris le parti de Buénos-Ayres. La cour du Brésil a offert ses services à Ellio; celui-ci les a jugés suspects et dangereux. Il a refusé des secours trop considérables, et n'a reçu qu'un nombre d'hommes trop petit pour parler en maître après avoir été auxiliaires.

Dans l'Amérique du Nord les armemens et les mesures de précaution et de défense continuent avec la plus grande activité : les Anglais ont multiplié leurs actes d'hostilités contre le commerce, et la guerre est regardée comme inévitable. Il est reconnu et de là déclaré que dans l'affaire entre *le Président* et *le Little-Belt* ce sont les Anglais qui ont été, en pleine paix, les agresseurs. L'Amérique entière approuve la conduite de son commodore, et la vengeance de son insulte est le sentiment national. Les Américains établis en Angleterre assiègent les navires expédiés pour les Etats-Unis, et retournent dans leur patrie, où ils rapportent leurs fortunes et leurs établissemens.

Le ministre qui doit reporter à la cour de Palerme les dernières volontées des alliés propriétaires de la Sicile est parti. Son départ de Londres pour Palerme avait été annoncé par l'autorité militaire anglaise comme liée à des circonstances d'un grand intérêt politique ; son retour était aussi annoncé comme prochain. Il faut donc attendre pour voir de quelle manière seront reçues les applications de la théorie politique du *Star*, et les définitions du pouvoir royal appliquées par les Anglais au souverain qu'ils défendent, à-peu-près comme pourrait le faire un ennemi de ce souverain qui joindrait l'insulte à l'agression, et l'usurpation à la perfidie.

Rien en Allemagne, rien de relatif à la guerre sur le Danube et aux affaires de la diète de Hongrie, qui porte à-la-fois le caractère de l'intérêt et de l'authenticité.

Les derniers événemens de la guerre d'Espagne, la retraite de lord Wellington, la levée du siége de Ciudad-Rodrigo, les progrès du maréchal Suchet dans le royaume de Valence, l'inutilité de toutes les diversions tentées pour distraire les corps d'armée principaux de leurs opérations, sont connus, avoués en Angleterre, et les propres aveux de lord Wellington y donnent lieu à des plaintes amères de la part de ces hommes de bon sens dont nous disions naguères que l'Angleterre abonde, hommes que tous les artifices ministériels ne peuvent séduire, et qui n'ont pour base de leurs jugemens politiques que la carte du théâtre de la guerre et le cours du change de l'Angleterre avec l'étranger. Le *Morning-Chronicle* écoute souvent les raisonnemens de cette classe, et s'en rend aujourd'hui le fidèle interprète dans les termes suivans :

« On a reçu des dépêches de lord Wellington. Elles ne peuvent manquer d'ouvrir les yeux au public sur les chances désespérées de la guerre que nous soutenons. Il est impossible à tout homme raisonnable de résister à l'évidence de la vérité que le noble lord dévoile avec candeur aux yeux de son pays : c'est que, malgré tous les renforts qu'a reçus S. S., elle est hors d'état de lutter avec les Français. Mylord avoue de bonne foi que l'ennemi lui avait si complétement dérobé ses préparatifs, ses mouvemens, ses plans et le nombre de ses troupes, qu'il s'était vu dans la nécessité de réunir toute son armée pour observer l'ennemi de ses propres yeux. Voilà bien le spectacle le plus dispendieux qui ait jamais été imaginé pour satisfaire la vue d'un individu. Quel art dans les dispositions de l'ennemi !

quelle profondeur dans ses manœuvres, puisque notre grand général a été obligé de réunir toute son armée pour le reconnaître ! et, malgré cela, l'adresse de l'ennemi à cacher ses projets l'a empêché de deviner le point sur lequel les Français devaient s'avancer pour l'attaquer ; il n'a pas même pu réussir à mettre sa cavalerie en contact avec la leur. Ainsi donc l'Angleterre a été dégarnie de toutes ses troupes, et notamment de sa cavalerie, dont il reste à peine quatre régimens dans toute la Grande-Bretagne : et cependant les mouvemens de l'ennemi dans l'emploi de la sienne étaient si rapides, que notre infanterie a été exposée à une charge sur trois des faces de l'un de ses carrés.

» Lord Wellington mérite cependant qu'on lui sache gré d'avoir évité une bataille ; car la plus belle victoire n'aurait pu compenser la perte de 6 à 7000 hommes qu'il aurait éprouvée pour la remporter : tel est le désavantage de cette lutte insensée, au soutien de laquelle notre population, le soin de notre prospérité intérieure et la liberté de notre constitution nous rendent peu propres. Les militaires les plus distingués ont constamment prédit ce qui est arrivé. »

Ces prédictions, ces alarmes, ces plaintes, ne sont que trop justifiées par le tableau suivant ; c'est un officier de l'armée anglaise qui le trace dans une lettre de Rovina, d'une date récente.

« Presque toute la route depuis Lisbonne jusqu'ici offre une scène de misère et de dépopulation. Le dernier état des hommes hors d'état de combattre était de 17,000 et de 700 officiers, nombre effrayant. Le 1er régiment a la moitié de son monde à l'hôpital. On s'attend à une attaque contre le pont de bateaux que nous avons eu tant de peine à construire à Villa-Felha, sur le Tage. Si ce pont était détruit, nous nous trouverions coupés de nos immenses magasins d'Abrantès. Nous avons reçu hier l'ordre d'envoyer nos malades sur les derrières, et de prendre avec nous pour trois jours de biscuit et de riz, afin d'être prêts à marcher au premier moment. Notre fourrage consiste en joncs et en paille, qu'il faut aller quelquefois chercher à deux lieues. »

Voici les dernières relations officielles publiées par le *Moniteur* sur la suite des événemens de cette guerre.

Au midi, la petite colonne que commande le général Castanos, du côté d'Albuquerque, avait cru pouvoir profiter de l'éloignement de l'armée de Portugal, et se porter du côté de Montijo. Le général Girard y envoya le duc

d'Aremberg, qui nettoya avec son régiment les deux rives du Tage, culbuta tout ce qu'il rencontra, et poursuivit Castanos jusqu'aux frontières de Portugal.

Balleisteros, chassé du comté de Niebla, a débarqué à Algésiras et s'est réuni aux brigands des montagnes de Ronda. Le colonel Rignoux partit de Ronda le 12 septembre avec le 4e régiment du grand-duché de Varsovie; il surprit dans les montagnes 5 à 600 hommes qui s'y étaient cachés, et les fit passer par les armes : après différentes marches, il parvint à découvrir des amas considérables d'armes et de munitions dans différens endroits, entre autres à Montejaque et Ubrique; tout a été détruit, les rassemblemens ont été dispersés et ont eu plus de 1000 hommes tués. Notre perte est de 10 tués et 25 blessés.

Le colonel Combelle, avec sept compagnies du 94e, s'est porté sur Alcala de los Gonzales, que l'ennemi avait occupé et fortifié; il attaqua un bataillon qui défendait la ville, le culbuta et le dispersa; au jour, le mineur fut attaché à une des tours du château, le commandant se rendit à discrétion avec 300 hommes. Le lendemain, Balleisteros parut avec ses bandes : il n'était plus tems; il fut obligé de se retirer.

Le colonel Rignoux profitant de la marche de Balleisteros sur Alcala, se porta sur Ximena avec 1200 hommes; mais déjà Balleisteros était de retour : les insurgés, quoiqu'au nombre de cinq contre un, ne purent entamer notre colonne, et furent constamment repoussés.

Notre perte se monte à 12 hommes tués, 25 blessés et 25 faits prisonniers, parmi lesquels le colonel du 4e régiment de la Vistule. Le 28, une brigade avait marché sur Ximena, et le siége de Tarifa était ordonné.

Au centre, le général Darmagnac s'est établi à Cuença où il est en communication avec l'armée d'Arragon qui poursuit ses opérations. Le 12, le bruit courait à Madrid que le maréchal comte Suchet était entré à Valence. Voici jusqu'à ce moment les détails officiels que contient la correspondance avec le prince major-général.

Après la défaite d'Obispo le 30 septembre, je fus informé que les généraux O'Donell, Villa-Campa et San-Juan réunissaient 8000 hommes d'infanterie et 1500 chevaux à la chartreuse de Porta-Cœli : je partis dans la nuit du 1er octobre avec trois régimens de la division Harispe, la brigade Robert et 700 chevaux. L'avant-garde ennemie fut rencontrée à Betera; elle opposa d'abord quelque résis-

tance, mais elle fut bientôt culbutée par les hussards du 4e et quelques voltigeurs du 7e de ligne, quoiqu'elle fût soutenue par 300 dragons.

A une heure après-midi, nous reconnûmes le camp ennemi à la Puebla de Benaguacil : ses troupes, formées sur deux lignes, annonçaient l'intention de se défendre; les généraux Harispe et Paris, à la tête du 7e de ligne, formé en colonne d'attaque par bataillons, chargèrent l'ennemi, l'enfoncèrent, et le mirent dans une déroute complète. La difficulté du terrain, coupé de canaux, nous empêcha de ramasser un grand nombre de prisonniers, et donna à O'Donell le tems de se renforcer sur les hauteurs en arrière du village de Benaguacil; j'ordonnai au général Harispe de marcher à lui, tandis que le général Paris, sur la gauche, chassait des partis ennemis sur Ribaroja : à peine le général Harispe arrivait à Benaguacil, que l'ennemi opérait en toute hâte sa retraite. Mille chevaux de dragons de Numance, de la Maestranza et de Valence parurent alors dans la plaine. Le colonel Christophe, commandant le 4e régiment de hussards, forma deux de ses escadrons en colonne et un en bataille, et les chargea avec impétuosité : cette masse fut renversée et mise en fuite; plus de 100 hommes furent tués, 85 pris avec deux officiers et 100 chevaux; une partie de ces gens a fui sur Gistalgar, l'autre a passé précipitamment le Guadalaviar à Villa-Marchante. Nous avons eu dans cette affaire une trentaine de blessés et 25 chevaux tués ou blessés, qui ont été sur-le-champ remplacés. Le général Paris et le major Durand, du 7e, ont eu leurs chevaux tués sous eux. Le chef d'escadron Lemperrierre, du 4e de hussards, le lieutenant Schmitz, du même régiment, ainsi que le capitaine de voltigeurs du 7e, Gaury, se sont distingués par leur intrépidité.

Après avoir chassé l'ennemi au-delà de la Guadalaviar, je me suis assuré de sa dispersion complète : je vais faire pousser avec célérité les travaux du siége de Murviedro.

Black est resté dans Valence tranquille spectateur des deux combats dans lesquels les trois divisions de son armée ont été défaites.

Des paysans avaient tenté de se rassembler sur Onda et Lucena; le chef de bataillon Meneau, du 121e, a tué leur chef avec une cinquantaine de ses gens, et a dispersé les autres : ces villages sont occupés et sont rentrés dans l'ordre.

La garnison du fort de Péniscola a tenté une sortie le 1er de ce mois, et a attaqué avec une pièce de canon notre avant-poste de la Venta; le chef de bataillon Ronfor, du 114e, s'est de suite porté au secours du poste; l'ennemi a été repoussé avec perte, et a laissé entre nos mains un officier et huit soldats prisonniers.

Les travaux de San-Carlos de la Rapita avancent rapidement, et seront sous peu de jours dans un état de défense respectable.

De bonnes nouvelles de Batavia sont venues en Hollande comme un à-propos de circonstances pendant le voyage de LL. MM. dans ce pays; en voici les détails officiels :

« Le général Daendels, gouverneur-général de l'île de Java, est arrivé en France sur la corvette *la Sapho*. Il a apporté les nouvelles les plus satisfaisantes de cette colonie.

» La nouvelle de la réunion avait été apportée par le brick le *Claudius Civilis*, arrivé en février, et avait été reçue avec plaisir.

» Le général Jansen, nommé par l'Empereur gouverneur-général, était arrivé à Batavia le 25 avril, avec trois frégates. Le 16 mai, le général Daendels lui avait remis les pouvoirs en présence d'une assemblée du conseil suprême des Indes. Le 20, le général Jansen avait reçu les autorités constituées, qui avaient prêté serment entre ses mains. En juin, il avait reçu le serment des rois et princes du pays, qui avaient témoigné la plus grande joie de la nouvelle situation de la colonie.

» Le 16 mai, le général Daendels avait, par une proclamation, notifié sa démission et a fait reconnaître son successeur.

» Un arrêté du général Jansen, en date du 4 juin, rapporte un arrêté du gouverneur antérieur, qui défendait aux habitans d'avoir dans leurs maisons plus de deux vases remplis d'eau purifiée, avec ordre de reprendre la même précaution si la ville était déclarée en état de siége. Il paraissait que les craintes d'un débarquement d'ennemis étaient éloignées.

» L'armée était en bon état, et toutes les mesures étaient prises pour la défense de l'île. »

De retour à Amsterdam, où l'Empereur a rendu un grand nombre de décrets qui organisent, en Hollande, l'instruction publique, le budjet des recettes et des dépenses pour 1810, les maisons de détention, les dépôts de mendicité, la liquidation générale, les pensions, le service de

la garde nationale, le budjet annuel des recettes et des dépenses, les manufactures impériales, etc. LL. MM. ont reçu les hommages des habitans de cette troisième ville de l'Empire, au milieu d'une réunion brillante formée pour une très-belle fête. Elles ont daigné accueillir avec bonté l'expression des sentimens que leurs bienfaits ont gravés en caractères ineffaçables dans les cœurs dévoués et fidèles du sage et prévoyant Hollandais qui, cette fois, a perdu sa gravité accoutumée, son flegme imperturbable, et a prouvé que chez les nations les plus graves il est des sentimens assez vifs pour produire l'enthousiasme, et pour donner à ces nations une physionomie toute nouvelle, une attitude différente, et des moyens d'expression nouveaux. D'Amsterdam, LL. MM. ont été à Leyde, à La Haye, à Rotterdam, où elles ont trouvé dans le même peuple les mêmes témoignages de reconnaissance et d'attachement. Dans ces visites multipliées, où l'Empereur trouve naturellement quelques obstacles locaux à la rapidité ordinaire de sa marche; malgré quelques contrariétés de tems attachées à la saison et au climat, l'Empereur a tout vu, tout inspecté, et porté sur toutes les parties de services ce coup-d'œil qui est lui seul une amélioration, et qui en enfante d'innombrables. Il a partout accueilli, entretenu les fonctionnaires avec cet intérêt paternel qui multiplie les questions, et rend les réponses instructives en les encourageant par la bienveillance. De son côté, l'Impératrice a partout reçu et daigné entretenir les dames des villes admises à l'honneur de lui être présentées, heureuse d'avoir à exercer, en quelque sorte, la mission digne d'elle, d'annoncer à ses peuples les bienfaits de son époux, de les entretenir de son amour pour eux, et de recevoir à-la-fois et l'expression de leurs vœux, et celle de leur reconnaissance. Les villes des bords du Rhin, de Dusseldorf à Mayence, font des préparatifs pour recevoir LL. MM. dont rien d'officiel n'annonce positivement l'itinéraire pour leur retour à Paris. L'Empereur trouvera dans une activité complète tous les travaux d'utilité ou de magnificence qu'il a ordonnés. Les vastes conduits d'eau ouverts dans plusieurs quartiers sont presqu'achevés, et leur service est assuré; le marché des Augustins va être ouvert; celui du Temple l'est déjà; celui de Saint-Martin occupe ses constructeurs; l'intérieur du Louvre avance; la galerie nouvelle sur le Carrousel est achevée. Le magnifique pont d'Jéna est terminé; on y passera dans les premiers jours de novem-

bre; il offre du côté de Saint-Cloud un coup-d'œil admirable inconnu jusqu'ici à la capitale, tandis qu'à la droite du spectateur va s'élever majestueusement le palais quirinal de Paris, la demeure destinée au roi de Rome; déjà les démolitions sont très-avancées; la saison prochaine pourra être consacrée au tracé des rampes et aux fondations. Le Temple de la Gloire s'élève non loin de là ; il semble destiné à lier en quelque sorte la demeure du souverain qui préside aux destinées de l'Empire à celle du jeune prince sur la tête duquel doit reposer un jour cet immense héritage. S....

PARIS.

M. de Rossel, auteur de la relation du voyage de d'Entrecasteaux, et déjà membre du Bureau des Longitudes, vient d'être nommé membre de la première classe de l'Institut, à la place de M. de Bougainville.

— L'académie française tiendra une séance jeudi prochain pour la réception de MM. Lacretelle et Etienne. Elle a renouvelé son bureau. M. de Bassano est nommé président, M. Bigot de Préameneu vice-président.

ANNONCES.

Xe cahier de la quatrième souscription, ou XLVIe de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ce cahier contient la carte géographique de la Nouvelle-Grenade, Caracas et les Guyanes, avec les articles suivans : Voyage dans le Saterland, canton du département de l'Ems-Supérieur; par M. Depping. — Mémoire sur le mouvement elliptique des comètes; par M. Rosenstein. — Tableau civil et moral des Araucans, nation indépendante du Chili, traduit de l'espagnol, par M. P. — Description de la caverne de spath, dans l'île de Skye (Haute-Ecosse); par M. W. Makleay. — Notice sur un voyage au sommet de la montagne appelée Jungfrau, ou le pic de la Vierge, par M. Mayer. — Notice sur le voyage chez les Hindous, de M. Solvyns; et les articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée. Les première, deuxième et troisième souscriptions (formant 12 volumes in-8° avec 36 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent

chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les quatre souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux; par J. N. Corvisart, premier médecin de LL. MM. II. et RR., baron de l'Empire, officier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut, etc., etc. Dédié à S. M. l'Empereur et Roi. *Seconde édition*, corrigée et augmentée. Un vol. in-8°. Prix, br., 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

Nouvelle méthode pour reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité, par Avenbrugger. Ouvrage traduit du latin et commenté par J. N. Corvisart. Un vol. in-8°. Prix, br., 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

Discours prononcé dans le temple des Chrétiens de la Confession d'Augsbourg, rue des Billettes, à Paris, le 15 août 1811, jour anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur; par G. D. F. Boissard, l'un des pasteurs de ladite église. Imprimé par délibération du Consistoire. Chez L. Haussmann, imprimeur, rue de la Harpe, n° 80.

Les Hommes illustres de la ville de Rome, depuis Romulus jusqu'à César-Auguste; ouvrage traduit du latin, conforme à l'édition que le traducteur a donnée du texte, avec des corrections et augmentations, enrichi de notes historiques et littéraires, précédé d'un coup-d'œil sur la ville de Rome, sur les mœurs et coutumes de ses habitans, et suivi d'un tableau des personnages célèbres qui existèrent en Grèce et en Italie depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Constantin-le-Grand; par M. Boinvilliers, correspondant de l'Institut de France, etc. *Seconde édition*. Un vol. in-12 de 396 pages, avec le texte en regard. Prix, relié en basanne, 3 fr. 25 c.; cartonné, 2 fr. 75 c.; broché, franc de port, 3 fr. 30 c. Chez Aug. Delalain, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 5; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

La traduction en vers d'un choix des poésies de Catulle, par M. Mollevaut, traducteur de *Tibulle*, paraîtra le 1er janvier prochain.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXXXIX. — *Samedi* 16 *Novembre* 1811.

POÉSIE.

Fragment du troisième chant d'un poème sur la Peinture.

DE L'EXPRESSION.

. . . .

VAINEMENT, avec choix prodiguant les couleurs,
Vous charmez nos regards par des accords flatteurs ;
Vainement, sous vos mains légères et savantes,
Naissent de doux contours et des formes vivantes ;
Si de nos passions vos pinceaux enflammés
N'embrâsent vos héros sur la toile animés,
Ce spectacle éclatant, que notre esprit rejette,
Nous lassera bientôt de sa pompe muette.

Rappelez-vous Orphée : au cri de ses douleurs,
Les tigres, les rochers ont répandu des pleurs.
Cette fable est pour vous une leçon utile.
Qu'ainsi, dans vos tableaux, la nature docile,
Des teintes du sujet prompte à se revêtir,
Partage les transports que nous devons sentir.
Voulez-vous exprimer une scène touchante,
La vertu malheureuse et la beauté mourante?

Par une ombre douteuse et de pâles couleurs,
Attristez la nature émue à ses douleurs.
Offrez-vous à nos yeux les sanglantes images
D'une passion sombre et de ses noirs orages?
Que dans un site affreux qui frappe de terreur,
Des vents, de la tempête éclate la fureur;
Des transports du héros agitez le ciel même.
Mais faites plus encore, et par un art suprême
Dévoilez à nos yeux dans les malheurs passés
La source des malheurs par vos mains retracés,
Et qu'à nos cœurs émus vos peintures fidelles
Annoncent leurs effets et leurs suites cruelles.
D'un seul moment alors le tableau déchirant
Aura d'un long récit l'intérêt dévorant.

Voyez-vous retracés sur la toile éloquente
Tancrède et sa maîtresse et leur lutte sanglante (1).
Sans doute le combat fut terrible et cruel!
Ah! que de coups portés avant le coup mortel!
Tous ces débris épars de lances et d'armures,
Ce gazon teint de sang et ces larges blessures,
Attestent des guerriers l'audace et la fureur.
La nuit de ce combat avait voilé l'horreur.
Tancrède enfin triomphe; une clarté douteuse
N'éclaire qu'à regret cette victoire affreuse.
Lui-même, pour donner au guerrier malheureux
Le signe rédempteur qui nous ouvre les cieux,
Dans son casque brisé, de son sang tout humide,
Vient de puiser les flots d'une source limpide.
Il découvre le front de son fier ennemi....
Dieu! comme à cet aspect tout son corps a frémi!
L'étonnement, l'horreur sur son visage empreinte
Frappent nos yeux surpris et nous glacent de crainte.
Ses pleurs mêlés au sang qui couvre sa pâleur
Révèlent ses regrets, accusent son erreur.
Malheureux! tu frappais une amante adorée...
Bientôt, en la voyant dans tes bras expirée,
Affaibli de douleur plus que de sang versé,
Tu tomberas près d'elle et comme elle glacé.

(1) Sujet tiré d'un magnifique épisode du Tasse. Voyez *la Jérusalem délivrée*, chant XII^e^.

Déployez le même art dans la sombre peinture
De ces noires fureurs dont frémit la nature.

Si, de retour enfin dans ces lieux redoutés
Toujours par le malheur et le crime habités,
Après de si longs jours perdus pour sa colère,
Oreste vient pleurer au tombeau de son père,
S'il vient y consacrer aux mânes infernaux
Le glaive destiné pour des crimes nouveaux;
Que l'air soit menaçant, la lumière voilée,
Et, comme le héros, la terre désolée;
Que lui-même, accablé par sa longue douleur,
Retrouve sur la tombe une atroce vigueur,
Et, sortant des enfers, que l'ombre de son père
L'enflamme, en l'embrassant, d'une ardeur meurtrière.
Que son regard terrible et ses flancs oppressés,
Son geste menaçant, ses cheveux hérissés,
Et son front jeune encor ridé par la souffrance,
Pâle de son affront, pâle de sa vengeance,
Découvrent à nos yeux le trouble de son cœur,
Un destin inflexible excitant sa fureur,
Guidant tous les transports de son aveugle rage,
Le poussant dans le crime; et cet affreux orage
Que les Dieux dans son sein ont pris soin d'exciter,
Amassé dès long-tems, et tout près d'éclater.
Ah! quel sera l'effet d'une telle colère?
Tremblez, peuples d'Argos! il va frapper sa mère.
Et, chassé de vos murs, teint du sang maternel,
Errant et dévoré d'un remord éternel,
En horreur à la terre, en horreur à soi-même,
Traînant par-tout des Dieux la vengeance suprême,
De spectres, de terreurs sans cesse environné,
Son nom fera frémir l'univers étonné.

. . . .

J. R. Auguste Fabre.

ÉPITRE A MON AMI, SUR LA RICHESSE.

Chéri de l'amitié, caressé par l'amour,
De myrtes, de lauriers, couronné tour-à-tour,
Coulant dans les plaisirs ta brillante jeunesse,
Que peux-tu donc encor désirer? — La richesse.

La richesse, dis-tu? mortel ambitieux!
Par des vœux insensés crains d'irriter les Dieux;
Crains que ces Dieux, jaloux de ton destin prospère,
Ne t'accordent cet or donné dans leur colère.
Cesse de souhaiter des trésors superflus,
Fuis-les comme un écueil funeste à tes vertus;
Et, content désormais de ton heureux partage,
Garde ce sort modeste, ambition du sage.

Le riche et l'indigent forment les mêmes vœux.
Modérer ses désirs est l'art de vivre heureux.
Supposons un moment que, de ton humble aisance,
Tu fasses, dès ce jour, un pas vers l'opulence:
Adieu les doux travaux et les paisibles soins.
Aussitôt je te vois, fuyant l'œil des témoins,
Déposer, dans le sein d'une sombre retraite,
Et ton ame et ton or en la même cassette.
Dévoré de soupçons et d'un souffle alarmé,
Tu ne dormiras plus que l'œil demi-fermé.
Ce n'est plus pour la gloire alors que ton cœur veille,
Ce n'est plus pour l'amour que l'aurore t'éveille;
Le désir dévorant d'augmenter ton trésor,
De compter, recompter et recompter encor,
Est le seul qui t'obsède et qui t'offre des charmes.
L'infortuné jadis faisait couler tes larmes,
Et tu lui prodiguais un secours généreux;
Mais il fuit maintenant ton abord rigoureux.
Ton or, ton or, voilà ta gloire et ta tendresse!
Je te vois indigent au sein de la richesse,
De peur de l'acheter, refuser le plaisir,
Et, pour entasser l'or, oublier d'en jouir.
Malheur à tout mortel que cette soif dévore!
Pauvre, on a désiré; riche, on désire encore:
Rien de l'ambition ne peut combler les vœux.

Ah! du moins si cet or pouvait nous rendre heureux!
Si, grâce à l'or, nos noms au temple de Mémoire
Etaient plus vite inscrits par la main de la Gloire;
De la tendre amitié s'il resserrait les nœuds;
Si, du Dieu de Paphos purifiant les feux,
Notre amante en était plus tendre et plus fidelle;
Enfin, lorque la parque au tombeau nous appelle,
Si cet or désarmait l'inflexible Atropos,

Je dirais : amasssons, oublions le repos
Pour cet heureux trésor, source de tant de joie.
Mais on sait qu'au théâtre, à la cabale en proie,
Ainsi que Richemont, ce n'est point réussir,
Que de prodiguer l'or pour se faire applaudir ;
Que pour un noble cœur elles sont trop vulgaires,
Ces palmes que l'on doit à des mains mercenaires.
On sait que l'amitié, que l'amour fastueux,
Perdent le doux plaisir d'être chéris pour eux ;
Et qu'un brillant amas de cet or qu'on envie
Ne peut ni prolonger ni racheter la vie.

Tu le vois ; on peut être et riche et malheureux,
Ne perds donc plus tes jours en de stériles vœux.
Ah! fuis d'un vil métal les amorces perfides,
Et recherche avec moi des trésors plus solides.
La fortune est volage et laisse des regrets,
Mais il est d'autres biens qui ne trompent jamais,
Qui seuls font le bonheur et dont la source est pure.
Plaisirs si peu goûtés, enfans de la nature,
Vous fuyez des palais les lambris somptueux
Et cherchez l'humble toît du mortel vertueux.
Ces plaisirs, ces vrais biens sont dans ta métairie,
Près d'un ami constant, d'une épouse chérie,
Ce jeune et tendre objet, charme de tes beaux jours ;
Dans les jeux enfantins d'une troupe d'amours,
Image de vos traits, richesse d'un bon père,
Qui joindront tes vertus aux grâces de leur mère ;
Dans l'étude des arts, qui remplit nos loisirs,
Et qui, loin du Potose, offre de vrais plaisirs.

Abjure dès ce jour ton humeur inquiète,
Et vis content de peu dans ta douce retraite.
Que la soif des trésors n'égare plus ton cœur ;
Et si tu vois briguer un métal corrupteur,
Au mortel que séduit cette honteuse ivresse,
Dis : la félicité n'est point dans la richesse ;
Si l'avare au bonheur croit son or suffisant,
L'homme sage en ses vœux, sensible, bienfaisant,
Qui chérit les beaux-arts, que la nature enflamme,
Doit toujours le trouver dans le fond de son ame.

F. DE VERNEUIL.

CONTRE LES DÉTRACTEURS DE LA POÉSIE (1).

MUSES ! quels blasphèmes impies
Attaquent vos droits immortels ?
Les avides mains des harpies
Osent donc souiller vos autels.
Doctes filles de Mnémosyne,
Au mépris de votre origine
Et de vos sublimes concerts,
Quelques écrivains téméraires
A célébrer les faits vulgaires
Voudraient rabaisser l'art des vers.

Achille reçut les hommages
De la savante antiquité.
Son nom qui traversa les âges
Croissait toujours plus respecté.
On fait pour flétrir sa mémoire
Passer les rayons de sa gloire
Au travers d'un prisme imposteur.
Pouvez-vous, absurdes critiques,
Jusque sur ces tems héroïques
Porter un œil profanateur ?

Vous osez blâmer Alexandre
D'avoir envié les beaux vers
Qui, sur les rives du Scamandre,
Fixent les yeux de l'Univers.
Ses regrets menacent la terre.
C'est pour mériter un Homère
Qu'il vole aux plus nobles travaux.
Désir immense de louange !
Sur les bords étonnés du Gange
Tu vas conduire ce héros.

Si des actions mémorables
Clio garde le souvenir,
Ses fastes souvent peu durables
Ne traversent point l'avenir.

---

(1) Ces strophes répondent à un article inséré, il y a environ six mois, dans le feuilleton d'un journal célèbre.

Tandis qu'aux murs d'Alexandrie
Les flammes de la barbarie
Consument tous ses monumens,
Aux vers la mémoire fidèle,
Gardant leur empreinte éternelle,
Les ravit à la faulx du Tems.

En vain votre rage ennemie,
Zoïles trop audacieux,
Voudrait fermer à Polymnie
Les oreilles des demi-dieux.
Le héros amant de la gloire,
Sait bien qu'au temple de Mémoire,
Où l'attend l'immortalité,
C'est la sublime poésie
Qui lui versera l'ambroisie
Au nom de la postérité.

Du génie illustre conquête,
Sachez que le même laurier
Ombrage le front du poëte
Comme le casque du guerrier.
Dans les sentiers de l'Elysée
L'auteur divin de l'Odyssée
Suit les rois vainqueurs d'Ilion;
Et c'est en vain que votre audace
Veut de l'Olympe et du Parnasse
Rompre l'éternelle union.

Par M. L***.

ÉNIGME.

Je suis d'une origine antique,
Car suivant certaine chronique,
Elle remonte à l'âge d'or,
Autrement, si l'on veut encor,
Au tems que le bon vieux Saturne
Habitait les bords du Vulturne,
Dans le palais du roi Janus
Où le Dieu se tenait reclus.
Quoi qu'il soit de mon origine,
Combien de gens criraient famine

S'ils n'avaient pas d'autre aliment
Que ce que l'on veut très-souvent
Que je reçoive et que j'avale?
Est-ce donc ainsi qu'on régale
Celle dont la fidélité
Est égale à l'antiquité?

Par CARVILLE (de Tonnayboutonne).

LOGOGRIPHE.

LECTEUR, si la chose te plaît,
Tu peux avec mon tout présenter un placet;
Et puis, par grâce spéciale,
En me coupant la queue obtenir une place.

S........

CHARADE.

NE soyez pas trop le premier,
Ou sur ma foi vous serez dupe.
A plaire quiconque s'occupe
Dessus comme dessous doit être le dernier.
Quant à l'entier,
Nous le prenons à la chandelle,
Du moins assez communément.
La femme en fait aussi le jour un ornement;
Mais chez nous, ainsi que chez elle,
Cet entier-là couvre ordinairement
Plus d'une tête sans cervelle.

B.

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Peut-être.*
Celui du Logogriphe est *If*, où l'on trouve : *fi.*
Celui de la Charade est *Chèvrefeuille.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Le règne de Louis XI, et de l'influence qu'il a eue jusque sur les derniers tems de la troisième dynastie; par Alexis Dumesnil. — Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr. 60 c., et 4 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

S'il suffisait d'avoir et d'annoncer de hautes prétentions pour produire un bon ouvrage, il ne manquerait rien sans doute au mérite du *Règne de Louis XI*, par M. Alexis Dumesnil. Cet auteur n'est pas de ceux qui s'agenouillent dans une humble préface pour demander grace au lecteur de l'ennui qu'ils vont lui causer. M. Dumesnil commence, au contraire, par faire le procès à tous les historiens modernes qui ont la bonhommie de citer les dates et de multiplier les faits; il compare leurs discussions et leurs digressions aux bizarres ornemens de l'architecture gothique, et déclare que pour son compte il va imiter ces grands et immortels artistes qui revinrent les premiers à la noble architecture des Grecs. Il condamne ainsi en deux mots les Voltaire, les Hume, les Robertson, et ne propose comme modèles dignes d'être imités que Tite-Live et Tacite.

Ce début, nous l'avouerons, nous avait assez faiblement prévenus en faveur de M. Dumesnil; car nous avons le malheur de croire à ce vieux préjugé que la modestie est inséparable du vrai mérite. Cependant l'importance du but annoncé par notre auteur nous engagea à passer sur la présomptueuse légèreté de sa préface; ce but, dit-il, était de considérer dans le règne de Louis XI la révolution qu'il a produite dans la monarchie, et jamais on ne fut mieux placé qu'à l'époque où nous sommes pour considérer et juger les révolutions. Peut-être, disions-nous, M. Dumesnil, instruit par celle que nous avons essuyée, trouvera-t-il quelque chose de nouveau à dire sur le gouvernement de ce monarque

fameux, qui, malgré ses perfidies et ses cruautés, est regardé par tant d'écrivains comme un grand roi, parce qu'il fit aussi sa révolution en mettant les rois hors de page.

C'est dans ces dispositions que nous avons commencé à lire l'ouvrage qui nous occupe, et si nous avons été trompés dans nos espérances, ce n'est pas du moins dans celle d'y trouver quelque chose de nouveau. Nous y avons lu, par exemple, que c'est une *intention malheureuse de liberté* inhérente à la nation, et *toujours mal exprimée*, qui produisit autrefois les grandes divisions de la monarchie et créa les maires du palais ; nous y avons vu que c'est dans César et non dans les Régulus, les Scipions ou les Emile qu'il faut chercher le peuple romain tout entier ; et que Louis XI astucieux, cruel et perfide, était le Français de son siècle, comme Louis XIV fut le Français du sien. Nous y avons fait quelques découvertes un peu moins importantes, mais ce qu'il y a de plus nouveau dans l'ouvrage, c'est le résultat auquel l'auteur nous conduit ; savoir, que c'est aux changemens opérés par Louis XI dans la monarchie, qu'il faut attribuer et la Ligue qui, au seizième siècle, fut au moment de la démembrer, et les assassinats d'Henri III, d'Henri IV, de Louis XV, et enfin notre dernière révolution. Vous ne vous y attendiez guère, mais on peut vous faire voir la marche de l'auteur en peu de mots : Louis XI, pour rabaisser les grands, fortifia le pouvoir du peuple ; or, si vous hésitez à croire que ce fut le peuple qui fit la Ligue, vous ne nierez pas du moins qu'il n'ait fait la révolution. Avec un peu de soin, de dialectique et d'érudition, il n'est même pas très-mal aisé de suppléer les faits intermédiaires. Rien n'est plus séduisant que cette manière d'expliquer l'histoire en s'arrêtant à un moment donné. Voltaire a fort bien démontré quelque part qu'un brame avait été la cause de la mort d'Henri IV, en s'avançant du pied droit plutôt que du pied gauche pour se baigner dans l'Indus ; et l'assassinat d'Henri IV ayant considérablement influé sur la suite de l'histoire, il serait aussi facile de prouver que c'est ce même pied droit du brame qui a causé

la révolution, qu'il l'a été d'attribuer à une paire de gants l'honneur d'avoir sauvé la France dans la guerre de la succession. Le malheur de M. Alexis Dumesnil, c'est de n'avoir pas été assez infatué de sa cause favorite pour négliger toutes les autres, infatuation absolument nécessaire dans les démonstrations de ce genre, et sans laquelle on est sujet à se contredire à tout moment. C'est, en effet, ce qui est arrivé à l'auteur du *Règne de Louis XI*. Quoiqu'il regarde ce prince déloyal et dissimulé comme le Français de son siècle, il ne peut s'empêcher, dans une note (page 15), de regarder une noble franchise comme le caractère français de son tems. Après avoir annoncé le pouvoir attribué au peuple par Louis XI comme la cause de nos derniers malheurs, il retrouve cette cause dans la révocation de l'édit de Nantes sous Louis XIV, dans la tolérance prêchée par les philosophes sous Louis XV; et il la retrouve encore dans l'institution et les maximes de cette adroite société des jésuites, dont tant de bonnes dévotes et même d'innocens dévots déplorent aujourd'hui la perte, persuadés qu'elle aurait pu seule nous préserver de la révolution.

Sans nous amuser à citer d'autres contradictions que M. Dumesnil a encore répandues dans son ouvrage, et qui toutes ont la même source, nous nous bornerons donc à lui faire observer qu'il est lui-même homme de trop bonne foi pour écrire ainsi l'histoire dans un système. La bonne-foi commande l'examen, l'examen fait naître le doute, et il faut des talens qui n'appartiennent pas à tout le monde pour l'étouffer ou le dissimuler. Mais, nous dira-t-on, si le tableau systématique du règne de Louis XI n'a pas réussi à M. Dumesnil, cet ouvrage annonce-t-il du moins, dans son auteur, les talens suffisans pour écrire l'histoire d'une manière moins ambitieuse? Cette question est assez difficile à résoudre. Comment décider d'après un ouvrage dont le plan est radicalement vicieux, si l'auteur est en état d'en concevoir et d'en exécuter un raisonnable, sur-tout lorsqu'il débute par censurer ceux des historiens les plus estimés? M. Dumesnil a cependant quelquefois des vues

très-saines. Il expose fort bien la politique de Louis XI, qui ne jouissant encore que d'une puissance mal affermie, jointe à un titre imposant, laissait ses ennemis se consumer en folles entreprises, fomentait leurs divisions, les combattait plutôt par la corruption que par les armes, et se tenait toujours prêt à profiter de leurs fautes et de leurs revers. Il le compare ingénieusement à l'araignée qui tend furtivement ses filets, puis se retirant au centre de ses embûches, attend dans un insidieux repos que sa victime se livre elle-même couverte de cent liens (p. 104). Ailleurs, M. Dumesnil établit un parallèle très-bien raisonné et très-bien suivi entre Louis XI et Tibère. Il lui échappe de tems en tems de bonnes et solides réflexions, telle que celle-ci (p. 67) au sujet de la position et des richesses de l'Angleterre : « Il n'en est pas des nations comme des particuliers ; l'or, parmi elles, ne paye ni le rang, ni la puissance : s'il en était autrement, Carthage eût acheté Rome et toute sa gloire. » Mais à côté de ces choses bien écrites et bien pensées, se trouvent des passages obscurs, louches, ampoulés. Après avoir comparé Louis XI à l'impure araignée, M. Dumesnil compare les jésuites à l'abeille qui laisse son aiguillon dans la blessure qu'elle a faite. Il prend le ton d'un homme qui montre la lanterne magique, lorsqu'il veut tracer rapidement la décadence de Charles-le-Téméraire. Il vous propose une énigme lorsqu'il vous dit (p. 150) que là où s'apprêtent les progrès de la vie, c'est là précisément que la mort prend naissance ; et cette énigme est d'autant plus embarrassante qu'il est difficile de dire ce que c'est que la naissance de la mort. La première phrase de son ouvrage est une autre espèce d'énigme dont la réflexion peut seule débrouiller le sens, et ce qui peut-être est pis que tout cela, c'est le pathos où se jette notre auteur lorsqu'il veut parler de la Providence. Que conclure de cette bigarrure et de ces contradictions ? que pour le règne de Louis XI en particulier, on le connaîtra mieux dans le président Hénaut ou dans un chapitre de Voltaire que dans l'ouvrage de M. Alexis Dumesnil, et qu'en général cet écrivain qui ne manque ni d'imagination, ni de vues, a besoin, avant d'entre-

prendre une nouvelle histoire, de se faire des idées plus justes de la nature de l'histoire et des devoirs de l'historien, de renoncer à l'exagération et à l'enflure, et de se persuader que la clarté et la simplicité sont les premières qualités qu'il doit donner à son style, s'il veut se procurer des lecteurs. M. B.

Ma Brochure, en réponse aux deux Brochures de Madame de Genlis; par L. S. Auger. Avec cette épigraphe :

Furens quid femina possit.
Æneid. liv. V.

Prix, 1 fr. 50 c. — A Paris, chez *Colnet*, libraire, quai Voltaire.

Que les ennemis de Mme de Genlis y prennent garde. L'opinion publique est sujette à de singuliers retours; elle n'est jamais plus près de louer une chose ou un homme, que lorsque l'une ou l'autre a été l'objet de ses censures les plus amères et souvent même les plus justes. Il y a, dans presque tous nos sentimens, une force de réaction qui nous rejette dans un sentiment contraire à celui que nous venons d'éprouver. Jamais, assurément, écrivain ne souleva contre soi plus d'indignation que Mme de Genlis, lorsqu'on la vit, dans un ouvrage consacré aux personnes de son sexe qui se sont illustrées dans les sciences ou les lettres, distiller sur les unes le fiel de la critique, sur les autres le venin de la calomnie, attaquer enfin des réputations en quelque sorte sacrées et que les contemporains avaient léguées au respect et à l'admiration de la postérité. Il n'y eut qu'une opinion et qu'une voix sur ce déplorable abus du métier d'écrire. Aussi, quand les journalistes, organes, cette fois, de l'opinion publique, firent justice de ce délit littéraire, virent-ils applaudir à chacun de leurs coups. Tel, parmi eux, fut remarqué par son adresse à manier l'arme légère du ridicule; tel autre par des coups plus fermes et mieux assénés, que Mme de Genlis trouvait

lourds ; tout le monde voulait combattre et beaucoup se retirèrent, comme Oreste, avec le regret

De n'avoir pu trouver de place pour frapper.

Il parut trop évident que M^{me} de Genlis avait été blessée dans le combat ; et le public, comme à Rome dans les combats de gladiateurs, cria *hoc habet* (elle en tient) ; mais sans exiger d'elle, comme le peuple romain, qu'elle tombât avec grâce. Est-ce de ce moment que date ce retour des esprits à la commisération, que je signalais au commencement de cet article ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà au moins trois personnes à qui j'entends dire : *Cette pauvre M^{me} de Genlis !* et voilà que moi-même, en lisant la brochure de M. Auger, je me prends à dire : *Pauvre M^{me} de Genlis !* D'où peut naître ce sentiment ? M. Auger aurait-il violé quelqu'une de ces bienséances dont le public est un juge si délicat, et montré trop peu d'égards pour le sexe de son adversaire ? mais je ne vois rien, dans ses trois premiers articles, que ne puisse avouer la critique la plus décente et la plus mesurée : à la vérité, dans les deux autres, qui sont une réplique, il se montre un peu plus sévère ; mais M^{me} de Genlis lui en avait donné le droit par sa réponse. Est-elle donc d'ailleurs une victime faible et sans défense ? Je vois, au contraire, que l'agression est toujours de son côté, et que maintenant encore elle n'attend que la guérison de ses blessures, pour recommencer de nouveaux combats. Cette pitié ne serait-elle pas plutôt celle qu'inspire la faiblesse, même astucieuse et perfide, lorsqu'elle est terrassée par un ennemi vigoureux qui brise entre ses mains le stylet dont elle voulait le frapper ? Je n'ai l'honneur d'être ni janséniste, ni moliniste : mais je me rappelle (toute comparaison à part) qu'en lisant les Provinciales, et voyant ces pauvres théologiens de la compagnie de Jésus écrasés sous la dialectique de Pascal ou battus avec leurs propres armes, il m'est arrivé quelquefois de dire, en souriant : pauvres jésuites ! Il semble que ce soit un sentiment qu'inspire la vue de tout combat où les forces sont trop inégales, de quelque côté que soit le droit. . . . . . .

Quoi qu'il en soit, si M^me^ de Genlis parvient à inspirer ce sentiment tout nouveau à son égard, c'est à M. Auger qu'elle en aura, en très-grande partie, l'obligation. Je sais bien que le dicton populaire est vrai, et qu'*il vaudrait mieux faire envie.* Mais quoi! M^me^ de Genlis, qui, à l'en croire, a fait la guerre avec tant de succès contre les philosophes du dernier siècle, a dû s'attendre à quelques revers.

La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.

Aussi, que ne lui laissait-on, dans son ouvrage : *De l'influence des femmes sur la littérature française*, exhumer tranquillement cinq ou six victimes et violer leurs mânes? On pouvait déjà juger que son humeur belliqueuse était beaucoup diminuée, ou qu'elle sentait elle-même ses forces affaiblies : là, du moins, elle ne s'attaquait qu'à des femmes et à des femmes mortes, ou à ce bon La Fontaine qu'elle accusait de plagiat, ou à un pieux archevêque dont la soumission aux volontés de l'église était connue, et qui, à la voix de ce nouveau docteur, aurait bien pu rétracter dans le ciel son *Télémaque*, comme il avait rétracté, ici bas, son livre des *Maximes des Saints.* Voilà, au contraire, que s'élève un défenseur de mesdames Dudeffant de l'Espinasse, Necker, Cotin et de Fénélon. Pour celui-ci, je dois dire que le défenseur lui-même est embarrassé de son rôle.

« A quelle fâcheuse nécessité, dit-il, M^me^ de Genlis » vient-elle de me réduire? Fénélon inculpé et justifié! » c'est, je l'avoue, un vrai scandale, et je rougis de la » part que j'y ai prise. On fait injure au public, on » outrage Fénélon lui-même lorsqu'on essaye de défendre » sa vertu et son génie. »

Profitons de cet aveu de l'auteur de la Brochure; ne renouvelons pas une discussion dans laquelle les lecteurs ont presque à se reprocher le plaisir qu'ils ont pris. M. Auger a assez d'autres occasions de combattre M^me^ de Genlis. Parlons d'abord d'un avertissement qui se trouve en tête de sa réponse. On y voit par quelles raisons M. Auger, auteur de cinq articles imprimés dans

le Journal de l'Empire, sur le livre de l'*Influence des femmes*, s'est déterminé à leur donner une nouvelle publicité.

« Mme de Genlis, dit-il, m'accuse de les avoir rem-
» plis de calomnies et d'odieuses personnalités. Je veux
» que le prétendu corps de délit ait la même forme, la
» même consistance que les actes d'accusation ; je veux
» opposer brochure à brochure ; je veux que la mienne
» poursuive celles de Mme de Genlis, qu'elle aille se
» placer dans les mêmes mains qui ont feuilleté les
» siennes, et ensuite (si on ne les en juge pas toutes
» indignes) s'associer à elles dans les mêmes recueils. »

Un faux brave, après avoir essuyé deux fois le feu de Mme de Genlis, aurait pu se féliciter intérieurement, en trouvant en tête de sa seconde brochure : *Ma dernière réponse au feuilleton du Journal de l'Empire.* Mais M. Auger en paraît aussi surpris que fâché, et c'est de la meilleure grâce du monde qu'il relève son adversaire de cette espèce de vœu formé en présence du public.

« Mme de Genlis peut, en toute sûreté de conscience,
» faire une troisième brochure contre moi. J'oserais l'en
» prier, si je ne craignais par là de lui donner l'envie
» de n'en rien faire. »

Une des ruses qu'emploie le plus fréquemment Mme de Genlis et dont ses adversaires paraissent avoir le plus à se plaindre, c'est de citer faux. En effet, tout le monde ne sait pas quel avantage prend, dans une polémique, celui qui se saisit le premier de cette arme. D'abord le plaisir de prêter à autrui des opinions absurdes pour se donner le plaisir plus facile encore de les réfuter; ensuite l'embarras où se trouve naturellement l'écrivain cité inexactement pour rétablir et son opinion et son texte; ces répétitions obligées des mêmes mots; ce retour fréquent, mais presque indispensable, des mêmes formules : *Vous dites que j'ai dit : je n'ai point dit cela ; voici ma phrase*, etc. etc. Embarrassé dans une pareille discussion, eût-on le plus heureux talent d'écrire, on court le risque d'ennuyer, même en parlant de Mme de Genlis. Aussi M. Auger ne s'est-il pas laissé prendre à ce piège. Il se contente de signaler la fraude et de réta-

blir en quelques endroits le texte que Mme de Genlis altère, tout en affectant d'employer les caractères italiques; ou bien il redresse le sens de quelques phrases que ce Procuste littéraire s'est amusé à torturer. Il s'appesantit pourtant davantage sur ce petit artifice, lorsque Mme de Genlis l'emploie à l'égard de quelques auteurs de la Biographie de MM. Michaud. Cette dame, comme on sait, a pris l'engagement de relever les erreurs de faits, les fautes de style et de langage qu'elle remarquera dans les livraisons successives de cet intéressant ouvrage. Elle a déjà lancé une brochure qui n'a pas à la vérité tenu tout ce qu'elle avait promis. Elle y relève cependant entr'autres choses un article de M. Ginguené sur Andreini, et sur-tout une phrase de cet article qui lui donne une grande occasion de s'égayer. Voici cette phrase, telle que la cite Mme de Genlis. « Andreini » *donna des fragmens de sa femme* Isabelle. » Cela ne veut pourtant pas dire, ajoute-t-elle, qu'Andreini *mit sa femme en pièces*. « Voilà sûrement, dit M. Auger, » une plaisanterie d'un goût bien délicat; mais si l'on » s'apercevait que le passage est faux et controuvé? » Puis le voilà citant le texte de M. Ginguené, qui dit qu'Andreini *donna une édition des fragmens de sa femme* Isabelle : ce qui est un peu différent. Ce M. Auger est terrible pour citer et pour citer juste; car, à l'occasion de ce même passage, il en cite un de Mme de Genlis qui lui sert à qualifier le procédé dont elle venait d'user envers M. Ginguené.

« Quoi! diront les gens du monde, est-il possible » qu'une *femme auteur*, pour peu qu'elle se respecte, » ose faire un tel mensonge (car il faut bien dire le mot » propre)? Oui, cela est très-possible, et même très- » *vrai*. » (Préface de *Bélisaire*.)

Je ne sais comment fait Mme de Genlis pour trouver M. Auger si *lourd*, si *assoupissant*, etc. etc. Il me paraît à moi formé à la bonne école, nourri de la lecture des meilleurs écrivains, et particulièrement de Mme de Genlis elle-même. On dirait que pas un des 90 ou 100 volumes de cet infatigable auteur ne lui est échappé, qu'il les a tous lus, relus, médités et commentés. Il est vrai qu'il

ressemble un peu à ces enfans drus et forts d'un bon lait, dont parle La Bruyère, et qui battent leur nourrice. Mais voilà en quoi il a tort. Que M. Auger, admirateur de Mme de Genlis, ait extrait de ses ouvrages ce qui lui a paru le plus remarquable, qu'il ait fait, comme je le suppose, de ces extraits, un corps de doctrine, un cours de morale à son usage, applicable aux différentes situations dans lesquelles il pourrait se trouver : rien de mieux. Mais qu'il se fasse de ces principes, des armes contre leur auteur, n'est-ce pas mettre tous les bons cœurs contre lui et faire dire? *Cette pauvre Mme de Genlis!*

Parce que, fière de soixante ans de succès, elle aura dit avec un ton un peu trop avantageux peut-être, qu'elle referait un article de la Biographie, faut-il aller rappeler le mot de Gluck en parlant de Piccini : *Si son Roland réussit, je le referai*, et citer ce qu'elle-même disait à cette occasion? « Ce mot est d'un genre qui ne me plaira » jamais ; un langage constamment modeste est de si bon » goût! » N'est-ce pas-là abuser de sa mémoire et donner encore à dire ? *Pauvre Mme de Genlis!*

Parce que, dans un de ces mouvemens d'humeur mutine qu'on pardonne aux enfans gâtés, elle aura menacé de faire imprimer des lettres qui lui avaient été écrites pour un autre usage, faut-il lui rappeler si cruellement ce qu'elle a dit sur le secret des lettres? « qu'il » est sacré entre particuliers, et que l'on commet une » insigne bassesse quand on viole ce secret pour satis» faire des passions particulières. » N'est-ce pas vouloir encore faire dire? *Pauvre Mme de Genlis!*

Parce qu'innocemment, et sans aucun mouvement d'orgueil, elle aura parlé *des nouvelles éditions de ses ouvrages, qui paraissent en grand nombre dans ce moment*, faut-il lui jeter au nez qu'elle a dit autrefois? « Je » n'ai jamais conçu qu'un auteur eût le courage de dire : » *On a fait plusieurs éditions de mes ouvrages.* Sous » quel prétexte ose-t-on dire de pareilles choses au pu» blic? etc. etc. » Voilà encore pour faire dire : *Pauvre Mme de Genlis!*

Je sais bien que toutes ces citations sont exactes ; et à cet égard, il faut rendre justice à la probité littéraire

de M. Auger. Il me dira qu'il ne s'est pas toujours contenté de ce genre d'escrime, et qu'il n'a pas toujours pris les armes de M^{me} de Genlis pour la combattre. Je sais encore cela, et je ne sache pas que j'aie jamais lu dans les ouvrages de cette dame le passage suivant, que j'extrais de la *petite réponse à l'examen critique de la biographie universelle*.

« Elle (Madame de Genlis) a bonne envie de porter » des coups dangereux, c'est une justice à lui rendre; » mais sa main est si débile, si peu sûre et souvent si mal- » adroite! Ses traits sont lourds, mal acérés, émoussés » d'avance. Pour suppléer à leur mauvaise trempe, elle » en empoisonne quelquefois la pointe. Mais comment » pourraient-ils nuire? Ils n'arrivent pas à moitié che- » min, ils tombent plus près de celle qui les lance, que » de ceux qu'elle en voudrait frapper; et tout leur effet, » quand ils en ont, est de blesser la triste amazone qui » ne sait plus autre chose alors que se plaindre du mal » qu'elle s'est fait elle-même, et injurier les gens qu'elle » n'a pas su percer. MM. Suard, Ginguené et Michaud » n'ont point à se défendre et ne se défendront pas : si je » les voulais venger, je serais, à coup sûr, désavoué » par eux. Il ne faut pas déranger le trop risible spec- » tacle que donne aujourd'hui au public une femme en » colère, qu'on voit, seule dans l'arène, s'escrimer de » loin contre plusieurs hommes qui ne daignent pas ré- » pondre à ses provocations et s'apercevoir de ses vaines » estocades. Quelques bonnes ames la plaindront......

Et vraiment voilà ce qui me fait dire : *Pauvre M^{me} de Genlis!* *Une bonne ame de vos Abonnés.*

Note des Rédacteurs. — Nous n'avions point encore rendu compte de la brochure de M. Auger. Nous profitons de l'article qui nous est envoyé, pour la faire connaître à nos lecteurs, et adresser en même tems quelques reproches à M^{me} de Genlis. Les rédacteurs du Mercure ont plus que d'autres des droits à sa reconnaissance : ce sont eux qui pourraient lui dire :

Vous auriez bien aussi quelque grace à nous rendre.

C'est sur eux qu'elle s'est exercée avec le plus d'avantage

dans ce persifflage léger et badin qu'elle ne condamne que lorsqu'on rend compte d'un ouvrage de femme. Ils lui ont fourni le sujet de la plus agréable page de sa première brochure; et ils sont tout-à-fait oubliés dans la seconde. Qu'il leur soit du moins permis d'espérer qu'elle ne les oubliera pas dans la troisième.

Poésies de madame la comtesse de Salm. — In-8°. — A Paris, de l'imprimerie de *Firmin Didot*, à sa librairie, rue Jacob, n° 24. (1811.)

Nous avons vu, il y a quelques années, une guerre poétique assez vive dont les femmes auteurs étaient le sujet. Un grand poëte, que des juges, qu'on peut se permettre de ne pas regarder comme infaillibles, ont décidé depuis peu n'être ni grand, ni presque même poëte, Le Brun avait pris là-dessus un travers qu'il soutint avec beaucoup d'esprit et de talent, mais qui, j'en demande pardon à sa mémoire, n'en était pas moins un travers.

Dans cette mauvaise cause, il se croyait fort de l'opinion de Molière, qui ne fait cependant rien pour lui. Arnolphe élève bien son Agnès dans une ignorance profonde; il dit bien que c'est assez pour elle *de savoir prier Dieu, l'aimer* (lui Arnolphe), *coudre et filer*; mais Arnolphe est un personnage ridicule, et nous voyons ce qui lui en arrive. Dans les Femmes savantes, ces trois femmes sont insupportables, et l'ignorante Henriette est la seule aimable de la pièce: mais c'est la sotte manie de la science, c'est l'humeur aigre et l'esprit tortu des unes, c'est le charmant caractère de l'autre qui font la différence, et point du tout le plus ou le moins de savoir. Henriette pourrait entendre très-bien le grec, sa mère, sa tante et sa sœur ne savoir pas lire, et les choses, au fond, rester les mêmes, quoique sous d'autres formes. Qui n'a pas connu, dans sa vie, des femmes instruites, et en même tems douces et bonnes; d'autres qui, comme on dit, ne savaient ni A ni B, et cependant d'un commerce aussi insoutenable que les Bélises, les Philamintes et les Armandes?

Voulez-vous connaître ce que Molière pensait réelle-

ment là-dessus ? n'écoutez point son bonhomme Chrisale, qui n'a qu'une lueur de gros bon sens, avec un esprit étroit et borné ; demandez-le plutôt à Clitandre, qui est un homme de bon esprit et de bon ton, un homme du monde bien élevé. Il vous dira très-nettement, il est vrai, *que les femmes docteurs ne sont point de son goût*; mais, de peur que vous ne vous y trompiez, il ajoutera, sur-le-champ, qu'il consent qu'une femme ait des notions, ou, comme il le dit un peu improprement, *des clartés de tout ;* voici seulement les restrictions qu'il y met et que tout homme juste y peut mettre comme lui :

Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait
Elle sache ignorer les choses *qu'elle sait ;*
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

Il trouve donc très-bon qu'elle sache, qu'elle étudie, qu'elle ait du savoir en un mot, pourvu qu'elle n'en fasse pas un ennuyeux étalage.

Et dans tout cela, encore, il n'est question que de science ; que dirait-il donc du talent en général, et en particulier du talent d'écrire, et plus particulièrement encore d'écrire en vers ? Quoi ! vous accordez à une femme l'art du dessin, même l'art de peindre ; vous recherchez en elle l'art du chant, celui de jouer des instrumens, la science de l'harmonie qui exige non-seulement de l'exercice et de l'habitude, mais de l'application, et une étude sérieuse ; vous ne lui refusez pas, sans doute, le don de penser, de sentir ; vous lui pardonnez d'être émue, charmée, transportée en entendant les vers de Racine, de Voltaire, et les vôtres ; et si un goût naturel, développé par une éducation soignée, la porte à cadencer ses pensées, à mesurer l'expression de ses sentimens, à tâcher d'imiter par l'harmonie de ses vers ce langage harmonieux des grands poëtes qui l'a tant de fois et si profondément émue, vous lui en ferez un crime !

Mais elle aura des prétentions, une exigeance, un orgueil, une aigreur impossibles à supporter...... Elle les aura, croyez-vous, uniquement parce qu'elle écrira en vers? Cela serait trop absurde. Lui passerez-vous la prose? Distinguerez-vous quelle prose elle pourra écrire? Si M^me^ de Sévigné eût employé à tracer des caractères, des passions, une action suivie, le talent supérieur qu'elle a dépensé tout entier à s'entretenir familièrement avec sa fille, si elle eût écrit des romans comme son amie M^me^ de La Fayette, l'en aimeriez-vous moins? Sévigné, La Fayette, La Suze, ces noms inscrits par les Grâces dans les fastes de notre littérature, ne furent-ils pas aussi les noms des femmes de la société la plus douce et la plus aimable?

Vous allez, je le vois bien, m'objecter telle femme qui a fait aussi des romans et de jolies petites pièces de théâtre, et des traités d'éducation, et de la morale, et des histoires, et que sais-je? tout ce qu'on peut entasser et ressasser dans des centaines de volumes; qui nous étale, depuis long-tems, précisément les qualités que vous dites, qui en est venue maintenant à s'en prendre à tout le monde, à mordre celui-ci, provoquer celui-là, *examiner* l'univers, se ruer à grands coups de plume sur son sexe comme sur le nôtre. Qu'en voulez-vous conclure? rien autre chose, si vous m'en croyez, que les tristes dispositions qu'elle avait reçues de la nature, dispositions que les heureux succès de sa jeunesse avaient assoupies, que la première apparence d'un succès contraire a réveillées, que des chutes réitérées et les progrès de l'âge exaspèrent, et qui ne s'assoupiront plus?

Qu'est-ce que la douce poésie a de commun avec tout cela? car c'est de la poésie qu'il s'agissait dans cette guerre, et c'est-là qu'il en faut revenir. C'est le talent poétique qu'un homme qui avait plus que du talent refusait aux femmes. On lui objectait les La Suze, les Deshoulières de l'autre siècle, les La Suze et les Deshoulières du nôtre; il n'en tenait compte, et pour peu que l'on insistât, il avait une épigramme toute prête contre les femmes-poëtes et contre leurs défenseurs.

Quoiqu'on m'ait fait l'honneur de m'attribuer une

aveugle partialité pour lui, et que la peine très-gratuite que j'ai prise d'être l'éditeur de ses Œuvres m'ait valu une assez forte part au feu roulant de critiques et presque d'injures que l'on a fait sur lui quand cette édition a paru, je n'ai jamais été de son avis sur ce point-là, non plus que sur quelques autres; et je suis presque tenté aujourd'hui d'en avoir du regret. Voici une si belle occasion de revenir d'une prévention même invétérée!

M^me^ la comtesse de Salm, connue d'abord par des poésies légères, que les censeurs les plus difficiles veulent bien pardonner aux femmes, s'est permis ensuite une tragédie lyrique en trois actes, qui, en laissant à la musique du savant compositeur M. Martini toute la part qu'elle a eue dans ce succès, n'aurait cependant pas obtenu cent représentations et plus, si l'auteur n'y eût pas mis de son côté le talent que le titre seul de Sapho fait attendre, et si elle n'eût assorti le fond, les accessoires et le langage de sa pièce à l'idée que l'on a de cette patrone des femmes-poëtes.

Depuis quelques années, elle a fait plus : elle a entrepris de faire parler la raison en vers, et de revêtir des pensées morales qui ne sont point communes d'un style ferme, précis, quelquefois même austère, et qu'on pourrait appeler mâle si le sexe de l'auteur n'avertissait de n'en point donner au style. C'est bien plus qu'il n'en faut assurément pour devenir, non pas un Bélise ou une Armande, celles-là sont des sottes et des folles, mais enfin telle que les adversaires des femmes-auteurs prétendent qu'elles sont, ou telle que beaucoup de gens qui ne professent pas une opposition aussi marquée craignent qu'elles ne soient.

Écoutez cependant les amis de M^me^ de Salm, et les hommes et même les femmes qui forment sa société; ils vous diront qu'on n'est ni plus aimable, ni plus égale, ni plus simple, que personne n'a moins de prétention ni à l'esprit, ni dans l'esprit, qu'elle aime à parler de toute autre chose que de vers et sur-tout de ses vers. Ils vous diront beaucoup d'autres choses qu'il ne faut point répéter ici, et qui paraîtraient des fadeurs aux yeux du public et aux siens. . . . . . .

Laissons donc là les thèses générales, laissons même les parallèles, quoiqu'il s'en présente naturellement, qu'au reste tout le monde peut faire; concluons qu'il en est de la passion d'écrire comme de toutes les autres, et particulièrement comme de celle de l'amour: elles prennent toutes la teinte du caractère, et ne font que développer et renforcer le naturel.

La première moitié de ce recueil de poésies, qu'on en peut regarder comme la plus considérable, est remplie par dix Epîtres ou Discours en grands vers : dans toutes ces pièces, l'auteur prend pour sujet des préjugés ou des erreurs à combattre, des vérités à établir, ou du moins, dans les unes comme dans les autres, ce qui lui paraît tel, ce qui le lui paraît bien réellement, et non ce qu'elle se fait ou un jeu d'esprit, ou un rôle convenu d'appeler ainsi. On voit, à la franchise et souvent même à la véhémence de son style, qu'elle est vraiment persuadée; et si l'on n'est pas toujours de son avis, on ne peut du moins pas lui soutenir, comme on le pourrait souvent à d'autres, qu'elle n'en est pas non plus.

La première Epître est adressée aux femmes. M^me^ de Salm y prend en main la défense de son sexe, non-seulement contre l'injustice dont il est question au commencement de cet article, mais en général contre toutes les injustices des hommes, contre tous les genres de supériorité qu'ils affectent, tous les assujétissemens et toutes les exclusions qu'il leur a plu d'imposer aux femmes. En ennemie aussi habile que brave, elle ne se tient pas toujours sur la défensive; elle attaque et blesse à son tour, et c'est sur-tout à ceux qui voudraient arracher aux femmes les armes de la main qu'elle se pique de prouver comment elles peuvent sans servir. Quel poëte satirique désavouerait les vers suivans?

Mais déjà mille voix ont blâmé notre audace;
On s'étonne, on murmure, on s'agite, on menace;
On veut nous arracher la plume et les pinceaux :
Chacun a contre nous ses chansons, ses bons mots.
L'un, ignorant et sot, vient, avec ironie,
Nous citer de Molière un vers qu'il estropie;
L'autre, vain par système et jaloux par métier,

Dit d'un air dédaigneux : *elle a son teinturier.*
Des jeunes gens, à peine échappés du collége,
Discutent hardiment nos droits, leur privilége;
Et leurs arrêts, dictés par la frivolité,
La mode, l'ignorance ou la fatuité,
Répétés en échos par ces juges imberbes,
Après deux ou trois jours sont passés en proverbes, etc.

Bientôt elle fait succéder à ce ton qu'une femme ne peut garder long-tems celui du sentiment qui lui sied toujours. On croit avoir tout dit pour détourner les femmes de la culture des arts et des lettres en leur rappelant les devoirs de la maternité : c'est en mère qui les a remplis, et qui les remplit encore, qu'elle répond à cette objection.

O nature, ô devoir! que c'est mal nous connaître!
L'ingrat est-il aveuglé, ou bien feint-il de l'être?
Feint-il de pas voir qu'en ces premiers instans
Où le ciel à nos vœux accorde des enfans,
Tout entières aux soins que leur âge réclame,
Tout ce qui n'est pas eux ne peut rien sur notre ame?
Feint-il de ne pas voir (1) que de nouveaux besoins
Nous imposent bientôt de plus glorieux soins,
Et que pour diriger une enfance timide
Il faut être à-la-fois son modèle et son guide?
. . . .
Disons tout. En criant : femmes, vous êtes mères!
Cruels, vous oubliez que les hommes sont pères;
Que les charges, les soins sont partagés entr'eux,
Que le fils qui vous naît appartient à tous deux,
Et qu'après les momens de sa première enfance,
Vous devez plus que nous soigner son existence?

---

(1) Je mets en italique deux petites négligences, deux répétitions de mots, dont la seconde est celle que je désirerais le plus voir corrigée, parce qu'elle tient à une espèce d'usage que la paresse d'un poëte célèbre a établi, et qui consiste à répéter mot pour mot un hémistiche et quelquefois plus, sous prétexte de donner au style plus de force ou de mouvement. A quoi bon répéter ce qu'on a dit, quand on a de la place et qu'on est en fonds pour dire autre chose?

Ah! s'il étoit possible, (et le fût-il jamais?)
Qu'une mère un instant suspendît ses bienfaits,
Un cri de son enfant, dans son ame attendrie,
Réveillerait bientôt la nature assoupie, etc.

Tel est en général le ton de versification de Mme de Salm, et l'on conviendra qu'il y aurait au moins une rigueur excessive à vouloir, sous ce prétexte, interdire la poésie à qui se montre en même tems si bon poëte et si bonne mère.

On trouve le même talent et la même verve dans l'Epître à un jeune auteur *sur l'indépendance et les devoirs de l'homme de lettres*, dans celle à un vieil auteur *mécontent de se voir oublié*, dans le Discours *sur les dissentions des gens de lettres*, terminé par un tableau terrible du méchant, et par une imprécation contre lui *in extremis*, qui est l'effet ou d'une inspiration bien véhémente, si elle s'adresse aux méchans en général, ou d'un ressentiment bien profond si cette imprécation avait, comme on le crut dans sa nouveauté, une application particulière, et si elle était lancée par la vengeance.

N'y a-t-il point quelque chose d'un peu paradoxal dans l'Epître *sur les inconvéniens du séjour de la campagne, adressée à une femme de trente ans qui veut renoncer à la ville?* C'est peut-être mon amour bien constant et bien vrai pour la campagne qui me le fait croire; mais il me semble que l'auteur s'est dissimulé à elle-même des raisons très-fortes qui combattent les siennes. Il est vrai qu'elle ne veut détromper des illusions du bonheur champêtre qu'une femme jeune encore, qui a fait jusqu'alors ses délices de la ville, que les vices, les travers et les plaisirs fatigans du monde en ont dégoûtée, qui a connu cependant les jouissances de l'esprit, celles des arts, et qui se promet à la campagne un bonheur où elles n'entreront plus pour rien. On sent qu'alors l'auteur se donne des avantages dont son talent sait profiter. Il est vrai de plus que ce n'est ni par dépit, ni par dégoût qu'il faut habiter la campagne, si l'on veut y être heureux, qu'il faut l'habiter parce qu'on l'aime, parce qu'on y éprouve un attrait toujours renaissant dont rien ne peut tenir lieu quand on le connaît, ni donner l'idée quand on l'ignore.

C'est encore, mais tout le monde n'est pas assez heureux pour y pouvoir trouver cette jouissance, c'est parce qu'on y fait mieux, plus aisément et plus utilement le bien que par-tout ailleurs; parce que, avec une fortune qui à la ville irait à peine à la simple aisance, on est riche à la campagne et que l'on peut dire à peu de frais : je ne verrai pas autour de moi un malheureux. C'est sous ces différens points de vue et sous quelques autres qu'il y aurait peut-être une réponse à faire à cette épître, sans se priver pour cela d'y reconnaître le même talent de raisonner et d'écrire que dans les autres.

Mais le grand ouvrage de M^me^ la comtesse de Salm; celui dont elle s'occupe depuis dix ans et dont elle ne nous donne encore, en trois Epîtres, que la première partie, ce sont ses Epîtres à Sophie contre le mariage, ou plutôt contre les hommes. Elle a été inspirée dans ce projet par les satires de Juvénal et de Boileau contre les femmes, mais on la croit facilement quand elle promet de prendre une autre route et un ton tout différent. « Ses Epîtres, dit-elle, ne sont véritablement que des conseils prudens donnés à une jeune personne qui songe à se marier, et une suite de tableaux des malheurs qu'entraîne une union mal assortie, tableaux dont le but n'est pas de détourner d'un lien qui seul peut faire le bonheur de la vie, mais d'en faire sentir toute l'importance. » Avec tout cela, on trouvera peut-être que la mesure de ces conseils est un peu forte, que si après avoir tracé dans sa première Epître le *tableau général des dangers d'un mauvais choix*; dans sa seconde, ce qui était facile, ceux d'une union formée avec *un mari trop jeune*, un mari de vingt ans; et dans sa troisième, ce qui était encore moins difficile, les dangers ou plutôt les désagrémens d'*un mari vieillard*, elle détourne aussi sa Sophie de s'unir avec *l'homme de trente ans*, avec l'homme qui, parvenu à la force de l'âge, et à tout le développement de la raison, peut enfin, selon l'expression même de l'auteur, *aimer celle qu'il a choisie*, il restera peu de latitude au choix que cette amie peut faire.

C'est ce que nous verrons dans les Epîtres suivantes,

si jamais elles sont finies et publiées ; mais que sait-on ? Mme de Salm se trouve peut-être maintenant sur un terrain peu favorable à l'entière exécution de son dessein ; peut-être a-t-elle trouvé, sans l'avoir prévu, une réponse sans replique aux objections qu'elle méditait encore. Ce sera une perte pour la partie satirique de son talent ; mais il faudra bien qu'elle s'en console et que nous nous en consolions aussi, si c'est au profit de son bonheur.

Je ne m'en dédirai point, l'aimable auteur est revenue trop souvent, dans ses Epîtres, au ton de la satire pour qu'on ne reconnaisse pas dans son talent une partie que l'on peut nommer satirique, et qui est peut-être plus dominante qu'elle ne le croit. Comment appeler autrement ce portrait qu'elle fait, non de l'homme de tel ou tel âge, de tel ou tel caractère, mais de l'homme en général?

Les hommes sont moins bons que tu ne le supposes.
Bizarre composé de divers élémens,
Combattu par l'orgueil, la raison et les sens;
Faibles aveo excès, forts avec arrogance,
Vaincus par leurs désirs, vainqueurs de leur prudence;
Affligés par nos pleurs et les faisant couler,
Abusant de leurs droits pour nous les rappeler;
Fatigués des plaisirs qu'ils obtiennent sans peines,
Vantant l'indépendance et recherchant les chaines;
Nous blâmant des défauts qui les charment en nous;
Esclaves ou tyrans, volages ou jaloux (a),
Et pour comble de maux, forts de notre faiblesse,
Toujours chers à nos cœurs qu'ils déchirent sans cesse.
Voilà quels sont pour nous ces êtres dangereux,
Pour qui seuls nous vivons et qui vivent pour eux.

On sent que le portrait entier du mari de vingt ans ne peut et ne doit être qu'une satire, et que ce serait une grande faute si celui du mari vieillard ne l'était pas;

(a) Dans ce vers, nous en sommes quittes à bon marché. L'auteur pouvait dire :

Esclaves et tyrans, volages et jaloux;

et je prends la liberté de lui proposer cette variante.

cette faute, il suffit de ces vingt vers pour prouver que l'auteur ne l'a point commise.

Mais, qu'attendre du sort dans un fatal lien,
Misérable union en disputes féconde,
Où l'un naît à la vie et l'autre meurt au monde,
Où chaque pas qu'on fait éloigne d'un plaisir,
Où l'œil épouvanté ne voit pas d'avenir,
Où des fleurs du printems l'épouse couronnée
Des frimas de l'hiver se trouve environnée,
Où d'un tems qui n'est plus l'inflexible rigueur
Elève un demi-siècle entr'elle et le bonheur?
Qu'attendre d'un époux dans cet âge terrible
Où l'on se trouve heureux de n'être plus sensible,
Où la glace des sens pénétrant jusqu'au cœur,
D'un vieux garçon aimé fait un mari grondeur,
Qui blâmant par boutade, approuvant par caprice,
Croit que l'âge est un titre et la jeunesse un vice;
Qui de regrets amers sourdement consumé,
Est jaloux d'être craint plutôt que d'être aimé;
Qui vient sans cesse à tout opposer une digue,
Que l'ennui satisfait, que la gaîté fatigue,
Qui croirait, sur le trône où le tems l'a porté
Par un mot caressant blesser sa dignité? etc.

La plupart des sujets traités dans ces Epîtres, amenaient nécessairement des peintures pareilles, et donnaient peu de place à des couleurs plus douces. On voit cependant, par le second passage que j'ai cité, que la muse de M^me^ de Salm est loin d'y être étrangère, et il ne serait pas difficile d'ajouter dans ce même genre d'autres citations. Plusieurs morceaux et mêmes plusieurs scènes de l'opéra de Sapho ont la teinte de sensibilité que le sujet comporte, et l'on en trouve aussi dans un assez grand nombre des Poésies diverses. L'auteur n'a pas admis dans ce recueil toutes celles que l'on connaît d'elle. Le choix qu'elle en a fait est le même qu'aurait fait la critique, si la critique eût été assez sévère pour vouloir y faire un choix.

Je demande à M^me^ la comtesse de Salm la permission de revenir, en finissant, sur le projet de ses Epîtres à Sophie, dont elle a suspendu l'exécution. J'oserai lui

dire qu'elle a fait assez pour prouver qu'elle peut beaucoup davantage, mais que cet état de guerre ouverte avec tout notre sexe peut, en se prolongeant, lui donner un air de Clorinde et de Marphise, deux guerrières assurément fort belles, mais auxquelles on préfère la tendre Herminie, et qu'elle peut faire de son beau talent des emplois qui la satisferont elle-même davantage.

D'ailleurs, je ne sais si je me trompe, et si je vois trop en beau, mais il me semble que cette guerre entre les deux sexes a fini par un accommodement, qu'il y a eu des transactions faites, que l'on est convenu de se passer réciproquement ce qui a besoin d'une mutuelle indulgence, et qu'enfin, sauf les cas particuliers, on s'entend maintenant assez bien.

Parmi les petites comédies de Dancourt il y en a une fort gaie et que l'on donnait souvent autrefois, parce que Préville, de joyeuse mémoire, y jouait à mourir de rire un rôle de cocher ivre. Ce cocher de fiacre a amené *au Moulin de Javelle* une belle dame et sa suivante, qu'il prend pour ce que vous entendez bien. Il veut être payé; on le rudoie. Il ne se fâche pas, mais il insiste; on le traite de misérable : écoutez donc, mes princesses, dit-il enfin, avec sa langue embarrassée : « Vous autres, et » nous autres, nous ne saurions nous passer les uns » des autres. »

GINGUENÉ.

VARIÉTÉS.

INSTITUT DE FRANCE.

BEAUX-ARTS. — La séance publique que la classe des Beaux-Arts de l'Institut impérial de France a tenue, au mois d'octobre dernier, a offert, comme elle offre tous les ans, beaucoup d'intérêt. M. J. Le Breton, secrétaire perpétuel, a d'abord présenté le tableau des objets qui ont occupé pendant l'année la classe dont il est l'organe, tableau qui comprend aussi l'état des écoles de Paris et de Rome, c'est-à-dire des études des élèves de première ligne dans ces deux grands gymnases des arts. Il a désigné les travaux

de huit peintres, cinq sculpteurs, cinq architectes, trois graveurs en taille-douce, un graveur en pierres fines, et de trois compositeurs de musique qui composaient en 1809 et 1810 l'école impériale des Beaux-Arts à Rome. Eloigné du ton emphatique de l'éloge qui, au lieu d'encourager les jeunes talens, les enivre d'eux-mêmes, M. le secrétaire perpétuel ne montre que les devoirs qu'ils ont à remplir, les espérances qu'ils donnent et le but qu'ils doivent atteindre. Il faut lui savoir gré d'adopter cette manière qui est en même tems dans les convenances de ses fonctions et dans celles de la raison. Dans tous les arts de l'imagination, il est rare que l'éloge et la critique soient mesurés.

La classe des Beaux-Arts de l'Institut a sollicité le ministre de l'intérieur de mettre un terme aux contrefacteurs qui moulent et contremoulent impunément les ouvrages des sculpteurs et des graveurs en médailles : elle a payé le tribut de ses lumières au même ministre pour l'établissement d'une nouvelle école de dessin en faveur des ouvriers d'un des quartiers les plus industrieux et les plus peuplés de la capitale, et sur l'encouragement à donner à un graveur qui pourrait exécuter en petit sur la pierre et sur le bronze des portraits qui deviendraient des monumens historiques qu'on néglige trop de perfectionner et même de produire. M. Le Breton rappelle à ce sujet la gravure sur pierres fines qui a été cultivée dans tous les siècles où les arts ont prospéré et qu'on semble oublier totalement.

Entre plusieurs instrumens nouveaux, tels que *la basse et contrebasse guerrières* inventées par M. Dumas, et dont on doit espérer des résultats heureux, le mélodion de M. Diez, la Classe des Beaux-Arts de l'Institut a éminemment distingué l'orgue expressif de M. Grenié. C'est une découverte du plus grand intérêt, et qui réunit la simplicité et pour ainsi dire la perfection. « On savait, dit M. le » secrétaire perpétuel, étendre presqu'à l'infini les effets » de l'orgue. Il avait conquis presque tous les instrumens ; » mais il semblait, par sa conquête même, condamné à ne » leur parler qu'en maître, et les touchantes émotions, la » la grâce, lui étaient refusées. Il reçoit de M. Grenié le » droit de charmer et d'attendrir. L'Institut et l'école impé» riale de musique (le Conservatoire) l'ont jugé de même. » Suit une analyse claire et précise de cet instrument.

Des perfectionnemens apportés au piano-forte par M. Schmidt, à la clarinette par M. Muller, musicien de la chapelle de l'empereur de Russie; des ouvrages de théorie

ou d'histoire musicale par MM. Choron, la Salette, Fayolle et de Brack, attestent que la quatrième Classe de l'Institut a eu, cette année, sous les yeux la preuve, ainsi que l'a dit son secrétaire perpétuel, « que la musique semble l'art » dont on s'occupe le plus d'étendre le domaine, de per» fectionner les méthodes et les instrumens. »

Passant ensuite aux corps d'ouvrages qui se publient sur les arts, et qui sont un moyen de juger du goût d'une nation, M. Le Breton a cité, en les caractérisant, l'histoire de l'art par M. Dagincourt; la description de Constantinople, la galerie de Florence, qui s'achève, la galerie du Musée Napoléon, par Filhol; les liliacées de Redouté, les ouvrages classiques publiés par Percier et Fontaine, Balthard, Vaudoyer, Landon; les ouvrages descriptifs de Solvyns, Humboldt, Willemin, Beaunier et Rathier, Milbert, Castellan: il annonce celui que M. Langlez va publier sur les monumens de l'Inde, et un voyage pittoresque dans le nord de l'Italie, par M. Bruun Néergard, avec des gravures d'après les dessins de feu Naudet; enfin un petit ouvrage de théorie *sur le bon goût*, ou *la beauté de la peinture considérée dans toutes ses parties*, par M. Lens d'Anvers, correspondant de l'Institut.

Passant ensuite par une transition touchante et animée au devoir imposé aux secrétaires perpétuels de l'Institut, de rendre un hommage public à la mémoire des membres décédés, M. Le Breton a fait l'éloge suivant de M. Chaudet.

Antoine-Denis Chaudet était né à Paris, le 31 mars 1763, de parens pauvres, et c'est ici que commence son éloge, car le premier usage qu'il fit de sa raison, fut d'apprendre qu'il n'avait rien à espérer que de lui-même. Les jeux de son enfance présagèrent sa vocation: il s'amusait à modeler d'instinct de petites figures en terre glaise. Un peu plus tard il restait dans une sorte d'extase d'admiration devant les statues, trop souvent médiocres, qui meublent nos jardins, comme on le vit dans la suite contempler les chefs-d'œuvre de l'art, pour s'en inspirer.

Il s'inscrivit à l'âge de quatorze ans parmi les élèves de l'Académie. L'heureuse révolution que l'influence de Vien avait opérée dans la peinture, n'avait point encore régénéré l'art statuaire; mais en se soumettant au goût de l'école, Chaudet suivit, autant qu'il le put, de meilleurs exemples que quelques sculpteurs commençaient à offrir à la jeunesse studieuse. Cependant, lorsqu'il remporta le grand prix, en 1784, sur le sujet de *Joseph vendu par ses frères*,

docile à l'esprit du tems, et peut-être aussi pour ne pas aliéner ses juges, il composa son bas-relief dans la manière de l'école. On y voyait des arbres, un pont et de petits garçons avec des chevaux. « J'y aurais mis de la pluie, disait-il assez plaisamment, si le programme l'eût ordonné. » Il est vrai qu'alors on représentait en sculpture jusqu'aux substances vaporeuses, les nuages et la fumée.

Malgré l'erreur qui appartenait à cette époque, le bas-relief de M. Chaudet méritait la couronne qui lui fut décernée : il annonçait déjà un beau talent. Les autres élèves, même ses concurrens, en reçurent une impression si vive qu'ils portèrent l'auteur en triomphe dans les salles et sur la place de l'Académie.

Cette année fut riche en beaux succès : on décerna deux prix de peinture très-remarquables, l'un à Drouais, l'autre à Gauffier, et à Hubert un prix d'architecture dont le souvenir s'est conservé dans l'école. Ces quatre artistes partagèrent le même enthousiasme et reçurent de leurs émules les mêmes honneurs : mais, par une sorte de fatalité, aucun n'a fourni la carrière commune de la vie. Drouais, mort à Rome avant que le laurier de son prix fût fané, occupe une place entre les grands maitres, par le tableau même qui lui avait mérité cette couronne (1). Le tableau de Rachel, par Gauffier, qui est aussi l'ouvrage couronné en 1784, semble inspiré par Le Poussin (2). Hubert a laissé la réputation d'un très-habile architecte, et Chaudet a fait Cyparisse pour la postérité. Mais tous auraient pu honorer encore la moitié du siècle.

De ce moment Chaudet fut passionné pour la sculpture et pour la gloire. Il se rendit à l'école de Rome, où il donna toujours l'exemple de la passion de l'étude, de l'honnêteté et de la douceur de mœurs que le commerce des arts devrait inspirer à ceux qui ne les auraient pas reçues de la nature. Il voulait connaître l'art dans toute son étendue : aussi le vit-on passer des vases étrusques aux loges de Raphaël, faire avec Drouais des croquis qu'on aurait pu attribuer à un habile peintre, puis se fixer sur les statues et les bas-reliefs antiques pour se pénétrer non-seulement du beau idéal de leurs formes, mais de l'esprit ingénieux de leur composition. Il revint à Paris, le 8 mai 1789, avec cette direction qu'il n'a jamais abandonnée. L'Académie royale de peinture et sculpture lui donna presqu'aussitôt le titre d'*agréé*, qui était le premier objet de l'ambition d'un artiste sortant de l'école de Rome.

---

(1) La Samaritaine. Ce tableau est dans le Musée Napoléon.
(2) Ce tableau est chez S. Ex. le ministre de l'intérieur.

Mais il existait alors un inconvénient grave, qu'on a omis de réparer dans la réorganisation des écoles et dans les encouragemens, donnés d'ailleurs aux arts avec tant de libéralité : les élèves, après avoir fini leur tems d'étude en Italie, rentraient en France avec des titres de gloire déjà anciens, mais sans travaux assurés, et s'ils ne rencontraient pas de ces hasards heureux qui dépendent du patronage individuel des hommes en place, ils pouvaient tomber subitement du triomphe dans la misère : c'est un écueil qui a été funeste à plus d'un talent. M. Chaudet avait lieu de le craindre, lorsque les travaux du Panthéon vinrent l'y dérober.

Au reste, le groupe qu'il a fait pour la décoration du péristyle de ce temple est un de ses meilleurs ouvrages : il est plein de sentiment et de pensée. Il exprime l'émulation de la gloire. La France, sous la figure de Minerve, montre la couronne de l'immortalité à un adolescent qui s'efforce de l'atteindre. Le jeune homme foule aux pieds le serpent de l'envie. Son expression, l'attitude de la déesse, la manière dont les figures se groupent font sentir au spectateur, encore plus qu'ils ne la lui expliquent, l'idée que l'artiste a voulu rendre.

Ce groupe ne fut pas apprécié par tout le monde, comme il l'est aujourd'hui : on n'était point encore entièrement revenu à la belle simplicité, et des artistes, habiles d'ailleurs, mais qui tenaient, sans s'en apercevoir, à l'ancienne manière, commirent l'erreur de le croire au-dessous d'un autre ouvrage, placé sous le même péristyle, et qui est loin de jouir de la même estime.

Chaudet éprouva, dans les dernières années de sa vie, une autre injustice à laquelle il se montra plus sensible : ce fut quand on refusa à son Œdipe le prix d'encouragement accordé à la sculpture, exposée au salon de 1801. Cet ouvrage est, je le répète, un de ses plus beaux titres de gloire ; car il est difficile de concevoir une composition mieux pensée pour l'art statuaire et une idée mieux exprimée. Un berger vient de détacher l'Œdipe, nouveau né, de l'arbre où il était suspendu par une courroie qui lui traversait le talon. Il tient cette jeune victime dans ses bras avec l'expression de l'intérêt dû à un malheur si précoce. Le chien du berger partage la sensibilité de son maître, et la révèle en quelque sorte ; il lèche la blessure du pied de l'enfant, et par la manière dont il se groupe, il présente, en prenant part à l'action, un support nécessaire pour l'exécution en marbre, moyen que l'on ne trouve le plus souvent que dans des accessoires plus ou moins gauches, et qui nuisent à l'intérêt du sujet.

Mais ces contrariétés qu'on rencontre dans toutes les carrières

n'abattaient point l'ame de Chaudet, qui était forte et constante. Il ne se plaignit jamais, et réfuta les mauvais jugemens par de beaux ouvrages.

La statue de Sa Majesté l'Empereur, placée dans la salle du Corps législatif, le bas-relief de la cour intérieure du Louvre, l'aimable groupe de Cyparisse se succédèrent rapidement et vinrent fixer leur auteur au rang des premiers statuaires modernes.

La statue de Sa Majesté réunit toutes les convenances : le style en est héroïque ; mais c'est un héros législateur, placé dans le sanctuaire des lois. L'attitude et l'expression en sont nobles, quoique simples. Le mélange de nud et de draperie est sagement combiné pour donner le caractère monumental, sans copier les costumes antiques, ni aucune des statues votives connues. La sérénité convenable au Législateur et au Monarque compose l'expression de la figure.

Le bas-relief de la cour du Louvre porte un autre caractère, qui était aussi dans le talent de M. Chaudet, savoir, la grâce et l'élégance. Il représente la poésie avec ses deux plus illustres chantres, Homère et Virgile. On y reconnaît l'imagination aimable et la pureté du goût de M. Chaudet.

Mais c'est principalement dans le groupe de Cyparisse qu'on retrouve toute la finesse de conception et la délicatesse de sentiment qui est répartie entre ses autres ouvrages. Le berger Cyparisse, favori d'Apollon, et à peine adolescent, tient dans ses bras un faon qu'il a blessé, et semble vouloir le consoler par ses caresses. La sensibilité se joint encore ici au mérite de la pensée : on dirait que le statuaire a été inspiré par le génie de Théocrite. Dans l'exécution, l'artiste a triomphé des plus grandes difficultés de l'art, en rendant avec pureté les formes et les contours de la jeunesse, qui, dans un pareil sujet, offrent le mélange de la grace féminine avec la vigueur naissante de l'autre sexe. Cette charmante statue, qui appartient encore à la veuve de M. Chaudet, est un monument que nous devons désirer de conserver en France pour l'honneur de l'école, et qui transmettra la gloire de son auteur aux siècles futurs.

Après cette élite des ouvrages de M. Chaudet, nous lui trouverions encore un assez grand nombre de titres pour une belle réputation. Ses statues de la Paix (3) et de Cincinnatus (4), le bas-relief dont il a décoré le plafond de la première salle du Musée Napoléon, et qui

---

(3) Cette statue (de grandeur naturelle), qui a été exécutée en argent, est placée dans le Palais Impérial des Tuileries.

(4) N'est encore qu'en plâtre, dans la salle du Sénat.

représente, sous les figures de trois femmes, gracieusement enlacées, la peinture, la sculpture et l'architecture; la figure allégorique de l'Amour qui tend un piège aux ames et qui les amuse avec des fleurs, ainsi que les petits bas-reliefs placés sur le socle, et qui sont comme autant d'épisodes de ce joli poëme, lui donneraient des droits bien réels à la renommée : la figure représentant la Sensibilité sous la forme d'une jeune personne qui touche la sensitive; Paul et Virginie qu'il a traduits en marbre, et auxquels il a conservé cette tendresse, cette puissance d'intérêt dont les a doués l'admirable talent de M. de Saint-Pierre; le Nid d'Amours; et en dessins, l'Elégie pathétique de l'Amitié consolatrice, à la porte d'une prison; le Triomphe de Psyché, à laquelle les différens peuples de la terre viennent rendre les honneurs divins, dessin capital par son étendue et son fini; un assez grand nombre d'autres dessins, profondément pensés, pour la magnifique édition de Racine, par P. Didot; le tableau représentant Enée et Anchise au milieu de l'incendie de Troye (5), tableau qui acheva de prouver que Chaudet aurait pu devenir un peintre d'une grande distinction; les nombreux sujets de médailles qu'il a composés et dessinés pour l'histoire numismatique de l'Empereur dont s'occupe la troisième Classe de l'Institut, tous ces ouvrages enfin, qui ne sont que les accessoires de sa réputation, n'attestent pas seulement l'activité et l'étendue du talent de M. Chaudet, mais bien mieux encore son esprit ingénieux et penseur, son imagination tempérée de raison et de sensibilité.

Dans cette immensité de travaux, nous ne croyons pas devoir nous arrêter sur les deux plus vastes, le Fronton du Corps législatif et la statue de la Colonne d'Austerlitz, parce que les conceptions en ont été généralement blâmées, et qu'il est certain que la première lui a été imposée, en même tems qu'il est douteux qu'il n'ait pas admis la seconde par complaisance. En effet, on ne peut point reconnaître son esprit judicieux dans le choix d'un costume idéal pour l'Empereur des Français, placé sur une colonne dont tous les ornemens et les costumes sont nationaux et du tems où nous vivons. Il n'aurait pas imaginé aussi, pour Frontispice du Temple des Lois, un épisode d'une victoire, quand on avait à consacrer un si beau sujet d'histoire législative : Napoléon donnant son Code immortel aux Français, et aux nations qui veulent participer à sa haute sagesse. La gloire de Chaudet est trop bien établie pour rechercher le mérite qu'on pour-

(5) Ce tableau fut exposé au Salon de 1798 : il a été gravé par M. J. Godrefroy.

rait trouver dans ces deux ouvrages, que d'ailleurs ses forces défaillantes ne lui ont pas permis de soigner autant qu'il l'aurait fait, si elles avaient secondé son caractère moral et son talent.

Il a exécuté un assez grand nombre de bustes. Je ne parlerai point de ceux de l'Empereur et Roi, ils se confondent, pour le mérite, avec la statue du Corps législatif, qui en est le type; mais il y en a deux qu'on doit placer parmi ses beaux ouvrages : savoir, un buste de feu Sabatier et celui de David Leroi. L'amitié et la reconnaissance l'avaient inspiré pour l'un et l'autre. C'est un trait qui caractérise encore M. Chaudet : son ame et son talent étaient étroitement unis.

Il ne fut pas seulement un des premiers statuaires : il eut encore le mérite d'être un des plus utiles. Lorsqu'il fut nommé professeur aux écoles de peinture et sculpture, il se livra avec ardeur aux fonctions de l'enseignement. Il avait tant réfléchi sur son art, il l'aimait avec tant de passion, que c'était un bonheur pour lui d'en exposer la saine doctrine et sur-tout d'en répandre le sentiment. Aussi les élèves de l'école, comme ses élèves particuliers, étaient avides de ses leçons.

Mais c'est sur-tout dans la commission du Dictionnaire de la langue des Beaux Arts et dans les discussions de ce travail que nous eûmes l'occasion de connaître la sagacité, la justesse, la trempe forte de son esprit. Instruit, mais non lettré, il nous étonnait tous par la manière analytique avec laquelle il concevait et disposait les articles nombreux qui lui étaient échus.

Il aurait été heureux pour l'art et pour nous qu'il se fût restreint à ces travaux spéculatifs et à l'enseignement : il existerait peut-être encore !

Mais n'augmentons point nos regrets par les pénibles réflexions que pourrait faire naître sa mort prématurée : sa vie a été pleine, quoique circonscrite à la moitié de la durée qu'il est permis d'espérer. Il a été estimé et chéri : il a obtenu toutes les distinctions du talent : il a senti tout ce qui fait le charme de l'existence, les tendres affections et la gloire. Plaignons donc seulement la digne compagne qu'il s'était associée et qui lui avait apporté elle-même une riche dot de talent : consolons sa douleur, en lui montrant le nom de CHAUDET consacré pour la postérité, et sa mémoire chérie des contemporains.

Il mourut le 19 avril 1810, au commencement de sa quarante-huitième année.

POLITIQUE.

Nous n'avons encore à faire connaître aucun événement important arrivé sur les bords du Danube. Les deux armées se tiennent respectivement en échec. Il paraîtrait que les Turcs cherchent à contenir les forces principales des Russes qui sont auprès de Giurgewo, tandis qu'ils manœuvrent contre leurs ailes; le général Kutusow au contraire semble préparer une attaque générale contre toutes les troupes qui ont passé sur la rive gauche du Danube, pour les rejetter de l'autre côté, et venir au secours de l'aile droite de son armée, afin qu'elle puisse reprendre, sous les ordres du général Essen, les positions qu'elle a quittées. Des lettres de Brody annoncent que le général Kutusow a déclaré aux Valaques qu'il n'abandonnerait leur territoire que si la victoire lui était enlevée dans un engagement décisif, ce qu'il ne paraissait pas redouter.

Tunis vient d'être le théâtre des troubles les plus sérieux, et d'une catastrophe sanglante. Les Turcs souffraient depuis long-tems de voir la régence entre les mains d'une famille maure, ils résolurent de renverser le bey, et de l'attaquer de vive force au Bardo, où il habite avec sa cour; mais le bey prévenu avait fait armer les Arabes et les autres troupes du pays. Les rebelles avaient arboré un drapeau vert qui est celui du grand-seigneur. Aussitôt que les troupes du bey furent réunies, les Turcs furent attaqués dans le fort où ils s'étaient retranchés. Le consul de France avait mis à la disposition du bey des artilleurs français arrivés récemment de Malte, où ils avaient été prisonniers. Après une forte canonnade les assiégés songèrent à se sauver par la fuite, si cela leur était possible. Certain de les atteindre au-delà des murs, le bey donna l'ordre de les laisser passer. Bientôt ils furent atteints sur le chemin de Tabara : la plupart étaient presque morts de faim et de fatigue; ils firent cependant à une vingtaine de lieues de Tunis une assez vigoureuse résistance, mais enfin il leur fallut succomber, et tous ont perdu la vie. Les dépouilles des Turcs furent partagés entre les Arabes vainqueurs. Ainsi s'est terminée cette conspiration : le bey a pris toutes les mesures de pru-

dence nécessaires pour que de semblables événemens ne puissent plus arriver.

Les dernières nouvelles de Londres sont du 4 de ce mois: elles n'apportent aucun changement aux idées précédemment données sur la santé du roi; mais *le Statesman* dont la plume ressemble à la lance d'Achille et guérit les blessures qu'elle a faites, *le Statesman* dont nous avons fait remarquer les derniers extraits, s'exprime en ces termes. « On a affiché hier (3 novembre) la note suivante au café Loyd.

» Les quatre transports chargés de munitions qui étaient partis il y a quinze jours pour la Baltique, s'en reviennent avec leurs cargaisons : ils ont mis à la voile, le 23 octobre, de la passe de Wingo. »

« Que diront maintenant, ajoute la même feuille, les gens qui déjà proclamaient la guerre entre la France et la Russie? ils avaient fondé leurs espérances sur le départ de ces bâtimens et croyaient y voir une preuve des intentions hostiles de la Russie; mais cette puissance a complètement trompé leurs calculs, malgré le besoin de munitions que nécessite la guerre avec la Porte. »

Le *Courrier* annonce définitivement le départ de lord Bentinck pour la Sicile. Il ne paraît pas y avoir de milieu : ou il apporte l'ordre d'évacuer l'île, ou celui d'en prendre militairement possession pour la sûreté de l'armée anglaise, pour celle aussi du peuple sicilien. Dans ce trouble, dans cette anxiété, à l'approche d'une catastrophe que tous les esprits prévoient et qui est redoutée de toutes les classes, les Napolitains réfugiés en Sicile où ils ont si imprudemment suivi l'ancienne cour, cherchent à quitter un si dangereux asyle; un très-grand nombre a fui, et est arrivé en Calabre, où le gouvernement les a accueillis avec bonté, et leur a permis de rentrer au sein de leurs foyers. Le *Courrier*, en parlant de la mesure de l'occupation, dit qu'un tel acte ne peut sans doute être provoqué que par de très-fortes raisons : probablement, dit-il, les ministres seront en état de les produire, et de prouver que les agressions et la conduite de la cour de Palerme les justifient; cependant on annonce que la reine est dans un état d'abattement extraordinaire; elle prend par jour jusqu'à six grains d'opium. On craignait qu'elle ne s'emparât de l'argent de toutes les banques des particuliers, et ne le remplaçât avec du papier. Les Anglais ont dans l'île 18,000 hommes.

Quant à l'Amérique du nord, les nouvelles reçues à Londres continuent à être à la guerre. Le consul général

de France, M. Lescallier, a été reçu avec toutes les marques de la plus grande faveur; sa reconnaissance a été l'objet d'une note officielle dans laquelle on lui annonce qu'il trouvera dans tout l'exercice de ses fonctions l'assistance et les égards que le gouvernement accorde aux nations les plus favorisées. La frégate *le Président* et *la Guerrière* croisent dans les mêmes parages; il y a eu des provocations de la part des officiers anglais, et l'on croit que si elles se rencontrent il s'ensuivra un engagement décisif.

Au surplus, les Anglais peuvent entamer de nouvelles guerres, et s'attirer de nouveaux ennemis. Leurs moyens sont immenses, et leurs soldats peu coûteux. Une nouvelle circonstance vient de faire reconnaître de quel prix ils achètent les services et le sang des malheureux que la misère et des situations extraordinaires forcent à céder aux suggestions de leurs embaucheurs. Depuis quelque tems, les bâtimens anglais jettent à quelque distance des côtes de Flandres et de Hollande, au risque de les voir engloutis dans la mer, les soldats du continent qui, enrôlés sous leurs drapeaux, ne peuvent plus y servir; ce sont des Westphaliens, des Hanovriens, des Autrichiens, des Polonais, des Prussiens, des Hongrois, quelques Français passés des prisons ennemies dans des chaînes moins honorables, et qui ont cru racheter leur liberté en la perdant pour une moins noble cause. Ces malheureux ont servi quatre, six, dix ans dans des régimens anglais; sont-ils blessés, l'âge les a-t-il affaiblis, un vice de conformation et de constitution s'est-il déclaré; à l'instant ils sont congédiés du service, mais ce ne serait rien; ils sont bannis du territoire de l'Angleterre! Ils sont rejetés hors de cette île à laquelle ils ont si imprudemment vendu leur sang, ils sont reportés ou plutôt jetés sur les bords du continent, la plupart sans secours, sans habits, sans moyen d'existence. TRENTE-SIX FRANCS sont la gratification, l'indemnité, la marque de reconnaissance qu'accorde le gouvernement anglais pour de nombreuses années de service, pour la perte d'un membre, à l'étranger qui a marché sous ses drapeaux. Arrivés sur le territoire français, ces malheureux auraient pu être suspectés d'espionage, et traités avec rigueur; ils ont été interrogés, mais accueillis, secourus; à Wesel, l'Empereur n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur eux, et ils ont aussitôt ressenti l'heureux effet d'une telle faveur; ils sont renvoyés à leur patrie. Ainsi

l'Anglais bannit sans ressource ceux qui l'ont servi, et le Monarque français, à juste titre nommé le père des peuples alliés à sa cause, excuse une erreur coupable, et pardonne à des hommes qui se sont armés contre lui : il les reçoit, leur donne des secours, les rend à leurs familles. Hommes de toutes les nations, qui vous êtes voués au métier de la guerre, et qui n'y voyant trop souvent qu'un métier, oubliez qu'il n'est honorable que quand on sert sa patrie, vous que de différens drapeaux ont souvent vus armés pour les défendre, apprenez au moins, par de tels exemples, ceux dont il faut vous défier; vous aviez calculé le prix du sacrifice, vous aviez cru vendre vos bras et votre sang, voyez au moins le prix que l'Angleterre en donne, et connaissez la valeur des promesses de ses agens (1).

Les craintes sur une tentative de la part des Français se sont renouvelées; sur toute la côte les précautions ont été prises avec plus de sévérité que jamais; les corsaires français, par une audace qui rappelle les faits d'armes des aventuriers les plus déterminés, entrent jusque dans les ports de la Grande-Bretagne, et sous le canon même des forts enlèvent, au grand étonnement des Anglais, les navires qui se croyaient le plus en sûreté; le fait est arrivé à Douvres, le 5 novembre, en plein midi. L'escadre anglaise a été forcée de quitter les parages de Cherbourg; on sait que dans la rade de Brest il règne une très-grande activité, plusieurs vaisseaux sont dans la rade entièrement prêts à mettre en mer. La flotte entière de la Baltique revient; comme expédition commerciale, il faudra compter l'énormité de la dépense et la balancer avec les produits, calculer les pertes, les avaries, les prises essuyées, et probablement l'on sera forcé de reconnaître que de telles expéditions sont ruineuses; comme expédition militaire, on sait que

(1) On peut citer à cette occasion un procès singulier intenté à un journaliste qui avait fait un parallèle entre l'armée française toute nationale et celle anglaise : les soldats de Napoléon (disait ce journaliste déjà en prison, et qui de cette prison éloignée dirige son journal) sont mieux traités que les nôtres. Ils peuvent recevoir l'étoile que porte leur souverain, le chemin des honneurs leur est ouvert; aussi dans l'armée française il règne une noble émulation, un véritable esprit militaire. Notre armée, au contraire, est avilie, découragée.... Le journaliste aurait pu citer l'article des réformes dont nous venons de parler : il a été acquitté par le jury de cette nouvelle accusation.

les corsaires danois en ont eu toute la gloire ; comme expédition politique, le renvoi des munitions, de ces dangereux présens que le continent a refusés, répond assez sur ce point. Voici d'ailleurs l'extrait d'une lettre de Pétersbourg, publiée par les Anglais. « On s'attend ici, dit cette lettre, à des mesures vigoureuses contre les productions coloniales et les manufactures anglaises ; le ministère a convaincu l'Empereur que le gouvernement anglais continue d'accorder des licences malgré son exclusion. *Les bâtimens de transport arrivés à Revel ont produit l'effet le plus malheureux*, et ont donné lieu à beaucoup de propos : cette démarche aussi évidemment notoire est devenue le sujet de l'étonnement et de la dérision. »

D'autres nouvelles du continent ont également dû donner quelque dépit au ministère anglais. Il apprend d'Héligoland qu'un immense dépôt de bois de construction accumulé à Hambourg avant l'occupation par les Français, a été pris, et qu'il est transporté sur les chantiers d'Anvers. Il apprend d'Hambourg que de nombreux convois de blé embarqués sur l'Elbe, vont être transportés au sud, en prenant le même chemin que le bois de construction. Il apprend aussi d'Héligoland que ce qu'on appelle *productions de retour*, c'est-à-dire, n'ayant pas trouvé d'acheteur, composent la presque-totalité des bâtimens qui reviennent en Angleterre. Il apprend sur-tout, que pour un grand nombre d'articles de matière première nécessaire aux ateliers de Londres, il est dans la déplorable nécessité d'épuiser les objets d'échange qu'il voudrait le moins donner, les guinées, par exemple, et, selon *l'Alfred*, tout doit lui prouver la fausseté des calculs politiques auxquels on s'est livré depuis dix ans.

Les nouvelles transmises d'Elvas à Londres, en date du 9 octobre, annoncent qu'on n'y a point eu de nouvelles de la marche du maréchal duc de Raguse sur ce point ; que la garnison de Badajoz a fait dernièrement une sortie, et a réuni des vivres considérables ; mais, à la date du 20, on écrivait de Lisbonne que le même maréchal s'avançait de nouveau sur Badajoz, qu'on préparait des pontons et autres équipages dans le voisinage de cette forteresse, comme pour se porter dans l'Alentejo du côté de Gibraltar. Ballasteros s'est retiré, après son engagement avec le général Godinot, sous les ouvrages de cette place ; il ne peut y rester ; on croit qu'il se dispose à s'embarquer pour Tarifa, où il doit être joint par 3000 Espagnols et 1500 Anglais venus de

Cadix : il tenterait alors un nouvel effort. Ce mouvement est indiqué par *l'Alfred*, dans un paragraphe qui mérite d'être lu.

« Les Français sont évidemment postés entre le corps de Ballesteros et les troupes anglaises débarquées à Tarifa, et comme la force de l'ennemi est évaluée à 10,000 hommes, il est impossible de partager l'espoir que Ballesteros paraît avoir conçu. En effet, il serait possible que nos troupes se rembarquassent à Tarifa, si l'arrivée de la division espagnole éprouvait un plus long délai. Le mouvement de Marmont dans la direction de l'Alentejo, contredit l'opinion que la saison des opérations actives est terminée, et nous verrons peut-être, avant la fin de l'hiver, les généraux français entreprendre de mettre à exécution le plan de Berthier, plan dont la nature est actuellement inconnue, même par conjecture. Nous craignons que le succès de l'entreprise de Suchet ne soit pas douteux, malgré la confiance avec laquelle on parle déjà des mesures vigoureuses de défense adoptées dans le royaume de Valence.

» Si Ballesteros est acculé sous la protection du canon de Gibraltar, nous craignons beaucoup que la vigoureuse résistance de Valence n'existe plus en paroles qu'en substance. On ne peut guères compter sur les nouvelles que nous avons extraites des journaux de Lisbonne, ces feuilles ayant jusqu'ici constamment suivi le pernicieux système de flatter le public par des rapports mensongers sur la situation de l'ennemi. »

Quant à la situation de l'armée anglaise, les lettres de Lisbonne, à la même date, portent le nombre des malades à quelques milliers de moins que dans les rapports précédens ; l'armée est en cantonnement ; le nombre des troupes anglaises s'élève à 35,000 hommes, mais il n'y en a pas plus de 18,000 sous les armes. L'officier qui donne ces détails porte à 30,000 hommes les Français réunis à Salamanque, et ne doute pas que vers le mois de décembre les Français ne reportent de nouveau leurs opérations sur Elvas et Badajoz.

Visitons actuellement une autre partie du théâtre de la guerre, et continuons de suivre les mouvemens de l'armée d'Arragon sous les ordres du maréchal comte Suchet. Il vient de remporter une nouvelle victoire sous les murs de Sagonte, et la défaite de Blacke, qui avait réuni toutes ses forces, a entraîné la chute de la place.

Voici l'analyse du rapport du maréchal au prince vice-

connétable : il est daté du camp de Murviedro, le 26 octobre.

« Après vingt jours de peines et de fatigues devant Sagonte, y est-il dit, on était parvenu à rendre la brèche praticable ; mais pendant ce tems, Blacke avait eu celui d'attirer à lui le général en chef de l'armée de Murcie, Mahy, avec ce que les insurgés avaient de disponible, montant à 6000 hommes. La division dite d'Albuera, aux ordres de Lardizabal et Zayas, jointe aux divisions de Villacampo et d'Obizpo, commandées par Odonnel et Miranda, qui font l'armée de Valence réunie aux Guerillas, formait un corps de plus de 20,000 hommes d'infanterie et de 3000 chevaux. Le 24 octobre, ce corps vint s'établir sur les hauteurs de Puch, appuyant sa droite à la mer, flanqué par une flotte anglaise, et sa gauche du côté de Livia. Blacke voyant que Sagonte était sur le point de succomber, et que la batterie de huit pièces de 24 que j'avais fait établir allait en décider, marcha à moi pour me livrer bataille, et m'obliger à faire lever le siége.

» Le 25, à sept heures du matin, je reconnus l'ennemi. Les hauteurs del Puch et celles qui couvrent la route de Betera étaient garnies d'artillerie et d'infanterie. A huit heures mes tirailleurs furent brusquement ramenés, et je fus convaincu dès-lors que j'avais affaire à d'autres troupes qu'à des troupes valenciennes. De fortes colonnes me débordaient par ma gauche sous la protection de quelques bordées anglaises ; les troupes de l'ennemi remplissaient le village de Puzol, que je venais de quitter : six mille hommes attaquèrent ma droite qui se trouvait à une grande lieue de moi. Me trouvant ainsi débordé par mes deux flancs, je résolus d'enfoncer le centre de l'ennemi. A peine je quittais une hauteur que j'avais reconnue propre à favoriser mon attaque, que mille hommes de cavalerie, six mille d'infanterie et de l'artillerie vinrent m'y remplacer. Les hussards du 4^e chargèrent avec valeur, et trois fois repoussés revinrent trois fois à la charge. Le feu de neuf pièces de 24, qui battaient en brèche sur Sagonte, ne pouvait arrêter l'enthousiasme de la garnison qui, témoin d'un mouvement en avant auquel elle croyait pouvoir prendre bientôt part, allait jusqu'à jeter ses schakos en l'air et crier à la victoire.

» Ce premier effort fût aussitôt arrêté par notre infanterie, qui arrivait en colonnes sur la ligne de bataille. J'ordonnai au général Harispe d'attaquer l'ennemi. Il se porta

avec le général Pâris à la tête du 7ᵉ de ligne; les 116ᵉ et 3ᵉ de la Vistule, venant après et l'arme au bras, se déployèrent avec ordre sous le feu le plus vif de mitraille et de mousqueterie, comme des troupes accoutumées à vaincre. Le brave 7ᵉ enlève le mamelon à la baïonnette, rejette l'ennemi et le poursuit. Notre artillerie occupe le mamelon, mais l'ennemi revient à la charge. Nos canonniers sont entourés et sabrés; le général Boussart et le chef d'escadron Saint-Georges, à la tête du 13ᵉ de cuirassiers, chargent vigoureusement 1,500 chevaux qu'emmenait avec résolution le général Caro, frère de la Romana. La mêlée fut longue, mais la valeur des hussards et cuirassiers l'emporte. Les maréchaux-de-camp Caro, gouverneur de Valence, et Almoya, venu de Cadix, sont blessés et faits prisonniers par les maréchaux-des-logis Bazin et Vachelot, des hussards; six pièces de canon sont enlevées.

» Pendant ce tems l'ennemi faisait des progrès à gauche; quelques pelotons de notre cavalerie furent obligés de se replier devant les dragons espagnols. Le général Palombini, à la tête de quatre bataillons, les reçut avec le plus grand calme; le 2ᵉ léger et le 4ᵉ de ligne italiens, par un feu des plus nourris, repoussèrent la charge et couvrirent le champ de bataille de morts. En portant la division Harispe au centre, je chargeai le général Habert de se diriger sur la grande route et de s'emparer de Puzol. Il avait en tête la division d'Albuhera. Il la fait charger d'abord par deux bataillons du 5ᵉ léger; une fusillade très-vive s'engage de part et d'autre, le général Montmarie soutient avec le 16ᵉ de ligne le 5ᵉ: l'on se bat avec acharnement, l'ennemi se défend dans les maisons de Puzol, par les fenêtres et par les toits: un corps de cavalerie espagnole veut tourner nos troupes et s'avancer sur la grande route de Valence. Le général de cavalerie Delort reçoit l'ordre de culbuter l'ennemi avec le 24ᵉ de dragons; il l'exécute avec une haute valeur et le pousse jusqu'au-delà d'Albalate sans se laisser arrêter par le feu de plusieurs bataillons embusqués; il enlève sur la route un obusier, une pièce de quatre, et trente canonniers. Cependant l'ennemi, quoique débordé très-au loin, se défendait encore dans Puzol, et n'avait point abandonné les hauteurs del Puch. Le 16ᵉ de ligne le charge de rue en rue et le poursuit l'épée dans les reins; le 5ᵉ léger parvient à envelopper 700 gardes valonnes et leur fait poser les armes.

» Le général Chlopiski, à qui j'avais confié ma droite,

sentit de bonne heure qu'il importait de ne pas se laisser déborder; il chargea le général Robert d'attaquer et de poursuivre les troupes d'Obizpo et de Miranda. Ce général fit exécuter avec succès plusieurs charges d'infanterie; le 114e et le 1er de la Vistule se battirent bien et ne tardèrent pas à repousser l'ennemi. Dès-lors le général Chlopiski, avec le 44e et les dragons Napoléon, vint prendre une part glorieuse au succès du centre. Le colonel des dragons Schiaretti, à la tête de son brave régiment, enfonce trois bataillons ennemis et fait 800 prisonniers. Dès ce moment les hussards, les cuirassiers et les dragons Napoléon se trouvent sur le même champ de bataille; ils culbutent tous les corps de cavalerie qui se présentent, enfoncent tous les carrés que l'ennemi cherchait à former, et pendant deux lieues couvrent la terre d'armes, de morts, et ramassent 2000 prisonniers, parmi lesquels sont 150 officiers. Les généraux Harispe, Boussart et Chlopiski poussent par mon ordre l'ennemi sans lui donner du repos. Cependant il parvient à se reformer en arrière de Betera, à l'aide d'un profond ravin. Nous sommes arrêtés quelque tems, l'infanterie n'ayant pu suivre la marche rapide de la cavalerie. Dès son arrivée, l'ennemi ne cherche plus son salut que dans la fuite.

» J'avais donné quelque repos aux troupes des généraux Habert et Palombini; j'ordonnai à ce dernier de dépasser dans la plaine le village et les hauteurs del Puch avec ses Italiens et le 3e de la Vistule, tandis que le général Habert ferait attaquer de front les hauteurs del Puch, que défendait Blacke lui-même avec sa réserve et cinq pièces de canon. Le chef de bataillon Passelac, avec un bataillon du 117e, parvient le premier sur le plateau qu'occupait l'ennemi, tandis que le général Montmarie le force par la gauche; l'ennemi fuit en désordre, les cinq pièces sont enlevées, et c'est sous la protection des vaisseaux anglais que ces troupes cherchent un abri. Dans ce moment la flotte anglaise qui, dès le matin, était venue prendre part à la bataille, exécute en même tems que ses alliés son mouvement de retraite sur le Grao de Valence.

» La perte de l'ennemi en tués, blessés ou prisonniers excède 6,500 hommes; de notre côté nous avons eu 128 morts et 596 blessés. Toutes les troupes de l'armée, Monseigneur, ont rivalisé entr'elles à qui servirait mieux l'Empereur dans cette journée; elles ont combattu sept heures, et poursuivi la victoire jusqu'à la nuit close.

« En résultat, la victoire de Sagonte met au pouvoir de l'Empereur 4639 prisonniers, dont 230 officiers, 40 colonels ou lieutenans-colonels, 2 maréchaux-de-camp, 16 pièces de canon, 8 caissons, 4200 fusils anglais et 4 drapeaux. »

Après la bataille, le maréchal Suchet a laissé son armée à une lieue de Valence, et est revenu devant Sagonte, l'instruire de la défaite de l'armée qui était venue à son secours et la sommer de se rendre, en accordant à la garnison tous les honneurs de la guerre : le même jour la capitulation fut signée, le brigadier commandant Andriani, huit officiers supérieurs, 2,572 soldats défilèrent par la brèche, déposèrent leurs armes et six drapeaux, et furent conduits prisonniers à Murviedro.

Ainsi, en réunissant les prisonniers faits à la bataille du 25, à ceux qui composaient la garnison de Sagonte, on trouve 7,211 prisonniers, dont plus de 369 officiers, dirigés sur France. S....

PARIS.

LL. MM. sont arrivées lundi dernier au Palais impérial de Saint-Cloud. Le lendemain toutes les personnes éminentes en dignités, ont été leur présenter leurs hommages. S. M. a tenu le mercredi un conseil des ministres. Le jeudi il y a eu spectacle au théâtre de la cour et cercle. Les Comédiens français ont représenté *le Méchant*.

ANNONCES.

Annales des Arts et Manufactures; par S. N. Barbier de Vémars, membre de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, etc. N° 123, livraison du 30 septembre. Ce Numéro contient entre autres articles intéressans : 1° Recherches de MM. Dobson sur la meilleure forme à donner aux fourneaux de forges, et suite de leur Mémoire sur la fabrication du fer avec la houille ; 2° sur la décoloration des liquides au moyen du charbon animal, par MM. Figuier et le Normand ; 3° Mémoire sur le minimum des travaux d'art à faire pour la formation d'un canal de petite navigation, avec plans inclinés qui laisserait une grande partie de ses eaux disponibles, soit pour les usines, soit pour les irrigations rurales, etc., etc., etc.

Le prix de l'abonnement est de 30 fr. par an, pour Paris ; de 35 fr.

franc de port pour les départemens, et de 40 fr. pour les pays étrangers.

La collection entière des quarante-un premiers volumes des *Annales des Arts et Manufactures*, avec les 446 planches en taille-douce, se trouve au bureau des Annales et des Arts et Manufactures, rue Jean-Jacques Rousseau, n° 1, pour le prix de 307 fr., prise à Paris.

Abrégé de Géographie moderne, rédigé sur un nouveau plan, ou Description historique, politique, civile et naturelle des Empires, Royaumes, États et leurs Colonies, avec celle des mers et des îles de toutes les parties du monde; par J. Pinkerton et C. A. Walckenaer: précédé d'une *Introduction à la Géographie mathématique et critique*, avec figures, par S. F. Lacroix, membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, etc.; suivi d'un *Précis de Géographie ancienne*, par J. D. Barbié du Bocage, membre de l'Institut, professeur de géographie et d'histoire à l'Université impériale, etc.; accompagné de dix Cartes coloriées, dressées par Arrowsmith et P. Lapie; et terminé par une Table de noms de géographie ancienne et moderne. Edition conforme à la division politique de l'Europe en 1811, adoptée pour l'enseignement des Ecoles impériales militaires de France. Un vol. in-8° de 1300 pages, caractères petit romain et petit texte, grande justification. — Prix, 12 fr., et 16 fr. 50 c. franc de port. Relié très-proprement, à dos brisé, 14 fr. A Paris, chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf; et Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

Le fils d'Amnodée, suivi de Il y a des choses plus extraordinaires, ou Lettres de la marquise Lézannes à la comtesse de Mirville; par M. Elisa d'Entragan. Trois vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez L. M. Guillaume, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

Discours pour la réception de M. Lacretelle *le jeune, à l'Académie Française*, prononcé par M. le comte de Ségur, grand-maître des cérémonies, conseiller-d'état, présidant la séance du 7 novembre 1811. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Le Préjugé excusable, ou il voulait et ne voulait pas; comédie en cinq actes et en vers, par M. Ph. L. C..... Prix, 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 15.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXL. — *Samedi* 23 *Novembre* 1811.

POÉSIE.

HERMINIE CHEZ LES BERGERS.

***Traduction du commencement du septième chant de la* Jérusalem délivrée.**

Au milieu de la nuit Herminie éperdue
D'une antique forêt parcourait l'étendue,
Et son coursier, du frein méconnaissant les lois,
L'emportait à son gré dans l'épaisseur des bois.
Les guerriers dont l'ardeur accélérait sa fuite,
Honteux et rebutés d'une vaine poursuite,
Ou craignant quelque piége en ce désert lointain,
S'arrêtent et du camp reprennent le chemin.

Telle après une chasse et longue et fatigante,
Sur le déclin du jour une meute aboyante,
Perd un cerf qu'ont sauvé la nuit et la forêt,
Et hurle de dépit, de rage et de regret.
En ces détours obscurs se croyant poursuivie,
La princesse au hasard abandonne sa vie,
Et la frayeur troublant ses timides esprits,
Elle croit des chrétiens entendre encor les cris.

DEPᵀ DE LA SEINE 5 cen

L'aurore et la clarté redoublent ses alarmes;
Sans guide, sans conseil, tremblante, toute en larmes,
Ses plaintes et ses cris font retentir les airs,
Et seuls troublent la paix de ces vastes déserts :
Mais lorsque le soleil, au bout de sa carrière,
Plongeait au sein des mers sa mourante lumière,
De l'antique Jourdain elle aperçoit les flots,
Qui par leur doux murmure invitaient au repos (1).

Assise sur ses bords, faible, sans nourriture,
Elle rêve en pleurant à sa triste aventure :
Cependant le sommeil, ami du malheureux,
Lui verse ses pavots, appesantit ses yeux,
Et déployant autour ses ailes bienfaisantes,
Adoucit de son cœur les blessures cuisantes :
Mais le cruel amour, auteur de tous ses maux,
Par mille songes vains trouble encor son repos.

Et déjà les oiseaux, par leurs tendres ramages,
Saluaient le soleil et charmaient les bocages,
Les zéphyrs se jouaient sur l'onde et sur les fleurs,
Et parfumaient les airs des plus douces odeurs.

---

(1) M. de Châteaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, pages 8 et 9, vol. 3, observe qu'il est inconcevable que le Tasse n'ait pas nommé le fleuve où la fugitive Herminie rencontre le pasteur qui lui donne asile, mais que probablement il a voulu placer cette scène charmante sur les bords du Jourdain.

Il paraît que M. de Châteaubriand n'avait pas sous les yeux le Poëme de la *Jérusalem délivrée* lorsqu'il a fait cette espèce de reproche à son auteur. C'est nominativement sur les bords du Jourdain que le Tasse a placé cette rencontre; et voici les deux derniers vers de la troisième strophe du septième chant :

Giunse (Herminia) *del bel* Giordano *alle chiare acque ;*
E scese in riva al fiume , e quì si giacque ;

Elle s'endort, et c'est en s'éveillant qu'elle entend cette voix,

. . . . . *Tra l'acqua, e i rami,*
Ch'à i sospiri ed al pianto la Richiami.

Ainsi nul doute que cet aimable épisode a pour théâtre les bords du Jourdain, comme le pense M. de Châteaubriand.

Elle ouvre en ce moment son humide paupière,
Contemple avec terreur cet abri solitaire,
Et soudain croit entendre, à travers les roseaux,
Une voix qui se mêle aux murmures des flots.

Ces accens inconnus renouvellent ses craintes :
Bientôt interrompant ses soupirs et ses plaintes,
Un rustique hautbois, par ses sons discordans,
Non loin semble d'un pâtre accompagner les chants.
Elle approche et distingue, à travers le feuillage,
Un vieillard vénérable assis sur le rivage;
Il nouait des filets en gardant ses moutons,
Et de trois jouvenceaux écoutait les chansons.

Mais l'aspect imprévu d'un guerrier et des armes
Aux timides pasteurs inspire des alarmes :
Herminie aperçoit leur crainte et leur erreur,
Et déposant son casque, objet de leur frayeur,
Découvre de son front les grâces attrayantes,
Et de ses blonds cheveux les tresses ondoyantes.
« Je ne viens point, dit-elle, interrompre vos chants,
» O bergers! ni troubler vos travaux innocens :
» Mais lorsqu'autour de vous la discorde et la guerre
» De tisons et de sang couvrent au loin la terre,
» Par quel charme écartant ces fléaux destructeurs
» De la paix en ces lieux goûtez-vous les douceurs..?

» Mon fils, dit le vieillard, j'ai pu jusqu'à cette heure
» Aux fureurs des soldats dérober ma demeure,
» Et Mars jusqu'aujourd'hui respectant mon repos
» N'a pas fait de ses cris retentir nos échos.

» Soit que de l'Éternel la faveur singulière
» D'un pasteur innocent protége la chaumière,
» Soit plutôt que les traits de ses foudres vengeurs
» Epargnent les bas-lieux et frappent les hauteurs :
» Telles nous avons vu des lances étrangères,
» Tomber sur les puissans, les fureurs passagères,
» Et le chaume avili de l'humble pauvreté
» Du farouche vainqueur braver l'avidité.

» Heureuse pauvreté! sois ma seule défense,
» Je te dois le bonheur que le ciel me dispense;

» Mon cœur qui te chérit te préféra toujours
» Aux trésors, aux grandeurs, à la pompe des cours :
» Ici je ne crains pas qu'une main criminelle
» Empoisonne la source où la soif me rappelle,
» Et ma table frugale et simple en ses apprêts,
» M'offre en tout tems des fruits et des laitages frais.

» Ah! qu'ils sont limités en cette courte vie
» Les besoins d'un mortel sans orgueil, sans envie!
» Servi par mes enfans, libre dans ces forêts,
» La nature est mon bien, mes trésors sont la paix.
» D'ici je vois les faons bondir sur la bruyère,
» Les poissons se jouer au fond de l'onde claire,
» Tandis qu'autour de moi, de leurs tendres concerts,
» Mille chantres ailés font retentir les airs....

» Hélas! il m'en souvient, en ma folle jeunesse
» Ecoutant de l'espoir la voix enchanteresse,
» Je méprisai ces biens, je fuis loin de ces lieux,
» Et portai dans Memphis mes pas ambitieux.
» Là mes soins, mes travaux, mon active constance,
» Des jardins du Soudan m'obtinrent l'intendance;
» Je vis de près les grands, leurs soucis, leurs malheurs,
» Et tous les maux secrets attachés aux grandeurs.

» Trahi par la fortune, en butte à son caprice,
» Des hommes et du sort j'épuisai l'injustice...
» Mais enfin la raison, triste fille du tems,
» Eclaira mon esprit, désenchanta mes sens;
» Je regrettai les jours de mon heureuse enfance,
» Et de ces bois chéris la paix et l'innocence,
» Et fuyant de la cour le charme suborneur,
» Je courus vers ces lieux retrouver le bonheur.... »

Tandis qu'il parle ainsi, la princesse attentive
Tenait, en l'écoutant, son haleine captive;
Et du sage vieillard les propos consolans
Ramenant par degrés le calme dans ses sens,
Elle accueille en son cœur l'espérance et l'envie
De passer près de lui le reste de sa vie,
Ou d'attendre du moins, au fond de ces déserts,
Un remède à ses maux, un terme à ses revers.

« Bon vieillard, reprit-elle, ô toi dont la sagesse
» Est le fruit des malheurs qu'éprouva ta jeunesse,
» Puisse-tu conserver, au déclin de tes jours,
» Cette paix dont en vain j'implore le secours!

» Exauce par pitié ma prière importune,
» Daigne m'associer à ton humble fortune,
» Et permettre qu'ici. sous l'ombre des forêts,
» Je pleure mes malheurs et cache mes regrets.

» Ah! si des vains trésors que le vulgaire adore
» Ton cœur ambitieux était avide encore,
» Exige, il m'est facile, en comblant tous tes vœux,
» De payer tes bienfaits et de te rendre heureux.... »

A ces mots de ses yeux coule un torrent de larmes,
Qui semble à sa beauté prêter de nouveaux charmes.
Le vieillard attendri partage sa douleur
Et devine à moitié les secrets de son cœur.....

Vers son antique épouse il conduit la princesse :
Le ciel depuis trente ans sourit à leur tendresse,
Et tous deux à l'envi par leurs soins paternels
Ecartent de son cœur les souvenirs cruels......

Déposant de son rang la pompe et l'élégance,
Sous les habits grossiers de l'obscure indigence,
Herminie en vain cherche à cacher ses attraits,
Elle marche, on la croit reine de ces forêts.....

Rien ne peut effacer le sacré caractère
Dont le ciel a marqué les maîtres de la terre;
Sur leur front, dans leurs yeux, une noble fierté
Révèle de leur sang l'antique majesté.

Aux premiers feux du jour ouvrant sa bergerie,
Au bord d'une onde pure, ou sur l'herbe fleurie,
Les troupeaux sont conduits par la fille des rois,
Et le lait écumant bouillonne entre ses doigts.

Mais lorsque du midi les ardeurs dévorantes
Retenaient à l'écart ses brebis haletantes,
Sur l'écorce d'un hêtre, ou d'un tendre laurier,
Elle grave le nom de l'aimable guerrier,

Objet mystérieux de sa flamme secrète....
Le soir en revoyant ces muets interprètes,
Ces arbres tout couverts d'emblêmes amoureux,
Les larmes à torrens coulaient de ses beaux yeux.

« Conservez, disait-elle, à jamais les vestiges
» De ces traits que ma main imprima sur vos tiges.
» Beaux arbres! si jamais votre ombrage chéri,
» A quelque amant fidèle offrait un doux abri,
» Excitez sa pitié pour une infortunée,
» Aux tortures du cœur sans espoir condamnée;
» Qu'il pleure en apprenant mon destin rigoureux,
» Et le prix dont amour paya mes tendres feux.

» Si le ciel exauçant mes prières secrètes,
» Amenait, quelque jour, sous vos fraîches retraites,
» Cet aimable guerrier, si fatal à mon cœur,
» Et qui, peut-être, hélas! se rit de ma douleur,
» Arrêtez ses regards sur les pierres funestes
» Qui de mon corps glacé renfermeront les restes.
» Qu'il accorde à ma cendre, une larme, un soupir,
» Et la triste faveur d'un tendre repentir....

» Ah! combien sera chère à mon ombre plaintive,
» D'un touchant souvenir cette marque tardive!
» S'il fut pendant ma vie insensible à mes pleurs,
» Qu'après ma mort, du moins, il plaigne mes malheurs. »

FORNIER DE SAINT-LARY, *ex-législateur*.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS.

POÈME.

Et erant valdè bona....
GENÈSE, liv. 3, chap. 2.

JE n'irai point chercher en des plages lointaines
Les antiques débris de Palmyre ou d'Athènes;
Sous un ciel nébuleux, m'exilant de nos bords,
Je n'irai point vanter Londres ni ses trésors:
Mais toi, grande cité, souveraine du monde,
Toi, superbe en palais, en monumens féconde,

Immense capitale où triomphent les arts,
Tes embellissemens appellent mes regards.

Paris, quels jours nouveaux de splendeur et de gloire
Succèdent à ce tems d'odieuse mémoire,
Où le monstre anarchique escorté de bourreaux
Dans tes murs tout sanglans arbora ses drapeaux?
Le dirai-je, en ce tems et d'opprobre et de crimes,
Répandant la terreur, entassant ses victimes,
L'hydre des factions, dans ses moindres forfaits,
Brisait tes monumens, ravageait tes palais.
Mais tel que sur les flots battus par la tempête,
Fatigué du tumulte excité sur sa tête,
Le dieu des mers s'élève, et dans leur antre affreux
Repousse d'un coup-d'œil les vents séditieux;
Tel vint Napoléon. La discorde sanglante
A l'aspect du héros fuit pâle d'épouvante;
L'espérance renaît : de Paris exilés
Accourent tous les arts dans Paris rappelés :
Tout change en un moment. La Seine sur ses rives,
Que caressent ses eaux lentement fugitives,
Voit son libérateur premier de nos Césars
Transformant les débris en superbes remparts (1),
En pompeux bâtimens qui lancés dans la nue
De Paris dans les airs prolongent l'étendue,
En ponts audacieux (2) sur les flots élevés,
Travaux d'un demi-siècle en un jour achevés :
Elle voit, s'étonnant de ta pompe nouvelle,
Elle voit terminer, capitale immortelle,
Ce Louvre, que des arts le siècle si vanté
Ne légua qu'imparfait à la postérité.

Louvre majestueux, le burin de l'histoire
A depuis six cents ans consacré ta mémoire,
Et d'un tems plus lointain la sombre profondeur
Dérobe à nos regards ton premier fondateur.
Les siècles dégradaient ta vieille architecture
Quand l'aurore parut de ta grandeur future;

---

(1) Les quais Napoléon, du Louvre, des Invalides, etc.

(2) Les ponts des Arts, d'Jéna, d'Austerlitz.

C'est sous François premier que les arts renaissans
Prolongent de tes murs les vastes fondemens.
Comme on voit un Etat, faible dans sa naissance,
Croître de siècle en siècle, en richesse, en puissance,
Tel on voit sous dix rois le Louvre s'agrandir,
Se frayant d'âge en âge un plus noble avenir.
Quand le siècle des arts se leva sur la France,
De le voir terminer on conçut l'espérance;
Mais ce siècle et dix rois ne purent l'achever,
Tant ce Louvre était grand qu'il fallait élever!
C'est toi, Napoléon, toi que tes destinées
Appelaient à finir l'œuvre de tant d'années:
Illustre par tes lois, illustre au champ de Mars,
Tu devais l'être aussi par les travaux des arts.

En vain la politique armant l'Europe entière
Soulève contre nous l'étendard de la guerre:
La guerre éclate en vain. La guerre de nos jours
Des travaux de la paix n'interrompt point le cours,
Dans ces tems de combats en triomphes fertiles,
Tout l'Empire est orné de monumens utiles.....
Paris, lorsque ton roi court dompter l'Univers,
Sur toi du fond des camps ses regards sont ouverts,
Aux accents de sa voix vingt fontaines fécondes
On jailli dans tes murs de leurs grottes profondes.
Et toi, fleuve de l'Ourcq, de ton cours détourné,
Tu viens rouler tes flots dans Paris étonné.
De moment en moment, l'illustre capitale,
Redoublant de splendeur, à nos regards étale,
Là, des arcs (3) triomphaux que payent les tributs,
Les dépouilles des rois et des peuples vaincus:
Là, ce palais auguste, orné d'une aile immense,
Qui manquait à sa gloire, à sa magnificence.
Palais de nos Césars, noble et brillant séjour,
Où le héros du siècle a rassemblé sa cour,
Prenez rang dans mes vers, pompeuses Tuileries,
De vos destins nouveaux, fières, enorgueillies;
Et toi, fameux jardin, que Lenôtre autrefois
Planta pour embellir la demeure des rois.

(3) Arc triomphal du Carrousel, arc triomphal de l'Etoile.

O combien d'ornemens prodigués à ma vue
Parent de ce jardin la superbe étendue !

Là, croissent rassemblés le marronier pompeux,
Le tilleul odorant et l'orme audacieux.
Là, quand l'heureux printems a loin de nos rivages
Banni le triste hiver père des noirs orages,
L'oranger sur des chars superbement traîné,
Et de fleurs et de fruits s'avance couronné.
Là, l'onde prisonnière, en des canaux pressée,
Tombe en perles d'argent dans les airs élancée ;
Là, groupes variés, mille odorantes fleurs
Répandent leurs parfums, étalent leurs couleurs.
Mais les arbres, les eaux, les fleurs et la verdure,
Ne sont de ce jardin que la moindre parure.
Plus nobles ornemens par le ciseau formés,
Brillent de toutes parts des marbres animés.
Là, le sceptre à la main, là, revit le grand homme
Qu'immola ce Brutus, farouche amant de Rome,
Qui, s'il eût mieux connu son siècle et les mortels,
A César qui l'aimait eût dressé des autels.
Là, fuyant des remparts qu'il ne peut plus défendre,
Suivi du jeune Ascagne, au sein de Troie en cendre,
Le fils d'Anchise emporte et son père et ses dieux,
Et serre dans ses bras ce fardeau précieux :
D'Achille tout sanglant la valeur forcenée
N'égale point la gloire et la vertu d'Enée.

Allez, loin tu tumulte, allez, amis des arts,
Retrouver, tour-à-tour, dans ce jardin épars,
Arria, de courage et d'amour expirante,
Et le beau Méléagre, et l'agile Atalante ;
Allez interroger, dans vos doctes loisirs,
Ces marbres éloquens, féconds en souvenirs.

Ce jardin, le plus beau de l'empire de Flore,
De tout ce qui l'entoure à vos yeux se décore ;
Mais à travers les flots d'une noble splendeur,
De notre grande armée atestant la valeur,
C'est toi, c'est toi sur-tout que l'œil surpris admire,
Colonne des héros, fiers soutiens de l'Empire,
Toi que je vois briller dans la postérité,

Symbole de la force et de la majesté.
Plus imposant peut-être et plus auguste encore,
Dans la grande cité quel temple vient d'éclore ?
Quel monument s'élève au pied des boulevarts
D'où Paris dès long-tems recula ses remparts ?
« Je consacre en ces lieux un temple à la Victoire,
» Et je fonde à jamais le culte de la Gloire, »
A dit Napoléon. Soudain du haut des airs
Une voix prophétique annonce à l'Univers
Que les Napoléons, que leur race éternelle,
Au culte de la Gloire est à jamais fidèle.

Que vois-je ! sur les pas d'un monarque adoré
Se presse un peuple entier dans ce temple sacré !
Ici, de cette main qui fonda tant de trônes,
Les talens, les vertus, reçoivent des couronnes.
La gloire aux yeux de feu nourrit dans tous les cœurs
De l'émulation les sublimes ardeurs ;
Et l'Empire français dans le long cours des âges
Se peuple de savans, de héros et de sages.

Accourez contempler ces monumens divers
Dont l'éclat s'affaiblit réfléchi par mes vers.
Etrangers, accourez : déposant son tonnerre,
Le plus grand des héros rend la paix (4) à la terre :
La paix orne Paris de monumens nouveaux,
Et les travaux par-tout succèdent aux travaux.
Tels les flots renaissans d'un fleuve qui s'écoule,
Pressés par d'autres flots se succèdent en foule.

Empereur des Français, un seul de tes regards
Enfante le génie, anime tous les arts :
Les arts qui sous ton règne ont, en moins de deux lustres,
Surpassé les travaux de vingt siècles illustres ;
Et dans ce même tems tes armes et tes lois
Ont fixé les destins des peuples et des rois.

GAMON, *président de la cour impériale de Nîmes, membre de la Légion-d'Honneur.*

---

(4) Ces vers furent faits lors du dernier traité de paix avec l'Autriche.

ÉNIGME.

Issu de nation Thébaine,
Du sang royal et de famille ancienne,
Mon père est mort depuis trois à quatre mille ans,
Après avoir laissé seize ou dix-sept enfans.
Je vins au monde le cinquième,
Et suis de mon nom le troisième;
En quinze cent cinquante, ou du moins à-peu-près,
Je fus classé parmi les sourds-muets.
Agé de trois mille ans, et même davantage,
On peut bien être sourd et muet à cet âge.
Vers la fin du siècle dernier,
Un savant qui s'est fait un nom de bienfaisance,
Sans plus d'égards pour moi que pour un écolier,
Voulut anéantir mon utile existence;
Mais j'eus des défenseurs pour la gloire de l'art;
Sans eux c'en était fait de l'antique mesure,
Et l'on eût vu crouler de toute part
(Qui l'eût cru de l'abbé Sicard?)
La poétique architecture.
Que seraient devenus tant d'immortels écrits?
De Corneille et Racine il tuait le génie,
Le barbare! il laissait des lambeaux, des débris,
En place de Cinna, de Phèdre, d'Athalie.

S........

LOGOGRIPHE.

Sur mes cinq pieds foudre de guerre
Je sers aux conquérans à dépeupler la terre.
Coupez-moi le premier, est-ce fait? A l'instant
Je deviens le petit d'un quadrupède utile,
Laborieux, sobre, docile,
Et que l'on méprise pourtant.
Chez les humains tel est l'usage:
A l'agréable ils donnent l'avantage;
L'utile reste de côté.

Mais c'est assez ; on n'a que faire
De ma morale en cette affaire ;
Ainsi continuons où j'en étais resté.
Mon nouveau chef à bas, syllabe malhonnête,
Je ne suis en tout sens que contrariété.
Ce qu'on demande, on veut, on propose, on arrête,
Je le refuse avec opiniâtreté.

Pour la dernière fois, lecteur, coupez ma tête ;
Soudain, très-employé dans l'art grammatical,
Je suis ce pronom général
Qui volontiers se met à toute sauce,
Et qui, bon gré malgré, souvent porte l'endosse
De tout ce que l'on peut faire ou dire de mal.

B.

CHARADE.

AIR : *de Joconde.*

Si vous parcourez mon premier,
Redoutez le naufrage ;
Si vous parcourez mon dernier,
Armez-vous de courage ;
Enfin pour ne rien oublier,
Observez qu'à tout âge,
Pour échapper à mon entier,
Vous devez être sage.

S........

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Serrure.*
Celui du Logogriphe est *Placet,* où l'on trouve : *place.*
Celui de la Charade est *Bonnet.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Abrégé de Géographie moderne, rédigé sur un nouveau plan, ou *Description historique, politique, civile et naturelle des Empires, Royaumes, États et leurs Colonies, avec celle des mers et des îles de toutes les parties du monde*; par J. Pinkerton et C. A. Walckenaer : précédé d'une *Introduction à la Géographie mathématique et critique*, avec figures, par S. F. Lacroix, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, etc.; suivi d'un *Précis de Géographie ancienne*, par J. D. Barbié du Bocage, membre de l'Institut, professeur de géographie et d'histoire à l'Université impériale, etc.; accompagné de dix cartes coloriées, dressées par Arrowsmith et P. Lapie; et terminé par une Table de noms de géographie ancienne et moderne. Edition conforme à la division politique de l'Europe en 1811, adoptée pour l'enseignement des Ecoles impériales militaires de France. — Un volume in-8° de 1300 pages, caractères petit romain et petit texte, grande justification. — Prix, 12 fr., et 16 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, imp.-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf; et Palais-Royal, galeries de bois, n^os 265 et 266.

Je suis assez de l'avis de M. Pinkerton lorsqu'il avoue que de toutes les sciences la géographie est celle qui est demeurée la plus imparfaite et qui a fait les progrès les plus lents. Je ne connais encore aucun traité de géographie qui puisse pleinement satisfaire un homme éclairé. Lorsque Strabon entreprit de décrire les parties du monde connues de son tems, il parcourut l'Europe, l'Asie, l'Afrique, pour s'assurer de la position des lieux, observer et reconnaître par lui-même les mœurs des nations. Nos géographes modernes travaillent plus commodément, ils composent dans leur cabinet,

voyagent dans leur chambre, et se contentent de compiler, pour notre instruction, de vieilles géographies, des voyages et quelques mémoires; et quand ils ont rassemblé en quinze ou vingt volumes ces matériaux informes et grossiers, ils nous assurent que rien ne manque plus maintenant à nos connaissances et à leur gloire.

Mais bientôt on publie de nouveaux mémoires, on imprime de nouveaux voyages; tout ce qu'on avait donné pour des certitudes se trouve converti en mensonges et en fables. Il faut alors recommencer, et les géographies, comme la toile de Pénélope, deviennent des ouvrages interminables.

Il me semble que si j'entreprenais de composer un traité de géographie, j'aimerais à me faire un plan et des idées nouvelles. Je m'affranchirais de tout esprit d'imitation et de servitude, et ne suivrais pas l'exemple de mes chers confrères qui se croient de grands génies en copiant humblement leurs prédécesseurs. *Varenius* est fort bon; mais il ne faut pas toujours compiler Varenius. J'aime assez les tables géographiques de *Gérard Mercator* et l'atlas de *Josse Hondius*; mais depuis Mercator et Josse Hondius les connaissances humaines ont fait quelques progrès. *Papire Masson* a décrit avec assez d'exactitude les fleuves, les rivières, et quelques villes de France; mais il est possible de les décrire plus exactement encore, et quand on est sur les lieux, il en coûte peu pour vérifier les faits.

L'empire des sciences ne s'accroîtra réellement que lorsqu'elles seront cultivées par des hommes plus occupés de leur gloire que de leur fortune; mais aujourd'hui tout est calcul. On veut de l'argent avant tout : *Virtus post nummos*. Avec de l'argent, on a de l'honneur, de la réputation, des places. On se dit : Je n'ai ni le génie, ni le talent, ni les connaissances suffisantes pour faire un bon livre; mais qu'ai-je besoin de tout cela? n'ai-je pas, grâce à Dieu, une noble assurance en moi-même? ne suis-je pas souple et fier, humble et audacieux? Je sais faire une préface, j'ai des amis parmi les journalistes, je vanterai mon propre ouvrage, je dénigrerai

mes rivaux; le public, un peu grue, me croira, et avant que les gens instruits puissent le désabuser, j'aurai vendu quatre mille exemplaires de mon livre. Cet art de travailler ses succès est porté aujourd'hui au plus haut degré de perfection, et si j'en voulais révéler tous les secrets, combien de grands hommes n'ébranlerais-je pas sur leur piédestal? C'est cette facilité de réussir par l'intrigue qui a jeté dans les sciences et dans les lettres tant d'aventuriers dont la gloire et les ouvrages se sont effacés comme une vapeur légère.

Cicéron demandait avant tout qu'un orateur fût homme de bien. Cette probité est également nécessaire dans l'exercice et l'étude de toutes les sciences : car ce n'est pas pour nous enrichir que le public achète nos ouvrages, mais pour s'instruire; ce n'est pas pour récompenser l'art de l'intrigue que les distinctions littéraires ont été inventées, mais pour honorer le mérite: l'homme de lettres et le savant doivent sans cesse être occupés de la pensée noble et généreuse, que c'est pour l'avancement de l'esprit humain qu'ils travaillent.

Vous voulez composer un ouvrage nouveau, commencez par avoir des idées à vous; créez un plan, envisagez votre sujet sous toutes ses faces, voyez non ce qu'on a fait, mais ce qu'on peut faire. Si je considère les divers traités de géographie publiés jusqu'à ce jour, je remarque que les hommes les plus habiles ont essayé de joindre la partie historique à la partie descriptive, de lier le présent avec le passé, de nous faire connaître les révolutions physiques et politiques de notre globe, et de nous le montrer tel qu'il a été aux diverses époques de notre histoire. Ces idées ont de la justesse et de la grandeur; car quel objet est plus digne de notre intérêt que les annales de cette terre que nous habitons? mais il faut que l'exécution réponde au dessein: si vous ne me présentez qu'une esquisse imparfaite, une image ébauchée, un tableau informe, vous trompez les espérances que vous m'avez données.

J'ouvre l'abrégé de la géographie de Pinkerton, dont je rends compte en ce moment; j'y trouve une excellente introduction, un plan bien conçu, des vues nouvelles,

un grand nombre de parties traitées avec beaucoup de méthode et de soin; mais je remarque aussi, sur d'autres points, un peu de négligence. Je choisis pour exemple la description de la France : l'auteur s'y propose d'en faire connaître la géographie ancienne et moderne; mais la partie de la géographie ancienne occupe à peine une page.

Je me dis alors: un traité élémentaire est particulièrement destiné à l'instruction des jeunes gens, et les ouvrages des anciens sont plus souvent sous les yeux des jeunes gens, que l'histoire même de leur tems. Les écrits de l'antiquité seraient pour eux des énigmes indéchiffrables, si quelques hommes instruits ne prenaient la peine de les leur expliquer.

Pourquoi donc ne pas leur tracer une suite de tableaux fidèlement dessinés, où ils apprendraient sans confusion et sans peine ce que leur pays a été dans tous les tems? Je leur montrerais d'abord la France occupée par les peuplades gauloises; je leur décrirais ses vastes lacs, ses immenses forêts; ils verraient à la place des villes magnifiques qui couvrent aujourd'hui son sol heureux et fécond, de simples villages, habités par des tribus sauvages; ils observeraient avec intérêt la marche progressive de la civilisation; ils descendraient avec les Grecs sur les rives de la Provence; ils se plairaient à voir les arts, le commerce et l'industrie s'établir successivement dans les provinces méridionales; les conquêtes des Romains leur offriraient de nouveaux spectacles. Alors le géographe pourrait décrire avec plus de sûreté les diverses républiques des Gaules, leurs mœurs, leurs lois, les formes de leur gouvernement. Ces descriptions n'exigeraient que peu de travail. Sous Auguste, de nouvelles divisions succéderaient aux premières, et les lois romaines accéléreraient rapidement les progrès de la civilisation. L'époque de l'invasion des barbares me fournirait de nouvelles images. Les arts rétrogradent, le nord, l'orient et le midi de la France sont occupés par des peuples nouveaux; le choc des passions, le conflit des mœurs et des intérêts, couvrent la surface de la France de désordres et de dévastations. Enfin Charlemagne jette

les fondemens d'une vaste monarchie; la gloire des tems anciens semble renaître; mais l'incapacité d'un fils, trop faible héritier d'un tel père, enfante de nouvelles calamités. La face de la France est bouleversée, mille petits Etats se forment des ruines de l'Empire, et l'anarchie continue de désoler la France jusqu'au moment où le glorieux ministère de Richelieu fixe enfin nos destinées.

Ces tableaux tracés rapidement et développés à l'aide de quelques cartes fidèlement dessinées donneraient aux jeunes gens une idée exacte des révolutions géographiques de leur pays; on suivrait le même plan pour l'Italie, la Grèce, la Germanie et toutes les terres classiques; l'histoire et la géographie s'éclaireraient mutuellement, et les jeunes élèves de nos écoles publiques n'ignoreraient plus ces rapports essentiels des tems passés avec les tems présens.

Combien de secours un géographe français ne trouverait-il pas dans nos laborieux écrivains! Quelles sources d'instructions que les ouvrages des Labbe, des Valois, des Duchesne, des Le Comte, et de tant d'hommes habiles qui ont enrichi l'Académie des belles-lettres de leurs savantes recherches! Il serait d'autant plus à souhaiter que M. Walcknaër voulût s'occuper de ce travail, qu'il me paraît plus convaincu qu'un autre de l'imperfection de la géographie, et qu'il a pris un soin particulier de l'abrégé qu'il présente au public. Ce n'est plus Pinkerton; c'est un ouvrage nouveau.

« Quoiqu'on ait beaucoup profité de l'ouvrage anglais, » dit M. Walcknaer, cependant plus de la moitié de » notre abrégé est composé d'un texte entièrement neuf, » dont la plus grande partie est rédigée d'après des ma- » tériaux qui n'ont point été à la disposition de M. Pin- » kerton. Il m'a été impossible d'indiquer, par aucun » procédé géographique, les changemens que je me suis » permis de faire au plan primitif de l'ouvrage anglais. » Le plus considérable est la nouvelle classification que » j'ai fait subir aux divers Etats de l'Europe. En général, » je me suis occupé par-tout à concilier l'ordre politique » et par conséquent l'ordre historique avec l'ordre natu- » rel. M. Eyriés qui a visité le Danemarck et la Suède,

» qui connaît les langues et la littérature de ces contrées,
» a consenti à revoir les descriptions que j'en ai faites.
» Il a aussi extrait, pour moi, des voyages de M. Léo-
» pold de Buch, une description des Alpes scandinaves.
» J'ai cité dans la description de la Perse un ouvrage
» manuscrit intitulé : *Tableau de la Perse actuelle*;
» M. Langlés, qui a eu la bonté de me prêter ce manus-
» crit, m'apprend qu'il en a aussi fait usage dans son
» édition de Chardin, et que M. Joannin, chevalier de
» l'ordre du Soleil, et attaché à l'ambassade française en
» Perse, en est l'auteur, etc. »

Plusieurs autres savans ont aussi aidés de leurs conseils M. Walcknaër, ainsi il paraît qu'il n'a rien négligé de ce qui pouvait donner du mérite à son ouvrage. C'est dans ces nobles intentions que tout livre devrait être composé. Cependant M. Walcknaër ne se dissimule point que malgré ses soins, ce traité de géographie ne contienne encore quelques fautes. « Plusieurs, dit-il, sont dues à » la nature d'une semblable entreprise et à l'imperfection » même de la science; un plus grand nombre, sans » doute, tiennent à ma propre incapacité. Toutefois, » j'ose espérer que ce livre, malgré ses défauts, sera » long-tems utile à ceux qui veulent s'instruire et même » à ceux qui savent. »

Quand un auteur fait profession de cette modestie, on ne craint plus de lui communiquer des observations, parce qu'on sait qu'elles ne l'irriteront point. J'ai déjà dit quelque chose du plan général de l'ouvrage qui m'a paru susceptible d'être amélioré, j'indiquerai à M. Walcknaër quelques imperfections d'un ordre moins important et qu'il est facile de corriger; elles tiennent d'ailleurs souvent plus à la manière dont l'auteur exprime son idée, qu'à l'idée même. L'auteur dit (page 8) : « La » religion chrétienne est la dominante en Europe, si on » en excepte la Turquie, et même dans ce pays au » moins la moitié des habitans est attachée à la religion » grecque. »

Il est constant que la religion chrétienne est la religion dominante en Europe, et quand même toute la Turquie serait fidèle à Mahomet, le fait n'en serait pas

moins certain, puisque la Turquie ne forme pas la plus grande partie de l'Europe.

Page 31. « Quant aux antiquités romaines, il en est » resté, en France, un grand nombre dont plusieurs » sont admirablement conservées. Parmi les plus célè- » bres on compte celles de Nîmes qui consistent en un » amphithéâtre, et le temple appelé la *Maison carrée*. » On peut citer encore le pont du Gard. En 1653, on » découvrit à Tournai le tombeau de Childéric, dans » lequel se trouvèrent quelques objets curieux. Paris » renferme aussi quelques restes d'architectures ro- » maines, etc. »

Puisque M. Walknaër voulait parler des antiquités romaines, il pouvait citer celles d'Autun et d'un grand nombre d'autres villes; mais il fallait laisser le tombeau de Childéric, qui n'est évidemment pas une antiquité romaine.

Page 41. L'auteur, sous le titre de *Littérature*, donne une liste des grands écrivains dont s'honore la France. On y trouve Gresset, mais on y cherche inutilement celui de Pascal.

Page 128. Je lis à l'article *Italie* : « Le golfe Adria- » tique, la mer Méditerranée, et la chaîne des Alpes » séparent l'Italie de la France, de la Suisse et de l'Alle- » magne. » En suivant l'ordre naturel de la phrase, il s'ensuivrait que le golfe Adriatique sépare l'Italie de la France, que la Méditerranée la sépare de la Suisse, et les Alpes de l'Allemagne. Ce n'est assurément pas ce que M. Walcknaër a voulu dire; mais quand on écrit pour des élèves, on ne saurait exprimer ses idées avec trop de justesse et de précision.

La partie de la géographie ancienne que M. Barbié du Bocage a traité séparément, et qui m'eût semblé mieux placée dans le corps même de l'ouvrage, comme je l'ai observé précédemment, m'a paru quelquefois écrite avec trop de négligence ; je n'en citerai qu'un exemple : « Les Rhétiens, disait-on, *étaient* une colo- » nie de Toscans; mais ils avaient bien dégénéré ; car » ils *étaient* devenus barbares et cruels. Ils *étaient* di- » visés en plusieurs petites peuplades dont les princi-

» pales *étaient* les Sarunètes qui occupaient le val de » Sargans sur le Rhin. Auprès de ces peuples *était* la » ville de *Curia*, etc. » En général, M. Barbié du Bocage ne s'est pas assez occupé de son style ; il était facile de varier davantage ses expressions et les formes de sa phrase. Ce retour continuel des mêmes verbes, produit à la fin une monotonie désagréable.

Mais M. Barbié du Bocage est un homme très-instruit, et ces fautes n'empêchent pas que son traité n'ait beaucoup de mérite. L'abrégé de Pinkerton a déjà reçu une marque honorable d'estime et de bienveillance ; il a été adopté pour l'enseignement des écoles impériales militaires de France. Cette marque de distinction est un plus grand éloge que tout ceux que je pourrais lui donner.

SALGUES.

Œuvres complètes de Malfilatre, précédées d'une Notice historique et littéraire sur sa vie ; par M. L. S. Auger. *Seconde édition*. Avec cette épigraphe :

> La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.
>
> GILBERT.

Un vol. in-12. — Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. — A Paris, chez *Longchamp*, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 35.

Le poëme de Narcisse, quelques odes couronnées en province, quelques fragmens traduits de Virgile, voilà tout ce que Malfilâtre nous a laissé : les odes sont médiocres, les fragmens n'ont plus d'intérêt depuis qu'on a traduit tout Virgile ; Narcisse même a de nombreux défauts ; mais cet ouvrage seul n'en suffira pas moins pour immortaliser le nom de Malfilâtre, car c'est le génie de la véritable poésie qui l'a dicté.

Narcisse offrit un phénomène aussi brillant qu'extraordinaire à l'époque où il fut imprimé. On faisait alors beaucoup de vers, mais l'esprit du tems n'était rien moins que poétique. On ne voulait plus être simplement poëte en amusant ou en intéressant ses lecteurs ; le ta-

lent de raconter semblait presque puéril, ou du moins c'était au genre du conte qu'on le bornait : le merveilleux, cette ressource indispensable de l'épopée, paraissait indigne d'un siècle de lumières ; on croyait qu'il n'était permis d'en faire usage que pour s'en moquer. On faisait donc des poëmes philosophiques, descriptifs, didactiques, voire cyniques. Voltaire écrivait la loi naturelle et les aventures de Jeanne-d'Arc ; Saint-Lambert chantait les saisons ; d'autres nous donnaient le poëme des sens, le poëme des mois, ceux de la peinture, de l'agriculture, des merveilles de la nature. Tout le monde voulait nous régenter et nous instruire ; on se donnait même quelques peines pour nous éblouir ; on condescendait à flatter notre malignité naturelle : mais sacrifier l'amour propre du poëte au véritable intérêt de la poésie, nous toucher, nous attendrir en adressant des récits à notre cœur et non des descriptions ou des préceptes à notre esprit, et des vers imitatifs à notre oreille, c'est à quoi personne ne songeait : pour y parvenir, en effet, il faut commencer par s'oublier soi-même, il faut se tromper avant de nous tromper, il faut se livrer le premier à l'illusion que l'on veut produire chez les autres ; il faut croire aux sentimens qu'on a la prétention d'inspirer : or tout cela suppose dans le poëte une bonhommie dont chacun aurait rougi à l'époque dont nous parlons, et dont il n'est pas bien sûr que les poëtes de nos jours osassent encourir le ridicule.

C'est cette hardiesse qu'eut Malfilâtre, et comme les travers du jour ne changent point la nature des choses, cette hardiesse eut un plein succès. L'auteur de Narcisse n'est, en effet, ni docteur, ni philosophe ; il ne prétend ni nous instruire, ni se faire admirer. Si quelques maximes lui échappent, elles naissent du sujet, et souvent elles ressemblent plus à un sentiment qu'à une maxime ; elles sortent de son ame, non comme un précepte, mais comme un souhait. Il ne décrit pas non plus pour décrire : il rend comme un miroir fidèle les tableaux qui ont frappé son imagination ; il ne cherche point l'harmonie imitative, mais ses vers prennent naturellement le nombre et la couleur qu'ils doivent avoir. C'est

le sentiment qui les mesure et les colore, sans que l'art en calcule les effets. Malfilâtre semble moins composer que produire. Il n'est point artiste; c'est tout simplement un homme sensible, un bon homme que touchent vivement les malheurs de Narcisse et d'Echo, qui ne peut parler de ceux de Tirésias sans une émotion visible, qui même est assez simple pour mettre du prix à l'antique innocence, pour regretter le véritable amour. Il pousse aussi loin la simplicité dans un autre genre. Il croit (quel autre que lui n'en eût été honteux?) il croit aux êtres surnaturels qu'il emploie, aussi long-tems qu'il les fait agir. L'Olympe des Grecs n'a pas cessé pour lui d'être l'Olympe; il tremble de la colère de Junon, et s'enivre des charmes de Vénus; il peint même, sans un seul trait de malignité, les ébats des demi-dieux champêtres.... et tout cela lui réussit. La persuasion, de sa nature, est contagieuse : nous partageons l'illusion qu'il se fait. Ses sentimens sont si vrais que nous ne pouvons soupçonner ses récits d'imposture : et comment d'ailleurs nous défierions-nous d'un homme qui n'annonce pour lui même aucune prétention ?

Cependant le poëme de Narcisse (et nous l'avons déjà remarqué) n'est point un ouvrage sans défauts; et ils tiennent presque tous à ce que l'auteur n'a pu s'affranchir tout-à-fait du tribut que chacun doit à son siècle. L'instinct de la véritable poésie fut assez puissant chez lui pour le jeter dans la carrière épique; mais l'esprit du tems voulut qu'il donnât à son ouvrage un but instructif et moral. Il crut sans doute satisfaire à-la-fois et son propre génie et le goût de ses contemporains, en choisissant un sujet qui prêtait à l'allégorie : celui d'Echo et Narcisse remplissait cette condition; et il s'y arrêta sans s'apercevoir de son peu d'étendue, sans réfléchir qu'il rendrait l'allégorie trop transparente en l'amplifiant.

D'autres ont relevé avant nous les défauts qui sont nés de ce vice de la conception primitive. Malfilâtre nous dit clairement qu'il va nous mettre sous les yeux les inconvéniens de la curiosité, les combats de l'amour et de l'amour-propre; ce sont là de ces choses que nous n'aimons pas qu'on nous dise, parce que nous voulons les

deviner. Le désir de généraliser sa morale lui a inspiré la fiction peu vraisemblable et assez gratuite de l'île où Vénus fait élever ses enfans. Le moyen dont Junon se sert pour la combattre, le poison qu'elle verse dans les eaux de l'île, est peu digne d'une aussi grande divinité, et le contre-poison que Vénus y verse trop tard me semble tout-à-fait puéril. Le dénouement sur-tout n'est avoué ni par la poésie, ni par le goût. Narcisse s'est vu dans le miroir de la fatale fontaine : comme dans Ovide, il prend son image pour celle de la nymphe qui préside à ces eaux. La méprise dure aussi long-tems chez lui que chez son modèle, mais la reconnaisance est ménagée différemment. Ovide glisse sur ce moment critique, et la manière rapide dont il a traité cette fable le lui permettait. Malfilâtre a cru qu'il ne pouvait éluder la difficulté d'une manière aussi leste ; et comme il a eu soin de nous dire que Narcisse n'avait jamais vu son image, il ne lui restait guère qu'un moyen de le détromper. Au défaut de ses traits, qu'il ne connaît pas, il fallait lui faire reconnaître son sexe. En conséquence, le beau jeune homme, avant de se mettre à l'eau, quitte prudemment ses habits que sans doute il craint de mouiller ; il veut ensuite regarder encore une fois sa nymphe, et l'on conçoit que ce dernier coup-d'œil lui découvre la vérité d'une manière qui n'est que trop naturelle.

Ces défauts sont grands, sans doute, et nous pourrions en indiquer beaucoup d'autres ; mais par combien de beautés ne sont-ils pas rachetés ? On a cité plus d'une fois l'invocation à Vénus, imitée de Lucrèce dans le premier chant : le tableau suivant y a quelque rapport, et me paraît mériter la préférence ; c'est celui des soins que prend l'Amour de ses favoris, la première nuit de leur hyménée :

Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Eole,
Hors le Zéphyre habitant des roseaux :
Il règne en Dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois, ranime la verdure ;
Des astres même en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincelans.

Amans heureux ! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés :
Les yeux sur vous la nocturne courière
D'un pas plus lent marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés
La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.
Ce faible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol caché dans les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,
Jette dans l'ame un trouble plein de charmes;
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux
Avec plaisir on sent couler des larmes.

On cite encore dans un autre genre l'apparition des deux serpens, au chant quatrième, imitée de l'épisode de Laocoon. Qu'on me pardonne de chercher plutôt à faire valoir les amours des dragons de Samos dans le chant qui précède; l'auteur y est également inspiré par Virgile, mais il ne l'imite pas; c'est Tirésias qui parle :

Comme à Cadmus, le sort m'offrit un jour
Deux grands serpens qui près d'une onde claire,
Gardaient ses bords et les bois d'alentour.
L'Amour s'apprête à les unir ensemble :
Mais quel amour! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant semblent se menacer.
Entre les dents dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir,
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout-à-coup, ils sifflent, ils s'embrassent;
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,

D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est l'Iris quand un nuage obscur
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

La mort des deux serpens tués par Tirésias, qui suit ce tableau, est un modèle de narration pittoresque et rapide, tout-à-fait dans le goût des anciens, mais que je ne puis me livrer au plaisir de citer, retenu dans les bornes de cette feuille : cela seul m'empêche de transcrire et le passage où l'indiscrète Echo se cache pour épier le récit que Tirésias fait à Vénus, et la plus grande partie de ce récit même, et les apprêts, ainsi que la description du sacrifice au dernier chant, et l'arrivée de Vénus dans son île, et vingt autres morceaux qui respirent le goût antique, qui prouvent qu'entre les mains d'un véritable poëte les ressorts de la mythologie grecque ne sont point usés.

Qu'il me soit permis du moins d'insister sur cette dernière observation, qui sans doute eût été bien inutile dans le siècle de notre poésie, mais qui, dans le siècle de la prose poétique, peut n'être pas sans utilité. Il est de mode aujourd'hui (car où la mode ne se fourre-t-elle pas?) de décrier le merveilleux du paganisme, d'exalter celui que peuvent offrir nos livres saints. On met la poésie de la Bible au-dessus de toute poésie, et je conviendrai volontiers qu'il n'y a aucune comparaison entre la grandeur du Dieu des Juifs et des Chrétiens et celle du Jupiter d'Homère; j'accorderai qu'indépendamment de sa sainteté notre religion est infiniment plus grave, plus mélancolique, plus philosophique que celle des Grecs et des Romains. Mais le Dieu le plus grand, le seul puissant, le plus immatériel, le plus dégagé de passions, est-il aussi le plus poétique? La religion la plus sérieuse, la plus ennemie des sens, est-elle aussi celle qui fournit le plus à l'imagination?... Je crois qu'on peut en douter; qu'en accordant que ses hymnes seront les plus sublimes, ses chants de douleur les plus touchans, on peut craindre qu'elle ne suffît pas à une grande composition, qu'elle n'y jettât de la monotonie; et je n'exigerai de ceux qui

voudront en juger avec connaissance de cause, que d'ôter aux plus grands poëtes modernes tout ce qu'ils ont emprunté à la mythologie et aux poëtes anciens, sans le savoir, ou du moins sans l'avouer, de supprimer toutes les hérésies qu'ils ont introduites par-là dans leurs ouvrages et de voir ce qu'il en restera.

Après avoir parlé des talens de Malfilâtre, il serait juste de dire quelques mots de sa personne, de rendre hommage à la mémoire de ce poëte infortuné; mais cette tâche a déjà été remplie par M. Auger d'une manière qui ne laisse rien à désirer, dans une notice placée à la tête de la première édition de ses Œuvres, et qui figure pareillement à la tête de celle-ci. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer nos lecteurs, persuadés que tout amateur de la poésie qui ne possède pas encore ce petit volume, s'empressera de se le procurer.

M. B.

La Musique étudiée comme science naturelle, certaine et comme art, ou *Grammaire et Dictionnaire musical*; par G. L. Chretien, musicien de S. M. l'Empereur et Roi, précédemment pensionnaire du Roi, membre de l'Académie royale de musique, musicien de la chapelle, de la chambre et des concerts particuliers de la reine, inventeur du *Physionotrace* et membre de plusieurs Sociétés savantes de Paris. Ouvrage posthume. — Le précis, l'ouvrage théorique et le cahier des planches, 24 fr. — A Paris, chez Mme Ve *Chrétien*, rue Saint-Honoré, en face de l'Oratoire, n° 152; et aux adresses ordinaires de musique.

La pratique et la théorie de l'art musical sont traités dans cet ouvrage d'une manière absolument neuve. Quelques exemples, multipliés par un mécanisme ingénieux dans tous les tons, y apprennent à constituer des chants purs, variés et toujours en relation parfaite avec l'harmonie. L'auteur très-familiarisé avec la musique par son talent sur le violoncelle, a su établir avec solidité, des principes dont il a tiré des conséquences heureuses.

Ses discussions sont semées de réflexions très-profondes qui à leur tour excitent celles du lecteur. Non-seulement avec son livre on se met au fait des difficultés de la science, mais encore on apprend à les surmonter. Il n'attache point un élève à un thême bannal, qu'un maître apprend à retourner de mille manières plus ou moins forcées. Au contraire, l'élève se fait son thême à lui-même, et il se trouve nécessairement en juste rapport avec l'harmonie, correctement conçue, dont toutes les parties qui l'accompagnent doivent dériver. On trouve aussi dans cette sorte de grammaire beaucoup d'idées intéressantes sur la philosophie de l'art. Il renferme surtout une découverte singulièrement importante, c'est celle de la *tolérance des sons*, gravement rejetés comme non harmoniques par des musiciens algébristes, tandis qu'une expérience continuelle justifie leur emploi, et même fait une loi de les employer pour le charme de l'oreille, dont les sensations apparemment n'admettent pas tout-à-fait les mêmes calculs. Cette observation précieuse a pour objet un des points les plus importans que la musique ait encore présenté à discuter, et elle doit terminer enfin la longue querelle qui depuis Pythagore a divisé les musiciens en deux sectes, les théoriciens et les praticiens, ou pour mieux dire ceux qui font de la musique sans en raisonner, et ceux qui en raisonnent sans être en état d'en faire (*).

M. Chretien qui avait trouvé (ce que des savans regardaient comme impossible) le moyen d'appliquer l'instrument nommé rapporteur, à l'art de tracer le portrait, et qui avait un talent particulier pour la mécanique, a gravé lui-même les planches de son ouvrage, elles le sont dans une telle perfection qu'elles seraient extrêmement précieuses, même sous cet unique rapport. Cet artiste chéri de tous ceux qui l'ont connu est mort en les terminant. LEFEBURE, *sous-préfet de Verdun.*

(*) Il a paru, en 1789, un livre imprimé à Paris chez Knapen, intitulé : *Erreurs, méprises*, etc., *de divers auteurs*, en matière de musique, où les ridicules conséquences du système des théoriciens, non musiciens, paraissent avoir été portées jusqu'au délire de l'absurdité.

LE RETOUR DE MAURICE.

TROIS années s'étaient écoulées depuis que le jeune Maurice Helger avait quitté le lieu de sa naissance, le beau village de Sonnemberg. Il avait vu bien du pays, habité de bien grandes villes, fait des progrès dans son joli métier d'ébéniste, et revenait avec impatience et plaisir dans sa patrie : il y avait laissé une famille chérie, et ce qui tient bien autant au cœur, à vingt-cinq ans, une charmante fiancée, nommée Ernestine Sélert; ils s'étaient aimés dès leur enfance, et jusqu'au moment de leur séparation ils n'avaient éprouvé aucun chagrin d'amour, jamais ils ne s'étaient donné l'un à l'autre le moindre sujet de jalousie; leur naissance et leur fortune étaient égales, et quand Maurice eut dit à ses parens : « J'aime Ernestine Sélert et je voudrais l'avoir pour femme, » son père lui avait répondu : « Tant mieux, mon fils, c'est la bru que nous aurions choisie. » Le même jour il en parla à son voisin Sélert, et lui demanda sa fille.

Tu me fais bien plaisir, lui répondit Sélert, car notre Ernestine nous a confié qu'elle aimait ton fils plus que tout au monde. On fit venir les heureux jeunes gens : Nous consentons à votre bonheur, leur dirent leurs parens, et votre union fera le nôtre; nous n'y mettons qu'une seule condition, c'est que le mariage ne se fera que dans trois années, et que vous les passerez séparés l'un de l'autre. Ernestine n'a que dix-sept ans, sa mère ne veut pas qu'elle soit femme avant qu'elle ait vingt ans; Maurice en a vingt-deux, il est tems qu'il fasse son tour (1): il faut qu'il connaisse le monde, qu'il apprenne à se passer de sa mère, et à se distinguer dans sa profession; à son retour il s'établira comme maître dans la ville voisine, et ce sera le moment de prendre une ménagère. Prépare-toi donc à partir, mon fils : le plus tôt sera le mieux, tu en seras plus vite revenu; embrasse ta fiancée; échangez vos bagues, promettez-vous foi et fidélité, et séparez-vous sans inquiétude : trois ans sont bientôt passés.

Maurice prit en silence la main de son père, et la serra en signe d'obéissance; il n'aurait pu prendre sur lui de

(1) On appelle faire son tour le voyage que les jeunes ouvriers sont obligés de faire avant que d'entrer dans leurs maîtrises.

prononcer : oui, je consens à partir. Il reçut ensuite dans ses bras sa pauvre Ernestine qui pleurait amèrement ; les roses du plaisir avaient fait place aux larmes sur ses belles joues. Trois ans, disait-elle en sanglottant, moi qui ne pouvais pas être trois heures sans te voir, cher Maurice, que deviendrai-je? Tu penseras à ton ami, mon Ernestine, dit Maurice en affectant un courage que le ton ému de sa voix démentait; tu te diras : Maurice m'aime, et compte tous les instans jusqu'à celui de son retour; il arrivera, ce doux moment, je reviendrai plus habile ébéniste, ayant plus de moyens d'augmenter ton bien-être, et de te rendre heureuse. Ernestine secouait la tête, elle aurait mieux aimé moins d'habileté, moins de bien-être, et que son Maurice restât près d'elle; mais les parens avaient prononcé, il fallut obéir. Elle se promit de son côté d'employer le tems de cette longue absence à filer son trousseau et la toile de leur petit ménage, et à tricotter une bonne provision de bas à son ami; leur projet d'occupations, qui se rapportaient à leur union future, adoucit le moment des adieux : Maurice n'obtint qu'un jour pour faire son paquet et prendre congé de ses parens et de ses amis, et le surlendemain il était à dix lieues de Sonnemberg, sans comprendre qu'il eût pu se résoudre à le quitter. Ernestine, renfermée dans sa petite chambre, pleurait de tout son cœur, et n'avait nulle envie d'en sortir, puisqu'elle ne pouvait plus rencontrer Maurice; mais ensuite tous les deux, sans se regretter moins, pensèrent à mettre à profit ce tems d'ennui. Le rouet tourna, le rabot glissa, et le tems s'écoula, mais non pas tout-à-fait de la même manière pour l'un que pour l'autre; la tendre Ernestine, fidèle à son chagrin et à ses projets, ne se permit aucune distraction, ne perdit pas un instant, et n'eut d'autre plaisir que d'avancer sa toile et son tricotage, et de se dire tous les soirs, voilà un jour écoulé.

Maurice comptait aussi les jours passés loin de son amie, mais il ne donnait pas tout son tems à la tristesse et aux regrets. Dans les séparations, celui qui part est toujours le plus vite consolé; il n'était jamais sorti de son village, il vit avec plaisir des pays nouveaux, d'autres mœurs, d'autres costumes, etc. Il passa toute une année à voyager de ville en ville, en travaillant de son métier. Il apprit assez bien le français, et s'engagea, pour les deux années qui lui restaient à parcourir, à Lyon chez un habile menuisier-ébéniste, nommé maître Thomas, qui avait la

vogue, recevait de beaux modèles de meubles de Paris; et chez qui Maurice pouvait beaucoup apprendre et beaucoup gagner. Maître Thomas avait les meilleures pratiques de la ville, mais il aimait plus la bouteille et le jeu que le travail; il fut enchanté d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis long-tems, un ouvrier entendu, honnête, sage, qui ne quittait pas l'atelier, et sur qui il pouvait se reposer pour faire aller la besogne quand il était au cabaret; il n'épargna donc rien pour retenir Maurice, et crut qu'un des plus sûrs moyens était d'envoyer souvent auprès de lui sa fille unique, M^lle^ Thérèse, petite Lyonnaise, bien éveillée, bien jolie et bien agaçante. Va-t'en à la boutique, petite, lui criait son père en sortant, et travaille auprès de Maurice pour qu'il ne s'ennuie pas. Il n'y aurait pas grand mal, pensait-il, quand il en résulterait un peu d'amour; je ne puis pas avoir un gendre qui me convienne mieux; je n'ai plus de femme; je garderai ma fille. Maurice est habile, intelligent, il ne laissera pas reposer le rabot pendant que je m'amuse. Il est joli garçon aussi, et fera, j'espère, oublier à Thérèse ce grand fainéant de Fréderich, que j'ai renvoyé, crainte de malheur. Maurice est sage lui, et quand il ne le serait pas, le mariage raccommode tout. Ce Fréderich était un ouvrier qui en contait très-vivement à M^lle^ Thérèse, et ne faisait guère autre chose, maître Thomas s'en était défait: Maurice le remplaça, et gagna bientôt le cœur du papa; celui de la fille se donnait tant qu'on voulait; elle trouva que le beau Maurice méritait bien d'en avoir aussi sa petite part; elle allait donc avec grand plaisir lui tenir compagnie dans un atelier particulier où il travaillait; elle lui disait mille folies, lui chantait le vaudeville du jour, et lui lisait quelquefois un opéra, une comédie, un mauvais roman, l'almanach, la gazette, enfin ce qu'elle pouvait accrocher; le soir, quand l'ouvrage était fini, elle le prenait sous le bras, et le menait promener avec elle, ou plus souvent encore jouait au volant avec lui devant la maison, son joli pied en avant, son bras rond et blanc en l'air, ainsi que son petit nez retroussé, riant aux éclats quand le volant tombait, et montrant alors deux rangs de dents plus blanches que l'ivoire, se donnant enfin toutes les graces que ce jeu développe..... Sonnemberg et la triste Ernestine sont-ils donc oubliés? Il faut l'avouer, Maurice n'y pense guère quand il reçoit sur sa raquette le volant de Thérèse, et qu'il le lui renvoie, et pas beaucoup lorsque Thérèse

assise sur l'établi, lui chante gaie chansonnette et doux refrain d'amour, et moins encore lorsque penchée devant lui, de manière que leurs deux fronts se touchent, sa jolie main passée sur celles de Maurice, qu'elle presse de toute sa force, elle lui aide à pousser le rabot; mais il faut être juste, retiré le soir dans sa petite chambre, si Thérèse ne l'a pas accompagné jusqu'à la porte en riant, et lui faisant des niches, il pense à son Ernestine, et sent quelque chose qui ressemble à des remords; souvent aussi il la voit dans ses songes, tendre, aimante comme dans leur enfance; cette image le suit à son réveil, il se lève en jurant de ne plus regarder Thérèse; la petite espiègle l'agace, le tourmente, pleure, rit, le boude et le caresse tour-à-tour; il tient bon quelques minutes; mais à vingt-trois ans, peut-on résister long-tems à une fille aussi séduisante que Thérèse, et qui se donne autant de peine pour que Maurice ne s'ennuie pas? J'en appelle à la mémoire de mes lecteurs, pour les rendre indulgens envers mon bon Maurice; ils se souviendront, sans doute, combien de fois dans leur vie ils ont aimé deux belles en même tems, si du moins ils appellent *aimer* ce que Thérèse inspire à Maurice; Ernestine est encore toute entière au fond de son cœur, et n'y aura jamais de rivale. Bientôt il en donnera la preuve, mais Maurice est jeune, mais Ernestine est à deux cents lieues, et Thérèse à deux pas, et souvent bien plus près encore, et papa Thomas leur laisse une entière liberté, et va toujours disant, le mariage raccommode tout; mais n'étant point pressé de donner une dot, il attendait patiemment qu'il y eût quelque chose à raccommoder, et se contentait, pour éloigner tout prétendant à la main de sa fille, de dire à tout le monde qu'elle était engagée avec son premier ouvrier Maurice, et qu'il n'aurait point d'autre gendre; il le dit plus positivement encore à l'ancien amoureux Fréderich qu'il rencontra un soir rôdant dans son quartier, et fort triste d'avoir vu Thérèse jouer au volant avec Maurice. Pour achever de lui ôter tout espoir, maître Thomas lui dit que la chose était faite : quand je te dis que tu perds ton tems et tes peines, grand nigaud, n'as-tu donc pas vu comme Thérèse et Maurice s'aiment? je la lui ai donnée, tout est dit, tout est baclé, et Maurice est capable de te briser les os comme chair à pâté, si tu regardes seulement sa petite femme. Soit dépit, soit terreur, Fréderich se le tint pour dit; il ne restait à Lyon que pour Thérèse; il en partit le lendemain, convaincu qu'elle était mariée.

Les deux années d'engagement de Maurice s'écoulèrent; pendant ce tems il avait reçu quelques lettres bien tendres d'Ernestine, et lui avait écrit moins qu'il ne l'aurait fait si Thérèse n'avait pas occupé tous ses momens de liberté. Entre le rabot et le volant il lui restait peu de tems pour la correspondance, et comme tous ceux qui ont un tort secret, il éprouvait quelque embarras, et renvoyait d'un courier à l'autre; cependant n'ayant rien reçu de Sonnemberg depuis plus de deux mois, il commençait à être inquiet, et quoiqu'il lui en coûtât bien un peu de quitter sa jolie amie, il s'était enfin décidé à demander son congé, malgré les séductions de Thérèse. Maurice avait été, strictement parlant, fidèle à son Ernestine : il trouvait Thérèse fort jolie, fort gentille; il jouait avec elle, il prenait et recevait en pénitence autant de baisers qu'il en voulait, mais il s'en était tenu là, et n'avait jamais songé à l'épouser. Qu'on juge donc de sa surprise, lorsqu'un soir maître Thomas, à moitié ivre, rentre chez lui, fait cesser le volant et leur demande s'ils ne songent pas à jouer un jeu plus sérieux. A quand la noce, mes enfans? voici le printems; c'est le moment d'y penser, et je crois qu'il en est tems. Je veux que tout soit en règle chez moi... Ton engagement est fini, Maurice, il faut en passer un autre à vie avec Thérèse. Ecris chez toi, mon garçon, fais venir le consentement de ton père, les paperasses de bourgeoisie, et puis vogue la galère; il sera content le papa Helger quand il saura que je te donne ma fille, toutes mes pratiques, tout mon vaillant, et que je ne te demande pour tout cela que tes deux bras et le bonheur de ma petite Thérèse. Allons, parlez donc, que diable! cela vaut bien un grand merci, je crois; et toi, petite sotte, viens m'embrasser, au lieu d'user ton tablier à force de le tortiller. Thérèse toute rouge de plaisir se jeta dans les bras de son père, et Maurice, pâle comme la mort, se laissa tomber à genoux la tête cachée dans les mains, et ne sut comment articuler un refus. Père Thomas éclatait de rire. Imbécile, dit-il enfin, ne vas-tu pas faire comme ces grands bénêts d'amoureux de comédie qui se mettent à genoux devant leur belle et le beau-père, comme devant des idoles? Allons, lève-toi, mon fils, embrasse ta fiancée; échangez vos bagues, et vive la joie, cela ne coûte rien. Ces mots, *embrasse ta fiancée, échangez vos bagues*, rendit à Maurice tout son courage; il crut entendre son père lui dire, en lui donnant son Ernestine, *va, mon fils, embrasse ta fiancée*; il crut voir cette fille chérie se

jeter toute en larmes dans ses bras, et lui dire, cher Maurice, que deviendrai-je sans toi? et cet anneau qu'on lui demandait était celui qu'il reçut d'elle. A l'instant il se releva, et d'un ton à-la-fois ferme et touché, il remercia maître Thomas, il lui dit qu'il n'oublierait jamais son amitié et ses bonnes intentions, qu'il aimerait toujours Thérèse comme une sœur, mais qu'il ne pouvait l'épouser puisqu'il était déjà engagé dans son pays, et que l'anneau qu'il portait à son doigt était celui de sa *promise*. Il pria maître Thomas de demander à sa fille s'il lui avait jamais dit un seul mot de mariage : il aurait même pu ajouter que cent fois il lui avait parlé d'Ernestine, et montré son anneau dont elle le plaisantait; mais il ne voulut pas lui attirer des reproches de son père. Ces reproches tombèrent tous sur lui; il les supporta avec tant de douceur que père Thomas, qui était un bon diable, finit par en être touché. Va donc épouser ta prétendue, lui dit-il d'un ton moitié fâché, moitié amical; puisque ce n'est pas Thérèse, le plus tôt que tu partiras sera le mieux; je te regretterai toute ma vie, et tu pourras bien aussi regretter peut-être une fois la boutique et la fille du père Thomas.

Maurice partit le lendemain avec le cœur serré d'avoir dit adieu pour jamais à Thérèse. Elle pleura aussi; mais ne la plaignons pas trop, elle est jeune, jolie et française; Maurice n'était pas son premier amant, il ne sera pas le dernier, et déjà elle commençait à le trouver un peu trop sage et trop allemand. Pendant les premières journées, le jeune voyageur fut assez triste. La jolie mine de Thérèse occupait sa tête, ses larmes pesaient sur son cœur; il ne pouvait se dissimuler qu'il avait quelques torts avec elle, et beaucoup avec Ernestine : mais Thérèse se consolera, et la bonne Ernestine pardonnera, je lui conterai tout, pensait-il, elle me saura gré de ma franchise et de ma fidélité quand elle saura comme Thérèse était jolie. Plein de cette douce espérance, il chemina plus gaîment, et plus il s'approchait de sa chère patrie, plus Lyon, Thérèse et l'atelier du père Thomas s'effaçaient de sa pensée : tout ce qu'il voyait autour de lui lui retraçait de plus doux souvenirs; déjà les bavolets à barbes retroussées et le tablier de cotonnade rouge ont fait place aux jolis chapeaux de paille et aux tresses flottantes; les coteaux de vigne ont disparu, il ne voit que de vertes prairies et des vergers en fleurs; bientôt il n'entend plus que la langue maternelle que son Ernestine savait bien rendre douce en lui parlant, déjà

DE LA SEINE

mille choses lui ont rappelé les mœurs et les coutumes de son pays. On était aux premiers jours de mai : chaque amoureux, le premier dimanche de mai, plante un jeune sapin ou un bouleau orné de fleurs devant la demeure de sa belle; Maurice se rappelle tous ceux qu'il a plantés devant la fenêtre de sa chère Ernestine, et comme il était heureux d'entendre dire le lendemain que la plus belle des filles du village avait eu le plus beau des *mai!* Ah! s'il pouvait arriver assez tôt pour lui annoncer ainsi son retour! Il presse sa marche, il fait de plus longues journées, à peine s'accorde-t-il quelques heures de repos; mais il a beau faire, le premier dimanche de mai arrive, et il est encore à deux grandes journées de Sonnemberg. Il se trouve le soir dans un grand village qui se nommait Nesselrode : fatigué de ses marches forcées et inutiles, puisque le moment de planter le mai était passé, il se décide à ne pas aller plus loin ce jour-là, et à passer la nuit à Nesselrode. Tout semblait y être préparé pour la fête de mai : la rue était propre, les fontaines ornées de branchages, et de hautes perches au bout desquelles étaient attachés de gros bouquets avec des rubans flottans ; de jolis *mai* marquaient les demeures des jeunes filles, tous avaient des fleurs : mais il remarqua un sapin qui n'en avait que de blanches rattachées par un ruban de crêpe; la rue était déserte. Pour arriver à l'auberge, qui était à l'autre bout, il fallait passer devant l'église et le cimetière, tous les deux étaient ouverts; l'église lui parut pleine de femmes, et dans le cimetière des hommes étaient occupés à creuser une fosse. Cette vue lui expliqua tout, sans doute il était mort dans ce village un être intéressant; sa perte suspendait la joie publique, et le sapin orné de crêpes avait été planté devant la maison de deuil : il éprouva un serrement de cœur auquel se joignit bientôt un sentiment de contentement de n'être pas à Sonnemberg. « Ah Dieu! pensait-il, si en arrivant chez moi j'avais vu creuser une fosse mortuaire, quel eût été mon effroi! et si ce triste mai avait été devant la maison d'Ernestine!» Cette pensée l'émut au point que ne voulant pas entrer dans l'auberge avec cette impression douloureuse, il alla s'asseoir dans une belle place plantée d'arbres attenante à l'église : il tâcha de se remettre en se disant qu'il n'était pas à Sonnemberg, qu'il ne connaissait personne à Nesselrode où il passait pour la première fois de sa vie, et qu'à chacun appartiennent ses peines : son cœur était toujours oppressé, il l'attribua au contraste si frappant des apprêts de la fête du printems et de ceux de la

mort. Tout marquait ce triste contraste autour de lui ; la place avait été nouvellement arrangée pour la danse, elle était couverte d'un sable fin et battu; des bancs de gazons tout frais, des tables, un tréteau pour l'orchestre, et quelques guirlandes de fleurs dans les arbres, tout annonçait que c'était la salle du bal champêtre : mais au lieu du tambourin et du flageolet on entendait les sons plaintifs de l'orgue accompagnant des chants tristes et religieux; au lieu des jeunes et folâtres danseuses foulant le gazon d'un pied léger, des groupes de jeunes filles, vêtues de deuil, et tenant toutes à la main une couronne de romarin entremêlée de muguet blanc, vinrent se promener silencieusement en sortant du temple, et attendant sans doute le moment du convoi funèbre. La lune était dans son plein, sa douce lumière se réfléchissait sur leur visage à demi voilé à travers la feuillée, et leur donnait une teinte de pâleur analogue à la circonstance. Elles en parlaient en se promenant, et Maurice comprit à leur propos que la défunte était une belle et jeune fille. Pauvre Zélie, si jeune et si jolie (dit l'une d'elle en s'asseyant sur le même banc où était Maurice)! mon Dieu, sur quoi peut-on compter ? — Oui, mais si languissante et si malheureuse! dit une seconde, elle ne désirait, dit-on, que de mourir. — N'aurait-elle pas mieux fait, dit une troisième, d'aimer et d'épouser Henri le frère de Marie, qui l'aimait si tendrement ? elle serait à-présent au milieu de nous heureuse et contente au lieu d'être dans son tombeau. Et ce pauvre Henri, comme il est malheureux à présent ! de long-tems il ne nous fera plus de chansons.

Avez-vous vu la dernière romance sur la pauvre Zélie, dit l'une d'elles ? ah ! comme elle est touchante ! sa sœur me l'a prêtée et je l'ai d'abord retenue, car c'est l'air de *Plaisir d'amour*.

Nous ne l'avons pas vue, dirent-elles toutes ; chantes-nous-la, Rose, puisque tu l'as apprise.

Ah ! je ne sais si j'oserai chanter dans ce moment, dit Rose en regardant du côté de l'église : si on allait venir; Marie serait fâchée, peut-être, d'entendre chanter. — Et où est-elle Marie ? elle était avec nous à l'église. — Elle est allée faire placer sa pauvre amie dans la bière. Elle viendra bientôt. Tenez, la voici. Comme elle est triste ! elle ne voudra pas qu'on chante. — Nous allons le lui demander, dirent-elles ; c'est un hommage à Zélie.

Marie arriva, elle était plus en deuil que les autres,

toute vêtue de noir et tenant à la main le bouquet de fleurs blanches, nouées avec un crêpe, que Maurice avait vu attaché au sapin; elle fut d'abord entourée, on lui fit place sur le banc. — Marie, en attendant qu'on vienne, chante-nous la romance de ton frère sur la pauvre Zélie, lui dirent-elle toutes à-la-fois. — Je ne puis pas chanter, dit Marie en pressant sa main sur son cœur, en vérité je ne le puis pas, mais je crois que tu la sais, Rose? chante la bien doucement. Il se fit alors un grand silence pour écouter Rose qui chanta à demi-voix, mais lentement et distinctement, les six couplets suivans, dont Maurice ne perdit pas un mot.

LA PAUVRE ZÉLIE. — ROMANCE (*).

Du doux printems on célèbre la fête,
Beau mois de mai enfin vient à son tour;
Dans le hameau chaque berger s'apprête,
Cueille des fleurs, les destine, et répète
Tant doux refrain d'amour. (*Bis.*)

Guirlande en main la gentille bergère
Va décorer les bosquets d'alentour,
Et puis revient d'une marche légère
Chanter, danser, sur la verte fougère
Le joli rond d'amour. (*Bis.*)

Mais las! Zélie, à l'écart dans la plaine,
Fuyant les jeux, et l'éclat d'un beau jour,
Triste et pensive au bord d'une fontaine,
Main sur les yeux, et le cœur plein de peine,
Verse larmes d'amour. (*Bis.*)

L'ingrat qu'elle aime a quitté le village,
Il fuit loin d'elle, hélas! et pour toujours;
Il donne ailleurs la foi du mariage;
En même tems et parjure et volage,
Il a trahi l'amour. (*Bis.*)

Le printems passe, et la pauvre Zélie
Plus du printems ne verra le retour,
Sombre chagrin a terminé sa vie.
Comme une fleur elle tombe flétrie
Sous l'orage d'amour. (*Bis.*)

(*) L'air gravé est à la fin de ce numéro.

Du mois de mai quand reviendra la fête,
Plus de plaisir dans ce triste séjour;
Chacun ira sur sa tombe muette
Jeter des fleurs. Chacun plaint et regrette
La victime d'amour. (*Bis.*)

Le chant cessa et il y eut encore un silence; les jeunes filles pleuraient: Maurice lui-même ne put retenir ses larmes; il pensait combien il avait été près de donner peut-être aussi la mort à son Ernestine.

Combien ce doit être triste de mourir ainsi d'amour, dit enfin la petite Rose! mais aussi pourquoi ne pas imiter son volage? Que n'aimait-elle ton frère Henri qui est si beau, si gentil, et qui fait si bien les chansons! Je l'aimerais bien, moi, s'il me voulait. Ah! comme Zélie aurait bien mieux fait! n'est-ce pas, Marie?

Elle me disait toujours, répondait celle-ci, qu'on ne peut aimer qu'une fois, et qu'elle n'avait plus de cœur à donner.

— Mais du moins, dit une autre, ne s'est-elle pas trop pressée de mourir? était-il bien sûr que son ami fût infidèle?

— Ah! bien sûr. Depuis long-tems elle s'en doutait; elle voyait cela dans ses lettres. Quand on aime comme aimait Zélie, le cœur devine tout; mais elle se disait: Il reviendra, je le retrouverai, et j'aurai le plaisir de lui pardonner. Il y a trois mois que cet espoir s'évanouit; elle apprit qu'il était marié et qu'il adorait sa femme. Pensez comme c'est cruel! Depuis lors elle n'a fait que languir: elle aurait voulu pouvoir vivre, car elle aimait ses parens; mais la douleur a été la plus forte. Il m'a quittée au mois de mai, me disait-elle, au mois de mai je quitterai la vie. Le mois de mai est arrivé, et Zélie n'existe plus.

Conte-nous toute son histoire, Marie, dit la jeune fille; tu la sais mieux que nous, toi qui étais son amie.

Marie y consentit, on se pressa autour d'elle; Maurice aussi se rapprocha, et redoubla d'attention. Son histoire est bien courte, dit Marie. Depuis son enfance elle avait... A ce moment la cloche funèbre se fit entendre. Je vous ferai l'histoire de la pauvre Zélie un autre jour, dit Marie, en se levant; allons à présent l'accompagner dans sa dernière demeure et poser nos couronnes de fleurs sur sa tombe.

Elles se mirent en marche tristement et deux à deux ; Maurice les suivit, il voulait aussi rendre les derniers devoirs *à la victime d'amour.* Le cercueil s'avançait précédé de quelques flambeaux obscurcis par la lumière de la lune, six jeunes garçons le portaient : il était facile de reconnaître parmi eux le poëte Henri, frère de Marie, à sa douleur ; mais à la grande surprise de Maurice, lui seul pleurait, lui seul avait l'air profondément affecté. Les hommes plus âgés qui suivaient le convoi, celui même qui le conduisait, et qui sans doute était le père ou le plus proche parent de la défunte, n'avait, ainsi que tous les autres, qu'un air décent et touché, mais sans aucune marque d'affliction. Le cercueil fut déposé dans la fosse. Le pasteur fit un petit discours assez froid sur la fragilité de la vie ; les jeunes filles s'avancèrent ensuite, et chacune jeta sa petite couronne de romarin sur la bière, et Marie son bouquet blanc, auquel était attaché un papier écrit, que le pasteur lut à haute-voix : c'étaient des rimés dictées sans art par le cœur simple et sensible d'une villageoise, mais qui touchèrent plus les assistans que le froid discours qu'on venait d'entendre.

Comme la fleur passagère
Jeunesse s'évanouit,
Brille un instant sur la terre,
Puis se flétrit et périt.

Hélas ! cette courte vie,
N'est qu'un séjour de douleur ;
Et c'est quand elle est finie
Que commence le bonheur.

Oui, dans la vie éternelle,
L'ame pure brillera,
Et la couronne immortelle
Jamais ne se flétrira.

On recouvrit ensuite le cercueil de terre ; le bruit de la terre, en tombant, résonnait sur la bière et semblait frapper aussi sur le cœur de Maurice. Cette jeune fleur succombant sous la faulx du malheur et de la perfidie, et qui ne semble regrettée que d'une amie et de l'amant qu'elle a dédaigné, remplissait son cœur de tristesse. La foule se dissipa. Henri et Marie restaient seuls debout et se tenant embrassés à côté de la tombe. Maurice éprouvait le besoin d'y

déposer au moins une larme; il s'en approcha. Marie le regarda avec un triste sourire. La connaissiez-vous ? lui dit-elle, je vous ai vu suivre avec intérêt le cortége, à présent je vois couler vos larmes; êtes-vous son parent, son ami, ou seulement son compatriote ? Maurice écoutait avec surprise; je ne vous comprends pas, dit-il, je suis un voyageur, le hasard seul m'a conduit ici dans ce triste moment, et celle qui repose dans ce tombeau était votre amie.

Ah! oui, sans doute, répondit la jeune fille, ma bien bonne amie, mais seulement depuis deux mois qu'elle demeurait chez mon père, qui est médecin; ma pauvre Zélie était d'un endroit éloigné et si malade; ses parens la voyant périr de langueur l'avaient amenée chez mon père, pour qu'il la guérît; elle était si bonne, si patiente, si reconnaissante de nos soins, que nous l'aimions tendrement; mais hélas! ils ont été inutiles, son mal était dans le cœur, et l'on n'en guérit pas... Ah! pauvre Zélie, combien elle a souffert, et comme je la regrette! je vous sais gré de vos larmes, vous qui ne la connaissiez pas.

Nous sommes les seuls qui la pleurons, dit Maurice, ses parens m'ont paru bien calmes. — Ses parens, répondit Marie, elle n'en a point ici, je vous l'ai dit, elle était étrangère; son père, mourant lui-même de chagrin, n'a pu venir l'ensevelir, c'est le mien qui l'a remplacé : il regrette Zélie, mais elle n'était pas sa fille, quoique je l'aimasse comme une sœur.

Zélie, elle s'appelait Zélie! dites-vous, et son nom de famille ? je voudrais aussi le savoir; souvent, bien souvent je penserai à la *pauvre victime d'amour*.

Ah! dit Marie, vous avez entendu la romance de *la pauvre Zélie*; oui, nous l'appelions tous ainsi, c'est un joli nom de fantaisie que mon frère lui donnait dans ses chansons, et qu'elle avait adopté; elle l'aimait mieux que le sien qu'elle ne pouvait plus entendre. Marie, me disait-elle au commencement, je t'en prie, ne me nomme pas comme me nommait celui qui m'a tuée, ne m'appelle pas *chère Ernestine*.

Ernestine! dit Maurice, d'une voix altérée et pâlissant comme la mort.—Oui, Ernestine Sélert de Sonnemberg.... Elle n'a pas fini de prononcer ce mot, qu'elle voit le jeune étranger tomber sans connaissance sur la tombe, en répétant faiblement le nom d'Ernestine. Marie appelle à son secours son frère qui s'était un peu éloigné; ils relèvent

tous deux le malheureux jeune homme, qui rouvre un instant des yeux éteints, et bégaie encore le nom d'Ernestine. Dieu ! c'est Maurice, ce ne peut être que l'infidèle Maurice, criait Marie. Il fait un effort, il prononce encore; oui, Maurice l'assassin d'Ernestine, et il retombe sans force, et comme déjà mort. Henri l'emporte chez son père, tous les secours lui furent prodigués inutilement; il revint cependant un instant à lui, pour apprendre de Marie qu'un jeune voyageur, nommé Frédérich, avait apporté à Sonnemberg la nouvelle positive que Maurice avait épousé à Lyon la fille de son maître : ce jeune homme le tenait de la bouche même du père de l'épouse; il avait vu de ses yeux Maurice et sa femme dans le ravissement du bonheur. Il ne fut pas possible d'en douter; ses parens indignés ne voulaient plus entendre parler de lui, et cette nouvelle fut le coup de la mort pour la sensible Ernestine. Ses parens craignant qu'elle ne perdît la raison l'avaient amenée chez le médecin de Nesselrod, qui était en grande réputation pour les maladies de l'ame : celle de la pauvre Ernestine était blessée à mort, et ni la science du docteur, ni l'amitié de sa fille, ni l'amour de son fils ne purent la sauver. Maurice chargea Marie de sa justification auprès de ses parens et de ceux d'Ernestine. Il expira doucement sur le matin; la même lune qui avait éclairé les funérailles d'Ernestine, éclaira les siennes, et ils reposent à côté l'un de l'autre.

Par ISABELLE DE MONTOLIEU.

POLITIQUE.

La gazette de Pétersbourg vient de publier le rapport suivant, adressé au gouvernement par le général en chef Kutusow.

« Les troupes turques qui étaient campées sur la rive droite du Danube, ont été attaquées à l'improviste le 14 octobre (nouveau style) par le lieutenant-général Markoff. Elles ont été mises en fuite avec une perte de 1500 morts et 300 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers de marque. Nous avons pris en outre 8 canons, 22 drapeaux, le bâton de commandement de l'aga des janissaires, et une grande quantité de munitions et de bagages. Notre perte consiste en 9 morts et en 40 blessés. Le major de Bibikoff, du régiment des hussards d'Owerpol, a été blessé. Le grand-visir est en personne auprès du corps turc qui est sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de notre armée, dont les deux ailes sont sur le Danube même. Nos chasseurs se sont emparés, sur la rive droite du Danube, de presque tous les bateaux dont les Turcs s'étaient servis pour effectuer leur passage. Toute communication avec Rudschuck est coupée aux Turcs qui sont sur la rive gauche du Danube. Le corps du général Markoff est composé de dix escadrons de hussards, deux régimens de Cosaques et 5000 hommes d'infanterie, avec l'artillerie nécessaire. »

Cet événement publié à Bucharest y a été célébré par un *Te Deum*, auquel toutes les autorités civiles et militaires ont assisté; on croyait, à cette époque, dans les provinces qui sont le théâtre et le sujet de la contestation, que cet avantage pourrait avoir des résultats importans.

Pendant ce tems, le pacha Juleimann a passé la Drina avec la plus grande partie de l'armée bosnienne auprès de Znorwich, et a pénétré en Servie; on n'a encore aucun détail des combats qui ont pu avoir lieu, et du degré de résistance que les Turcs ont pu éprouver. Les Serviens, à ce qu'on assure, ont, dans cette situation critique, formé deux corps; le plus considérable s'est porté sur Widdin, l'autre sur Nyssa. Le pacha de Bosnie se tient avec un corps

de réserve auprès de Rwôrnich sur la gauche de la Drina, occupé à mander et à organiser des renforts.

A Constantinople, tout était tranquille à la date du 10 octobre, et l'on ne considérait que comme des événemens peu importans les petits combats jusqu'alors livrés sur le Danube. L'expédition contre Aly Molla, pacha d'Héraclée, était terminée; ce rebelle menacé par terre et par mer avait pris la fuite. Tous les gouverneurs de la haute Asie ont reçu l'ordre de le livrer mort ou vif. En Egypte tout se préparait pour l'expédition contre les Wahabites; l'infanterie était déjà arrivée à Suez, et s'embarquait pour les côtes d'Asie. La cavalerie était encore attendue du Caire. On évalue à 20 millions de piastres les frais de cette expédition, poussée avec une activité extraordinaire par Mehemed Aly Pacha qui poursuit son plan avec ardeur, et paraît espérer un ample dédommagement dans l'immense butin qu'il compte faire.

A Vienne, le cours se bonifie, et l'on a tout lieu d'espérer qu'il se soutiendra; on croit savoir que la cause de cette amélioration est dans quelques déclarations faites à la diète par l'Empereur, déclarations qui doivent hâter le terme de sa session.

En Saxe, le roi continue à visiter le grand-duché de Varsovie; on présume qu'il ira à Cracovie. Dans le royaume on s'occupe sans relâche de tout ce qui peut contribuer à l'amélioration de l'organisation militaire; celle de la cavalerie occupe sur-tout le gouvernement; divers régimens de dragons doivent être convertis en hullans et lanciers; le régiment du prince Clément est de ce nombre; l'armée est en cantonnement sur les deux rives de l'Elbe. En Westphalie, le maréchal prince d'Ekmull est arrivé le 3 novembre à Magdebourg, où il a été reçu par la garnison sous les armes et avec tous les honneurs dus à son rang. Il est reparti de cette place le lendemain.

Les nouvelles du Danemarck se réduisent à des détails sur les suites désastreuses pour les convois anglais du coup de vent qui a régné depuis le 23 octobre jusqu'au 2 novembre sur les côtes de la Séélande. Une frégate anglaise a disparu dans la tempête; un vaisseau de ligne a touché sur un écueil près de Bonholm, et a coulé; le convoi qui récemment avait passé le Belt a été dispersé.

Les Anglais ne peuvent apprendre ces désastres qu'avec beaucoup de chagrin; mais enfin quoiqu'ils se soient persuadés être les maîtres de la mer, comme il faut bien payer

un tribut à la perfidie de cet élément, ils sont moins sensibles aux pertes qu'ils essuient dans le fort de la tempête, qu'à celles que leur font éprouver nos corsaires sur toute l'étendue de leurs côtes, sous leurs batteries, dans leurs rades même, comme à Douvres, et sur toute la ligne des côtes de l'Amérique septentrionale; ils trouvent partout des bâtimens montés par des hommes qu'à la singulière audace de leurs entreprises, ils sont bien forcés de reconnaître pour Français. Ces corsaires ne se font pas suivre en mer par les bâtimens qu'ils enlèvent; ils abordent, ils capturent, s'emparent de ce que les cargaisons ont de plus riche, prennent les hommes et brûlent les bâtimens en pleine mer. Cette méthode expéditive irrite les Anglais au dernier point, et il ne serait pas surprenant de les voir établir bientôt une discussion sur cette manière d'exercer le droit de guerre maritime (1); mais sur un objet d'inquiétude plus général encore, inquiétude qui naît de rapprochemens plus alarmans pour la politique et la domination anglaise, il est curieux de lire ce que publie le *Courier* en date du 8 novembre.

« Le bruit d'un nouveau plan d'invasion médité par les Français, ne doit pas être traité, selon nous, avec le mépris que nous pouvions avoir pour cette menace lorsqu'il n'était question que d'une expédition de Boulogne. L'annexion des villes anséatiques à la France, la politique du Danemarck, la force sans cesse croissante des flottes de l'Escaut et du Texel, sont autant de circonstances qui changent considérablement l'état du continent et particulièrement des côtes opposées à nos frontières nord-est, et le rendent bien différent de ce qu'il était en 1805. La certitude, en outre, de n'avoir rien à craindre de l'Autriche, est une autre circonstance qui ajoute encore à la force disponible de l'ennemi. D'un autre côté, la guerre en Espagne et l'attitude de la Russie occupent une grande partie des forces de la France, et il n'est pas probable que le nouveau plan de Napoléon puisse aller au-delà de quelque

(1) Ils sont sur-tout d'une colère inexprimable contre *le Marengo* et *le Duc de Dantzick*, noms en effet de bien mauvais augure pour les Anglais, et qui sont justifiés par le bonheur de leurs entreprises et le courage de leurs équipages. Le *Marengo* (armé à Baltimore) a particulièrement pris un bâtiment venant de la Havane à la Jamaïque, chargé de 80,000 piastres et 3000 doublons.

tentative faite seulement pour nous empêcher d'envoyer des renforts à notre armée en Portugal, ou propre tout au plus à lui fournir quelque chance pour encourager la rebellion en Irlande. La flotte de l'Escaut, celle du Texel, et les flottilles de Boulogne et de Cherbourg, tenteraient diverses entreprises. Et si Jersey ou Guernesey nous était seulement enlevé, cette conquête (y compris son *éclat* et sa valeur réelle) serait suffisante pour lui offrir une récompense ostensible et un dédommagement pour tout ce qu'il aurait risqué en la tentant.

» Il est bien plus probable que les objets qui se traitent aujourd'hui entre Napoléon et le plus dévoué de ses alliés, le roi de Danemarck, sont relatifs à quelque plan de cette nature plutôt qu'à la possession d'Altona, que les gazettes étrangères ont eu ordre d'assigner comme motif de ces négociations.

» Le plan peut encore être plus étendu et plus compliqué que celui que nous venons de supposer, mais il ne doit toutefois exciter chez nous rien autre chose que de la prudence et de la vigilance : il ne peut avoir aucun résultat que nous ne puissions avoir l'espoir de contre-carrer (son effet sur la guerre d'Espagne seul excepté), si nous savons faire une distribution convenable de nos forces navales. C'est le désir du gouvernement de s'attendre à tous les contingens possibles, de manière que des moyens de résistance distincts les uns des autres soient préparés pour chaque tentative possible, et que l'ennemi ne puisse pas profiter de l'avantage qui résulterait pour lui, s'il pouvait trouver un point dégarni, parce que les moyens destinés à sa défense auraient été employés au secours d'un autre. Dans la confusion, dans les fausses mesures qui résultent nécessairement de ce défaut de prévoyance générale, consiste le principal ou plutôt le seul avantage de celui qui attaque. Nous devons être tellement préparés à cette multiplicité d'attaques, nous devons tellement être persuadés qu'une tentative ne sera pas faite seule, que les portions de nos forces auxquelles les différens points de notre défense seront assignés, doivent avoir l'ordre particulier de ne pas laisser leur attention se détourner du point dont la défense leur est confiée par la nouvelle qu'une tentative a été faite ailleurs ; chacun doit attendre à son poste le moment du péril, et ne pas s'en écarter pour parer à des dangers qui ne sont pas les siens. Nous pouvons avoir une ou deux escadres d'observation, outre celles qui doivent être

stationnaires ; avec nos forces navales, le royaume est en droit d'attendre une protection efficace contre tous les efforts de l'ennemi. »

Quelques notes reçues de Memel achèvent de donner à ces considérations tout le degré d'intérêt dont elles sont susceptibles.

Le gouvernement prussien, est-il dit dans une de ses notes, vient de révoquer le décret par lequel il permettait de tirer des denrées coloniales de la Russie sous un droit modéré, et il y a substitué purement et simplement le tarif continental; en conséquence les prix ont haussé. J'apprends, dit un autre correspondant, en date du 4 novembre, que les denrées coloniales sont ici décidément prohibées. Un petit bâtiment chargé de rhum, venant de Liéban, a été confisqué. Quant à la politique prussienne, il est impossible de dire ce qui se passe.

Les relations avec les États-Unis sont aussi toujours l'objet des inquiétudes du ministère : on croit généralement que l'Amérique embrassera le parti de la France, et que M. Barlow, ambassadeur des Etats-Unis auprès de l'Empereur Napoléon, a déjà accrédité cette opinion. Rien n'est encore connu des résultats de sa mission : on ajoute seulement que probablement le gouvernement français se rapproche de celui d'Amérique pour accroître et soutenir sa marine. Il est difficile de passer l'Atlantique sans être aperçu par les croiseurs anglais; on présume donc à Londres que la France se propose d'envoyer successivement des ports de France de petites escadres pour former par degrés des forces navales considérables dans les ports de l'Amérique. Dans cette circonstance l'opinion est partagée sur la question du maintien ou du rapport des ordres du conseil : le bruit courait, le 7, que l'intention des ministres de S. M. était d'abolir ces ordres, ou de les modifier de manière à éloigner de la part des Etats-Unis tout sujet de mécontentement.

L'Amérique méridionale continue à être le théâtre de la guerre que s'y livrent le parti de l'indépendance et celui de la vieille Espagne. Aux Caraccas, Miranda a pris la nouvelle Valence, et le pays est rangé sous le nouvel étendard; mais sur les bords de la Plata, les deux partis de Buenos-Ayres et de Montevideo, assez forts pour lutter, pas assez sans doute pour que l'un domptât l'autre, ont accédé à un arrangement conclu le 10 septembre. La négociation a duré 48 heures. Les bases convenues entre la junte et le vice-

roi, sont l'unité de la province avec la mère-patrie, une amnistie générale, le rétablissement du commerce sur les mêmes bases qu'il avait anciennement; l'exclusion du territoire de toutes les troupes portugaises qui s'y sont avancées; si ces troupes refusaient d'évacuer le territoire, les deux armées réunies marcheraient pour les y contraindre. Quant à la reconnaissance des cortès qui soutiennent en ce moment, en Espagne, la guerre contre la France, cette question sera débattue par le congrès général qui devra s'assembler par suite de la convention.

Les papiers anglais ne donnent sur l'Espagne aucune nouvelle postérieure aux événemens déjà connus. Quelques lettres contiennent seulement sur ces événemens des détails curieux, et qui méritent d'être rapportés.

« Marmont, écrit un officier de lord Wellington, avait eu certainement l'intention de nous attaquer le 27 septembre; mais lord Wellington n'a échappé qu'avec peine à l'ennemi le 25; quelques dragons, au moment où il était très-occupé à reconnaître les mouvemens de l'ennemi, ayant tout-à-fait gagné ses derrières, eussent certainement atteint et pris S. S., si le major Gordon ne fût venu au grand galop l'informer de la position où il se trouvait; ce qui lui fit chercher son salut dans la vitesse de son cheval. Lord Charles Manners fut aussi vivement poursuivi, et fut obligé de sauter un large ruisseau.

» Il court le bruit, et ce bruit est très-probable, que Soult descend du côté de l'Alentejo. Il est bien clair que les Français n'ont pas besoin de nous chasser de la péninsule, ou du moins sont persuadés qu'ils atteindront mieux leur but en nous laissant faire dans cette guerre de grandes dépenses d'hommes et d'argent. »

En Sicile tout est confusion. Les troupes napolitaines passent 16,000 hommes, elles seules sont attachées à la reine. Les Anglais prétendent que les Siciliens sont pour eux, que la noblesse, sur-tout, leur est très-attachée. On a fait venir de Malte de nouvelles troupes anglaises et de l'artillerie. Tout reste suspendu jusqu'au retour de lord Bentinck dans l'île, et il est difficile de dire, observe *le Statesman*, de quel côté est l'inquiétude la plus grande, si c'est chez les Anglais, chez les Siciliens ou chez la reine. Cet aveu a quelque chose de par trop naïf : n'en résulte-t-il pas dans l'un des trois cas, ou que les Anglais sont de bien faibles auxiliaires, ou qu'ils sont de bien dangereux alliés, ou qu'ils ont pris une position qu'ils ne sont pas

assez forts pour soutenir ? J'espère encore être reine pendant trois mois, a, dit-on, répondu la reine à un officier anglais qui prenait congé d'elle. Si ce mot est vrai, il est difficile de mieux donner à un officier allié la mesure de l'idée que l'on se forme de sa loyauté et du désintéressement de ses services.

Il est vraisemblable, dit le *Courrier* du 14, que l'événement dont nous avons parlé (l'occupation) a déjà lieu dans le moment actuel (il suppose lord Bentinck arrivé et agissant d'après les instructions ministérielles). On assure que toute l'île est en insurrection. On voyait par-tout afficher ces mots : *Rien que les Anglais*, ou *point d'Anglais* (1).

---

(1) Le *Moniteur* publie à cet égard la note que nous allons transcrire ; nous nous félicitons d'avoir, dans les quatre derniers numéros, présenté les mêmes idées, mais elles sont ici produites et rapprochées dans une forme piquante qui ajoute à leur intérêt.

« Ce qui se passe entre l'Angleterre et le gouvernement de Sicile, c'est la fable du loup et de l'agneau. Toute discussion sur ce sujet deviendrait donc puérile.

La France n'a jamais eu de plus grande ennemie que la cour du roi Ferdinand.

L'Angleterre n'en a jamais eu qui lui ait été plus constamment et plus aveuglément attachée.

Le prince qui règne en Sicile a perdu un royaume pour avoir été fidèle à son alliance avec l'Angleterre.

Les Anglais sont détestés en Sicile. Le caractère anglais ne sympathise avec celui d'aucun peuple : langue, religion, mœurs, tout est ici en opposition. Si les Anglais chassent le roi Ferdinand de la Sicile, ils font une chose extrêmement agréable à la France, et une chose contraire à leur vraie politique. *Occuper de petits postes et jamais de grands pays*, voilà ce que leur intérêt bien entendu leur commande impérieusement. Oublier ce principe, c'est agrandir le gouffre déjà entr'ouvert sous les îles britanniques.

Quinze mille hommes que l'Angleterre a aujourd'hui en Sicile, joints à vingt mille Siciliens, forment une force de trente-cinq mille hommes. Lorsque l'Angleterre sera maîtresse de la Sicile, ses quinze mille hommes ne lui suffiront pas pour la police du pays. Elle n'en retirera aucune ressource. La Sicile lui coûtera beaucoup. L'administration anglaise est la plus coûteuse et la pire de toutes les administrations. Le climat, les assassinats, les pertes journalières viendront miner encore la population de l'Angleterre ; et les dépenses que les Anglais feront en Sicile seront une nouvelle source de dépréciation de leur change.

Les six maximes suivantes, extraites des écrits officiels anglais, doivent être lues, relues et méditées par tous les rois.

PREMIÈRE MAXIME. *Notre traité de défense avec le roi de Sicile*

L'Empereur a tenu lundi un conseil de commerce et de manufactures, et mercredi celui des ministres.

Le dimanche 17 novembre, S. M. l'Empereur et Roi a reçu en audience particulière, au palais de Saint-Cloud, avant la messe, S. Exc. M. Joël Barlow, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis, qui a présenté ses lettres de créance. S. Exc. a été conduite à l'audience dans les formes accoutumées par un maître et un aide des cérémonies; introduite dans le cabinet de l'Empereur par S. Exc. le grand-maître, et présentée à S. M. par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, remplissant les fonctions d'archichancelier d'Etat.

S. Exc. a eu l'honneur d'être présentée le même jour, après la messe, à S. M. l'Impératrice; elle a été conduite à l'audience, et introduite par M. le baron de Hamel, maître des cérémonies de service. S....

---

n'est pas un pacte avec un individu, mais avec un fonctionnaire public revêtu du caractère royal, avec le premier magistrat de la Sicile.

DEUXIÈME. *Le roi de Sicile, levant des taxes et suspendant les lois à son gré, n'est plus le même roi avec lequel nous avons contracté.*

TROISIÈME. *Nous ne sommes tenus à rien envers cet usurpateur.*

QUATRIÈME. *Le gouvernement usurpateur et anti-social de la Sicile est hostile; il faut le considérer comme jacobin dans sa nature.*

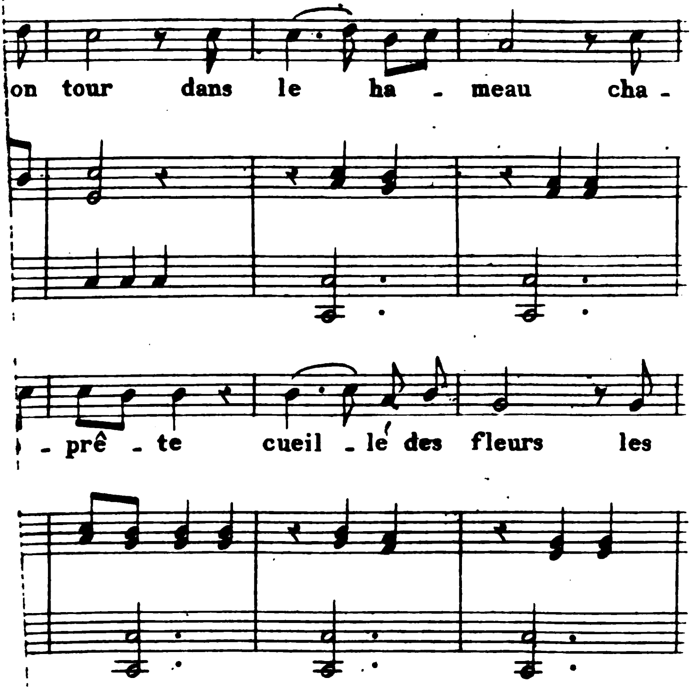
CINQUIÈME. *La justice de la nation britannique n'exige-t-elle pas qu'un gouvernement qui professe publiquement le jacobinisme soit privé du pouvoir de faire du mal?*

SIXIÈME. *La nation qui fournit les moyens de défense à un pays est le propriétaire politique de ce pays. Nous sommes les propriétaires de la Jamaïque, parce que nous la défendons. N'avons-nous pas le droit, par conséquent, de nous considérer comme les propriétaires de la Sicile?*

Il serait curieux de faire un recueil des sentences de la politique anglaise. Aux six que nous venons de copier, il faudrait en joindre douze mises en avant lors des affaires atroces de Copenhague, deux lors du guet-à-pens des quatre frégates espagnoles, enfin une vingtaine sur la législation suivie avec les neutres et avec l'Amérique. On pourrait réunir ainsi une soixantaine de maximes d'Etat, qui seraient un monument de l'esprit de justice, d'équité et de morale du gouvernement anglais.

ANNONCES.

L'Américain, ou l'Homme comme il n'est pas, par l'auteur de *l'Homme comme il n'est pas*; traduit de l'anglais par le traducteur du *Polonais*. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port. Chez L. M. Guillaume, lib., place Saint-Germain-l'Auxerrois.


on tour dans le ha - meau cha -
- prê - te cueil - le des fleurs les

port. Chez L.-M. Guillaume, lib., place Saint-Germain-l'Auxerrois.

MERCURE DE FRANCE.

DEPT DE LA SEINE
5 cen

N° DXLI. — *Samedi* 30 *Novembre* 1811.

POÉSIE.

Fragmens de la traduction du poëme de la Maison des Champs, *de M.* V. Campenon.

L'hiver a fui : la verdure nouvelle, etc. (p. 1.)
Fugit hyems : redeunt turgenti germine frondes,
Umbrosisque comis iterùm spineta teguntur.
Acri concretum quod vidi frigore flumen
Naviculam rapidâ jam nunc circumdedit undâ,
Et quâ nascuntur viridantia gramina ripâ,
Prima mihi volitans oculos recreavit hirundo.

Vere novo, tandem cùm Jupiter, æthere surgens;
Infundit puramque diem noctesque serenas,
Quàm placet optati ductus qui ruris amore;
Prædiolum petit, et, modicè vestitus, eundo
Virgilium manibus, cælestia munera, versat!

Per folia obscuri nemoris, ramosque recentes,
Ut cupidis minuens oculis iter, aspicere ardet
Notæ tecta domûs, muros, culmenque remotum,
Et fumum qui celsa, columnæ mobilis instar,
Astra petens, tremulis mixtum se nubibus infert!

Intentus, quotiès, arrectis auribus, adstat,
Ora tenens, solitam, gratissima murmura, vocem
Grandœvi an canis accipiat : sed quanta voluptas,
Proxima cùm villa apparet, cùm tota patescit,
Et porta in sese est conversa, diùque silenti
Ferrati subitò striderunt cardine postes!.....

. . . .

Voyez-vous naître une source limpide?.... etc.
Fortè salit rivus nitidis pellucidus undis?
Tu ripam sequere, atque explora quis sit aquarum
Cursus, an immenso rapidos cum murmure fluctus
Volvat, an occultè claudo pede languidus erret.

. . . .

Quand l'ouragan dans les airs déchaîné, etc....
Aera cùm Boreas insano turbine perflans,
Objectæ cameras sylvæ jaculatur apertas,
Culmina si nemorum, et folia inconcussa procellam
Irrident, ventique minas, vanosque furores;
Si, cùm nuda queri amissos natura videtur
Ornatus, frondes et adhuc in fronte virescunt,
Te manet hic fundus, manet hæc te terra paranda.

. . . .

Mais soit que l'eau sur les bords qu'elle arrose, etc.
Ast aqua, seu puris quas lambit limpida ripis
Currere jam didicit, seu segnis lentaque fluctus
Deducat stagno morituros, atque quiescat;
Montibus aut altis irrorans imbribus agros,
Et ruat, et cadat, et sonitu vicina fatiget;
Hæc loca cuncta placent. . . . .

A. J. B. Bouvet, *instituteur en l'Université impériale.*

LE RÊVEIL D'HERMINIE,

FRAGMENT D'UNE IMITATION INÉDITE.

Les oiseaux éveillés au lever de l'aurore
Saluaient le matin d'une voix faible encore;
Les plantes répandaient leurs suaves odeurs;
Zéphyre, en se jouant sur l'onde et sur les fleurs,
Murmurait, et son souffle éveilla la guerrière.

Elle ouvre au jour naissant une humide paupière ;
Et dans son cœur ému retrouvant son amour,
Hélas ! elle gémit d'avoir revu le jour.
Mais bientôt par degrés la douce rêverie
Succède à la douleur dans son ame attendrie.
Près de là dans ces bois frais et mystérieux,
Elle entend tout-à-coup des sons harmonieux,
Et mêlée aux accens d'une voix matinale,
Mollement soupirer la flûte pastorale.
Elle croit reconnaître, en ce concert flatteur,
Et la voix des bergers, et les chants du bonheur.
Elle se lève, approche, et voyant des chaumières,
Contemple tristement ces retraites si chères.
Un vieillard vénérable, à l'ombre d'un palmier,
En légère corbeille entrelaçait l'osier ;
Les trois enfans gardaient un troupeau sur la rive,
Et charmaient de leurs chants son oreille attentive.

A l'aspect d'une armure ils se troublent soudain ;
Mais l'amazone alors découvrant sous l'airain
L'azur de ses beaux yeux, l'or de sa chevelure,
D'un air plein de douceur en ces mots les rassure :
« Mortels chéris des cieux, ô bergers innocens !
Je ne viens point troubler vos travaux ni vos chants ;
Mais autant qu'il me plaît votre bonheur m'étonne.
Mon père, dans ces bois que la guerre environne,
Lorsque de la Syrie elle embrâse les tours,
Comment seuls coulez-vous d'aussi paisibles jours ? »

« Mon fils, dit le vieillard, aux champs on ne voit guère
Sur de faibles roseaux éclater le tonnerre ;
Il écrase plutôt les cèdres orgueilleux.
Nos biens, vils pour autrui, mais si doux à mes yeux,
Des avides soldats n'excitent point l'envie.
Le ciel toujours protége une innocente vie :
Près de nous la discorde en vain gronde en fureur ;
D'une profonde paix nous goûtons la douceur.

F. Delcroix.

STANCES SUR LA PHILOSOPHIE.

PROTECTEUR éclairé des arts,
Amant de la gloire solide,
Qui fais briller à nos regards
Les mœurs d'une vertu rigide;

Toi que la vérité conduit,
Toi que la raison fortifie,
Qui cultivas toujours le fruit
De la saine philosophie;

D...., tu bravas les fureurs
De cet impur philosophisme
Qui cacha ses pas destructeurs
Dans les ténèbres du sophisme.

Tes yeux l'ont vu dans nos remparts,
Attaquant le pouvoir suprême,
Aiguiser la pointe des dards
Qui devaient le percer lui-même,

C'est lui dont le bras furieux
Croyait, dans une infâme guerre,
Renverser le trône des cieux
Comme un vain trône de la terre:

Oui, sa voix a chez les humains
Soulevé d'horribles tempêtes;
Et fit, sous les plus viles mains,
Tomber les plus superbes têtes.

Tel ce monstre affreux qu'entourait
Une sinueuse retraite,
Malgré les Crétois, dévorait
Le plus noble espoir de la Crète.

Il frappait un peuple tremblant;
Mais la Crète tranquillisée,
Vit le Minotaure sanglant
Tomber sous les coups de Thésée.

Philosophisme détesté,
Cache ton front dans la poussière;
Reptile, d'un souffle empesté
Ne viens plus souiller la lumière.

Mais que cette fille des cieux,
Que l'auguste philosophie
Revienne exercer à nos yeux
L'emploi que le ciel lui confie!

Noble guide du genre humain,
On la vit sans orgueil, sans voiles,
Marcher l'olivier dans la main,
Et le front couronné d'étoiles.

Elle admirait avec Platon
D'un Dieu la sublime industrie,
Et fit sauver à Cicéron
Une criminelle patrie.

Oui, ce vertueux citoyen,
Qui pensa, vécut en grand homme,
De Rome intrépide soutien,
A trouvé des bourreaux dans Rome.

La philosophie affrontait
Les fureurs les plus inhumaines,
Quand Longin sous le fer tombait,
Quand Sénèque épuisait ses veines.

Regardant la mort sans frémir,
Elle a su, dans Athène ingrate,
Contre la ciguë affermir
L'ame tranquille de Socrate.

Cette déesse offre toujours
Des vertus douces, bienfaisantes,
Et n'arme point contre nos jours
Cette hydre aux têtes renaissantes.

Elle n'a point par des fureurs
Légué de crimes à l'histoire;
Et sur nos funestes erreurs
Elle ne fonde point sa gloire.

Elle sait que de justes droits
Ont consacré le diadème ;
Qu'il faut un sceptre pour les rois,
Des autels pour le roi suprême.

Sans proscrire la vérité,
Elle est fidelle à la prudence ;
Et sa plus douce liberté
N'est qu'une sage indépendance.

Elle n'embrâse point nos cœurs
Du feu des discordes civiles ;
Et laisse au monde ses erreurs
Quand ses erreurs lui sont utiles.

F. DE VERNEUIL.

IMITATIONS DE MARTIAL.

LIV. XII, EP. XL.

Tu veux sortir, je sors : tu ris, on me voit rire :
Tu chantes, j'applaudis aux charmes de ta voix :
Fais-tu de mauvais vers ? tout haut je les admire :
Veux-tu dormir ? je dors : veux-tu boire ? je bois.
La musique te plaît ? je t'apporte ma lyre :
Nous jouons, et je perds : tu ments, et je te crois...
Montré-je pour tes goûts assez de complaisance ?
Cependant de ta part nul présent d'importance
N'est venu me payer de tant de soins flatteurs.
— Après toi, me dis-tu, je serai légataire
De ta maison de ville et de ta belle terre ;
Que voudrai-je de plus ? — Je ne veux rien, mais meurs.

AUG. DE LABOUÏSSE.

LIV. XII, EP. VII.

Si la minaudière Collète
N'avait vu qu'autant de printems
Qu'elle a de cheveux sur la tête,
Collète n'aurait que trois ans.

Par le même.

L'AMOUR ET L'OCCASION.

CHANSON.

UNE déesse très-légère
Qu'on appelle l'Occasion,
Naquit dans un bois solitaire
En même tems que Cupidon.
Errant au gré de l'inconstance,
Elle songeait toujours à fuir,
Et dans les jeux de leur enfance
L'Amour cherchait à la saisir.

Se dérobant à sa poursuite,
Elle s'échappait chaque jour;
Vénus la voyant fuir si vite
Donna des ailes à l'Amour;
Et l'on voit que pour apanage
De sa mère il reçut ce don,
Non pas pour devenir volage
Mais pour saisir l'Occasion.

Dans un bois propice au mystère,
Au front il sut la prendre un jour.
L'Occasion entre en colère
Et crève les yeux à l'Amour.
Ayant ainsi perdu la vue,
L'Amour, à sa confusion,
Prenant une route inconnue,
Manqua souvent l'Occasion.

Le tems appaisa leur querelle;
Et de nouveau l'aveugle dieu,
Cherchant à se rapprocher d'elle,
Sut la rencontrer en tout lieu.
C'est à quoi l'on devait s'attendre;
Plus d'obstacle à leur union :
Du moment qu'ils surent s'entendre
L'Amour trouva l'Occasion.

M. DA*** (d'Aix).

ÉNIGME.

Fille d'un petit roi, dans mes vastes Etats,
J'entretiens à grands frais au moins vingt potentats ;
La beauté, dit-on, passe et s'enfuit avec l'âge,
Sur la mienne le tems n'exerce aucun ravage.
J'ai plus de trois mille ans, cependant, tous les jours,
La nature pour moi contrariant son cours,
Embellit mes attraits. J'ai trois sœurs dans le monde,
Qui me cèdent le pas sur la terre et sur l'onde,
Quoique de belle taille et plus grandes que moi,
Je les force toujours à plier sous ma loi ;
Pourtant il en est une, elle est notre cadette,
Qui de s'en affranchir a le projet en tête,
Mais rien ne peut changer la marche des destins :
Elle a beau recueillir des transfuges mutins,
Un seul de mes enfans, celui que rien n'égale,
Saura, quand je voudrai, soumettre ma rivale.

V. B. (d'Agen).

LOGOGRIPHE.

Sans feu ni lieu, manquant de tout pour être heureux,
J'ai mérité le nom de très-célèbre gueux ;
Pour moi les dignités ne furent que chimère,
A tout le genre humain du haut de ma misère
J'insultais à loisir ; le plus grand des mortels,
Le même à qui la Grèce érigeait des autels,
Essuya mes refus ; à ce trait de ma vie,
Tu m'as déjà connu, lecteur, je le parie ;
Ainsi sans t'épuiser en efforts superflus,
En moi tu trouveras d'un Etat qui n'est plus
Le mentor et le chef ; cette flamme divine
Qui brillent dans les vers de Corneille et Racine,
Du Raphaël moderne anime le pinceau,
De Phidias jadis illustra le ciseau,
Et qui dans les combats, en ce siècle de gloire,
A l'homme de la France assure la victoire ;

Ce que fille galante accepte volontiers ;
Les tas qui du Simplon obstruaient les sentiers ;
Un vigneron fameux, et la peine gênante
Inconnue à Solon, que la constituante
Plaça dans certain code ; un personnage enfin
Qui fit dans Syracuse une bien triste fin.

Par le même.

CHARADE.

Mon premier, cher lecteur, illustre personnage,
De mon dernier parfois te prohibe l'usage ;
Mon tout est un tartuffe, un mauvais garnement,
Qu'éloigne de chez lui tout citoyen prudent.

Par le même.

---

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est l'*E* muet.
Celui du Logogriphe est *Canon*, où l'on trouve : *ânon*, *non* et *on*.
Celui de la Charade est *Police*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

CATALOGUE DES LIVRES RARES, PRÉCIEUX ET BIEN CONDITIONNÉS DU CABINET DE M***, contenant une partie des plus anciennes éditions du quinzième siècle; une belle suite d'auteurs classiques grecs et latins, la plupart en grand papier; une collection d'ouvrages d'histoire naturelle, avec des planches coloriées; un grand nombre d'éditions de luxe; des livres imprimés sur vélin et quelques manuscrits richement décorés : le tout accompagné d'éclaircissemens nécessaires par T.-CH. BRUNET fils. — Un vol. in-8°. — Prix, 3 fr. — A Paris, chez *Brunet*, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 4 (1).

Parmi les nombreux catalogues de bibliothèques qui ont été publiés depuis cinquante ans, il en est très-peu qui aient survécu aux circonstances pour lesquelles ils avaient été faits, et ceux qu'on recherche encore n'ont pas tous le même mérite, ni le même intérêt.

On placera toujours au premier rang les trois catalogues de la bibliothèque La Vallière, les catalogues de Falconnet, 1763, 2 vol. in-8°; de M. La Serna Santander, 1803, 5 vol. in-8°, et le catalogue de Gaignat, 1769, 2 vol. in-8°.

Ce dernier sur-tout est très-recherché. Publié par M. Debure, peu de tems après sa *Bibliographie instructive*, il en est considéré comme le supplément nécessaire, et en forme les tomes VIII et IX. L'auteur lui-même l'a intitulé : *Supplément à la Bibliographie instructive*, ou *Catalogue, etc.*

Plusieurs raisons feront rechercher le catalogue que nous annonçons. M. *** avait rassemblé à grands frais et les premières productions de l'imprimerie, ces mo-

(1) La vente de la bibliothèque commencera le 16 décembre.

numens si importans de la typographie, et ses belles productions nouvelles dans lesquelles les imprimeurs français, italiens et anglais rivalisent de goût et d'élégance. A côté des premiers essais de l'imprimerie, on y trouve les belles éditions des Alde, des Junte, des Etienne, etc., les superbes livres sortis des presses de Baskerville, d'Ibarra, des Didot, de Bodoni, de Bulmer, une magnifique suite des plus beaux ouvrages d'histoire naturelle, exécutés tant en France que chez l'étranger depuis près de quatre-vingts ans.

Les bibliographes, les auteurs de dictionnaires historiques ne peuvent pas toujours se procurer les livres dont ils ont à parler. Ils sont obligés alors d'avoir recours à des catalogues. Celui de M. Brunet sera pour eux une nouvelle ressource. On n'ignore pas que le nom de l'auteur fait autorité.

M. Brunet ne s'est pas contenté de mettre de l'ordre et de l'exactitude dans son travail, il a inséré à la suite de beaucoup d'articles des notes très-curieuses. Nous citerons celle qu'il a mise à l'occasion des *Contes de La Fontaine*, Amsterdam, 1685, deux vol. in-12.

« Il y a, dit-il, trois éditions de ce livre sous la même » date et avec les mêmes figures, mais la première mé» rite particulièrement d'être recherchée, parce qu'elle » contient les premières épreuves des gravures et qu'elle » est bien imprimée. La seconde est moins belle ; et » quant à la troisième, elle est fort mal exécutée sous » tous les rapports.

» Les remarques suivantes pourront faire connaître » chacune de ces éditions.

» Tome Ier. Dans l'édition originale la page 211, pre» mière de la dissertation sur la *Joconde*, n'a que 11 » lignes de texte ; elle en a 16 dans l'une et l'autre con» trefaçons.

» Dans la première contrefaçon, la table des contes, » placée après la préface, porte à la dernière ligne de la » première page, 211 au lieu de 221, faute qui n'existe » ni dans la bonne édition, ni dans la seconde contre» façon. Même page, six lignes plus haut, on lit dans

» la première contrefaçon *le Juge de Nêle*, et dans les » deux autres éditions *le Juge de Mêle*.

» TOME II. La première page de la préface n'a que 17 » lignes dans la première édition ainsi que dans la troi» sième, et elle en a 19 dans la première contrefaçon : » mais dans l'édition originale, cette page de 17 lignes » est cotée au bas, * 2, tandis que dans la plus mauvaise » elle est cotée *A* 2. »

Par cette note l'auteur rectifie celle qu'il avait donnée dans le *Manuel de Librairie*. M. Brunet n'a laissé échapper aucune occasion de donner des corrections et additions pour son *Manuel de Librairie*, dont le catalogue, sujet de notre article, peut être considéré comme le supplément. A. J. Q. B.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DES EMPEREURS QUI ONT RÉGNÉ EN EUROPE DEPUIS JULES-CESAR JUSQU'A NAPOLÉON-LE-GRAND. *Troisième édition*, continuée jusqu'à la naissance du Roi de Rome. — In-12, avec un portrait. — A Paris, chez *Ferra* aîné, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11.

CE court précis de la vie des Empereurs qui ont régné en Europe, comprend l'histoire des Empereurs romains, grecs, allemands, turcs et russes ; les souverains de chacun de ces Empires y sont classés selon l'ordre chronologique.

Nous croyons qu'il manque à ce volume : 1° une table alphabétique des noms des souverains dont l'auteur a abrégé l'histoire ; 2° une synonymie des noms latins sous lesquels les Empereurs romains sont indiqués dans leurs historiens originaux et d'autres abrégés ; sans cette synonymie il pourra être souvent difficile aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec ces noms, de retrouver les dénominations latines dans les travestissemens français reçus par l'usage. Cette table serait encore plus nécessaire pour la liste des Empereurs turcs. Nous croyons aussi qu'il y a de trop, dans ce volume, les contes débités et mille fois répétés sur l'ori-

gine merveilleuse de Rome, l'envoi d'Enée en Italie, etc. comme s'il était impossible d'écrire quelques pages raisonnables sur les peuples antiques de l'Italie, sur leur civilisation avant la prépondérance des Romains, et sur leurs arts, dont les nombreux monumens sont chaque jour offerts à tous les yeux !

Malgré ces observations, l'*Abrégé de l'Histoire des Empereurs* pourra être utile aux personnes qui voudront connaître, à-peu-près, les principaux traits de la vie de ces souverains et l'époque de leur existence dans l'ordre des tems. J. B. B. ROQUEFORT.

ÉPÎTRE SUR QUELQUES GENRES DONT BOILEAU N'A POINT FAIT MENTION DANS SON ART POÉTIQUE ; par P. J. B. CHAUSSARD aîné, professeur académique dans l'Université impériale, etc. Avec cette épigraphe :

Restat ut his ego me ipse regam solerque elementis.
HOR. Ep. I, 1, v. 27.

In-4°. (1811.) — A Paris, de l'imprimerie de *P. Didot* l'aîné.

L'ENTREPRISE de M. Chaussard, suffisamment annoncée par son titre, n'a pas manqué d'exciter contre lui, comme il devait s'y attendre, des préventions de plus d'un genre, et l'esprit de parti littéraire, et encore un autre esprit de parti. Oser se placer à côté de Boileau ou à sa suite ! Oser suppléer ce qu'il n'a pas fait ! Oser se couvrir de son nom pour trancher du législateur ! Quelle témérité ! quelle audace !...... Le projet est hardi, sans doute ; mais l'exécution seule décide s'il était, ou non, téméraire. Il faut donc en revenir à examiner la chose en soi, parti qu'il serait toujours plus sage de prendre en commençant, de quelque ouvrage ou de quelque action qu'il s'agît.

Quelle est ici la question ? Boileau, parfait et d'une autorité irréfragable dans toutes les parties de l'art qu'il a traitées, en a négligé quelques-unes qui ont aussi de l'importance, et qui ayant fourni de bons modèles doivent, par conséquent, avoir des lois. L'Epître, le

Conte, la Fable, la Poésie légère, l'Inscription, le Poëme didactique, l'Epopée badine, ne se trouvent point dans l'Art poétique. Quel est le motif de ce silence? on l'ignore, mais qu'importe? ils n'y sont pas, voilà le fait. Si un poëte qui a réfléchi sur son art, qui goûte et apprécie les chefs-d'œuvre que chacun de ces genres a produits, croit que l'on peut essayer d'en tracer les règles, et si nourri des leçons d'Horace et de Boileau, il tâche de resserrer, à leur exemple, dans la mesure du vers les préceptes qu'il regarde comme les plus conformes à ceux que ces deux législateurs ont donnés à tous les autres genres de poésie, doit-on lui en faire un crime?

Le crime, ou du moins la faute, serait d'avoir établi de mauvais principes ou de les avoir exprimés en méchans vers. S'il a commis ce double délit, tout juge impartial a droit de l'en blâmer; si son ouvrage a le mérite contraire, il faut se hâter de le reconnaître et de lui accorder le tribut de louange dû au degré de ce mérite.

Son début annonce par une comparaison ingénieuse le but qu'il s'est proposé. Elle était difficile à rendre; quelques efforts de plus auraient peut-être fait disparaître l'air de prétention et l'embarras qui règnent dans les premiers vers.

Lorsqu'au sein de la plaine un grand fleuve s'avance,
Superbe, et, sur ses pas épanchant l'abondance,
Partage son cristal en fertiles canaux,
Et livre à vingt cités le trésor de ses eaux,
Il *délaisse* parfois une agréable rive,
Qui se plaint de l'oubli de l'onde fugitive;
Des naïades alors si la plus humble sœur
Fait d'un ruisseau timide éclore la fraicheur,
La rive consolée et s'anime et l'embrasse:
Tant le bienfait modeste a de force et de grâce!
C'est ainsi que ma muse aux doctes nourrissons,
En l'absence du maître, apporte des leçons.
Je cultive le coin qu'il a laissé stérile;
Le zèle est mon talent; la gloire est d'être utile.

La prétention est dans cette épithète *superbe*, déta-

chée du premier vers et montrant dès le second une forme de versification que ce Boileau, que l'auteur indique par l'image d'un grand fleuve, n'a jamais employée. L'embarras vient des deux *et* du second et du quatrième vers, et de la phrase incidente du second, que l'on ne sait si l'on doit rapporter à ce qui précède ou à ce qui suit. Il y a aussi de l'impropriété dans le mot *il délaisse* du cinquième vers. On délaisse ou on quitte ce qu'on a occupé ou possédé; et le *dé* ajouté au mot *laisse*, exprime ce mouvement. Cela voudrait donc dire que le fleuve se détourne de son cours, et que des rives et des campagnes qu'il parcourait auparavant, il les abandonne, il les *délaisse*. Je crois que *il néglige* rendrait mieux la pensée de M. Chaussard. Ce fleuve se partage en vingt canaux qui répandent l'abondance; il oublie, il *néglige* une rive agréable qui se plaint, etc. et cela exprime précisément ce qu'a fait Boileau dans son Art poétique; il a négligé quelque genres de poésie, et l'auteur se propose de réparer cette négligence ou cet oubli.

Après une invocation adressée à Boileau lui-même, il commence par l'Epître.

> Ce genre ingénieux est souple dans son style,
> Plaît sans art, suit les pas d'un caprice fertile;
> Son tour facile et vif, heureux négligemment,
> Respire l'abandon, la grâce et l'enjouement.

Horace, Despréaux et Voltaire sont les meilleurs modèles de ce genre aimable et varié. Les deux premiers sur-tout gardèrent une mesure que le troisième passa quelquefois.

> Suivons de ces auteurs les pas judicieux :
> L'un et l'autre ils ont su, railleurs ingénieux,
> Blâmer, même en louant, rire, narrer, décrire,
> Et donner à l'Epitre un *faux* air de Satire.
> Que le trait délicat n'effleure qu'en passant;
> Le sarcasme est coupable, et le rire innocent.
> Le poison de l'aigreur, que ne puis-je le taire?
> Gâte quelques discours de Pope et de Voltaire;
> Cette tache se perd dans l'éclat radieux
> Dont, sur le Pinde assis, brillent ces demi-dieux.

Quelquefois l'Epître hausse le ton, et s'élève jusqu'à celui de l'épopée. Boileau sur-tout en offre un exemple célèbre qui est ici rappelé poétiquement.

> On dit qu'Homère, un jour, de sa couronne épique
> Lui-même détachant une branche héroïque,
> La posa sur le front du chantre du Lutrin :
> Achille revivait dans le vainqueur du Rhin.

A l'imitation de Boileau, M. Chaussard coupe ainsi quelquefois et les préceptes et les exemples par de courtes fictions. Il se sert du même tour pour amener le Conte après l'Epître.

> Une fée eut pitié de la faiblesse humaine.
> Un jour elle appela ses plus aimables fils :
> Obéissez, dit-elle, ô mes sylphes chéris!
> Soit raison, soit folie, allez, je vous envoie
> Semer sur l'univers les Contes et la joie.

De là les contes arabes, et les romans grecs d'Héliodore et de Longus, et toutes ces fables nées dans l'aimable Ionie.

> C'est là que sur des fleurs languissamment couché
> L'Amour même dicta la fable de Psyché.

En peignant les jeux de l'amour et de la volupté, sachez éviter la licence. Pétrone et Boccace allèrent trop loin, mais accusons-en leur siècle. Rabelais a été plus loin encore, et paraît n'avoir point d'excuse ; il en a une cependant, aurait pu observer l'auteur, il en a une pour la folie dont il fallait bien que sa raison trop forte et trop hardie empruntât le masque, mais il n'en a aucune pour les saletés dégoûtantes dont il l'a trop souvent barbouillé. Faudra-t-il proscrire de même la reine de Navarre, La Fontaine, Voltaire? non, sans doute, et c'est d'après leurs charmans ouvrages que le Poëte paraît tracer les préceptes convenables à ce genre libre, mais cependant soumis, comme tous les genres avoués par le goût, à des convenances et à des règles. Ces préceptes ramènent à celui de nos poëtes qui les a le mieux observées ou devinées, à La Fontaine, et La Fontaine qui est chez nous le modèle du Conte est pour toutes

les nations comme pour nous celui de la Fable. Cette transition naturelle conduit à traiter de l'Apologue, de son histoire, des poëtes qui s'y sont distingués, du caractère neuf et vraiment créé que lui a donné La Fontaine. Ce n'est pas tout de l'admirer, même de l'aimer, M. Chaussard veut, et a grande raison de vouloir qu'on le prenne pour maître et pour guide; il se représente lui-même entraîné par ce charme irrésistible, et son style dans ce morceau, en paraît en quelque sorte pénétré.

DEP. DE LA SEINE 5. cen

> A ce guide attrayant abandonnons nos pas;
> Il conduit aux vertus par une pente douce.
> La pointe du reproche entre ses mains s'émousse;
> La Fontaine est pour nous le véritable ami.
> L'enfant, dans sa carrière encor mal affermi,
> Sur le bras du Bonhomme ingénûment s'appuie;
> Le sage qui termine une innocente vie
> Redit ces mots touchans : *c'est le soir d'un beau jour*.
> Heureux amans, il est votre maître en amour.
> C'est lui qui du lettré charme la solitude;
> Au politique même il fournit une étude.
> Ah! puisse de ses vers l'instructive douceur
> Des esprits à jamais bannir la sombre erreur,
> La folle ambition, la stupide avarice,
> Et des simples vertus leur faire un pur délice!
> Ô champs! ô doux loisirs! ô médiocrité!
> Plaisir de ne rien faire! aimable liberté!
> Long dormir! vrais trésors, volupté souveraine,
> Je vous goûte bien mieux, grâce au bon La Fontaine.

J'en demande pardon à l'auteur, et je ne sais si nos lecteurs et lui prendront en bien ou en mal ce que je vais dire, mais ces vers m'ont paru rendre si bien ce que j'éprouve (au *far niente* et au long dormir près, qui sont charmans, mais qui ne sont pas de mon régime), qu'en les transcrivant, j'ai cru tout-à-coup les avoir faits.

La Poésie légère vient ensuite. Benserade et Voiture y ont joui d'une réputation usurpée; Lainez, Chapelle, Chaulieu en furent les premiers modèles. Ce genre fut inventé par Momus lui-même; et l'auteur le met en scène, comme il a mis plus haut Homère et une fée; peut-être répète-t-il un peu trop ce moyen, et devient-il, au

C c

moins à cet égard, uniforme en cherchant la variété. Voltaire et Gresset ont donné chacun une couleur qui leur est propre à ce genre vraiment français, et dans lequel le premier sur-tout excelle; ils montrent ce qu'il faut faire, et Dorat ce qu'on doit fuir. Le naturel vaut mieux que tant d'art ou plutôt d'artifice. L'auteur n'oublie pas l'heureux quatrain du vieux Saint-Aulaire; jusque-là, il a entièrement raison; mais on regrette de le voir finir cet éloge du naturel par un vers aussi entortillé et aussi peu naturel que celui-ci :

La nature c'est l'art; le bon sens est l'esprit.

Si quelqu'un entend ce vers, j'avouerai franchement que ce n'est pas moi.

En parlant de l'Inscription, M. Chaussard veut que les nôtres soient composées en notre langue; et il n'est pas le premier à donner ce conseil, qu'il a au reste répété en très-bons vers; nulle objection contre la théorie; la difficulté n'est que dans l'exécution. On parvient bien à s'affranchir, comme il l'exige, du tour académique et de tout ce qui sent l'emphâse; mais lorsqu'il veut que nous soyons

Naïvement profonds, simples, concis et vrais,

concis sur-tout, n'oublie-t-il pas un peu les formes prolixes dont notre phrase est presque inévitablement enchevêtrée?

A la place des mots laissons briller les faits.

Oui, si par les mots vous entendez les mots vides, le verbiage; mais si la plupart de nos mots marchent accompagnés de particules, de prépositions, d'articles, d'auxiliaires, si l'on n'en peut intervertir ni sous-entendre presque aucun, comment remplir votre précepte? pour rendre les faits savez-vous un autre moyen que les mots? Un célèbre chanteur italien était devenu riche par l'exercice de son art. Il fit bâtir une jolie maison, et y mit pour inscription ces quatre mots latins : *Amphion Thebas, Ego domum :* essayez de la rendre par quatre mots français.

L'auteur a réservé pour la fin les deux genres les plus

importans, le Poëme didactique et l'Epopée badine; il les traite l'un et l'autre avec plus d'étendue, et suit à leur égard la même méthode d'entremêler les règles avec les exemples, et de présenter des modèles, en proposant des lois. Un des principaux écueils de l'Epopée badine est la licence : en prescrivant de la bannir il cite les heureux exemples du Lutrin, de la Boucle de Cheveux, et du Vert-Vert. Il ajoute encore ici une nouvelle fiction par laquelle il termine toute la partie didactique de son *épître*, ou plutôt de son *essai*, car pourquoi appeler épître un petit poëme qui n'est adressé à personne, qui a une exposition, une invocation, qui n'a en un mot aucun des caractères de l'épître ? Finissons nous-mêmes cet extrait en citant cette espèce de fable, terminée par un arrêt qui casse un jugement bien célèbre dans le monde, et regardé jusqu'à présent comme sans appel.

La Muse est une vierge, et sa prompte rougeur
Vous dit : ah ! respectez la divine Pudeur !
Ecoutez ce récit que m'a fait la Sagesse.
Du Berger de l'Ida l'impétueuse ivresse
Avait livré la pomme aux appas de Cypris ;
Junon tonnait ; Pallas redemandait le prix ;
L'Amour en souriant, et les Grâces fidelles
Rassemblaient les atours de ces trois immortelles,
Quand Diane au front pur, et reine de ces bois,
Apparut l'arc en main, sur l'épaule un carquois.
Sa sauvage fierté brillait de mille charmes ;
Farouche, elle essayait la pointe de ses armes ;
Quel spectacle ! elle a vu trois nobles déités,
Sans pudeur, sans amour, révéler leurs beautés !
L'orgueil étala seul leur nudité rivale.
Diane, de ton sein l'écharpe virginale
Se soulève ; ton front et s'indigne et rougit.
Dans les airs aussitôt une voix retentit :
« Beauté devient plus belle alors qu'elle est modeste ;
Rendez la pomme d'or à la Pudeur céleste. »

Citer m'a paru la meilleure manière de faire connaître cette production dont la hardiesse me paraîtrait justifiée, quand bien même elle ne contiendrait pas d'autres bons vers que ceux que j'en ai tirés ; mais quoiqu'ils ne soient

pas *pris au hasard*, comme on le dit un peu trop souvent, je puis assurer que j'aurais facilement trouvé au moins autant de morceaux à ajouter aux premiers. Je n'ai point dissimulé les défauts qui m'y ont frappé. J'en pourrais relever quelques autres si j'entrais dans plus de détails; mais je les crois de nature à disparaître facilement dans un second travail; il me semble que tous les amis des vers doivent désirer comme moi que M. Chaussard s'en donne la peine, et que cela seul autorise à lui en présager le succès. GINGUENÉ.

L'AMOUR MATERNEL, poëme en quatre chants; par M^me^ B*****. — Un vol. in-18, grand raisin. — Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. — A Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

AUTREFOIS, lorsqu'un auteur mettait au jour un ouvrage, il était rare qu'il ne le fît pas précéder d'un bout de préface ou d'avertissement, dans lequel il ne manquait jamais de se jeter aux pieds de ses lecteurs, et de réclamer toute leur indulgence. Les choses ont bien changé depuis ce tems-là! Les préfaces sont toujours à la mode; mais le ton en est fort différent. Ce sont quelquefois de longues dissertations dans lesquelles un auteur, enflé d'amour propre, vous entretient avec une sorte de fierté de son talent et de sa personne : souvent aussi ce sont de violentes diatribes dirigées contre tels ou tels censeurs. Les femmes elles-mêmes, à qui la douceur et la modestie conviennent si bien, ne craignent pas, en de certaines occasions, de prendre de pareils airs, et l'on oubliera difficilement la conduite que tient assez fréquemment une dame fort connue, de beaucoup d'esprit, mais qui ne saurait vivre un instant sans avoir quelque chose à démêler avec ses critiques. Dernièrement encore, à propos d'une compilation médiocre, et qu'on ne lui pardonnera jamais, ne l'a-t-on pas vue chercher querelle à des littérateurs d'un mérite distingué, aux avis desquels elle ferait très-bien de se mon-

trer docile ; et dont elle devrait sur-tout respecter l'opinion ?

De semblables reproches s'adresseront-ils un jour à M^me^ B***** ? C'est ce que je ne puis prévoir. Elle se présente dans la carrière avec beaucoup de défiance et de candeur ; elle prétend bien moins à des éloges qu'à des encouragemens et à des conseils. Tant de modestie est sans doute très-sincère, et je ne pense pas que je doive craindre de m'exposer à son ressentiment, en m'expliquant avec franchise sur le poëme qu'elle offre au public. Je la prierai cependant de ne point s'effrayer. Je ne viens pas avec l'intention de censurer amèrement son ouvrage : je sais les égards que l'on doit aux dames, et personne ne m'accusera, dans cette circonstance, d'y avoir manqué.

Tout le monde connaît le poëme de M. Millevoye sur l'amour maternel. M^me^ B***** nous assure qu'elle ne le connaissait pas encore quand elle a commencé le sien ; peut-être ne dit-elle pas ici la vérité. Je crois, au contraire, qu'elle le connaissait très-bien, qu'elle l'avait lu et relu ; mais comme les productions de M. Millevoye ne sont pas marquées du sceau de la perfection, elle a pensé qu'elle pouvait, sans inconvénient, s'essayer sur un sujet déjà traité par lui. Malheureusement pour M^me^ B*****, elle est restée fort au-dessous de M. Millevoye ; son petit poëme présente peu d'invention, peu d'intérêt ; mais des détails gracieux, des sentimens doux et honnêtes qui pourraient quelquefois être exprimés d'une manière moins faible et moins commune.

Après une courte invocation à la tendresse maternelle, M^me^ B***** entre en matière par la peinture des agitations qu'éprouve une jeune épouse qui attend vainement le bonheur d'être mère. Ce qui ajoute encore aux tourmens de cette jeune épouse, c'est l'indifférence et la froideur de son mari.

> Autrefois, orgueilleux du bonheur de lui plaire,
> Près d'elle chaque peine était alors légère.
> Sans cesse il la cherchait, maintenant il la fuit.....
> Ah ! d'un stérile hymen voilà le triste fruit !.....

En elle il ne voit plus cette épouse féconde
Sur qui chaque projet et chaque espoir se fonde:
Isolé sur la terre, il doit vivre et mourir
En comptant tristement des jours sans avenir.

Il faut avouer que voilà un époux bien peu raisonnable, et qui se hâte furieusement de perdre l'espérance d'avoir des enfans. Un autre, à sa place, examinerait que sa femme a tout au plus dix-sept ans, que ce qui n'arrive pas à la première ni à la seconde année de mariage, peut se présenter à la troisième, et il n'en serait que plus vif et plus empressé auprès de l'objet que son cœur a choisi; mais non, l'époux de Phrosine s'attriste et se décourage: M^me^ B***** va même jusqu'à lui reprocher de *dormir en paix* à côté de sa femme. Le reproche est sanglant, il faut en convenir. Est-il bien fondé? c'est ce que je n'accorderai pas à M^me^ B*****, puisqu'à la fin Phrosine devient enceinte, et que quelques pages plus loin, elle met au monde une fille qui reçoit en naissant le nom de Zélis. Cet heureux évènement ramène au milieu des deux époux la joie et les plaisirs, et termine le premier chant du poëme.

Dans le second chant, l'auteur plaide en faveur de l'hymen. Ce n'est point un joug dur et pesant, comme se le figurent quelques libertins: c'est une chaîne aimable et fortunée, dans laquelle les cœurs honnêtes et sensibles peuvent goûter des douceurs infinies. M^me^ B***** représente ensuite Phrosine occupée entièrement de l'enfance de sa fille, et lui prodiguant tous les soins d'une tendre mère.

Dans le troisième chant, Zélis a atteint sa quinzième année. Instruite à toutes les vertus, on les lui voit pratiquer sous les yeux de Phrosine.

Dans le réduit obscur où le pauvre honteux
Dérobe sa misère aux regards curieux,
Et gémit sur le sort de sa triste famille,
Phrosine quelquefois accompagne sa fille;
Et long-tems attendu ce jour si désiré
Est au cœur de Zélis plus cher et plus sacré.
Avec timidité je la vois qui s'avance,
Elle soupire à peine et garde le silence,

Jette un triste regard sur ces murs dépouillés,
Et sur elle soudain baissant ses yeux mouillés,
Contemple en rougissant sa parure légère,
Et confuse se presse à côté de sa mère;
Cependant elle avance, et son œil suppliant,
Semble implorer un don, en offrant un présent.

Enfin Zélis fait sa première communion, et dans le quatrième chant sa mère l'amène à Paris, avec le projet de la marier. A son arrivée dans la grande capitale, Zélis tombe malade. Phrosine tremble pour les jours de sa fille; mais

Tant d'amour et de soins auront leur récompense,
La crainte sans retour le cède à l'espérance,
Le délire a cessé, la fièvre a disparu,
Sur ce livide front les lis ont reparu;
Zélis retrouve enfin la parole et la vie,
Et déjà dans les bras de sa mère ravie
Lui paie en un instant un siècle de douleurs.
Phrosine la contemple et l'inonde de pleurs;
Les cieux se sont ouverts, un bonheur sans mélange,
Lui vient d'être apporté sur les ailes d'un ange.

Pour célébrer l'heureux rétablissement de sa fille, la tendre Phrosine apprête une fête brillante. Le jour fixé arrive. Zélis voudrait pouvoir éviter tous les yeux; mais comment parvenir à s'y soustraire?

. . . . Une aimable et bruyante jeunesse,
En ce lieu réunie, autour d'elle s'empresse;
Tous les cœurs à l'envi lui demandent des fers.
Parmi les vœux secrets qui lui furent offerts,
Phrosine a distingué de sa plus tendre amie
L'unique rejeton. . . . .

Charles est le nom de cet aimable jeune homme. Il est prudent, sage, modeste; il a su se garantir des écueils que le monde présente à chaque pas; il est de plus possesseur d'un héritage immense: son mariage avec Zélis est aussitôt arrêté. Le jeune couple est conduit à l'autel; il y prononce le serment de toujours

s'aimer, et bientôt après toute la famille abandonne Paris.

On revient sous le toit antique et révéré
Qu'une suite d'aïeux ont toujours illustré;
C'est là que désormais, au sein de sa patrie,
Entre un fils de son choix, une fille chérie,
Et de leur tendre hymen les gages précieux,
Phrosine va couler des jours délicieux.

Cependant, au milieu de toutes ces jouissances, l'impitoyable mort vient fermer les yeux de Phrosine. Ce triste tableau finit le quatrième chant. Et voilà ce que M^me^ B***** appelle un *Poëme* sur l'*Amour maternel!* Me sera-t-il permis de lui demander si elle n'est pas un peu dans l'erreur? Je l'inviterai néanmoins à ne pas se décourager. Si l'ensemble de son poëme n'offre rien de bien satisfaisant, je puis dire que ses vers ont du naturel et de la facilité. On reconnaît en elle une femme d'esprit et d'un sens droit: avec des qualités aussi précieuses, un peu plus d'expérience et d'habitude d'écrire, que ne doit-on pas espérer! P***.

Conseils d'un sage littérateur à un jeune auteur, ou *Lettre de M. D. à M. R.*

C'est maintenant, Alphonse, que le monde s'ouvre pour vous; votre vie presqu'entière vous appartient encore. Mon âge, et l'intérêt que je dois prendre au sort d'un neveu, me portent à vous faire part de mes observations. Il est vrai que la raison pourrait suppléer à l'expérience; mais ce n'est qu'en faisant un choix dans les conséquences qui résultent des réflexions des autres, ce qui suppose toujours qu'une expérience quelconque est indispensable, et que pour voir les choses telles qu'elles sont, il faut les avoir observées long-tems. Voyez-les donc par mes yeux, si vous voulez les considérer sous un aspect qui vous soit utile. Pour arriver au but, il faut marcher, dès les premiers pas, dans des voies sûres. Le terme que nous nous proposons s'éloigne assez sans que nos erreurs nous en détournent, et le tems, ou le courage, nous manquent plutôt que vous ne croyez peut-être.

Vous voulez écrire, ou bien, pour me servir d'une expression neuve, vous voulez entrer dans la carrière des lettres. Je n'ai rien à objecter contre une résolution déjà prise; mais voyons quels principes vous la feront suivre d'une manière plus heureuse.

Une considération se présente d'abord, c'est la nécessité de choisir entre l'une ou l'autre renommée. Votre nom peut briller de votre vivant ou subsister dans l'avenir : pesez bien ces divers avantages. Vous êtes jeune, de grands mots pourront vous séduire; mais distinguez du moins; il y a gloire et gloire, et une ame qui se croit magnanime, peut n'être que dupe. N'écrire que des choses utiles, propager les vraies lumières, contribuer à maintenir l'ordre, à perfectionner la morale, enfin s'attacher à servir les hommes; ces vues seraient fort louables, mais les idées qu'elles supposent appartiennent à d'autres tems, et il convient, avant tout, de regarder où l'on est. En travaillant seul, que peut-on produire? Après quelques années vous seriez détrompé, vous regretteriez le tems perdu, vous sentiriez que la vie est trop courte pour en consacrer une partie à de telles chimères. Le talent soutenu par de certaines précautions peut vous illustrer; les intentions les plus estimables ne vous donneraient pas trente lecteurs.

Il vous faut un nom : l'avoir est le point essentiel. Quand vous aurez fait tout ce qui, dans la théorie, devrait le rendre célèbre, s'il arrive qu'il ne le soit point, comment prouverez-vous qu'il eût mérité de l'être? C'est à la renommée que vous devez vous attacher directement, mais en n'oubliant pas qu'il est presqu'indispensable d'opter. Espérerez-vous concilier de prompts succès et l'estime de l'avenir, obtenir la vogue et conquérir l'immortalité? Cette réunion, difficile en tout tems, est réputée impossible à de certaines époques. La postérité laisse dans la poussière des vieux siècles tout ce qui ne lui montre point quelque trace d'un art profond; mais écrivez parmi nous avec cette profondeur, et vous verrez quelle parfaite indifférence va remplacer, dans le public, son engouement ordinaire pour une historiette agréablement contée. Choisissez donc ou de plaire à vingt peuples lorsque vous ne serez plus, lorsque vous aurez péniblement consumé la vie dans l'incertitude même de votre réputation future, ou de mourir pour toujours au moment où vous quitterez la terre, mais après avoir fait sensation; mais après avoir entendu circuler au-

tour de vous ce bruit flatteur qui suit les pas d'un homme connu de tous les libraires, et couronné par dix académies.

Si vous suivez ce dernier parti, (or vous le préférerez sans doute; on aime à jouir, et l'on ne peut guères prendre d'autre tems pour cela que celui où l'on est vivant,) si donc vous voulez réussir, portez en ce genre vos prétentions très-haut, mais ne les annoncez pas indiscrètement. Employez d'abord, et lorsqu'il serait encore facile de vous écarter des rangs, autant de prudence et de réserve pour ne point donner l'alarme, que vous montrerez ensuite d'audace et que vous déploierez de moyens quand vous serez bien établi, quand il ne sera plus possible de vous détruire.

Dans les premiers tems sur-tout il s'agit moins de travailler bien que de vous conduire sagement, et les opinions littéraires que vous professerez seront peut-être plus importantes que vos ouvrages mêmes. Vous vous attacherez à l'un des partis dominans; si vous aimez l'autorité, vous serez complaisant et souple: ce n'est que par une conduite modeste que l'on s'élève sûrement aux premiers degrés. Docile aux vues des chefs d'une cabale littéraire, vous les forcez à louer vos principes, à vanter vos talens, et pourvu que le public entende prononcer votre nom tous les jours, il importe assez peu d'où cela vienne, le mérite d'un auteur connu devient à ses yeux un mérite reconnu; mais toute célébrité sera étouffée dès sa naissance, si elle n'est point utile à l'une des deux factions principales dont les perpétuelles hostilités font du champ littéraire une arène souvent curieuse et quelquefois trop sanglante. Redoutez les conseils dangereux d'une vaine délicatesse; elle peut donner des noms vils à des moyens dont la fin est pourtant louable, mais quel fruit retirerez-vous de ces pernicieuses leçons? Si vous n'êtes point dévoué à l'un des deux partis, au lieu d'avoir seulement l'autre contre vous, vous les aurez infailliblement tous deux. Que leur opposerez-vous alors? De l'impartialité ou du génie apparemment! En effet, si vous aviez mille ans à vivre, cela ne serait pas tout-à-fait absurde, et je ne conteste point que neuf ou dix siècles de persévérance ne pussent avoir des résultats inconnus dans notre courte durée.

Croyez-moi, si vous ne voulez vous perdre; croyez-moi, des principes trop sévères en ont perdu bien d'autres. L'esprit de parti est vraiment naturel aux hommes: celui qui ne vous voit pas au milieu de ses amis se persuade néces-

nairement que vous appartenez à ses ennemis, et la supposition même que vous soyez étranger à toute brigue ne saurait entrer dans sa pensée. Vous aliénerez donc de vous quiconque est, à son propre avis, un littérateur du premier ordre; c'est, de compte fait, dans le tems où nous sommes, mille ennemis qui vous accableront de concert.

Soumettez-vous sans peine; vous vous dédommagerez un jour de cette feinte docilité. Vous verrez, ô consolante perspective! vous verrez ceux que vous aurez servi se ranger d'eux-mêmes à votre suite, et s'empresser sur vos pas. Pour qu'un tel moment ne tarde point trop, il sera bon que sans s'écarter de la trace qu'on vous montre, votre démarche ait quelque chose de particulier. Même au nom d'un autre, soyez vous; en un mot, ayez une couleur : il faut y songer d'avance et préparer un point de ralliement; mais le choix de cette couleur est difficile, car il est des ménagemens à garder. Par exemple, n'affectez point en littérature d'opinions hétérodoxes sur des objets importans; véritable ou fausse, la doctrine consacrée est à jamais respectable. Si vous avez une autre pensée, taisez-la; du moins, ne la dites qu'en secret. Moi-même, un jour, j'entendis la lecture d'une ode qui me parut aussi belle que les meilleures odes de Rousseau; je l'avouai tout simplement à l'auteur, nous étions seuls. Un tiers survient, et la discussion se prolonge; je soutiens alors que depuis J. B. on n'a rien fait de semblable à l'*Ode à la Fortune*. Ce n'est point fausseté, c'est prudence : irai-je m'exposer aux suites d'une dispute littéraire sur un point aussi sérieux, et me placer gratuitement dans l'alternative ou de me compromettre, ou de faire des efforts inouis pour amener le public à mon avis? Fallût-il perpétuer quelques préventions, quelques erreurs même, il est indispensable de se faire la réputation d'un homme dont l'esprit est solide et le goût épuré : ce goût sûr, cet esprit juste, c'est le goût et l'esprit du tems où l'on vit, puisque l'on n'est approuvé que par les gens dont les idées et les penchans sont ou peuvent facilement devenir conformes aux nôtres. Il en résulte que l'opinion du siècle doit décider jusqu'à un certain point de vos principes religieux; et vous remarquerez facilement que cette condescendance ne va pas jusqu'à l'hypocrisie, que vous ne dites pas pour vous ce que vous dites pour les autres; que vos écrits s'adressent au public, mais que votre façon d'agir est à vous.

Louez, louez souvent; cela fait un bon effet : vantez

beaucoup, non pas les vivans qui deviendraient peut-être de dangereux rivaux, si l'on travaillait à leur élévation sans réserve et sans arrière-pensée, mais les anciens, toujours les anciens, ce qui dans le fond ne coûte pas beaucoup à l'orgueil ou à l'envie, et ne saurait ni vous nuire à vous-même, ni mécontenter personne. L'on est alors approuvé soit par la génération qui commençant à passer elle-même, commence à aimer le passé, soit par ceux d'entre les jeunes gens qui veulent faire paraître un goût réfléchi, et qui partagent les opinions des hommes graves, en aspirant à partager leurs places avant l'âge, soit enfin par plusieurs littérateurs qui ayant échoué trop publiquement, ou même dans le secret, se sont insensiblement convaincus que de nos jours nul ne fait, ni ne fera rien de bon.

Il est des occasions qui nous forcent à parler de nous-mêmes; l'usage veut que ce soit avec une modestie craintive, qu'une nuance de fierté peut néanmoins tempérer avec le tems. Gardez-vous de croire qu'on puisse agir ici naturellement, et exposer à tous les yeux ce qu'on sent, ce qu'on éprouve; au contraire rien ne demande plus d'art. Il faut parler humblement de ses faibles talens, des bornes de ses lumières, de la seule pureté de ses vues, rajeunir néanmoins ces vieilles expressions, et sur-tout avoir soin, comme on l'a toujours eu, de faire concevoir de soi-même une idée imposante doucement insinuée par ce touchant abandon. Je vous entends m'observer que l'on ne séduit guère ainsi que les sots. Ah! mon cher Alphonse, les sots veulent absolument qu'on les séduise: quelle cruelle fantaisie de les déranger dans leurs habitudes! Et puis, s'ils se fâchent, en savez-vous le nombre?

Principe général: ne point se passionner pour la vérité. On l'aime, soit: mais l'on s'aime aussi soi-même; ne saurait-elle nous plaire sans nous rendre enthousiastes? La prudence est le premier conseil de la sagesse. Voyez les anciens: Ulysse était-il franc? Non; Ulysse était sage. Il est bon de connaître la vérité pour s'arranger en conséquence; mais trop rigoureusement suivie, elle ne vous menerait à rien. Je ne dis pas, assurément, qu'il convienne de s'en écarter d'une manière visible: mais enfin, voyez-vous, la vérité exacte n'a pas de latitude, c'est une ligne moyenne sur laquelle personne ne marche; vous iriez seul, c'est perdre ses pas; vous ne rencontreriez point sur une trace si étroite quelque passion à servir, et cependant cela seul abrège la route. Entretenir la passion dans les

autres, et lui commander chez soi-même, c'est, en tout genre, un excellent moyen pour gouverner les hommes; si vous calculez de sang-froid les ressorts qui peuvent les agiter, leurs propres mouvemens vous conduiront à votre but.

A votre âge, on est trop porté à croire que ce qui devrait être existe en effet. Désabusez-vous promptement de cette erreur, que la parole doive servir habituellement à expliquer ce qu'on croit être la vérité, en sorte qu'à l'exception de quelques fourbes qui, dans les affaires d'intérêt, argumentent contre leur persuasion intime, chacun userait sincèrement de l'art de bien exprimer ses idées, afin de rendre plus sensible aux yeux des autres l'évidence qui frappe les siens. Je ne conteste point que ce n'ait été l'usage peut-être au tems de Saturne; mais, sous le règne de son fils, Mercure a obtenu de l'influence sur nos mœurs : il veut que l'éloquence ne soit qu'une manière de disserter en faveur d'une cause de quelque nature qu'elle soit; et, si j'ai bien observé, l'on peut prétendre que sur vingt livres estimés et sérieux, dix-neuf ne contiennent guère autre chose que des exercices de l'art sur tel sujet donné. Historiens, moralistes, prédicateurs quelquefois, et philosophes trop souvent, tous, un vingtième excepté, s'exercent tellement à nous abuser qu'ils s'abusent enfin eux-mêmes; tous arrangent les choses à leur guise. Docile aux préceptes reçus dans son enfance, chacun continue à faire des amplifications de collége, et se livre à la thèse qu'il soutient, comme un acteur se pénètre du rôle qu'il joue. Voulez-vous prétendre à l'honneur d'une réforme impossible? voulez-vous ébranler une ou deux colonnes de cet édifice toujours ruineux et toujours réparé selon le vieux plan? Vous péririez sous les décombres qui serviraient de matériaux pour en reconstruire les diverses parties dans un style aussi défectueux.

Employez vos forces avec plus d'adresse, plus d'industrie : ces mots n'ont rien qui doive scandaliser; soyez adroit non pas au détriment de vos confrères, mais pour votre avantage personnel. C'est ainsi qu'au sujet des malheurs publics, dont le souvenir est encore si récent, vous parlerez avec animosité de ce qui a contribué à faire la révolution, et même de ce qui n'y a pas contribué. M'objecteriez-vous que c'est un soin superflu, puisqu'on n'a point à craindre de voir renaître ce tems-là? Vous n'auriez pas saisi ma pensée. Il n'est point ici question de l'intérêt

public; mais, pour le vôtre, je crois à propos que vous paraissiez laisser échapper quelques marques d'un ressentiment difficile à contenir; rien ne sera plus propre à vous faire croire du nombre de ceux qui essuyèrent alors des pertes considérables. Il est vrai que ces hommes-là ne sont pas les plus prompts à déclamer de la sorte; mais faites attention que, sans chercher ici à prévenir en votre faveur les gens qui réfléchissent, je vous parle au contraire des jugemens de la multitude. *Elle est trop méprisable*, à votre avis; *il faut pourtant lui plaire*, vous dis-je. Un triomphe au théâtre en captiverait les suffrages; c'est là que son empire est visible, c'est là qu'un nom se fait en un jour. Trois ou quatre mille applaudissemens réunis forment le plus éclatant des éloges, et dès qu'un auteur a été l'objet d'un tel bruit, son sort est presque assuré.

Consultez néanmoins vos goûts, vos penchans, non-seulement pour faire mieux, mais sur-tout pour travailler avec moins de peine. Un labeur opiniâtre altère la santé; une santé flétrie a ses inconvéniens dans le monde, et peut vous nuire dans des circonstances particulières. Ne le perdez jamais de vue, ce monde à qui l'on reproche tant d'inconséquence et tant de jugemens précipités, mais qu'on appelle pourtant le *monde*, parce qu'en effet ses décisions règlent tout sur la terre. Saisissez quelque occasion favorable, et parlez-y avec chaleur de ceux qui protègent les lettres; on croira que vous êtes protégé; l'on se dira tout bas, peut-être deviendra-il puissant, et dès-lors vous apercevrez je ne sais quoi de différent dans la manière dont on vous lira. C'est le premier avantage que vous en retirerez, mais ce n'est point le seul, et les moyens que je vous indique ont plus de fécondité : cet artifice, qui n'a rien de coupable, peut faire naître dans l'esprit de quelque prince l'idée de vous protéger en effet. Doutez-vous que mon stratagême soit très-moral? Raisonnons. De manière ou d'autre, vous ne pouvez éviter de flatter les grands et de servir les riches, ce qui, en vous attirant le blâme de peut-être dix esprits moroses et sévères, vous procure les moyens d'éblouir cent personnes aimables, dont les suffrages en entraîneront douze cents. Eh bien! de tout ce qui tient à l'intrigue, la voie que je propose est la plus innocente; sans être qualifié d'intrigant, vous jouirez des avantages que les intrigans se promettent; et il faut convenir que s'ils emploient quelquefois des moyens odieux que je suis loin de vous conseiller, leur art, considéré sous un autre aspect, a

vraiment du bon ; j'en entrevois les difficultés et les ennuis, mais enfin il fatigue moins la tête que le travail assidu sans lequel on ne peut achever un grand ouvrage, et ses effets sont plus sûrs que ceux du zèle.

Il est de nobles sentimens que l'on se voit forcé de réprimer quand ils ont quelque chose de trop inflexible. Vous voudriez être désintéressé, mais le serez-vous, si la raison même ne le conseille pas? Je crois vous avoir entendu dire qu'il conviendrait de ne tirer aucun avantage pécuniaire de ses écrits, à moins d'y être contraint par le malheur, qu'alors même il y a plusieurs exceptions à faire, et qu'il n'est point de nécessité qui puisse tout justifier à cet égard : toutefois quand vous y aurez mûrement réfléchi, vous écrirez pour de l'argent ; oui, vous-même, et voici comme vous argumenterez en deux mots. L'on a un motif quand on agit, et l'on ne travaille que pour satisfaire un désir quelconque, or ce que je désire, l'argent le donne, puisqu'il donne tout : écrirais-je pour la gloire? mais c'est l'argent qui la donne.

Rien ne vous réussira si vous ne pouvez pas faire à propos de certains sacrifices, ou seulement laisser entrevoir que vous sauriez donner, et si vous n'avez pas même un dîner à proposer, une loge à partager. Cependant vous serez accueilli jusqu'à un certain point, et plusieurs voies s'ouvriront pour vous, parce que le désir d'obliger est universel ; mais bientôt des obstacles imprévus vous les fermeront toutes, parce que les obstacles imprévus sont en nombre arbitraire. Les facilités que l'argent procure conduisent à la réputation, et celles que la réputation multiplie accroissent les revenus : ces deux sources de prospérité doivent couler simultanément.

Si vos débuts sont heureux, n'en perdez pas le fruit par trop de confiance, et gardez-vous de négliger quelques avis que je dois vous donner encore : je voudrais ne rien omettre d'essentiel dans ce rapide exposé d'une théorie qui est trop compliquée sans doute et trop étendue pour les bornes d'une lettre.

Ces voix douces et trompeuses que les navigateurs entendaient jadis dans le voisinage des écueils et des profonds abîmes, n'étaient pas plus dangereuses, n'étaient pas plus perfides que le murmure flatteur d'une célébrité naissante. L'ame s'élève aussitôt et croit s'affermir en concevant de brillantes espérances, elle s'agrandit pour cette destinée peu commune, elle se persuade que la flamme du génie

peut luire dans des régions sublimes. Sublime est votre mot, j'en suis sûr : eh bien ! mon cher, c'est précisément ce qui peut vous réduire à faire une humble figure sur la terre. Tout est perdu, si vous prétendez mériter qu'on vous admire : rendez-vous agréable au contraire, et vous serez estimé, faiblement peut-être, mais unanimement.

Voulez-vous plaire ? fréquentez les salons. Si vous n'y paraissiez point, votre nom mis à vos ouvrages, passerait pour un nom supposé ; l'on chercherait à deviner parmi les auteurs à la mode l'auteur du livre que vous publieriez. Je veux que l'on puisse enfin connaître votre vie retirée, l'inconvénient ne sera pas moins grand, et rien ne paraîtra plus suspect. Le moyen de croire en effet, qu'un auteur qui ne dînerait que chez ses amis, qui ne chercherait aucune protectrice, et qui ne s'attacherait à aucun parti, pût agir de la sorte, d'après ses principes et son caractère, et sans avoir l'intention d'en être d'autant plus remarqué ! Vous n'êtes pas avec, vous êtes donc contre nous, dira-t-on ; nous ne vous rencontrons pas dans l'antichambre des hommes puissans, nous sommes donc justement convaincus que vos opinions secrètes ne tendent qu'au renversement de la société. Vous recueillerez d'ailleurs dans les salons des applaudissemens d'un augure favorable, et vos ouvrages connus avant de paraître, se seront d'avance assuré des lecteurs. Cet avantage est inappréciable, et le livre d'un homme du métier qui a fait de prudentes *lectures*, doit l'emporter sur ceux d'un homme de génie qui laisserait au libraire le soin d'annoncer les siens.

Voulez-vous plaire ? remplissez les vôtres, non pas de ce qui engagerait vos lecteurs à réformer leur vie, mais de tout ce qui peut la leur faire trouver bonne telle qu'elle est. Il y aurait de la maladresse à leur parler de la rendre plus heureuse ; ils cesseraient de vous lire : ainsi votre ouvrage inutile, pour vous, le serait aussi pour eux. Peignez-leur tout en beau ; par-là vous ne leur ferez également aucun bien, mais du moins vous vous en ferez à vous-même ; l'on vous lira, l'on vous approuvera. Délassemens, plaisirs, ouvrages d'agrément, c'est l'affaire la plus sérieuse de la société ; ce qui est vrai pour elle aujourd'hui, c'est ce qui est gai ; jamais on n'a mieux senti, je pense, que l'art de vivre est celui de s'amuser.

Voulez-vous plaire ? livrez-vous sur-tout à la poésie. Maintenant la prose est pour ainsi dire déplacée ; il semble toujours qu'elle prétende instruire. Le vers, plus agréable,

ne veut qu'amuser, et l'on s'y livre sans crainte, sachant que le poëte ne cherche que l'art ; mais la prose la plus légère inspire toujours quelque défiance, elle pourrait tout-à-coup devenir raisonnable, et dès-lors préparer de nouveau ces calamités dont les Montesquieu, les Mably, les Condillac ont été les véritables artisans. Si toutefois vous écrivez en prose, si vous donnez même dans le genre sérieux, car effectivement cela servirait à prévenir la monotonie, et l'on ne saurait s'opposer tout-à-fait à la diversité des penchans, si donc ce lot malheureux vous tombe en partage, n'allez pas y mettre une importance surannée. La nature a pu vous faire profond, mais pour dissimuler un tel défaut, n'écrivez que sur les sciences précisément dites : il est permis encore d'être un vrai savant, hâtez-vous d'en profiter, on ignore si cela durera ; mais dans tout le reste peu de raison, fort peu. Gardez le silence si vous ne savez pas être frivole, et n'allez point suivre les traces de ces graves insensés que, soit par obstination, soit seulement par habitude, l'on regarda si long-tems comme des sages. Si vous les en croyez eux-mêmes, rien n'est plus noble ou plus utile que le ministère qu'ils aspiraient à remplir ; si vous consultez l'histoire, des faits nombreux paraissent confirmer leurs prétentions : mais, au fond, qu'est-ce que cela prouve ? Que l'histoire aussi peut nous tromper. Ce que nos principes ne sauraient admettre n'est sûrement pas arrivé. Plusieurs écrivains d'ailleurs ont étrangement abusé de la philosophie dans des tems voisins de nous ; à plus forte raison tous doivent en avoir abusé dans les siècles éloignés et moins bien connus : vous le voyez, on ne saurait guères répondre à cela. C'est pourquoi je vous conseille fort de ne pas imiter ces sortes de gens, et même de ne pas les lire, afin de les mépriser plus facilement. Attachez-vous à ce qui est positif ; fuyez en tout l'idéal ; la contemplation de l'idéal peut conduire dans le vague, et même dans la région des chimères, donc l'idéal est essentiellement mauvais. Toujours du positif, je le répète : les fleurs ne seront belles désormais que dans un jardin botanique, ou dans l'atelier d'un Van-Dael.

Voulez-vous plaire enfin, et plaire au grand nombre ? flattez notre penchant naturel à nous occuper uniquement de nos intérêts les plus directs, à n'étudier que nous-mêmes. C'est un instinct conforme aux lois générales ; si j'étais fabuliste, si, dans mes vers, les lièvres savaient peindre, il y aurait toujours dans leurs paysages un gîte

DE LA SEINE

sur le premier plan. Il faut tout rapporter à soi-même, et pour un lièvre un tableau sans lièvres serait dénué de tout intérêt. Si donc il vous arrive, je le suppose, de décrire l'heureuse matinée d'un beau jour, la douce harmonie des terres que le soleil commence à éclairer, des eaux qu'il colore, et des forêts dont il semble épaissir les ombres, les nuages brillans qui s'élèvent, le brouillard léger qui roule dans la prairie, et cette fraîche émanation, cette odeur plus suave que tous les parfums qu'exhalent de toutes parts les champs et les bois, ne manquez pas, pour nous intéresser, d'introduire dans ces paisibles lieux un homme d'esprit qui sache exprimer, en rimes savantes, les plus ingénieux caprices d'une ardeur amoureuse, et que sur-tout il n'aille point, follement enthousiasmé des splendeurs de la nature, oublier les moindres délicatesses de la manière actuelle et le goût particulier des maisons où il désire être admis.

(*Article communiqué par M. de* SEN**.)

VARIÉTÉS.

NOUVELLES LITTÉRAIRES. — La troisième Classe de l'Institut de Hollande ayant appris par le *Courrier Royal* du 2 septembre 1809, qu'un laboureur avait trouvé dans un champ près de Monte-Rosi, une médaille qu'on jugeait être la plus antique de toutes celles qui sont connues, et qu'on rapportait aux tems de Servius Tullius, a fait faire d'exactes recherches pour s'assurer de la rareté et de l'antiquité de cette pièce. Elle s'est adressée à son correspondant, le chevalier de Galdi, alors intendant à Naples, et lui a demandé tous les éclaircissemens qu'il serait à même de lui communiquer sur cet objet. M. de Galdi a envoyé à cet effet, à la troisième Classe, un dessin très-fidèle et de la grandeur de la médaille, d'après lequel on a pu juger de sa forme véritable. La Classe a été bientôt convaincue que cette pièce était loin d'être aussi inconnue et aussi rare qu'on l'avait prétendu. C'est simplement un as romain, exactement conforme à celui du Cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, qui a été décrit par le Père Claude de Molinet, et dont Montfaucon a reproduit le dessin dans son *Antiquité expliquée*, tome III, première partie, page 155.

— La Société de Teyler, à Harlem, a proposé, pour l'année 1811, les sujets de prix suivans : « Par quelle cause » doit-on expliquer la longue durée de l'Empire chinois qui, » d'après les calculs également judicieux et modérés de » M. de Guignes, offre un phénomène unique dans l'his- » toire du monde? » Le prix est une médaille de la valeur de 400 florins hollandais. Les mémoires doivent être envoyés avant le 1er avril 1812. La question proposée en 1809 est de nouveau remise au concours. Le terme pour l'envoi des mémoires est fixé au 12 avril 1812. La Société demande pour cette année : « que l'on détermine par des observa- » tions nouvelles et par la comparaison de celles qui ont » déjà été faites, ce qu'il y a d'incontestable dans tout ce » qu'on a avancé sur l'organisation des plantes, et spécia- » lement sur la structure et les fonctions de leurs vaisseaux; » qu'on indique avec précision ce qu'il y a encore de dou- » teux, et les procédés qu'on pourrait employer pour acqué- » rir plus de lumières sur ces divers objets. » On devra consulter les anciens ouvrages de Grew, de Malpighi, de Duhamel, etc., les écrits plus récens d'Hedwig, de Mirbel, de Spreagel, et d'autres, ainsi que les mémoires déjà couronnés par la Société, de MM. Rudolphi, Link et Tréviranus. La Société désire qu'on accompagne de dessins les mémoires qu'on lui adressera. Ces mémoires peuvent être rédigés en hollandais, en latin, en français, en allemand, ou en anglais. Ils doivent être adressés à la Société avant le 1er avril 1812. Les prix seront décernés avant le 1er novembre.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société Philotechnique de Paris. — Cette Société paraît redoubler de zèle pour l'intérêt des arts et de la littérature, sa séance publique du 17 novembre dernier en est une nouvelle preuve. Elle avait à décerner deux prix, l'un d'éloquence dont le sujet était l'*Eloge du Poussin*. M. Joseph Lavallée, l'un des secrétaires perpétuels, dans son rapport sur le concours, a fait voir que si le sujet présentait des difficultés par la réunion des connaissances qu'il exige, elles n'étaient cependant pas insurmontables, et lui-même, dans un exposé rapide des talens et de la philosophie du Poussin, a donné en quelque sorte aux concurrens l'exemple avec le précepte sur la manière de traiter le sujet.

M. de la Chabeaussière, dans le rapport sur le concours de poésie,

a dû consoler les concurrens vaincus par la manière dont il a cité et fait valoir quelques beautés des différens ouvrages. Son but était sans doute de consoler à-la-fois et d'encourager les athlètes qui n'avaient point atteint cette fois la palme du triomphe. Il a annoncé que le prix avait été décerné à M. Auguste Fabre le jeune, frère de M. Victorin-Fabre, déjà si connu par des palmes académiques; et l'accessit à M. André de Murville, littérateur et poëte, également connu par des succès littéraires en plusieurs genres.

Quelques personnes ont paru préférer les fragmens de l'accessit à la pièce couronnée; c'est sans doute faute d'avoir réfléchi qu'il faudrait lire les deux ouvrages entiers pour les comparer avec justice, et qu'un fragment a toujours de l'avantage sur une pièce entière.

MM. Pigault-le-Brun et Bouilli ont été entendus avec beaucoup de plaisir, l'un dans un conte philosophique en prose, intitulé : *Tout n'est pas mal*, dont le style fin et spirituel a fait rire; et l'autre dans une anecdote intitulée : *la Robe feuille-morte de Mme Cottin*, extraite d'un ouvrage nouveau qui va paraître et qui est intitulé : *Conseils à ma fille*, pour faire suite à ses contes; le succès que cette lecture a obtenue est le présage de celui qu'obtiendra sans doute le livre entier. On y reconnaît la touche morale, spirituelle et sensible de l'auteur des contes.

M. de la Chabeaussière a lu trois de ses apologues en vers, librement imités de Saadi : on s'accorde à les trouver d'un style agréable et d'un bon choix.

M. Raboteau a lu un conte en vers intitulé : *La Comète et le Moniteur*, qui par sa gaîté et l'agrément du style a terminé avec grâce cette séance intéressante.

Mlle Paulin et M. Nourrit, par leur chant, M. Lebon avec son beau talent sur le violon, ont paru compléter la satisfaction du public.

Voici le programme des prix pour 1812.

PRIX D'ELOQUENCE. — Le sujet de ce prix est l'*Eloge de Nicolas Poussin*.

La Société désire que cet Eloge soit environ d'une heure de lecture.

PRIX DE POÉSIE. — Ce prix sera adjugé à une pièce de vers dont le sujet est le *Triomphe de Molière, ou la Représentation de Tartuffe*.

Le genre du poëme est laissé au choix des auteurs.

Tout ouvrage destiné au concours doit avoir cent vers au moins, et trois cents au plus.

Conditions du Concours.

Toute personne, à l'exception des membres résidans de la Société, est admise à concourir.

Aucun ouvrage envoyé au concours ne doit porter le nom de l'auteur, mais seulement une sentence ou devise. On pourra y attacher un billet séparé et cacheté, qui renfermera, outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'auteur. Ce billet ne sera ouvert que dans le cas où la pièce aura mérité le prix.

Les ouvrages destinés au concours seront adressés au secrétaire de la Société Philotechnique, Musée des Monumens Français, rue des Petits-Augustins. Le commis au Secrétariat en donnera des récépissés.

Les concurrens sont prévenus que la Société ne rendra aucune des pièces qui auront été envoyées au concours. Il est superflu sans doute d'avertir qu'elle ne peut admettre que des ouvrages écrits dans la langue nationale.

Le terme prescrit pour l'envoi des pièces destinées au concours est fixé au premier août 1812 : ce terme est de rigueur.

Les prix d'Eloquence et de Poésie seront, pour chacun, une médaille d'or de 300 francs. Ils seront décernés dans la séance publique du mois de novembre 1812.

La commission administrative de la Société délivrera la médaille au porteur du récépissé ; et, dans le cas où il n'y aurait point de récépissé, la médaille ne sera remise qu'à l'auteur même, ou au porteur de sa procuration.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* — *L'Enfant prodigue*, opéra en trois actes.

Un homme de mérite trouve-t-il un sujet heureux, s'il le traite avec quelque succès, bientôt se présente une foule d'imitateurs, chacun s'empare du fonds, et modifiant les détails à sa guise, reproduit le même ouvrage sous une forme différente. De tems immémorial cet usage est établi dans la république des lettres. Loin de le blâmer, il y faut applaudir, dans ce siècle de misère, lorsque l'esprit d'imitation s'attache, comme ici, à un bon modèle, et montre assez d'art, de talent et de goût pour ne point le défigurer.

Le nouvel opéra est entièrement pris dans le poëme de M. Campenon. Il n'y a de différence que celle exigée par le genre ; du reste, mêmes incidens, mêmes personnages. L'Enfant prodigue a quitté depuis long-tems la tente paternelle pour le séjour de la superbe Memphis. Chaque jour son absence est un nouveau sujet de larmes pour la tendre Nephtale sa mère, pour la sensible Jephtèle, jeune fille élevée parmi les pasteurs de la terre de Gessen, et

dont le volage Azael a su toucher le cœur. Ruben, son vieux père, son frère Pharan, toute la tribu, enfin, déplorent ses erreurs, gémissent de son éloignement et font des vœux pour son retour. Telle est la situation des divers personnages dans l'avant-scène.

Au premier acte, l'impétueux Pharan déclare son amour à Jephtèle et n'en éprouve que des refus. Ainsi commence à se former le nœud de la pièce; ainsi se préparent les scènes les plus intéressantes de la fin. Peut-être l'auteur de l'opéra a-t-il, dans ce même acte, suivi trop exactement le poëte épique. Un messager envoyé à Memphis pour connaître quelle est la destinée d'Azael, revient et apprend à toute la tribu que cet infortuné jeune homme est errant, proscrit, pour avoir causé la mort d'une jeune Moabite, en l'abandonnant après l'avoir déshonorée. On avait déjà reproché, avec quelque raison, cet épisode à M. Campenon; mais les peintures gracieuses ou touchantes qu'il lui avait fournis atténuaient beaucoup ce reproche. Les mêmes excuses n'existent point pour le poëte dramatique. D'ailleurs, au théâtre, les événemens se pressent et le pardon suit de trop près la nouvelle du crime.

L'intérêt augmente au second acte. Nephtale était allée dans le désert sur les traces de son fils; un orage survient; elle est près de périr, lorsque Jeptèle vole au secours de cette mère infortunée, et la ramène à la tente des pasteurs. Pour récompenser tant de zèle, Ruben adopte Jephtèle et lui donne la main de Pharan. On sent combien le projet de cet hyménée, en comblant les vœux de Pharan, doit jeter de trouble dans le cœur de la sensible Jephtèle. C'est dans ce moment qu'Azael, errant dans le désert, arrive, sans se faire reconnaître, dans les lieux où il a pris naissance. Rongé de remords, il cherche à se dérober à tous les regards. Cependant Jephtèle l'a reconnu et lui fait espérer le pardon d'un père.

L'Enfant prodigue, au troisième acte, obtient de Jephtèle une entrevue. Il venait pour lui dire un éternel adieu, mais l'amour a repris son empire; Jephtèle a tout oublié, elle va lui déclarer le nouveau malheur qui les menace, lorsque Pharan les surprend ensemble. Furieux, il est près de frapper celui qu'il croit son rival; bientôt il reconnaît son frère et se précipite dans ses bras. Cette scène est une des plus attachantes de tout l'opéra. Il ne tarde pas néanmoins à découvrir leurs véritables sentimens. Dans sa jalousie, il accable son frère des reproches les plus cruels.

mais le cri de la nature se fait entendre, il rend à Azael toute son amitié, et obtient pour lui le pardon de Ruben.

Dans toutes ces dernières scènes où la gradation d'intérêt et de pathétique est très-bien observée, l'auteur a mis beaucoup d'art et de talent dans le développement des passions qui agitent le cœur de ces différens personnages. En général, la pièce, qui est écrite en vers, est d'un style facile, élégant, et qui ne manque point de chaleur dans le dernier acte.

La musique de cet opéra qui, comme on voit, n'a rien de comique, est d'un genre simple et religieux; on désirerait qu'elle eût une couleur plus prononcée. Cependant on a retenu plusieurs morceaux qui ont fait grand plaisir: telle est la romance que chante Mlle Regnault dans le premier acte, l'air d'Elleviou : *Dieu d'Israël, calme mon désespoir*. La finale du premier acte a été aussi vivement applaudie. Cette musique est de M. Gaveau, qu'une maladie douloureuse a empêché de jouir de ce succès.

La pièce est généralement bien montée. Elleviou a joué avec beaucoup de naturel et de sensibilité le rôle de l'Enfant prodigue; Gavaudan a mis beaucoup de chaleur dans celui de Pharan. Il y est costumé avec un goût exquis, et rappelle ces belles figures que Le Poussin plaçait dans les sujets hébreux.

Nous ne chercherons point à découvrir le motif qui a pu engager l'auteur des paroles à garder l'anonyme après les applaudissemens qu'il a obtenus. Cela nous rappelle que Voltaire en fit autant quand il donna son Enfant prodigue; mais il avait traité ce sujet d'une manière un peu grotesque, et d'ailleurs il regardait cette pièce comme peu digne de sa plume. K.

POLITIQUE.

L'ARMÉE russe, depuis les derniers événemens, a toujours son quartier-général à Giurgewo. Voici les notes officielles publiées vers la fin d'octobre à Bucharest.

« Le 2 (14) octobre, le lieutenant-général Markow passa le Danube avec un corps de 7 à 8000 hommes, à seize werstes au-dessus de Slobodse. Il se mit aussitôt en marche pour se porter sur le camp turc établi près de Rudschuck; il y parvint sans être aperçu, et si promptement, que les Turcs ne purent lui opposer qu'une faible résistance. Un corps de cavalerie qu'on envoya contre lui fut culbuté, et le camp fut bientôt la proie des vainqueurs. Les Turcs qui se trouvent sur l'île de Slobodse ne furent instruits du résultat de l'expédition que par le feu des batteries établies sur la rive droite, que les Russes tournèrent contre eux. Tout ce qui put se sauver du camp se jeta dans Rudschuck.

» Le grand-visir se trouvait en personne dans les retranchemens sur la rive gauche du Danube. Il proposa une suspension d'armes; le commandant de l'armée russe ne l'ayant point acceptée, il profita de l'obscurité de la nuit pour se rendre à Rudschuck, dans une barque que Bosniak-Aga lui avait envoyée.

» Pendant qu'on s'emparait du camp du grand-visir, le général en chef russe faisait une fausse attaque sur le camp de Vely-Pacha, établi à droite de Rudschuck, sur le chemin de Turtukay, dont les troupes se retirèrent également dans Rudschuck. Le commandant russe mit alors tous ses soins à occuper tous les points par lesquels les Turcs qui se trouvent sur l'île de Slobodse pouvaient communiquer avec la rive droite. Il fit avancer des bâtimens armés, et s'empara d'une petite île sur laquelle les Turcs avaient établi une batterie de deux pièces de canon, et d'où l'on peut battre la grande île.

» Le fils de Czapan-Oglou et quelques autres pachas commandent le corps renfermé sur la grande île.

» Dans le même tems que ces événemens avaient lieu près de Rudschuck, d'autres corps russes passaient égale-

ment le Danube. Un de ces corps s'empara de Turtukay; un autre se porta sur Silistrie, qu'il prit d'assaut. Le général Sass força Ismail bey de Sérès à évacuer aussi la rive gauche du Danube dans la petite Valachie, et le suivit avec son corps sur la rive droite.»

Les mêmes détails ont été confirmés par des notes publiées à Pétersbourg; on n'a point de détails sur l'assaut et la prise de Silistrie. Les journaux allemands varient sur le nom de l'officier-général qui commandait cette attaque. On ignore si ces événemens ont eu pour résultat une reprise de négociations, ainsi que le bruit en a été répandu, ou si les Russes se mettront en mesure de donner suite à leurs succès.

Voici quel était l'état des choses au 21 octobre : les deux tiers de l'armée russe se trouvaient déjà sur la rive droite du Danube, et se concentraient en avant de Rudschuck, de manière que cette place est entièrement bloquée. L'autre tiers de l'armée russe est demeurée en face de cette position sur la rive gauche. Il ne s'est rien passé sur les bords de la Drina. Les derniers événemens ont rendu beaucoup d'espérances aux Serviens.

La diète de Presbourg continue de se réunir : elle est à sa 32e séance. Rien de positif n'est connu sur les propositions qui lui sont faites, sur ses délibérations, sur la nature de l'opposition qui paraît s'y être manifestée : les papiers prussiens analysent ainsi les propositions qu'ils croient avoir été faites à la diète : 1° la Hongrie se charge de la garantie de 100 millions; 2° pour servir à l'échange annuel des billets d'amortissement en numéraire, toute la monarchie paiera 2 millions par an, et la Hongrie, pour sa quote-part, 942,680 florins 53 kreutzers; 3° pour la mise hors de circulation des billets d'amortissement, toute la monarchie paiera 4 millions de florins, et la Hongrie, 1,885,371 florins 46 kreutzers; 4° pour couvrir les dépenses courantes de la monarchie, la Hongrie paiera en sus des contributions ordinaires la somme de 12 millions, qui seront levés par la voie des impôts indirects.

Les journaux bavarois ont à cet égard publié une lettre impériale qui aurait été envoyée par M. de Wallis au gouverneur d'Autriche, relativement aux affaires de Hongrie; on y lisait ces mots :

« Rien ne sera capable de me détourner des plans que j'ai arrêtés pour le bien de mes Etats; je ne souffrirai ni en Hongrie, ni dans les autres pays soumis à ma domination,

aucune opposition, aucune limitation de mes droits, ou toute autre résistance ; ainsi, je ne permettrai en aucun cas que les Etats de Hongrie fassent échouer mes projets bienfaisans, et les mesures générales que j'ai prises pour le bien de mes autres sujets. »

Nous n'avons point à relater de pièces officielles de l'armée d'Espagne. Les journaux espagnols contiennent toutefois sur Cadix et sur Valence des notes qui peuvent être lues avec intérêt.

A Cadix, y est-il dit, on a perdu tout espoir de voir lever le siége de cette place, les Français ayant non loin d'elle des forces considérables sous les ordres des généraux Soult et Godinot. Les ouvrages élevés par eux sont d'une force incroyable, sur-tout ceux construits près de Chiclana et de Sainte-Marie. Les fortifications de ces villes ont été récemment réparées par les Français, qui sont toujours dans le voisinage de Tarifa et de Saint-Roch.

A Valence, la nouvelle de la défaite de Blake et de la prise de Sagonte a porté au dernier degré la perplexité et la confusion. Le général Harispe a notifié au gouverneur de Valence la défaite de l'armée qui devait l'appuyer. Voici les termes de cette lettre :

« M. le gouverneur, vous devez avoir connaissance du résultat de la journée d'hier. Huit mille prisonniers, beaucoup de généraux, et la plus grande partie de l'artillerie de l'armée commandée par M. Blacke, sont en notre pouvoir. Je suis chargé par S. Exc. le maréchal comte Suchet de vous proposer d'éviter à la ville de Valence les maux et toutes les horreurs qu'entraînerait inévitablement sur elle une résistance inutile, et dont toutes les villes prises d'assaut par nos troupes vous présentent un exemple épouvantable. Je suis autorisé à vous offrir les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour assurer la sécurité et la tranquillité des habitans de Valence. Dès l'instant que cette ville se sera rendue aux armes de S. M. l'Empereur et Roi, le passé sera oublié, et il n'existera plus de ressentiment chez les Français contre les Valenciens. Nous nous efforcerons par nos bons procédés et par la protection spéciale que leur promet S. Exc. le maréchal, de leur faire oublier les malheurs de la guerre et de l'anarchie horrible dont ils sont accablés depuis tant de tems. »

On ignore encore, dit la *Gazette de Madrid*, qui publie cette lettre, si les défenseurs de Valence, rendus plus prudens par l'exemple du passé et plus justes appréciateurs des

procédés des généraux français après la victoire, préféreront une capitulation honorable aux désastres inséparables d'une prise de vive force.

Les nouvelles de la Baltique ne parlent que des pertes éprouvées par la flotte marchande anglaise à son passage par le Beldt pour retourner en Angleterre ; celles des îles Jersey et de Guernesey ne parlent que de l'audace des corsaires français, et des succès attachés à leur témérité. « Nous avons, dit une lettre de cette île, sept à huit vaisseaux de guerre qui mouillent pendant l'été à Jersey, et vont hiverner à Guernesey ; mais rien de plus pacifique que cette escadre. Si les Français venaient attaquer les îles dont la défense lui est confiée, ils la trouveraient sans doute à son poste, c'est-à-dire se tenant bravement dans l'intérieur du port, où elle peut mouiller assez en sûreté sous la protection des canons du château Cornet. Les corsaires français sont si bien instruits de cet état de choses, qu'ils viennent tous les jours prendre à la vue de nos frégates de riches bâtimens marchands qu'ils emmènent fort à leur aise à Cherbourg. La valeur des objets trouvés à bord du *Chesterfield* rendra probablement à l'avenir les Français moins dédaigneux à l'égard de nos paquebots, qu'ils pourront capturer toutes les fois qu'ils le jugeront à propos. De plus, et lorsque le gouvernement français voudra se procurer des nouvelles de ces îles, il n'aura qu'à ordonner à ses corsaires d'être un peu moins complaisans, et nos malles seront à sa disposition. Je n'accuse personne ; mais le fait est que les corsaires français balaient absolument la mer autour de Jersey et de Guernesey, que toute embarcation d'une force au-dessus de celle d'un bateau à rames peut enlever les paquebots, et que nous avons sur cette station une escadre considérable en vue de laquelle tout se passe. »

Les feuilles de la Jamaïque annoncent de nouveaux succès du *Marengo*, du *duc de Danstck* ; leurs prises se succèdent avec rapidité. Les feuilles des Caraccas présentent le général Miranda poursuivant ses succès, et profitant de la prise de Valence pour s'avancer dans le pays, qui paraît lui offrir désormais une conquête facile. Les dernières lettres de Buenos-Ayres donneraient à penser que les différens entre cette place et Monte-Video, ne seraient pas si promptement terminés que l'aurait fait présumer l'accord préliminaire conclu sur les bords de la Plata, entre le vice-roi Ellio et les commissaires de l'insurrection.

L'Empereur a tenu cette semaine son conseil des ministres, le conseil d'Etat, le conseil de commerce et des manufactures. *Le Moniteur* a publié sous le titre *statistique* industrielle et manufacturière de l'Empire français au 1er janvier 1811, plusieurs tableaux qui sont des documens historiques du plus haut intérêt, et que nos ennemis consulteront avec une jalouse inquiétude. Nous présenterons les résultats essentiels de ces tableaux.

Le premier renferme les mines et substances minérales en exploitation, les métaux et substances minérales en fabrication. Les résultats donnent 6,918 établissemens, 377,174 ouvriers, et pour produits, 419,569,640 fr.

Le second présente les substances végétales : les établissemens qui leur sont consacrés sont au nombre de 48,100, celui des ouvriers de 583,863 ; la valeur des produits est 503,940,292 fr.

Le troisième est consacré aux substances animales : on y trouve 26,700 établissemens, 786,069 ouvriers employés, et 438,620,681 fr. produits.

Il est aisé par récapitulation générale de reconnaître que les établissemens pour l'industrie manufacturière s'exerçant sur les trois règnes sont au nombre de 81,718, qu'ils emploient 1,747,108 ouvriers, et que leur produit annuel total est de 1,362,130,613 fr.

Dimanche prochain l'on célébrera, dans tout l'Empire, l'anniversaire du couronnement de l'Empereur. On annonce que LL. MM. arriveront samedi prochain au palais des Tuileries. Il y aura le lendemain messe en musique à la chapelle du palais ; après la messe, grande audience, grande parade ; et lundi, spectacle au théâtre de la cour.

Il sera aussi chanté dimanche prochain, dans l'église métropolitaine de Paris, une messe solennelle, suivie d'un *Te Deum*, à laquelle assisteront toutes les autorités. Monseigneur l'archevêque de Malines montera en chaire après le *Credo*, et prononcera un discours relatif à l'anniversaire du couronnement de S. M. S....

ANNONCES.

Des maladies de la Vessie et du Méat urinaire, chez les personnes avancées en âge, pour servir de réponse aux questions proposées en 1807 sur ces maladies, par l'Académie Joséphine de Médecine et de Chi-

rurgie de Vienne ; par M. Nauche, docteur-médecin, membre de plusieurs Sociétés de Médecine et de Chirurgie. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; et chez Gabon, libraire, place de l'Ecole de Médecine.

Mélanges de critique et de philologie ; par S. Chardon de la Rochette. Trois vol. in-8°. Prix, 18 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port; papier vélin, 30 fr., et 34 fr. 50 c. franc de port. Chez d'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80.

On rendra compte incessamment de cet ouvrage plein d'érudition et de recherches curieuses.

Moniteur rural, ou Traité élémentaire de l'agriculture en France; avec des tableaux et modèles d'états propres à se rendre compte des diverses parties de l'administration d'un domaine; par J. L. F. Deschartres, cultivateur, membre de la Société d'agriculture du département de l'Indre, et correspondant de celle de Paris. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez Ant. Bailleul, imprimeur-libraire du commerce, rue Helvétius, n° 71; A. J. Marchand, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 23; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Second Voyage de Pallas, ou Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'Empire de Russie, pendant les années 1793 et 1794; par M. le professeur Pallas, traduit de l'allemand par MM. de la Boulaye, docteur en médecine de la faculté de Gottingue, et Tonnelier, membre de la Société d'Histoire naturelle et philomathique de Paris, conservateur du cabinet de minéralogie de l'école des mines, 4 vol. in-8°, ornés de 28 vignettes, et 1 vol. in-folio de planches. Prix, 50 fr., et 60 fr. franc de port.

Le même ouvrage, 2 vol. in-4°, et 1 vol. in-folio de planches. Prix, 60 fr., et 70 fr. franc de port.

Le même, papier vélin, 120 fr., et 130 fr. franc de port.

Le même, 4 vol. in-8° et 1 vol. in-folio de planches, pap. vélin, 108 fr., et 118 fr. franc de port. A Paris, chez Guillaume, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 41; Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Nota. On trouve aux mêmes adresses le premier voyage du même auteur.

XI[e] cahier de la quatrième souscription, ou XLVII[e] de la collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ce cahier contient les articles suivans : Tableau civil et moral des Araucans, nation indépendante du Chili, traduit de l'espagnol, par M. P. (suite et fin.) — Notice sur les iles de Juan Fernandez et de Masa-Fuero, dans l'Océan pacifique, par le capitaine Moss ; traduit de l'anglais. — Suite des Lettres sur la Galitzie, ou la Pologne autrichienne ; par M. de Schultes, conseiller de S. M. le roi de Bavière, etc., etc. — Extrait de la Sunna, ou tradition orale de Mohammed ; par M. Rosenstein. — Notes sur quelques curiosités du cabinet de M. de T*** ; par M. Depping. — Mémoire sur le mouvement elliptique des Comètes ; par M. Rosenstein ; et les articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1[er] septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée. Les première, deuxième et troisième souscriptions (formant 12 volumes in-8° avec 36 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les quatre souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Dictionnaire des Sciences médicales par une société de Médecins et de Chirurgiens. MM. Alard, Alibert, Barbier (J. B. G.), Bayle, Biett, Boyer, Cadet-Gassicourt, Cayol, Chaumeton, Chaussier, Cullerier, Cuvier, Dubois, Gall, Gardien, Hallé, Heurteloup, Jourdan, Landré-Beauvais, Larret, Lerminier, Marc, Marjolin, Mouton (Philibert), Nysten, Pariset, Pinel, Renauldin, Roux, Royer-Collard, Virey. Douze vol. grand in-8°, avec fig., offerts par souscription. Le tome 1[er] est sous presse, et paraîtra irrévocablement le 15 février 1812 ; les suivans de mois en mois. L'ouvrage sera imprimé sur beau papier.

AVIS DES ÉDITEURS.

Il n'existait pas en France de véritable Dictionnaire de Médecine avant 1748 ; à cette époque le Dictionnaire de Médecine du docteur anglais James fut traduit par Diderot, Eidous, Toussaint et Busson ; cet ouvrage, formant 6 vol. in-fol., n'existe plus dans le commerce, et d'ailleurs est trop en arrière des progrès de la Médecine. En 1772,

il parut un nouveau *Dictionnaire de Médecine, de Chirurgie et de l'Art vétérinaire*, en 6 vol. in-8°, qui, au jugement du célèbre Haller, contient une foule d'erreurs et de fausses observations. *Multa certè vitia et improbabiles historiæ.*

On peut donc dire qu'il n'existe pas de Dictionnaire de Médecine en France. Cependant, depuis un demi-siècle, la Médecine s'est enrichie de nombreuses et importantes découvertes; toutes ses branches ont été cultivées avec autant de zèle que de succès : la Chirurgie a obtenu des améliorations dans ses appareils et des perfectionnemens dans ses instrumens; les maladies ont été décrites avec plus d'exactitude; la Thérapeutique s'est éclairée du flambeau de l'analyse; la Matière médicale et la Pharmacie, débarrassées d'un vain étalage de substances inertes et de formules incohérentes, ne se distinguent plus aujourd'hui que par leur simplicité. Mais les travaux des hommes de génie qui ont agrandi le domaine de la science médicale restent disséminés dans une foule d'ouvrages qu'il serait très-dispendieux et peut-être impossible de rassembler.

Un livre dans lequel tous ces matériaux épars seraient réunis par une main habile et exercée formerait sans doute un recueil infiniment précieux; mais pour lui donner le plus haut degré de perfection, il fallait que les hommes célèbres auxquels la Médecine et la Chirurgie doivent l'éclat dont elles brillent fussent eux-mêmes les architectes de cet édifice. En effet, une observation curieuse, une grande et utile découverte, exposées par celui qui en est l'inventeur, inspirent une confiance, un intérêt, que chercherait vainement à leur donner une plume étrangère.

Telle a été l'intention des éditeurs; ils ont appelé à cette entreprise utile toutes les personnes qui illustrent la Médecine et la Chirurgie: elles se sont plues à se réunir pour déposer ensemble, dans un même recueil, leurs recherches, leurs observations, enfin tous les fruits d'une expérience longue et active. MM. les éditeurs, pour assurer davantage le mérite et le succès de cette entreprise, ont formé un *Comité* particulier de professeurs, où l'on discute avec discernement les mots qu'on doit admettre et ceux qu'on doit rejeter : tous les articles du Dictionnaire y sont successivement distribués à chacun des collaborateurs auxquels ils appartiennent directement, soit qu'ils aient déjà fait des traités *ex professo* sur ces sujets, soit qu'une habile pratique les ait mis à même de les connaître à fond, de sorte que chaque article se trouve, pour ainsi dire, tout fait. La marche de cette entreprise n'éprouvera donc aucun retard.

Cet ouvrage sera la bibliothèque du Médecin et du Chirurgien,

puisqu'il remplacera tous les traités divers sur la Médecine et la Chirurgie.

Il sera aussi la bibliothèque médicale des Médecins et Chirurgiens qui suivent les armées.

Pour le public, il doit remplacer tout ce qui a été fait sur la *Médecine domestique*.

Conditions de la souscription.

Le *Dictionnaire des Sciences médicales* sera composé de 12 volumes in-8° de chacun 600 pages, grande justification, caractères neufs. Les gravures, confiées à des artistes distingués, seront jointes en regard de chaque article auquel elles se rapportent.

Le premier volume paraîtra le 15 février prochain, les volumes suivans paraîtront de mois en mois.

Chaque vol. sera composé de 40 feuilles ou 640 pages in-8°, et contiendra plus de matières que 3 vol. in-8° ordinaires.

Chaque volume sera orné de 5 ou 6 gravures ou plus : elles seront exécutées avec le plus grand soin, au burin, et représenteront des maladies de la peau d'après des dessins confiés par M. Alibert ; des instrumens nouveaux de chirurgie non encore publiés, etc.

La Souscription sera irrévocablement fermée au 1er janvier 1812. Le prix de chaque volume sera, pour les personnes qui n'auront pas souscrit, de 9 fr., pris à Paris, et de 11 fr. franc de port.

Deux modes de Souscriptions sont offerts au public,

1°. Souscription sans avances de paiement, ou simple *Inscription* avec engagement de payer à la fois le premier et le dernier volume, lorsque le premier paraîtra.

Le prix, pour les personnes inscrites avant le 1er janvier, sera de 7 fr. 50 c. par volume, et 9 fr. 50 c. franc de port ; ce qui leur donnera une diminution de 18 fr. sur les 12 volumes ;

2°. Souscription avec avances de paiement des tomes premier et dernier, en un mandat sur la poste ou sur une maison de Paris (la lettre de demande et l'envoi d'argent affranchis). Ces souscripteurs ne paieront que 6 fr. et 8 fr. franc de port, chaque volume, et obtiendront ainsi une diminution de 36 fr. sur les 12 volumes. Ils paieront le premier et le dernier volume à la fois.

Les Souscripteurs indiqueront par quelle voie ils désirent recevoir chaque livraison.

On souscrit ou l'on se fait inscrire chez les Libraires-Editeurs associés pour cette entreprise :

C. L. F. Panckoucke, rue et hôtel Serpente, n° 16, au coin de la rue Hautefeuille ;

Crapart, rue du Jardinet, n° 10.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXLII. — *Samedi* 6 *Décembre* 1811.

POÉSIE.

FRAGMENT DE PRAXITELLE,

Ou la Statue de Vénus ; poëme inédit en trois chants.

DÉBUT.

Divinité des fictions riantes ;
Toi qu'adorait la sage antiquité ;
Toi qui couvris l'austère vérité
Du voile heureux de tes fables brillantes,
Muse, descends des hauteurs d'Hélicon !
Viens m'éblouir de ton prisme magique ;
Fais résonner, sous ta main poétique,
La lyre d'or, chère aux fils d'Apollon.
De ton prestige entourant mon enfance,
Tu m'as bercé des plus douces erreurs ;
Tes doigts légers entrelaçaient les fleurs
Aux fruits tardifs de l'aride science.
Jeune et séduit par tes divins attraits,
Qu'avec plaisir, aimable enchanteresse,
Je te suivais au beau pays de Grèce !
En m'égarant sous tes bocages frais,

E

Tu m'as montré les sentiers du Parnasse ;
Faible, j'osai tenter ses bois trompeurs,
Et d'un sourire approuvant mon audace,
Tu me promis le laurier des neuf-sœurs.
Combien j'aimais tes retraites fleuries,
Le Sperchius et ses mille détours !
Combien j'aimais au printems de mes jours
Le bruit des flots et l'émail des prairies,
Qui livrent l'ame aux douces rêveries ;
Tes bois si chers aux folâtres amours,
Où des Sylvains et des nymphes légères
Pan conduisait les danses bocagères !
Là je crus voir l'olympe et tous ses dieux ;
Leur gloire immense éblouissait mes yeux.
J'ai vu planer l'aigle, roi du tonnerre ;
J'ai vu l'essor du cygne harmonieux
Qui pour Léda descendit sur la terre,
Le vol léger de l'oiseau de Cythère,
Et tout l'orgueil de la reine des cieux
Dans les regards du paon qu'elle préfère.
Si tu charmas ces tranquilles momens
Par les attraits de tes rians mensonges,
Je suis encor dans l'âge heureux des songes,
Muse, rends-moi tous ces enchantemens !
Mais quels accords, mélodie imprévue,
Frappent mes sens d'un bruit mystérieux ?
Dans la splendeur d'un azur radieux
Quel jeune enfant se présente à ma vue ?
Ses ailes d'or frémissent ; un carquois
Sur son épaule et s'agite et rayonne ;
Avec mollesse il touche de ses doigts
Un luth doré qui tendrement résonne.

Ce bel enfant, c'est un Dieu, c'est l'Amour....
« Oui, me dit-il avec un doux sourire,
» Je viens, du haut de l'éternel séjour,
» Fils d'Apollon, te confier ma lyre. »
En voltigeant il s'abaisse, et soudain
Il la remet à ma tremblante main.
« Chante Vénus et sa gloire immortelle,
» Consacre lui ce luth inspirateur.

» A l'univers dis comment Praxitelle
» Sut, aux regards d'un peuple adorateur,
» Rendre Vénus dans un marbre fidèle. »
D'un vol léger il s'éloigne, et mes yeux
Avidement le suivent dans les cieux.
Il disparaît. Incertain, immobile,
Sur moi j'abaisse un regard étonné;
J'ose, en tremblant, d'une main inhabile,
J'ose essayer le luth abandonné.
La corde émue et frémit et résonne,
Elle obéit à mes brûlans transports....
Chantons Vénus, puisqu'Amour me l'ordonne;
Et puisse H*. applaudir mes accords!

FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉNIGME.

CE que je suis, ce que je fais,
Ce qu'on veut que je sois, ce qu'on veut que je fasse,
J'exprime tout cela par un seul mot français,
Et ce mot est mon nom. Je protége ou menace;
J'accompagne, surveille, et combats ou poursuis.
Il faut bon gré malgré que je subisse
Et chaleurs et frimas, soit les jours, soit les nuits.
Le repos, le sommeil me sont presqu'interdits;
Si je me les permets, je fais mal mon service,
Quoiqu'il soit honorable autant que rigoureux;
Quelquefois cependant il est très-gracieux,
Et j'y trouve à-la-fois plaisir et bénéfice.
Je suis de tous les tems, je suis de tous les lieux,
Et l'on m'emploie à maint office.
Il en est de devoir, il en est de faveur;
Il en est aussi de caprice.
On m'établit partout comme un conservateur.
Dans le monde il n'est rien que l'on ne me confie.
Etres vivans, êtres sans vie,
Plus ou moins précieux, lieux publics ou secrets,
De mes soins obligés deviennent les objets.
Sans doute leur liste est immense.
Il serait trop oiseux de les indiquer tous.

Il suffira, lecteur, de citer, entre nous,
Les plus connus, du moins en France.
Sur-tout n'oubliez pas que mon nom, chaque fois,
Précède celui de la chose
Que me commet soit autrui, soit mon choix.
C'est ainsi que l'effet s'explique par la cause.
Dorment-ils, veillent-ils, on me voit près des rois,
Et je réponds de leur personne :
Le bien public ainsi l'ordonne.
Puis, d'un signe formel, nécessaire à leurs lois,
Je suis fidèle agent, sacré dépositaire.
Tels sont mes plus nobles emplois.
J'en ai d'autres aussi que je ne dois pas taire.
Sur les bords de la mer, et sur plus d'un vaisseau,
J'ai titre positif et fonction précise.
Dans les forêts, par un coup de marteau,
De par la loi, j'impose une main-mise.
Ailleurs je tiens sous clé plus d'une marchandise.
Sans moi, le feu causerait bien du mal,
Soit pont, soit escalier pourrait être fatal;
Des braconniers on craindrait les ravages;
Des chiens, des chats, des rats, des mouches les dommages.
Malade, enfant, vieillard, ont droit à mon secours.
De tout greffier, de tout notaire,
Je fixe le devoir et suis le savoir-faire.
A l'escrime on a soin de m'observer toujours.
Depuis long-tems il me vient un scrupule,
Et de m'en expliquer voici l'occasion.
Ne semble-t-il pas ridicule
D'appeler par le même nom
Deux réduits de votre maison
De qui la destination
Est absolument différente?
Il faut en convenir, la remarque est frappante.
Voudriez-vous, lecteur, m'en donner la raison?
Eh bien! cette bizarrerie,
C'est moi qui la cause en partie.
Mais c'est trop abuser de votre attention.
Il est tems de cesser d'écrire.
On ne finirait pas si l'on voulait tout dire.

JOUYNEAU-DESLOGES (Poitiers).

LOGOGRIPHE.

J'ai trois pieds qui sur le terrain posés,
Et plus ou moins dans la terre enfoncés,
Donnent à mon corps la figure
D'un plan incliné. Ma stature
Est d'avoir beaucoup de rondeur
En dedans, en dehors, et fort peu d'épaisseur.
Tendu comme un tambour de basque,
Je serais sans effet si je devenais flasque.
Ma tête à bas, je reste inutile et sans prix,
Mais je ne suis pas sans amis.
Rétablissez mon chef; je puis rendre service,
A la cuisine aussi bien qu'à l'office,
Et je sais, dans l'occasion,
Vous faire passer un bouillon.

S........

CHARADE.

JOUEUR, que je vous plains si votre espoir se fonde
Sur le retour heureux des chances du premier!
Veux-tu qu'à tes désirs l'événement réponde?
Toujours, sans t'écarter, marche vers le dernier.
Jeune homme, en paraissant sur la scène du monde,
Songe que tes succès dépendent de l'entier.

B.

---

*Mots de l'*ENIGME*, du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Europe*.

Celui du Logogriphe est *Diogène*, où l'on trouve : *doge*, *génie*, *dan*, *neige*, *Noé*, *gêne* et *Dion*.

Celui de la Charade est *Papelard*.

SCIENCES ET ARTS.

Moniteur rural, ou *Traité élémentaire de l'agriculture en France*, avec des tableaux et modèles d'é[illegible]; propres à se rendre compte des diverses parties de l'administration d'un domaine; par J. L. F. Deschartres, cultivateur, membre de la Société d'agriculture du département de l'Indre, et correspondant de celle de Paris. Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez *Ant. Bailleul*, imprimeur-libraire du Commerce, rue Helvétius, n° 11; *A. J. Marchant*, libraire pour l'agriculture, rue des Grands-Augustins, n° 23; et chez *D. Colas*, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, près la Croix-Rouge, faubourg Saint-Germain.

Il est constant que l'agriculture est beaucoup plus avancée dans les villes que dans les campagnes. La science paraît être l'apanage exclusif de l'habitant des cités; l'ignorance et les préjugés semblent avoir fixé leur domicile sous la chaumière du laboureur. Et quel progrès la raison de l'homme des champs pourrait-elle faire dans l'état d'imperfection où son éducation est restée jusqu'à ce jour? Qu'importe que nos Sociétés d'agriculture proposent des prix, produisent chaque année des livres excellens? Ces livres n'arrivent point dans l'habitation du cultivateur, ou s'ils y parviennent, les idées du cultivateur sont trop bornées pour qu'il puisse les comprendre. Quel est le laboureur ou le jardinier qui connaisse les premiers élémens de la physiologie végétale? Demandez à votre fermier ce qu'il entend par calice, pistil, corolle, étamines? Priez votre vigneron de vous expliquer par quelle cause simple et naturelle la vigne coule dans les tems de pluie. A peine en trouverez-vous un sur mille, capable de vous entendre. Toute la science du village gît dans quelques pro-

verbes populaires, l'autorité des anciens et l'almanach du bon laboureur; on retrouve à trente lieues de Paris les mœurs et les préjugés du quinzième siècle. Il me semble que jusqu'à ce jour l'homme des champs a été trop célébré dans nos poëmes et trop négligé dans nos institutions. Ce n'est pas assez d'avoir des maîtres, il faut encore leur donner des disciples. Avant d'établir des académies d'agriculture, peut-être aurait-il été convenable de préparer le peuple des campagnes à recevoir leur instruction. Nous avons des écoles pour les classes qui se destinent à l'étude des lettres, des sciences et des beaux arts; la munificence du chef de l'Empire en a ouvert pour les arts mécaniques, mais il nous en manque encore pour l'agriculture. J'ai toujours pensé que rien ne serait plus facile et d'une utilité plus grande que d'établir au-dessous des colléges des maisons d'éducation rurale, où les fils des cultivateurs viendraient s'associer aux lumières de leur siècle, déposer les préjugés de leur enfance, et s'instruire de toutes les parties de la science qui se rapportent à leur importante profession.

La Société d'agriculture de Paris avait proposé il y a trois ans un concours pour la rédaction d'un *Almanach du Cultivateur*, où l'on indiquerait avec la plus grande précision les principes les plus généralement reçus, les procédés les plus avantageux, les découvertes les plus utiles. Ce sujet a été remis pour 1809 et 1810, et n'a point encore été traité d'une manière assez satisfaisante pour mériter le prix. Ce serait cependant un don précieux à faire aux campagnes. Mais ce ne serait pas assez qu'il fût précis, il faudrait encore qu'il fût clair et sur-tout dégagé de cet étalage d'érudition, de ce pédantisme de mots grecs et latins dont nos savans agriculteurs ne surchargent que trop souvent leurs écrits.

M. Deschartres, sans vouloir concourir pour le prix, a cru pouvoir répondre aux vues de la Société en publiant son *Moniteur rural*. Il l'a divisé en deux parties: dans l'une il décrit tout ce qui appartient à la culture proprement dite, dans l'autre tout ce qui regarde la partie administrative d'un domaine. M. Deschartres n'est point un de ces cultivateurs citadins qui sans sortir de

leur chambre s'érigent en législateurs et prétendent régler en souverains l'empire de Pomone et de Cérès. Son ouvrage est le fruit de sa propre expérience; c'est au milieu des champs, au sein de ses propriétés rurales, qu'il a recueilli les faits qu'il nous transmet, essayé les méthodes, vérifié les observations des plus habiles agriculteurs. Il n'affiche point d'orgueilleuses prétentions. Sa marche est simple et facile; il se contente d'indiquer mois par mois les travaux qui conviennent à la culture des terres, des bois, des prés et des vignobles. J'avoue que plusieurs de ces détails m'ont semblé si connus, qu'il était presqu'inutile de les répéter. C'est le tableau des opérations les plus vulgaires de la science agricole. Mais au milieu de ces détails communs, on aperçoit quelquefois des vues neuves, utiles et propres à donner aux cultivateurs des idées justes et étendues. Un des articles qui m'ont paru mériter le plus d'attention et offrir le plus d'intérêt, c'est celui qui regarde la carie des blés. M. Deschartres a fait à ce sujet des expériences qui méritent d'être connues, et qui jettent un grand jour sur ce phénomène dont la cause est encore incertaine et douteuse.

M. Deschartres observe d'abord, que cette maladie du règne végétal était inconnue aux anciens, que son origine ne remonte pas au-delà du milieu du seizième siècle: que Champier, qui écrivait en 1560, en parle comme d'un fléau récent, et déclare positivement que de son tems les cultivateurs assuraient qu'il ne remontait pas au-delà de trente ans. Mais à quelle cause faut-il l'imputer? Olivier de Serres l'attribue à l'action des brouillards, à l'humidité de l'air, à une influence particulière de l'atmosphère. Le célèbre docteur Réad, et Geoffroi avant lui, pensent que dans quelques circonstances les étamines sont privées de leur poussière, et que, dans cet état, le grain renfermé dans l'épi, se corrompt par degrés, et se convertit en une poussière noire, grasse, et d'une odeur insupportable.

Mais M. Deschartres observe très-bien qu'il faut être étranger aux premières notions de la botanique, pour émettre une pareille opinion; car, si la poussière des éta-

mines manque, il n'y a plus de fécondation, et parconséquent point de grain. Cet argument est si frappant, que le docteur Réad s'est empressé de désavouer son opinion. Il faut donc chercher une autre cause plus vraie et plus conforme à la marche de la nature. Il est constant que les variations de l'atmosphère influent puissamment sur la végétation, et qu'elles en modifient les phénomènes d'une manière très-sensible. Mais comment les brouillards produiraient-ils la carie, et comment ne la produiraient-ils que depuis deux cents ans? Les brouillards sont-ils une création de nos siècles modernes? Leur origine n'est-elle pas aussi ancienne que celle de l'atmosphère elle-même? Et comment se ferait-il que de deux champs exposés à la même influence de l'atmosphère, l'un produisit des épis cariés, l'autre des épis sains et vigoureux?

Quelques auteurs ont écrit que les symptômes de la carie se manifestaient dès l'instant de la germination, et qu'avec des yeux exercés on pourrait d'avance distinguer ceux des pieds qui devaient être atteints de la carie; que la maladie se connaissait à la pâleur des feuilles. Ces faits ont même été avancés avec une telle assurance, qu'ils sont aujourd'hui reçus comme des articles de foi chez la plupart des cultivateurs; mais M. Deschartres les a soumis à l'expérience, et il en résulte que les médecins du règne végétal ne sont guères plus infaillibles que les nôtres, et qu'ils se sont complètement trompés quand ils ont donné la pâleur des feuilles comme le signe pathognomonique de la carie.

« Pour m'assurer, dit M. Deschartres, si la blancheur » des feuilles était un signe réel de la carie, je semai du » blé dans un terrain argileux, compact et froid. Je fais » ordinairement emblaver le plus tard possible ce champ, » de la contenance de huit hectares environ. Le blé qui » à la fin de décembre n'avait encore que deux feuilles » offrait un quart de plan vergeté, marqueté de taches » blanches et, comme on dit, *panaché*. Le champ voisin, » au contraire, qui avait été semé cinq à six semaines » avant, présentait un blé fort, vigoureux, d'une ver- » dure franche, bien prononcé et sans tache, et couvrant

» en un mot toute la terre : mais aux approches de la ré-
» colte, ce bled avait au moins un sixième de carié, tan-
» dis que mon champ à feuilles panachées a produit un
» blé sain et de la couleur la plus belle. J'ai renouvelé
» cette observation plusieurs fois, et j'ai constamment
» remarqué les mêmes résultats. Il ne m'a pas été difficile
» de reconnaître que ces caractères n'ont d'autre cause
» que l'action de la gelée sur un blé qui n'a pas encore
» acquis assez de vigueur pour la supporter, mais qui
» se répare aisément lorsque la température devient plus
» élevée. »

Virgile avait raison quand il disait :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Nous connaissons à peine les choses les plus simples ; et cette maladie des blés, devenue si commune, est encore l'objet de mille opinions diverses et opposées. Les docteurs en agriculture, forcés de renoncer à leurs accusations contre la nature de l'air, se sont rejetés sur les mauvaises qualités de la terre ; ils ont soutenu que la carie ne provenait que du vice du terrain ; et, pour justifier leur opinion, ils ont produit des pieds entiers dont toutes les tiges étaient attaquées du même mal. Le fait paraît constant. Il a été vérifié par M. Deschartres, qui déclare qu'en effet la carie n'est point un accident particulier à une seule tige, mais qu'il est commun à toutes les tiges qui partent de la même racine, et qu'ainsi le mal est dans la racine ; mais s'ensuit-il que ce soit à la nature du terrain qu'il faille attribuer cet accident? Si le terrain était le seul coupable, pourquoi trouverait-on à côté d'un épi carié un épi sain et vigoureux? pourquoi la maladie atteindrait-elle si souvent les individus les plus beaux et les mieux nourris ? Ces réflexions ont engagé M. Deschartres à se livrer à de nouvelles recherches, et comme les insectes jouent un très-grand rôle dans toutes les maladies qui attaquent les plantes, il s'est persuadé qu'à l'époque de la fructification, quelques insectes inconnus attaquaient les racines des blés, portaient le désordre dans le système organique de la plante, et y produisaient la carie.

« Dès l'instant de la lésion, dit-il, la substance laiteuse » et sucrée qui crée le gluten n'étant plus alimentée, entre » en fermentation par le contact de l'air, se décompose » et amène la carie. » Cette opinion n'est encore qu'une conjecture ; mais elle n'est point sans vraisemblance, et si jamais l'expérience la vérifie, on expliquera facilement pourquoi les anciens n'ont pas connu la carie, et pourquoi le chaulage garantit les grains de cette funeste maladie. M. Deschartres a fait d'autres expériences qui sont également intéressantes. Il s'est assuré, par exemple, que la carie n'est point une substance grasse et oléagineuse, comme on l'a cru ; qu'elle n'est point contagieuse ; qu'elle n'infecte ni les pailles avec lesquelles elle se mêle, ni les grains sur lesquels elle peut tomber. Toutes ces observations sont d'un grand intérêt pour l'agriculture, et ce n'est que de cette manière qu'on peut parvenir à dégager les connaissances humaines des préjugés qui en retardent si souvent les progrès.

M. Deschartres s'est aussi occupé de l'influence des phénomènes météorologiques. C'est la partie de la science la plus suspecte. Les anciens étaient, à cet égard, d'une crédulité excessive. Le grand Hippocrate lui-même regardait les météores du ciel comme les signes manifestes de la volonté des Dieux. Combien de croyances puériles et superstitieuses dans les ouvrages de Pline, de Virgile, de Manilius, et des écrivains de l'antiquité qui ont écrit sur l'astronomie ou l'agriculture ! Ce n'est qu'au dix-septième siècle que la physique et l'histoire naturelle ont commencé à prendre un caractère plus raisonnable. Si l'on veut prendre une idée de toutes les rêveries que la crédulité avait consacrées jusqu'alors, il faut lire un petit livre intitulé : *Ephemerides aëris perpetuæ, seu popularis et rustica tempestatum astrologia ubique terrarum vera et certa*, *autore Antonio Mizaldo* ; c'est-à-dire, *Ephémérides perpétuelles de l'air, ou la véritable astrologie populaire et rurale pour tous les lieux de la terre ; par Antoine Mizauld*, en 1560. L'auteur y a rassemblé tous les pronostics connus de son tems, avec l'explication que le peuple des campagnes leur donnait. Il paraît lui-même fort pénétré de leurs

vertus, et ne doute pas qu'en s'y attachant avec scrupule l'homme ne parvienne à acquérir, en quelque sorte, l'esprit de prophétie.

M. Deschartres est beaucoup plus réservé; il n'a recueilli que les pronostics les plus avérés, et a pris pour guides le Père Cotte et M. de Lamark. Néanmoins on pourrait bien encore se permettre quelques observations sur ce sujet, et réduire la science des présages à des données moins nombreuses. La partie de son ouvrage relative à l'administration d'un domaine serait aussi susceptible de quelques observations. L'auteur paraît descendre dans des détails trop minutieux. Il suppose trop peu d'intelligence et de capacité à ses lecteurs. Par exemple, s'il veut convaincre de la nécessité de tenir un registre exact des travaux de la moisson, il pousse la prévoyance jusqu'à nous dresser un tableau des moissonneurs employés, avec leurs noms, prénoms, qualités, demeure et caractère. Ainsi l'on apprend que M. Deschartres a employé Claude Bertrand-Desbornes, que Bertrand a fait cinquante journées à 42 sous, mais qu'il moissonne mal et qu'il est trop âgé; qu'Etienne Maraud de Corlay est ivrogne et grand parleur; qu'André Grésil de la Vieuville est mauvais ouvrier et raisonneur, et que Bonamy-Chartier de Fragne est paresseux et cabaleur. Tout cela peut être très-intéressant pour M. Deschartres, mais Bonamy-Chartier, Claude Bertrand et Etienne Maraud sont des personnages qui nous intéressent peu, et il n'est pas de la plus haute importance pour la prospérité de l'agriculture que l'univers apprenne qu'ils boivent et parlent trop, et ne travaillent pas assez.

Les raisonnemens de M. Deschartres ne sont pas non plus d'une exactitude toujours bien conforme aux règles d'Aristote. Il se plaint, dans sa préface, de cette foule d'ouvrages sur l'agriculture qui pleuvent de toutes parts; il remarque que les femmes elles-mêmes ont voulu se faire nos précepteurs, et pour nous montrer combien leurs prétentions sont ridicules, il interroge la nature et dit : « Elles ont oublié que l'ordonnateur de l'univers leur a assigné des fonctions d'un plus grand inté-

» rêt; à l'époque où les individus des deux sexes sem- » blent acquérir une nouvelle nature, la femme éprouve » une secousse générale; la masse cellulaire est ébranlée, » des productions nouvelles animent les traits de son vi- » sage, arrondissent le col, vont se perdre agréablement » vers les épaules, en donnant aux bras ces contours » gracieux et déliés qui se prolongent jusqu'aux extré- » mités des doigts. Cette marche de la nature ne démon- » tre-t-elle point dans la femme une destination particu- » lière? etc. » Il faut avouer que cette phrase ressemble un peu à celle du docteur Sganarelle, *et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.* Si M. Deschartres eût consulté quelques amis, ils lui auraient sans doute indiqué quelques fautes de ce genre qui déparent trop souvent son ouvrage; mais ces taches sont légères, et le fonds de l'ouvrage n'en est pas moins bon. Un propriétaire, jaloux de s'instruire, ne peut guère manquer d'acquérir le *Moniteur rural.*

SALGUES.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Lettres sur le Gouvernement, les Mœurs et les Usages du Portugal ; par Arthur William Costigan, officier irlandais ; traduites de l'anglais. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Le voyager, disait Montaigne, *me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation, et je ne sache point une meilleure école à façonner la vie, que de lui proposer la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances* (1). De cette remarque incontestablement vraie pour ceux qui savent voyager avec fruit, on peut conclure que la relation du voyage d'un observateur produirait les mêmes résultats, et que le tableau de la *continuelle exercitation de l'ame* serait, pour le lecteur, *une bonne école*, propre à *façonner sa vie*. Ajoutons qu'il y a entre *les vies*, *fantaisies*, *usances* portugaises et les nôtres si peu d'analogie, qu'il en résulte nécessairement cette *diversité* désirée par Montaigne.

Le gouvernement, la religion, les mœurs, les usages, ont, dans beaucoup de pays, une action et une réaction continuelles, et peut-être en Portugal plus qu'ailleurs. On pourrait en trouver la cause dans la lutte du clergé et du gouvernement, tour-à-tour victorieux et vaincu. Une contradiction singulière existait entre les mœurs des ministres de la religion (particulièrement les moines) et la morale qu'ils prêchaient, entre leur langage et leur conduite ; et ce qui paraîtrait inexplicable, c'est la profonde vénération dont ils étaient l'objet, quoique cette conduite licencieuse fût connue. D'un côté ce respect aveugle, sans bornes et si peu mérité ; de l'autre, cette licence, ces actions qui ne devaient produire que le mé-

(1) *Essais*, liv. 8.

pris, offriraient un problème dont la solution serait très-difficile sans la *sainte inquisition ;* mais la sainte inquisition explique beaucoup de choses : c'est l'*ultima ratio* des contrées où elle est établie. Notre voyageur s'applaudit de ce que sa patrie ne possède point cette institution ; en partageant son bonheur, nous allons le suivre dans sa course. Commençons par donner une idée du pays et de ses habitans.

« Un écrivain portugais compare, avec assez de justesse, tout le royaume de Portugal à une araignée dont le corps énorme renferme toute la substance dans la capitale, avec des jambes longues, minces et faibles, qui atteignent à une grande distance, mais qui ne lui sont d'aucune utilité et qu'elle a bien de la peine à remuer. Les profits du commerce étranger et des vastes contrées que le souverain possédait en Afrique et au Levant, ou de celles qui lui restaient dans le sud de l'Amérique, n'ont jamais atteint le paysan portugais, si ce n'est en donnant aux habitans des deux villes principales les moyens de lui payer un peu mieux les provisions qu'il amène au marché ; et la splendeur des conquêtes étrangères n'a jamais amélioré sa situation. Le seul objet de luxe qu'il connaisse est le tabac. Un morceau de pain de blé d'Inde, avec une sardine salée ou une tête d'ail pour lui donner de la saveur, forme son plat d'ordinaire ; et s'il peut se procurer un peu de viande pour régaler sa famille aux deux principales fêtes de l'année (Noël et Pâques), il est parvenu au comble de la félicité dans ce monde. Il faut l'avouer, tout ce qu'il pourrait posséder au-delà de cette pénurie habituelle, lui serait, d'après l'état actuel de son intelligence et l'usage qu'il en fait, bientôt enlevé : ou plutôt, il s'en déferait lui-même en faveur des nombreux directeurs spirituels dont fourmille son pays, et qui lui enseignent à attendre le bonheur de cette autre vie vers laquelle ils dirigent infailliblement. On lui apprend, dès son enfance, à croire que ce bonheur arrivera, en payant fidèlement la dîme, en faisant des offrandes au couvent voisin, à la châsse d'une sainte, à l'autel du patron, aux prêtres qui le desservent ; s'il lui arrive quelque malheur, c'est qu'il a manqué à

quelque pratique, c'est qu'il est tiède, c'est que son offrande est trop modique : il redouble en conséquence de ferveur et de dons. S'il possède assez d'argent pour faire de son fils un moine ou de sa fille une religieuse, il relève pour toujours le crédit de sa famille.

» Les villes de Lisbonne et de Porto peuvent être regardées comme les deux yeux du Portugal : c'est là que sont toutes les richesses du pays ; c'est là que se fait tout le commerce avec les nations étrangères ; c'est là que se rendent les produits des possessions dans le Brésil, dont l'existence des Portugais dépend comme peuple. »

L'auteur fait un parallèle entre les premières classes de la société en Espagne et celles du Portugal. Ce parallèle est, sous ce rapport, tout à l'avantage des Espagnols. Mais comparant ensuite les dernières classes des deux peuples, il donne la préférence au Portugais. Voici la cause à laquelle il attribue l'infériorité de la noblesse portugaise. « Indépendamment des effets mortels de la tyrannie religieuse et de la mauvaise éducation qui contribuent à rendre les hommes abjects, je suis convaincu que la composition du sang qui coule dans nos veines a la plus grande influence sur les bonnes comme sur les mauvaises qualités, et par suite sur les actions morales de l'individu. Ne pourrait-on donc pas croire avec raison que le mélange du sang juif pendant les règnes de Jean second, D. Manuel et de son fils Jean III, a totalement vicié le caractère national ? Ce qui rend ce malheur d'autant plus déplorable, c'est que les familles de rang et de distinction sont celles qui ont été le plus directement affectées et tachées par cette contagieuse connexion. »

C'est, il nous semble, remonter un peu haut ; et l'auteur pouvait s'arrêter à l'éducation et aux opinions religieuses.

Il règne en Portugal deux usages qui s'éloignent de toutes les idées reçues dans les autres pays civilisés du monde. Le premier est celui des *empenhos*, mot qui se rend faiblement, dans notre langue, par celui de *recommandation*. L'*empenho* ôte aux lois toute leur force et dérobe à leur vengeance le criminel le plus atroce,

Donnons-en un exemple par ce récit que j'abrége. Deux cousins germains avaient leurs propriétés voisines l'une de l'autre. L'amour que chacun eut pour le même objet les rendit rivaux, jaloux ensuite, enfin ennemis irréconciliables. L'un des deux avait avec lui sa sœur : l'autre était veuf. Le premier sortit un jour armé, accompagné de domestiques et d'un nègre. Il rencontre le second, le fait saisir et maltraiter par ses gens. L'officier, pris à l'improviste et ne pouvant résister, porte la main à sa moustache et jure de se venger. L'autre, comprenant parfaitement le sens de ce geste et sentant la valeur de cette menace, abandonna prudemment le pays et se retira dans le royaume de Galice. Après trois ans d'absence, croyant la colère de son cousin apaisée, il revint dans sa terre : mais il ne sortait jamais qu'avec sa sœur et dans la même voiture. L'officier n'avait plus reparu à son régiment : il avait juré solennellement de ne faire sa barbe et de n'assister à la messe que lorsqu'il aurait *pris satisfaction* de l'affront sanglant qu'il avait reçu. On va voir ce qu'en Portugal on entend par *prendre satisfaction*. Pendant les trois années, l'officier róda sans cesse dans le pays, déguisé en ermite. Apprenant enfin le retour de son parent, il prend des gens avec lui et le guette dans une route de traverse, près de sa maison. Comme il y rentrait un soir avec sa sœur, le faux ermite arrête la voiture et prie, avec beaucoup de politesse, la dame de descendre. Quand elle est descendue, il applique un pistolet sur le front de son cousin, le tire, entraîne ensuite le malheureux hors de sa voiture et lui décharge l'autre pistolet sur le cœur. Faisant des excuses à la dame sur l'embarras qu'il lui causait, il lui demanda où elle désirait d'être menée. Elle désigna un couvent voisin dans lequel elle avait une sœur religieuse, et l'officier l'y conduisit. Après cette action il retourne à son régiment, y reprend ses fonctions et paraît en uniforme à la parade, comme autrefois. Le bruit de ce lâche assassinat se divulgue : il ne le nie pas, et toute la noblesse y applaudit, disant que c'était le moins que pût faire un homme bien né. Le colonel du régiment recueille toutes les preuves du meurtre, reçoit les dépositions des té-

moins, et veut le faire juger par une cour martiale; selon les lois de la guerre. Un ami de l'accusé va solliciter une lettre d'*empenho*, du consul, intimément lié avec le colonel. Le consul répond que quand il en écrirait cinquante, elles seraient inutiles. L'ami répliqua ainsi : « M. le consul, vous savez qu'ici l'on ne peut pas refuser une lettre d'*empenho* à un mendiant même, et bien moins à une personne de mon rang. En supposant que mon ami soit coupable comme vous le prétendez, il en a d'autant plus besoin de la protection des personnes puissantes, qu'un homme probe et vertueux est suffisamment protégé par son propre caractère. Quand une fois j'accorde ma protection à un criminel de la plus noire espèce, je ne m'embarrasse pas des qualités ou des défauts de ce criminel, mais de savoir si mon autorité doit être écoutée de la personne à laquelle je m'adresse, et qui a le pouvoir de protéger le coupable contre les rigueurs de la justice et des lois. » Quoi que le consul objectât sur l'inutilité de la lettre, parce que le colonel ferait son devoir, l'autre ayant toujours insisté, la lettre lui fut accordée. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que le colonel fut obligé de cesser sa poursuite parce qu'il suffisait de prouver qu'il existait une lettre d'*empenho* écrite par un de ses amis.

Le second usage est relatif au duel. Quand un gentilhomme se trouve offensé, il peut en tirer satisfaction : cette proposition est admise non dans la morale, mais dans le code des nations civilisées de l'Europe : voici le *genre de satisfaction* permis en Portugal. On attend son adversaire au coin d'une rue ou d'un chemin, et on le tue sans aucune forme de procès. « Le duel, disent les Portugais, est une manière abominable et ressemble à un assassinat prémédité, qui ne convient qu'aux Anglais et aux Allemands et aux autres sauvages du nord de l'Europe. » Enfoncer le poignard dans le cœur de son rival, ce n'est point un *assassinat prémédité*, c'est simplement une *vengeance*, et la vengeance est permise. Ces meurtres ne sont jamais poursuivis. Il y a une classe d'hommes fort habiles à manier le stilet et qui sont aux gages des autres. En se rappelant les réfutations élo-

quentes que nos plus célèbres écrivains ont faites du duel, si l'on songe qu'effectivement un démenti n'avait d'autre résultat en Europe, suivant les lieux et l'usage, que le duel ou le *guet-apens*, on est obligé de convenir que le premier *méritait* la préférence sur le second, parce qu'entre deux maux il faut choisir le moindre.

Pendant que nous en sommes aux usages portugais, il ne faut pas en oublier un relatif au militaire. Tous les régimens de ce pays sont mis sous la protection d'un saint. Voici le récit du commandant d'un de ces régimens. « Le corps dans lequel je sers, formé il y a environ cent ans, prit saint Antoine pour son patron et son protecteur. Le saint reçut, quelque tems après, une commission de capitaine. Ses appointemens payés régulièrement depuis cette époque ont toujours été employés, ainsi que deux sols par mois pris sur la paye de chaque individu, à faire dire un nombre fixe de messes, à nourrir les chapelains, à parer la chapelle, à défrayer les autres dépenses casuelles, sous l'inspection d'un officier du régiment, appointé pour cela. Le major, ayant occupé depuis quelques années le poste de surintendant pour saint Antoine, n'a cessé de fatiguer la cour de mémoires et de certificats de service en faveur du saint, pour le faire parvenir au rang de major-adjoint. Ces certificats renfermaient le détail des miracles faits par saint Antoine, attestés par le témoignage dont voici un extrait : *D. Hercule-Antoine-Charles-Louis-Joseph-Marie Aranjo de Magalhaens, seigneur de, etc., j'atteste et certifie que le seigneur saint Antoine, autrement le grand saint Antoine, a été enregistré et a exercé un emploi dans le régiment depuis le 24 janvier 1668, qu'il fut enrôlé comme simple soldat; qu'il donna pour sa caution la reine des anges; que S. M. l'a promu au rang de capitaine pour s'être bravement conduit; que, dans tous les registres, il n'y a aucune note de mauvaise conduite, ni d'aucune punition à lui infligée, telle que la fustigation; qu'il a constamment fait son devoir; qu'il a été vu une quantité de fois innombrables par ses soldats, ainsi qu'ils sont tous prêts à le certifier; d'après tous ces témoignages, je le regarde comme très-digne du rang de major-adjoint*, etc. La der-

nière reine accorda la promotion et fit saint Antoine major-adjoint. Il serait fâcheux qu'elle eût oublié le *compagnon* dont Sedaine a fait un moine ; cependant le voyageur n'en fait aucune mention.

Un lieutenant-colonel envoyé de Goa contre les Marattes par le vice-roi, fut chargé d'exécuter les ordres qu'il trouverait dans une lettre clause qu'il ne devait ouvrir que dans un endroit désigné. Sa troupe ayant fui à l'approche des ennemis, il fut traduit devant une cour martiale. Il ouvrit la lettre clause signée du vice-roi et lut ce qui suit : « Sous les ordres des deux généraux en chef saint Xavier des Indes et saint Antoine, le lieutenant-colonel *Gatinoco* marchera avec 200 hommes, selon les instructions qu'il recevra des deux saints. » *Gatinoco* prétendit que les deux généraux devaient être traduits à sa place : il prouva qu'il n'avait reçu aucun ordre ni de saint ni d'homme : la cour martiale ne le trouva pas coupable, mais le vice-roi le retint en prison pendant plusieurs années.

Entre mille preuves de la puérile crédulité du peuple, nous choisissons celle-ci. « On nous montra à Lisbonne la vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. La vierge était portée sur la lune dans son croissant : tout autour d'elle étaient peintes des étoiles d'or sur un fond d'azur. On l'appelait *nostra senhora de Empyreo*, notre dame de l'Empyrée. L'enfant tenait un globe d'une main et un sceptre de l'autre. Le prêtre ayant mis ses gants bénits et son étole avant d'oser le regarder, nous dit que l'enfant que nous voyions sur les genoux de sa mère, grandissait d'une manière sensible tous les ans, que souvent on lui coupait les ongles des mains et des pieds dont il conservait précieusement les rognures. » *Voir grandir sensiblement* un enfant sans qu'il atteigne jamais taille d'homme, ce n'est pas un miracle ordinaire.

Ceux qui aiment les aventures en trouveront dans cet ouvrage : nous avons dû le considérer sous un point de vue plus sérieux. Terminons par un mot sur le marquis de Pombal, dont le voyageur s'occupe à différentes reprises et avec des détails intéressans. « Ce ministre avait promulgué d'excellentes lois, mais elles n'avaient aucune

espèce de connexion entre elles, et se contrariaient de manière qu'une loi abrogeait toujours quelques parties de celles qui l'avaient précédée immédiatement. On remarquait que toute loi nouvelle était plutôt calculée pour atteindre à un but particulier que le ministre avait alors, que pour servir au bien général. Le marquis de Pombal fit des lois pour l'encouragement de l'agriculture, pour la répartition des terres, pour empêcher les propriétés particulières de devenir trop étendues, pour le recrutement de l'armée, mais il ne permit à la loi d'agir que dans les procès qui s'élevèrent entre les gens de campagne : elle atteignit tout au plus la classe mitoyenne des villes ; et les propriétés du marquis s'agrandissaient hors de toute proportion au moment même où il limitait celles des autres. »

On est très-heureux de faire un pareil voyage au coin de son feu ; et quand on sait qu'en des pays si beaux, où le soleil brille d'un éclat aussi vif, la terre attend toujours des mains industrieuses, que la vie de l'homme est mise impunément à un vil prix, que les arts sont méconnus, les douceurs d'un commerce social ignoré, on se félicite d'avoir une patrie où l'on goûte ces plaisirs purs et vrais qui, seuls, embellissent l'existence. D. D.

PLATON DEVANT CRITIAS ; par J. P. BRÈS, avec cette épigraphe :

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.

Un vol. in-16. Prix, 2 fr., et 2 fr. 25 cent. franc de port. A Paris, chez *Lenormant*, rue de Seine, n° 8.

QUELQUES incrédules du dernier siècle ont prétendu que les premiers chrétiens avaient embrassé les dogmes de Platon, que presque toutes les écoles de philosophie s'accordaient alors à regarder comme le maître de la sagesse et l'interprète de la divinité. Il est vrai que des Pères de l'Eglise eux-mêmes, frappés des rapports qui

se trouvent entre les dogmes de la religion chrétienne et certains points de la doctrine du philosophe grec, n'avaient pas hésité de dire que la grâce l'avait éclairé et lui avait révélé quelques-uns des mystères de notre foi. Quelque respectable que soit une pareille autorité, je doute cependant qu'elle suffise pour fonder une épopée dans laquelle Platon, quatre ou cinq cents ans avant l'an de grâce, prêcherait le culte du *vrai Dieu*, recevrait les inspirations de l'un de ces esprits célestes qui ne se communiquaient alors qu'aux élus du peuple hébreu, et transformerait le plus fougueux athée de l'antiquité en confesseur de la foi, en héros de la légende. On a reproché à Virgile d'avoir fait Enée contemporain de la reine de Carthage; l'anachronisme qu'on peut reprocher à M. J. P. Bres n'est pas racheté par autant de beautés et pourrait faire naître plus de scrupules. Je regarde, quant à moi, la question comme assez délicate pour mériter d'être soumise à quelque docteur *in utroque*, tel, par exemple, que M^me^ de Genlis, que ses connaissances en littérature, et ses lumières en matières de religion, rendent plus propre que personne à la résoudre. Je me bornerai à faire remarquer, sous le rapport littéraire, l'effet général d'une composition qui intervertit ainsi l'ordre des tems, et sacrifie la vérité historique à des fictions.

M. Bres dit quelque part qu'il a écrit son poëme en l'honneur de la divinité; et en effet, sur sept livres dont il se compose, il y en a six de consacrés à la réfutation de l'athéisme. Cependant le titre de l'ouvrage et une préface que l'auteur consacre au *développement du sujet*, annoncent une action; c'est la délivrance d'Athènes par Trasybule, et le sujet du 7^e^ livre. On ne saisit pas trop comment cette action se lie à l'idée principale. Mais ce qu'on voit clairement, c'est qu'il n'y a pas d'unité dans l'ouvrage, et que les six premiers livres sont trop didactiques pour le septième, ou celui-ci trop épique pour les six autres. Une analyse succincte mettra le lecteur à même d'en juger.

L'auteur remonte à l'exil d'Alcibiade et à l'oppression d'Athènes sous les trente tyrans. Platon, le héros du poëme, pour se soustraire à l'esclavage, se met à voya-

ger. Ses voyages lui donnent occasion de rendre grâces aux Dieux. Ils ont, dit-il,

> Ils ont tout fait pour nous, comme pour la nature ;
> Elle a reçu leurs dons ; mais elle *a resté* pure.

Je remarque en passant que le verbe neutre *rester* ne se conjugue qu'avec l'auxiliaire *être*. Mais je me hâte d'arriver avec Platon sur le mont Olympe.

> Un mortel d'une noble structure
> Lui paraît en ces lieux observer la nature.
> Il avance, et Platon, par un attrait puissant,
> Trouve dans l'étranger un charme *intéressant*.

Plus d'un lecteur pourrait se figurer que *cet étranger*, *ce mortel d'une noble structure*, n'est autre que l'une de ces divinités païennes qui faisaient de l'Olympe leur résidence sur la terre : il se tromperait. Cet étranger est

> Le sensible Araël, cet ange de la vie.

Un nom si peu grec dut surprendre Platon. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'Araël ignore ce qui se passe sur la terre et fasse des questions telles que celle-ci :

> Socrate est-il toujours avec son bon génie,
> Le chef *intéressant* de la philosophie ?

A quoi Platon répond par un tableau de la tyrannie sous laquelle gémissent les Athéniens.

> Nos crimes sont toujours basés sur nos vertus.
> *L'on* mène à l'échafaud les citoyens connus
> Par des talens, de l'or ou par quelque énergie ;
> La seule obscurité donne espoir à la vie.

J'ai cru comprendre que le premier vers voulait dire que « plus on était vertueux, plus on était criminel ; » et le dernier, que « la seule obscurité préservait du sup- » plice. » J'avoue que j'en ai senti un mouvement d'orgueil que je pourrais bien n'avoir pas suffisamment réprimé ; car je m'aperçois en ce moment, que c'est avec un ton de découverte que je fais part à nos lecteurs de

mon commentaire. Je reprends mon analyse. Araël tâche de relever le courage de Platon.

> Pourquoi d'un Critias supporter le courroux ?
> Ce découragement est indigne de vous.

Il lui fait ensuite un long discours dans lequel il lui parle tantôt au nom *des dieux*, tantôt au nom du *très-haut;* et conclut à ce que Platon retourne à Athènes pour y ranimer le zèle des amis de la liberté et de la patrie.

> Quand vous aurez vaincu vos tyrans abhorrés,
> Enseignez *du très-haut* les préceptes sacrés.
> Sur ton front Dieu va mettre un rayon de sa gloire.
> Il te fera briller au temple de mémoire.
> Ton cœur doit pressentir ses décrets éternels
> Et d'un flambeau céleste éclairer les mortels.
> Dans l'espoir, dans l'amour et dans l'intelligence
> Du Dieu qui nous créa fais voir la triple essence.

Ce passage offre deux particularités que je crois devoir faire remarquer; d'abord, cette *mission apostolique* de Platon sur laquelle j'ai fait entrevoir quelques-uns de mes scrupules; ensuite la révélation de la trinité. Il ne faut cependant pas croire que cette définition du plus grand de nos mystères soit exactement celle qu'en donne Platon. L'auteur du poëme en revendique une partie. On peut voir dans une note assez longue ce qui est à lui et ce qui appartient au philosophe grec. Cette question est d'un ordre trop élevé et trop étrangère d'ailleurs à la critique littéraire pour que je m'y arrête davantage. Je crois avec les simples que ce sont des profondeurs qu'il est imprudent de sonder.

Ici finit le premier livre : dans le second, Platon a une entrevue avec Trasybule qu'il fallait bien commencer à mettre en scène dans une action dont, au rapport de l'histoire, il fut le premier et long-tems le seul mobile. En groupant autour de lui et Socrate et Platon et Diagóras, M. Bres me semble avoir ôté quelque chose de ses proportions à ce héros de la Grèce, qui fut, sinon l'un des plus grands hommes de l'antiquité, du moins

l'un des plus vertueux, et l'un des plus nobles caractères que l'histoire nous ait conservés. C'est pour lui que le biographe le plus sobre de réflexions, Cornélius Népos, semble sortir de la simplicité ordinaire de son style; c'est lui qu'il voudrait placer au premier rang de ceux dont il écrit la vie, si l'on pesait la vertu et non la fortune. Du moins, dit-il, je n'en vois aucun que je lui préfère pour la bonne foi, le courage, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie. Cependant, ajoute-t-il avec naïveté, je ne sais comment cela se fit; mais tandis que personne ne le surpassait dans l'exercice de ces vertus, beaucoup le devancèrent dans la carrière des honneurs et des dignités. Voulant ensuite faire ressortir davantage le fait d'armés qui délivra Athènes de l'oppression, il le compare aux autres exploits militaires dans lesquels le soldat revendique une part, et la fortune une plus grande encore; tandis que la victoire de Trasybule lui appartenait en propre, qu'il avait été non-seulement le premier, mais, au commencement, le seul artisan de la guerre contre les tyrans : *Non solum princeps, sed et solus initio*. Il paraît en effet que les secours sur lesquels il avait compté, se firent long-tems attendre. C'est encore son historien qui en donne la raison. Dès-lors, dit-il, les gens de bien parlaient mieux pour la liberté qu'ils ne combattaient pour elle. On me pardonnera, j'espère, cette digression qui ne m'a point paru trop étrangère au sujet, et qui peut servir à montrer en quoi et jusqu'à quel point M. Bres, dans son poëme, s'éloigne de l'histoire. Je laisse à d'autres à décider s'il est justifié par le succès.

Lorsque Platon s'est ainsi assuré de Trasybule, qui n'avait pas besoin de ses encouragemens, il court auprès de Socrate son maître qui lui promet aussi son bras, et revient à Athènes où il ne tarde pas à se faire enfermer. On se demande d'abord pourquoi, au lieu de se joindre à cette poignée de braves qui s'emparaient des forteresses d'Athènes, et se préparaient à attaquer les tyrans, Platon vient argumenter contre eux. Mais telles étaient les instructions de l'envoyé céleste; dans la prison, nou-

ODES, PRÉCÉDÉES DE RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE LYRIQUE; par L. M. DE CORMENIN, auditeur au Conseil-d'Etat. — Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *P. Blanchard* et Comp^{e}, libraire, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galerie de bois, n° 249; *Martinet*, libraire, rue du Coq-S^{t}-Honoré; *Lebour*, Palais-Royal, galerie de bois.

DANS un tems où les poëtes se laissent encore égarer par l'influence des nouvelles doctrines littéraires, on doit des encouragemens au jeune écrivain qui, fidèle aux lois du bon goût, les suit dans ses compositions et les recommande dans ses préceptes.

M. de Cormenin a fait précéder ses Odes de réflexions sur la poésie lyrique. Ces réflexions nous ont paru écrites dans un esprit sage et remarquables par leur méthode. Elles offrent même quelques aperçus nouveaux qui nous semblent ingénieux.

L'auteur examine d'abord l'influence des mœurs, des événemens et des climats, sur le génie, les règles et l'objet de la poésie lyrique chez tous les peuples. Après avoir développé les causes qui chez les anciens donnaient à l'ode le plus vif intérêt, et recherché pourquoi ce genre paraît si négligé maintenant parmi nous, il pense, avec raison, qu'il faudrait imprimer à l'ode un caractère national. Nous citerons le morceau qui termine ces réflexions.

« S'il existe une nation qui doive concevoir d'elle-» même un noble et juste orgueil, et se croire portée aux » plus hautes destinées, n'est-ce pas aujourd'hui la » nation Française? Quelle époque a brillé avec plus » d'éclat dans les annales de l'univers? Quand y eut-il » tant et de si vastes sujets que la muse de l'ode peut, en » chantant nos exploits, parcourir le monde entier? » Veut-elle réveiller d'imposans souvenirs, et donner de » salutaires leçons aux rois et aux peuples? qu'elle retrace » la chute de la dernière dynastie, les orages de la révo-» lution, la vue des pyramides et des tombeaux des

» Pharaons. Veut-elle nous éblouir par les couleurs de » la plus riche poésie ? qu'elle peigne le Danube franchi » au milieu de la nuit, des éclairs et de la tempête ; le » passage des Alpes glacées et les ouragans brûlans des » déserts. Veut-elle enflammer le courage ? qu'elle » célèbre les mémorables campagnes d'Italie, la con- » quête de Malte, les victoires d'Austerlitz, d'Iéna, de » Friedland et d'Essling. Si les sujets pacifiques lui plai- » sent davantage, elle peut chanter l'entrevue du Nié- » men, les embellissemens de Paris, ces colonnes d'ai- » rain qui, s'élevant au sein des places publiques, doi- » vent apprendre à l'avenir le triomphe de nos armes, » ces routes qui percent les hautes montagnes, et font » communiquer les empires, et ces canaux qui unissent » les mers. Enfin, si elle veut faire couler nos larmes, » qu'elle nous montre Desaix mourant dans les plaines » fameuses de Marengo, qu'elle nous redise les adieux » touchans de Montebello, et le nom de tous les braves » qui ont péri pour la défense ou la gloire de la patrie !

» Quelle source féconde d'immortelles inspirations ! » et que de motifs aussi doivent exciter le zèle de nos » poëtes !

» Quand toutes les carrières de la littérature ont été » parcourues avec éclat, ils ont l'avantage inestimable » de voir s'ouvrir devant eux une route nouvelle que les » grands poëtes du siècle de Louis XIV n'ont pas même » frayée !

» Qu'ils ne se bornent plus à cultiver l'art frivole de » flatter l'oreille par des sons harmonieux. Que, dignes » interprètes de la nation, ils expriment en beaux vers » sa reconnaissance à tous ceux qui ont bien mérité » d'elle, et qu'ils briguent à l'envi le glorieux emploi » d'allumer dans tous les cœurs l'amour des vertus, des » devoirs, du souverain et de la patrie ! »

M. de Cormenin, comme nous venons de le voir, invite les poëtes à traiter de préférence des sujets nationaux. On pourrait lui alléguer que ce conseil qu'il donne aux autres devait d'abord lui profiter à lui-même. C'est une chose surprenante, en effet, que persuadé, comme il paraît l'être, de tous les avantages qu'un poëte

doit trouver à traiter de semblables sujets, il ne s'en soit pas saisi le premier, et qu'il n'ait pas exploité lui-même une mine si riche et si féconde. La raison qu'il nous en donne fait honneur à sa modestie, mais elle ne nous a pas semblé décisive. La lecture des Odes de M. Cormenin nous a persuadés, au contraire, qu'il pouvait, aussi bien que personne, entrer dans une carrière où tout lui promettait le succès le plus flatteur. Quelques citations un peu étendues viendront à l'appui de notre opinion.

Nous dirons peu de chose de la première Ode. Il y a moins à louer et à blâmer que dans les autres, par conséquent elle est d'un moindre intérêt pour le lecteur et pour le critique. Le plan de cette Ode, adressée au roi de Bavière, est assez sage. On y remarque un écart sur les mauvais rois, où l'auteur a fait une application très-heureuse d'un passage de l'Ecriture-Sainte :

Couchés dans les festins aux pieds de leurs maîtresses,
De roses couronnés, ils chantaient leurs faiblesses
Sur des luths complaisans ;
Et *sur* l'autel de Dieu plaçant leur propre image,
Sans crainte du tonnerre ils recevaient l'hommage
De leurs vils courtisans.
Tandis que des flatteurs la perfide éloquence
Promettait ici bas à leur folle espérance
Un éternel séjour,
Soudain la foudre gronde, et *sur* le mur terrible
Le prophétique doigt d'une main invisible
Ecrit leur dernier jour.

Voici le début de la deuxième Ode, adressée aux Muses :

Assises au sommet de la double colline,
Vous pleurez, filles d'Apollon,
Vous pleurez, et le son de votre voix divine
Attendrit le sacré vallon !

Le farouche Ottoman sur vos saintes images
Porte de sacriléges mains ;
Fuyez, Muses, fuyez les profanés outrages
De ces Tartares inhumains.

Sur ses bords triomphans la Seine vous appelle,
La Seine amante des héros,
Qui roule avec orgueil dans la ville éternelle
Le royal tribut de ses flots.

Mais par un doux penchant, malgré vous ramenées
Vers l'antique séjour des arts,
Sur le riant berceau de vos jeunes années
Vous tournez de tristes regards !

Ah ! quand il faut quitter le beau ciel de la Grèce,
Les bois fleuris du Sperchius,
Le vallon de Tempé, les rives du Permesse,
Et les frais sentier de l'Hémus;

Quand il faut loin des Grecs dont la tombe soupire
Traverser les profondes mers,
Quelle main dites-vous protégera leur lyre?
Quelle voix redira leurs vers?

Vous veillez auprès d'eux; hélas ! pour les défendre
Vos cris ne sont pas entendus!
On aime, on aime encore à pleurer sur la cendre
Des amis que l'on a perdus.

Muses, consolez-vous; nos rives fortunées
Adoptent vos chastes autels :
Venez, le front riant et de fleurs couronnées,
Recevoir l'encens des mortels.

Que vos doigts inspirés sur la lyre savante
Vont réveiller de sons touchans !
Jamais dans ses beaux jours la Grèce triomphante
N'offrit plus de gloire à vos chants.

Ce commencement nous paraît plein de charme. Il a cette heureuse mollesse, ce tendre abandon de la mélancolie. Ces deux répétitions : *Vous pleurez, filles d'Apollon*, *fuyez muses*, qui ailleurs seraient un défaut, ne sont ici qu'une beauté de plus. Ce mouvement, surtout, nous semble plein de vérité et de sentiment,

Mais par un doux penchant, etc.
Ah! quand il faut quitter le beau ciel de la Grèce, etc.

C'est bien là ce que l'on éprouve lorsque l'on est prêt

à s'éloigner pour toujours des lieux qui nous sont chers. Ils viennent se retracer à notre mémoire embellis de tout ce qui leur donne du prix à nos yeux ; on les passe, en quelque sorte, en revue, les uns après les autres, comme pour leur dire un dernier adieu.

On pourrait objecter à l'auteur que les muses n'ont pas tardé si long-tems à venir en France. Prétendre qu'elles inspiraient de loin les Corneille, les Racine, les Voltaire, les Rousseau, ce serait établir une étrange opinion. Si malgré cet éloignement elles ont opéré parmi nous tant de prodiges, que ne doit-on pas attendre de leur présence ? Cependant nos poëtes actuels ne se flattent pas, sans doute, de surpasser les grands modèles qui sont la gloire éternelle de notre littérature. Or, si ces grands hommes ne sont pas surpassés ou même égalés, il s'ensuivra, dans l'hypothèse du poëte, que les muses auront eu plus de pouvoir de loin que de près. Il était pour le moins inutile qu'elles fissent le voyage.

Voilà le vice réel du sujet. Le lecteur est obligé d'admettre une supposition un peu gratuite; mais enfin cette hypothèse reçue, l'Ode marche d'elle-même, et comme elle est sagement conduite, on ne s'aperçoit guère que le point de départ n'est pas bien choisi.

Le style de cette Ode, ainsi que des deux autres, est généralement remarquable par la fraîcheur et l'éclat du coloris, ainsi que par la pureté de l'expression. Les strophes que nous avons citées sont douces et harmonieuses. Celles qui suivent nous ont présenté quelques taches. L'auteur nous représente César

D'un triple nœud d'airain enchaînant l'*injustice*
Devant la majesté des lois.

Injustice est trop faible, sur-tout après le triple nœud d'airain.

Les arts sont florissans, et le travail utile
Enrichit le sol des hameaux.

Le premier de ces deux vers manque de poésie.

Aux bords lointains du Nil le Dieu de la victoire
Tonnait pour eux du haut des airs :

La voix de la tempête a raconté leur gloire
Aux sables brûlans des déserts.

L'auteur tombe ici dans un défaut, qui ne lui est pas ordinaire : l'enflure et l'obscurité.

DEPᵀ DE LA SEINE 5. Cen

La troisième Ode, *sur les vanités humaines*, commence de la manière la plus imposante.

Les rois humiliés sous la pourpre captive
Adoraient à genoux la superbe Ninive ;
Des hauteurs du Liban l'orage est accouru :
Ils ont levé les yeux au séjour du tonnerre ;
Et comme ils ramenaient leurs regards vers la terre
Ninive a disparu.

On voit ici combien le choix heureux du mètre peut ajouter à l'effet d'une grande pensée ou d'une belle image.

Ton sceptre, ô noble Tyr, gouvernait les tempêtes ;
Tes fils voluptueux dans leurs royales fêtes
S'endormaient *sur les fleurs* au doux bruit des concerts ;
O Tyr! et tu n'es plus qu'une roche sauvage
Et la mer, en fuyant, *a cédé* ton rivage
Au sable des déserts.

Sur les fleurs, cette expression n'est pas locale ; il eût mieux valu sur la pourpre. *A cédé ton rivage :* on peut contester la justesse de cette pensée. Le rivage ne se forme pas des sables du désert qui empiétent sur les ondes, mais bien des sables que la mer recouvrait elle-même, et qu'elle abandonne en se retirant plus loin.

Sur les bords gémissans du Tibre solitaire
Rome pleure aujourd'hui l'empire de la terre.
O retours du destin! ô vide des grandeurs!
Voilà César, Sylla, le héros de Minturne!
Regardez, conquérans! l'espace étroit d'une urne
Enferme ces vainqueurs.

A l'exception du dernier vers qui désigne d'une manière trop générale Marius, César et Sylla, cette strophe nous paraît très-belle de pensée et d'expression. Nous en dirons autant de celle qui suit. Nous la croyons

même supérieure à la précédente ; elle rappelle un vers souvent cité, de Juvénal.

Déplorable néant des vanités humaines !
Que reste-t-il de vous, ô cités souveraines !
Vous n'avez donc laissé qu'un nom dans l'univers ?
Oui, tout s'est englouti dans le torrent des âges,
Comme la goutte d'eau qui tombe des nuages
Dans l'abyme des mers.

Cette strophe ne serait pas déplacée même parmi les plus belles de Rousseau. Si le poëte se soutenait toujours à cette hauteur, cette Ode pourrait être regardée comme un des meilleurs morceaux dans ce genre, mais les dernières strophes ne répondent pas tout-à-fait aux premières. Il n'y a plus la même suite dans les idées ; le dessein de l'auteur paraît vague et incertain. Cette critique, du moins, ne s'applique pas à la strophe qui suit immédiatement celle que nous venons de citer. Au contraire, le mouvement nous en paraît très-heureux. Après avoir indiqué par des traits rapides la ruine ou même la disparition totale des plus grandes villes et des plus grands empires, le poëte s'écrie :

Elevez maintenant des palais magnifiques,
O grands, et contemplez leurs fastueux portiques,
Rêvant le fol espoir d'un immortel séjour...
Comptez plutôt, comptez vos fugitives heures !
Et combien pensez-vous habiter ces demeures ?
Des siècles ? un seul jour.

Cette opposition est grande et vivement exprimée.

L'auteur dit, quelques strophes après, en parlant des rois :

Combien sont maintenant étendus sous la pierre,
Avec leurs ornemens tout souillés de poussière,
Leur couronne brisée et leur pourpre en lambeaux !
Dussé-je encor blesser votre superbe oreille,
La cendre la plus vile à la vôtre est pareille,
Majestés des tombeaux !
Pour les justes mourans s'ouvre un plus noble asyle, etc.

Dussé-je encor blesser, etc. Ici il n'y a pas de transition.

Les vers qui suivent ne sont pas la conclusion de ceux qui précèdent. Boileau a dit :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Ce désordre apparent ne doit pas exister dans la liaison des idées, autrement on cesserait de s'entendre, et le beau désordre conduirait à l'obscurité. Le poëte peut sortir de son sujet, si une image ou une réflexion incidente l'y convie ; il peut suivre le nouvel ordre d'idées qui viendront frapper son esprit, et par une transition heureuse rentrer dans le sujet comme un homme qui suivant la route tracée devant lui s'en écarterait un moment pour y revenir par des sentiers détournés. Voilà ce qui constitue ces écarts permis aux poëtes lyriques. Il sont d'autant plus heureux qu'ils sont plus adroitement ménagés ; mais, quand ils brisent la chaîne des idées sans rejoindre les anneaux séparés, il n'en résulte que de la fatigue pour le lecteur occupé à chercher les idées intermédiaires. Ainsi, on ne voit pas pourquoi M. de Cormenin dit : *Dussé-je encor blesser votre superbe oreille.* C'est faute d'un développement qu'il devait donner aux vers précédens. Il fallait qu'ils renfermassent une comparaison semblable à celle qui est exprimée dans les derniers vers de la strophe.

De cette analyse nous devons conclure que M. de Cormenin élevé à l'école des bons modèles sait marcher sur leurs traces. Les réflexions qui précèdent ses Odes annoncent un esprit solide, un bon jugement, et un goût déjà éclairé. Son style a de la pureté, de l'harmonie et de la précision. Ces mêmes qualités se retrouvent dans ses vers avec celles qui conviennent plus particulièrement à la poésie. Si nous avons relevé des fautes que la jeunesse de l'auteur rend très-excusables, c'est que nous avons cru devoir le prévenir sur des défauts dont il lui sera facile de se corriger. X.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

MŒURS, USAGES, ANECDOTES, etc. — Nous approchons d'une époque fort chérie des uns, fort redoutée des autres, suivant l'âge, le rang, les circonstances. Les petits enfans l'aiment beaucoup, passent une moitié de l'année à la regretter, et l'autre à la désirer; et les grands enfans la regrettent une partie de leur vie. Cette époque n'est donc indifférente pour personne. Ceux qui donnent, ceux qui reçoivent, ceux qui souhaitent, (c'est-à-dire toute l'espèce humaine civilisée) la voient arriver avec des sentimens analogues à leurs diverses positions. Tout le mois de décembre est consacré à différens préparatifs : chacun s'évertue, s'ingénie; chacun étudie son rôle. Ce dernier mois paraît un siècle à l'enfant qui attend avec une impatience égale à la vivacité de ses désirs, les joujoux promis; il a la rapidité de l'éclair pour les tantes et parens collatéraux qui ne voient dans le premier jour de l'an qu'un usage tyrannique dont le respect humain seul les empêche de s'affranchir. Ce premier tableau se répète dans les diverses classes de la société; seulement on y remarque des nuances et quelques changemens de décorations. D'abord c'est le règne des complimens. On a personnifié le compliment : on l'a placé sur un trône porté par l'aile des vents : il promène des regards rians sur la foule qui l'environne, et qu'il nourrit d'encens et de fumée; denrée inépuisable qui, malgré l'étonnante consommation qu'on en fait, ne perd jamais de son prix. Autour de lui voltigent les songes flatteurs et l'espérance qui sème les mensonges. Sa main *écrit au hasard les bienfaits, les services sur le sable mobile dont l'haleine des vents se plaît à changer, confondre, effacer les traces légères et fugitives.* C'est dans les jours qui vont arriver que se compose l'eau la plus limpide et la plus suave; celle dont on fait le plus d'usage, qui rafraîchit le teint, ravive les couleurs, et rend au tissu le plus flétri sa souplesse et son éclat; celle qui a plus de parfum que l'eau-rose, plus de fraîcheur que la rosée, et plus d'ambroisie que le nectar... En un mot, l'*eau bénite de cour*, si nécessaire aux petits et si utile aux grands. C'est

dans les derniers jours de ce mois que ceux-ci renouvellent leurs provisions, et que ceux-là se disposent à recevoir quelques gouttes de cette pluie bienfaisante.

Si nous jetons les yeux sur la classe ouvrière, nous la voyons sans cesse occupée du soin d'enrichir sa boutique ou son atelier de quelque nouvelle combinaison propre à fixer l'attention des curieux, à faire naître l'envie ou le désir. Le marchand de joujoux par excellence, *Cacheleux* déballe avec précaution des magots qu'il dit arrivés non de la Chine, mais de Nuremberg; les marchandes de modes fabriquent des chapeaux de toutes les formes, excepté de celles des têtes qui s'en affubleront; elles étalent avec art les robes et les schals drapés avec mollesse et grâce, qui malheureusement ne sortent presque jamais du magasin; elles font ondoyer des rubans sur lesquels un demi-jour perfide, habilement ménagé, fait glisser mille reflets, mille nuances délicates qui disparaissent dès qu'on y touche. Les libraires disposent de vieux livres en habit neuf et doré (et ce ne sont pas les moins bons), près d'autres livres nés d'hier dont la gravure et la reliure font tout le prix; ils exposent entr'ouverts des almanachs de toutes les couleurs, de tous les formats; mettent à côté de la chanson grivoise, la romance plaintive, et le rustique Mathieu Lansberg qui ne ment que lorsqu'il prédit l'avenir, auprès de l'almanach des grâces qui va toujours à son adresse. Mais trouvons-nous au rendez-vous général, où s'approvisionnent les personnes de tout âge, de tout rang, de toute condition. C'est un palais de fée : on le dirait formé de cristaux, de rubis et de diamans. L'œil est blessé de son éclat éblouissant : on respire à peine à travers un nuage de parfums dans une atmosphère attiédie d'où l'on brave les frimas. Combien de cerveaux ont été mis à contribution pour meubler ce palais enchanté dédié au *fidèle berger!* Que de tortures on s'est données pour trouver de nouvelles combinaisons, pour imaginer des nuances inconnues, pour produire des effets inattendus! Les muses mêmes si fières, si libres, se sont mises aux gages du Dieu de la gourmandise; leur vaste génie s'est rapetissé, rétréci, roulé, renfermé dans le creux d'une noix, d'une olive; ou, dédaignant cette étroite prison et se dégageant des entraves de la devise et du distique, il produit quelquefois un quatrain pour avoir les honneurs de la papillote et devenir un diablotin sucré. De cette réunion bizarre résultent les *amusemens* du goût et de l'esprit. Si les vers sont mauvais,

les bombons ne le sont pas. On a toujours quelques dédommagemens. Le confiseur trouve son compte ; le rimeur n'a pas perdu son tems : le marmot qui ne sait pas encore lire bien couramment est celui qui gagne le plus ; pendant qu'il croque le bombon, il se fait lire la devise, et la part du lecteur ressemble à celle que donne le juge dans la fable de *l'Huître et des Plaideurs*.

— Il paraît un *nouvel ouvrage ancien*. Ce n'est point une compilation ni un plagiat : ce sont des mémoires écrits dans le seizième siècle, et qu'on dit fort curieux. En voici le titre : *Les Commentaires du soldat Vivarais, où se voit l'origine de la rebellion de France et toutes les guerres que, durant icelle, le pays a souffertes, divisés en trois livres, selon le tems que lesdites guerres sont arrivées*. Ces Mémoires sont suivis du voyage du duc de Rohan en Vivarais, en 1628, et d'une anecdote extraite du journal manuscrit d'un ancien chanoine de Viviers.

— Un bon Suisse, parti de ses montagnes pour se faire auteur à Paris, a eu le bon esprit, de peur d'écrire du *français-suisse*, de copier littéralement, par-ci, par-là, non pas des pages, mais des chapitres entiers, dont il a supprimé le titre, après les avoir amalgamés tant bien que mal. De cette opération il est résulté d'abord un ouvrage sur l'agriculture, en deux volumes. Tout étonné de cette création, il a redoublé d'ardeur, et calculant qu'après avoir écrit pour les cultivateurs de cabinet qui ne sont pas mal nombreux à Paris, il fallait *instruire* ceux qui *instruisent* la jeunesse et sont plus nombreux encore, il a rapétassé tous nos recueils pour en faire un ouvrage sur l'éducation, ne citant personne parce que c'est un usage trop vulgaire, s'appropriant tout et offrant le précepte et l'exemple. Pendant que ce ravaudage arrivait à sa fin, on confrontait le premier ouvrage avec tous ceux aux dépens desquels il existait, et l'on trouvait que dans un volume, sur 380 pages, il y en avait 373 littéralement transcrites. Cette découverte a donné l'éveil. On a soigneusement examiné la seconde production. Même résultat. De crier au *voleur*; et le voleur de prouver qu'il n'avait pillé que les morts et les anonymes, deux classes de gens qui ne se plaignent point, et de prétendre que les vivans n'ont pas le droit de se plaindre pour eux ; enfin de démontrer qu'il avait droit de pillage. L'affaire du bon Suisse en est là. Au moins il y a quelque conscience dans son fait.

— La fécondité de Scudéry paraissait prodigieuse à Boi-

leau; mais elle n'est rien en comparaison de celle de quelques auteurs modernes. Quoiqu'il ne fût pas difficile d'en trouver parmi nous des exemples, nous sommes cependant obligés de convenir que nos voisins, grâces à un seul écrivain, l'emportent sur nous, et qu'ils ont même sur les autres nations une incontestable supériorité. Il s'agit de *Kotzbue* qui, à des *entreprises* de romans, de drames, de mélanges et de voyages, vient d'ajouter celle de deux journaux qu'il a créés. L'un paraît à Darmstatt, sous le titre de la *Corbeille de fleurs de Clio*, et l'autre à Kœnigsberg, sous celui du *Grillon*, petit animal dont le cri fort importun, assourdissant, est sans doute beaucoup moins incommode que le pathos germanique du journal qui porte son nom. Si l'on demandait comment on peut, à la fois, faire paraître deux journaux dans deux villes, un roman dans une troisième, un drame dans une quatrième, nous répondrions que c'est le secret de l'auteur.

— Un autre Allemand, qui refuse à Racine la sensibilité, l'harmonie, le génie poétique, vient de publier un cours de lecture sur l'art dramatique. Il dépèce Corneille, Voltaire, Regnard, Molière, dont la prose et les vers choquent certaines oreilles tudesques. Nous regardons, nous autres Français, que c'est folie de vouloir juger une langue étrangère, et quand nous nous avisons de critiquer un ouvrage écrit dans cette langue, nous ne parlons que du plan, des idées et de leur enchaînement.

— On parle d'un poëme satirique intitulé : *Profession de foi des poëtes à la mode*. C'est une muse des bords de la Garonne, qui s'amuse aux dépens des muses de la Seine. Celles-ci attendent et se mettent en mesure de répondre.

— Il a paru dans le mois de novembre trois romans : *Le Secret impénétrable*, par M. de Faverolles; *Stanislas*, par M^me^ Bournon-Mallarme, de l'Académie des Arcades de Rome, et *Bonheur et Malheur*, par M^me^ Guénard.

Inventions. — En voici une qu'on assure n'être pas une plaisanterie, et comme l'annonce en a été faite dans plusieurs journaux, nous allons l'offrir textuellement ne connaissant ni l'instrument, ni les sybarites qui en ont fait usage. « On cite un de nos célèbres pharmaciens qui a fait établir une seringue à mécanique vraiment originale. Il la réserve pour les jeunes personnes qui trop souvent répugnent à prendre un genre de remède si simple et si salutaire. L'instrument est renfermé dans un meuble de la

forme accoutumée. Quand le liquide est parvenu au degré de tiédeur que vous désirez, et que vous êtes assis bien à votre aise, vous mettez en mouvement un balancier à tems égaux; le piston s'avance, le cylindre tourne ; vous entendez alors un petit concert tout-à-fait enchanteur, et qui vous distrait fort agréablement de l'espèce d'ennui que pourrait vous causer la cérémonie. » Cette recherche officieuse produit un résultat admirable sans doute; mais en toute chose il faut songer à l'avenir : on est toujours obligé à des *redditions* de compte, et l'invention d'un moyen qui exempterait de cette reddition serait plus précieuse encore. Personne n'est curieux *de voir* son épitaphe ni de mériter celle qui fut faite pour un malade mort parce qu'il n'avait pas voulu *rendre* ses comptes. On conviendra que ce n'est point *à-propos de bottes* que nous rappelons cette épitaphe :

Ci-gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'il aima mieux mourir que rendre
Un lavement qu'il avait pris.

X.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation de *Laujon aux Champs-Elysées*, vaudeville en un acte.

En affaires de commerce et de théâtre, les associations les plus nombreuses ne sont pas les plus heureuses; il y a même peu de tems que l'on est convenu de se réunir pour faire ensemble ce que jadis on faisait tout seul : ce n'est pas que je proscrive toute association; le genre du vaudeville semble même les permettre, et ma rigueur ne se laisserait-elle pas désarmer en songeant que c'est au triumvirat de MM. Barré, Radet et Desfontaines que nous devons un bon nombre des plus jolis ouvrages joués sur ce théâtre, tels que *M. Guillaume, Lantara, les Deux Edmond, Duguay-Trouin, la Colonne de Rosbach*, et tant d'autres pièces dont ne se lassent point les amateurs du vrai genre du vaudeville ?

Laujon, président du caveau moderne, était chéri de chacun des aimables épicuriens qui le composent. Un peintre qui perdrait son ami ferait revivre ses traits sur la toile animée; un sculpteur ferait parler le marbre; un poëte exhalerait sa douleur en vers harmonieux et mélancoliques; les

chansonniers du Rocher de Cancale, persuadés que leur président, ainsi que Coligny,

» Voulut du moins mourir comme il avait vécu, »

ont épanché leur douleur en joyeux flons-flons, et consigné leurs regrets dans des couplets remplis de grâce et d'esprit; voici la fable qu'ils ont imaginée.

Le théâtre représente les Champs-Elysées, où les ci-devant chansonniers ont l'habitude de se réunir tous les mois comme jadis ils le faisaient sur terre. Anacréon ne peut cette fois présider leur joyeuse réunion, et l'on est embarrassé sur le choix du suppléant, lorsqu'on annonce l'arrivée de Laujon; alors plus de doute, et lui seul est jugé digne de présider le Caveau des Champs-Elysées comme il présidait celui du Rocher de Cancale. Que pouvait-il résulter d'une réunion aussi nombreuse que celle des dîneurs modernes? une pièce,...... non, mais un assemblage de couplets charmans, dont un bon nombre a obtenu les honneurs du *bis*, et si le public n'en a pas fait répéter davantage, c'est qu'il était embarrassé sur le choix, et qu'il craignait de faire jouer deux fois la pièce.

Nous représenterons seulement aux auteurs que c'est par inadvertance sans doute qu'ils se sont comparés à Favart, Panard, Collé, Piron, Voisenon et Vadé. Nos poëtes tragiques et comiques pensent peut-être dans le fond de leur ame égaler Corneille, Molière et Racine, mais ils n'ont pas la bonne foi d'en convenir.

Les acteurs et actrices chargés de représenter les illustres morts qui reçoivent Laujon aux Champs-Elysées, ont joué leurs rôles de manière à ne pas faire dire qu'ils n'étaient que l'ombre d'eux-mêmes. B.

POLITIQUE.

On connaît enfin d'une manière positive les détails des derniers engagemens qui ont eu lieu sur le Danube entre les Russes et les Turcs : une relation générale et officielle a été publiée au quartier-général russe à Giurgewo, le 30 octobre 1811. La voici :

« Le 26 août, le grand-visir avait fait passer, avec une habileté et un courage qui lui font honneur, le Danube à 3000 janissaires, et s'était fortifié sur la rive gauche. Le lendemain matin, nous prîmes, après plusieurs engagemens, une position devant lui, ce qui l'obligea d'augmenter ses forces et d'ajouter à ses retranchemens; nous en fimes autant de notre côté. Les deux armées bivouaquèrent en présence l'une de l'autre et à la portée du canon l'espace de 35 jours, qui furent tous marqués par des combats meurtriers. Des deux côtés on se battit avec tant de valeur et d'acharnement, que le général en chef lui-même, exposé continuellement au feu de l'ennemi, passa tout ce tems sans prendre aucun repos. Cependant il s'était borné jusqu'alors à empêcher les Turcs de faire des incursions dans le pays, et n'avait encore rien entrepris contre eux.

» Le grand-visir enhardi par cette faiblesse apparente, qui masquait le véritable plan du général russe, transporta la majeure partie de ses forces dans son camp retranché sur la rive gauche.

» C'est alors que M. Kutusow, prenant à son tour l'offensive, fit passer le Danube un peu au-dessus de Rudschuck, le 2 (14) octobre, à un corps de 7 à 8000 hommes, sous les ordres du lieutenant-général Marckow, qui, marchant sans perdre un instant à l'ennemi, le surprit, culbuta les faibles détachemens de cavalerie qui se présentèrent, et lui enleva son camp. L'armée turque, mise en déroute et saisie d'une terreur panique, se jeta toute entière dans Rudschuck, où, tandis que le général Marckow, dirigeant contre elle sa propre artillerie qu'elle avait abandonnée, lui annonçait la brillante victoire des Russes par une grêle de boulets et de grenades, le général comte de Langeron la foudroyait de l'autre rive avec 100 pièces de canon. Le

résultat principal de ce mouvement brusque et bien concerté fut la séparation totale du corps de troupes ottomanes retranché sur la rive gauche d'avec le reste de l'armée. Le butin fait à cette occasion est immense; tout le camp, la tente même du grand-visir, sa chancellerie, celle du divan, ses effets; toute l'artillerie, armes et bagages, un tas de drapeaux, les magasins de toute l'armée, 200 boutiques, avec plusieurs millions de richesses, et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers de marque, sont tombés en notre pouvoir. Le champ de bataille était couvert de morts et de mourans.

» Le grand-visir qui se trouvait en personne sur la rive gauche demanda, le jour même de sa défaite, un armistice; comme il ne lui fut point accordé, il profita la nuit suivante d'une grosse pluie pour se sauver, et gagna Rudschuck dans une nacelle à deux rames que lui avait envoyée Rosniac-Aga, et où il se jetta tout seul. Pendant cette attaque du grand camp, le général en chef en avait ordonné une fausse sur celui de Vely-Pacha, établi le long du Danube vers Turtukay. A l'approche des Russes, ces troupes se retirèrent également dans la ville. Pour détruire alors toute communication entre Rudschuck et le corps ennemi que l'on avait coupé, M. Kutusow fit avancer sa flottille, et la plaça de manière à ce que la plus petite barque ne pouvait passer. On s'empara aussi d'une île où les Turcs avaient établi une batterie qu'on dirigea ensuite contre eux. Le fils de Czapan-Oglou avec quelques autres pachas commande le corps d'armée cerné de Slobodsé. Il était déjà réduit à manger ses chevaux, et n'aurait pu résister long-tems au feu continuel de nos batteries, lorsqu'une cessation d'hostilités, ordonnée par le général en chef, suspendit la résolution qu'il allait prendre.

» L'armée du grand-visir, depuis son passage sur la rive gauche, n'avait pu gagner un pouce de terrain; elle se trouvait totalement bloquée dans ses retranchemens. La cavalerie seule avait essayé quelquefois de percer, mais en se tenant toujours sous la protection des batteries du camp; elle a été constamment repoussée avec perte. Les deux neveux du grand-visir ont été, l'un tué, et l'autre blessé à mort. Tandis que ces faits d'armes se passaient, les autres détachemens de l'armée russe n'étaient pas oisifs. Le colonel Grekow passa le Danube à Turtukay, emporta cette ville et poussa ses partis jusqu'à Rasgard. Le commandant de la place fut fait prisonnier avec d'autres.

» Le général Gamber passa ce fleuve d'un autre côté, prit Silistria d'assaut avec son artillerie, consistant en huit pièces de canon de cuivre et plusieurs autres de fonte, s'empara de l'arsenal, des barques de transport, eut un butin considérable, fit 1000 prisonniers et poussa sa pointe jusque vers Schumla.

» Ismaïl Bey de Sères, qui, étant entré en Valachie, se tenait sur les bords du Danube, sans pouvoir avancer, fut obligé de repasser ce fleuve. Le lieutenant-général Sass le poursuivit, en se portant aussi sur l'autre rive.

» Le général comte Worontzow a effectué son passage près de Widdin. »

Peu de jours après ces événemens, le grand-visir a demandé à rouvrir les négociations. Quelques parlementaires ont d'abord été échangés de part et d'autre. M. Italinsky s'est transféré de Bucharest à Giurgewo, où s'est rendu de son côté le plénipotentiaire turc, et les premiers pourparlers ont eu lieu le jour même du départ du courier qui a apporté ces nouvelles.

Les conditions suivantes ont été publiées comme étant celles de l'armistice conclu à Giurgewo.

L'armistice doit durer pendant le cours des négociations qui vont s'entamer.

Si contre toute attente, ces négociations n'amènent pas la paix, les hostilités ne pourront recommencer que 8 jours après la dénonciation qui en sera faite de part oud'autre.

L'armistice existera entre tous les corps des armées russe et turque. L'armistice s'étendra également aux armées de Servie et de Bosnie.

On conservera de part et d'autre les positions où l'on se trouve dans le moment.

Les Russes continueront à bloquer Rudschuk. Les Turcs établis sur la gauche du Danube ne pourront pas quitter leurs positions, et les Russes leur fourniront des vivres pendant toute la durée de l'armistice. Le chevalier Italinsky s'est rendu à Rudschuk près du grand-visir.

L'Empereur Alexandre a ordonné une levée d'hommes. Le manifeste impérial concernant cette levée est ainsi conçu :

« Alexandre I[er], etc.

» Trouvant nécessaire de tenir notre armée au complet, après avoir entendu le conseil de l'Empire,

» Nous ordonnons :

» Il sera levé dans toute l'étendue de l'Empire, à l'exception des provinces de Bialystock, de Tarnepol et de

la Grusie, quatre recrues sur chaque 500 ames. Cette levée commencera le 1er novembre de la présente année, et sera terminée au 1er janvier 1812. Les dispositions ultérieures, relativement à cette levée de recrués, seront données par le sénat, conformément aux ordonnances précédentes.

» Pétersbourg, 16 septembre (v. st.) 1811. »

Signé, ALEXANDRE.

Un second ukase détermine l'organisation de la garde intérieure de l'Empire; l'Empire est divisé en huit arrondissemens, et chacun d'eux est sous le commandement d'un officier général. L'Empereur Alexandre vient aussi de former un régiment finlandais attachés à sa garde.

De la Suède et du Danemarck, on apprend que l'union de ces gouvernemens et l'inconstance de la mer continuent à livrer aux Anglais une guerre qui leur fera regarder comme de dangereuses spéculations les expéditions marchandes dans la Baltique, leur impossibilité d'y tenter des expéditions militaires étant bien reconnue. De nouvelles mesures plus rigoureuses que les précédentes ont été prises en Suède contre les marchandises anglaises et leurs détenteurs; ces marchandises sont sévèrement repoussées à l'introduction; celles qui auraient pu s'introduire sont confisquées. En même tems des coups de vents terribles ont forcé les Anglais à marquer leur passage à travers les Belts par les tristes débris de leurs naufrages. Dans la nuit du 17 septembre une tempête affreuse s'éleva sur les côtes de la Zélande. Quelques bateaux furent écrasés dans le port d'Elseneur, mais 17 bâtimens ennemis, dont un vaisseau de ligne et deux frégates, ont été jetés sur la côte de l'île de Laadland. Le vaisseau de ligne a été obligé de couper ses mâts pour se remettre à flot; quelques autres navires ont été secourus par le convoi, le reste a été pris. On compte 1300 prisonniers faits par les Danois dans cette occasion. Leurs corsaires font une chasse extrêmement heureuse aux vaisseaux dispersés par la tempête, et séparés des convois dont ils faisaient partie.

L'Empereur d'Autriche était revenu de Presbourg à Vienne, où la lettre de ce souverain relative aux affaires de la diète avait produit la sensation la plus vive. Une députation de la diète avait suivi le monarque, et sur la prière qui lui en a été adressée par les Etats de Hongrie, il s'est déterminé à retourner à Presbourg; mais la cour reste à Vienne; on regarde actuellement comme très-prochaine la clôture des séances de la diète.

Les papiers anglais gardent un profond silence sur les affaires d'Espagne ; rien n'est connu par eux de la position critique où se trouvait Ballasteros, des suites du mouvement rétrograde du général Wellington, ou des progrès dans le royaume de Valence du maréchal comte Suchet.

Les troubles de Dublin commencent à inquiéter le gouvernement plus sérieusement que jamais, et peut-être même à le distraire du soin de porter ailleurs ses secours intéressés et sa protection dangereuse. Les troubles se sont étendus en Irlande jusqu'à des comtés qui jusqu'alors avaient joui d'une grande tranquillité : on y procède à des associations mystérieuses qui, sous le voile maçonique ou anti-maçonique, ne paraissent au ministère que des foyers d'insurrection. A Nottingham la maison de M. Hollingsworth a été brisée, les métiers détruits ; lui, sa famille et ses amis n'ont échappé à la mort qu'à force de courage et de présence d'esprit. A ce système de destruction des métiers, se joint celui des incendies. Les milices locales prennent les armes pour réprimer ces excès.

Une des choses qui paraissent le plus alarmer le gouvernement, déjà si embarrassé de réprimer ces insurrections et ces excès, est l'esprit qui règne relativement aux affaires des catholiques, et l'inutilité des efforts des agens du gouvernement pour perdre M. Shéridan, le premier des délégués catholiques qui ait été mis en jugement pour prétendues contraventions à l'acte du parlement relatif à leurs assemblées. M. Shéridan a été acquitté. Le *Times* l'avoue avec beaucoup d'humeur. « Toute l'Irlande, dit-il, prenait, ainsi qu'on peut aisément le présumer, le plus vif intérêt à la décision de cette affaire. On peut juger de l'état de l'opinion publique dans cette occasion, par la nécessité où s'est trouvé le procureur-général de récuser vingt-deux membres de la liste du jury, avant de pouvoir former le jury de jugement. La nouvelle ajoute que le docteur a été acquitté par défaut de preuves quant aux faits, et non par aucun doute de la part du tribunal sur la question de droit. C'est cependant un début assez mal-adroit de la part du procureur-général, que cet accusé ait été acquitté, quel qu'en ait été le motif. Dans cet état de choses, il n'est pas probable que la partie publique veuille continuer ces procès-là ; et le gouvernement irlandais se trouvera dans une situation extrêmement embarrassante ! Il sera obligé de laisser suivre aux catholiques une ligne de conduite qui a été signalée comme hostile envers l'Etat. »

Les dernières nouvelles de Sicile reçues en Angleterre y ont appris que les troupes anglaises avaient reçu l'ordre de se concentrer, et qu'elles avaient quitté les garnisons de Trapani, de Syracuse, d'Augusta. Les Français paraissaient toujours occupés de préparatifs sur la côte opposée. Des bateaux canonniers siciliens étaient employés à Messine : la cour en a demandé le retour à Palerme ; le général anglais, en sa qualité de protecteur propriétaire de l'île, et probablement aussi comme amiral commandant les forces navales de Sicile, a refusé. On prétend que la reine a eu une attaque d'apoplexie pendant que son secrétaire lui lisait quelques dépêches, qu'elle a témoigné la plus grande surprise du départ du lord Bentinck pour l'Angleterre, que depuis ce départ auquel elle ne s'attendait pas, elle a cru devoir prendre avec les Anglais un ton moins impérieux. Cependant des lettres de Palerme, en date du 20 octobre, disent qu'il règne une grande division entre le roi et la reine relativement à la conduite qu'il convient de tenir en ce moment, et que la reine, voulant faire tête à l'orage, s'environnait de troupes napolitaines, et voulait lever 20,000 hommes.

Relativement à l'Amérique, on attend avec impatience l'ouverture du congrès et le discours du président : des bâtimens sont prêts pour porter ce discours en Angleterre. Quant à l'Amérique méridionale, les Anglais affectent d'espérer qu'il s'établira un commerce lucratif pour eux entre la Jamaïque et les ports bresiliens ou ceux de la nouvelle Espagne ; ils espèrent que cette île deviendra l'entrepôt d'un commerce actif entre l'Angleterre et le continent méridional de l'Amérique. Peut-être n'ont-ils pas assez bien calculé ce que peuvent sur de tels parages de nouveaux flibustiers, des corsaires américains, danois, suédois, français, rivalisant d'audace, et ruinant le commerce anglais sur le nouveau théâtre que ses pertes sur l'ancien le forcent à chercher.

L'état du roi est le même, le prince régent est tout-à-fait rétabli des suites de sa chute.

La journée du dimanche 1er décembre, a été consacrée à la commémoration du septième anniversaire d'une époque à dater de laquelle le peuple français a vu se réaliser les espérances qu'il avait conçues quelques années auparavant, lorsque le plus grand des hommes consentit à se charger de diriger les destinées de la plus grande des nations. L'Empire s'est accru, sous la main puissante de son

fondateur, de tout le territoire dont l'ennemi commun n'a pas respecté l'indépendance ; il a acquis une ligne de côtes formidables, et tous les moyens qui étaient désirables pour en peu de tems, non seulement créer une marine, mais même former des marins ; les alarmes ont été reportées sur la côte opposée ; c'est encore une fois pour ses arsenaux, ses ports, ses chantiers que l'Angleterre a dû concevoir des inquiétudes, tandis qu'un système inébranlablement soutenu, fonde un commerce continental qui isole tout-à-fait le peuple que la nature avait déjà isolé du reste du monde, anéantit le crédit, paralyse l'industrie de ce peuple manufacturier et navigateur qui s'est abusé au point de prétendre devenir agricole et militaire. Les rois alliés, ceux que la nature ou la politique attachent à la fortune de l'Empire français, ont secondé la cause désormais commune des souverains du continent, contre la nation qui veut être souveraine de la mer; bien plus, les deux continens se sont unis pour le libre usage de l'élément qui les sépare, leurs pavillons unis pourront y combattre l'Angleterre pour l'indépendance de l'Europe et de l'Amérique. Voilà quel est l'aspect que présente au dehors la politique de l'Empire français ; au dedans, tous les monumens qui se rattachent à une grande pensée d'utilité publique, sont terminés ou s'achèvent ; toutes les distances ont été abrégées, tous les moyens de communication ont été ouverts, toutes les ressources de l'industrie encouragées, tous les arts protégés, chaque progrès, chaque succès dans les sciences et dans les lettres marqués par un bienfait, source d'une émulation renaissante, présage d'un succès nouveau ; enfin dans le cours de cette année mémorable les destinées de l'Empire ont été fixées sur les bases monarchiques de l'hérédité, et un prince, roi de Rome au berceau, promet aux Français un successeur digne d'un père qui veut être son maître, comme il sera son modèle.

L'Empereur a reçu l'hommage de tous les sentimens de reconnaissance que ces rapprochemens inspirent ; ils lui ont été décernés par tout ce que la France a de plus illustre, et par les nations étrangères représentées auprès de son auguste personne par leurs ministres : ces hommages ont été répétés le même jour dans tout l'Empire où les mêmes actions de grâce et les mêmes vœux se sont adressés au ciel, à la même heure, pour la prospérité et pour la durée d'un règne à jamais glorieux. S....

MERCURE DE FRANCE.

N° DXLIII. — *Samedi* 14 *Décembre* 1811.

DÉPT DE LA SEINE 5 cen

POÉSIE.

EPITRE A UN CRITIQUE.

Toi qui, levant sur nous ton austère férule,
Y vois une massue et te crois un Hercule ;
Toi qu'un rival effraye et qu'un succès aigrit ;
Qui, croyant m'accabler du poids de ton esprit,
Gourmandas rudement ma muse un peu légère,
Ne redoute de moi ni plainte, ni colère.
Mes vers, bien défendus, n'en seraient pas meilleurs.
Pourtant, quand je retiens d'inutiles fureurs,
Je pourrais sur un point t'accuser d'injustice.
Tu proscris l'avenir d'un poëte novice,
S'il ne brille d'abord par un écrit vainqueur :
Mais cueillis-tu jamais le fruit avant la fleur ?
Jamais, dans nos vergers, vis-tu Flore et Pomone
Prodiguer au printems les trésors de l'automne,
Et Phébus infidèle, en ses douze maisons,
Déroger, pour te plaire, à l'ordre des saisons ?
Si ma timide main, dans un premier délire,
A touché faiblement les cordes de la lyre,
Me faut-il renoncer à de nouveaux transports,
A l'espoir de former de plus heureux accords ?

Dans les arts périlleux, aux combats, au Parnasse,
C'est par un beau laurier que la honte s'efface;
C'est par des soins constans et des vers pleins de feu
Qu'on arrache à l'envie un éclatant aveu.
Si toujours ici-bas, marchant à l'aventure,
Tu vis, sans l'admirer, la féconde nature,
Viens, observe avec moi : ce mobile univers
T'offrira des progrès dans mille objets divers.
Ce pin, qui dans les cieux lève sa tête altière,
Humble tige, en naissant, rampait dans la poussière.
Ce ruisseau, vers sa source, étroit et sinueux,
Ici descend d'un roc en flots impétueux;
Et plus loin, se frayant une route certaine,
Fleuve majestueux, s'avance dans la plaine.
Le soleil, étonnant nos yeux par sa grandeur,
Fait briller dans l'azur un disque bienfaiteur;
Mais, lorsque de la nuit il dégage le monde,
Cet astre lumineux, dans sa marche féconde,
A-t-il à son lever l'éclat de son midi?
L'aigle doit dans les cieux porter son vol hardi;
Mais le regard brûlant, les ailes étendues,
Fendra-t-il tout-à-coup le vaste sein des nues?
Non; il rase le sol, s'élève, tombe encor,
Et bientôt il ira, dans un rapide essor,
Défier du soleil l'éclatante lumière.
Tout marche lentement dans la nature entière;
Ses plus rares objets, à l'œil observateur,
Ont insensiblement déployé leur splendeur.
Echapperions-nous seuls à ces lois éternelles?
Ah! loin de les trancher, laisse croître nos ailes;
Et tu verras leur vol, aussi prompt que l'éclair,
Sillonner, sans affront, les campagnes de l'air.

Mais, dans tous ses travaux observant la nature,
Toi-même réfléchis sur ta propre structure.
Si, le corps plein de force et cuirassé de fer,
Minerve s'élança du front de Jupiter;
Comme le sien, ton corps, affranchi de l'enfance,
N'est point sorti des flancs auteurs de ta naissance.
Ainsi tu fus d'abord frêle, informe, impuissant;
Mais un suc nourricier chaque jour accroissant
Ce principe vital, aliment de ton être,

Bientôt tu pus agir, voir, sentir et connaître;
Bientôt, de l'homme seul te montrant le rival,
Tu cessas de ramper comme un vil animal.
Enfin, à regretter l'âge de l'innocence,
Tu consumas les jours de ton adolescence;
Et, mûri par les ans, tu le vis s'avancer,
Ce tems, heureux et triste, où l'homme doit penser.
Mais de quoi te sert-il d'avoir atteint cet âge;
Si la raison chez toi n'agit pas davantage;
Si, de la vérité repoussant le flambeau,
Tu ne sais point encor que dans l'homme nouveau,
Qui sacrifie aux arts son bonheur et sa joie,
L'esprit, comme le corps, lentement se déploie;
Et qu'il n'enfante point, dans ses transports naissans,
Ces traits impérieux qui subjuguent nos sens?

Eh quoi! tu voudrais donc qu'une faible machine,
Simulacre mortel de la grandeur divine,
De l'immortelle essence atteignît la hauteur;
Qu'elle fût en mérite égale à son auteur,
Et qu'à peine créée, elle créât de même?
Dieu seul a ce pouvoir infaillible et suprême.
Le premier des mortels s'animant sous ses mains,
Son travail fut bientôt admiré des humains;
Et notre vanité lui donnant son suffrage,
Nous assura que l'homme est son plus bel ouvrage.
Homme superbe! apprends qu'en ce terrestre lieu,
L'insecte, ainsi que toi, porte le sceau d'un Dieu.
Il soumit à des lois une informe matière;
Dans un azur immense il plaça la lumière;
Du tems, des cieux, des mers, il sut régler le cours;
Mais, tout Dieu qu'il était, il lui fallut six jours.

Eh! quels mortels, jaloux d'une illustre mémoire,
Ont moissonné soudain les palmes de la gloire?
Nul n'obtint sur-le-champ de durables succès.
De l'aveu de David, que de faibles essais
Echappés à la main qui peignit les Horaces (1)!

(1) D'intimes amis de cet illustre peintre m'ont assuré qu'il leur avait plusieurs fois avoué lui-même que durant un grand nombre d'années il avait fait une foule d'ouvrages très-médiocres. Ces mêmes

Long-tems Espercieux chercha les nobles traces
De ces Grecs si vantés, ses modèles chéris,
Avant que son ciseau du vainqueur d'Austerlitz
Pût offrir à nos yeux une immortelle image (2).
Perrault par un chef-d'œuvre obtient un juste hommage;
Mais ce chef-d'œuvre est-il l'essai de son compas?
A ses beaux airs Grétry ne préludait-il pas?
De degrés en degrés s'élève le génie.
Dans le sein de l'étude, au printems de leur vie,
Quand ces grands écrivains, qu'on admire toujours,
Pleins d'un feu créateur, préparaient leurs beaux jours,
Etaient-ils donc alors la gloire de la France?
Molière, heureux vainqueur de Plaute et de Térence,
Dans le cœur des humains d'abord n'a point fouillé.
Son *Médecin volant*, son *Jaloux barbouillé*,
Sont-ils marqués au coin des peintures brillantes
L'effroi des faux dévots et des femmes savantes?
Racine, dont long-tems un stupide travers,
A, malgré Despréaux, proscrit les plus beaux vers,
De Phèdre, à son début, conçut-il la merveille?
Et Corneille naissant fut-il le grand Corneille (3)?

---

amis, qui sont tous des artistes distingués, m'ont dit aussi qu'il était effectivement bien loin d'annoncer qu'il deviendrait un jour le plus grand peintre de son tems.

Ah! pourquoi ne conserve-t-on pas les essais de nos grands maîtres? Ils devraient être aussi précieux que leurs chefs-d'œuvre. Ces premiers élans du génie enfanteraient de nouveaux miracles. Le jeune homme qui veut s'élancer sur les pas de ses modèles, est rebuté à l'aspect de tant de monumens glorieux : mais son ame se repose avec plaisir sur les premiers jours de ces mortels qui ont fait retentir l'univers de leur nom; alors leurs chefs-d'œuvre ne le découragent plus, il travaille hardiment, et s'écrie, dans un noble enthousiasme : ils ont commencé comme moi, peut-être finirai-je comme eux.

(2) C'est cet habile sculpteur qui a exécuté, pour l'arc de triomphe de la place du Carrousel, le bas-relief représentant la bataille d'Austerlitz.

(3) Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. *La Bruyère.*

Vint-il, aux premiers jours de son noble destin,
Cinna, Pompée, Horace, et le Cid à la main?
Et ce fruit de l'Amour, d'une bonne fortune,
Mélite, faisait-elle espérer Rodogune?
Non, sans doute, et pourtant de ses contemporains
Il n'a point essuyé d'injurieux dédains:
Après Mélite encore ils ont souffert Clitandre.
Nos pères, protégeant sa muse jeune et tendre,
Témoins de ses progrès, de ses travaux fameux,
L'ont vu naître, grandir, et surpasser leurs vœux.
Ah! dans leurs jeunes ans, ces maîtres du Parnasse
Nous ressemblaient, n'avaient qu'une superbe audace,
Que la soif de la gloire, aiguillon des grands cœurs,
Noble feu qui d'avance annonce les vainqueurs.
Oui, dans ces vrais enfans des filles de mémoire,
Le premier des besoins, ce besoin de la gloire,
Fut bientôt assouvi par de brillans travaux;
Mais alors, confondus avec d'obscurs rivaux,
Ignorés de la France et s'ignorant eux-mêmes,
Il n'avaient pour tout bien que cet instinct suprême
Qui devait les guider vers des lauriers lointains;
Alors, nourris d'espoir, mais toujours incertains,
Racine, de la lice entrouvrant la barrière,
D'un œil timide encor mesurait la carrière,
Molière n'offrait rien digne d'un souvenir,
Et tout le grand Corneille était dans l'avenir.

A de pareils discours tu répondras sans doute
Qu'au milieu de la nuit se frayant une route
Loin de ses devanciers qui marchaient au hasard,
Corneille du chaos tirait alors son art.
Mais, malgré les efforts de ce génie immense,
L'art commence toujours dans celui qui commence;
Selon les temps divers que nous parcourons tous,
Il naît, il croît, il brille et décroît avec nous.
C'est en vain qu'un grand homme y marque son passage,
Nous donnons à cet art les défauts de notre âge;
Et, pleins de son talent, à nos yeux déployé,
Nous payons le tribut que lui-même a payé.
On a vu, je le sais, des enfans du Permesse
Qui, jetant tout leur feu dès leur première ivresse,
Ont pourtant mérité d'être alors applaudis;

Mais qui, par l'indulgence un instant accueillis,
Donnaient, en remportant leur unique victoire,
Assez pour l'espérance et trop peu pour la gloire;
Et qui, depuis l'effet de ces jours éclatans,
Dorment sur des lauriers desséchés par le tems.
Le vrai poëte, ami de l'équité sévère,
Sait toujours dédaigner une palme éphémère:
S'il immole à son nom, plaisirs, repos, santé,
Il veut unir sa gloire à l'immortalité.

On vante cet auteur qu'aveuglent tes louanges,
Qui te prône, à son tour, dans ses livres étranges:
Mais croyez-vous aller, par des sentiers obscurs,
Vous encenser tous deux dans les âges futurs?
L'avenir juge mieux que le siècle où nous sommes.
Parfois la faux du Tems raccourcit les grands hommes.
Il doit anéantir tel qu'on vante aujourd'hui;
Et tel, que l'on dénigre, obtiendra tout de lui.
J'en reviens à ces morts si grands par notre estime:
Leur vaste gloire accable un cœur pusillanime;
Mais, suivant leurs progrès, l'élève courageux,
Se console, s'enflamme, et s'illustre avec eux.

Oui, lorsque renfermé dans mon humble retraite,
La nuit, seul, tourmenté d'une ardeur inquiète,
J'admire, avec effroi, les chefs-d'œuvre divers
Dont ces Dieux du Parnasse ont peuplé l'Univers,
J'use en vain mon courage en de stériles veilles.
Ici, je suis aux pieds de l'aîné des Corneilles,
Et les regards altiers du chantre des Romains
Font tomber aussitôt la lyre de mes mains.
D'une imposante voix j'entends le grand Racine:
Audacieux mortel, de ma muse divine
Ton orgueil prétend-il égaler les attraits?
Et Despréaux, sur moi faisant pleuvoir ses traits,
Me dit: D'un vain plaisir fuis l'amorce perfide.
Mais j'aperçois Mélite et vois la Thébaïde!
O ciel! de mon bonheur comment peindre l'excès?
Vous ne m'effrayez plus par vos brillans succès,
Je vois vos premiers pas, écrivains qu'on admire!
Aussitôt je reprends mes transports et ma lyre;

Mon audace renaît, et, malgré leurs autels,
Je me dis : Tous ces Dieux n'étaient que des mortels (4).

Si dans l'âge présent, plein de censeurs caustiques,
Où pour un vrai poëte on compte cent critiques,
Le père d'Athalie avait coulé ses jours,
Lui qu'ont souvent blessé de frivoles discours,
Lui que les cris des sots, l'injustice et l'envie
Ont arrêté, douze ans, au milieu de sa vie,
Que la froideur d'un roi conduisit au tombeau,
Dans notre âge, privé de l'appui de Boileau,
Laissant tomber sa plume au seul nom de satire,
Le sensible Racine eût vécu sans écrire (5) ;
Et du Pinde français les jeunes nourrissons,
Au lieu de ses beaux vers, liraient des feuilletons.
Pour moi, qui, dès l'enfance errant sur le Parnasse,
De ce maître fameux cherche avec soin la trace,
Qui, de son art divin chaque jour plus épris,
Viens allumer ma verve au feu de ses écrits,
Rien ne peut m'effrayer : ce grand homme, à mon âge,
Ignoré comme moi, n'avait pas mon courage.
Je sais de l'injustice arrêter les complots,
Je méprise l'envie et je berne les sots.
Cette audace intrépide honora mon enfance.
Je vis à mon aspect sourire l'espérance :
C'est elle qui d'abord accueillit mes essais,
Et me fit méditer de plus brillans succès.
Ennemi de tout nom obtenu par la brigue
Je laisse à nos Cotins, les prôneurs et l'intrigue,
Je laisse, sans regrets, en proie à leur courroux,
De vains lauriers flétris par leurs venins jaloux,
Que Plutus leur accorde un regard favorable !
Moi, toujours amoureux de la gloire durable,
Seul avec l'amitié dans un coin retiré,

---

(4) *Summi sunt homines tamen.* QUINTILIEN.

(5) On sait que depuis Phèdre jusques à Athalie, Racine fut douze ans sans vouloir reprendre la plume. Il s'arrêta à trente-huit ans, et comme il donnait une tragédie chaque année, c'est douze chefs-d'œuvre que nous avons perdus. Voilà les bienfaits de l'injustice et de l'envie !

Loin des sots, des fâcheux, aux travaux consacré,
J'interroge mon cœur, je cherche à me connaître.
Je ne suis rien, hélas! mais je serai peut-être,
Si quelques jours encor m'exemptant de sa loi,
La mort ne se met point entre la gloire et moi.

F. DE VERNEUIL.

CLÉMENCE ET LE TROUBADOUR.

ROMANCE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

L'AIR était froid, la nuit obscure,
L'horloge allait sonner minuit:
Tout se taisait dans la nature,
Les vents seuls faisaient quelque bruit;
Quand le troubadour le plus tendre,
Au pied d'un antique donjon,
Disait: Clémence, viens entendre
De ton doux ami la chanson.

J'entrais dans mon adolescence
Lorsque je perdis mes parens.
Le ciel semblait à la souffrance
Avoir dévoué mon printems.
Je me mis à courir la terre;
Et tous les soirs, pour me loger,
Je chantais aux barons la guerre,
Ou l'amour à quelque berger.

Un jour, le plus beau de ma vie,
En suivant le cours d'un ruisseau,
Je me trouvai dans la prairie
Qui s'étend près de ce château;
Je prends ma harpe et je commence
Ma plus tendre chanson d'amour.
Presqu'aussitôt je vois Clémence
Paraître au haut de cette tour.

Du donjon descend un beau page,
Qui me dit: Jeune Troubadour,
Clémence vient dans ce bocage
Écouter tes doux chants d'amour.
Oh! que mon âme fut émue
En contemplant tant de beauté!

Rien d'aussi charmant à ma vue
Ne s'était jamais présenté.

D'amour je sentis la puissance :
Ses traits avaient blessé mon cœur.
J'osai l'avouer à Clémence ;
Elle me dit avec douceur :
Je suis dame de haut parage,
Mon père est un puissant baron :
Je veux avoir en mariage
Un chevalier de grand renom.

Si ta flamme est vive et sincère,
Prends un glaive et bravant le sort,
Pars, et sous les yeux de mon père,
Va chercher la gloire ou la mort!
Et puis d'une voix attendrie,
En m'offrant un gage d'amour,
Songe, dit-elle, à ton amie :
Hâte, s'il se peut, ton retour.

Bientôt je fus dans la Syrie,
Non loin des remparts de Damas.
Au baron consacrant ma vie,
Je le suivais dans les combats.
Tous les jours il voyait ma lance
Prompte à voler à son secours.
Il confesse que ma vaillance
Trois fois a conservé ses jours.

Dans les monts de la Pamphilie,
Louis à pied sur un rocher,
Vaillamment défendait sa vie,
Je parvins à m'en approcher.
Il vit mon zèle à le défendre,
Et de retour dans notre camp,
De ma bouche il voulut apprendre
Quel était mon nom et mon rang.

Je n'ai point de rang sur la terre,
Je suis un jeune Troubadour,
Qui jamais n'aurais fait la guerre
S'il n'avait pas connu l'amour.

Une dame de haut parage,
La fille d'un puissant baron,
M'a dit : je veux en mariage
Un chevalier de grand renom.

Louis alors à mon *épée*
Attache un riche baudrier.
En présence de son *armée*,
Il me fait comte et chevalier!
Sur ses vaisseaux lui-même en France
Ordonne à l'instant mon retour.
Je viens demander si Clémence
Se souvient de son Troubadour.

Bientôt le Dieu de l'hyménée,
Porté sur l'aile de l'Amour,
Unit l'heureuse destinée
De Clémence et du Troubadour.
Pour eux de flammes immortelles,
L'Amour fit brûler son flambeau.
Toujours tendres, toujours fidèles,
Ils s'aimèrent jusqu'au tombeau.

Par Mme ANTOINETTE L. G.

ÉNIGME.

J'OFFRE, lecteur, à ton esprit perplexe
Un objet de différent sexe,
Un phénomène singulier;
Tantôt cheval et tantôt cavalier.
De mâle que j'étais, quand je deviens femelle,
J'entre dans la toilette, et parfois la dentelle,
Dont on me pare élégamment,
Me donne un air d'ajustement
Et de prétention. En guerre l'on me porte
En tête de chaque cohorte;
Bien souvent j'en reviens dans un piteux état,
Mais aux yeux du vainqueur j'en reçois plus d'éclat.

S.......

LOGOGRIPHE.

Sur mes six pieds, je suis dur et glacé,
Coupez mon chef, je suis très-élancé:
On me voit sans mon chef dans les bois, dans la ville.
Je suis partout, partout je suis utile;
Je sers à réchauffer, je sers à rafraîchir,
L'hiver je reste nud, l'été vient me vêtir.

J. D. B.

CHARADE.

Lorsqu'on vous rend un important service,
Ou seulement un bon office,
Lecteur, vous n'êtes point ingrat.
Un cœur sensible et délicat
Connaît tous les devoirs de la reconnaissance,
Et les remplit exactement;
Et le plus ordinairement
C'est par mon premier qu'il commence,
En le témoignant franchement.
Ce n'est pas tout, ce sentiment,
Aussi doux qu'il est estimable,
Doit être fidèle et durable;
Mais mon dernier ne le veut pas.
De blâmer mon dernier certes c'est bien le cas;
Il mérite qu'on le récuse.
Vous nommer mon entier serait un embarras;
J'ai presque besoin d'une excuse.
Mais j'ai tort, car déjà vous l'avez deviné.
Qui ne se souvient pas, dès l'âge de l'école,
D'avoir lu volontiers les écrits d'un abbé
Rimeur scandaleux et frivole,
Que bientôt la pudeur dut se faire une loi
De rejeter? Or, ce rimeur c'est moi.

Jouyneau-Desloges (Poitiers).

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Garde.*
Celui du Logogriphe est *Tamis*, où l'on trouve: *amis.*
Celui de la Charade est *Début.*

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Aristomène, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine; par Mme Isabelle de Montolieu. — Deux vol. in-12. — Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 cent. franc de port. — A Paris, chez *P. Blanchard* et comp., libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galeries de bois, n° 249.

C'est un aimable romancier qu'Auguste Lafontaine; il a même par sa naïveté, par un certain charme de style, d'autres rapports que celui de son nom avec notre inimitable fablier. Mme de Montolieu, qui est d'ailleurs accoutumée à donner de nouvelles grâces à tout ce qu'elle touche, a donc pu penser qu'il en serait des romans de cet auteur comme des fables de notre La Fontaine. Mme de Sévigné les comparait à un panier de cerises : on choisit les meilleures, disait-elle, on finit par les manger toutes. Pourquoi n'en serait-il pas de même des ouvrages du Lafontaine allemand? Je crois qu'en effet les lecteurs de romans ne frustreront point son espérance. Aristomène offre beaucoup plus de mouvement et d'intérêt qu'il n'en faut pour les occuper d'une manière agréable; mais auprès des gens de goût qui jugent sévèrement un auteur, même après s'être amusés de son ouvrage, je crains fort qu'Aristomène n'augmente pas la réputation du sien. Le plus grand nombre de nos lecteurs commencera sans doute par s'étonner qu'Auguste Lafontaine, ce peintre aimable des mœurs de son pays et de son tems, ait pu s'éloigner assez de sa vocation pour choisir un sujet aussi terrible que celui qu'au seul nom d'Aristomène ils ont déjà dû deviner : la seconde guerre de Messénie. Qu'offrait-il au pinceau suave et délicat de l'auteur? Des pillages et des combats, des oppresseurs et des opprimés; des meurtres, des trahisons, des incendies. Dans un ouvrage aussi étranger à la nature de son talent, Auguste

Lafontaine ne pouvait guère se sauver que par des épisodes : il l'a senti mieux que personne, et ne les a point épargnés ; mais c'est précisément dans ces épisodes que son talent naturel a trahi sa vocation forcée. Au milieu de cette guerre de destruction entre Sparte et Messène, guerre qui finit en effet par la ruine entière des Messéniens, l'ame douce et sensible de l'auteur a introduit trois couples amoureux, et dans chacun l'amant et la maîtresse appartiennent aux deux peuples ennemis ; sans doute il a voulu montrer par-là que l'amour ne connaissait point la différence des pays et des peuples ; il a voulu inspirer la concorde, la tolérance universelle, intentions qu'on ne saurait trop louer ; mais les faits historiques qu'il ne pouvait ni ne devait dénaturer, font attendre au lecteur que ces amours auront une issue tragique, et c'est à quoi la sensibilité de l'auteur n'a pu consentir. C'est en vain que Sparte et Messène se font une guerre à mort, c'est en vain que les Messéniens sont obligés d'abandonner leurs villes en feu et leurs campagnes dévastées ; au milieu des ruines et des morts, le Messénien Gorgus épouse la Spartiate Théano ; la Spartiate Ethuse s'unit au Messénien Manticlès, et si le troisième couple d'amans périt d'une manière misérable avant d'avoir serré les nœuds de l'hymen, ce n'est pas du moins sans avoir pris quelques avances, ni sans avoir mérité son sort par une faiblesse qui ressemble beaucoup à une trahison.

On sent déjà combien l'intérêt que tous ces amans pouvaient inspirer se trouve affaibli par la scène où l'auteur les place. Il l'est peut-être encore davantage par l'affectation avec laquelle cet auteur met son but en évidence, au lieu de chercher à le cacher. Il revient si souvent à son sentiment favori sur la concorde qui devrait régner entre les peuples, qu'on voit bien que tous ces amours entre Messéniens et Spartiates ne sont là que pour fortifier son opinion ; et l'on sait combien l'illusion est prompte à se dissiper lorsque l'art se montre. A tout prendre cependant, nous préférons encore ces épisodes où l'auteur met sa doctrine en action aux dialogues où il la prêche. Ils ont lieu souvent entre Gorgus, fils d'Aris-

tomène, et un vieux prêtre, nommé Pandion, qui ne résout pas toujours bien clairement les difficultés du jeune homme.

Ce plan systématique de l'auteur l'a fait tomber dans un inconvénient presqu'aussi grave. Le véritable titre de son roman est *Aristomène et Gorgus*, ou *Vengeance et humanité*. Gorgus représente l'humanité, et Aristomène la vengeance. Pour que l'humanité joue toujours le rôle le plus brillant, l'auteur s'arrange de manière que la vengeance ne cesse de précipiter Aristomène dans les plus grands dangers, et que c'est toujours au souvenir des actes d'humanité exercés auparavant par son fils qu'il est redevable de sa délivrance. Cela est fort beau, sans contredit, mais il en résulte beaucoup trop de disgraces pour cet invincible Aristomène, qui se trouve ainsi tour-à-tour la terreur des Lacédémoniens et le prisonnier des Lacédémoniennes.

Mais je me ferais scrupule de pousser ma critique plus loin. La célébrité d'Auguste Lafontaine en commandait la sévérité, mais je serais fâché de donner aux lecteurs légers une idée défavorable de son ouvrage. Médiocre pour lui, il serait fort bon pour beaucoup d'autres. Ses caractères sur-tout sont très-bien soutenus, et l'on ne peut qu'admirer l'art avec lequel il a su faire contraster l'inflexibilité d'Aristomène et la sensibilité de son fils, la générosité de Manticlès, et la fureur d'Evergétidas, la magnanimité de l'un des rois de Sparte et la perfidie de l'autre. Nous verrons même incessamment que la plupart des fautes de l'auteur qui ne peuvent être attribuées au mauvais choix de son sujet retombent sur celui du genre, et que ce choix même est plus excusable qu'il ne paraît.

En effet, il est ici de notre devoir de relever une erreur bien pardonnable où M^me de Montolieu est tombée. De ce qu'Aristomène est qualifié dans l'original de *traditions antiques, première partie*, elle conclut qu'il n'est que le premier d'une longue suite de tableaux dans le même genre; mais cela prouve seulement qu'il en avait eu l'idée, car la vérité est qu'il s'est bien gardé de l'exécuter. Après avoir débuté dans cette carrière par Brutus

et Aristomène, je ne crois pas qu'il leur ait donné d'autre successeur que Romulus. Il ne tarda point à quitter les antiques habitans de Rome et de la Grèce pour ses compatriotes et ses contemporains ; il renonça aux tableaux des révolutions pour peindre des *tableaux de famille*, et c'est dans le genre modeste du roman de mœurs qu'il s'est fait sa réputation : nous croyons qu'il n'en aurait jamais acquis une aussi solide dans le genre ambitieux et bâtard qu'il avait d'abord adopté, genre que l'on nommera, si l'on veut, roman héroïque, épopée en prose, poëme prosaïque, et que le goût pourrait condamner peut-être sur cette seule variété de noms.

Et que les partisans trop nombreux encore que ce genre a pu conserver ne viennent point alléguer en sa faveur l'exemple du Télémaque ; qu'ils ne citent point ce vers déjà tant cité, et qui vient de donner lieu à une dispute littéraire dans une de nos feuilles :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Pour s'entendre sur la valeur de cette maxime avec ceux qui l'ont mise en avant, il ne s'agit que d'établir une distinction fort simple. La maxime est vraie pour l'auteur qui n'a d'autre prétention que celle de nous amuser, sans s'inquiéter du rang que lui assignera son ouvrage, ni de l'influence qu'il peut avoir sur le goût de ses contemporains : elle est fausse pour celui qui veut se faire une réputation durable, et qui dédaigne de nous amuser en hâtant la corruption du goût. Or ces deux inconvéniens appartiennent incontestablement aux romans héroïques ou poëmes en prose. On ferait une liste volumineuse de ceux qui n'ont amusé qu'une génération, à commencer par ceux de la Calprenède, et à finir par Télephe ou Numa Pompilius. C'est par la peinture des mœurs et des mœurs contemporaines que se soutiennent les bons romans, tels que Clarisse et l'Héloïse, tels que Tom Jones et Gilblas. Le roman épique y renonce puisqu'il nous transporte dans des siècles reculés, ou dans des contrées lointaines, son essence étant de nous dépayser ; et là pour comble de malheur, il trouve pour

rivale la véritable épopée qui s'est déjà emparée de tous les sujets qu'il peut traiter. Il n'a, en effet, à nous offrir que des descriptions, des comparaisons, des cérémonies, des siéges, des batailles, d'héroïques amours, et, il ne nous les donne qu'en humble prose, tandis qu'Homère, Virgile, le Tasse, l'Arioste nous les présentent revêtus du charme des plus beaux vers. Quant à la corruption du goût que nous les accusons d'accélérer, elle commence par les auteurs mêmes. La dangereuse facilité de ce genre leur permet de se livrer à tous les écarts de leur imagination; ils mènent facilement à bien les conceptions les plus gigantesques et les plus bizarres : les concurrens sont nombreux dans tous les genres faciles; les derniers venus enchérissent encore sur les premiers; et pour dernier résultat, les lecteurs trompés par les violentes émotions qu'on leur procure, cessent de trouver du charme dans les beautés sublimes, mais simples et naturelles des maîtres de l'art; leurs ouvrages sont oubliés, et c'est ainsi que le goût s'égare. Mais, dira-t-on, vous oubliez Télémaque, et cet exemple prouve plus que tous vos raisonnemens. Nous répondrons que Télémaque est une exception, qui, comme chacun sait, confirme la règle, et qu'il ne fallait pas moins pour le produire que le génie de Fénélon. Qu'il s'élève, s'il se peut, des génies semblables, et nous leur permettrons de s'exercer dans tel genre qu'il leur plaira. Nous sommes persuadés que s'ils se présentent sur le Parnasse, et qu'Apollon fidèle à ses rigoureuses lois ne puisse les admettre dans son sanctuaire, il les traitera du moins comme Platon aurait voulu qu'on traitât les poëtes eux-mêmes qui se seraient présentés aux frontières de sa république : il ne les congédiera qu'en les couronnant de lauriers et de fleurs.

Cette digression nous a entraînés un peu loin d'*Aristomène* : il est trop tard pour y revenir. Nous nous contenterons d'assurer de nouveau nos lecteurs que, malgré ses défauts et notre critique, ce roman est encore bien au-dessus de la foule de ceux qui paraissent tous les jours; et que sans être le meilleur des romans d'Auguste Lafontaine, il a droit à figurer dans leur collection.

Le style de la traduction est coulant et facile, comme dans toutes celles qui sont sorties de la plume de Mme de Montolieu. Nous devons seulement l'engager à se mettre plus constamment en garde contre les germanismes. Nous en avons remarqué quelques-uns dont l'effet est d'autant plus désagréable que le style en général est plus correct et plus français.

M. B.

Odes Nationales, suivies d'un fragment d'un poëme épique en vingt chants, intitulé : *Charlemagne*, par J. B. Barjaud. — Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *P. Blanchard* et Compe, libr., rue Mazarine, no 30, et Palais-Royal, galerie de bois, no 249 ; et chez *Lebour*, Palais-Royal, galerie de bois.

Dans des réflexions pleines de sens et de goût, dont on a rendu compte dans le dernier numéro de ce journal (1), M. de Cormenin exhorte les auteurs à tirer la poésie lyrique de l'oubli et même du mépris auquel elle paraît abandonnée. « Le seul moyen, dit-il, de donner » à l'Ode cet intérêt populaire qu'elle n'a jamais eu » parmi nous, et de lui imprimer un caractère national, » c'est de la rappeler à sa noble origine ; car son but fut » de chanter les héros, les belles actions et la patrie. » Un jeune poëte, M. Barjaud, vient de mettre ce précepte judicieux en pratique. Un poëme sur *Homère*, divers fragmens d'un poëme épique en vingt chants, sur *Charlemagne*, l'ont déjà fait connaître d'une manière avantageuse ; le recueil d'Odes nationales qu'il vient de publier tout nouvellement, ne peut qu'ajouter aux espérances que ces premières productions ont fait concevoir de son talent.

---

(1) *Odes, précédées de Réflexions sur la poésie lyrique*, par M. de Cormenin, auditeur au Conseil-d'Etat. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Blanchard et Compe, libraires, rue Mazarine, no 30, et Palais-Royal, galerie de bois, no 249 ; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Dans les sept odes qui composent ce recueil, M. Barjaud célèbre uniquement la gloire de la France et de ses héros. Il semble qu'il ait consacré sa lyre à sa patrie ; ce vœu est noble, fait honneur à son ame, et tout doit l'engager à lui être religieusement fidèle. La carrière qui s'ouvre devant lui est immense, mais plus elle est difficile à parcourir, plus il lui sera glorieux d'en atteindre le but. Les annales anciennes de notre histoire, sur-tout celles des tems modernes, présentent à sa verve une foule de sujets tour-à-tour grands, sublimes ou touchans ; reproduits par un pinceau habile qui saurait leur donner une couleur vraiment nationale, quel intérêt ne doivent-ils pas avoir pour les Français ? Nos poëtes lyriques ont puisé aux sources antiques, et n'ont guères songé à profiter des richesses de notre pays. L'Ode nationale est encore chez nous, il faut l'avouer, une mine presque nouvelle à exploiter ; mais quelle flexibilité de talent ne doit-on pas exiger de celui qui ose traiter le plus élevé et peut-être le plus difficile de tous les genres, dans une langue dont la timidité s'effarouche de ces mouvemens rapides, de ces élans lyriques si fréquens chez les poëtes hébreux, grecs et romains ! S'il veut chanter les hauts faits d'une grande nation, et nouveau Pindare, s'attribuer le glorieux ministère de décerner des récompenses aux vertus, au courage et au génie, par combien de qualités éminentes ne doit-il pas justifier cette noble ambition ! M. Barjaud serait-il appelé à ces fonctions honorables ? Ses Odes ne sont point dénuées d'imagination ; on y rencontre fréquemment des figures grandes et hardies ; à la vigueur et à l'élévation des pensées, il nous paraît réunir souvent cette verve et cette chaleur de sentiment qui seules animent le style, et donnent la vie aux ouvrages. Ces brillantes qualités sont obscurcies, sans doute, par des défauts ; ils sont inhérens à son âge ; le tems et le travail l'aideront à s'en corriger. Ce qui nous confirme dans notre opinion, c'est que ce jeune poëte semble plein d'enthousiasme et d'amour pour son art ; favorables dispositions que la nature seule dispense, et sans lesquelles, dans toutes les productions de l'esprit, il est impossible, même à l'homme

qui a le plus travaillé, de réussir. Pour n'être point accusés de préventions en faveur de M. Barjaud, nous allons, par des citations étendues, mettre nos lecteurs en état de le juger par eux-mêmes.

L'Ode qui se trouve en tête du recueil est adressée à la France. Elle célèbre à-la-fois et sa gloire littéraire et les victoires de ses armes. Le début est naturel et plein de sentiment : c'est dommage que le troisième et le quatrième vers de la strophe soient un peu faibles.

> O France ! ô ma douce patrie !
> Que ton nom préside à mes chants,
> Et puisse ma lyre attendrie
> Te plaire par des sons touchans !
> France, qui vis à la lumière
> S'ouvrir ma naissante paupière,
> Reçois les vœux de mon amour ;
> Tu souriais à mon aurore,
> Puisse ton beau soleil encore
> Se lever sur mon dernier jour !

La marche de l'auteur est vive et rapide. Après avoir décrit les nombreux triomphes du héros des Français, il compare ses ennemis vaincus aux Titans précipités du haut des cieux par la foudre de Jupiter :

> Las du fardeau qui les écrase,
> Ils soulèvent leur front brûlé.
> Etna, que leur haleine embrase,
> Retombe, et la terre a tremblé.
> Etna que la flamme couronne,
> Du ciel menaçante colonne,
> *Monte* et blanchit au haut des airs,
> Tandis que sa bouche insolente
> Vomit la vague étincelante
> Qui court sur le flanc des hivers.

Cette image n'est pas neuve ; elle est puisée dans Pindare ; mais M. Barjaud a su l'enrichir de couleurs brillantes.

Ce n'est pas le seul emprunt qu'il ait fait à ce grand

poëte, il lui doit aussi la pensée philosophique qui termine cette ode :

> Heureux qui sur ses cheveux blancs,
> Lorsque la tombe le rappelle,
> Porte la couronne immortelle
> Et des vertus et des talens (2).

Nous sommes loin de faire un reproche à M. Barjaud de ces fréquentes imitations. Elles prouvent qu'il n'a pas négligé la lecture des anciens, et qu'il sait en profiter. Nous l'engageons à continuer cette étude approfondie de Pindare et d'Horace, dont les ouvrages immortels sont une source féconde d'inspirations poétiques.

Le passage du mont Saint-Bernard est le sujet de la seconde Ode. Ce sujet est grand et noble ; il peut offrir au poëte de beaux développemens. Voyons de quelle manière M. Barjaud l'a traité.

Il commence par célébrer les prodiges les plus remarquables que le génie ait enfantés à différentes époques et chez différens peuples. Ce début est lyrique, et dans le genre des anciens. O génie, s'écrie le poëte :

> . . . .
> Ton bras impérieux gouverne le tonnerre,
> Un empire s'élève ou s'abaisse à ta voix ;
> Tu changes à ton gré la face de la terre,
> Le ciel connait tes lois.
>
> Ainsi jadis dans Syracuse,
> Tout un peuple captif sollicitait les Dieux ;
> L'espoir les implorait, la frayeur les accuse.
> Tu parais, et tu dis : « Peuple, lève les yeux ;
> » Du soleil, sur son char, ma voix est entendue :
> » Il me prête un éclair de son flambeau sacré,
> » Vois les vaisseaux romains : la flamme est descendue,
> » Elle a tout dévoré. »
>
> Fière de l'onde turbulente
> Qui roulant sous ses murs en défendait l'abord,

---

(2) Le premier des biens est la vertu, la gloire est le second ; les réunir, c'est porter la plus belle couronne. *Pindare*, Ire Pythique.

Tyr couronnait son front d'une pourpre insolente;
Alexandre ! elle osait t'interdire son port.
Déjà le flot blanchit sous un pont qui l'outrage,
La vague y vient briser son courroux impuissant;
Et l'Océan dompté, qui bouillonne de rage,
S'appaise en mugissant.

Ces strophes sont belles : les deux évènemens où le génie de deux hommes célèbres s'est signalé d'une manière si étonnante, sont bien choisis, et retracés avec des couleurs très-poétiques. L'auteur arrive au passage du mont Saint-Bernard, autre prodige non moins surprenant, du génie d'un héros qui sut triompher de tous les obstacles de la nature et des hommes conjurés contre lui. Dans son enthousiasme il s'adresse au mont Saint-Bernard lui-même :

En vain dans l'épaisseur des nues
Ton front se dérobait à ses hardis regards ;
L'aigle connaît bientôt les routes inconnues ;
Il franchit tes rochers, infidèles remparts.
Les Français gravissant ta redoutable cime,
Arborent leurs drapeaux sur tes sommets déserts;
Un héros les devance, et d'abîme en abîme,
Ils montent dans les airs.

Mais le Dieu tonnant des montagnes,
Etincelant de glace aux rayons du soleil,
Tranquille et dédaigneux, les vit dans les campagnes
Déployer des combats l'homicide appareil.
Aujourd'hui, qu'à travers des rocs inabordables,
Ils osent s'approcher de son trône éternel,
Il s'irrite, et trois fois ses cris épouvantables
Font retentir le ciel.

Ses cris dont les guerriers frémissent,
Ont trois fois ébranlé le trône des hivers.
J'entends tomber déjà leurs foudres qui mugissent.
Ah ! malheureux ! fuyez ces foudres sans éclairs.
Fuyez, l'orage gronde, il est sur votre tête ;
Même avant de frapper, ses traits donnent la mort :
Mais Bonaparte a dit : « Défions la tempête,
» Il faut vaincre le sort. »

L'air gémit du poids qui le foule ;
O fortune ! sur toi le héros a compté.
Un abîme reçoit ce tonnerre qui roule ;
Du haut de la montagne il s'est précipité.
Un monstre sommeillait dans ce gouffre funeste,
Que jamais du soleil n'effleure un doux rayon ;
Les Dieux l'ont en horreur, la terre le déteste,
Le *Vertige* est son nom.

La nuit l'engendra dans le vide ;
Habitant du chaos, monarque du néant,
L'illusion le suit, l'erreur lui sert de guide,
Le ciel tremble et recule à l'aspect du géant.
Malheur à qui verra le bouclier magique
Dont l'immense contour sur son bras s'arrondit !
Miroir éblouissant, dont l'airain fantastique
Dans l'ombre s'agrandit.

Sitôt que frappera sa vue
Du bouclier mouvant l'infidèle tableau,
Il sera pénétré d'une horreur imprévue,
Le monde à ses regards prend un aspect nouveau.
Torrens, bois et rochers, tout tremble, tout vacille ;
Sous ses pieds incertains la terre semble fuir ;
Il voit les monts glisser vers l'horizon mobile,
Et tourner et courir.

Tel est l'effroyable prestige
Qui frappe en ce moment les Français éperdus ;
Au fond du précipice apparaît le *Vertige*,
Et sur son bouclier mille objets confondus,
Mille objets inouis, prodigieux, énormes,
La lumière et la nuit semés confusément,
Des formes sans couleurs, et des couleurs sans formes ;
Tout est en mouvement.

Français ! qu'un bandeau salutaire
Ne puisse-t-il cacher ce spectacle à vos yeux !
Le ciel se précipite au-dessous de la terre,
Et la terre s'élance à la hauteur des cieux ;
L'univers avec vous tourne en cercle rapide ;
Les Alpes, que transporte une invisible main,
Renversent leurs sommets qui plongent dans le vide,
Et s'alongent sans fin.

Tous ces braves guerriers pâlissent ;
D'une froide sueur leur corps est inondé,
Sur leur front égaré leurs cheveux se hérissent,
Pour la première fois leur courage a cédé.
Je les vois chancelans au bord de ces abîmes :
Des fureurs du Géant qui peut les délivrer ?
Dieux ! sa bouche est béante ; il attend ses victimes,
Prêt à les dévorer.

Seul, du penchant de la montagne,
Le héros sans pâlir voit le monstre ennemi.
« Si jadis Annibal, César et Charlemagne,
» Ont bravé ces périls dont je n'ai point frémi,
» Je veux sur ces rochers qui gardent leur mémoire,
» A côté de leurs noms laisser un nom rival ;
» Du moins si quelque jour je n'efface leur gloire,
» Je serai leur égal. »

Il dit : son regard intrépide
Sonde du gouffre obscur la vaste profondeur ;
Aussitôt s'élançant hors de l'ombre *homicide*,
Le monstre s'est levé dans toute sa grandeur.
Son front touche les cieux, ses pieds sont dans l'abîme ;
Son affreux bouclier, qui tourne incessamment,
Ne présente au héros tranquille et magnanime
Qu'un vain enchantement.

Il recule devant l'audace
De ce mortel hardi qui l'ose envisager,
Il fuit, du bouclier le prestige s'efface ;
Lui-même dans l'abime il court se replonger,
Il s'y plonge, il descend pour ne plus reparaître,
Il décroît, il se perd sous les yeux du héros :
Les Français ont cru voir le monde entier renaître
Et sortir du chaos.

Cette apparition du *Vertige* est encore une imitation. M. Barjaud semble avoir une lecture aussi variée qu'étendue. Cette invention extraordinaire appartient à M. Baggesen, auteur de la *Parthénéide*. C'est avec raison que, dans ce journal, on a observé qu'une idée semblable ne pouvait être conçue que dans l'imagination d'un habitant des Alpes, et ne pouvait être heureuse-

ment développée que dans une action placée sur de hautes montagnes. Ceux qui ont visité la Suisse, qui ont contemplé le spectacle de ses monts sauvages couverts de glaces éternelles ; qui ont entendu le bruit effrayant de ses cascades, de ses torrens et de ses avalanches ; qui du haut d'une roche escarpée ont mesuré la profondeur de ses précipices, ceux-là, sur-tout, sentiront la vérité d'une pareille peinture.

Le lecteur aura sans doute remarqué dans les strophes où l'auteur représente les Français gravissant avec effort la cime du Saint-Bernard, ces vers dont l'image est si juste et si frappante :

> Un héros les devance, et d'*abîme en abîme*
> *Ils montent dans les airs.*
> . . . .
> Ah ! malheureux ! fuyez *ces foudres sans éclairs.*

Ces expressions figurées sont d'une heureuse hardiesse. Ce dernier hémistiche peint, sur-tout, très-bien une avalanche. En général, le style de l'Ode entière est noble et soutenu, et la critique n'y trouverait que des taches légères.

Dans la troisième Ode, l'auteur célèbre la conquête de la Prusse, cette conquête si rapide et si glorieuse, et dont nos neveux douteraient peut-être un jour, si l'histoire du vainqueur ne les accoutumait pas d'avance à de semblables miracles.

La quatrième Ode est d'un genre différent. Le poëte chante la mort du duc de Montebello, de ce héros dont le nom rappelle toutes les vertus guerrières, et réveille de si touchans souvenirs.

Il nous transporte dans un temple ; un cercueil s'élève sous les voûtes en deuil ; les restes de Montebello y reposent ; sa veuve, ses enfans, et ses compagnons d'armes l'entourent en gémissant. Emu par ce spectacle, l'auteur s'anime, et nouvel Orphée, il s'écrie dans un transport poétique :

> O Mort ! entends ma voix du fond de ton empire ;
> Que l'Enfer désarmé par les sons de ma lyre
> Interrompe ses lois.

Rends pour quelques instans un grand homme à la terre ;
Si j'ose t'invoquer, c'est au nom d'une mère.
O Mort, entends ma voix.

Un lugubre gémissement s'échappe du mausolée : l'ombre de Montebello paraît ; son épouse, ses enfans, les guerriers et le peuple, muets d'étonnement, sont à genoux. Le héros interrompt ce silence universel :

« Ne pleurez point ma mort, elle ajoute à ma gloire ;
» Guerriers, celui qui tombe aux champs de la victoire
» Se relève immortel.
» Heureux qui peut donner son sang à la patrie !
» La palme qu'il obtient ne sera pas flétrie
» Par le courroux du ciel.

» Au milieu des Gaston, des Bayard, des Turenne,
» J'ai revu ce héros, digne amour de la Seine,
» L'intrépide Desaix ;
» D'une main j'ai pressé sa main victorieuse,
» Il m'a dit : *nous avons l'estime glorieuse*
» *Des chevaliers français.*

» Volez, jeunes guerriers, à la même conquête ;
» Gardez-vous de baisser, quand la mort vous arrête,
» Un timide regard ;
» Le prix est dans les cieux ; que votre bras l'obtienne,
» Si vous voulez un jour voir ce fameux Turenne,
» Et Gaston et Bayard.

» Pour vous qui me rendez à l'amour d'une mère,
» O mes fils, songez-y, le nom de votre père
» Est un dépôt sacré.
» Qu'on puisse dire un jour : *c'est la même vaillance ;*
» *Le sang de ce guerrier qui mourut pour la France*
» *N'a point dégénéré.* »

Il s'adresse ensuite à son épouse, lui recommande ses enfans chéris, lui dit un dernier adieu, et disparaît, laissant un silence terrible sous les voûtes du temple qui venait de retentir de sanglots et de plaintes.

Le plan de cette Ode est bon ; mais le style n'en est pas toujours irréprochable. Il faut convenir que cette apparition soudaine et miraculeuse de Montebello aux regards

de sa famille et de ses amis en pleurs, produit un grand effet. M. Barjaud nous paraît en avoir pris l'idée dans une Ode de Filicaya, sur la mort de Lorenzo Bollini, médecin fameux; mais le poëte italien n'a pas su profiter de cette heureuse invention. Il évoque sans aucune préparation l'ombre de son ami, le montre un moment, et le fait sur-le-champ disparaître. Si l'auteur français lui est redevable de cette première idée si poétique, il ne doit à personne les développemens qu'il a su lui donner.

Parmi les Odes qui suivent, il y en a deux sur la naissance du roi de Rome; elles sont déjà connues, nous ne ferons aucune citation. La première a remporté le grand prix au concours proposé par MM. Lucet et Eckart. Les journaux en ont rendu compte; chacune de ces deux pièces a valu à leur auteur des éloges et des critiques. Nous remarquerons avec plaisir que M. Barjaud, docile à la critique, a fait différens changemens qu'elle lui avait judicieusement indiqués.

La dernière Ode du recueil est adressée à la garde impériale. Cette production, malgré plusieurs taches, est aussi remarquable par la force des pensées et l'harmonie du style. La strophe qui la termine offre une grande image. Le poëte représente l'Empereur entouré de ses braves guerriers qui empruntent de lui leur splendeur :

> Ainsi géant audacieux,
> Le soleil marche entre les mondes,
> Roi des planètes vagabondes
> Que son regard suit dans les cieux.
> Des nuages pourprés, à flots d'or, l'environnent;
> Cortége éblouissant, ils roulent dans les airs,
> Réfléchissent l'éclat des feux qui le couronnent,
> Et portent devant lui la foudre et les éclairs.

On est fâché d'apercevoir des vers tels que ceux-ci :

> Ses yeux *liront* de toutes parts
> Les *leçons* les plus éclatantes.

On ne peut dire *lire des leçons*, que dans la langue vulgaire des écoles. La poésie lyrique rejette ces expres-

sions communes. Nous conseillerons aussi à M. Barjaud de changer ce vers : *Les casques dont l'airain rayonne*, qui forme un son dur et désagréable à l'oreille.

Ces différentes citations suffisent pour mettre le lecteur en état de juger le mérite de ces odes. Il a pu se convaincre que les pensées de l'auteur sont très-souvent élevées, que son style est souvent pur, harmonieux, ennemi des recherches du mauvais goût, et plein de mouvemens lyriques.

Il nous reste à parler d'un fragment tiré d'un poëme épique en vingt chants, intitulé : *Charlemagne;* ouvrage auquel depuis long-tems M. Barjaud travaille avec ardeur. Nous en ferons le sujet d'un second article.

X.

Le Bal du bois de Brevannes, poëme ; suivi de l'*Epître à mon Berceau*, et d'une traduction du *Cimetière de Village*, de Thomas Gray, par Hugues Nelson Cottreau. — Un vol. in-18. — Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Cretté*, libraire, rue Saint-Martin, n^{os} 94 et 98.

Qu'est-ce que M. Hugues Nelson Cottreau ? C'est un des plus déterminés amans de la nature que je connaisse, un jeune homme qui recherche avec une espèce de sensualité la *fraîcheur des bois* et leur *ombre hospitalière.* Tous les délassemens que présentent nos cités sont *tristes*, *insipides* ou *dangereux* pour lui ; il n'estime rien au-dessus des *jeux et des plaisirs champêtres*, et son cœur tressaillait de joie à l'aspect des *nymphes charmantes* qui faisaient *l'ornement* du bal de Brevannes.

Que veut M. Nelson Cottreau avec son Poëme sur le bal de Brevannes ? Hélas ! une chose bien innocente. Il veut essayer de rendre à ce bal *charmant* sa *première splendeur*, et il faudrait être bien sévère pour ne pas applaudir à ses efforts.

Pourquoi le bal de Brevannes a-t-il perdu son éclat ? Quelle est la cause de sa décadence ? « L'étiquette, » répond M. Nelson Cottreau, l'étiquette, cette com-

» pagne cérémonieuse de l'ennui, ce tyran des plaisirs » purs et simples qu'assaisonne une franche gaîté. Les » habitudes parisiennes ont prévalu ; l'habitant de la » capitale, au lieu de laisser à la barrière ses mœurs et » ses usages de salon, au lieu de se débarrasser de tout » ce vain décorum qu'accompagne une régularité métho- » dique, s'entoure de ce fatigant cortége jusqu'au sein » même de la campagne et de la retraite : voila ce qui a » perdu le bal de Brevannes ! » Et moi j'ajoute : Voilà ce qui porte la désolation dans le cœur *pur et simple* de M. Nelson Cottreau.

En vérité, je partage bien sincèrement la douleur de cet intéressant jeune homme, et je désire de toute mon ame que les *beautés modestes* en l'honneur desquelles il a composé son petit poëme, éprouvent *au fond de leur cœur* le sentiment de *gratitude* qu'il attend de leur *bienveillance.* Je désire aussi qu'elles aient un regret amer d'avoir si cruellement déserté le bal de Brevannes, et qu'elles reviennent, au printems prochain, y faire admirer leurs *graces touchantes ;* mais que de choses on désire tous les jours, et qu'on est assez malheureux pour n'obtenir jamais! Peut-être M. Nelson Cottreau s'adresse-t-il à des femmes à présent gâtées par le séjour de Paris, et qui donneraient *toutes les réunions champêtres* les plus agréables pour une représentation d'opéra : peut-être même dédaigneront-elles de lire l'aimable poëme qu'il vient leur offrir.

Quoi qu'il en soit, examinons un instant le poëme de M. Nelson Cottreau, et voyons comment il a chanté sur sa *lyre sauvage* les *nymphes légères* du bal de Brevannes.

Brevannes, lieu charmant, chéri de Terpsichore,
Où la beauté *sans fard* séduit, plait et *s'ignore ;*
Où brillent à-la-fois d'un éclat enchanteur
Sage coquetterie et *folâtre pudeur ;*
Maintenant que l'hiver plane sur tes ombrages,
Je t'apporte en tribut mes regrets, mes hommages !....
Et quand déjà Borée, *éloignant* les beaux jours,
Eloignant Victorine, *éloigne* les amours,

Je voudrais essayer sur ma *flûte légère*,
A charmer de tes bois la *nymphe bocagère*.

C'est ainsi que débute M. Nelson Cottreau, et chacun, je crois, en sera charmé. Effectivement, il n'est guères possible de refuser à ces vers un tour heureux et fort *original;* on voit que l'auteur a *une sorte* de grâce et de facilité, qu'il choisit ses expressions et qu'il *cherche* à les placer avec art; on voit enfin qu'il a *quelque peu* étudié les bons modèles.

Et quand déjà Borée, *éloignant* les beaux jours,
Eloignant Victorine, *éloigne* les amours,

sont deux vers assez coulans; ils rappellent avec plaisir ceux de Chapelain :

O grand prince que grand dès cette heure j'appelle,
Il est vrai, le respect sert de bride à mon zèle;
Mais ton illustre aspect me *redouble* le cœur,
Et me le *redoublant*, me *redouble* la peur.

Je vais plus loin. Si quelqu'un était tenté d'accuser M. Cottreau de plagiat, je répondrais pour sa justification que de tout tems le plagiat a été permis quand on tuait son homme, et qu'en cette occasion M. Cottreau a vraiment tué Chapelain. Que sait-on? Peut-être M. Cottreau est-il appelé à le faire oublier!

Après ce joli début, M. Nelson Cottreau appelle à son secours les satyres *bondissans*, les *faunes*, les *dryades* et les *sylvains;* puis il *s'avance en tremblant* sous leurs *retraites sombres*. Là, son oreille n'entend plus le *violon joyeux qui préludait aux jeux de Brevannes*, ni le *tambourin*, cette *ame* de la danse, *qui enchantait les airs de ses sons rustiques;* son œil ne voit plus l'*essaim vif et folâtre* de ces *mille* beautés qui attiraient les regards *d'une foule idolâtre*. Mais que ne peut l'imagination? c'est une grande enchanteresse : par elle, M. Cottreau croit entendre les *douces voix* de ces beautés *charmantes*, *attrayantes*, *séduisantes*, *brillantes;* il pense

encore les voir *mollement suspendues* dans les bras des valseurs ; il croit voir *palpiter leur sein*,

> Et son ame exaltée, en son *brûlant délire*,
> Les admire en silence, *et ne peut les décrire*.

Bientôt, pourtant, M. Nelson Cottreau se sent pénétrer d'une *active chaleur*; il entrevoit la *lueur de l'inspiration*; son cœur *bat*, il se *gonfle*; mais par un malheur qui ne se conçoit pas, la plume *tremblante* échappe *lentement à sa défaillante main!* Que fait-il alors? il évoque les ombres de l'*Albane* et du *Corrège*; il leur demande leurs *brillans pinceaux*; il les invite à quitter un instant les *sombres rivages*, et à venir *guider sa main*, et aussitôt il se met à *esquisser les traits* de Mlle *Victorine*, qui a des bras *d'ivoire*, une bouche *purpurine*, des *yeux d'azur*, des traits *ravissans*, une figure *touchante*. Viennent ensuite Mlle *Pauline*, qui *allie aux yeux des mortels la pose de Minerve aux grâces de Cypris*; Mlle *Eugénie*, dont le beau front se colore d'un *incarnat changeant*, et qui est *blanche et rose tour à tour*; Mlle *Aglaé*, l'espoir *des bocages de Brevannes*, et sur laquelle *Hygie* a répandu à pleines mains les *trésors de sa coupe immortelle*; Mlle *Aurore*, dont les yeux à *chaque instant* donnent naissance à *l'amour*; Mlle *Laure*, dont le gracieux sourire *propage le délire de l'amour dans les cœurs*; Mlle *Sophie*, pour laquelle *l'orgueilleux Mahomet* abandonnerait son *paradis*; Mlle *Lily*,

> Aussi fraîche qu'Hébé, *vive comme les Grâces*,
> Et qui voit les plaisirs *éclore* sur ses *traces*;

Mlle *Céleste*, nymphe *légère* que chacun veut *contempler*,

> Qui de ses pieds à peine effleure la fougère;

Enfin les trois charmantes *Adèles*, que les *volages Zéphyrs, au matin d'un beau jour, virent croître ensemble à l'abri de l'amour.*

> Ces trois jeunes beautés sont *trois boutons de roses*,
> Trois *odorantes* fleurs *nouvellement écloses*.

Il est encore une beauté fort *séduisante* et que j'allais oublier. Je me hâte de la faire connaître : c'est Mlle *Olympe.* M. Nelson Cottreau en parle avec tant d'enthousiasme, que je soupçonne fort qu'il la préfère à toutes les autres. Voici les vers où il est question de cette jeune beauté : qu'on juge s'il est possible d'en trouver une plus accomplie.

Mais Olympe paraît pour la première fois !
La voir, c'est l'adorer : fuyez loin de ces bois
Vous qui craignez l'Amour ; déjà l'Amour s'apprête
D'un seul de ses regards vous serez la conquête.
Ah ! pour chanter Olympe, il faudrait qu'Apollon
Désertât l'Hippocrène et *le sacré vallon ;*
Lui seul peindrait sa grâce, *attrait irrésistible,*
Qui du cœur le *plus froid* ferait un *cœur sensible.*
Combien je l'admirais aux dépens de mon cœur !
Eh ! comment résister à ce regard vainqueur,
A ce regard touchant, regard qui semble dire :
Pourquoi seul vous soustraire à mon aimable empire?
Regards impérieux, et cependant si doux !
Hélas ! chacun s'empresse au devant de vos coups.
De *volupté*, d'*amour*, une vive *auréole*
Semble partir *des plis* de sa robe *qui vole.*
Si je fuyais ses yeux, sa grâce m'enchantait ;
Si je baissais les miens, sa voix me transportait ;
Chaque instant la rendait plus brillante et plus belle ;
Je *respirais* l'amour en *respirant* près d'elle.

On dit que le bon La Fontaine ne se doutait pas de son esprit : je parierais que M. Nelson Cottreau ressemble à La Fontaine, et qu'il ignore encore toute la douceur, toute la délicatesse qu'il y a dans ce morceau, comme dans le reste du poëme. Je lui avouerai franchement que j'en suis émerveillé, et que je ne connais personne aujourd'hui qui fût capable de présenter des peintures aussi riches, aussi variées, aussi gracieuses. Ah ! mademoiselle Olympe, mes demoiselles Victorine, Pauline, Aglaé, Laure, Sophie, Aurore, vous toutes nymphes brillantes qui embellissiez le bal de Brevannes,

que de reconnaissance vous devez à un poëte qui vous a chantées si dignement!

Le poëme de M. Nelson Cottreau est aussi accompagné de notes; mais en très-petit nombre. Je n'en ai compté que dix : j'aurais voulu en trouver davantage, car elles sont extrêmement instructives : par exemple, on y apprend que M. Delille est le plus grand poëte de notre tems; que Lemoyne doit être regardé comme un très-grand peintre, quoique sa manière s'éloigne beaucoup de celle de Lesueur et du Poussin; que feu Lebrun est notre premier poëte lyrique après Jean-Baptiste Rousseau, et qu'il a fait autrefois un très-joli madrigal sur les *yeux bleus et les yeux noirs;* enfin, qu'Hygie était honorée chez les anciens comme déesse de la santé. Tout cela est, comme on voit, extraordinairement savant, très-neuf sur-tout, et donne la plus haute idée de la littérature immense de M. Nelson Cottreau.

P***.

YARICO.

Traduction de l'anglais, par Mme E. L.

Tout ce qu'il y a de spirituel et de galant dans les deux sexes, se fait un devoir de se rendre chez Arrietta : elle est dans cette saison de la vie qui n'est sujette ni aux folies de la jeunesse, ni aux infirmités de la vieillesse; et dans tout ce qu'elle dit, les nuances de sagesse et d'enjouement sont si bien ménagées que sa conversation plaît à tous les âges. Elle vit sans contrainte, sans se mettre en peine de la censure et sans lui laisser la moindre prise; exempte d'amour, d'ambition, elle se donne toute entière à ses amis, et il n'en est aucun qui ne vienne lui confier le secret de ses intérêts ou celui de son cœur.

Je suis allé chez elle cet après-dîner; Will Honeycomb m'a présenté, et on veut bien m'y recevoir à titre de bonhomme, d'homme sans prétention; je l'ai trouvée seule avec un discoureur de profession, qui s'est levé pour me saluer très-cavalièrement, s'est remis à sa place sans me regarder, et a repris une dissertation qu'il avait entamée; le sujet n'en était pas neuf : c'était la constance en amour.

Cet homme a débité avec une merveilleuse facilité je ne sais combien de preuves de l'inconstance, de la perfidie du beau sexe; il les appuyait d'une foule d'autorités tirées de nos comédies et de nos chansons, et il accompagnait le tout de gestes convenables et d'éclats de rire qui n'ont point été contagieux; il m'a paru que l'envie de briller devant une femme d'esprit, et d'humilier un homme qui ne disait mot, ajoutait encore quelque chose à sa sottise ordinaire. Arrietta voulut l'interrompre, mais il fallut attendre qu'il s'arrêtât de lui-même : il finit par l'histoire de la Matrone d'Ephèse, qu'il voulut bien nous apprendre. Arrietta me sembla irritée ; j'ai toujours observé que soit que les femmes ayent plus de délicatesse en matière d'honneur, soit pour quelqu'autre raison que j'ignore, elles sont beaucoup plus sensibles à ces reproches généraux dont on noircit leur sexe, que nous ne le sommes à tout le mal qu'on peut dire du nôtre. Arrietta se contint, et après avoir calmé un peu son émotion, elle fit cette réponse :

« J'admire, Monsieur, les choses justes et neuves que
» vous avez dites, particulièrement le récit de cette belle
» histoire qui n'a pas encore deux mille ans accomplis, et
» je sens tout ce que je risque en répondant à un adversaire
» aussi redoutable que vous; j'oserai pourtant vous dire
» que vos citations m'ont fait souvenir de la fable du lion
» et de l'homme : ils voyageaient ensemble, et l'homme,
» pour faire valoir la supériorité de son espèce, fit remar-
» quer à son camarade une enseigne où l'on avait peint un
» homme terrassant un lion; le fier animal lui répondit :
» nous autres lions nous ne sommes pas peintres, et c'est
» dommage, car pour un lion tué par un homme, nous
» vous ferions voir cent hommes mis en pièces par les
» lions. J'en dis à-peu-près autant : vous êtes auteurs,
» Messieurs, et dans vos écrits vous pouvez nous peindre
» aussi méprisables qu'il vous plaît, sans que nous puis-
» sions vous le rendre. Vous, monsieur, vous disiez tout à
» l'heure que l'hypocrisie était la base de notre éducation,
» que la première vertu dont une femme se pique, est l'art
» de cacher ses pensées et tout ce qu'elle éprouve; mais
» cette accusation et tant d'autres qu'on trouve répandues
» dans beaucoup de livres, que prouvent-elles? le dépit,
» le ressentiment de ceux qui les y ont mises. Un bel esprit
» maltraité par une femme s'en venge en déchirant tout
» son sexe, et laisse un monument de sa vengeance dans
» son livre. Voilà, j'en suis sûre, le cas de votre Pétrone,

» voilà d'où vient la satire outrée ou le conte plaisant de » cette matrone si fragile; mais pour juger le procès des » deux sexes, ce procès aussi ancien que l'homme et la » femme, qui a produit tant de disputes sérieuses et badines, interrogeons, si vous m'en croyez, d'autres témoins que les beaux esprits, demandons les faits à ces » gens simples, bons, qui n'ont ni assez de vanité, ni assez » d'imagination pour les embellir. Je lisais, il n'y a pas » long-tems, la relation que Ligon nous a donnée de la » Barbade; c'est d'après ce voyageur très-digne de foi, » que j'ai envie de vous réciter l'histoire d'Inkle et d'Yarico, » ne fût-ce que pour vous remercier de votre joli conte.

» Thomas Inkle, natif de Londres, résolut, à l'âge de » vingt ans, de s'enrichir par le commerce; dans ce dessein, il s'embarqua aux Dunes, le 16 juin 1674, sur le » vaisseau l'*Achille*, qui mettait à la voile pour les Indes » Occidentales; ce jeune homme, grâce à l'éducation qu'il » avait reçue de son père, possédait éminemment la science » des nombres, et pouvait calculer au premier coup-d'œil » la perte et le gain de toutes sortes d'entreprises. Il avait » conçu de bonne heure une ardeur si vive pour le gain, » qu'elle avait prévenu et comme étouffé les autres passions plus naturelles à son âge : à ces qualités de l'esprit et du cœur, il joignait une beauté mâle, un teint » vermeil, et de beaux cheveux blonds qui lui tombaient » en boucles sur les épaules.

» Dans le cours du voyage, l'*Achille* fut forcé de relâcher dans une petite baie, sur une côte du continent de » l'Amérique : on envoya la chaloupe à terre, et le héros » de mon histoire fut un de ceux qui s'y embarquèrent; ils » abordent et s'engagent sans précaution : un parti d'Indiens, caché dans des bois d'où il les observait, sort brusquement de son embuscade et leur coupe la retraite; les » Anglais furent presque tous massacrés. Notre aventurier » se sauve dans une forêt, il s'y enfonce, et là il se jette à » terre hors d'haleine et succombant à la fatigue; il entend » quelque bruit, il se retourne, il voit une jeune Indienne. » Après les premiers momens de surprise, ces deux personnes furent également joyeuses de s'être rencontrées. » Si l'Européen fut frappé de la taille et des grâces sauvages » de l'Américaine, de ses beautés qu'aucun voile ne cachait, elle ne fut pas moins charmée de la figure de ce » jeune inconnu, de l'éclat de son teint et de la bizarrerie » des ornemens qui le couvraient de la tête aux pieds; elle

» devina sa situation malheureuse : éprise de l'amour le » plus tendre, Yarico ne songe qu'à la conservation de ce » qu'elle aime ; elle conduit Inkle dans une grotte, où elle » lui sert un repas d'excellens fruits, elle va lui puiser une » eau limpide pour le désaltérer ; elle le venait voir tous » les jours parée de grains de jais, des plus beaux coquil- » lages, qu'elle ne mettait jamais plus d'une fois, magni- » ficence qui annonçait une Indienne de la première dis- » tion ; elle lui apportait les peaux mouchetées, les plumes » de toutes couleurs, dont les Indiens lui faisaient hommage ; » ces richesses étaient consacrées à orner la grotte du bel » étranger. Quelquefois, pour rendre sa retraite moins en- » nuyeuse, elle le promenait à la chute du jour, au clair de » lune ; elle lui choisissait dans quelque bocage un asile » délicieux où il pût dormir au bruit des cascades, aux » chants des rossignols ; Yarico se chargeait de veiller pen- » dant le sommeil de son amant, elle le tenait dans ses » bras ; sa tête reposait sur son sein, prête à l'avertir du » moindre danger : elle en courait elle-même un fort grand » en le cachant ainsi, ses compatriotes lui auraient fait » subir la mort cruelle réservée à l'Européen ; mais le cœur » d'Yarico, plein d'une passion forte, dévouée, ne cher- » chait que le moyen d'en donner de nouvelles preuves » chaque jour à Inkle. Tous deux parvinrent au bout de » quelque tems à s'entendre dans une langue qu'ils se com- » posèrent. Notre voyageur lui apprit combien il se croirait » heureux s'il pouvait la posséder dans son pays ; là, disait- » il, elle serait vêtue d'étoffes précieuses ; là, sans craindre » les injures de l'air, elle se promènerait dans une maison » roulante tirée par des chevaux ; là, en un mot, il la ferait » jouir d'un bonheur parfait et tranquille ! Les deux amans » vivaient ainsi dans l'union la plus tendre, lorsqu'Yarico » découvrit enfin un vaisseau sur la côte ; instruite par son » amant, elle fit des signaux, et la nuit venue, ce fut avec » une joie incroyable qu'elle le suivit. L'équipage était an- » glais, il allait à la Barbade, et en y arrivant il trouva les » habitans assemblés sur le port. (Il paraît que c'est leur » coutume, à l'arrivée des vaisseaux, de tenir une espèce » de foire où l'on vend les Indiens et les Nègres.) J'abrège » mon histoire : Thomas Inkle, se voyant dans une colonie » anglaise, commença à réfléchir sérieusement sur le tems » qu'il avait perdu avec Yarico : ses fonds avaient dormi » tant de jours, la perte se montait à tant ; ces réflexions » le chagrinèrent, mais il prit son parti en jeune homme

» rangé; il vendit Yaricò à un marchand de la Barbade.
» L'infortunée indienne, dans l'espérance de l'attendrir, se
» déclara grosse d'un enfant dont il était le père; cette dé-
» claration ne fut pas sans effet, car Thomas en profita
» pour la vendre un peu plus cher. »

On ne saurait être plus touché que je ne l'ai été de cette histoire, qui peut servir de pendant à celle de la Matrone. — Je sortis les yeux remplis de larmes, et je suis bien sûr qu'Arrietta m'en saura plus de gré que de tous les complimens que j'aurais pu lui faire (*).

VARIÉTÉS.

Beaux-arts. — Les restes des trois colonnes du magnifique temple du Jupiter Tonnant, à Rome, situé sur la pente du mont Capitolin du côté du Forum romain (*Campo Vàccino*), qui étaient enterrées et hors d'à-plomp, ont été déchargées de l'énorme poids de leurs architraves, frises et corniches. Ces marbres précieux par la beauté de leurs profils et de leur sculpture, ont été posés sur le pont de l'échafaud construit à cet effet, à l'exception de la grande pierre qui s'appuie sur les deux colonnes du côté du Forum, et qui occupe la hauteur de l'architrave et de la frise. Ces colonnes, disons-nous, ont été remises d'à-plomb et dans leur premier état au moyen d'un mécanisme très-ingénieux.

Le surplomb de ces deux dernières colonnes était de 3 palmes 1 once romain, et le surplomb de l'autre, en face du *tabulario*, était de 4 palmes. On restaure en ce moment celles qui se trouvent vers le Forum pour pouvoir y replacer les marbres dont nous avons parlé plus haut, et qui forment une partie de l'entablement.

Le projet de cette intéressante et périlleuse entreprise, vu la mauvaise nature de la pierre et l'état de dégradation où se trouvent les tronçons des colonnes, a été formé par M. Joseph Camporesi, architecte municipal de la ville. Il en a dirigé l'exécution avec l'approbation de tous les amateurs des arts et du public, témoin de l'heureux succès d'une opération aussi grande qu'elle était difficile.

(*) L'histoire qu'on vient de lire est ancienne et très-connue. Cependant nous l'avons insérée parce qu'il nous semble que l'auteur l'a placée dans un cadre neuf.

Spectacles. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation du *Faux Paysan*, comédie en trois actes, en vers.

L'auteur de cette comédie, en travaillant sur pareil fond, n'a pas cru, sans doute, avoir trouvé un plan qui pût lui fournir aisément des situations comiques. Rien ne pouvait l'être moins que ce sujet : un jeune seigneur, poursuivi pour un duel, est forcé de se cacher sous les habits d'un paysan. Il aime et il est tendrement aimé d'une jeune personne qu'il retrouve dans sa retraite; un sensible villageois se dévoue à ses intérêts, et tâche vainement de le soustraire aux recherches d'un certain corrégidor moitié imbécille, moitié rusé, qui est sottement amoureux de la maîtresse du jeune seigneur; une vieille est aussi fort éprise de ce dernier qu'elle croit un simple paysan. Tout cela ne pouvait guère allumer la verve d'un poëte comique; aussi les situations sont-elles tristes et larmoyantes, les caractères peu prononcés, le style généralement prosaïque et sans traits saillans. Il est même quelquefois rebutant :

> Vous savez que depuis peu
> Je suis seigneur de ce lieu.

Les vers tombent presque toujours ainsi l'un sur l'autre. On a cependant remarqué quelques intentions qui, plus approfondies, auraient pu avoir des résultats comiques. Par exemple, dans la scène où les deux jeunes paysans, tout en se félicitant du bon accord qui règne dans leur nouveau ménage, finissent par se quereller assez vivement. Dans cette autre scène où les vieux amans prennent pour eux tout ce que se disent le héros de la pièce et sa maîtresse. Mais lorsque dès les premiers mots de ce drame, dans l'exposition que fait le jeune seigneur de la situation où il se trouve, le spectateur entendit le mot *malheur*, que l'acteur prononça sur un ton fort lamentable; dès-lors, quoique l'on eût annoncé une comédie, on s'attendit aux mots *vertu*, *honneur*, *devoir*, *innocence*, enfin à tous les lieux communs de la sensiblomanie, et l'on ne fut pas trompé dans son attente. L'auteur a cru que son drame devait au moins intéresser; mais il aurait fallu, pour qu'il en retirât un pareil fruit, que le principal personnage eût d'abord été mis dans une situation qui pût inspirer l'intérêt, il ne sait que se lamenter, que pousser de tristes jérémiades; il n'agit point, et le sot corrégidor qui le poursuit est trop

facile à éconduire pour qu'il soit un obstacle à son évasion. Les sifflets ont succédé à l'ennui, à la première occasion qu'ils ont trouvée. Cependant la pièce a été entendue jusqu'au bout. L'auteur a été demandé, et les impitoyables sifflets ont voulu empêcher son nom de retentir dans la salle; mais, grâce aux vigoureux poumons de Dugrand, qui fit l'annonce avec une humeur assez plaisante, l'on sut que l'auteur voulait garder l'anonyme: c'est ce qu'il a pu faire de mieux, puisqu'il est, à ce qu'on a dit, déjà connu par des ouvrages d'un plus grand mérite. Nous lui conseillons de donner dorénavant un caractère plus décidé à ses ouvrages, de faire ou des comédies, ou des mélodrames. On a senti néanmoins que l'auteur avait fait tout ce qu'il avait pu pour égayer un sujet aussi triste. Le fermier et la vieille sont quelquefois plaisans. Le corrégidor est celui qui a fait le plus rire; cependant on l'a trouvé trop imbécille dans le commencement, et trop fin lorsqu'il apprend que sa proie est près de tomber entre ses mains. Il faudrait que l'acteur en fît plutôt un sot enorgueilli de son autorité, ou du moins qu'il mît une transition moins brusque entre l'imbécillité et la finesse.

La pièce a été généralement bien jouée, et l'auteur ne peut reprocher à aucun acteur l'ennui que son drame a inspiré.

V.

POLITIQUE.

Depuis que les négociations de paix sont entamées, il n'y a point d'évènemens intéressans en Turquie. Voici les positions qu'occupe actuellement l'armée russe :

L'aile gauche a tout-à-fait passé sur la rive droite du Danube, et est en possession d'Hirsowa, de Rastchesty, Rochowah, Silistria et Turtukay. Les places importantes de Braila, Galacz et Ismaïl, lui fournissent une sûreté parfaite et lui servent de point d'appui. Le centre occupe les environs de Rudschuk, et s'étend jusque vers Nicopolis. Il bloque la forteresse de Rudschuk. La cavalerie légère va jusqu'à Rasgrad et Breslowatz, afin d'observer les routes de Schumla, de Sophia et de Widdin. Le corps de réserve est placé entre Giurgewo et Slobodse (sur la rive gauche du Danube), afin de contenir le corps turc posté dans l'île et dans les retranchemens de Slobodse.

L'aile droite a repris toutes les positions qu'elle avait perdues dans la petite Valachie ; cependant, les Turcs occupent encore les îles du Danube voisines de Widdin. Un corps russe faisant partie de l'aile droite a passé le Danube du côté de Pranwa, et s'est réuni aux troupes russes et serviennes stationnées sur les bords du Timock. La communication est rétablie entre l'armée russe et les Serviens. Le plus grand secret règne sur l'état des négociations.

Le quartier-général russe est toujours établi à Giurgewo.

Le général Kutusow a été créé comte par un ordre de l'empereur Alexandre.

L'armée prussienne est entièrement mise sur l'état de paix. On a eu connaissance d'un décret de l'Empereur Napoléon, qui, par mesure de réciprocité, et conformément aux dispositions prises en Prusse, ordonne qu'à l'avenir le droit d'aubaine ne sera point exercé en France à l'égard des sujets de S. M. le roi de Prusse.

L'Empereur d'Autriche est de retour à Vienne. Il n'avait point été à Presbourg, comme on l'avait présumé, mais à Laxembourg. La diète de Hongrie touche à sa fin. Le cours de Vienne a éprouvé une amélioration sensible.

S. M. le roi de Saxe a convoqué la diète générale du duché de Varsovie pour le 9 décembre.

« C'est avec une vraie satisfaction, dit S. M. dans la circulaire publiée à cette occasion, que nous nous rappelons la première diète, qui a présenté le plus parfait modèle de l'union des membres et de leur amour pour la patrie. Animée par l'exemple de ses députés, et réunie par les liens de la concorde, la nation a combattu avec le plus grand courage et soutenu avec beaucoup de fermeté la guerre qui vint fondre inopinément sur ce pays au moment où la diète était à peine terminée. Les six anciens départemens reconquis par les victoires de Napoléon-le-Grand, et la réunion fraternelle sous notre sceptre des pays nouvellement incorporés à la monarchie, tels furent les fruits des glorieux efforts de nos sujets. L'éclat qui en a rejailli sur ce royaume, et l'augmentation de ses forces, doivent être un nouvel encouragement à soutenir ces efforts. Nous sommes fondés à espérer que cette seconde diète, animée du même zèle pour le bien du pays, sera couronnée des mêmes succès. Nous avons la connaissance bien pénible pour notre cœur des maux que le pays souffre. Tous nos efforts tendent à choisir les meilleurs moyens pour les adoucir, et nous ne négligeons rien de ce qui peut contribuer à diminuer les charges ou à réduire les dépenses.

» Nous nous livrons à la douce espérance de recueillir les fruits désirés de nos travaux, qui seront aidés par les efforts d'un peuple distingué. Son zèle le rendra digne de la continuation des bontés du héros qui a rétabli son existence politique. » FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

Le roi d'Angleterre est toujours dans le même état; il souffre, et jouit de peu de sommeil.

Les poursuites commencées à Dublin contre les membres du comité des catholiques n'ayant pas réussi au gré des agens du gouvernement, on paraît disposé à les abandonner. Les troubles continuent. A Nottingham, le 27 octobre, de nouveaux dégats ont eu lieu. Le rapport établit que *les pousseurs* (c'est le nom donné aux briseurs de métiers et de vitres) sont devenus si insolens qu'ils volent en plein jour au milieu des rues, et rient au nez de ceux qu'ils ont dépouillés.

Les lettres de l'Inde annoncent que l'expédition anglaise bloque les ports de Java, mais que les troupes n'y sont point descendues. Celles d'Amérique confirment ça

qu'on connaissait sur l'insurrection qui a éclaté à la Martinique ; plusieurs nègres qui avaient été excités à la révolte, et qui s'étaient livrés au pillage et à l'incendie, qui avaient tiré sur les troupes anglaises, ont été exécutés. La tranquillité est rétablie. Le major-général Charles Wale a publié une proclamation tendant à réprimer toute idée de sédition par l'exemple du châtiment infligé aux coupables, et à assurer à toutes les classes et à toutes les couleurs de la colonie la protection de son gouvernement.

L'état de la Sicile devient de plus en plus alarmant. Aux dernières nouvelles le moment de la crise approchait. Vers le 18 novembre on avait vu lord Bentinck traversant le détroit et se rendant à Palerme. La cour y est dans la plus grande agitation, elle s'attend à voir prendre des mesures décidément hostiles et usurpatrices aussitôt l'arrivée de lord Bentinck ; on croit savoir que les troupes siciliennes gagnées par les Anglais se joindront à eux, et l'on pense à Londres que la famille royale cherchera un asyle en Sardaigne.

Relativement aux affaires de l'Amérique, le cabinet anglais a reçu le discours du président des Etats-Unis au congrès, et le trouve en général d'une nature hostile. La non-révocation des ordres du conseil anglais a anéanti chez les Américains tout espoir de rapprochement. Dans l'affaire des frégates, les Anglais sont reconnus avoir eu tout le tort de l'agression. Les mesures de précaution et de défense sont donc poussées en Amérique avec la plus grande activité. Les régimens seront mis au complet, une force auxiliaire sera levée, les offres de corps de volontaires acceptées, etc. Quant à l'Amérique méridionale, on craint en Angleterre que les prétentions trop ouvertement manifestées ne nuisent au gouvernement, et que les Espagnols ne s'aperçoivent qu'on veut à Londres s'emparer exclusivement du commerce du Mexique et de la Plata, sous prétexte de le protéger. Les plus fortes réclamations se sont élevées à cet égard jusqu'au sein de Cadix même, et c'est dans la ville que les Anglais prétendent défendre et servir avec plus de zèle, qu'on a le mieux discerné leur politique, et qu'on s'oppose avec le plus de force à ce qu'ils retirent de leur alliance des fruits si dangereux pour la nation à laquelle ils feraient si chèrement payer leurs services.

La situation intérieure, commerciale, industrielle et manufacturière de l'Angleterre s'agrave de jour en jour

Un négociant d'Amsterdam écrit, et le *Moniteur* publie les détails suivans : « Les manufactures anglaises souffrent tous les jours davantage. Les faillites sont si nombreuses qu'on ne les compte plus. On n'observe même pas avec toute leur rigueur les lois contre les débiteurs. L'armée anglaise en Portugal n'est pas payée depuis cinq mois. La banque, pour restreindre l'émission de ses billets, a réduit ses escomptes au tiers de ce qu'ils étaient avant ; ce qui est une nouvelle cause ou un nouveau prétexte de banqueroute : en un mot, la crise devient de jour en jour plus violente.

Le *Moniteur* a publié, le 10 de ce mois, un extrait de la correspondance officielle sur les affaires d'Espagne.

Le général Compère est arrivé à Paris avec 40 colonels ou lieutenans-colonels, 300 officiers, et 6700 prisonniers espagnols, provenant de la bataille de Sagonte et de la prise des forts. Ce convoi de prisonniers, dit le *Moniteur*, a été amené avec tant d'ordre, qu'il n'en est resté aux hôpitaux ou échappé que 100.

Le maréchal comte Suchet n'a pas tardé à profiter des avantages que lui donnaient la victoire de Sagonte et la prise du fort. Il a resserré de très-près Valence. La division Habert est dans les faubourgs. Les ouvrages sont commencés. Le Grao seul débouché sur la mer est occupé. Le parc de siége est arrivé. Les convois se succèdent avec rapidité. Le fanatisme des malheureux Valenciens est entretenu par un Anglais, le consul Tupper, qui répand à-la-fois l'argent et les nouvelles les plus ridicules. A la tête de la garnison se trouvent trois mille moines formant deux régimens.

A Barcelone, le général-commandant Maurice Mathieu a fait une excursion, a surpris et détruit le dépôt des bandes de Catalogne à Mataro ; il a fait un butin considérable. Le général Decaen, qui est arrivé en Catalogne, a pris toutes les dispositions nécessaires pour détruire dans l'islot de Las Medas les travaux que les Anglais avaient commencés pour s'y établir, et intercepter les approvisionnemens de Barcelone. Les batteries de la côte ne leur permettent plus d'approcher de l'île, réduite à être défendue par quelques recrues espagnoles.

En Murcie, il y a eu différentes attaques des insurgés qui toutes ont été repoussées avec pertes. Du côté de Gibraltar, les généraux français n'ont pu parvenir à faire sortir Ballasteros de la position qu'il occupait prudemment sur le

rocher et sous le canon de la forteresse. Les Anglais toutefois, ce qui est très-remarquable, n'ont pas voulu recevoir Ballasteros dans la place où il demandait un asyle. Après avoir occupé le camp de Saint-Roch quelques jours sans pouvoir déterminer l'ennemi à recevoir le combat, le général Godinot est rentré à Séville.

Au nord, le comte Dorsenne a exécuté toutes les dispositions prises pour réoccuper les Asturies. Les généraux Bonnet et Dumoustier ont réussi dans cette expédition. L'armée, après divers engagemens où elle a combattu avec impétuosité, a occupé Oviedo, le camp de Grado, et le port de Gison. Le général Bonnet se porte actuellement vers les débouchés de la Gallice; dans le même tems, les bandes de Marquisito et de Mendizabal perdaient plusieurs milliers d'hommes, et Mendizabal cherchait son salut dans les montagnes de Potez. Les colonnes mobiles ne cessaient de poursuivre les restes des petites bandes de brigands. Au centre, le général d'Armagnac occupe toujours Cuença et est en communication avec le maréchal comte Suchet. Les partis de la province de la Manche ont été atteints et dispersés.

Sur la frontière du Portugal, le comte Dorsenne a été obligé d'envoyer commander à Ciudad-Rodrigo le général de brigade Barrié. Le général Reynaud, qui commandait dans la place, a eu l'extrême imprudence d'en sortir sans nécessité avec quatre dragons; il a été pris par la bande de D. Julian qui rôdait dans les environs. Sur un autre point de la même frontière, il s'est passé des événemens dont les résultats fâcheux sont également dûs à une confiance trop aveugle dans son propre courage, à une imprudente témérité, à un défaut de surveillance et de précaution qu'on a tant de fois reprochés à nos braves Français. Ces événemens sont retracés dans la lettre suivante, adressée au prince-major-général:

Au quartier-général de Séville, le 2 novembre 1811.

Monseigneur, l'événement dont me rend compte le général comte d'Erlon, commandant le 5e corps, dans ses rapports des 28, 29 et 30 octobre, est si honteux, que je ne saurais comment le qualifier.

Le général Girard, après avoir dispersé le corps espagnol du général Castanos, avait poussé jusqu'à Cacérès, où il était depuis le 13. Il avait ordre de se rendre le 22 à Mérida; il crut cependant devoir rester à Cacérès jusqu'au 26; enfin il en est parti pour venir coucher

le 27 à Arroyo de Molinos; son quartier-général fut établi dans ce village, ainsi que celui du duc d'Aremberg, commandant la cavalerie légère. On se coucha sans placer aucun poste au dehors ni établir d'avant-garde; cependant le général Girard était prévenu que la division anglaise du général Hill manœuvrait sur la frontière; plusieurs chefs de flanqueurs l'avaient averti que l'ennemi s'approchait en force; son aveuglement et sa présomption furent si grands, que le 27 au soir l'ennemi était déjà dans les premières maisons à demi-lieue de la ville, sans qu'il en eût aucune connaissance. Le 28, la 1re brigade commandée par le général Rémond, était déjà en route et à plus d'une lieue et demie, lorsque le général Hill arriva avec ses troupes jusqu'au logement du général Girard sans qu'aucun coup de fusil eût été tiré. Un bataillon du 34e et un du 40e étaient en ville avec trois pièces d'artillerie légère, et furent ainsi surpris par la négligence de leurs chefs; ces braves prirent cependant leurs armes, se rallièrent rapidement, et perçant à travers l'ennemi, se dirigèrent vers les montagnes, mais non sans perte. Le duc d'Aremberg, colonel du 27e régiment, 15 officiers, dont 2 chefs de bataillon, avec 400 soldats et 3 canons, ont été pris par l'ennemi.

Le général Girard a gagné les montagnes avec la moitié de ses deux bataillons, 500 cavaliers et les aigles des deux bataillons.

Le reste de la division, commandé par le général Rémond, qui était parti une heure avant le jour, est arrivé à Mérida sans avoir rien entendu.

Le général Bron, à la tête du 20e, s'était porté rapidement sur l'ennemi, dès le commencement de l'affaire, et par plusieurs charges il avait aidé à dégager les troupes; mais son cheval ayant été tué sous lui par une balle, il fut pris.

Le général Girard avait avec lui des troupes d'élite, et il s'est honteusement laissé surprendre par excès de présomption et de confiance. Au moment où il était en danger, aucune garde n'était établie; les officiers et les soldats étaient dans les maisons comme en pleine paix. Je vais ordonner une enquête et un exemple sévère.

Aussitôt que le comte d'Erlon fut instruit de cet événement fâcheux, il se porta sur Mérida où déjà les Anglais étaient arrivés; mais ils évacuèrent cette place à son approche. Après ce coup de main, les Anglais sont rentrés en Portugal, suivis par le comte d'Erlon.

Je suis avec respect, monseigneur, de votre altesse sérénissime, le très-humble et très-dévoué serviteur,

Le général en chef de l'armée du Midi,

Signé, maréchal DUC DE DALMATIE.

Un autre évènement qui pour être étranger aux opérations de cette partie de la campagne n'en est pas moins affligeant, est rapporté dans une autre lettre du duc de Dalmatie. Il annonce le suicide du général Godinot. Ce général était arrivé à Séville le 26 octobre. Il était extrêmement fatigué et souffrant d'une ancienne maladie de nerfs, qui souvent le mettait en danger et le plongeait dans une sombre mélancolie. Il se coucha en arrivant. Le matin, à 5 heures, il est sorti de sa chambre, a pris le fusil d'un soldat d'ordonnance, et est rentré chez lui sans être remarqué. Il a lui-même chargé l'arme, et s'est fait sauter la cervelle. Son domestique est entré un instant après, et l'a trouvé étendu sur le carreau. Le coup avait à peine été entendu.

Le suicide a été bien constaté par un procès-verbal.

Le général Godinot était généralement aimé et estimé; je lui étais particulièrement attaché, dit M. le maréchal-duc; on ne lui connaissait aucun motif de chagrin que celui de sa santé altérée par l'effet de ces crises violentes qu'il éprouvait souvent. Il disait assez familièrement qu'il se croyait près de sa fin; on a trouvé dans son porte-feuille un testament fait dans le mois de mai dernier, dans lequel il dispose de ses chevaux, donne des gratifications à ses domestiques, et prescrit de quelle manière son fils doit être élevé. Toutes ces circonstances portent à croire que depuis long-tems il était déterminé à abréger ses jours, si ses souffrances continuaient.

L'Empereur a tenu cette semaine le conseil des ministres et celui du commerce et des manufactures. Dimanche, il y a eu grande parade. La place du Carrousel, sur la partie nord de laquelle s'élève déjà la nouvelle galerie parallèle à celle du Musée, offrait la réunion d'une multitude immense de spectateurs pressés sur la place ou aux fenêtres, sur les toits et sur des établissemens mobiles. Les troupes de toutes armes, dont la plus grande partie était arrivée le matin des environs de Paris, occupaient la place, le quai du Louvre, la rue de Rivoli, la place Vendôme. La garde impériale était stationnée aux Tuileries, les lanciers de la garde sur la place de la Concorde.

L'Empereur est monté à cheval à midi. Il a successivement passé en revue, fait manœuvrer et défiler devant lui plusieurs régimens de ligne et d'infanterie légère, des régimens Suisses et Croates, les grenadiers de la garde hollandaise, les grenadiers et chasseurs à pied, les lanciers, les

dragons, les chasseurs à cheval et les grenadiers à cheval de la garde.

La parade a duré quatre heures, pendant lesquelles les cris de *vive l'Empereur* se mêlaient souvent au son des instrumens guerriers et au bruit des armes. Un autre cri a été souvent aussi proféré : c'est celui de *vive le Roi de Rome*, toutes les fois que les troupes apercevaient cet auguste enfant dans ses appartemens. Le jeune Roi fait tous les jours des promenades en voiture : par-tout la foule se presse sur les pas de son cortége, et cherche à contempler avec une extrême avidité des traits qui rappellent et promettent à-la-fois les plus hautes destinées. S....

ANNONCES.

Cinquante-sixième livraison du *Traité des Arbres et Arbustes que l'on cultive en France en pleine terre*, par Duhamel; *nouvelle édition*, augmentée de plus de moitié pour le nombre des espèces, et dans lequel on a refondu le *Traité des Arbres fruitiers*, du même auteur; rédigée par M. J. L. A. Loiseleur-Deslongchamps, docteur-médecin, et membre de plusieurs sociétés savantes; contenant la description des arbres, l'exposé des caractères du genre, des espèces, des variétés, leur culture, les moyens à prendre pour les naturaliser, le tems de la fleuraison et de la maturité de leurs fruits, les propriétés économiques et médicinales, le lieu natal, l'époque où ils ont été apportés en Europe, et des remarques historiques sur leurs usages chez les peuples anciens; avec des figures imprimées en couleur ou en noir, d'après les dessins peints sur la nature, par MM. P. J. Redouté et P. Bessa, peintres d'histoire naturelle; *publié* par Etienne Michel et Arthus-Bertrand, par livraisons de format in-folio, ornées de six figures en couleur ou en noir. — Livraisons de 1 à 56.

1°. On ne demande aucune avance à MM. les souscripteurs, ils ne paieront qu'en faisant retirer leur livraison chez les éditeurs. (Il y en a jusqu'à présent 56 à jour, et l'ouvrage entier en aura 70 à 80 au plus.) Si la dépense, pour la totalité des livraisons, paraît trop considérable, on prendra des arrangemens qui faciliteront cette acquisition.

2°. Les frais de port et d'emballage sont à la charge des souscripteurs.

3°. Pour que toutes les personnes puissent atteindre à l'acquisition de cet ouvrage, aussi utile qu'agréable, on l'a imprimé sur trois

papiers différens. Le premier, sur beau carré, avec les planches en noir, dont le prix est de 9 fr. par livraison; le second, sur carré vélin, avec les planches imprimées en couleur, dont le prix et de 25 fr.; et enfin le troisième, sur nom-de-jésus, figures imprimées en couleur, 40 fr. par livraison.

4°. Les lettres de demande et l'envoi de l'argent doivent être affranchis.

On souscrit à Paris, chez MM. Etienne Michel, rue des Francs-Bourgeois, n° 12, au Marais; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Œuvres diverses d'Evariste Parny; avec deux figures et musique pour diverses romances. Deux vol. in-18. *Nouvelle édition*, très-bien imprimée, sur très-beau papier. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez A. G. Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168; et chez L. Duprat-Duverger, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 21.

Grammaire polyglotte, française, latine, italienne, espagnole, portugaise et anglaise, dans laquelle ces diverses langues sont considérées sous le rapport du mécanisme et de l'analogie propres à chacune d'elles; par J. N. Blondin, ci-devant secrétaire interprète à la bibliothèque du roi. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 65; Pélicier, libraire, Palais-Royal, galerie de la place, n° 10; Debray, rue Saint-Honoré, n° 168; Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33.

Entretiens d'un père avec ses enfans sur l'Histoire naturelle, par J. F. Dubroca, ancien professeur. Cinq vol. in-12, dont un de planches, contenant 400 figures tirées des trois règnes de la nature. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le Quadrille des Enfans, ou Système nouveau de lecture, avec lequel tout enfant de 4 à 5 ans peut, par le moyen de 84 figures, être mis en état de lire dans toute sorte de livres en trois ou quatre mois; par Berthaud. Un vol in-8°, 84 fig., édition originale acquise des héritiers de l'auteur; avec les 84 fiches en couleur. Prix, 15 fr., et 16 fr. franc de port. Chez le même libraire.

L'auteur a joint à cet intéressant ouvrage l'usage des fiches de différentes couleurs, sur lesquelles sont collés d'un côté la figure, de l'autre le son qui y a rapport. Le livre est plus pour le maître, les fiches plus pour l'enfant; elles deviennent entre ses mains des joujoux instructifs qui l'attachent par les images immobiles.

Ta-Tsing-Leu-Lée, ou les Lois fondamentales du Code Pénal de la Chine, d'après la nouvelle édition imprimée et publiée à Pékin; traduit du chinois en anglais par sir Georges Thomas Staunton, membre de la Société royale de Londres; mis en français par M. Félix Renouard de Sainte-Croix, de l'Académie de Besançon, de la Société Philotechnique de Paris, auteur du *Voyage politique et commercial aux Indes Orientales, aux Phillipines et à la Chine*. Deux vol. in-8°. Prix, 12 fr., et 15 fr. franc de port. Chez Lenormand, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8; Galignani, libraire, rue Vivienne, n° 17; Laloy, libraire, rue de Richelieu, n° 95; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Isaure et Elvire, par Mme Guenard de Méré, auteur d'*Emélie de Valbrun*, etc. Trois vol. in-12. Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez L. M. Guillaume, libr., place St-Germain-l'Auxerrois, n° 41.

Lettres de la marquise de Pompadour. Nouvelle édition, augmentée d'une Notice sur la vie de cette femme célèbre. Deux vol. in-12, imprimés sur papier superfin. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Longchamps, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 35.

Etrennes des Marchands forains, ou Almanach des Foires et Marchés, contenant généralement les foires et marchés de l'Empire français, mois par mois, leur durée et les principales marchandises qui s'y vendent; suivi du tableau de la valeur actuelle des anciennes pièces de monnaies, et du Calendrier pour l'année 1812. Un volume in-24. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez Caillot, libraire, rue Pavée-Saint-André, n° 19.

Histoire romaine de Tite-Live, traduction nouvelle, par Dureau-de-la-Malle, de l'Académie française, traducteur de *Tacite* et de *Salluste*, et par M. Noel, conseiller ordinaire, inspecteur général de l'Université. *Troisième livraison*, composée de la 4e décade, 3 vol. in-8°, papier ordinaire, prix, 18 fr. et 24 fr. franc de port; papier vélin, 36 fr. et 42 fr. franc de port.

La 1re livraison en 4 vol. se vend 24 fr., et 48 fr. sur papier vélin.

Et la 2e livraison en 6 vol. 36 fr., et 72 fr. sur papier vélin.

La 4e et dernière, composée de deux volumes, paraîtra en mars prochain, et alors le prix de l'ouvrage complet en 15 vol. in-8°, avec le texte latin en regard, sera de 90 fr. et 180 fr. pour le papier vélin, sans augmentation malgré l'impôt établi sur le papier.

Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

DE LA SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° DXLIV. — *Samedi 21 Décembre 1811.*

POÉSIE.

LES GRACES VENGÉES.

IMITATION DE MÉTASTASE.

EUPHROSINE, AGLAÉ, THALIE.

EUPHROSINE.

Non, n'espérez pas me calmer :
Un trop juste courroux commence à m'enflammer.
Vénus défend que nous suivions ses traces,
Mais que peut la beauté sans le secours des Grâces ?
Le jour paraît, Vénus a quitté l'orient;
Des célestes palais l'aurore se dévoile :
Nous verrons, nous verrons, si sa fidèle étoile
Étincelle sans nous d'un éclat si brillant.

AGLAÉ.

Ne troublons point le mouvement des sphères.

THALIE.

Notre courroux retarde trop le jour,
Les coursiers du soleil attendent son retour.

Impatiens de franchir les barrières :
L'aube s'éveille, et Vénus nous attend.
Allons apprêter toute chose,
Pigeons amoureux, frein de rose,
Conque marine, il faut...

EUPHROSINE.

Ne vous pressez pas tant.
Quoi toujours avec complaisance
A ses travers nous prêterons les mains?
Des crimes de son fils punissons l'insolence,
Et montrons par notre vengeance
Que nous devons le jour au maître des humains.

AGLAÉ.

Ma sœur, vous a-t-on fait quelque nouvel outrage?

EUPHROSINE.

Écoutez et voyez si je me fâche en vain.
Hier le ciel fut troublé par un affreux orage;
Vous le savez. L'Amour se trouvait en chemin.
Les autans soufflaient avec rage,
La froide pluie entr'ouvrait le nuage.
Dans ce moment il s'égara fort loin.
Enfin par un bonheur extrême
De Chypre il regagna la cour.
J'étais avec Vénus, et Vénus elle-même
Ne reconnaissait plus l'Amour.
De son départ à son retour,
Il était si changé! ses flèches et ses ailes,
Ses cheveux, l'arc et le bandeau;
Autour de lui dégouttaient d'eau.
Pleurant, tremblant, presque sans vie,
Il poussait des cris gémissans,
Il confondait tous ses accens,
Et soudain d'une larme une autre était suivie.
Je vais à lui, je le prends par la main,
Puis des bois de Saba j'enlève une ramée;
La flamme, l'odeur parfumée,
Bientôt remettent l'inhumain
Dans sa chaleur accoutumée.
Je vais par mes soins diligens,
Séchant son front, ses cheveux et ses ailes,
Ses membres étaient si tremblans!

Dans mes deux mains je prends ses mains cruelles,
Je le flatte, je lui souris,
Ecoutez quel en fut le prix.
A peine est-il remis qu'il demande ses armes.
Le perfide! l'ingrat! j'ai vu dans ses regards
Qu'il voulait essayer la force de ses dards;
Et sans redouter mes alarmes,
Il me lance un trait vers le flanc.
Je fuis. Il me poursuit. Cependant je m'échappe,
Il n'atteint point mon cœur; mais à ma main il frappe.

AGLAÉ.

Que fit Vénus dans cet instant?

THALIE.

Elle punit son fils?

EUPHROSINE.

Le punir? au contraire,
Craignant pour lui l'effet de ma colère
Entre ses bras elle le prit,
Le loua, le baisa, puis encore elle rit.

AGLAÉ.

On vous a fait, ma sœur, une cruelle offense.

THALIE.

Il faut pourtant cacher un si juste courroux,
Il est mieux de souffrir en gardant le silence.

EUPHROSINE.

Souffrir sans parler, dites-vous:
Non, je veux en tirer vengeance,
Et le conseil ne me plaît pas,
Qui me dit de souffrir tout bas.
Quand le cruel verse des larmes
S'il nous fait craindre ses rigueurs,
Que feront désormais nos cœurs
Quand il menace de ses armes?

THALIE.

Croyez-vous être seule à souffrir de sa part?

AGLAÉ.

Ah! pensez que pour nous il n'a pas plus d'égard.

EUPHROSINE.

Il peut vous avoir fait injure,
Mais non jamais un outrage pareil.

AGLAÉ.

Ecoutez-moi : fuyant les rayons du soleil,
Un jour je cherchais la verdure
Et le silence des forêts,
Auparavant une onde pure,
A ma bouche altérée avait rendu le frais.
Je m'étendis sur l'herbe, et là je respirais.
Le lieu solitaire, l'ombrage,
Le doux murmure des ruisseaux,
Le bruissement du feuillage,
Le souffle du zéphir jouant sur mon visage,
Les flatteuses erreurs d'un songe gracieux,
A la fin fermèrent mes yeux.
L'Amour n'était pas loin. Il me voit, et sans peine
De roses il forme une chaîne,
S'approche doucement, tourne, et vient me lier
Autour du tronc d'un vieux laurier.
Il s'y prit de telle manière,
Et sut tout conduire si bien
Qu'il partit de ces lieux et je n'entendis rien.
Le sommeil quittant ma paupière,
Et voulant dessiller mes yeux appesantis,
Les secours de mes mains m'avaient été ravis.
Enfin je veux quitter la place
Entre l'effroi, le sommeil, la douleur.
Je me sens retenir, ce qui croît ma frayeur;
Je veux briser ma chaîne. O! surprise; ô disgrâce,
Plus je veux m'affranchir, et plus je m'embarrasse.
Il rit. Je me détourne et reconnais l'Amour
Pour l'auteur d'un si méchant tour.
Combien alors je brûlai de colère!
Je l'appelle méchant, perfide, téméraire,
Il rit. A la fin, ne sachant comment l'apitoyer
Je recourus à le prier.
Je lui donnai cent noms aimables;
Mais vous savez qu'il est des cœurs impitoyables.
Que vous dirai-je, enfin! Hébé vint dans ces lieux
Et brisa mes liens, grâce à la destinée,
Car sans son zèle officieux
Je serais encore enchaînée.

EUPHROSINE.

Des outrages si grands pouvez-vous les souffrir?

AGLAÉ.

Penser à son chagrin c'est encor le nourrir.
Quelquefois le courroux m'enflamme,
Je veux punir l'audacieux,
Et puis il me revient dans l'ame
Qu'il est enfant, et qu'il vaut mieux
User envers lui de clémence,
Et lui pardonner son offense.

THALIE.

Ah! les chagrins qu'il m'a donnés,
Sont plus grands que ceux qu'il vous cause.
Je n'en dirai qu'un seul; mais c'est bien autre chose
Quand ils sont tous examinés.
Au bas de la belle Amathonte,
Où la mer s'introduit, et qu'un rocher surmonte,
J'étais avec la ligne et l'hameçon,
Tâchant de prendre du poisson.
Le front de ce rocher superbe,
Domine sur les eaux que son œil voit couler;
A mes côtés l'Amour jouait sur l'herbe,
Je ne voulais pas le troubler.
Le traître vit ma confiance
Il sut en abuser, un buisson était près,
De dictames fleuris. Il y cache des traits,
Puis à quelques pas de distance,
Parmi les fleurs, sur l'herbe, il étend des filets.
Il achève tout son ouvrage,
Ensuite il crie, hélas! je suis blessé,
De ses petites mains se couvrant le visage.
Mon hameçon est bientôt délaissé.
D'une vîtesse sans pareille,
Je vais à lui savoir ce qu'il avait.
Hélas! je suis piqué par une abeille,
Dit-il, à mon secours! puis il se désolait.
A ces mots la pitié se glisse dans mon ame,
Et vite je cours au dictame.
Mais tandis que je choisissais
Les feuilles les moins avancées,
Je me sentis les mains blessées
Par ses inévitables traits.

L'ingrat bientôt passa des pleurs au rire,
Et dit : voilà tout ce que je désire,
Je suis déjà guéri. Regardez. Voyez-vous?
Sa joue était fraîche et vermeille,
Je la croyais blessée, est-il ruse pareille?
Rien ne pourrait vous peindre mon courroux.
Je le poursuis pour en tirer vengeance.
Mais le trompeur, dans nos combats,
Me fuit, fait mille tours et dirige mes pas
Vers les piéges cachés. Dans mon impatience
Je le poursuis encor. Mon pied se trouve pris;
Ma colère s'accroît et mon courage augmente,
Je rompis les filets, tant je me débattis.
Je l'aurais joint; mais quand je me tourmente
Pour sortir d'embarras, en riant il s'enfuit,
Et me laisse en partant la honte et le dépit.

EUPHROSINE.

Et vous me conseillez de garder le silence?

THALIE.

Je hais l'Amour autant que vous le haïssez,
Je voudrais en tirer vengeance,
Mais comment faire? je ne sais.
Il est sans foi, sans indulgence,
Sans respect, sans pitié. Mais mon mal est commun,
Le craindre et le souffrir est le sort de chacun:
Partager les malheurs de tant de cœurs ensemble
Peut les adoucir, ce me semble.

EUPHROSINE.

De mon courroux l'Amour n'est pas l'unique objet.
Un tel rival serait peu redoutable;
Des fautes de son fils Vénus se rend coupable,
De tous nos maux elle est le seul sujet.
Encor ses offenses dernières
Pourraient me paraître légères
Sans le souvenir du passé.

AGLAÉ.

Lequel?

EUPHROSINE.

Lequel? vous demandez encore,
Quel pouvoir le destin nous a-t-il donc laissé,
Le ministère enfin dont le ciel nous honore?

AGLAÉ.

D'accorder les mortels entr'eux
Et de tâcher qu'ils soient heureux.

THALIE.

De calmer la colère et d'éteindre la haine.

AGLAÉ.

Nourrir la paix, maintenir l'amitié.

EUPHROSINE.

Vénus veut de son fils étendre le domaine,
Et ne nous met point de moitié.
Seulement elle veut que nous soyons complices
Des crimes de son fils et de ses injustices,
Tantôt dirigeant un coup-d'œil,
Ordonnant un souris, vous verriez sur la terre,
Et la violence et le deuil,
Et l'infidélité compagne de la guerre.

THALIE.

Il est trop vrai; mais que pouvons-nous faire?
Et quel moyen de nous venger?

EUPHROSINE.

J'en connais un qui peut nous satisfaire,
Mes sœurs, c'est à vous d'en juger.
Ecoutez-moi, d'attraits si Vénus est parée,
De qui tient-elle tous ses dons?
Sans nous serait-elle honorée?
Ah! vengeons-nous, puisque nous le pouvons.
Ensemble formons une belle,
Dont les attraits plus séduisans
Otent à Vénus tout l'encens
Qu'elle obtient chaque jour de la troupe mortelle,
Et dont toutes les qualités
Surpassent encor les beautés.
Qu'elle unisse à-la-fois la grâce à la décence,
La douceur à la majesté;
Que ses talens égalent sa naissance,
Et qu'en elle l'esprit se joigne à la bonté.

THALIE.

Y pensez-vous, ma sœur, et pouvons-nous encore
Disposer de tant de bienfaits?
La souveraine qu'on adore
Les déploie aux yeux des Français.

Ah! vous savez, sans que je vous le dise,
Les soins que nous avons prodigués à Louise
Quand chaque jour autour de son berceau
Nous lui donnions quelque charme nouveau.

EUPHROSINE.

Oui, nous avons fait voir, en marchant sur ses traces,
Que la France n'est pas le seul pays des Grâces.
Maintenant de Vénus abandonnant la cour,
Nous pouvons à loisir nous venger de l'Amour.

Il est un Roi dont la naissance
Ne date encor que d'un printems,
Et qui du monde entier fait l'unique espérance,
Suivons ses pas dans tous les tems.
O Roi de Rome, avant que le courage,
Mette dans tes mains son flambeau,
Tu jouiras des trésors de ton âge;
Comme l'amour tu seras beau;
Meilleur que lui, tu plairas davantage.
Tous deux vous êtes fils et des Dieux et des Rois,
Mais l'Amour connaît-il la justice et les lois?
Souvent ce dieu, dans son humeur légère,
Fait le tourment des cœurs qu'il a vaincus;
Il gardera les défauts de sa mère,
Quand de la tienne en toi brilleront les vertus.

Par Mlle Sophie de C.......

LES PARJURES ET LES SERMENS.

A DÉLIE. — Romance.

Si je jure qu'à ma faiblesse
La raison succède à son tour,
Que je vous revois sans amour,
Que votre absence est pour moi sans tristesse;
Que désormais vous ne m'entendrez pas
Vous accuser des peines que j'endure;
Regardez-moi... Soudain, hélas,
Je sens que j'ai fait un parjure.

Mais si j'ose peindre l'ardeur
D'un amour délirant, extrême;
Si ce mot trop vrai, *je vous aime*,
Dans un soupir s'échappe de mon cœur;
Si je vous dis qu'un moment d'espérance
Me paye assez d'un siècle de tourmens;
Ah! mes yeux vous l'ont dit d'avance,
Il n'est pas besoin de sermens.

Portant aux pieds d'une autre belle
Un cœur par vous trop rebuté,
Si je jure par sa beauté
Qu'il l'aime seule et ne veut aimer qu'elle,
Que cet amour sera jusqu'au trépas
De mon bonheur la source unique et pure,
Je pense à vous... Soudain, hélas,
Je sens que j'ai fait un parjure.

Mais quand votre aimable souris
Semble encourager ma tendresse,
Si je dis que d'une déesse
Les doux baisers seraient d'un moindre prix;
Qu'un autre amour, vos rigueurs, ni l'absence,
N'éteindront point l'amour que je ressens;
Ah! mes yeux vous l'ont dit d'avance,
Il n'est pas besoin de sermens.

EUSÈBE SALVERTE.

AU JEUNE ALFRED REGNIER.

Un Alfred, brillant dans l'histoire,
Fut législateur et guerrier :
Dans quinze ans à tes vœux la gloire
Ouvrira ce double sentier.
De tes aïeuls, l'un (1) à la France
Donne son sang et ses exploits;
L'autre (2), noble organe des lois,
Toujours veille pour l'innocence.

(1) Le maréchal duc de Tarente.
(2) Le grand-juge, duc de Massa.

Heureux enfant, tu choisiras.
Mais de Thémis, mais de Pallas
Le front est quelquefois sévère;
Pour l'adoucir, tu leur diras :
Mesdames, regardez ma mère.

ÉVARISTE [illegible].

ÉNIGME.

En tout tems, en tout lieu, comme l'on me consulte,
Il convient qu'en tout tems, en tout lieu, je sois juste,
Et quand je n'obtiens pas cette perfection,
En moi c'est un défaut d'organisation.
Je marche avec mes sœurs tellement divisée,
Que par celle qui suit je suis toujours chassée.
Il se peut que souvent on me voie arriver,
Ainsi qu'on me voit fuir, sans beaucoup m'observer.
Prends-y garde pourtant! dans ma course légère,
S'il se fait que pour toi j'arrive la dernière,
Tu me redoutes lors avec trop de raison,
Et je répands le deuil dans toute ta maison.

S........

LOGOGRIPHE.

Dans le palais des rois de la seconde race,
Si j'occupai jadis une éminente place;
Sans mentir à présent, je pourrais me vanter,
En France, d'en avoir trente mille à compter.
Donnera qui pourra de mon nom l'origine,
Ouvrage mal aisé plus qu'on ne l'imagine,
Pour faire de ses pieds les transpositions,
Je vais pour un instant quitter mes fonctions.
Si tu connus, lecteur, le comte de Lignole,
Tu trouveras en moi, sois sûr de ma parole,
Ce qu'il cherchait d'abord, lorsqu'il faisait des vers;
Un fluide léger qui remplit l'univers;
Le saint qui pour sacrer un monarque de France
Reçut du ciel un suc qui doit être fort rance,

Si, comme l'ont écrit et Dupleix et Velly,
Il a jusqu'à ce jour dans l'ampoule vieilli;
La fureur d'un instant; ce mois où la nature
Reprend avec éclat sa brillante parure;
Un sujet distingué de l'Empire ottoman;
Un poisson qui nous vient des bords de l'Océan;
Une vierge célèbre, et l'appui salutaire
Que désire ardemment, quand il a su lui plaire,
Fillette qui languit; le nom d'un instrument
Utile au matelot, sur l'humide élément;
Une mesure agraire; un gouffre insatiable
Où parmi des monceaux de rocaille et de sable,
Des trésors enfouis sont perdus pour toujours;
Deux notes de musique; un point qui de nos jours,
Sous les murs de Cadix et sur les bords du Tage,
Il faut en convenir, cause bien du ravage;
Un endroit très-bourbeux, un autre où tous les ans,
Par de rustiques mains de Cérès les présens
Sont battus et vannés; enfin ce feu céleste
Qui brille dans tes yeux; à deviner sois preste.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

MON premier qui se trouve en certaine ordonnance,
D'un peuple fugitif fut aussi la pitance;
Tel qui se croit du pape un premier moutardier,
S'abuse étrangement et n'est que mon entier;
L'écorce du Pérou pour la fièvre efficace,
A mon dernier deux fois dans son être fait place.

Par le même.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Cravatte* (cheval), *cravatte* (soldat), *cravatte* (ornement de cou), et *cravatte* (décoration d'enseigne militaire).

Celui du Logogriphe est *Marbre*, où l'on trouve : *arbre*.

Celui de la Charade est *Grécourt*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

COURS COMPLET D'ÉTUDES POUR LA FIGURE, d'après les plus beaux monumens de l'antiquité et les tableaux des grands maîtres; dessiné par G. REVERDIN, et gravé à la manière du crayon par les premiers artistes de Paris.

QUOIQU'IL ait été publié un grand nombre d'ouvrages pour faciliter à la jeunesse l'étude des beaux-arts, on désirait encore un cours complet qui pût servir de guide et d'exemple dans l'art du dessin. Un ouvrage entrepris dans cette intention, et exécuté avec soin, mérite d'attirer l'attention du public.

M. Reverdin, l'un des bons élèves de l'école de M. David, a conçu le projet de faire paraître une collection de gravures qui, des premiers élémens de la tête, s'élève progressivement jusqu'à la figure entière ou académie, et prépare l'écolier à dessiner facilement et correctement en le familiarisant, pour ainsi dire, avec les plus beaux monumens connus. Un trait pur lui présente l'esquisse, tandis qu'à côté le même objet ombré lui enseigne à finir d'une manière large et soignée.

Cet ouvrage comprendra trois divisions qui pourront être acquises séparément (*). La première, que nous annonçons, renferme douze cahiers, dont les cinq premiers de quatre feuilles chacun, représentent les traits du visage isolément, et les demi-profils sous divers aspects. Les quatre suivans se composent de trois feuilles; on y trouve les profils de l'Apollon du Belvédère, de l'Achille de la Villa-Borghèse, d'Ariane, de la Vénus d'Arles et de l'Antinoüs, des masques d'Apollon, de l'Amour

(*) Chacune des trois parties du *Cours d'études*, est de 36 fr., chez Reverdin, rue du Sentier, n° 15; et chez les principaux marchands d'estampes de Paris.

grec, d'Hercule, de Thalie, de Diane et de la Vénus de Médicis. Les dixième, onzième et douzième offrent les plus belles mains et les plus beaux pieds qu'on ait pu choisir dans l'antique.

La seconde partie de l'ouvrage, déjà avancée, présentera, en feuilles détachées, des têtes moyennes, de grandes têtes, dessinées d'après les tableaux des grands maîtres et d'après l'antique.

La troisième sera composée d'académies, et terminées par deux groupes dessinés d'après les plus beaux monumens connus.

Une suite de belles figures drapées, pourra être substituée à la troisième partie du *Cours d'études*, dans les établissemens où le dessin du nud serait inconvenant.

D'après ce qui a paru dans ce Cours, nous sommes fondés à croire que c'est rendre un service aux parens et aux instituteurs qui veulent donner des principes sûrs et former le goût des élèves, que de leur indiquer cet ouvrage, le meilleur qui ait paru jusqu'à présent.

H. R.

Appendice aux Hommages poétiques a LL. MM. II. et RR., sur la naissance de S. M. le Roi de Rome; publié par J. Eckard.

On a beaucoup loué et beaucoup critiqué le recueil publié par MM. Lucet et Eckard; cela devait être ainsi. Tout livre qui renferme un grand nombre de morceaux écrits par différentes plumes sur le même sujet, doit contenir, si l'éditeur n'est pas entièrement dépourvu de goût, beaucoup de choses excellentes et d'autres moins estimables, ou même tout-à-fait mauvaises; car il est impossible que, quelque soin qu'il apporte dans le choix des objets, le critique le plus judicieux ne se trompe pas quelquefois ou ne se laisse pas déterminer par des motifs souvent très-étrangers au ministère qu'il doit remplir, aux devoirs qu'il s'est imposés. Ici la part de l'éloge a été plus considérable que celle de la critique; nous en avons pour preuve le témoignage favorable que la plu-

part des journaux ont rendu de cette entreprise, ainsi que des deux volumes qui en sont résultés. Si quelques voix se sont élevées par intervalle contre l'ouvrage et contre les éditeurs, on a pu reconnaître aisément les criailleries intéressées de quelque grand homme dont le petit mérite a été mis en oubli, de quelque oracle perdu dans les déserts, qui n'a pas été consulté; enfin de quelque poëte mal intentionné, *malevoli poëtæ*, mécontent du lot de gloire qui lui est échu en partage. Il est tout naturel, d'ailleurs, que le choc de tant d'amours-propres froissés produise quelque bruit dans la littérature. Il n'y a rien de si dur, de si intraitable, et qui fasse plus d'éclat que la vanité des poëtes, heurtée par un jugement ou par une critique qui les remet à leur place.

Les cris de la médisance ou de la jalousie sont tombés, le livre reste. Il tiendra désormais un rang honorable dans la bibliothèque de l'homme de lettres, de l'homme d'état, et de l'homme du monde. On se plaira à y retrouver l'expression fidèle de tous les sentimens dont fut agité le cœur des Français à une époque également intéressante pour la génération actuelle et pour celles qui doivent suivre. Il attestera le zèle et l'amour des peuples pour un héros objet de tant et de si justes hommages. La poésie n'a été que l'organe de la reconnaissance nationale. Dans ces grandes occasions le Parnasse est l'écho de la voix publique; il est l'asile de toutes les renommées qui viennent s'y rendre à-la-fois, comme pour se faire entendre de plus haut à l'univers.

On avait observé, avec raison, que le recueil de MM. Lucet et Eckard n'était pas aussi complet qu'il pouvait l'être. Il manquait à cette couronne poétique quelques fleurons dont l'absence se faisait remarquer. Ce vide était facile à remplir. M. Eckard, sans être arrêté par les dépenses très-considérables que lui a causées son entreprise, et ne voyant que le devoir d'un éditeur qui croit n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire, a publié un supplément aux deux volumes déjà mis en lumière. Quelques morceaux lui étaient, si je puis m'exprimer ainsi, désignés d'avance par le doigt judicieux de la critique; il ne les a pas oubliés. L'occa-

sion étant favorable, il a donné place à quelques autres poëtes qui ne se plaindront pas du voisinage.

Nous allons examiner les plus remarquables des onze pièces qui composent ce supplément. La première est une ode ou plutôt un dithyrambe de M. d'Avrigny. Le début a de la pompe et de la majesté. Quelques lecteurs se sont plaints de ne pas le comprendre assez facilement. Ils n'aiment pas que les premiers nominatifs de la phrase soient rejetés, l'un au quinzième vers et l'autre au quatrième.

Ils disaient dans leur vain délire,
« Que de sa cime altière il touche jusqu'aux cieux,
» Que la terre à ses pieds l'admire,
» Le cèdre qui toujours superbe, audacieux,
» Calme au milieu de la tempête,
» Des vents déchaînés sur sa tête
» Brave l'effort séditieux;
» Les ans n'épargneront que *son nom* et sa gloire,
» Et les mortels un jour tout pleins de sa mémoire,
» Chercheront des forêts le fier dominateur.
» Quel jeune rejeton, digne de sa naissance,
» Viendra du cèdre roi dans toute sa puissance,
» Rendre à la terre en deuil l'ombrage protecteur?.. »

Ainsi du héros de la France,
Les fougueux ennemis se perdaient dans leurs vœux, etc.

Le poëte représente ensuite la France prosternée au pied de *nos* autels. Il la fait parler en strophes mesurées, et le discours qu'il met dans sa bouche est une ode ou plutôt un hymne véritable. Il représente la nouvelle Clotilde

Le souris sur la bouche et les pleurs dans les yeux:
Elle étend vers le ciel, au moment d'être mère,
Ces mains qui tant de fois de leurs bienfaits pieux
Ont prévenu l'humble misère.

Cette strophe est pleine d'agrément; les derniers vers, sur-tout, sont très-heureux. Le premier rappelle ce

passage qui a été admiré par tous les connaisseurs dans le dithyrambe du jeune Lavigne :

> Et sur ces traits souffrans où la beauté respire,
> Le souris maternel brille parmi des pleurs.

La strophe suivante, de M. d'Avrigny, ne répond pas à celle que nous venons de citer.

> Dieu juste ! *qui plus qu'elle eut droit aux dons heureux*
> *Qu'assurent aux vertus tes* promesses fidèles ?
> *Qui plus que le héros* digne objet de ses vœux,
> Règne protégé par tes ailes ?

L'oreille ne se familiarise pas aisément avec des sons aussi durs que ceux des premiers vers. Nous ne croyons pas qu'on puisse dire : *Qui plus que ce héros règne ?* On ne règne que d'une manière absolue, le sens du verbe *régner*, pris dans son acception ordinaire, n'admet pas de comparaisons à moins qu'elles ne soient déterminées par un adverbe ou par une phrase équivalente. On dit : régner plus ou moins glorieusement, avec plus ou moins de prudence.

Le poëte se relève dans les strophes suivantes, qui présentent de beaux rapprochemens.

> A peine en son printems, mais déjà sans rival,
> Il s'élançait, armé de ta foudre brûlante ;
> Les Alpes, sous les pas d'un nouvel Annibal,
> Abaissaient leur cime tremblante.
> Bientôt loin de mes bords à ta voix entraîné,
> Des Français dans *Massoure* il *court* venger la cendre.
> Le Jourdain tressaillit, et le Nil étonné
> Crut *encor* revoir Alexandre.

Encore revoir, forment un pléonasme ; *revoir* dit tout. En général, la fin de cette espèce d'ode ou d'hymne, comme on voudra l'appeler, nous paraît inférieure à ce qui précède. On y trouve cette singulière image :

> Tous les cœurs étonnés *ne sont plus qu'un faisceau*
> Que réunit ta main puissante.

La seconde partie de ce chant dithyrambique pèche par les longueurs. M. d'Avrigny reprend tous ses avan-

tages lorsqu'il célèbre l'heureux instant de la naissance du Roi de Rome. Ce morceau est plein d'éclat et de poésie. Nous y avons remarqué un trait charmant :

Dans la commune ivresse,
L'infortune elle-même a retenu ses pleurs.

Voici de quelle manière commence la deuxième ode :

DEP. DE LA SEINE. 5.

Dans les cœurs palpitans d'une illustre famille,
Dans ses yeux attendris quelle espérance brille !
Lorsqu'éprouvant ces maux que l'amour rend si doux,
Vierge naguère encore, au lit de l'hyménée
Par Lucine enchaînée,
Une épouse, d'un fils va doter son époux.

Ce début pourrait nous dispenser d'un plus long examen. Cette espérance *qui brille* dans les cœurs palpitans, cette épouse qui *dote* son époux d'un fils, sont des métaphores tellement dépourvues de justesse, qu'elles paraissent d'abord annoncer un écrivain sans expérience, un poëte sans vocation ; cependant cette pièce est signée de M. André Murville. Nous ne reconnaissons pas la plume qui a tracé les belles scènes d'*Addelazy et Zuleima.*

La troisième strophe contient ces vers :

C'est là que la victoire et la paix consolante,
Qui l'atteint tôt ou tard en sa marche plus lente,
Reçoivent dans leur sein le plus cher des dépôts.

Qui l'atteint tôt ou tard est horriblement dur. L'auteur nous devrait ici une petite explication. Comment la paix avec sa *démarche plus lente* peut-elle atteindre la victoire ? Sans doute comme la tortue de la fable, en ne s'amusant pas en chemin. Cette image, naturelle et vraie dans La Fontaine, qui parle d'un lièvre et d'une tortue, nous semble un peu burlesque dès qu'il s'agit de la paix et de la victoire.

Il faut rendre justice à M. Murville, nous avons trouvé dans son ode des vers qui caractérisent d'une

Mm

manière singulièrement énergique la situation actuelle de l'Angleterre.

L'Anglais dont un héros *a comprimé l'essor*,
Et qui voit *sur* son île *en sa détresse urgente*
Sa richesse indigente
Enfler ses magasins et tarir son trésor.

Ces deux derniers vers renferment en substance tout ce que M. de Montgaillard a développé dans une brochure in-8°, avec beaucoup de sagacité, de méthode, et quelquefois de prolixité.

La troisième ode ne présente à la critique ni grandes fautes dans le style, ni grandes beautés. La composition nous en paraît bizarre. L'auteur, M. Delrieu, fait descendre *aux enfers* le héros dont il célèbre les vertus. Il ébranle les voûtes de l'Elysée, l'entrouvre, et fait apparaître le Destin :

C'EST LE DESTIN. Sa voix a l'éclat du tonnerre,
Il presse sous ses pieds le globe de la terre,
Une urne est dans ses mains.

Nous ne concevons guère comment le Destin presse le globe de la terre sous ses pieds lorsqu'il se présente dans les Champs-Elysées. M. Delrieu n'ignore pas, sans doute, que les anciens plaçaient leur Tartare dans le centre du globe que nous habitons. Ici la position du DESTIN nous paraît très-difficile à déterminer, à moins que le poëte ne l'ait voulu représenter la tête en bas, les pieds en haut; en effet, il pourrait alors presser sous ses pieds la terre et non pas encore le globe de la terre. D'ailleurs cette suspension a quelque chose de merveilleux, de pittoresque, qui peut plaire à l'imagination d'un poëte ou d'un artiste. Un poëte l'a rendue, nous la proposons aux peintres. Il est encore assez extraordinaire que l'auteur fasse descendre le Destin du haut de l'Olympe au fond du Tartare. Il était plus naturel de transporter la scène dans le palais même du Destin. C'est peut-être parce que nul n'est prophète chez soi, que M. Delrieu n'a pas jugé à propos d'en agir ainsi.

Nous ferons ici une observation que la lecture de ces pièces de vers amène à chaque instant : c'est que tout cet appareil mythologique, déjà si usé par les poëtes anciens et modernes, semble plus petit, plus mesquin, plus misérable encore dans des sujets qui doivent se recommander par leur gravité, leur décence et leur noblesse, à l'attention des lecteurs. Nos poëtes n'ont-ils pas à leur disposition de véritables trésors dont l'éclat fait pâlir tout ce clinquant suranné ? Ne peuvent-ils pas associer à la majesté du trône, à la grandeur du héros qui l'occupe, la pompe et la majesté d'une religion véritablement imposante, et qui seule a établi une véritable alliance entre la terre et les cieux, entre Dieu et les hommes ? Ne se lassera-t-on jamais de poursuivre nos yeux, de fatiguer nos oreilles de ces éternelles représentations des divinités mensongères, d'un Olympe souvent ridicule ? Verra-t-on toujours figurer sur nos théâtres, dans nos livres, dans tout ce qui nous environne, Mars, Hercule, Vénus, Jupiter, le Destin, et tous les personnages fabuleux de la Grèce crédule, de Rome superstitieuse ? L'exemple de plusieurs poëtes distingués qui n'ont pas été chercher hors de leur patrie et de leur siècle un merveilleux tout-à-fait inconvenant, ramènera sans doute le troupeau des imitateurs, *servum pecus*, dans la bonne voie, dans le chemin de la raison et de la vérité.

Nous voici entraînés un peu loin du recueil dont nous avons à rendre compte ; nous y reviendrons sans transition.

Une ode de ce recueil sur laquelle nous nous arrêterons avec plus de plaisir que sur les dernières dont nous venons de parler, est celle de M. Soumet. Cette ode a de l'éclat, du coloris ; quelques strophes contiennent de fort beaux vers. Nous sommes forcés de convenir que ces éloges ne sauraient s'appliquer à la première. La voici :

En nuage embaumé l'encens vole et s'exhale,
L'autel s'orne de fleurs ; la cloche baptismale

A promis à la terre *un habitant nouveau.*
Quel est ce jeune enfant *que Lutèce contemple?*
Et *sous les portiques* du temple
Quelle voix a chanté *les hymnes du berceau?*

Les quatre consonnances nasales du premier vers produisent un effet désagréable à l'oreille. Le poëte, parmi toutes les circonstances qui pouvaient annoncer le grand événement célébré par sa muse, choisit justement la plus petite, celle qui doit se présenter la dernière à l'imagination. Il voit d'abord *fumer l'encens! l'autel s'orne de fleurs.* Cette circonstance est encore trop peu importante et exprimée d'une manière trop vague, où est cet autel? par quelles mains est-il orné de fleurs? *La cloche baptismale,* il ne s'agit pas encore de baptiser le royal enfant, mais de rendre grâce au ciel de sa naissance. Un *habitant nouveau,* c'est ce que l'on dirait en parlant d'un enfant vulgaire, du fils d'un bon bourgeois. *Que Lutèce contemple,* quoi! Lutèce contemple cet enfant avant que le bruit du canon ou des cloches ait annoncé qu'il voit la lumière! on me le montre exposé aux regards de Lutèce avant d'avoir représenté son auguste père arrêtant sur lui ses regards pleins de l'ivresse du bonheur! Cette circonstance n'est pas ici à sa place. *Sous les portiques du temple,* nous ne croyons pas qu'il arrive souvent de chanter *sous les portiques* du temple, mais bien sous les voûtes, dans l'intérieur du sanctuaire. *Les hymnes du berceau,* cette expression est maniérée. Elle appartient à cette école moderne plus jalouse de briller par le faste des mots que par la sagesse des pensées et la vérité des images.

La seconde strophe n'est pas plus que la première à l'épreuve d'un pareil examen, elle commence ainsi :

Tout-à-coup l'air frémit, l'airain s'allume et gronde.

Le frémissement de l'air n'est pas encore la première chose qu'il fallait exprimer. Le retentissement du canon doit le précéder et non le suivre. C'est une vérité physique qui n'a pas besoin de démonstration.

Au pied du fils des rois tombent les rois du monde.

Il n'y a pas d'opposition bien sensible entre le fils des rois et les rois du monde. Ces rois qui ont un fils sont également des rois du monde, de sorte que l'auteur a dit contre son intention que les rois du monde tombaient au pied de leur fils. La recherche ambitieuse des phrases est toujours voisine de l'obscurité.

Toutes les strophes qui suivent ces deux premières se recommandent plus ou moins par des beautés supérieures; Nous en citerons une comme exemple d'une très-belle comparaison :

. . . .
Déjà Napoléon lui-même
Entre ses bras vainqueurs le montre à ses héros.
Tel un aigle quittant sa roche hospitalière
Emporte ses aiglons dans les champs de lumière;
Fier il les accoutume à l'empire du ciel;
Et traversant des airs la foudre étincelante
Les montre à la foudre brûlante,
Qui doit être soumise à leur vol immortel.

Plus loin le poëte met dans la bouche de Rome personnifiée ce vers qui nous parait sublime :

J'avais perdu mes Dieux, il me donne son fils.

La cinquième ode est adressée à la garde impériale, M. Barjaud en est l'auteur. On en a déjà rendu compte dans ce journal en faisant l'analyse du recueil entier des odes de ce jeune poëte.

Nous avons remarqué ces vers très-poétiques dans le dithyrambe de M. Dupuy-des-Islets :

Ressuscitant l'éclat de nos fêtes magiques,
Vienne brillante sœur du superbe Paris
De chiffres enflammés décore ses portiques,
Orgueilleux des beaux noms de deux époux chéris.
Partout l'illusion promène ses prestiges;
Et couronnant de feux son front enorgueilli
Sur ses vieux fondemens tout peuplés de prodiges
Le Capitole a tressailli.

La dernière pièce française dont nous ayons à entre-

tenir nos lecteurs, est un chant lyrique imité du poëme de M. Lemaire. C'est faire le plus grand éloge de cette copie, que de dire qu'elle est souvent digne de l'original.

En voyant une collection si nombreuse de poëmes, d'odes, de dithyrambes, de stances sur le même sujet, il se présente une question toute naturelle. Parmi tant d'auteurs déjà connus ou entièrement ignorés, qui sont entrés en lice dans un concours public ou qui ne s'y sont pas présentés, lequel a le mieux réussi? Quel est l'ouvrage auquel les Muses elles-mêmes donneraient la préférence, si elles avaient un choix à faire? Ici nous devons observer que l'avis des uns ne sera pas celui des autres, et que tel qui se croira infaillible dans son jugement sera récusé par tel autre, non moins intrépide dans la bonne opinion qu'il a de son goût et de son esprit. C'est sur-tout dans les controverses littéraires qu'il est difficile de concilier toutes les opinions. Sans prétendre donner la nôtre comme la mesure sur laquelle chacun doit régler la sienne, si nous étions consultés sur ce sujet, nous répondrions hardiment que la palme appartient de droit à ce même M. Lemaire dont nous parlions à l'instant. Nous ne craignons pas de soulever contre nous toutes les muses françaises en prétendant qu'une seule muse latine a remporté sur elles une victoire pleine et entière. S'il y avait réclamation de leur part, l'examen des pièces du procès ne ferait sans doute que donner à notre cause un degré de bonté et d'intérêt de plus. Il nous serait facile en effet de prouver qu'aucun poëte français n'a su réunir comme M. Lemaire tous les charmes de la pensée et toutes les grâces du style, que lui seul a fait contraster d'une manière toujours heureuse les tableaux les plus sublimes avec les images les plus riantes, que seul il a constamment gardé dans ses vers cette sage mesure qui retient les écarts d'une imagination trop prompte à s'enflammer, et qu'enfin il a su choisir mieux que personne un cadre assez étendu pour donner à son sujet tous les développemens convenables, et assez resserré pour qu'on pût saisir d'un coup-d'œil la beauté de

l'ensemble et les justes proportions de chacune des parties. Voici son début.

Undè pio strepitu, templorum è turribus altis,
Æra cient populos ad limina sacra ruentes?
Undè tot insoliti tolluntur ad æthera cantus,
Et stant votivis cumulata altaria donis?

Il était impossible de mieux entrer dans son sujet. Nos lecteurs ont remarqué le mouvement et l'harmonie de ces premiers vers. Quelle grâce et quelle heureuse hardiesse d'expression dans ceux que nous allons citer!

Cœptas perge preces (tibi munia prima precari),
Ut Mariæ fecundi abeant sine pondere menses,
Nullaque maturæ fastidia sentiat horæ.

Si nous voulons un exemple de la plus haute poésie, nous le trouverons dans les vers suivans :

Gallia, tolle caput! jam surgunt aurea verè
Tempora; plaude tibi; te vastis ardua ramis
Protegit, et primam generoso è stipite prolem
Arbor agit, longos quæ duratura per annos
Ventorum immotâ ridebit fronte furores.

Quelle charmante peinture que celle de la jeune fille des Empereurs s'instruisant à l'amour maternelle en prodiguant des soins pieux aux enfans des pauvres!

Rex et pater optimus idem
Te matrem esse jubet puerorum matre carentum
Ut, dùm pauperibus spargens solatia dunis
Virgineo infantes miseros solabere vultu,
Virgineum pectus materno assuescat amori.

Ce sujet si heureux présentait de lui-même le rapprochement le plus flatteur. M. Lemaire ne l'a pas négligé.

O Mariæ geminum jubar, ô fax alma salutis!
O cultum semper nomen semperque colendum!
Hæc cœlo regina micat; micat altera terris.

Le poëte, loin d'être fatigué en arrivant au terme de sa

course, paraît reprendre une nouvelle ardeur et de nouvelles forces.

Sequana Danubiusque simul concordia tandem
Agmina lympharum sub eôdem sidere volvant,
Immunique ferant commercia libera ponto :
Et jam fraternis gaudentes fluctibus urnas
Defendant aquilæ, sociato fulmine, junctæ :
Atque olim assuetæ grandi terrere volatu,
Romulidamque gravi imperio vexare, quietum
Nunc foveant amplexæ alis victricibus orbem.

La poésie n'a jamais exprimé, à ce qu'il nous semble, de plus grandes idées en plus beaux vers. Le défaut d'espace nous empêche de parler des pièces latines de MM. Tesseidre et Seryeis. Nous y avons reconnu beaucoup de mérite, particulièrement dans celle de M. Tesseidre. B.

LES PROJETS DE BONHEUR.

NOUVELLE.

J'AI connu dans mes voyages un jeune homme nommé Eugène de Croizerolles ; il m'a lui-même raconté son histoire, et comme dans ce récit il n'y avait rien à gagner pour son amour-propre et pour sa fortune, je crois qu'il m'a dit la vérité. Si l'intérêt et l'orgueil étaient bannis de la terre, les hommes ne se donneraient pas la peine de mentir.

Eugène de Croizerolles avait vingt ans, une imagination très-vive, et beaucoup d'esprit naturel. Ses parens ne lui avaient laissé qu'une fortune très-modique ; il vivait à la campagne, dans sa petite terre située aux environs de Moulins. Eugène dans sa solitude faisait souvent des *châteaux en Espagne ;* c'est la richesse du pauvre, et cette richesse a bien son prix. Un jour qu'il avait passé quelques heures à la chasse aux environs d'une terre superbe dont le propriétaire, riche financier, habitait la capitale, il promenait un œil d'envie sur les bois magnifiques, sur les belles avenues de la demeure du financier. « Quel dommage, se disait-il, que je n'aie pas cinq à six cent mille francs ! Cette belle terre est à vendre, j'en ferais sur-le-

champ l'acquisition, et dès qu'elle serait à moi.... Voyons, que ferais-je, s'il me tombait des nues trente mille livres de rente? J'irais d'abord demander en mariage ma jolie petite cousine Emilie d'Orfeuille. Nous nous aimons depuis deux ans; notre pauvreté seule s'oppose à notre bonheur. Plus d'obstacle, je suis riche pour Emilie et pour moi. Il me vient une idée, ajoute-t-il en souriant, oui, cela serait fort plaisant! j'épouse ma petite cousine, sans lui parler de mon beau château; elle me croit toujours le pauvre Eugène. Au jour fixé pour la conduire chez moi, je pars avec elle dans une voiture très-simple, le soir, assez tard, et par des chemins détournés. Elle croit venir habiter ma petite terre, et ne m'en aime pas moins. Tout-à-coup elle voit ces belles avenues magnifiquement illuminées; des lampions de toutes les couleurs dessinent agréablement les contours de ce beau château. Quelle surprise! quelle admiration! Emilie se croit transportée dans le palais des fées; elle me fait mille questions, et je ne réponds rien. Enfin la voiture s'arrête. Deux laquais, en livrées du meilleur goût, viennent nous aider à descendre. Emilie me questionne de nouveau: je suis muet. Je la fais entrer dans un salon somptueusement meublé, et je me place auprès d'elle sur une ottomane. Elle jette un regard d'étonnement sur tout ce qui l'environne. — Où sommes-nous donc enfin? — Chez toi, ma chère amie. — Chez moi? vous êtes fou, mon cher Eugène. — Ce château? — Il est à toi; je te le donne. — Quelle extravagance! où sont les maîtres de cette maison? nous devons au moins les saluer. — Alors je la prends par la main et la conduisant vers une glace: les voilà, lui dis-je, en faisant une profonde révérence à son image et à la mienne. Dans ce moment un laquais vient annoncer que le souper est servi, nous passons dans un salon à manger, peint avec beaucoup de goût, et dans lequel nous attend un excellent souper. La surprise d'Emilie est au comble quand elle ne voit que deux couverts mis; mais comme elle a voyagé et que mon cuisinier est habile, son étonnement ne l'empêche pas de manger de très-bon appétit. Au dessert, les domestiques sont congédiés. Je raconte alors à ma chère Emilie, par quel bonheur inespéré je me trouve en possession de cette belle terre. Elle croyait n'avoir épousé que le pauvre Eugène, et tout-à-coup elle se voit dame de château. Quelle joie! quelles caresses! quelles expressions de reconnaissance et d'amour! que nous serons heureux! » Dans le moment où le bon Eu-

gène achevait ce discours, son chien tombe en arrêt, il arme son fusil, tue une perdrix, et après avoir fait une chasse fort heureuse, il rentre dans son modeste ermitage.

A peine avait-il soupé, qu'on lui apporte une lettre timbrée de Paris. Eugène n'avait pas beaucoup de relation avec les habitans de la capitale; cette lettre le surprend, il l'ouvre et lit ce qui suit :

« J'ai longtems été chargé, monsieur, des affaires de M. de Croizerolles, habitant de la Martinique, et votre parent. Cet homme respectable, dont vous ignoriez peut-être l'existence, avait formé depuis long-tems le projet de réaliser sa fortune et de venir se fixer en France. Déjà ses fonds étaient déposés entre mes mains; j'attendais le moment de son arrivée pour les lui remettre à lui-même, lorsque je viens d'apprendre qu'il est mort dans la traversée. Il ne laisse ni femme ni enfans, et son testament donne toute sa fortune à ses parens du Bourbonnais, dont vous êtes, je crois, l'unique rejeton; cette fortune se monte à sept cent mille francs que j'aurai l'honneur de vous remettre, lorsque vous voudrez bien vous présenter chez moi, muni de cette lettre et des papiers qui attestent que vous êtes l'unique héritier de la famille Croizerolles. Je vous prie, monsieur, de partir sans retard, et de me croire votre dévoué serviteur. ROBERTIN, *notaire.* »

Celui qui pourrait peindre la joie extravagante d'Eugène serait un habile peintre. Toutes ses espérances se réalisent dans un instant; ce rêve de son imagination n'est plus un rêve; ses illusions de bonheur ne sont plus des illusions: Partons, dit-il, partons; allons annoncer cette bonne nouvelle à ma chère Emilie.... Mais non, cela n'est pas possible. Emilie est à Clermont chez sa tante; il faut un jour pour aller, un jour pour revenir, et les préparatifs du voyage.... Voilà trois jours de retard, et l'on m'enjoint de partir sur-le-champ..... Ecrivons lui..... encore moins; ce serait lui ôter le plaisir de la surprise. Il vaut mieux partir sans délai pour Paris; je ne ferai que toucher barre, je recevrai mes sept cent mille francs, j'acheterai la belle terre du financier; je reviendrai sans dire un mot de cette aventure; j'irai sur-le-champ demander ma petite cousine en mariage, et la noce finie, je la conduirai dans mon..... dans son château. Ah! de quelle félicité nous allons jouir! Comme nous nous aimerons! A notre bonheur nous ajouterons encore le bonheur des autres. Nous ferons tout le

bien que nous pourrons. Faire du bien ! faire des heureux ! quelle volupté ! c'est pour cela que l'on est riche.

Eugène ne ferma pas les yeux de la nuit. L'homme le plus sage n'eût pas mieux dormi peut-être. Il est question du bonheur de sa vie toute entière ; un instant vient de changer tous ses goûts, toutes ses habitudes, toute son existence. Il pense à la considération dont il va être entouré, à l'étonnement, à la petite jalousie de ses voisins riches ou pauvres ; il en jouit d'avance. Nous plaindrions les envieux si notre amour-propre n'était plus fort que notre pitié ; mais leurs souffrances sont un hommage qu'ils nous rendent, et nous oublions ce qu'il leur coûte. Eugène d'ailleurs forme des plans fort raisonnables pour son âge ; il règle la dépense de sa maison, de manière à ne manger que son revenu. Il ne recevra chez lui qu'une société choisie, que des gens aimables, instruits, qui sauront tout à la fois lui plaire et lui donner de bons conseils ; car il se rend justice, et quoiqu'il n'ait que vingt ans, il pense qu'il peut exister dans le monde des hommes plus sages et plus éclairés que lui. Il a le projet de demeurer toute l'année dans sa terre et de l'améliorer. Il partagera son tems entre l'agriculture et les lettres ; il aime passionnément la littérature ; il a même dans son portefeuille un certain nombre d'opuscules qui ne sont pas à dédaigner, et que des connaisseurs de Moulins ont applaudis avec un enthousiasme très-vif. Les lettres, l'agriculture, une femme charmante et adorée, de jolis enfans, heureux fruits d'une union si chère, quels élémens de félicité !

Dès le lendemain, il prend la poste à Moulins, et en deux jours il arrive à Paris. Pour la première fois de sa vie, il voyait la capitale. Je ne peindrai point l'effet que produisit sur sa jeune imagination cette vaste étendue d'édifices, ce bruit tumultueux et continuel, cette foule d'équipages qui semblent se multiplier à chaque pas, cette multitude toujours croissante de gens désœuvrés ou affairés que l'intérêt, le plaisir, la curiosité font mouvoir en tout sens. Il va descendre chez M. Robertin qui lui avait donné son adresse ; il lui montre les papiers qui le font reconnaître pour l'unique héritier des Croizerolles, et reçoit toute la fortune du parent qui, après s'être donné bien de la peine dans ce monde, a bien voulu passer dans l'autre pour enrichir un neveu qu'il ne connaissait pas.

Eugène a bonne envie de repartir sur-le-champ pour Moulins ; mais venir à Paris sans voir tout ce que cette

ville renferme de curieux; pour un jeune homme qui a de l'imagination, de l'esprit, du goût pour les arts, cette idée n'est pas supportable. Eugène est bien aise aussi de voir quelques gens de lettres, de montrer son portefeuille; il a même apporté une certaine comédie en cinq actes qui peut lui faire une grande réputatiou. Perdre ainsi le fruit de ses veilles, ce serait un meurtre. Il n'a pas travaillé seulement pour ses bois, pour ses champs et les habitans de Moulins. D'ailleurs il a quelques connaissances à Paris, des amis de collége dont quelques-uns sont riches, mènent un genre de vie très-brillant et peuvent lui procurer les moyens les plus agréables de satisfaire en peu de tems sa curiosité. Il songe cependant à sa petite cousine Emilie, et lui écrit; il la prie de n'être point inquiète, lui dit qu'une affaire très-importante l'a forcé de faire un voyage à Paris; mais que cette absence sera de courte durée. Il lui parle de son amour et lui promet une éternelle fidélité.

Cette lettre écrite, il se fait conduire chez le jeune Charles de Fouville, l'un des compagnons de son enfance. Fouville est un jeune homme fort riche, fort élégant, d'une jolie tournure et très-répandu dans le grand et beau monde. Il accueille Eugène avec le plus vif empressement, et lui demande par quel heureux hasard on le voit à Paris. Eugène lui raconte l'histoire de la succession. Excellente aventure ! dit Charles en riant; c'eût été bien dommage, en vérité, qu'un garçon de ton mérite n'eût pas de fortune ! Du caractère dont je te connais, tu feras bon usage des bienfaits de la Providence.

Fouville donnait ce jour-là un déjeûner; il invite Eugène qui bientôt voit arriver une douzaine de jeunes gens à la mode. Le déjeûner est excellent, les vins exquis, la conversation très-enjouée. C'est à qui fêtera l'ami du jeune Amphytrion, c'est à qui lui servira de *Cicerone* dans les excursions qu'il médite. Eugène est dans le ravissement. Quel ton agréable et léger! quelles manières aimables et franches! quelle complaisance! Il se livre à toute la gaîté que lui inspire cette société brillante. Charles lui demande de quelle manière il compte employer ses fonds et manger son revenu. Eugène fait part aux convives de son projet d'acheter une belle terre, de son mariage prochain, et de l'agréable surprise qu'il veut causer à sa petite cousine. Tout le cercle partit à-la-fois d'un bruyant éclat de rire. — Parbleu! mon cher, tu es bien de ton village, lui dit Fouville, et tu mériterais bien que ton parent revînt de

l'autre monde pour te reprendre une succession dont tu veux faire un usage aussi ridicule. Quant à moi, je crois de mon devoir de t'empêcher de faire une sottise, et d'épouser une jeune personne sans fortune. N'as-tu pas de honte? Un homme comme toi s'enterrer au fond d'une province, avec ta figure, ton esprit et tes talens! A propos de talens, continue Fouville, je t'ai vu grand amateur de poésie. Au collége tu tournais fort joliment des vers. Eugène avoue qu'il a toujours conservé ce goût, et qu'il lui doit les momens les plus heureux de sa vie. Charles le prie de leur réciter quelque morceau de sa composition, et le bon Eugène, après s'être un peu fait tirer l'oreille, cède à cette invitation. Les vers qu'il récite sont applaudis avec le plus vif enthousiasme. Le méritaient-ils? Je n'en sais rien, et je ne m'y connais guères, mais j'ai toujours eu fort mince idée des succès de société. — Allons, allons, lui dit son ami; tu restes à Paris. Un homme comme toi est fait pour vivre dans la capitale; c'est le centre du bon goût. L'imagination s'épuise dans la solitude; à Paris, c'est une source féconde dont les trésors se renouvellent sans cesse. — Nous vous ferons connaître les gens de lettres les plus distingués, lui dit l'un des convives. — Si vous avez envie de faire imprimer un recueil, dit un second, j'ai pour amis les critiques les plus célèbres. — Pour votre comédie, lui dit un troisième, c'est moi qui m'en charge. Je connais tous les acteurs et toutes les actrices du théâtre Français; ils font tout ce que je leur demande, et d'après l'échantillon que nous venons de voir de votre talent, vous irez fort loin. — Je connais beaucoup Picard, dit l'un. — Et moi, Duval, dit l'autre. — Je suis intimement lié avec Etienne, dit un troisième. — Andrieux, dit un quatrième, me communique toutes ses productions avant de les livrer au public. — Enfin, tous ces messieurs se trouvent avoir un homme à talent pour ami. Un homme à talent est l'ami de tout le monde.

Après le déjeûner, les jeunes gens montent sur de jolis chevaux, et vont faire une promenade au bois de Boulogne. Eugène est de la partie; Fouville lui a prêté son plus beau cheval.

Ce cercle brillant et joyeux ne se sépare point de toute la journée. Eugène a déjà vu une partie des objets les plus curieux de Paris; il a passé la soirée au spectacle et presque toute la nuit au bal, où il a vu des beautés

bien supérieures à sa petite cousine Emilie, déployer des graces qu'elle n'a pas.

Le lendemain, assez tard, au moment où il vient de se lever, Charles entre dans sa chambre. — Eh bien! mon cher, que penses-tu de ta journée? — J'en suis enivré. — Avoue que Paris est un séjour charmant. — Délicieux! — Et tu vas le quitter dans huit jours? — Non, non, je suis déterminé à rester encore deux mois avec vous. — Bon! et la petite cousine Emilie, que dira-t-elle de cette longue absence? — Oh! je lui écrirai. — Elle te grondera. — Nous nous reconcilierons. — Et puis vous vous marierez. Pauvre Eugène! en vérité tu me ferais rire, si tu ne me faisais pitié, avec tes amours de province. — Mes amours de province! Ah! si tu connaissais Emilie! — Je la connais assez pour me moquer de toi. A-t-elle les graces de Mme de Rémilli que tu as vu hier au bal? — Non, mais.... — Danse-t-elle comme Mme d'Egerville? — Non, sans doute, mais.... — Se met-elle avec autant d'élégance et de goût que la jolie Mme de Jenissac? — Non, cependant..... — Chante-t-elle comme Mme d'Hermini? — Oh! non, mais sa voix..... — Allons donc, sa voix! ne parlons plus de cet enfantillage. Tu étais amoureux, je te conçois; en province on n'a rien à faire, et l'oisiveté est la mère..... du ridicule. Je veux te parler d'une affaire plus importante, du plaçement de tes fonds. Tu voulais acheter une terre; c'est un projet extravagant. Il y a ici mille manières bien plus avantageuses de placer son argent. Nous trouvons des banquiers très-solides qui prennent le nôtre à un intérêt fort raisonnable. Avec sept cent mille francs je me fais fort de te procurer quarante mille livres de rente. Point de frais, point d'impôts, point de réparations, point d'embarras, c'est délicieux! on n'achète une terre que lorsque l'on a le projet de s'enterrer. Je vais te conduire chez mon banquier M. Corsanges; c'est un fort honnête homme, j'ai placé sur lui des sommes considérables, et je n'en ai jamais été dupe. — Eugène approuve le plan que Charles lui propose. Ce n'est pas le tout, continue Charles; il faut te mettre au niveau des gens riches. Tu as de la fortune, c'est pour en jouir. Il te faut des domestiques, un équipage dans le dernier goût. Pendant le séjour que tu feras à Paris et qui durera, j'espère, plus long-tems que tu ne l'as projeté, il faut que tu tiennes ce qu'on appelle un bon ménage de garçon. C'est le moyen d'attirer chez soi la meilleure compagnie, et d'être admis dans son sein; c'est le moyen de voir

les gens de lettres et les artistes. Je te conduirai dans les meilleures maisons de Paris ; tu donneras des fêtes, toutes les portes te seront ouvertes, et tu méneras le genre de vie le plus agréable.

Eugène ne trouve pas une objection contre des conseils aussi sages. Il se livre à l'expérience de son ami, place son argent sur M. Corsanges, et fait l'acquisition d'un charmant équipage. Il est enivré de sa situation nouvelle. Admis dans les cercles les plus brillans, dirigé par Charles qui taille en grand, et qui d'ailleurs passe pour un homme de goût, il donne des fêtes ruineuses, mais qui ne laissent rien à désirer. Il prie à dîner un grand nombre de gens de lettres; il leur lit ses vers au dessert, et les vers sont trouvés admirables. Il invite aussi des acteurs, leur lit sa pièce et reçoit des applaudissemens dont la sincérité n'est pas suspecte; il a grisé ses juges, et comme dit le proverbe, *in vino veritas*.

Eugène est au comble du bonheur, recherché, prôné, fêté; une multitude de goûts, de penchans qu'il ne se connaissait pas, se développent par la facilité qu'il trouve à les satisfaire. La soif du plaisir et la vanité, mère de toutes les folies, l'entraînent à qui mieux mieux vers sa ruine. La pauvre petite cousine Émilie est oubliée. Comment aurait-il pu garder son souvenir dans les bras de l'une des plus jolies danseuses de l'Opéra ? au milieu des plus brillans succès; au moment où sa comédie vient d'être reçue avec les plus vifs applaudissemens; au moment où son recueil de poésies fugitives, approuvé d'avance par tous les gens de goût, va paraître aux yeux du public, enlever tous les suffrages, et le placer au rang de nos poëtes les plus agréables ? Quelle perspective à vingt ans, lorsque les séductions du luxe, du plaisir et de l'amour-propre ont encore tout l'attrait de la nouveauté.

Il est vrai que le bonheur dont jouit Eugène lui coûte un peu cher. Les femmes et les fêtes ont un peu dérangé ses finances. Il aurait vu dans un an disparaître une grande partie de sa fortune, si le jeu n'était venu à son secours. Il est heureux, il gagne des sommes considérables, et se promet bien de suivre cette veine de prospérité. Mais quel bonheur dure toujours? la vie humaine est un jeu de hasard; tout est chance dans ce monde, tout dépend d'un coup de dé, et l'homme ne cesse de jouer qu'en cessant de vivre.

Une nuit funeste fait perdre au bon Eugène beaucoup

plus d'argent qu'il n'en a gagné dans six mois. La veine épuisée dévore à mesure tout l'or de celui qui veut en tirer quelques paillettes. Eugène, en quinze jours, a perdu plus de cent mille écus. Cette perte lui fait ouvrir les yeux; il revient de son éblouissement et se reproche son extravagance. Avec ce qui lui reste, il peut être encore riche en province, quoiqu'il ne le soit plus assez pour acheter cette belle terre, premier objet de ses désirs : mais comment se décider à quitter la jolie danseuse dont il est si tendrement aimé? comment s'éloigner de Paris dans le moment où il est recherché de tout le monde, dans l'instant où ses poésies vont paraître, où sa première comédie va être représentée sur le Théâtre-Français? On ne renonce pas si facilement à ses goûts, à ses plaisirs, aux jouissances de la vanité et sur-tout à ses espérances.

Enfin le recueil est publié. Eugène est allé voir tous les critiques; il leur a donné le dîner le plus exquis. Son ouvrage est recommandé aussi bien qu'ouvrage puisse l'être; mais les ingrats journalistes n'ont pas eu l'esprit d'y voir même les traces du talent. Leurs oreilles peu sensibles et peu délicates n'ont pas trouvé dans de si jolis vers le moindre sentiment de l'harmonie. Ils osent dire, les barbares, que ces vers sont de la prose rimée, encore, encore...... pas trop bien rimée. Il est vrai qu'ils ont dit tout cela avec toute la politesse, tout le ménagement possible; ils ont rendu justice à l'esprit de l'auteur, et *se sont plaints* seulement de ce qu'il l'avait réservé pour une meilleure occasion. Eugène est furieux. Il attend avec une vive impatience que le succès de sa comédie le venge de ces insolens.

Il est enfin arrivé ce grand jour où sa réputation littéraire ne sera plus douteuse; on va jouer sa comédie; sa cabale est prête, ses amis sont rassemblés en grand nombre. Il a donné vingt dîners splendides pour s'assurer du succès de cette première représentation si importante pour sa gloire. Les acteurs sont dans les meilleures dispositions, et déjà l'on applaudit que la toile n'est pas encore levée. Tout présage le plus brillant succès, et ce présage sans doute n'eût pas été démenti si, dès le second acte, un ennemi secret de l'auteur ne s'était emparé de l'esprit du plus grand nombre des spectateurs, et n'eût formé contre l'ouvrage une cabale furieuse à laquelle la première ne put résister. Cet ennemi qui joue au pauvre Eugène un tour aussi perfide, est l'ennemi juré de presque tous nos acteurs tragiques et comiques, c'est l'ennui. Dès les premières scènes, il s'établit

dans le parterre, il souffle de tous côtés l'impatience et la révolte. On commence par bâiller; puis les murmures, puis les sifflets mêlés de tumultueux éclats de rire se font entendre de tous côtés. La cabale des amis est réduite au silence; les acteurs troublés oublient leur rôle et finissent par baisser la toile.

La douleur d'Eugène est facile à concevoir. Voilà toutes les illusions de son amour-propre détruites, toutes ses espérances dissipées; gloire et fortune, tout lui échappe à-la-fois. Le lendemain tous les journaux achèvent d'accabler l'auteur infortuné.

Eugène, après un échec aussi affligeant, ne songe plus qu'à s'éloigner de la capitale, sans dire adieu à ses nombreux amis dont il redoute, par dessus tout, les consolations. Il forme le projet de réaliser les fonds qui lui restent, et de se retirer dans une province éloignée, où son nom même ne soit pas connu. Il va chez son banquier pour lui redemander son argent. C'est là que l'attend un nouveau coup de foudre plus terrible que le premier. Il apprend que l'honnête M. Corsanges vient de partir dans la nuit, et qu'il fait une banqueroute complète, après avoir emporté la fortune d'une quantité de familles qui lui avaient donné toute leur confiance.

A cette nouvelle, Eugène reste comme anéanti. Il remonte dans sa voiture sans dire un seul mot. Rentré dans son appartement, il se livre à toute sa douleur : il a des dettes; son mobilier, sa petite terre du Bourbonnais suffiront à peine pour les payer. Il se voit sans ressource, obligé de solliciter les secours de la pitié, après avoir reçu les hommages de la flatterie. Dans les premiers transports de sa fureur, il vole chez le jeune Fouville, son conseiller perfide. C'est lui qu'il accuse de sa ruine, il brûle d'en tirer vengeance. Mais en arrivant chez Charles, il le trouve lui-même désespéré. Ce jeune étourdi, victime comme lui de son imprudence et de sa légéreté, avait placé presque toute sa fortune entre les mains de M. Corsanges. Le malheur de Charles désarme Eugène.

Il sort et dirige ses pas vers l'hôtel d'un homme en place, qui jouit d'une grande fortune et d'un crédit très-étendu. Cet homme était un de ses amis et lui avait cent fois offert ses bons offices. Eugène lui fait part de sa déplorable situation, et le prie en grâce de lui procurer quelque moyen d'existence. « Je puis vous employer utilement pour vous et pour moi, lui dit cet ami généreux; j'ai beaucoup de

dépêches à faire, c'est vous qui vous en chargerez, mais sous une condition, c'est que vous ne les mettrez pas en vers.»

Désespéré, il vole chez Juliette, cette jolie danseuse, qui a contribué avec tant de zèle à sa ruine et à ses plaisirs. Il entre dans son appartement et la trouve couchée sur une ottomane, dans le négligé le plus frais et le plus voluptueux. Il lui raconte son malheur. Juliette garde un profond silence. « Je n'ai plus rien, plus rien au monde, ma chère Juliette, lui dit Eugène; mais le plus grand de tous mes maux, c'est la cruelle nécessité de me séparer de vous. La douleur vous empêche de me répondre.... Je comprends ce silence expressif. Chère Juliette! il faut pourtant vous consoler...... — J'y ai pensé, dit Juliette. Tranquillisez-vous, Eugène; Monsieur, que voilà, se chargera d'être mon consolateur.» Eugène étonné, tourne les yeux vers ce consolateur qu'il n'avait point encore aperçu, et voit, dans un coin de l'appartement, un petit vieillard borgne, boîteux, et dont la figure représente, au naturel, celle que l'on prête au dieu *Plutus*.

Il rentre chez lui, dévoré d'un sombre chagrin. Il n'avait tenu qu'à lui d'être riche, heureux et considéré; le voilà critiqué, sifflé, baffoué, ruiné. Que faire? que devenir? C'est alors que l'image de sa petite cousine Emilie vient s'offrir à sa pensée. Pour ajouter à son malheur, ce premier amour qu'elle lui avait inspiré vient de renaître dans son cœur avec plus de force que jamais. « Emilie! chère Emilie! se dit-il; pourquoi n'ai-je pas suivi le premier mouvement de mon cœur? il m'entraînait vers le bonheur en m'entraînant vers toi. De folles passions m'ont égaré. De quel front oserai-je me présenter devant toi, femme adorée! Quels reproches n'ai-je pas mérités! Que tu dois me mépriser!..... Ah! je ne puis supporter cette idée. Je ne puis survivre à la perte de ton amour, de ton estime, de mes espérances, de mon honneur. Je n'ai plus qu'un seul parti à prendre, celui de m'arracher une vie que je terminerais dans l'opprobre, les regrets et la misère.... » A ces mots, il ouvre son secrétaire, saisit un pistolet, il va se brûler la cervelle, quand la porte de son cabinet s'ouvre tout-à-coup. Il entend pousser un cri, il tourne les yeux, et voit sa petite cousine Emilie elle-même qui vole vers lui, le désarme et tombe évanouie dans ses bras.

Je ne dépeindrai point la joie et l'étonnement d'Eugène.

Bientôt Emilie ouvre les yeux, les porte sur son amant avec un doux sourire et lui dit : Tu te repens, tout est pardonné. Eugène est à ses genoux, il baise et baigne de larmes les jolies mains qu'elle lui abandonne ; et lui racontant l'histoire de sa brillante fortune et de ses extravagances, à commencer par les châteaux en Espagne qu'il avait faits à la chasse, jusqu'au moment de sa ruine complète, il implore mille fois un pardon qui vient de lui être accordé.

L'indulgente Emilie savait par cœur toutes les folies de son cousin. Quelque tems après le départ d'Eugène pour Paris, elle avait écrit à une amie intime qu'elle avait dans la capitale et qui l'informait soigneusement de toutes les démarches du jeune étourdi. — J'étais sans cesse occupée de vous, lui dit-elle. J'avais l'espoir que vous reviendriez un jour de toutes vos erreurs. Tant que vous avez été dans une situation brillante, je me suis bien gardée de troubler vos plaisirs et vos illusions. Mes lettres ou ma présence vous eussent reproché quelque chose, et les passions n'aiment pas les reproches. Mais lorsque j'ai su que vous aviez perdu la meilleure partie de votre fortune, quand j'ai vu dans les journaux la critique de vos ouvrages et la chute de votre pièce, je me suis dit : il est malheureux, volons à son secours. M. de S***, l'un de mes oncles, était à la veille de partir pour Paris ; il m'offre une place dans sa voiture, me dépose en arrivant chez mon amie qui loge heureusement dans cette rue, et prend lui-même un appartement dans un hôtel encore plus voisin de vous. Il apprend ce matin la banqueroute de Corsanges, il me l'annonce, nous accourons ici ; vous étiez sorti, nous dit-on, et nous prenons le parti de vous attendre. De ce cabinet nous avons tout vu, tout observé. Heureuse de vous avoir arraché au désespoir le plus funeste ! je voudrais faire plus, Eugène, je voudrais vous rendre vous-même au bonheur. Vous savez que je n'étais pas riche. Cependant ma fortune a pris un peu d'accroissement depuis votre départ du Bourbonnais. Une parente m'a laissé quelque chose en mourant. Je vous offre de partager avec moi ce que le ciel a bien voulu me donner, si toutefois ce cœur qui n'a point changé, peut vous dédommager du bien que vous avez perdu.

A peine Eugène avait-il eu le tems de se jeter aux pieds d'Emilie et de lui bégayer une réponse dictée par la reconnaissance et le plus tendre amour, qu'il vit sortir du cabi-

nêt M. de S*** qui jusque-là n'avait pas voulu troubler les premiers transports des deux amans. Il les conduisit tous deux chez l'amie de sa nièce, et quelques jours après leur mariage fut célébré sans aucun appareil; l'amour et l'amitié firent tous les frais de la noce, et dès le lendemain les deux jeunes époux reprirent le chemin du Bourbonais.

Ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de Moulins, lorsqu'ils furent surpris par la nuit. Les ténèbres devenant insensiblement plus épaisses, Emilie craignit de continuer plus long-tems sa route dans des chemins que le postillon pouvait à peine distinguer. Elle manifesta le désir de s'arrêter jusqu'au lendemain dans la première ferme. Le postillon exécute cet ordre, et après quelques minutes il entre dans la cour d'une vaste métairie. Eugène et Emilie demandent au fermier de vouloir bien leur donner à souper et à coucher pour cette nuit. Les bons habitans des campagnes sont hospitaliers; le fermier et la fermière s'empressent d'offrir aux voyageurs un souper frugal; puis on leur donne une chambre dans laquelle est un bon lit. Ils se couchent après s'être entretenus quelque tems de la bonhomie et de la cordialité de leurs hôtes. Chère Emilie! dit Eugène, que j'aime une vie simple et tranquille! Vois ces bons fermiers, comme ils ont l'air heureux! ils ne sont pas riches, mais ils ont le nécessaire et peuvent encore donner l'hospitalité. Je travaillerai comme eux, et près de toi je serai plus heureux dans la médiocrité que je ne l'étais, sans toi, au milieu de toutes les superfluités de l'opulence. — Emilie sourit; un doux sommeil ferma bientôt leurs yeux, et ils ne se réveillèrent qu'à huit heures du matin.

Après s'être levés, les deux époux sortent de la ferme. Emilie a manifesté le désir de faire une petite promenade à pied aux environs de cette belle métairie. A peine sont-ils sortis de la cour du fermier, qu'ils entrent dans une autre cour d'une vaste étendue, et plantée d'arbres magnifiques. Eugène aperçoit à droite et à gauche de belles avenues d'ormeaux, et à peu de distance un château fort élégamment bâti. — Ah! ah! dit-il, quelle est cette jolie terre? — Ce pays est riant, dit Emilie. — Il est délicieux, reprend Eugène. De beaux arbres, des eaux pures et abondantes, une charmante perspective.... Cette habitation est un séjour enchanteur. Ah! ma chère Emilie! voilà ce que j'aurais dû t'offrir si..... — Ne rappelons point le passé, dit Emilie; nous nous aimons, nous sommes réunis, nous n'avons rien à regreter. — Eugène est curieux de visiter

l'intérieur du château. Il rencontre un domestique et lui demande si les maîtres de cette maison l'habitent en ce moment. — Pas encore, lui répond le domestique, mais nous les attendons; si vous le désirez, monsieur, il vous est bien permis d'entrer.

On les conduit dans un salon fort bien meublé. Emilie fait asseoir Eugène sur une ottomane; le jeune homme promène un œil admirateur sur l'ameublement, sur les glaces, et répète à plusieurs reprises : quel est donc l'heureux propriétaire de ce joli château? — Et si c'était toi? lui dit Emilie. — Je suis curieux de le connaître, poursuit Eugène, sans avoir l'air d'entendre le peu de mots qu'Emilie a prononcés; comment se nomme-t-il? — Eugène de Croizerolles, répond Emilie en fixant les yeux sur les siens pour saisir tout ce qui se passait dans son ame, et elle répète encore son nom. Eugène se tait. Il interroge à son tour les yeux d'Emilie. Il ne peut concevoir que ce parc, ces avenues, ces bois, ces prairies, cette ferme puissent appartenir à sa femme ou à lui. Si cependant Emilie plaisante, il trouve le jeu bien cruel. Quelque coupable qu'il ait été, il la croyait trop généreuse pour le punir de cette manière. Il hésite encore : une larme roule dans ses yeux; mais Emilie ne l'a pas plutôt aperçue qu'elle se jette dans ses bras : oui, mon cher Eugène, lui dit-elle, oui, tout ceci t'appartient puisque mon amour te le donne. Deux mots feront cesser ton étonnement. Tu sais qu'avant ton départ pour Paris, M^me^ d'Orban, ma tante, m'avait fait appeler auprès d'elle. Sa fille unique était dangereusement malade, et ma tante était dans de violentes inquiétudes pour un enfant qu'elle idolâtrait. Malgré tous mes soins et ceux de sa mère, ma jeune cousine mourut. Ma pauvre tante, qui ne respirait que pour elle, n'avait cessé de pleurer et de veiller pendant la longue et douloureuse maladie qui venait d'emporter ce qu'elle avait de plus cher au monde; elle ne tarda pas à suivre sa fille au tombeau. M^me^ d'Orban avait une grande fortune; touchée de mes soins et de mon attachement, elle m'a fait sa légatrice universelle. J'ai vendu ses biens qui m'éloignaient d'un pays où j'ai reçu le jour, où mon amour pour toi a pris naissance, et j'ai acheté cette jolie terre avec l'espoir de te l'offrir. Pardonne si le plaisir de la surprise que j'ai voulu te ménager....—Ne parle point de pardon, mon Emilie, interrompit Eugène. Tu n'as pas voulu m'affliger, je le sais. A qui la faute enfin si cette surprise ne pouvait manquer d'avoir pour moi un peu d'amertume?

ma punition est bien légère ; plût au ciel qu'en voulant te ménager une autre surprise je ne me fusse pas attiré d'autre châtiment!.....—Pendant un moment son front s'obscurcit encore, mais reprenant bientôt sa sérénité : non, dit-il, non, je ne suis point jaloux, ma chère Emilie, ce triomphe t'appartenait. Toi seule tu méritais de réaliser ces projets riants que j'avais su former et que des passions développées subitement par une prospérité inattendue m'ont empêché d'exécuter! que d'amour! quelle générosité, quelle délicatesse! et j'avais pu!....... — Brisons-là, mon ami, interrompt vivement Emilie. Bien d'autres à ta place n'auraient pas été plus sages que toi. J'ai toujours ouï dire que *les beaux projets formés dans l'infortune, étaient souvent démentis par la prospérité*.—Et moi, dit Eugène en l'embrassant de nouveau, je sens qu'on a bien raison lorsqu'on dit que le hasard peut nous procurer une fortune brillante, mais qu'un bonheur pur et durable ne peut nous être offert que par la vertu.

ADRIEN DE SARRAZIN.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre-Français*. — *L'Auteur et le Critique*, comédie nouvelle en un acte et en vers.

Le critique et l'auteur qui figurent dans cette comédie, ne ressemblent guères à ceux que nous voyons tous les jours. Valcour le journaliste, est un jeune homme plein de talent et de goût, d'une conscience littéraire incorruptible, qui ne dit jamais que ce qu'il pense, et se fait tout bas un reproche des petites méchancetés dont sa profession lui fait un devoir. Fontalbin l'auteur est un bon homme plein de modestie ; il ne se croit pas un être privilégié parce qu'il a fait un livre ; et quoiqu'il attende avec impatience le jugement qui en sera porté dans les journaux, il n'a fait, ni fait faire aucune démarche auprès des journalistes. Cependant il quitte la province qu'il habite ordinairement, et vient observer à Paris l'effet de son livre ; mais il est déterminé à ce voyage par un motif encore plus pressant. Il vient demander en mariage, à Dolmon son ami, sa fille Emilie, et il doute encore moins du succès de sa demande que de celui de son ouvrage ; mais le sort semble se plaire à le contrarier. Il arrive chez Dolmon, il y trouve Emilie amoureuse de Valcour ; il y reçoit un

journal où son ouvrage est mis en pièces ; il y rencontre Valcour traité par Dolmon comme un fils, et auteur de l'article funeste. Voilà sans doute un auteur mis à de terribles épreuves ; mais Fontalbin en sort victorieux. Il obtient pour Valcour une place importante, qui lui permet de renoncer à la critique ; il lui cède la main d'Emilie et décide Dolmon à la lui donner. Il lui pardonne enfin sa critique, et ce n'est pas le moins noble de ses efforts. Tout finit ainsi au gré de tout le monde, car Fontalbin, trompé dans sa double espérance, oublie sa disgrâce pour jouir du bonheur qu'il procure à Emilie et à Valcour.

Telle est l'action assez faible de ce petit ouvrage. On voit que les caractères ont une teinte trop uniforme de bonté ; que rien ne pouvait y fournir des scènes bien gaies, des situations fortement comiques ; et le public a remarqué ou plutôt il a senti tous ces défauts. La représentation a été froide et languissante ; il y a eu plus d'applaudissemens que de marques d'improbation, mais si peu des uns et des autres, que l'auteur, quoique demandé, n'a pas eu trop grand tort de garder l'anonyme, et de retirer sa pièce, comme on l'assure, après cette seule représentation. Bien des gens, cependant, auraient regardé comme un succès la manière dont on l'a reçue, et nous croyons qu'elle aurait été encore mieux accueillie si elle eût été jouée avec plus d'intelligence et de chaleur. La versification en est élégante, le dialogue naturel, le ton excellent. On y a saisi plusieurs vers heureux, et quelques traits de caractère. Si cet ouvrage est le coup d'essai de l'auteur anonyme, un échec de cette nature ne doit pas le décourager.

Fleury a rendu avec son talent ordinaire le rôle de l'Auteur. M^lle^ Mars a été charmante dans celui d'Emilie. Saint-Fal a eu l'air d'essayer le rôle de Dolmon au lieu de le jouer, et Armand a expédié sans réflexion celui du Critique. M. B.

Théâtre de l'Impératrice. — Première représentation des *Projets de Sagesse*, comédie en un acte et en vers de M. de Latouche.

Le sujet de cette petite comédie était susceptible de plus grands développemens ; l'auteur avait assez de matière pour faire trois actes. Alors il aurait pu, dès le premier, préparer ses incidens de manière à alimenter plus long-tems la gaîté du spectateur : mais il aurait fallu, pour parvenir à un tel but, qu'il eût fouillé davantage la mine qu'il a dé-

couverte. Toutefois, quoiqu'il ait borné nos plaisirs, il serait injuste d'exiger de lui plus qu'il ne pouvait faire dans le cadre étroit qu'il a choisi. Lorsque, pendant le court espace d'un acte, on sait exposer, nouer et dénouer plaisamment son action, on a atteint le but que tout auteur comique doit se proposer. Voici les ressorts que M. de Latouche a mis en usage pour y parvenir. Un jeune homme de vingt ans, revenu des erreurs de sa jeunesse, convaincu que les plaisirs mondains laissent toujours un vide affreux dans le cœur de l'être qui pense, ne veut plus consacrer son tems qu'aux arts et à des études sérieuses : il vient, pour cet effet, dans le faubourg Saint-Germain ; il prend une bonne résolution, s'enferme avec Justinien, Domat et quelques autres auteurs de droit, et leur dit :

Venez, accourez tous,
Je veux vivre, penser et dormir avec vous.

Il fait serment de fuir le jeu, les duels, les plaisirs de la table et sur-tout les jolies femmes. Il se met au régime, congédie son valet, dont l'humeur mondaine pourrait lui faire abandonner ses projets, et savoure un moment en paix les plaisirs de la solitude : mais l'on voit bientôt arriver deux jolies femmes et deux jeunes élégans du quartier d'Antin qui, ayant découvert la retraite du nouveau converti, viennent remettre sous ses yeux les travers auxquels il voulait renoncer. Il est follement amoureux d'une de ces deux dames ; sa voix de sirène, son regard agaçant l'attirent malgré lui vers la table où le festin est préparé. Il résiste quelques instans, mais enfin la beauté l'emporte et il finit par y prendre place. Dès ce moment, adieu tous les projets de sagesse ! il mange, il boit, il s'enivre, il joue, il signe une promesse de mariage, et, découvrant un rival dans un de ses amis, il sort pour se battre avec lui. Un coup d'épée le ramène encore à la raison, mais à une raison moins folle. Il connaît enfin la légèreté et la perfidie de ceux qui se disaient ses amis. Son tuteur arrive ; et lui montre la promesse qu'il a retirée, moyennant une forte somme d'argent, des mains de celle qui l'avait trompé par une fausse tendresse. Enfin ce tuteur débonnaire lui pardonne, l'emmène avec lui pour lui faire épouser sa fille, et arrange toutes choses pour le mieux ; ce que doit toujours faire un tuteur de comédie.

L'auteur a voulu prouver, par la folie de son héros, la vérité de ce précepte d'Horace :

In vitium ducit culpæ fuga,

et que l'excès, même dans la sagesse, pouvait devenir un travers : mais ce but moral est-il entièrement rempli ? je ne le crois pas. Son principal personnage ne fait que des projets. Il faudrait qu'il les réalisât et que son amour déréglé pour ce qu'il appelle la sagesse, lui fît faire des actions désavouées par la véritable sagesse. Alors il aurait pu prendre pour épigraphe : *inter utrumque tene.* Mais comme l'intention morale échappe à la multitude, et que les caractères plaisans et les traits comiques sont toujours goûtés par elle, toute la pièce a obtenu un plein succès. Elle le méritait. Les ridicules de nos gens à la mode y sont peints des couleurs les plus vives, les scènes marchent bien, le dialogue est vif et plein de gaîté, et le style est généralement correct et fourmille de vers heureux. Les acteurs ont bien senti les intentions de l'auteur : M^mes Délisle et Fleury ont animé ce tableau par les grâces de leur talent et la vérité de leur débit. Clozel a fait ressortir avec beaucoup d'art les détails agréables de son rôle, et Pélissier a surpris le public par l'intelligence et la chaleur qu'il a fait briller dans tout le sien. Ce jeune acteur cherche à nous consoler de la perte que nous avons faite de Firmin ; et le public lui témoigne par ses applaudissemens qu'il lui tient compte de tous les efforts qu'il fait pour lui plaire. F. de V.

On a donné mardi dernier, à l'Académie impériale de Musique, la première représentation des *Amazones*, ou *la fondation de Thèbes*, opéra en trois actes, paroles de M. de Jouy, musique de M. Méhul. Le nom des auteurs était déjà d'un favorable augure ; et l'évenement l'a pleinement justifié.

Dans notre prochain numéro nous rendrons un compte détaillé de cet ouvrage qui, par l'intérêt du poëme, la beauté de la musique, la pompe du spectacle et le fini des décorations, doit faire époque dans les annales de ce théâtre.

POLITIQUE.

Les relations officielles des Russes n'ont fait mention que des avantages remportés par eux ; rien n'a été publié sur l'état de leurs négociations avec le grand-visir. Si l'on en croit les nouvelles particulières, ces négociations n'auraient point une issue favorable. Le grand-visir a adressé, dit-on, le récit des événemens du Danube au divan, et ce récit a produit à Constantinople la plus vive sensation. Le divan s'est assemblé sur-le-champ, plusieurs conférences ont eu lieu ; on a blâmé le grand-visir de s'être placé dans une position difficile, on l'a blâmé de n'avoir pas été vainqueur ; mais sur-tout on l'a blâmé de proposer à son gouvernement des conditions que celui-ci paraît loin de croire proportionnées à sa fortune, à ses revers et à ses ressources. On croit savoir que ces conditions seront rejetées, que la Porte ne veut consentir à céder aucune partie du territoire sur lequel a été arboré l'étendard du Prophète, et pour soutenir ces résolutions courageuses, toutes les troupes stationnées en Romélie ont ordre de marcher au camp de Schumla ; cette année, par extraordinaire, les troupes asiatiques resteront sous les armes ; tous les corps disponibles sortiront de Constantinople et des autres villes pour joindre la grande armée, à laquelle on donne pour chef nouveau le pacha de Serez qui s'est constamment distingué dans les opérations précédentes.

Un mystère plus profond règne sur la nature des délibérations de la diète de Hongrie ; on peut toutefois assurer qu'il n'y a encore aucune résolution définitive arrêtée. L'archiduc palatin de Hongrie est toujours à Vienne ; de fréquentes conférences ministérielles ont lieu. Le change, au milieu de cet état d'incertitude, a naturellement éprouvé des variations ; dans la première semaine de décembre, il avait été coté à 192 sur Augsbourg ; il a baissé à 212, 213, il a même été jusqu'à 218. Il s'est bonifié depuis et est remonté à 209.

La diète de Styrie s'est assemblée, et a reçu officiellement les demandes du gouvernement pour 1812.

On n'a point publié de nouvelles officielles sur les affaires

d'Espagne, mais les papiers anglais du 12 décembre contiennent l'aveu qu'en s'emparant de Gison, les Français ont trouvé dans le port une très-grande quantité de caboteurs qui sont tombés en leur pouvoir; les mêmes feuilles annoncent que le siége de Valence est poussé avec la plus grande activité, que des renforts considérables marchent d'Arragon vers l'armée du maréchal comte Suchet.

Ces journaux gardent le silence sur la Sicile, où lord Bentinck doit être arrivé en ce moment. Les notes qu'ils contiennent sur les affaires de l'Amérique méridionale, vont jusqu'à la date du 21 septembre. A cette époque, les négociations entre Buénos-Ayres et Monte-Vidéo n'étaient point terminées; l'amiral de Courcy était dans la rivière de la Plata, cherchant à profiter des circonstances. On croira difficilement que 1300 Espagnols soient sortis de Cadix dans l'intention de passer les mers et de contribuer à réduire les Espagnols américains. Le *Statesman* blâme le ministère britannique d'avoir permis cette expédition au moment même où il se déclarait médiateur entre le parti de Monte-Vidéo, Buénos-Ayres, les Caraccas et la mère patrie. Mais une telle expédition, si elle arrive, ne peut avoir pour résultat que de consommer la ruine du pays; car que prétendrait-on faire avec ces 1300 hommes? sont-ce les compagnons de Fernand-Cortez? Croit-on que les habitans de la Nouvelle-Espagne soient de nos jours aussi faibles que les vassaux de Montezuma? Les affaires sont trop loin engagées; l'Amérique a tiré l'épée du fourreau, et elle accomplira son affranchissement; la cause des rebelles, c'est ainsi que la junte de Cadix désigne les Américains, n'a jamais eu un aspect plus favorable que dans ce moment. Tout annonce que si les malheureux qui se sont embarqués avec tant d'imprudence, passent du continent européen sur celui d'Amérique, ils y trouveront le sort réservé à une tentative aussi follement conçue.

De son côté l'Amérique du nord redouble d'efforts pour appuyer l'énergie de ses déclarations contre l'Angleterre, par le déploiement de forces imposantes.

« Le doigt de Dieu nous indique la guerre! disent les journaux de New-Yorck, Américains! votre patrie parle; elle vous ordonne de vous préparer à défendre vos droits à la bouche du canon. Lisez le discours du chef qui vous gouverne, et connaissez votre situation et vos véritables intérêts.

» Y aurait-il quelqu'un parmi nous, se disant Américain,

qui pût lire cet appel, sans sentir renaître dans son cœur la chaleur du patriotisme? S'il y en avait quelqu'un, plutôt il s'embarquera pour les *Etats de Sa Majesté*, mieux il pourvoira à sa propre sûreté et au bonheur de la nation. Quant aux écrivains britanniques, nous devons nous attendre à ce qu'ils attaqueront tout message envoyé par un premier magistrat républicain, et sur-tout un message si peu favorable au monarque qui les paie pour leurs honorables travaux. Il est fort à désirer que de pareils hommes se montrent à découvert.

» Il est à desirer que le peuple les connaisse; car le jour approche où il faudra régler en plein, entr'eux et leur pays, un compte arriéré depuis long-tems. Nos soldats pourraient-ils lire avec indifférence cette partie du message qui s'adresse *aux corps des volontaires, dont l'ardeur patriotique peut les porter à prendre part à des services urgens?* nous ne saurions le croire; et, sans doute, nous n'aurons pas long-tems à attendre pour publier la première offre honorable faite par nos troupes. Puisse la première offre de ce genre venir de la ville de New-Yorck! Le corps qui donnera cet exemple, sera l'honneur de sa patrie.»

Le parlement va se réunir; la première chose que M. Parceval doit lui soumettre, dit-on, est un arrangement relatif à la maison du roi, et à celle du prince régent, après l'expiration des restrictions: on peut demander si à cette ouverture du parlement M. Parceval jugera à propos de communiquer aux nobles membres qui le composent, un des tableaux les plus frappans des opérations les plus essentielles des ministères dont le sien suit les erremens avec tant de fidélité. Ce tableau est de la plus haute importance; on peut le nommer l'acte d'accusation des ministères anglais, en y comprenant celui de M. Pitt dont le serment de haine à la France a été si imprudemment renouvellé par ses successeurs. On y trouve le rapprochement de toutes les expéditions anglaises dirigées contre la France depuis 1793 jusqu'à nos jours. Nous ne croyons pouvoir rien mettre de plus curieux et de plus véritablement historique sous les yeux du lecteur.

Administration de Pitt. — 1°. En février 1793, une expédition composée de 35,000 hommes, sous les ordres du duc d'Yorck, fut envoyée sur la côte de France, *dans le dessein de conquérir ce royaume.* Cette expédition échoua, après avoir perdu 28,000 hommes et une quantité immense

d'artillerie et de provisions de tous genres. Les débris de cette armée revinrent en Angleterre au mois de mars 1795.

2°. Au mois de mars 1794, une autre expédition composée de 10,000 hommes, sous le commandement du comte de Moira, fut envoyée en France dans le dessein de soutenir la cause des royalistes en Bretagne. Cette expédition échoua aussi ; elle ne put même pas effectuer son débarquement en Bretagne. Elle fit voile pour Ostende et partagea la mauvaise fortune de la malheureuse armée du duc d'Yorck.

3°. La trop fameuse expédition de Quiberon, sous le commandement de Puissaye, composée de 12,000 hommes, fit voile en juin 1795, dans le dessein de *marcher sur Paris*. Les trois-quarts de l'armée d'*anglo-émigrés*, avec 70,000 fusils, des provisions et des habillemens pour 40,000 hommes, une somme considérable en argent, et six bâtimens richement chargés, tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

4°. L'expédition suivante, composée de 1200 hommes, sous les ordres du général Coote, fit voile au mois de mai 1798, dans le noble dessein de détruire la navigation de la Hollande. Ce corps fit sauter les ouvrages du canal de Bruges, de sorte que leur réparation demanda *quelques semaines* pour être achevée : mais le général Coote et son corps tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

5°. En août 1799, le duc d'Yorck et les généraux Hemten et Essen, avec 27,000 Anglais et 20,000 Russes, partirent pour cette glorieuse expédition qui devait *délivrer* l'Europe, mais qui échoua après qu'environ la moitié de l'armée expéditionnaire eut péri dans les marais de la Hollande. Enfin, une capitulation fut conclue le 13 octobre, par laquelle le duc d'Yorck, afin d'obtenir la permission de se rembarquer, consentit à délivrer 8000 Français et Bataves, alors prisonniers en Angleterre.

Administration de Fox. — 6°. Au mois de juillet 1806, une expédition forte de 5000 hommes, sous les ordres de sir John Stuart, partit des ports d'Angleterre ; son objet était l'expulsion des Français de l'Italie. Elle échoua dans son projet.

Administration de Portland. — 7°. Une armée de 20,000 hommes, sous le commandement de lord Cathcart, fit voile, au mois d'août 1807, pour Copenhague. L'objet de cette expédition était de prendre possession de la flotte

danoise, ce à quoi elle réussit. La Grande-Bretagne, dans un état de paix profonde avec le Danemarck, bombarda et incendia sa capitale, tua un grand nombre d'habitans, brûla 400 maisons, et s'empara de 15 vaisseaux de ligne, 15 frégates, 6 bricks et 25 chaloupes canonnières, ainsi que des bâtimens sur le chantier, et des provisions navales montant à 20,000 tonnes.

Ce qui est évidemment mal en morale, ne saurait être bien en politique.

8°. Dans le dessein de soutenir la Suède contre la Russie, une expédition forte de 14,000 hommes, sous le commandement de sir J. Moore, fit voile, au mois de mai 1808; elle échoua. Gustave mit aux arrêts sir J. Moore: ce ne fut qu'avec difficulté qu'il échappa, et son armée, après être demeurée plusieurs semaines à bord des transports, revint en Angleterre.

9°. Au mois de juillet 1808, 10,000 hommes, sous les ordres de sir Arthur Wellesley, furent envoyés en Espagne, pour secourir les patriotes espagnols. La Junte de Galice refusa les secours qu'on lui offrait, assurant qu'elle n'avait pas besoin d'hommes, mais seulement d'armes, de munitions et d'argent; et elle conseilla à sir Arthur de se rendre en Portugal.

10°. En août 1806, sir Arthur Wellesley fut envoyé en Portugal avec 10,000 hommes pour chasser les Français de la Péninsule. Sir Arthur fut remplacé par sir H. Burrard, qui, lui-même, fut remplacé par sir H. Dalrymple. La campagne qui amena la victoire de Vimiera fut terminée par la *mémorable convention de Cintra*. L'armée française fut ramenée saine et sauve dans les ports de France, et la plus grande partie de l'armée anglaise fut envoyée en Espagne. Le reste de nos forces quitta subséquemment le Portugal lors de l'approche des Français.

11°. Une seconde expédition fut envoyée en Espagne sous le commandement de sir John Moore; elle était composée de 28,000 hommes, et avait pour objet l'expulsion des Français de la Péninsule. L'armée anglaise s'avança de la côte dans l'intérieur de l'Espagne; mais voyant qu'elle ne pouvait pas compter sur l'appui de l'*universalité de la nation espagnole*, et les armées françaises marchant sur elle, elle fut obligée de se replier sur la côte, et finalement elle se rembarqua à la Corogne, où fut tué son brave chef, après avoir vu périr *un tiers* de son armée par la faim ou l'épée.

12°. Toujours dans l'intention de *délivrer l'Espagne*, nos ministres firent partir une nouvelle expédition pour ce pays; elle était composée de 30,000 hommes, nombre demandé par sir A. Wellesley, qui en avait le commandement, pour *chasser* les Français de la Péninsule. Cette expédition fit voile au mois d'avril 1809. Sir Arthur s'étant avancé jusqu'à Talavera, remporta une victoire *problématique* sur le roi Joseph. Mais étant mal secondé par les Espagnols, et réduit à de grandes extrémités par le manque de vivres, par suite de l'apathie de la Junte et du manque de cordialité chez les habitans, il fut obligé de se retirer, et il arriva sur les frontières de Portugal, son armée étant grandement réduite en nombre. Quelques rapports disent qu'elle était réduite à 12,000 hommes.

13°. Dans le dessein de faire une *diversion* en faveur de l'Autriche, cette treizième expédition, composée seulement de 18,000 hommes, sous le commandement de sir J. Stuart, fit voile pour Ischia et Procida en juin 1809: elle prit possession de ces îles, qui furent ensuite abandonnées, sans que pour cela les Français détachassent un seul bataillon de leurs forces sur le Danube, ou même ralentissent la marche de ceux qui s'y rendaient.

14°. Au mois d'août 1809, la troisième expédition pour la Hollande mit à la voile sous le commandement du comte de Chatam. Elle était composée de 50,000 hommes, 42 vaisseaux de guerre, 156 bâtimens armés, sans y comprendre les transports. Son objet était de faire une *diversion* en faveur de l'Autriche, et de détruire la flotte de l'ennemi à Anvers. Mais ce ne fut qu'après l'armistice du 12 juillet qui avait mis fin à la guerre entre la France et l'Autriche, que cette expédition sortit des ports de l'Angleterre! Elle y revint avec 10,000 malades sans avoir tenté aucune opération contre la flotte à Anvers! Elle prit possession de Walcheren et de Béveland. Cette dernière île fut ensuite abandonnée: mais ce ne fut qu'après que plusieurs milliers de nos soldats eurent péri de maladie, que ce qui en restait reçut enfin l'ordre de revenir en Angleterre.

On voit que ce tableau n'est pas encore complet; on n'y trouve point en ligne de compte les embarquemens successifs faits pour soutenir la guerre en Portugal, les envois de troupes à Cadix, ceux qui ont été dirigés sur les côtes de la Catalogne et du royaume de Valence, ceux que les projets de l'Angleterre sur la Sicile ont forcé d'y entretenir. Une autre chose non moins essentielle manque encore à ce

tableau, c'est l'état des sommes qu'ont coûté de telles expéditions. Quant au résultat, les Anglais le connaissent et l'apprécient aussi bien que nous; ils avouent que tant de sang et des sommes si énormes ont été employés uniquement à prolonger des guerres entreprises ostensiblement pour des objets auxquels l'Angleterre convient elle-même être forcés de renoncer.

Une nouvelle affligeante va leur parvenir. Ils doivent savoir, en ce moment, l'événement que nous a appris une lettre de Bayonne. Leur expédition de Madras, partie le 30 avril, a été assaillie par une tempête furieuse, le 2 mai. Vingt-neuf bâtimens, dont deux vaisseaux de ligne et une frégate, chargée de troupes, ont péri corps et biens. La frégate *la Saldahna*, a également péri corps et biens.

L'Empereur a présidé mercredi le conseil des ministres, et dans la semaine plusieurs conseils d'état.

Le *Moniteur* a publié divers décrets très-étendus de haute administration. S....

ANNONCES.

Les Vies des Hommes illustres de Plutarque. Nouvelle édition, corrigée et ornée de portraits gravés sur des dessins faits d'après l'antique. Quatre vol. in-8°, avec 32 portraits. Prix, 15 fr., et 20 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille.

Le Chansonnier des Grâces. Volume in-18, de 335 pages, orné d'une belle gravure et d'un frontispice gravé, avec un joli fleuron, dont l'une représente *l'Amour voltigeur*, et l'autre, *l'Amour guerrier*. Ce volume est accompagné de 52 pages de musique gravée et imprimée avec soin, contenant 47 airs des plus fameux compositeurs. — XVI^e volume de la Collection. — Prix, broché, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Nota. On a tiré pour les amateurs quelques exemplaires en papier vélin satiné. Prix, br., 5 fr.

On trouvera le livre ci-dessus en reliûres variées et élégantes.

Le Lien des Familles, bouquets et complimens, pour le jour de l'an, les fêtes, mariages, baptêmes, anniversaires, etc., etc., etc. Un vol. in-64. Prix, 90 c., et 1 fr. franc de port. Chez Crapart, libraire, rue du Jardinet, n° 10; Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques; et chez Ledentu, libraire, passage Feydeau.

Le Petit Astrologue en belle humeur; oracles en vaudevilles. Un vol. in-64. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. Chez Crapart, libraire, rue du Jardinet, n° 10; Delaunay, libraire, au Palais-Royal; et chez Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques.

MERCURE DE FRANCE.

N° DXLV. — *Samedi* 28 *Décembre* 1811.

POÉSIE.

PRAXITELLE, OU LA STATUE DE VÉNUS.

POÈME EN QUATRE CHANTS.

Fragment du troisième chant.

Se dérobant aux baisers de Titon,
Les yeux en pleurs, l'Aurore printanière
Dorait les monts de sa douce lumière
Et dissipait les ombres du vallon.
Le jour qui luit dans la grotte brillante
De Praxitelle a frappé les regards ;
Il se réveille à la clarté naissante,
Et s'arrachant de sa couche brûlante,
D'un pied rapide il franchit les remparts,
Plein des pensers de la gloire et des arts.

L'aspect riant de la simple nature,
Les sons joyeux des concerts du matin,
L'émail des fleurs qui pare la verdure,
Et la fraîcheur d'un air calme et serein,
Tout le remplit d'une volupté pure ;
Un doux espoir fait palpiter son sein.

Moment divin, favorable au génie,
Vous enflammez ses sublimes transports!
Au noble fils du Dieu de l'harmonie
Vous inspirez de célestes accords.
L'heureux pinceau des successeurs d'Apelle
Vous doit l'éclat de ses riches couleurs,
Et des amans de l'art de Praxitelle
Vous animez les ciseaux créateurs.

Près du Céphise, et sous un verd bocage,
Qui dans les airs monte en voûte arrondi,
Et dont zéphyr balance le feuillage
Impénétrable aux ardeurs du midi,
D'un frais gazon la terre revêtue
Semble inviter le mystère et l'amour.
Le flot plaintif, de détour en détour,
Fuit, caressant l'herbe molle et touffue,
Et, retardant sa course irrésolue,
Quitte à regret ce fortuné séjour.

Dans ces beaux lieux Praxitelle s'avance,
Le front brillant de joie et d'espérance.
Là, vingt beautés accourent à sa voix,
Le sein voilé d'une gaze légère,
Et folâtrant sous l'ombre bocagère,
Par leurs attraits sollicitent son choix.
Réunissant leur grâce différente,
Il va former le plus beau des portraits,
Polir le marbre, et Vénus triomphante
Viendra sourire elle-même à ses traits.
Ainsi jadis pour embellir Pandore,
Objet chéri des soins de leur amour,
Les immortels choisirent tour-à-tour
Le front d'Hébé, le sourire de Flore,
Le teint vermeil de la timide Aurore,
Et pour orner cette fille des cieux,
A Cythérée empruntèrent encore
Ce doux regard qui subjugue les Dieux.

Pour attirer le choix de Praxitelle,
Chaque beauté, pleine d'un juste orgueil,
Se disputant la gloire d'un coup-d'œil,
Veut se parer d'une grâce nouvelle. . . . . .

Fleur d'innocence, au printems des amours,
La vive Eglé déploie avec mollesse
De ses bras nus l'élégante souplesse,
Et de son corps les faciles contours;
Sa jeune sœur, la tendre Polyxène,
Languissamment soulève ses beaux yeux,
Qui, couronnés de deux sourcils d'ébène,
Du Dieu d'amour respirent tous les feux;
Et la piquante et folâtre Thémire,
Dont le lis pur enviait la blancheur,
Joint à l'attrait d'un regard séducteur
Le doux attrait du plus charmant sourire.

Au vol léger de Zéphire amoureux
Phryné cédant l'or de ses blonds cheveux,
Sur son beau cou laisse jouer leurs ondes;
Zulmé nouant leurs tresses vagabondes,
De l'Orient y verse les odeurs,
Et sur son front les enlace de fleurs.
Mais pour Naïs quelle gloire immortelle!
Naïs a vu les yeux de Praxitelle,
Trompant l'espoir de vingt jeunes beautés,
Sur elle seule un moment arrêtés;
D'amour, de joie, et d'orgueil palpitante,
Elle promène un regard dédaigneux,
Et sans rivale, au comble de ses vœux,
A relevé sa tête triomphante;
Tandis qu'auprès l'aimable Athénaïs
Baisse des yeux où roulent quelques larmes,
Et frémissant du succès de Naïs,
Rougit, pâlit du mépris de ses charmes.

Pour décider Praxitelle incertain,
Déjà la fière et superbe Corinne
Du dernier voile affranchit son beau sein,
Son corps d'albâtre, et sa taille divine.
Au mont Ida, telle parut Cypris
Aux yeux mortels du fortuné Pâris!
Plus loin la fraiche et la timide Aglaure,
Qui dans l'Elide a vu quinze printems
Renouveler les doux présens de Flore
Et ramener les zéphyrs inconstans,
Laisse sans art la gaze paresseuse

En longs replis tomber voluptueuse,
Et dessiner le ravissant contour
D'un sein de neige, inconnu de l'Amour.
Dans le cristal du ruisseau qui serpente
Elle aperçoit l'image de ses traits,
Rougit, se trouble, et la vierge tremblante
De ses deux mains a voilé ses attraits.
Mais vainement. Les zéphyrs indiscrets
En se jouant sous la gaze flottante
Livrent au jour des appas plus secrets.
Doux embarras! émotion charmante!
Ses yeux baissés avec timidité
Se sont couverts d'une langueur touchante,
Son jeune sein se soulève agité;
Ce trouble heureux la rend plus séduisante,
Et la pudeur embellit la beauté.

Environné de la troupe folâtre,
Et sur le marbre essayant le ciseau,
De tant d'objets Praxitelle idolâtre,
Reste enivré de ce brillant tableau.
Avidement son regard s'y promène.
Dieux! quels trésors à ses yeux sont offerts!
Il les compare, et sa vue incertaine
Glisse en courant sur mille appas divers.

Ainsi Zéphire, époux léger de Flore,
Dans nos jardins contemple avec amour
Le doux émail des filles de l'aurore,
Dont le bouton rougit aux feux du jour.
Chaque rivale et l'attire et l'appelle
Par son éclat et sa suave odeur;
Mais sans choisir, cet amant infidèle
Vole incertain de l'une à l'autre fleur,
Voltige encore, et la rose nouvelle
A ses regards est toujours la plus belle.

F. DE PUSSY.

LES PLAINTES DE MIRTHÉ.

ÉLÉGIE EN VERS LIBRES.

DIEUX protecteurs de nos bocages,
Tendres Sylvains, faunes audacieux,

Qui dans vos téméraires feux
Craignez encor de paraître volages,
Ecoutez et plaignez les douleurs de Mirthé!
Et toi qu'une nymphe rebelle
Trouva toujours amant fidèle,
Partage les transports de mon cœur irrité,
Pan! exhauce les vœux d'une amante trahie.
Syrinx qui de toi fut chérie,
Sous ses roseaux gémit de mes malheurs,
Et son murmure est l'écho de mes pleurs.
Auprès de cette nymphe aimable
Hylas venait m'attendre et devançait le jour;
« Tu vois, me disait-il, le destin déplorable
» De quiconque refuse un tribut à l'amour?
» Aime, chère Mirthé, le berger qui t'adore.
» En ces tristes roseaux je veux être changé,
» Si jamais de tes fers tu me vois dégagé.
» Va, la divinité que tout Cithère honore,
» M'offrirait vainement ses charmes et son cœur,
» Le tien, chère Mirthé, suffit à mon bonheur.....»
Et l'ingrat me trompait! et sa bouche infidèle,
Offrait les mêmes vœux, fesait même serment
A chaque bergère nouvelle!
Punis, punis ses désirs inconstans,
Toi qui me fis aimer d'un sentiment si tendre;
Que son cœur soit en proie à mes affreux tourmens,
Amour! ah! tu le sais, j'ai voulu me défendre
Contre tes charmes séduisans;
La crainte arrêtait dans mon ame
L'effet de tes traits dangereux,
Je désirais et repoussais ta flamme,
Je voulais à mon gré modifier tes feux.
Hé quoi! ma sage prévoyance
A-t-elle excité ton courroux?
De ma raison tu t'es montré jaloux,
Et docile à ton joug, j'éprouve ta vengeance?
Pourquoi, des bergers du hameau,
Qui sous ton nom viennent me rendre hommage,
Ne m'offrais-tu dans le plus beau
Qu'un amant perfide et volage?
Les talens de Mirtil, les vertus de Lycas,
Eussent excusé ma faiblesse;

Depuis long-tems objet de leur tendresse,
A leurs yeux enchantés j'ai toujours mille appas;
Mais en aimant un d'eux j'eusse été trop heureuse.
Rendre ma destinée affreuse,
Dieu cruel, est un de tes jeux;
Tu fis naître et trahir mes vœux!
Quelle est ta fatale puissance?
Les Dieux, au jour de ma naissance,
T'armèrent-ils du trait mortel
Qui devait m'immoler aux pieds de ton autel?
Eh bien! regarde ta victime.
Parée encor des fleurs qu'elle reçut d'Hylas.
Aimer plus que toi-même, hélas! fut tout mon crime,
Mes rivales du moins ne le commettront pas.
En expirant je les verrai sourire
Et préparer le même sort
A ce berger trompeur qui seul hâte ma mort.....
Mais le calme succède à l'amoureux délire;
Dans mes yeux affaiblis je sens sécher les pleurs;
Quelle main bienfaisante adoucit mes douleurs?
Ah! je te reconnais, tendre mélancolie,
Qui soupire des maux qu'elle ne peut guérir;
La sensibilité, ta compagne chérie,
Dans mon cœur agité saura te retenir.
O vous que j'implorais dans mon malheur extrême,
Dieux vengeurs! n'exaucez que mon dernier désir.
Qu'Hylas plus vertueux abjure de lui-même
Cet art si dangereux de plaire et de trahir;
Qu'il soit de nos hameaux l'amour et le modèle,
S'il est coupable encor, tardez à le punir.
La vengeance ne plaît qu'à l'amante cruelle,
Je puis ne plus aimer, mais je ne puis haïr.

Par M^lle DE MONTANCLOS.

L'ENNUI. (*)

Il est un mal qui nous consume
En tous les lieux, en tous les tems;
Il remplit l'ame d'amertume,
Le cœur de tristes sentimens.

(*) Voyez à la fin du N° la musique gravée.

Tourment du bonheur qu'il altère,
Du froid dégoût toujours suivi,
Par son nom seul il désespère;
Faut-il le dire? c'est l'Ennui.

Dès l'instant de notre naissance
Dans le repos il nous surprend:
Il se mêle aux jeux de l'enfance,
Aux travaux de l'adolescent;
Des passions il fuit l'orage,
Mais il revient secrètement:
Même dans plus d'un bon ménage,
Il s'insinue adroitement.

De la femme, sage ou coquette,
Sans cesse il trouble la raison:
L'une le trouve à sa toilette,
L'autre le voit dans sa maison.
Il ouvre leur cœur aux surprises
Plus que l'Amour son ennemi;...
Ah! que de fautes, de sottises,
N'ont été faites que par lui!

En secret il nous accompagne:
Tel, qu'il accablait de soucis,
Croit le laisser à la campagne
Et le retrouve dans Paris.
On pourrait braver son audace,
Il craint les arts, les jeux, l'esprit;
En tous lieux le travail le chasse,
Mais l'opulence le nourrit.

Le traître arrive sans obstacles
Dans mille salons chaque soir:
Pourtant il se montre aux spectacles
Et quelquefois dans le boudoir.
Au concert, dès la symphonie,
Chacun le voit, chacun l'entend.....
Jusque dans notre académie
Il vient s'asseoir insolemment.

Bizarre dans son assurance,
D'un mot, d'un rien, il est troublé.

Eloigné par la médisance,
Par l'éloge il est rappelé :
Tantôt à l'étude il nous livre,
Tantôt au découragement :
Pour l'éviter l'un fait un livre;
L'autre le trouve en le lisant.

Il aime enfin tout ce qui brille;
L'infortuné ne le voit pas.
Il vient au dîner de famille;
Mais il préfère un grand repas.
Quand sur lui le plaisir l'emporte,
Il s'épouvante et fuit chacun;
Mais quand on le croit à la porte,
Il rentre avec un importun.

Vous dont il trouble l'existence,
Comme moi sachez l'éviter.
Plus on lui donne d'importance,
Et plus il est à redouter.
A l'instant, dans mon doux asile,
Le perfide s'était glissé :
Mais plus que lui je suis habile,
En m'en moquant je l'ai chassé.

Mme la Comtesse de S.

ÉNIGME.

C'EST sans le moindre bruit que je me fais connaître :
On ne me voit pas; mais mon être
Est en ton pouvoir tellement
Que tu n'as qu'à parler pour me mettre au néant.
Les lieux les plus déserts sont les lieux que j'habite
De préférence à tout. Si l'indiscret m'évite,
Le sage de moi fait grand cas;
Et pour se tirer d'embarras,
Le sot de moi peut faire usage;
C'est toujours pour son avantage
Que je suis là. Qui veut m'obtenir au palais,
Me réclame toujours et ne me fait jamais.

S........

LOGOGRIPHE.

Pour l'infortune je suis née ;
Lecteur, apprends ma destinée :
On me voit toujours dans les pleurs,
Dans le chagrin, dans les douleurs.
Si quand la tête m'est ravie,
Je terminais aussi ma vie,
Tranquille enfin et sans remords,
Je descendrais parmi les morts :
Mais le ciel qui me persécute
Veut que j'existe après sa chute
Pour le malheur du genre humain ;
Alors comparable à Caïn,
Comme lui perfide et traîtresse,
Pauvres mortels, de votre espèce
Je deviens le cruel bourreau,
Le destructeur et le fléau,
Je ne respire que carnage,
Et vos combats sont mon ouvrage.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Mon premier sert dans les tripots ;
Mon second se met sur le dos
D'un animal d'humeur mutine :
Dans la plus simple question,
Parfois pour un oui, pour un non,
Mon entier prend son origine,
Le plus souvent sans rime, ni raison.

S........

*Mots de l'*Enigme*, du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Heure* (l').

Celui du Logogriphe est *Maire*, où l'on trouve : *rime*, *air*, *Rémi*, *ire*, *mai*, *Emir*, *raie*, *Marie*, *mari*, *rame*, *are*, *mer*, *ré*, *mi*, *mire*, *mare*, *aire* et *ame*.

Celui de la Charade est *Manequin*.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire, ou *Collection des Voyages nouveaux les plus estimés traduits de toutes les langues européennes*, etc.; avec des cartes et des planches gravées en taille-douce. Ouvrage publié par M. Malte-Brun. — Tom. XVI[e] de la collection. Cahiers 46 et 47 (*).

Il y a long-tems que nous n'avons entretenu nos lecteurs de ce recueil intéressant qui se continue avec le même succès, parce que l'éditeur le rédige avec le même soin, qu'il apporte un jugement sévère dans le choix des articles et qu'il l'enrichit de mémoires neufs, curieux et instructifs. Après nous avoir donné successivement des notices historiques sur plusieurs voyageurs célèbres de l'Asie, des détails topographiques sur des contrées et des villes peu connues, des descriptions de mœurs pleines d'intérêt, il nous entretient, dans les deux derniers numéros, d'un voyage dans le *Saterland*, l'un des cantons du département de l'Ems-Supérieur, d'une notice sur les îles de *Juan-Fernandès* et de *Massa-Fuero*, d'une suite de lettres sur la *Galitzie*, que nous appelons vulgairement la *Gallicie*, et d'un mémoire sur le mouvement elliptique des comètes, objet d'un intérêt présent, et digne de fixer l'attention des savans; mais un morceau plus piquant peut-être que ceux-ci, c'est un tableau

---

(*) Chaque mois, depuis le 1[er] septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, quelquefois coloriée.

Le prix de l'abonnement pour la quatrième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 33 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste.

L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

civil et moral des *Araucans*, nation indépendante du Chili.

Les *Araucans* sont déjà célèbres dans les fastes de la littérature : leur amour pour l'indépendance, le courage intrépide avec lequel ils ont défendu leur liberté, a fourni au célèbre poëte espagnol dom Alonzo d'Ercilla le sujet d'une épopée. Il est vrai que le poëme est d'un goût presque aussi sauvage que les héros qu'on y célèbre, mais il n'en passe pas moins aux yeux des Espagnols pour un chef-d'œuvre digne de rivaliser avec ceux d'Homère et de Virgile.

Les Araucans habitent cette belle partie méridionale du Chili située entre les rivières de Valdivia et de Biobio ; quoique conquis plusieurs fois par les Espagnols, ils ont conservé encore une grande partie de leur liberté, et les vainqueurs nomment la contrée qu'ils occupent *estado indomito*. Dom Alonzo d'Ercilla n'est pas le seul qui ait chanté leurs exploits ; ils ont été célébrés également par plusieurs poëtes espagnols dont les chefs-d'œuvre ne sont pas aussi connus que celui de dom Ercilla.

Quoique les Araucans ne soient guères au-dessus de la taille des autres hommes de l'Amérique, ils sont cependant plus robustes, plus fiers, plus disposés à la guerre. Leur teint est moins cuivré, moins foncé que celui des autres Américains ; on trouve même, dans quelques cantons, des familles dont les cheveux sont ou bruns ou blonds, comme ceux des Européens. Ils ont peu de barbe, et sont fort loin de regarder cet ornement comme une marque de grandeur et de supériorité. L'axiôme, *du côté de la barbe est la toutepuissance*, serait sifflé chez eux ; ils l'arrachent avec le plus grand soin et ne souffrent rien de semblable sur toute l'habitude de leur corps ; mais les cheveux sont pour eux l'objet d'une prédilection particulière. Un Araucan tondu, se regarderait comme déshonoré ; la perruque est là sans aucune considération ; un barbier y mourrait de faim, mais un coiffeur y ferait fortune. Les femmes sont pour la plupart jolies. L'historien espagnol qui nous fournit ces détails assure qu'elles n'éprouvent les infirmités de la

vieillesse que dans un âge très-avancé, qu'elles n'ont des cheveux gris qu'à soixante-dix ans, et des rides qu'à quatre-vingt. En France, nos beautés sont presque fanées à trente ans, et sans le secours de l'eau de Ninon de l'Enclos, elles auraient des rides à trente-six.

Les Araucans se distinguent par les qualités morales les plus précieuses : ils sont généreux, hospitaliers, humains envers les vaincus et *reconnaissans*, (notez bien ce point ;) mais comme il faut que le mal soit toujours à côté du bien, ils sont paresseux, hautains, et d'une dévotion particulière aux autels de Bacchus. Notre auteur espagnol prétend que si jamais les arts européens s'introduisaient chez eux, ils auraient bientôt leurs Montesquieu, leurs Corneille, leurs Phidias et leurs Raphaël.

Tandis que tous les peuples de l'Amérique ont une préférence marquée pour les habits larges, les Araucans, semblables en ce point à nos anciens Gaulois, préfèrent les habits étroits et serrés comme plus commodes, plus lestes, plus propres aux exercices du corps et de la guerre. Leur tête est presque toujours nue ; ils l'entourent seulement d'une bandelette assez large, en forme de diadême. Les grands seuls ont des chaussures, les petits vont pieds nus.

Les femmes, comme par-tout ailleurs, s'occupent beaucoup de leur toilette. Elles se chargent la tête de pierreries, les oreilles de larges boucles, les doigts de bagues, les bras et le col de tous les ornemens que peut inventer l'imagination vive, active et bizarre d'une femme jeune et coquette.

Les lois austères du christianisme ne sont point encore parvenues chez les Araucans ; ils entretiennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, et leur donnent à chacune leur maison séparée ; mais ce luxe ne les ruine pas. La petite maison n'est qu'une hutte, et l'ameublement se réduit aux objets de première nécessité.

Le gouvernement des Araucans est aristocratique. Ils ont trois ordres de magistratures qui se réunissent dans les grandes occasions et décident des intérêts de l'Etat en assemblée générale. Les dignités sont héréditaires et transmissibles de mâle en mâle ; car les Araucans ont

aussi leur loi salique. Comme ils ne savent pas même lire, ils ont fort peu d'officiers de justice, et les procès ne sont jamais surchargés de pièces d'écriture; mais ils ont des avocats, et notre auteur espagnol assure qu'ils font grand cas de l'éloquence et de la rhétorique. Je ne sais si le discours du cacique *Colocolo*, rapporté par dom Ercilla, est réel ou inventé à plaisir; mais si *Colocolo* l'a réellement prononcé, il s'ensuit qu'on peut être fort grand orateur sans avoir étudié les institutions de Quintilien, et le traité des études de notre sage Rollin. Leur code pénal est fort sévère sur quelques points, et fort indulgent sur d'autres. Un mari peut tuer sa femme, un père ses enfans, sans que qui que ce soit y trouve à redire; mais une femme qui manque de fidélité à son époux est impitoyablement mise à mort. On traite aussi fort mal les sorciers, quand ils emploient leur savoir à nuire à leurs voisins. Un sorcier est ou brûlé à petit feu, ou tué à coup de flècles. La sainte inquisition ne ferait pas mieux. Les autres délits sont punis par la peine du talion. *Oculum pro oculo, dentem pro dente*.

Les Araucans n'entretiennent point d'armée sur pied; mais dès que le grand conseil a pris la résolution de faire la guerre, on procède au choix d'un généralissime. Ce chef militaire se nomme *Toqui;* il reçoit du conseil la hache de pierre et le serment de fidélité. Son autorité est absolue; il ordonne les enrôlemens, fixe les contingens, et distribue les grades. L'armée des Araucans est de cinq à six mille hommes. Elle est composée de cavalerie et d'infanterie. La cavalerie est très-bonne; car les Araucans ayant senti les avantages de cette sorte d'arme dans leurs combats avec les Espagnols, parvinrent à se procurer de bonnes races de chevaux, les élevèrent avec soin, et s'exercèrent eux-mêmes au manége, de sorte que dix-sept ans après leurs premières défaites, ils furent en état d'opposer aux Espagnols des escadrons aussi bien dressés que les leurs.

Les armes des Araucans sont la lance, l'épée et la massue. Jusqu'à présent il n'ont pu parvenir à se procurer de la poudre. Si l'on en croit une vieille tradition fort accréditée parmi les Espagnols, la première fois que

les Araucans virent des nègres au service des Espagnols, ils s'imaginèrent que c'était avec leur peau noire et ténébreuse qu'on faisait de la poudre; ils en firent un prisonnier, le tuèrent, le réduisirent en charbon et le pilèrent. Le peu de succès de cette expérience les ayant détrompés, ils renoncèrent au plaisir de brûler et de piler des nègres. Rien n'égale le courage et l'intrépidité des Araucans. Dès que le signal de la bataille est donné, ils s'élancent sur l'ennemi en poussant des cris effroyables et bravent tous les dangers; au moment même où l'artillerie ravage leurs rangs, ils font tous leurs efforts pour pénétrer dans le centre de l'armée ennemie. Ils savent que les premières lignes sont exposées à une mort certaine, et cependant ils se disputent la gloire de s'y placer. Les premiers bataillons tombent; ils sont aussitôt remplacés par d'autres, jusqu'à ce qu'ils puissent joindre l'ennemi et combattre corps à corps.

Les dépouilles du vaincu appartiennent à celui qui s'en empare. Les prisonniers de guerre sont esclaves, jusqu'à ce qu'ils soient rachetés; mais ils arrive quelquefois qu'on choisit un de ces malheureux pour l'immoler aux mânes des guerriers morts aux champs de l'honneur. Le sacrifice est affreux. On amène la victime sur un cheval sans oreilles et sans queue; on lui fait creuser une fosse, on prononce des imprécations sur sa tête et sur les guerriers les plus célèbres de son pays, on lui fracasse le crâne d'un coup de massue, on lui arrache le cœur, le *Toqui* et tous les officiers de l'armée le sucent; les soldats creusent ses os pour en faire des flûtes, portent sa tête sur une pique, et célèbrent leur victoire par des hurlemens barbares. Si le crâne du malheureux prisonnier n'est pas entièrement brisé, on en fait une coupe où l'on boit dans les grandes solennités. Telles étaient, il y a deux mille ans, les mœurs des nations européennes aujourd'hui si délicates et si polies.

Les Araucans reconnaissent un grand esprit qui gouverne le monde et qu'ils appellent le *grand-toqui*; ils lui donnent des ministres inférieurs qui sont chargés de régler les petits détails d'administration, tels que les saisons, les vents, les tempêtes, la pluie et le beau

tems. Ils admettent aussi un mauvais génie qui se fait un plaisir malin de troubler l'ordre et de molester le *grand-toqui ;* ils l'appellent le *Guecubu* , c'est notre *Satan* sous un autre nom. Leurs dieux inférieurs sont mâles et femelles ; mais les femelles sont toujours vierges , car la génération n'a pas lieu dans le monde intellectuel. Idée raffinée , s'écrie notre écrivain espagnol , et qu'on n'attendrait pas d'une nation sauvage.

J'en demande pardon à sa seigneurie , mais cette idée me paraît plus inconséquente que raffinée ; car, si la reproduction n'a pas lieu dans le monde intellectuel, à quoi bon la différence des sexes ? Il y aurait bien plus de raffinement à faire tous les dieux comme les fourmis et les abeilles , du genre neutre.

Les Araucans n'entretiennent ni temples , ni prêtres. Ils supposent que la divinité n'a besoin d'être appaisée que quand on l'a offensée. Ils lui font peu de prières , et le seul sacrifice qu'ils lui accordent , est la fumée de quelques feuilles de tabac qu'ils regardent comme un parfum très-agréable, même pour des nez célestes. Dans leurs affaires importantes , ils consultent des devins , des sorciers ou charlatans qu'ils appellent *Dugols , parleurs ;* parce que dans tout pays *la parole* est le premier des charlatanismes. Ils croient aux revenans , aux enchanteurs , aux esprits follets , et même aux loups-garous. Ils sont d'accord sur l'immortalité de l'ame , mais divisés d'opinion sur sa destinée. Va-t-elle en enfer, en paradis, en purgatoire ? Les mauvaises ames sont-elles grillées , fustigées par des furies ou des démons ? les bonnes reçoivent-elles des récompenses dignes de leurs vertus ? c'est ce que les plus habiles théologiens du lieu n'oseraient décider. Quelques philosophes prétendent que toutes les ames se reposent indistinctement , et que les actions de ce bas monde sont de trop peu d'importance pour que le *grand-toqui* s'en occupe. Dans ce cas, à quoi bon faire des ames immortelles ?

On garde parmi eux le souvenir d'un grand déluge qui détruisit le genre humain presque tout entier. Le peu d'hommes qui se sauva vécut sur une île flottante qui fournit à leurs premiers besoins. Cette tradition paraît

n'avoir rien de commun avec celle du déluge de Noé. Les Araucans attribuent ce grand événement à des tremblemens de terre et à l'éruption des volcans : idée plus naturelle que celle d'un déluge occasionné par l'effet de pluies longues et violentes.

L'auteur espagnol entre dans beaucoup d'autres détails sur l'industrie, les sciences, les arts et l'esprit des Araucans. Tous ces détails sont curieux et instructifs, mais sont-ils toujours bien avérés? J'ai de la peine à croire que les Araucans aient porté les connaissances astronomiques assez loin pour diviser leur année avec autant de justesse et de précision qu'on le suppose. L'année, dit-on, est divisée en douze mois de trente jours chacun, comme celle des Egyptiens et des Persans; on y ajoute cinq jours pour en compléter le cours. Les mois avaient d'abord été réglés sur la période lunaire; mais elle a été réformée par des observateurs plus exacts, et se règle maintenant sur le cours du soleil. Les étoiles sont partagées en constellations qui prennent leur nom du nombre des étoiles qui les composent. Ainsi les pléiades sont appelées *consublas*, c'est-à-dire, *constellations de six étoiles*. Ils savent aussi distinguer les planètes, étudier leurs cours, et discerner la différence de leurs mouvemens; il n'est pas jusqu'aux comètes qui n'aient été l'objet de leurs méditations, et mon auteur m'assure qu'ils professent à leur égard la même doctrine qu'Aristote, et qu'ils les regardent comme des exhalaisons célestes qui s'enflamment dans les régions supérieures des airs.

J'avoue que tout cela me paraît un peu fort pour des peuples barbares qui ne savent ni lire, ni écrire, et dont tout le système arithmétique se règle sur les doigts de la main. Les Chinois, qui depuis tant de siècles possèdent des philosophes et des lettrés, n'ont pu parvenir encore à composer un calendrier exact, et les *Araucans*, étrangers à tous les bienfaits de la civilisation, auraient un système astronomique aussi parfait que les Européens! Il faudrait pour le croire une dose de foi que le ciel ne m'a pas encore départie. SALGUES.

Choix des lettres de Mirabeau a Sophie. Quatre vol. in-18, ornés des portraits de Mirabeau et de Sophie. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. — A Paris, chez *L. Duprat-Duverger*, rue des Grands-Augustins, n° 21.

La publication des *Lettres originales*, en 1792, ne pouvait ajouter beaucoup à l'éclat qu'avaient fait, quinze ans auparavant, la liaison de Mirabeau avec Mme de Monnier, et les suites de cette liaison. Il est donc permis de douter que ce soit par un sentiment des bienséances, dégagé de tout autre intérêt, qu'alors et depuis, des censeurs chagrins ont blâmé la publicité donnée à ces mêmes lettres, comme une indiscrétion coupable et un tort grave fait aux familles respectables qui y sont nommées. On pourrait d'ailleurs faire observer qu'en cette circonstance, personne n'eut véritablement à se plaindre d'un abus de confiance ou d'une violation de dépôt. Tout le monde sait par quelle suite d'événemens aussi extraordinaires qu'impossibles à prévoir, les manuscrits originaux passèrent entre les mains du premier éditeur. Celui qui pouvait en être regardé comme le véritable propriétaire, était un lieutenant de police qui, par une singulière condescendance, s'était fait l'intermédiaire de la correspondance des deux amans emprisonnés : et certes, à l'époque où les lettres parurent, ce n'était pas le desservir ni accuser son ministère, que de montrer qu'il en avait su quelquefois tempérer la rigueur par des actes de bienveillance. Ce fut une infidélité plus condamnable qui livra au public le premier recueil connu des lettres de Mme de Sévigné, que sa famille se refusait opiniâtrement à laisser imprimer. Cependant peu de monde le sait, et personne n'y pense ; on jouit du larcin, sans se mettre en peine si un éditeur plus avide peut-être, que sensible au mérite de ces lettres, a eu le droit d'en faire imprimer en Hollande une copie frauduleuse et tronquée. Dieu lui fasse paix ! que la terre lui soit légère ! comme disaient les anciens ; et s'il se trouve de nos jours, quelque trésor pareil entre les mains de

possesseurs exclusifs, puissent leur être appliquées les lois relatives à la propriété des mines, où les gouvernemens interviennent comme co-propriétaires !

Quelques-uns de nos lecteurs connaissaient déjà le jugement que Laharpe a porté, dans ce même journal, des lettres originales de Mirabeau, à l'époque où elles parurent. Ceux qui avaient pu l'oublier, l'auront retrouvé avec plaisir dans les mélanges inédits de cet habile critique (1), publiés l'année dernière par un homme qui joint lui-même à une critique très-saine, beaucoup d'esprit et de goût. Il est vrai que pour quelques personnes, il faut distinguer dans Laharpe deux hommes, *le vieil homme* et le nouveau, le rédacteur du Mercure et le rédacteur du Mémorial, le philosophe enfin et le converti. De cette distinction, résulte une autre distinction entre ses jugemens littéraires de telle époque et ceux de telle autre. On est presque convenu de tirer une ligne de démarcation entre tout ce qu'il a écrit jusqu'à telle année, et tout ce qu'il a écrit depuis lors jusqu'à sa mort; et par un bizarre renversement des idées communes, c'est l'âge mûr, l'âge de la raison et du talent, qui aurait été pour lui l'âge de la déraison et de l'affaiblissement des organes. Il suffit *alors*, pour réfuter ses opinions d'un certain tems, de dire que depuis il aurait pensé ou écrit différemment. Ce même homme a heureusement pour sa gloire élevé un monument littéraire dans lequel on pourra trouver à reprendre quelques défauts de proportions et d'ensemble, mais où il a déposé des opinions fixes qui feront toujours autorité. Quant à moi qui tiens toujours pour bon et très-bon l'article du *Mercure* de 1792, je ne hasarde qu'avec une extrême défiance quelques réflexions sur un sujet traité par une plume aussi habile et aussi exercée.

Un écrivain qui, jeune encore, s'annonce avec de grands talens est déjà certain d'attirer sur lui l'attention publique et d'éveiller la critique littéraire; mais que des passions fougueuses et une ame forte viennent à révéler

(1) Mélanges inédits de littérature de J. F. de Laharpe, recueillis par J. B. Salgues. Paris, Chaumerot.

en lui un de ces hommes extraordinaires, qui passent la portée de nos vices et de nos vertus; qu'à peu de tems de là, éclate une de ces révolutions qui bouleversent tout un ordre de choses, et froissent les plus grands intérêts; que cet homme s'en déclare le chef : il ne sera plus possible désormais de séparer en lui l'écrivain de l'homme d'Etat; et sa réputation littéraire et politique, déprimée ridiculement par un parti, exaltée peut-être avec excès par l'autre, deviendra pour la postérité un de ces problêmes qu'il faut lui laisser à résoudre. L'homme de la révolution est encore trop près de nous, pour que l'écrivain puisse être jugé sans passion et avec impartialité. Nous voyons tous les jours tant de réputations littéraires plus solides, et qu'on met en question! A l'époque où parurent les *Lettres de Mirabeau à M^me de Monnier*, tout contribuait à répandre sur lui le plus vif intérêt. Une mort prématurée, le souvenir de ses travaux législatifs, les craintes de l'avenir, le mal présent dont on le croyait seul capable d'arrêter les progrès, une foule d'autres circonstances ajoutaient aux regrets de sa perte et rendaient les particularités de sa vie plus précieuses. La curiosité fut générale; ami ou ennemi, tout s'empressait de lire ces lettres pour y trouver, les uns, de nouveaux motifs d'admiration, les autres, de nouveaux sujets de dénigrement. L'espoir de ceux-ci pouvait n'être pas sans fondement; on a vu tant de ces lettres écrites dans l'intimité d'une correspondance familière qui, devenues publiques par l'impression, ont été plutôt des monumens à la honte qu'à l'honneur de ceux qui les avaient écrites! on fut généralement obligé de convenir qu'il n'en était pas de même de celles-ci. Aux yeux les plus sévères et les plus prévenus, Mirabeau peut paraître coupable, mais jamais vil. Il est difficile de refuser son admiration à cette fermeté d'ame que rien ne peut abattre, ni le malheur, ni le sentiment de l'injustice victorieuse et toute puissante. Je ne puis convenir toutefois avec M. de Laharpe que ces lettres, comme ouvrage de sentiment, soient comparables aux plus belles de la *Nouvelle Héloïse*. En cherchant à m'expliquer pourquoi elles m'attachent plus qu'elles ne m'at-

tendrissent, je serais tenté d'en attribuer la cause à cette même fermeté d'ame que j'y admirais tout-à-l'heure. C'est, comme on l'a dit, un grand et beau spectacle que celui d'un homme aux prises avec l'adversité; mais ce spectacle étonne plus qu'il ne touche. Tant qu'il y a lutte, il y a espoir; c'est le malheur sans espérance qui émeut et arrache des larmes. Les pages en petit nombre où la douleur de Mirabeau est vraiment éloquente et parle le plus au cœur, sont celles où son courage semble l'abandonner, où pensant à quitter la vie, il lègue à sa maîtresse et à son enfant ce portrait, ces bagues, ces cheveux, précieuses bagatelles et seules marques de souvenir qu'il lui soit permis de donner. Alors, mais alors seulement, il s'élève à ce haut degré d'intérêt qui anime les pages de Rousseau. Par-tout ailleurs, c'est le sentiment de l'oppression qui paraît guider sa plume; c'est moins le cri de la douleur que celui de la vengeance. Dans les fers, il intimide ses ennemis. Il y a plus, comme amant, on ne peut pas dire que Mirabeau soit malheureux. Il aime, il est aimé; il est sûr du cœur de sa maîtresse. Il a l'espoir d'être bientôt rejoint à elle. Faut-il s'étonner qu'il conserve cette liberté d'esprit qui lui permet de traduire et Boccace et Tibulle, et les baisers de Jean second, et de se livrer à un grand ouvrage sur les prisons d'état? Aussi sent-il lui-même qu'il peut y avoir de plus grandes infortunes en amour. On le voit bien dans cette question qu'il propose à Sophie : Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux : est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse ? est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il reconnaît qu'elle est innocente? Question qu'il résout lui-même dans une autre lettre, comme on devait l'attendre de sa manière de concevoir et de sentir l'amour : c'est-à-dire, qu'il trouve Orosmane plus malheureux quand il se croit trahi, que lorsqu'il a poignardé Zaïre, parce qu'alors, dit-il, il sait bien qu'il n'a plus qu'à se tuer lui-même. Je crois au surplus que sa lettre est du tems où cette question assez singulière était débattue dans les journaux, comme devant une cour d'amour, par quelques beaux esprits, et que c'est-là ce qui lui a donné l'idée de la traiter

lui-même. C'est peut-être aussi sa manière de décider la question qui lui a valu, dans un dictionnaire historique, la qualification d'*amant brutal.* Rien dans les anecdotes connues de sa vie, ni dans ses lettres, ne fonde cette accusation de brutalité. On sent à la vérité que l'amour platonique n'était point son fait. Trop souvent même il se livre à des peintures plus libertines que voluptueuses; son expression n'est pas toujours assez chaste; il ne met pas toujours un choix assez délicat dans les anecdotes dont il égaie sa correspondance; enfin un grand nombre de ces pages que Laharpe compare à celles de la Julie, rappellent bien plutôt l'auteur de l'*Erotika Biblion* et du *Libertin de qualité ;* mais il n'y a pas là de quoi appeler un homme *amant brutal.* Ce n'est pas un amant sans délicatesse que celui qui revient sans cesse et avec l'expression de la plus vive douleur sur les chagrins et les persécutions qu'il a attirés à la femme qu'il aime. Cette idée se reproduit en plus de vingt endroits de ses lettres. J'insiste sur ce fait parce que dernièrement encore j'ai vu reprocher à Mirabeau son indifférence sur les malheurs dans lesquels il avait entraîné M^me^ de Monnier.

Si ses lettres ne sont pas des modèles de sentiment, elles n'en sont pas moins intéressantes par la variété des sujets qu'il traite. Economie politique, littérature, physiologie, éducation physique des enfans, rien ne lui est étranger. Et c'est à vingt-huit ans, et dans des lettres écrites avec la rapidité de la pensée, qu'il jette sur des matières si diverses, des vues dont la profondeur étonne.

Presque tous les esprits d'un certain ordre, comme les physionomies caractérisées, ont un trait principal et saillant, une sorte de caricature. Ce qui semble distinguer particulièrement l'esprit de Mirabeau, c'est la dialectique; espèce d'arme qu'il sent plus qu'aucun autre à sa main, dont il aime à faire usage, et qui, jointe aux autres parties de l'orateur, devait lui faire donner plus tard le surnom de *Démosthène français.* On pense bien que dans les lettres dont il s'agit, cette faculté doit être souvent oisive; il semble qu'il craigne de la perdre dans le repos, et c'est avec une naïveté qui seule prouverait, s'il en était besoin, l'authenticité de ces lettres et l'aban-

don avec lequel elles étaient écrites, qu'il demande à sa maîtresse qu'elle lui fasse ses objections, soit sur l'inoculation, soit sur autre chose, se promettant bien de la combattre, et comme appréhendant qu'elle ne se rende trop tôt à son avis; mais ce besoin d'escrime a peu d'occasion de se satisfaire. Sophie ne pense et ne voit que par Gabriel.

Le caractère, qui décide avec tant d'autorité de nos goûts et de nos opinions en littérature, dicte à Mirabeau une grande partie de ses jugemens sur les écrivains du dix-huitième siècle. On n'est pas étonné de son enthousiasme pour Montesquieu, Buffon, Voltaire, et de lui voir préférer Rousseau à tous. Son admiration pour lui est un culte. Tantôt c'est son génie devant lequel il se prosterne, tantôt c'est sa personne qu'il défend. « O Sophie! Sophie! dit-il quelque part, où est ta raison, » ton tact et ta justice? *Il y a des choses excellentes dans* » *Emile*, dis-tu. Eh! quoi donc n'y est pas excellent? » Ordonnance sublime, détails admirables, style magique, raison profonde.... Et tu compares un enfant » à un tel homme..... Qu'ai-je fait? une mauvaise bro- » chure où se trouvent quelques vérités, des tableaux » fortement coloriés, peut-être, qui décèlent une ame » haute et noble, et du feu dans la tête; mais encore » une fois, ce livre est détestable; oui, Sophie, détes- » table; c'est un tissu de lambeaux unis sans ordre, » empreint de tous les défauts de l'âge où j'écrivais. Il » n'a ni plan, ni forme, ni correction, ni méthode...... » Bon dieu! quelle distance de là au génie mâle et pro- » fond, créateur et sublime de Rousseau! O Sophie, » Sophie! tu me fais honte de moi-même. » Il y a, ce me semble, dans ce langage de l'enthousiasme, dans cette justice rigoureuse exercée envers soi-même, quelque chose de noble et qui décèle une ame non commune. Il n'appartient pas à tout le monde de s'emporter avec cette véhémence contre un éloge auquel l'amour propre, n'ayant rien à craindre du ridicule, pouvait aisément se laisser prendre; le repousser avec cette franchise, c'est presque s'en montrer digne. L'indiscrète admiration de Sophie pour Gabriel, donne à celui-ci de fréquentes

occasions de la rappeler aux respect dû à nos grands écrivains. « Point de ces phrases légères, Sophie ; en » fait de science, comparer l'opinion et l'autorité de » M. de Buffon à la mienne, c'est comparer l'aigle au » moineau...... Ne parlons jamais du génie qu'avec le » respect que nous lui devons. » Je pourrais citer plusieurs autres preuves de cette modestie vraie, qui ne peut être qu'à l'usage des hommes supérieurs, puisqu'on n'en peut tenir compte à la médiocrité.

Il ne faut pas s'étonner que ces lettres où il épanchait son indignation contre ses persécuteurs, offre souvent des traits d'une ironie mordante, et des sarcasmes amers. Un M. de R...., alors gouverneur du château de Vincennes, a le malheur de se trouver souvent sous ses coups. C'est apparemment le même qu'il a signalé dans son ouvrage sur les prisons d'état, et qui, offensé du ton et des manières de son prisonnier, lui dit un jour : *Monsieur, sachez que je représente le Roi. Eh bien! monsieur*, lui repliqua Mirabeau, *j'en suis fâché pour le Roi, il est grotesquement représenté.* Ses plaintes contre son père ont trop souvent ce caractère d'amertume et de causticité ; mais dans les accens de son plus profond désespoir, la voix de la nature se fait encore entendre : « Veux-tu, dit-il, que j'attende ma liberté de celui qui » me refuse mes plus pressans besoins ? Eh! qui ne sait » combien les méchans vivent plus que les bons?..... Ah! » quelle que soit sa cruauté, je ne me familiariserai jamais » avec l'idée de n'attendre du repos que de la mort d'un » père! » Ce mot de repos, au surplus, ne paraît pas lui offrir une idée bien nette. Il n'est peut-être pas sans intérêt de voir comment le définissait cet homme dont la vie jusqu'alors si agitée n'était que le prélude d'une vie bien autrement agitée et tumultueuse. « Cependant, je soupire après le repos que je regarde, après l'amour, » comme le seul bien réel de la vie, qu'il est insensé de » sacrifier à l'amour de la gloire ; mais ce repos passif où » je suis engourdi m'est aussi insupportable que pernicieux..... L'action m'épuise, le repos me tourmente ; » il semble que la nature ne me laisse que le choix de » de la fatigue ou de l'ennui. » A le voir soupirer ainsi

après le repos, on peut croire qu'il se trompait sur la nature de son ame, comme il se trompait sur la nature de son talent, lorsqu'il ébauchait une tragédie. Quelques vers de lui qu'il envoya à sa maîtresse, n'annoncent pas que la langue poétique dût jamais être la sienne. Son goût et ses études avaient une autre direction.

J'ai peut-être déjà trop cédé à l'envie de réunir et de rapprocher quelques traits de caractère épars dans les quatre volumes de lettres de Mirabeau. Je finis par celui-ci qui pourra achever de faire connaître l'homme, et donner de lui une idée bien contraire à celle que beaucoup de gens ont pu s'en former. Qui ne croirait en effet que né, comme il semblait l'être, pour les tourmentes d'une révolution ou d'un état démocratique, il eût fait une étude particulière de la finesse et de l'astuce? Cependant cette opinion se trouve démentie par ses lettres où il traite la finesse de *vue courte qui aperçoit et grossit les objets voisins, et ne voit qu'un nuage dans l'éloignement;* et si l'on voulait (ce qui pourra paraître puéril), chercher dans les lettres écrites de Vincennes l'explication des principes qui ont dirigé la conduite politique de Mirabeau, ne pourrait-on pas dire que ce fut en effet par l'audace plus que par l'intrigue qu'il se trouva à la tête d'un parti, et contint les autres jusqu'à sa mort?

L'édition que nous annonçons des lettres de Mirabeau, n'en offre qu'un choix. Il plaira plus que l'édition originale à ceux qui ne cherchent dans ces lettres que le langage de la passion et du sentiment. Ceux qui n'y veulent voir que les lettres d'un homme d'esprit devenu si intéressant à connaître, regretteront de n'y pas trouver les lettres à son père, les mémoires aux ministres pour sa défense, « chefs-d'œuvre, dit Laharpe, » qui réunissent à une dialectique victorieuse, une élé- » gance noble, sans jamais passer la mesure en rien. »

LANDRIEUX.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

MESSIEURS, j'ai toujours aimé la littérature ancienne; dans ma jeunesse je faisais mes délices de la lecture des poëtes grecs et latins; aujourd'hui, par un goût plus conforme à mon âge, je me plais sur-tout à l'érudition que les modernes, et sur-tout les Allemands, développent pour nous faire mieux sentir, mieux apprécier leurs écrits. Je ne suis cependant qu'un simple amateur, je quête par-tout des lumières; et depuis que le *Mercure* a réuni à son domaine la littérature ancienne et étrangère, je suis un de vos lecteurs les plus assidus. C'est en cette qualité, Messieurs, que je vous demanderai compte à vous-même d'un oubli que je ne puis vous pardonner. Depuis un an, au moins, il paraît en Allemagne une nouvelle traduction en vers de Tibulle, dont l'auteur est le célèbre M. Voss; depuis six mois que j'en suis instruit, j'en attends tous les samedis l'annonce dans votre feuille : pourquoi n'a-t-elle pas encore paru? Vous me direz, peut-être, qu'une traduction allemande d'un poëte latin ne peut être jugée qu'en Allemagne, et que d'ailleurs la réputation de M. Voss est faite en qualité de traducteur : vous me direz que son extrême fidélité... N'allez pas plus loin, Messieurs, car je conviens de tout ce que vous avancez, et de tout ce que vous pourriez avancer encore : mais ce n'est pas sur la traduction de M. Voss que je m'attendais à vous voir exprimer votre sentiment; son mérite est de peu d'intérêt pour les lecteurs à qui votre feuille est destinée : c'est sur la préface de cette traduction, sur les notes qui l'accompagnent, que je voudrais qu'on m'éclairât, et vous allez voir, Messieurs, que la chose en vaut bien la peine.

Vous savez sans doute, aussi bien et mieux que moi, que les érudits les plus profonds ont été fort embarrassés jusqu'à ce jour sur plusieurs points qui regardent Tibulle. Les simples littérateurs n'y regardent pas de si près : ils lisent ordinairement les deux premiers livres de ce poëte aimable; ils en sentent les beautés, le charme inexprimable, et cela leur suffit; ils sentent bien aussi en commençant le troisième livre que le ton du poëte a changé, mais ils ne cherchent point à s'en expliquer la cause; plus ils avancent

dans ce livre, plus l'ennui les gagne ; aussi est-il rare qu'ils le finissent ; s'ils vont jusqu'au bout, c'est avec très-peu d'attention ; ils n'entament guères le quatrième, et ne relisent jamais que les deux premiers.

Mais cette conduite fort naturelle de la part du lecteur qui ne veut que jouir, ne saurait convenir à celui qui veut s'éclairer afin d'éclairer les autres. Ces lecteurs-là doivent tout lire, et tout lire avec la plus grande attention ; aussi leur arrive-t-il souvent de trouver des pierres d'achoppement dans les chemins qui paraissaient le plus unis au lecteur vulgaire. Ainsi le quatrième livre de Tibulle est composé d'élégies plus courtes que les autres ; tantôt il semble que le poëte y parle pour lui-même ; tantôt, et plus souvent encore, c'est un jeune homme nommé Cerinthe, et une jeune femme nommée Sulpicie, qui semblent s'adresser des billets doux. Tous ces billets sont-ils de Tibulle ? De très-habiles gens le nient, et veulent qu'ils aient été réellement écrits par une dame romaine de la famille Sulpicia, et par un jeune Grec nommé Cerinthe. Ces mêmes savans ne disputent point à Tibulle son troisième livre ; mais ce livre a causé entre eux de longs débats sur l'âge de son auteur En effet, tout ce que Tibulle dit de lui-même dans les deux autres, tout ce qu'Ovide nous apprend de lui et tous ses rapports avec Horace, prouvent qu'il était à-peu-près du même âge que ce grand lyrique, et parconséquent de vingt ans plus jeune que l'auteur de l'*Art d'aimer*. Ces preuves sont si évidentes que la plupart des savans n'ont pu s'y refuser ; et cependant Dacier et d'autres, appuyés d'un passage de la cinquième élégie du troisième livre, ont soutenu que Tibulle était né la même année qu'Ovide, sans qu'on puisse leur en savoir mauvais gré ; car ce passage est si formel, le poëte y indique si précisément l'année de sa naissance, que pour en nier la date il a fallu soutenir que le vers qui la contient est interpolé.

Telles sont, Messieurs, les difficultés que vous connaissiez, sans doute, et que l'on peut résumer ainsi : *Le quatrième livre d'Elégies attribué à Tibulle est-il de lui ou de Sulpicia ? Tibulle était-il de l'âge d'Ovide ou de celui d'Horace ?* M. Voss répond dans sa préface et dans ses notes à ces questions : voyons d'abord comment il a résolu la dernière.

Vous devinez sûrement qu'un homme qui réunit, comme M. Voss, l'esprit et le talent poétique à la plus vaste éru-

dition, ne pouvait être de l'avis de ceux qui font Tibulle contemporain d'Ovide; mais, en adhérant au sentiment opposé, en faisant valoir les preuves dont on l'appuye, il ne se laisse pas amener aussi facilement à supprimer d'autorité ce vers de la cinquième Elégie du livre III, où le poëte dit qu'il est né l'année de la mort des consuls Hirtius et Pansa, date qui est aussi celle de la naissance d'Ovide. Quoique ce vers se retrouve mot à mot dans Ovide, il me semble que la réserve de M. Voss est louable; car je n'aime pas que l'on se permette légèrement de toucher aux écrits des anciens; et d'ailleurs, dit fort bien M. Voss, qu'aurez-vous gagné à supprimer ce vers? Le reste du passage subsiste, l'Elégie, le livre entier subsiste, le poëte s'y montre comme un jeune homme de vingt-ans, sans éclat et sans fortune, recherchant en mariage une beauté sage, nommée Neèra, fille de bourgeois aisés et honnêtes; et parlant enfin de suicide lorsqu'elle refuse de l'épouser. (Lib. III, El. 3, 23. El. 2, 11—24; 4, 93. El. 1, 23. El. 2, 7.) Qu'y a-t-il de commun entre un obscur adolescent, un amoureux transi de cette espèce, et l'aimable, le brillant Tibulle, chevalier romain, qui à vingt ans possédait encore le riche patrimoine dont il parle dans sa première Elégie (v. 19) et dans ses félicitations à Messala, ou du moins conservait, même après le partage des terres, une médiocrité bien éloignée de l'indigence, et qui, loin de se livrer à des amours si sérieux et si tragiques, avait à trente ans Délie pour maîtresse, et riait le premier de ses infidélités?

Je ne suivrai pas M. Voss dans toutes les inductions par lesquelles il commence à faire soupçonner que l'auteur du troisième livre d'élégies attribué à Tibulle est un autre poëte que Tibulle; mais je crois que l'on sera bien aise de trouver ici le parallèle qu'il établit entre la manière de ces deux auteurs. L'amant de Neèra, dit-il, ne sait dire autre chose que *j'aime, on me rebute, je veux mourir.* On ne trouve point chez lui cette vivacité d'expression qui nous charme dans Tibulle; il ne lui échappe aucun trait de ce goût pour la vie champêtre propre à l'amant de Délie et de Némésis; rien chez lui ne retrace le plaisir que prenait Tibulle à vivre au milieu des laboureurs et des bergers, à célébrer les fêtes des dieux rustiques, à rendre hommage aux antiques lares du toit paternel. Dans l'occasion même où l'amant de Neèra avait le plus grand intérêt à lui peindre en beau les plaisirs qui l'attendaient à la campagne après

l'union qu'il lui proposait (Elég. 3), il ne sait que lui répéter des lieux communs sur le mépris des richesses. En un mot, plus vous suivrez et rapprocherez dans leurs élégies l'amant de Délie et celui de Neèra, plus vous inclinerez à penser qu'ils furent en effet deux personnages très-différens l'un de l'autre, que le premier peut fort bien avoir été du même âge qu'Horace, tandis que le second ne sera né, comme il le dit lui-même, que vingt ans plus tard.

Mais quel est donc, me direz-vous, Messieurs, ce poëte inconnu qui sort tout-à-coup de l'obscurité pour s'approprier le troisième livre de Tibulle? M. Voss va vous le nommer, ou plutôt il va se nommer lui-même, car il a signé ses ouvrages, il n'a pas prétendu les décorer d'un nom célèbre, et ce n'est nullement sa faute si les commentateurs s'y sont trompés si long-tems : lisez les derniers vers de sa seconde élégie : il veut absolument attendrir la cruelle Neèra, il lui déclare qu'il se tuera si elle demeure inflexible; il prescrit la manière dont il devra être enseveli, et demande enfin qu'on décore son tombeau de cette épitaphe :

Lygdamus hîc situs est: dolor huic et cura Neæræ
Conjugis ereptæ, causa perire fuit.

« Ci-gît Lygdamus ; la douleur, le chagrin d'avoir perdu Neèra, dont il voulait faire son épouse, ont été la cause de sa mort. »

Ceci est si clair, Messieurs, que je crains presque à présent de voir l'étonnement de vos lecteurs se tourner en sens contraire, et qu'ils ne demandent comment il a été possible d'attribuer à Tibulle un livre d'élégies signé Lygdamus? La chose est assez simple. D'abord nous n'avons que des manuscrits très-modernes de Tibulle, et dans tous on trouve sous son nom les élégies de Lygdamus : en second lieu, avant de soupçonner l'intelligence ou la bonne-foi des copistes, les interprêtes ont argumenté sur ce nom de Lygdamus, et sur le nom de famille de Tibulle, et ils ont cru en démontrer l'identité. *Albius*, disaient-ils, vient d'*Albus*, qui signifie *blanc;* le marbre *Lygdinien* était célèbre par sa *blancheur :* donc Lygdamus est un nom emprunté sous lequel se cachait Albius Tibulle. Il faut voir dans la préface de M. Voss comment il réfute cette bizarre explication, fausse dans presque toutes ses parties. Je me contenterai de rapporter ici une de ses raisons qui me paraît sans réplique. Tibulle se nomme lui-même par son véritable nom dans la troisième élégie de son premier livre (v. 55), en

composant une épitaphe pour son tombeau; il se nomme encore et de la même manière dans l'élégie neuvième de ce même livre (v. 83). Pourquoi aurait-il eu la fantaisie de prendre ailleurs le nom de Lygdamus ?

Ou je me trompe fort, Messieurs, où il résulte de tout ceci que l'hypothèse de M. Voss lève toutes difficultés sur l'âge de Tibulle; et qu'elle l'absout d'avoir composé un livre d'élégies qui, sans manquer d'un certain mérite, n'est nullement digne de lui, puisqu'il endort souvent ses lecteurs; et ce sont-là sûrement deux grands avantages. Il est vrai que l'hypothèse crée ou du moins renouvelle l'existence d'un poëte tout-à-fait inconnu, ce qui n'est pas sans inconvénient pour les gens qui n'aiment point à multiplier les êtres : mais enfin, si le troisième livre des élégies de Tibulle n'est pas de Tibulle, encore faut-il bien, dirait Bridoison, qu'il soit de quelqu'un, et autant vaut Lygdamus qu'un autre. Or, il me semble que les notes dont M. Voss a enrichi ses élégies ne laissent aucun doute sur le premier point. A chaque pas il y dévoile le déclamateur, l'imitateur, le poëte qui se bat les flancs ou cherche à s'échauffer de la flamme d'un autre, tandis que les élégies de Tibulle se distinguent au contraire par la vérité des sentimens et par tous les charmes du plus heureux naturel.

Je l'avouerai donc de bonne foi, quoique juge incompétent de ces matières : l'hypothèse de M. Voss me sourit; elle me séduit d'autant mieux qu'il l'avait déjà conçue il y a vingt-cinq ans, qu'il a eu tout le tems de la mûrir, de la discuter; et qu'en la développant aujourd'hui il abandonne avec candeur une autre opinion qu'il avait émise dans le même tems sur un autre ouvrage de Tibulle : je n'attends donc plus, Messieurs, que l'avis de vos savans collègues pour ajouter au titre de mon Tibulle latin, comme M. Voss l'a fait dans sa traduction allemande (1), le nom de Lygdamus à celui du chantre de Délie et de Némésis.

Ce premier point ainsi réglé, j'en viendrai maintenant, Messieurs, si toutefois ma lettre ne vous paraît pas trop longue, à la seconde hypothèse de M. Voss, et je la traiterai plus brièvement, car je crains qu'elle ne vous paraisse pas aussi heureuse que la première. M. Voss, comme nous venons de le voir, a ôté à Tibulle son troisième livre

---

(1) Cette traduction porte pour titre : *Albius Tibullus und Lygdamus*, etc. Tibulle et Lygdamus, traduits et expliqués par J. H. Voss.

que personne ne lui disputait ; il va lui rendre au contraire le quatrième que des savans très-respectables ont voulu lui enlever. Broukhuysen le premier, relevant une idée avancée sans preuve par Gaspar Barthius, avait prétendu que les courtes élégies, ou plutôt les épîtres en vers élégiaques, dont ce livre se compose, étaient l'ouvrage de cette Sulpicia qui vivait sous Domitien, et dont il nous reste une satire ; mais Broukhuysen n'avait pas été plus fécond en preuves que Barthius, et Vulpius démontra bientôt après que cette supposition était en contradiction ouverte avec la chronologie et l'histoire. Tibulle rentra donc en possession de son quatrième livre, où personne d'ailleurs ne lui conteste les deux dernières élégies, ni le panégyrique de Messala, mais un savant allemand ne tarda pas à le dépouiller une seconde fois de tout le reste : il imagina une Sulpicia contemporaine de Tibulle, à qui il attribua un certain nombre de ces élégies ; il fit présent des autres à quelques jeunes Romains de son tems, et de même que M. Voss publie aujourd'hui sous le nom de Lygdamus le troisième livre de Tibulle, M. Heyne (car quoique M. Voss ne le nomme pas, il est impossible de le méconnaître), M. Heyne, dis-je, publia en 1798 le quatrième livre sous le nom de Sulpicie et consorts, (*Sulpiciæ et aliorum.*)

Je l'avouerai, MM., je suis fâché qu'un savant aussi illustre que M. Heyne ait eu cette témérité, et j'en suis fâché par deux raisons que vous approuverez sans doute ; la première, c'est que M. Voss a prouvé d'une manière invincible que l'opinion de M. Heyne est insoutenable, attendu qu'il ne peut y avoir eu de romaine du nom de Sulpicia qui se soit illustrée par ses vers avant celle dont nous avons la satire sur le bannissement des philosophes ; la seconde, c'est que cette erreur de M. Heyne a porté M. Voss à le traiter dans sa préface avec cette rigueur impolie qui choque peu dans les savans en *us*, mais qui paraît toujours déplacée de la part de ceux qui écrivent en langues modernes. Cette sévérité de M. Voss est d'autant moins excusable que l'hypothèse qu'il veut substituer à celle de M. Heyne, n'est pas à beaucoup près exempte de difficultés. Pour expliquer comment il nous est parvenu sous le nom de Tibulle un recueil de lettres et de billets où le poëte parle quelquefois, mais où Cérinthe et Sulpicia parlent plus souvent encore, il suppose que ce jeune Grec amoureux d'une riche patricienne, n'osait, quoique riche lui-même, prétendre ouvertement à sa main ; que Sulpicie l'encouragea ; que

Tibulle leur servit d'intermédiaire, et que le mariage ayant réussi, notre poëte s'amusa, sans doute après la noce, à mettre en vers les billets doux des deux amans, et ses propres lettres, dont le recueil forme ce quatrième livre sur lequel on a tant disputé. M. Voss se sait fort bon gré de cette hypothèse; elle est en effet ingénieuse, et lui a fourni le canevas d'un assez joli petit roman. Mais d'abord il faut pour la soutenir renverser entièrement l'ordre des épîtres et des élégies qui en font la matière, et il est ensuite nécessaire de donner à certains passages des épîtres de Sulpicia une interprétation beaucoup plus favorable qu'on n'avait pu l'imaginer jusqu'à présent. Dans la plupart de ces passages M. Heyne lui-même n'avait encore trouvé que le langage d'une coquette effrontée, M. Voss s'en indigne et prétend ne voir dans ces mêmes passages que les sentimens d'une noble vierge, qui ne rougit point de son chaste amour, et qui le publie sans crainte pour forcer ses parens à le couronner. Voilà deux interprétations passablement différentes; elles appartiennent à deux illustres: qui osera décider entre eux?

Who shall decide, when doctors disagree?

comme disait l'illustre Pope. Ce ne sera sûrement pas moi, Messieurs, car si je trouve que M. Voss a complétement détruit l'hypothèse de M. Heyne, il me semble qu'il n'a pas aussi solidement établi la sienne, et jusqu'ici le parti le plus sage serait selon moi de suspendre son jugement. Cependant, comme cette suspension devient pénible à la longue, j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos de faire connaître, par la voix de votre feuille, aux littérateurs français qui n'entendent pas l'allemand, les opinions opposées du poëte d'Heidelberg et du professeur de Goettingue. Une nouvelle discussion peut répandre un nouveau jour sur cette question encore assez obscure: elle peut sur-tout engager M. Voss à nous donner plus tôt le nouveau texte de Tibulle, qu'il a en quelque sorte promis de publier, et qui peut-être suffira pour justifier son hypothèse. On sait que souvent il ne s'agit que de remplacer un mot par un autre pour changer le sens d'un passage, pour le rendre très-décent de scandaleux qu'il était; et tel peut être entre autres le mot *concubuisse* dans le 16[e] vers de la première épître de Sulpicie..... Mais je ne veux point allonger encore par d'inutiles citations une lettre déjà trop étendue; je la finirai, Messieurs, en vous priant d'en faire l'usage qu'il vous

plaira, de la supprimer si elle vous semble sans intérêt, et de la publier si vous y trouvez quelque chose d'utile : quelque parti que vous preniez à cet égard, je n'en demeurerai pas moins avec la considération la plus distinguée,

L'un de vos plus assidus lecteurs ***.

VARIÉTÉS.

CHRONIQUE DE PARIS.

ANECDOTES. — Les filous forment dans la société une classe de fort *honnêtes gens* qui vivent d'industrie, ne s'occupant dans le repos, que des moyens de pouvoir s'approprier à moins de frais possibles et *sans coup-férir*, le bien de leur prochain. Du silence, de l'adresse, du moëlleux dans les mouvemens, des combinaisons savantes, des reconnaissances faites avec soin, tels sont les élémens dont se forme leur art. Art *innocent* qui respecte la vie et la réputation d'autrui; qui tend seulement à faire passer de petits objets précieux d'une poche dans l'autre, et ne paraît inventé que pour rétablir l'équilibre. La république de la Grèce, la plus renommée par l'austérité de ses mœurs, *honorait* le filoutage, et ne punissait que les mal-adroits. Les modernes, avec des mœurs moins édifiantes, ont usé de plus de sévérité. On pendait jadis les filous, on les enferme maintenant : aussi voudraient-ils voir remettre en vigueur les usages de Lacédémone. On eut sans doute admiré, dans cette ville célèbre, et peut-être récompensé le héros que nous allons mettre en scène. Un étranger qualifié et décoré d'une croix de diamans entre chez un restaurateur suivi d'un homme bien mis, auquel il ne fit pas toute l'attention qu'il méritait. Cet homme est pris par le restaurateur pour le valet de chambre de l'étranger, et par celui-ci pour l'un des garçons de la maison. Il résulte de cette double erreur, que ce Sosie d'une nouvelle espèce, sert l'étranger sans faire naître aucun soupçon. Son zèle, la prestesse de ses mouvemens, la rapidité du service en font un objet d'envie. Que n'ai-je un valet aussi intelligent, disait l'un! Ce garçon en vaut dix, pensait l'autre : ces louanges tacites furent interrompues par un accident imprévu, quoique très-bien combiné. L'inconnu laisse tomber une sausse épaisse sur l'habit de

l'étranger. Se précipiter, exprimer les regrets les plus touchans, se combler de malédictions, ce fut l'affaire d'un instant. « Je suis perdu, si vous vous plaignez, on me renverra de la maison, dit à voix basse l'inconnu, qui bientôt offre de porter sur-le-champ l'habit chez un dégraisseur du voisinage. L'offre est acceptée : l'étranger se dépouille : l'inconnu emprunte une serviette au restaurateur : l'habit part, la croix de diamans le suit; le dîner s'achève; le café paraît, les liqueurs lui succèdent : l'étranger est bien lesté, mais il se trouve un peu leste pour la saison. L'habit ne revient point : la patience se perd : les éclaircissemens arrivent, et l'espoir s'en va. On est obligé de convenir que la tactique de l'inconnu était savante et bien combinée.

Voici un autre fait dans lequel le hasard a joué au filou un tour perfide. Un commissionnaire se présente chez le sieur Hossart, homme d'affaires de M. le sénateur Lespinasse, et lui remet une boîte cachetée, avec une lettre écrite d'Orléans. Dans cette lettre on annonce à M. Hossart qu'on lui fait passer, pour son maître, douze onces de racines de dattier de la Martinique, *stomachique, purgative et journaliere*. On demande 42 francs tant pour le prix que pour le port : la somme est à l'instant payée. La boîte, au lieu de la précieuse racine, ne contenait que de la fécule de pomme-de-terre. Le même commissionnaire se présente ensuite avec une pareille lettre et une boîte semblable chez une femme-de-chambre de la dame Tourin : mais celle-ci ne veut payer qu'après avoir consulté M^e Denys, notaire, chez lequel elle se rend avec le commissionnaire; le sieur Hossart se trouve à la porte de ce notaire, reconnaît l'homme, le fait arrêter et conduire chez le commissaire de police. Le commissionnaire déclare qu'il est chargé de cette boîte et de la lettre par un homme qui l'attend pour recevoir l'argent qu'on doit lui remettre. En effet, on s'empare d'un nommé Géronville, arrêté et précédemment emprisonné pour des faits du même genre. Le tribunal de police correctionnelle a, par son jugement du 17 de ce mois, acquitté le commissionnaire qui n'avait été qu'un instrument passif, et condamné Géronville à cinq ans d'emprisonnement, à 50 fr. d'amende, et à rester pendant cinq autres années sous la surveillance de la haute police.

— M. Beffroi de Reigny, connu jadis sous le nom du Cousin-Jacques, et dont la muse était depuis long-tems

LA SEINE

devenue muette, vient de payer le tribut à la nature, après avoir vu mourir avant lui tous les enfans de cette muse. *Le Club des bonnes gens* et *Nicodème dans la lune*, qui devaient leur succès éphémère aux circonstances, passèrent avec elles. Les *lunes du cousin* excitèrent la curiosité sans la satisfaire; elles n'eurent point un cours réglé; elle s'affaiblirent et bientôt furent totalement éclipsées. Le public et leur auteur ne demeurèrent pas long-tems *cousins*. M. de Reigny fit la musique de ses opéras : les mauvais plaisans prétendirent qu'ils n'en valaient pas mieux. On assure que depuis plusieurs années la raison du Cousin avait déménagé : nous ne savons jusqu'à quel point ce bruit était fondé, mais l'usage qu'il en fit pendant quelque tems semble autoriser à y croire. On n'a pas oublié que dans la conversation, à table, au salon, dans l'antichambre, le Cousin notait tout ce qu'il entendait, prenait les noms, prénoms, âges, de ceux qui s'offraient à ses yeux; le tout pour être rangé suivant l'ordre alphabétique, dans un ouvrage informe qu'il projettait, dont le contenu ne devait avoir aucun rapport avec le titre, quoique l'un et l'autre fussent très-bizarres, et qui n'a jamais eu son exécution.

— Nous n'avons point, comme le veulent les gens tourmentés d'une bile noire, dégénéré de la vertu de nos ancêtres. J'en trouve la preuve dans cinquante-neuf almanachs chantans qui paraissent ou paraîtront ce mois-ci, et seront tous prêts pour les étrennes. Nos pères chantaient, nous chantons, nos petits enfans chanteront. Nous avons la voix fausse, mais nous n'en chantons pas moins avec gaîté. Cela vaut mieux que d'avoir le spleen.

— Il paraît une brochure intitulée : *Coup-d'œil sur les imperfections de la chaussure et les incommodités qui en proviennent, suivi d'un procédé ingénieux qui a l'avantage de corriger les unes et de faire disparaître ou de prévenir les autres*. Elle est de M. Sakoski, bottier au Palais-Royal, qui veut absolument qu'un soulier soit fait pour le pied qui doit s'y renfermer : c'est une prétention fort ridicule. Nos chapeaux sont-ils faits pour nos têtes? est-il une partie de nos vêtemens qui soit faite pour le membre qu'elle doit ou couvrir ou renfermer? S'avise-t-on de faire descendre la taille de nos habits jusqu'à la chute de nos reins? Ne fait-on pas nos hauts-de-chausses pour envelopper par leur extrémité supérieure notre poitrine; et bientôt, terminés par une fraise, ne feront-ils point partie de notre col? Pour-

quoi donc un soulier aurait-il la forme d'un pied? M. Sakoski va se brouiller avec tous les cordonniers et savetiers de la capitale, mais nos aristarques ne pourront lui dire, *ne sutor ultra crepidam.*

— L'an passé M. Bouilly nous donna pour nos étrennes les *Contes à sa fille*, cette année il nous fait cadeau des *Conseils à sa fille*. Nous souhaitons que ce nouvel ouvrage ait autant de succès que le premier. — Des critiques blâment l'auteur d'avoir dit qu'il *s'abstenait ordinairement de toute prétention littéraire*. Est-ce parce qu'on sait à quoi s'en tenir, ou parce qu'un auteur a tort de *s'abstenir de toute prétention?* Ce sont pures chicanes, qui, je l'espère, ne décourageront ni le faiseur de contes, ni le donneur de conseils; et l'année prochaine, si M^lle^ Flavie (c'est le nom de la fille de M. Bouilly) prend un mari, nous aurons les *Adieux à ma fille*, mais non pas les *Adieux au public*, qui désire que l'auteur devienne grand-père pour faire encore des contes à ses petits-enfans.

— Il a paru, dans la première quinzaine de ce mois, une douzaine d'ouvrages. L'un des plus piquans est le recueil des *Lettres de Madame la marquise du Deffant à M. Horace Walpole*. La marquise se plaint toujours de l'ennui qu'elle éprouve: toujours elle *meurt d'ennui*, et comme elle a vécu quatre-vingts ans, on peut conclure que l'ennui est un poison fort lent. C'était par bizarrerie qu'elle tenait ce langage, car elle était riche, avait une bonne table garnie de gourmands qui payaient leur écot par une conversation instructive; des amis dont quelques-uns devinrent amans, et par-dessus tout cela, le plus commode des maris que sa femme congédiait, rappelait suivant son caprice pour le renvoyer et le rappeler encore.

— Un traducteur fécond, ne trouvant plus rien à traduire, vient d'inventer un genre de reliûre en carton verni, ayant avec les tabatières faites de la même substance, quelqu'analogie. Il a commencé par couvrir ses chères et nombreuses traductions. En bon père de famille, il s'est fait tailleur pour habiller ses enfans. Mais on craint que ce nouveau procédé ne soit peu solide et que reliûres et traductions ne passent de compagnie, à moins que, n'y touchant pas, on ne les mette sous verre: ce qui serait un marché fort avantageux pour ceux qui sont condamnés à tout lire.

HISTOIRE. — BIOGRAPHIE. — On a déjà eu occasion dans plusieurs journaux d'y annoncer la prochaine publication d'un ouvrage biographique dont M. P. V. A. Laboubée, avocat et juge suppléant au tribunal de première instance de Bordeaux, s'occupe depuis plus de vingt années.

Nous croyons utile de donner quelques développemens à cette annonce, et cela dans l'intérêt du public et de l'ouvrage de M. Laboubée.

Cet auteur laborieux, pénétré de l'importance des biographies locales pour la formation d'un Dictionnaire biographique général, s'est appliqué pendant toute sa vie, à puiser dans les papiers des familles, dans les archives, dans les bibliothèques de la Guienne, une foule de renseignemens authentiques qu'il a joint aux faits non moins précieux que la tradition orale lui a transmis sur les hommes célèbres dont il a entrepris d'écrire l'histoire.

Les administrations municipales de Bordeaux et les préfets du département de la Gironde n'ont pas laissé sans encouragement le zèle vraiment patriotique de M. Laboubée, et les arrêtés qui constatent ce fait honorable pour les dépositaires de l'autorité, sont imprimés par ordre chronologique dans une brochure in-4° que nous avons sous les yeux.

La plupart de nos lecteurs connaissent par expérience l'utilité de nos bibliothèques historiques de la Bourgogne, du Poitou, etc. dans les études et les recherches qui ont trait à l'histoire de la France ; ils savent que ce n'est que dans ces répertoires locaux qu'on trouve cette abondance, cette variété de détails, dont les auteurs des histoires nationales sont toujours obligés de faire le sacrifice, mais que les érudits aiment cependant à rencontrer dans leurs lectures.

La Guyenne, l'une des plus vastes provinces de l'ancienne France, et qui a donné le jour à des hommes de génie, tels que Montaigne, Montesquieu, Fénélon, etc., méritait peut-être plus que tout autre de fixer les méditations des savans. Depuis long-tems on se plaignait avec raison de voir dans les bibliothèques un vide qui, grâce à l'ouvrage de M. Laboubée, va cesser d'exister. Ainsi les hommes célèbres qu'a produits la Guyenne seront mieux appréciés, et cette biographie locale, susceptible d'être rédigée avec une perfection qui en rende la lecture instructive

pourra nous faire connaître des noms oubliés, quoique dignes de la postérité.

Encouragé par plusieurs hommes de lettres distingués, auxquels l'auteur a communiqué son manuscrit, nous ne doutons pas qu'il ne se détermine à publier bientôt le premier volume de sa *Bibliothèque de la Guyenne*, et nous pensons que cet important ouvrage honorera également et la province qui en fait le sujet, et l'écrivain recommandable qui consacre les plus belles années de sa vie à ce travail ingrat, mais utile. J. B. B. ROQUEFORT.

INSTITUT IMPÉRIAL. — La Classe d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut impérial, a élu, dans sa séance du 13 de ce mois, M. Amaury-Duval, à la place vacante par la mort de M. Ameilhon. Le 19, S. M. l'Empereur a donné son approbation au choix de la Classe.

M. Amaury-Duval a remporté successivement trois prix, à l'Institut, sur des questions d'histoire et d'archæologie. Il est auteur d'un ouvrage sur les *sépultures chez les anciens*, du grand ouvrage de *Paris et ses monumens*, de plusieurs dissertations et mémoires archæologiques, etc. Il a coopéré à la traduction des *Voyages de Spallanzani dans les Deux-Siciles*, et à la rédaction de la *Statistique de la France*, publiée il y a quelques années, en 7 vol. in-8°.

On vient de mettre en vente chez MM. Michaud frères, rue des Bons-Enfans, n° 34, *les Noces de Thétis et de Pelée*, poëme de Catulle, traduit en vers français par M. GINGUENÉ, membre de l'Institut; avec une préface, historique et critique, un appendice, composé de plusieurs notes ou petites dissertations sur quelques endroits de cette préface; des variantes pour le texte du poëme, tirées des plus anciennes éditions et des manuscrits, et des notes pour la traduction. Le tout forme un volume in-18, du même format que les Fables de l'auteur, qui se trouvent à la même adresse. M. Ginguené rappelle dans un Avertissement qu'il a fait cette traduction en 1802, et qu'il la lut publiquement à l'Institut dans la séance d'avril 1803. Il indique en peu de mots pourquoi l'impression de tout son travail a été retardée jusqu'à ce moment, et pourquoi il s'est enfin décidé à le publier. Nous en rendrons compte

incessamment. Nous ajouterons que *la Décade Philosophique* inséra, après la séance publique de l'Institut, trois morceaux assez étendus de cette traduction, dans son n° 19 de l'an XII; tom. 41 de la collection, p. 46 et suiv.

SPECTACLES. — Il y a bien long-temś que nous n'avons parlé du théâtre des Variétés; nous ne nous sommes pas crus obligés de rendre compte, dans un journal spécialement consacré à la littérature, d'une foule de farces dont le principal mérite consiste dans le jeu des acteurs, et qui presque toutes offrent le cadre usé d'un imbécille éconduit ou d'un provincial mystifié.

Depuis deux mois l'administration de ce théâtre semble s'être attachée à régénérer son répertoire, en offrant au public des ouvrages dont le dialogue n'est plus un mélange insipide de calembourgs, de pointes et de rébus; nous allons donc reprendre notre tâche en le mettant au rang des théâtres qui ont droit à nos analyses.

La Chatte merveilleuse avait porté un coup terrible à ce genre léger et sans prétention, qui avait fait la fortune du théâtre Montansier. Les habits paillètes, les décors brillans, les changemens à vue, avaient pendant quelque tems couvert de l'obscurité la plus profonde les petites pièces qui faisaient autrefois le charme des habitués; aux recettes abondantes de *Cendrillon*, avait succédé un peu de désertion. Plusieurs petits vaudevilles avaient expié par leurs chutes ce *merveilleux* succès; enfin ce n'est que depuis peu que le public a recouvré son goût pour l'ancien genre de ce théâtre, et qu'il vient en foule rire à quelques ouvrages aussi remarquables par leur gaîté que par le piquant de leurs tableaux. Fidèle à son titre, ce théâtre varie son genre; tous les sujets comiques, gracieux, villageois, bouffons ou grivois, viennent s'adapter au cadre du répertoire; aussi les amateurs de la gaîté y trouvent de quoi se satisfaire dans le joli vaudeville des *Expédiens, d'un tour de Colalto*, de *M. Grégoire* ou *La Grange Chancel*; les jolis tableaux de *Quinze ans d'absence*, des *Innocens*, du *Petit fifre*, des *Habitans des Landes*, et de *la Ferme et le Château*, plaisent aux partisans du genre villageois; enfin des tableaux de mœurs y trouvent encore leur place dans *Romainville*, les *Bourgeois campagnards*, et la *Matinée d'autrefois*, où Brunet est si comique en

abbé coquet, et Mlle Pauline si jolie sous le costume que des femmes portaient il y a vingt-cinq ans.

En ayant soin de choisir ainsi les ouvrages, l'administration du théâtre des Variétés fera bientôt de ce théâtre une véritable succursale du Vaudeville, puisque celui de la rue de Chartres, grâces à quelques auteurs *de bon goût et de bon ton*, a dénaturé son genre et ne nous offre depuis long-tems que de petits drâmes bien sérieux, des scènes de marivaudage, qui nous paraissent d'autant plus tristes, qu'elles figurent quelquefois à côté des charmantes productions de MM. Barret, Radet, Desfontaines, Deschamps, Desprès et Dieulafoi, si connus par leur gaîté franche et leur esprit.

Les amateurs regrettent que ces pères du Vaudeville aient abandonné depuis plus d'un an la scène à quelques jeunes auteurs qui leur succèdent bien, mais qui ne les remplacent pas. D.

POLITIQUE.

Il règne toujours un défaut absolu de nouvelles officielles sur l'état des négociations ouvertes entre les généraux russes et le grand-visir. Rien n'annonce, toutefois, que le résultat doive être pacifique. Les Russes ont repris tous leurs anciens cantonnemens sur la rive droite du Danube. La cavalerie qui devait retourner en Moldavie a reçu contre ordre. Les Russes ont établi de très-forts retranchemens autour de la place de Rudschuck qu'ils pressent de nouveau, et qui paraît menacée de manquer d'approvisionnemens. Les dernières nouvelles de Constantinople sont du 9 novembre. En ce moment le grand-seigneur avait appris les derniers événemens, et avait donné tous les ordres nécessaires pour soutenir la guerre avec vigueur. Le 7, il y avait eu grand conseil chez le Muphti; on en ignorait le résultat.

Les nouvelles de la Haute-Egypte feraient croire que le massacre des Mamelucks au Caire n'a pas entièrement détruit cette race ennemie du gouvernement du Grand-Seigneur. Ceux qui ont pu échapper à la scène sanglante du Caire, se sont enfuis dans la Haute-Egypte; ils ont armé des Arabes vagabonds, se répandent sur les bords de la mer Rouge, et paraissent tenter de se lier aux Wahabites, et de les soutenir dans leur rébellion contre la Porte.

La diète du grand-duché de Varsovie s'est réunie le 9 décembre. S. M. le roi de Saxe a reçu le serment de ses nouveaux sujets. Le ministre de l'intérieur a présenté un rapport sur la situation du grand-duché. Dans le dîner qui a eu lieu à la cour à l'occasion de cette cérémonie, des toasts ont été portés à l'Empereur Napoléon, au roi de Saxe et au bonheur de la nation.

La diète de Presbourg a tenu le 6 décembre sa trente-troisième séance. Aucun résultat officiel n'est connu. Le change de Vienne a éprouvé de fréquentes variations.

En Suisse, de nouvelles négociations sur les capitulations militaires et sur les affaires du canton du Tésin, vont s'ouvrir à Berne. M. le comte de Talleyrand a eu à cet égard une conférence préliminaire avec le landamann.

Le roi de Wurtemberg a établi dans ses états une exposition annuelle des objets d'industrie, et décerné des récompenses pour l'émulation des manufacturiers. Les tribunaux continuent à s'occuper du procès relatif aux dettes du prince héréditaire : à l'avenir ce prince ne pourra contracter aucune obligation valable sans le concours de M. le conseiller Faber, chargé de surveiller les affaires du prince.

L'état de S. M. Britannique est de plus en plus alarmant; il se refuse à prendre toute espèce de nourriture. Le prince régent est lui-même malade, et au nombre de médecins qui lui ont été envoyés on serait en droit de croire que sa maladie est sérieuse. Les alarmes redoublent et sur l'état de l'Irlande, et sur celui des approvisionnemens. Une députation d'Yarmouth et une de la cité de Londres ont demandé la suspension de la distillation de l'eau-de-vie de grains; elles ont exprimé le vœu de voir se rouvrir les communications avec les pays étrangers, sur-tout avec les pays neutres, pour en recevoir les grains qui manquent d'une manière effrayante pour l'Angleterre exclue des ports du continent. Aucune nouvelle n'est donnée sur les affaires de la Sicile; les Anglais paraissent s'être éloignés des côtes de l'Adriatique, où le commerce français, italien et illyrien a repris beaucoup d'activité.

Mais les avis les plus décourageans arrivent de la Baltique : un convoi de 200 bâtimens a été dispersé par la tempête, quinze ont été perdus. D'autres ont été pris par les corsaires ; d'autres se sont réfugiés dans les ports suédois, où l'on craint qu'ils ne soient saisis. Le même coup de vent a occasionné des désastres considérables à la plupart des stations anglaises, et notamment à celle devant Héligoland. Les mêmes avis viennent de l'Amérique du Nord. Le corsaire *le Duc de Dantzick* poursuit sa glorieuse et lucrative carrière. Une foule de bâtimens sont lancés contre lui, il a réussi jusqu'ici à leur échapper; ses prises sont immenses; il capture et il brûle après s'être emparé des objets précieux et des équipages ; on croit qu'il est en ce moment dans un des ports d'Amérique, et qu'il y a mis ses richesses en sûreté avant de se remettre en mer.

Relativement aux deux Amériques, on apprend de celle du midi, que la guerre civile continue à y exercer des ravages; les partis sont toujours en présence ; aux Caraccas, une conspiration en faveur de l'ancien gouvernement a été découverte et sévèrement punie par un lieutenant de Miranda ; les Portugais paraissent décidés à intervenir à

main armée entre Buénos-Ayres et Monte-Video. Les Anglais suivent toujours et épient les mouvemens des divers partis. L'amiral de Courcy est toujours dans la Plata. Aux États-Unis, la correspondance officielle entre M. Madisson et M. Forster a été mise sous les yeux du congrès. L'affaire de *la Chesapeach* a été arrangé à l'amiable; le gouvernement anglais a fait des réparations qui prouvent à quel point il redoute l'inimitié de cette partie de l'Amérique; on en jugera lorsqu'on apprendra que ce gouvernement a été jusqu'à offrir *des dédommagemens* en argent pour les familles des marins qui ont péri, et pour les marins blessés dans l'affaire de *la Chesapeach.*

Les frégates *la Nymphe* et *la Méduse*, commandées par le capitaine de vaisseau Reval, parties de l'île de Java dans le courant de septembre, sont arrivées à Brest après une heureuse navigation; elles ont apporté le rapport du général Jansens, gouverneur-général à l'île de Java, sur la descente des Anglais et l'occupation de Batavia. L'expédition anglaise s'esf présentée le 4 août; le lendemain le débarquement a commencé sous la protection du feu des vaisseaux, à trois lieues de Batavia. Jusqu'au 24, le tems se passa en affaires de poste, et en préliminaires d'attaques.

Le général Jansens avait été sommé dès le 8 par le général lord Minto; le 16, une seconde sommation de se rendre fut également inutile. Le général Jansens annonce au ministre qu'il s'est rendu à Samarang, qu'il y fait tous ses efforts pour rallier ses troupes, et qu'il tiendra dans l'île autant qu'il lui sera possible, mais qu'il ne peut s'attendre à une résistance bien forte des Indiens contre des troupes européennes.

Le *Moniteur* qui publie ce rapport a publié également de nouveaux extraits de la correspondance officielle des armées de S. M. en Espagne.

Le général de Caën est parti de Gironne pour se rendre à Barcelonne où il a fait entrer un gros convoi de vivres; il a eu un engagement avec les insurgés qu'il a culbutés et mis en déroute avec une perte de plusieurs milliers d'hommes.

Le maréchal comte Suchet presse le siége de Valence. Ses redoutes sont achevées et armées. Les sorties de l'ennemi sont vaines; il tire beaucoup, mais sans résultat. Le parc de siége se forme; aux environs de la place de petits engagemens ont eu lieu. La division Severoli arrive au

siége. Depuis l'entrée de l'armée dans la province de Valence, elle a fait 7500 prisonniers; 2500 autres sont dans les hôpitaux à Sagonte.

Le duc de Dalmatie donne de nouveaux détails sur l'affaire où le général Girard a été surpris. L'honneur des armes est sauvé, les aigles ne sont pas tombées au pouvoir de l'ennemi. La perte se monte exactement à 400 hommes d'infanterie prisonniers, 120 de cavalerie, 200 chevaux, et 25 canonniers qui suivaient les trois pièces qui ont été prises. M. le général Bron a été pris; M. le duc d'Aremberg, blessé de deux coups de baïonnettes, a eu le même sort; il est aux avant-postes entre Elvas et Campo-Maïor; son jeune frère, lieutenant au 27^{e} de chasseurs, a pu le voir; son état n'est point alarmant.

Le duc de Dalmatie continue à regarder la conduite du général Girard comme répréhensible, et il voulait le faire traduire devant un conseil de guerre; cependant les rapports du général comte d'Erlon, et ceux même du général Girard ont prouvé, qu'après sa surprise, il avait fait tout ce qui était humainement possible pour ramener le fond de sa division, et sauver les aigles.

Une autre dépêche du maréchal duc de Dalmatie, à laquelle se trouve joint le rapport des officiers de santé en chef du 4^{e} corps, annonce qu'une épidémie caractérisée règne en Murcie : la fièvre jaune y est reconnue; elle est éminemment contagieuse, attaque tous les sexes, tous les âges; elle exerce ses fureurs dans l'armée espagnole sur le général comme sur le soldat. Toutes les précautions de salubrité ont été prises. Le 4^{e} corps a gardé une position arrière sur un terrain sain; des lazareths sont établis. Les progrès de la saison doivent être regardés comme un moyen auxiliaire très-puissant, et les signataires du rapport déclarent qu'on peut être entièrement rassuré sur le sort du 4^{e} corps.

L'Empereur a tenu mercredi le conseil des ministres et le lendemain un conseil du génie. Dimanche dernier, il y a eu grande parade, et présentations.

Le Sénat s'est réuni le 18 et le 20 de ce mois. Le 21, *le Moniteur* a publié, dans les formules accoutumées, le sénatus-consulte dont voici les dispositions.

Extraits des registres du Sénat-Conservateur, du vendredi 20 décembre 1811.

Le Sénat-Conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par

l'article 90 de l'acte des constitutions, du 13 décembre 1799; vu le projet de sénatus-consulte, rédigé en la forme prescrite par l'art. 57 de l'acte des constitutions, en date du 4 août 1802; après avoir entendu, sur les motifs dudit projet, les orateurs du Conseil-d'Etat et le rapport de sa commission spéciale, nommée dans la séance du 18 de ce mois; l'adoption ayant été délibérée au nombre de voix prescrit par l'art. 56 de l'acte des constitutions, du 4 août 1802, décrète :

Art. 1er. Cent vingt mille hommes de la conscription de 1812, sont mis à la disposition du ministre de la guerre, pour le recrutement de l'armée.

2. Ils seront pris parmi les Français qui sont nés du 1er janvier 1792 au 31 décembre de la même année.

3. Les appels et leurs époques seront déterminés par des règlemens d'administration publique.

4. Le présent sénatus-consulte sera transmis, par un message, à S. M. I. et R.

ANNONCES.

Almanach lyrique des Dames. — IIe ANNÉE. — Recueil de vingt-quatre romances choisies, des plus à la mode et des meilleurs compositeurs, tels que Garat, Lamparelli, Naderman, Grétry, Blangini, Dominch, Paër, etc. Orné de quatre jolies gravures, dessinées et gravées à la manière anglaise, par les plus habiles artistes; précédé d'un Calendrier gravé et suivi d'un joli souvenir : petit format. Prix, cartonné doré sur tranche, avec étui, 3 fr. 50 c. Chez Janet et Cotelle, libraires et éditeurs de musique, tenant un Cabinet de lecture, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17, vis-à-vis la Trésorerie.

Nota. On en trouve en maroquin, en moire, avec paysages et arabesques, etc.; ainsi qu'un assortiment considérable de toutes sortes d'Almanachs.

COLLECTION complète du *Mercure de France*, depuis l'an VIII (1800), jusques et compris l'année 1811, en tout, 49 vol. in-8°. Les tomes 1 à 27 sont reliés à neuf en demi-reliûres, et les autres brochés.

Cet ouvrage *complet* est très-rare; il serait même presqu'impossible d'en trouver un autre exemplaire dans le commerce.

S'adresser au Bureau du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, n° 23.

TABLE

DU TOME QUARANTE-NEUVIÈME.

POÉSIE.

FRAGMENS d'un poëme de Charlemagne ; par M. *Millevoye*. Page 3
Scipion à son armée, fragment ; par M. *Talairat*. 49
Les rives de Provence, élégie ; par M. *S. Edmond Géraud*. 51
Vers pour le portrait de M. Ducis ; par M. *Ginguené*. 53
Pétrarque, poëme ; par M. *de Valory*. 97
Ode sur l'amour de la Gloire ; par M. *F. de Verneuil*. 145
Ariane, cantate ; par M. *de Saint-Victor*. 148
Frosine ; par M. *Charles Watrin*. 151
A la France ; par M. *J. B. Barjaud*. 193
Ode sur la mort du jeune Dorange ; par M. *Denne Baron*. 197
La leçon d'Astrologie. 200
Mon retour de l'Italie sur les bords du lac de Genève ; par M. *Lavergne*. 241
Imitation du prologue de Labérius ; par M. *de Saint-Amand*. 245
On y va. Chansonnette ; par M. *Charles Malo*. 246
Fragment d'un poëme sur la Peinture ; par M. *Auguste Fabre* 289
Epître sur la Richesse ; par M. *de Verneuil*. 291
Contre les détracteurs de la Poésie ; par M. *L****. 294
Herminie chez les Bergers ; par M. *Fornier de Saint-Larry* 337
Les Embellissemens de Paris ; par M. *Gamon*. 342
Fragment d'une traduction latine du poëme de la *Maison des Champs* ; par M. *J. B. Bouvet*. 385
Le réveil d'Herminie ; par M. *Délcroix*. 387
Stances sur la Philosophie ; par M. *de Verneuil*. 388
Imitation de Martial ; par M. *Auguste de Labouisse*. 390

L'Amour et l'Occasion. Chanson ; par M. *Da***. 391
Fragmens de Praxitelle. Poëme ; par M. *Fouqueau de Pussy*. 433
Epître à un Critique ; par M. *F. de Verneuil*. 481
Clémence et le Troubadour. Romance ; par Mme *Antoinette L. G*. 488
Les Grâces vengées. Imitation de Métastase ; par Melle *Sophie de C***. 529
Les Parjures et les Sermens ; par M. *Eusèbe Salverte*. 536
Au jeune Alfred Regniet ; par M. *Evariste Parny*. 537
Praxitelle, ou la statue de Vénus ; par M. *F. de Pussy*. 577
Les plaintes de Mirthé. Elégie en vers libres ; par Mme *de Montanclos*. 581
L'ennui ; par Mme la comtesse de *S*. 582

Enigmes, 9, 54, 104, 151, 200, 247, 295, 347, 392, 435, 490, 538, 584.
Logogriphes, 9, 54, 104, 152, 201, 248, 296, 347, 392, 437, 490, 538, 585.
Charades, 10, 54, 105, 152, 201, 248, 296, 348, 393, 437, 491, 539, 585.

SCIENCES ET ARTS.

L'art de faire le Pain ; par *Edlin*, traduit de l'anglais par M. *Peschier*. (Extrait.) 11
Etat des Arts mécaniques dans l'Amérique septentrionale ; par M. *Lasteyrie*. 202
Moniteur rural ; par M. *Deschartres*. (Extrait.) 438

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Tobie, *ou* les Captifs de Ninive. Poëme ; par *P. J. Charin*. (Extrait.) 18
Le serin de J.-J. Rousseau. Anecdote ; par Mme *Isabelle de Montolieu*. 21
Biographie universelle, ancienne et moderne ; par une Société de gens de lettres et de savans. (Extrait.) 55
La Maltéide. Poëme ; par M. *N. Halma*. (Extrait.) 62
Coup-d'œil sur les révolutions de la Philosophie, depuis Thalès jusqu'à l'Université impériale. 67

Discours prononcé en français et en latin, à l'école de M. *Laurent*, à Brest. (Extrait.) 106
Histoire littéraire d'Italie; par *P. L. Ginguené*. (Extrait.) 115
Aux Rédacteurs du *Mercure* sur un nouveau livre de Mme *de Genlis*. 126
Précis de la Géographie Universelle; par M. *Malte-Brun*. (Extrait.) 153
Le Bonheur individuel; par M. le sénateur *Vernier*. (Extrait.) 159
Susanne; poëme par Mme *Joliveau*. (Extrait.) 164
Une bonne action; par M. *V*. 169
Cours complet de rhétorique; par M. *Amar*. (Extrait.) 204
L'Astronomie, poëme; par M. *Gudin*.. (Extrait.) 209
Réflexions sur l'Amitié. 275, 279
Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal; nouvellement publiée par M. *Petitot*. (Extrait.) 249
L'Espagne en 1808; par M. *Rehfues*. (Extrait.) 255
Le Paradis perdu; trad. de M. *J. Mosneron*. (Extrait.) 262
De la littérature russe et de Sumorocow; par M. *V*. 268
Le règne de Louis XI; par *Alexis Dumesnil*. (Extrait.) 297
Ma Brochure en réponse aux deux Brochures de Mme de Genlis; par M. *L. S. Auger*. (Extrait.) 301
Poésies de Mme la comtesse *de Salm*. (Extr.) 308
Abrégé de Géographie moderne; par *J. Pinkerton* et M. *Walcknaër*. (Extrait.) 349
Œuvres complètes de *Malfilâtre*. (Extrait.) 356
La Musique étudiée comme science naturelle et comme art; par M. *G. L. Chrétien*. (Extrait.) 362
Le Retour de Maurice; par Mme *Isab. de Montolieu*. 364
Catalogues de livres rares du cabinet de M***; par *T. Ch. Brunet*. (Extrait.) 394
Abrégé de l'histoire des Empereurs, etc. (Extrait.) 396
Epître sur quelques genres dont Boileau n'a point fait mention dans son Art poétique; par *P. Chaussard*. (Extrait.) 397
L'Amour maternel; par Mme *L****. (Extrait.) 404
Conseils d'un sage Littérateur à un jeune Auteur; par M. *de Sen***. 408
Lettres sur le Gouvernement, les Mœurs et les Usages du Portugal; par *Arthur William Costican*. (Extrait.) 446
Platon devant Critias; par *J. P. Bres*. (Extrait.) 453
Odes précédées de réflexions sur la Poésie lyrique; par M. *de Cormenin*. (Extrait) 460

Aristomène ; traduit de l'allemand par Mme *de Montolieu*. (Extr.) 492
Odes nationales ; par *J.-B. Barjaud*. (Extrait.) 497
Le bal du bois de Brevannes ; poëme, par *Huguet Nelson Cottreau*. (Extrait.) 507
Yarico ; traduction de l'anglais ; par Mme *E. L.* 512
Cours complet d'études pour la Figure, etc. ; par M. *Reverdin*. (Extrait.) 540
Appendice aux Hommages poétiques. (Extr.) 541
Les Projets de Bonheur. Nouvelle ; par M. *Adrien de Sarrazin*. 552
Annales des Voyages ; par M. *Malte-Brun*. (Extrait.) 583
Choix des Lettres de Mirabeau à Sophie. (Extr.) 593
Littérature ancienne. 601

VARIÉTÉS.

Chronique de Paris. 83, 220, 468, 608
Spectacles. 87, 132, 225, 421, 472, 517, 566, 614
Sur la Comète. 178
Nouvelles littéraires. 418
Beaux-Arts. 516
Lettres aux Rédacteurs. 175
Institut de France. 277, 318, 613
Histoire, Biographie. 612
Sociétés savantes. 176, 227, 278, 419.

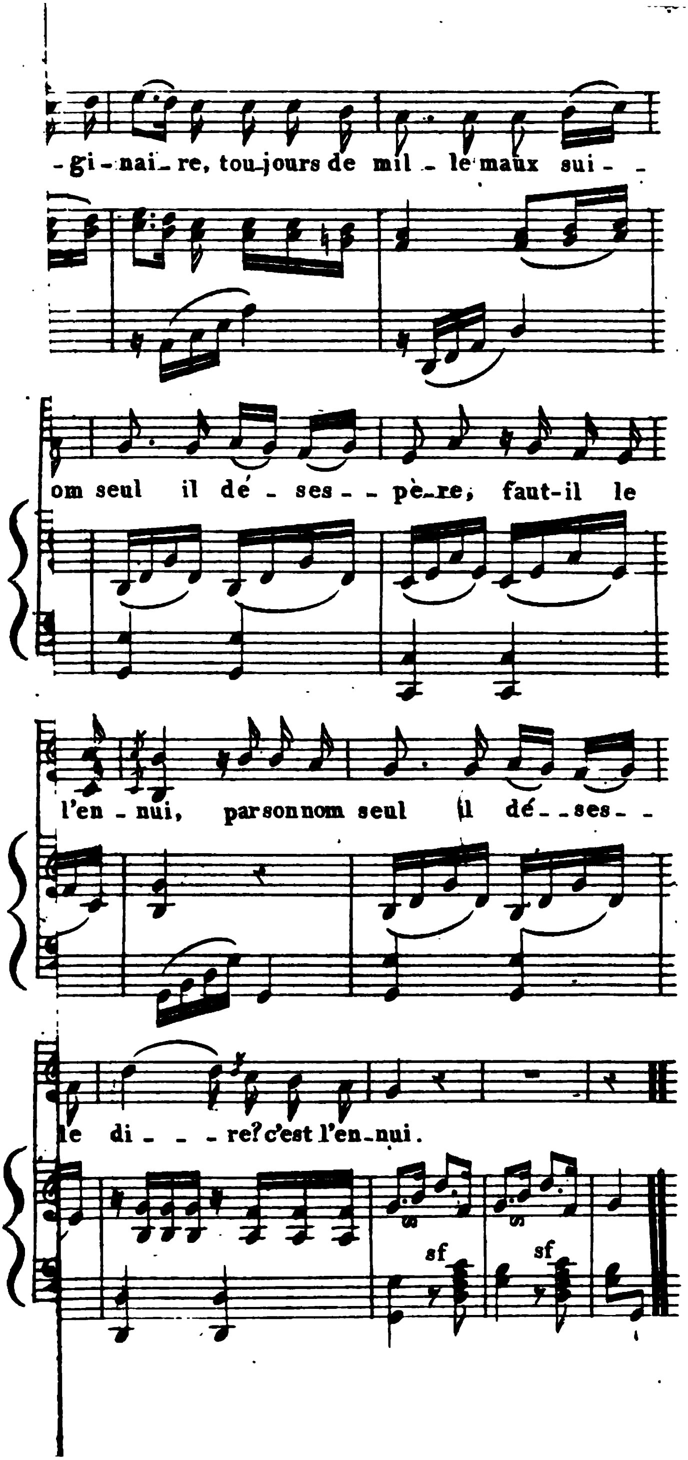
POLITIQUE.

Evénemens historiques. 37, 89, 134, 181, 232, 280, 326, 377, 424, 474, 519, 570, 616.
Paris. 141, 335

ANNONCES.

Livres nouveaux. 95, 142, 190, 239, 286, 335, 384, 428, 520, 576, 620.

Fin de la Table du tome quarante-neuvième.


-gi - nai - re, tou-jours de mil - le maux sui -
om seul il dé - ses - - pè-re, faut-il le
l'en - nui, par son nom seul il dé - - ses -
le di - - - re? c'est l'en-nui.
sf
sf